Jean-Jacques Greif

Zinzin et Filou

22 rue du petit musc 75004 Paris 01 48 87 57 36 greif.jj@gmail.com
www.jjgreif.com

1 À Bruxelles

À la rubrique “date de naissance” de mon passeport figure la mention : *Présumée 1912*. Au moins, je n’ai pas perdu mon temps à souffler des bougies et à faire établir mon horoscope. Les Indiens d’Amazonie ignorent leur âge et s’en moquent comme de leur première chemise. *Happy birthday to you*. Je me souviens vaguement d’une grande bâtisse grise. Des ombres chuchotantes glissent dans les couloirs comme des courants d’air. “Quand l’orphelinat t’a envoyé chez nous, tu ne prononçais guère que trois mots”, m’ont dit les bons pères de l’Institut Saint-Boniface. J’ai longtemps cru que l’ombre chuchotante en chef s’appelait Laure Felinat. C’est elle qui m’a nommé. Elle descendait l’alphabet pour donner les prénoms et le remontait pour les noms de famille. Quand je suis né, elle parcourait la liste des fruits. Elle a inscrit “Gustave Raisin” sur le registre de l’état-civil. Un jour, chez les scouts, on m’a parlé d’un “Hubert Quetsche” appartenant à une patrouille de Namur.

La grande affaire de mon enfance, c’est le scoutisme. En campant dans les bois et au creux des dunes avec la patrouille des Écureuils, j’ai découvert qu’il existait une vie en dehors de la classe et des dortoirs de Saint-Boniface. J’ai dormi sur un lit de mousse, nimbé par la lumière sablonneuse des étoiles. J’ai fabriqué des cabanes avec des branches et des bouts de ficelle. J’ai roucoulé comme un oiseau. J’ai appris à identifier les champignons, à amadouer les chiens méchants, à lire une carte d’état-major. Je suis parti très loin du pensionnat : au pied des sommets à coiffe blanche de Suisse et d’Autriche, sous le soleil rieur d’Italie.

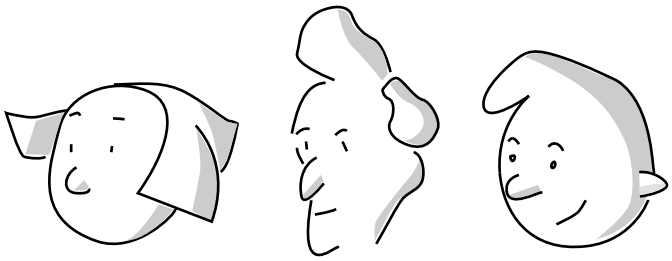
Mon chef de patrouille, Denis René – un grand maigrichon, élève de Saint-Boniface lui aussi – avait quatre ou cinq ans de plus que moi. Chez les scouts, il portait le surnom Renard Curieux. À Saint-Boniface, c’était Dédé. Je l’ai appelé ainsi jusqu’à la fin de sa vie.

Il était célèbre à Saint-Boniface pour deux raisons. Primo, son père dessinait des vêtements et Dédé portait les costumes ratés et bizarres que personne n’achetait. Deuxio, il passait son temps à gribouiller des caricatures de ses camarades et de ses professeurs dans la marge de ses cahiers. Les bons pères lui commandaient des affiches pour annoncer une séance de cinéma ou une fête du collège, puis protestaient parce qu’ils ne les trouvaient pas très catholiques.

Dédé prétendait savoir la vérité sur mes origines.

– Tu n’es nullement orphelin. Ta mère était une petite bonne bretonne placée chez des bourgeois parisiens. J’ai réussi à retrouver son portrait. La ressemblance n’est-elle pas

frappante ?



– La bonne est à gauche, je suis à droite, mais qui est le bonhomme au milieu ?

– Le valet Hilarion, employé par les mêmes bourgeois. Observe la mèche qui se dresse au milieu de son crâne. Il t'a transmis le chromosome portant ce signe particulier, cela saute aux yeux.

– Tu veux dire que c'est mon père ?

– La jeune bonne était un peu "simple", figure-toi. Le valet a abusé de son innocence : "Remonte ta jupe, je vais te montrer un jeu amusant." Quelques mois plus tard, elle a des nausées, elle grossit. Elle ignore d'où viennent les bébés. Naissent-ils dans les choux fleurs ? Sa patronne l'envoie en Belgique pour accoucher discrètement. Tu aurais dû être adopté par des Belges en mal d'enfant, mais ta grosse tête ronde a découragé les braves bourgeois bruxellois.

– Ma tête est surtout ronde sur ton dessin.

– En tout cas, personne ne t'a adopté. On t'a donc confié à l'orphelinat. Ensuite, nos bons pères t'ont donné une excellente éducation. Les gens qui attribuent tous nos traits de caractère à l'hérédité sous-estiment les vertus correctrices d'un enseignement de qualité. Tu as tout de même l'esprit beaucoup plus vif que ta pauvre mère.

Dédé aimait brouiller les cartes. Quand il s'est mis à donner des dessins au journal *Le Boy-Scout Bruxellois,* il les a d'abord signés René, puis D.R., puis R.D., puis Erdé.

Moi, chez les scouts, on m'appelait Tatave. Je tenais une place à part dans la patrouille. J'étais à la fois le plus jeune, le plus enthousiaste et le plus débrouillard. Infatigable, je marchais devant, je grimpais dans un arbre pour examiner les environs, je trouvais le meilleur coin pour planter les tentes. J'étais le seul scout de Belgique, et peut-être d'Europe, qui allumait le feu en faisant tourner une branchette sur un bout d'écorce bien sec. Renard Curieux et les autres préféraient utiliser des allumettes.

La patrouille aimait tellement son petit Tatave que Renard Curieux alias Erdé a entrepris de dessiner mes aventures dans *Le Boy-Scout Bruxellois*. Il m'a fait monter en grade : je suis devenu *Tatave, chef de patrouille des Scarabées*. Ce Tatave était débrouillard et portait des

culottes courtes, comme moi, mais Erdé inventait pour lui des aventures absurdes. Pendant que j'apprenais sagement les déclinaisons latines et les cas d'égalité des triangles, Tatave partait en Amérique en traversant l'océan sur le dos d'un dauphin.

J'ai commencé mes humanités, c'est-à-dire mes études secondaires. Les élèves du collège n'étaient plus connus par leur prénom, mais seulement par leur nom de famille. Je suis devenu Raisin. Comme je grandissais peu, gardais ma tête ronde et aimais plaisanter, mes camarades éprouvaient le besoin de me donner un surnom. Ils ont pris l'habitude de m'appeler Zinzin.

Dédé a achevé ses études. Je le voyais encore chez les scouts, puisqu'il restait mon chef de patrouille. Et puis il est parti faire son service militaire et je l'ai perdu de vue.

J'ai terminé mes humanités à mon tour. Les bons pères m'ont alors révélé que je recevais depuis toujours une pension très supérieure aux frais de scolarité, dont ils versaient le trop-plein dans un compte en banque. Je possédais sans le savoir un capital non négligeable. De plus, les mensualités continuaient d'arriver.

– Qui envoie cette pension ? ai-je demandé à l'abbé Helsen, mon tuteur.

– Nous n'avons pas le droit de vous le dire, Raisin.

J'ai aussitôt pensé que j'étais le fils caché du roi Albert. Il aurait trompé la reine Elisabeth avec une duchesse quelconque. Une femme de chambre ? Je préférais imaginer une duchesse abandonnant son bébé pour éviter le déshonneur.

Qu'allais-je devenir ? L'abbé Helsen a joué son rôle de tuteur pour la dernière fois.

– La pension que vous recevez élargit l'éventail des choix qui s'offrent à vous, Raisin. Je n'ai pas décelé en vous une vocation religieuse… Éliminons donc l'hypothèse du séminaire. Voulez-vous étudier à l'université ?

– À l'université ? Euh… Je crois que j'ai assez étudié.

– Dans ce cas, que diriez-vous de prendre un métier ? Vous commenceriez par entrer en apprentissage. Vous me paraissez mûr pour votre âge.

– Je ne connais pas mon âge.

– Enfin, vous comprenez ce que je veux dire. Mûr pour votre âge… Doué d'un sens pratique qui s'est révélé chez les scouts… Je vais vous émanciper, ce sera plus simple. Je suis sûr que vous choisirez au mieux, avec l'aide de Dieu. Je vous fais confiance.

Je suis donc devenu un "mineur émancipé". En vérité, j'avais choisi un métier depuis longtemps : aventurier. À Saint-Boniface, j'avais passé des centaines ou même des milliers d'heures à lire des romans d'Alexandre Dumas, de Jules Verne, de Stevenson. Je connaissais *L'Île au Trésor* par cœur. Pendant que mes camarades écrivaient des lettres à leurs parents, ou allaient fêter Noël en famille, je parcourais le vaste monde avec Phileas Fogg et Jim Hawkins.

Zinzin et Filou

Je ne pouvais pas partir à l'aventure du jour au lendemain. J'avais seulement seize ans (ou quinze, ou dix-sept). Je n'allais pas choisir une destination au hasard. Au lieu de m'adresser à une agence de voyage, je suis entré dans une agence immobilière tenue par un gros bonhomme qui fumait le cigare.

– Je voudrais louer un appartement pour un an ou deux.

– Il faudrait que tu viennes avec tes parents, mon petit.

– Je suis orphelin.

– Mais quel âge as-tu, une fois ?

– Je suis mineur émancipé. Voici la copie de l'acte d'émancipation.

– Ah, dans ce cas…

C'est ainsi que je me suis installé au 26, rue du Groenland, dans un petit appartement du deuxième étage, avec l'idée de voir venir.

Tout comme l'agent immobilier au cigare, la concierge s'est étonnée de mon jeune âge.

– Tu habites tout seul, mon enfant ? Où restent donc tes parents ?

– Ils sont morts, madame.

– Ah quel malheur ! M. Merle, mon mari, est mort lui aussi. En 1914, sais-tu. Les Boches l'ont tué le premier jour de l'invasion. Nous étions mariés depuis trois mois seulement.

Considérant que ces deuils (supposés, dans mon cas) nous rapprochaient, Mme Merle m'a pris en affection. Elle frappait souvent à ma porte le soir.

– Ah, mon garçon, j'ai la tête dans la lune, j'ai préparé beaucoup trop de waterzoi… Je t'en ai apporté un peu. Il faut que tu manges pour grandir.

– Merci, Mme Merle. Il ne fallait pas vous donner la peine.

– Confie-moi donc ta chemise. Je m'en vais la laver et la repasser, sais-tu.

Peu à peu… Cela me gêne d'écrire ces choses-là… L'hiver venu, elle m'invitait à dormir chez elle, parfois, quand il faisait trop froid dans mon appartement. Au début, je couchais sur le canapé du salon, et puis…

– Le salon est glacial. J'ai peur que tu attrapes le catarrhe, mon Zinzin. Viens donc dormir dans mon lit.

– Euh… Oui, je viens, Mme Merle.

Erdé a dressé d'elle un portrait peu flatteur :

Zinzin et Filou

Je pensais qu'elle devait avoir trente-cinq ans environ, ce qui me paraissait un âge déjà très avancé, mais elle était plus jolie que ça. Plongé dans mes romans d'aventure, je ne connaissais pas la grande littérature. Plus tard, j'ai lu les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau et j'ai découvert qu'il avait vécu une idylle semblable avec Mme de Warens. Comme moi, il n'avait jamais connu sa mère. Il appelait Mme de Warens "Maman". Moi, j'ai toujours dit "Mme Merle". Je n'ai jamais pu me résoudre à l'appeler par son prénom, Pélagie. Elle me tutoyait et m'appelait Zinzin dans l'intimité. En public, elle me vouvoyait et me donnait du M. Raisin.

Avant mon arrivée, elle avait déjà un compagnon qui la consolait de l'absence de son mari : un petit chien jaune et blanc, Filou. Un jour que je promenais le chien en bas de chez nous, j'ai entendu un grand éclat de rire.

– Ça par exemple, Tatave !

– Dédé !

– J'ai failli ne pas te reconnaître. Tu as grandi ? Non, ce n'est pas ça. Tu es drôle avec ton petit chien. Il faut absolument que je te dessine. Où as-tu donc trouvé ce ridic… hmm, ce costume à carreaux ?

– Il appartenait, euh, au mari de ma concierge. Elle l'a ajusté pour moi. C'est du drap de très bonne qualité. Le chien aussi.

– De très bonne qualité ?

– Appartient à ma concierge.

– Alors dis-moi, mon cher Tatave, que deviens-tu ?

– Eh bien, j'habite ici, tu vois.

– Oui, et tu promènes le chien de ta concierge dans le costume à carreaux de son mari. Je veux dire, tu apprends un métier ?

– J'ai décidé de devenir aventurier.

– Aventurier ? Que dis-tu ? Ça n'existe pas.

– C'est-à-dire, enfin… explorateur.

– Tous les coins et recoins de notre planète ont été explorés depuis longtemps.

– Je prends des leçons de pilotage.

– Tu pilotes une automobile ?

Zinzin et Filou

– J'ai appris à conduire une automobile, mais maintenant je pilote un avion, un Bréguet XIV.

– Tiens donc ! Déjà chez les scouts, tu étais une tête brûlée.

– J'ai lu un article formidable dans un journal sur les pilotes des Lignes aériennes Latécoère, qui emportaient le courrier à Casablanca et à Dakar. La compagnie a changé de nom l'année dernière. Elle s'appelle maintenant Aéropostale et transporte aussi le courrier en Amérique du Sud. À Rio de Janeiro, à Montevideo, à Buenos Aires. Ces noms me font rêver, mon vieux.

– Piloter un avion ! J'aurais une de ces frousses. Moi, je reste sur le plancher des vaches.

– Cette année, ils vont franchir la cordillère des Andes et voler jusqu'à Santiago du Chili. Treize mille kilomètres depuis l'Europe ! Je voudrais aller en Patagonie, au Paraguay, au Pérou. Ce qui manque en Belgique, c'est une cordillère, tu ne trouves pas ?

– Nous avons les Ardennes. Le roi Albert y fait de l'escalade.

– J'ai appris aussi la mécanique. Si mon avion tombe en panne, je sais le réparer. S'il s'écrase dans les Andes et si un puma m'attaque, je sais me défendre : je tire au pistolet ! Je m'entraîne aussi trois fois par semaine dans une académie de boxe.

– Au fond, tu te prends pour Tatave !

– Je ne veux pas traverser l'Atlantique sur le dos fin d'un dauphin. Je ne prétends pas accomplir des exploits impossibles. Je veux juste aller au bout de mes possibilités.

– Dis donc, il serait temps que tu partes au service militaire. Ils ont des avions, d'ailleurs, dans l'armée.

– J'ai essayé, penses-tu. Ils n'ont pas voulu de moi, sous prétexte que je suis trop petit et que ma tête est trop grosse. Ils ont employé un terme pompeux, potdeferkkecéphale. J'étais très déçu.

– Toujours aussi stupides, ces militaires. L'armée aurait justement besoin de petits malins comme toi pour servir d'éclaireurs ou aller derrière les lignes adverses. Eh bien moi, j'ai quelque chose à te proposer… Remercions la Providence pour cette rencontre, comme disaient les pères.

– Tu ne m'as pas dit ce que tu fais, Dédé.

– Je travaille dans un journal, *Le Nouveau Siècle*. Mon patron, l'abbé Waldstein, m'a demandé de créer un supplément pour les jeunes, *Le Petit Nouveau*. Nous cherchons quelqu'un pour effectuer des reportages. Tu sais prendre des clichés photographiques, bien sûr ?

– Oui, j'ai appris ça aussi. Quel genre de reportage ? Sur l'alpinisme dans les Ardennes ?

– J'ai pensé à l'Amérique.

Zinzin et Filou

– Toujours tes Indiens.

Les scouts aiment bien les Indiens, mais chez Dédé, alias Renard Curieux, cela tournait à l'obsession. Au lieu d'utiliser des mots vulgaires comme "tente", "enfant" ou "bifteck", il disait "wigwam", "papoose", "pemmican". Il ne m'a pas dit : "Il faut que tu viennes au journal rencontrer mon patron, l'abbé Waldstein", mais :

– Je dois te présenter au Grand Manitou !

Comme partout, le grand manitou tenait les cordons de la bourse. L'abbé Waldstein ne voyait pas l'intérêt d'un reportage sur les Indiens d'Amérique. C'était un géant qui mesurait près de deux mètres. Un maladroit avait sculpté son visage dans un bloc de saindoux et taillé son nez dans une pomme de terre. S'il avait porté une barbe, il aurait pu jouer l'ogre du Petit Poucet dans le théâtre pour enfants du square Lison. Il aurait hurlé : "Ça sent la chair fraîche !" de sa voix caverneuse et tous les spectateurs se seraient enfuis. Quand il riait, les vitres tremblaient.

– Si vous êtes prêt à partir tout de suite, M. Raisin, j'ai un projet pour vous. Avez-vous lu le livre que je vous ai donné, Erdé ?

– Le livre ? Euh, je l'ai vu, oui.

– Qu'en pensez-vous ?

– C'est intéressant, me semble-t-il.

– Il s'agit de l'Union Soviétique, M. Raisin. Le consul de Belgique de Rostov-sur-le-Don a écrit un livre, un excellent livre, *Moscou sans voiles*, qui donne envie d'aller voir. Possédez-vous un passeport ?

– Oui, je suis allé en Autriche et en Italie avec Dédé.

– Qui est Dédé ?

– M. René.

– Ah, Erdé.

– Il n'est plus valide, je crois. Je vais le faire renouveler.

– Nous n'avons pas le temps d'accomplir toutes les démarches administratives. Je connais quelqu'un à l'Hôtel de Police, qui vous fera ça tout de suite. Demandez Van der Broeke. Nous étions au petit séminaire ensemble.

Dédé a ricané.

– Un abbé dans la police ?

– Tous les élèves du petit séminaire ne deviennent pas abbés, mon cher Erdé.

Je suis donc allé à l'Hôtel de Police et j'ai demandé M. Van der Broeke. On m'a mené dans le bureau d'un homme vêtu de noir, dont le visage s'ornait d'une grosse moustache.

– M. Van der Broeke ? C'est l'abbé Waldstein qui m'envoie.

Zinzin et Filou

– L’abbé comment ?

– Waldstein.

– Connais pas.

– Vous étiez au petit séminaire ensemble, m’a-t-il dit.

– Ah, séminaire ! Vous voulez Van der Broeke. Moi, c’est Van der Brouck.

Il m’a indiqué un autre bureau, où m’attendait un autre moustachu vêtu de noir, lequel a pris mon passeport.

– Tiens, tiens, date de naissance inconnue… Abandonné ?

– Oui, à ce qu’on m’a dit.

– Et vous travaillez pour ce cher Waldstein. Où partez-vous donc ?

– En Russie Soviétique.

– Ça vous fait quoi, dix-sept ans ? Vous n’avez pas froid aux yeux.

– Vous me trouvez trop jeune ?

– Mais non. Il y avait des gamins moins vieux que vous dans les tranchées. Je dirais même plus : si tous nos jeunes étaient aussi audacieux que vous, ça ne serait pas plus mal. Tenez, je vais vous donner une adresse à Moscou. Ne lui dites pas que c’est moi qui vous l’ai donnée. Dites : “quelqu’un”.

– Merci, monsieur.

– Revenez chercher le passeport demain, M. Raisin. Ce sera prêt. Transmettez mon bonjour à l’abbé.

2 En Russie

Craignant de prendre un taxi qui me grugerait, je vais à pied de la gare à l'hôtel Metropol. La nuit tombe. Après avoir déposé ma valise dans ma chambre, je descends dîner. Le restaurant de l'hôtel Metropol ressemble à un décor de théâtre réalisé par un pâtissier – moulures crémeuses, dorures confites, arabesques sirupeuses. Les cadets de la garde et les jeunes princesses y ont dansé la valse au temps jadis, mais le portrait de Staline remplace celui du Tsar. Les serveuses, perdues dans l'immensité de la salle, passent près de moi sans paraître remarquer ma présence. "Le petit attend ses parents", se disent-elles. Ou alors je suis devenu transparent sans m'en rendre compte. Elles ne voient pas non plus les autres clients, à vrai dire. Les gens lèvent le bras, appellent, protestent, jurent, partent. "*Da, da*", disent-elles en débarrassant une table avec une infinie lenteur. Je comprends ces mots, car j'ai étudié un manuel de russe dans le train. Je devine ce qu'elles marmonnent.

– Y'a pas le feu… pourquoi vous énervez-vous donc ?"

Le lendemain matin, je tente de téléphoner à l'ami de Van der Broeke. Je donne le numéro à la standardiste de l'hôtel en plusieurs langues, y compris ma version du russe, sans parvenir au moindre résultat. Pendant ce temps, une femme de chambre entre et commence une étrange séance de mime dans la salle de bains. Elle effleure la baignoire ou le lavabo de son éponge, en se gardant bien de frotter (de peur de rayer l'émail, sans doute). Elle effectue des passes de magnétiseur autour des robinets, comme si l'éponge possédait le pouvoir d'agir à distance. Elle chantonne et sourit de manière mutine. Ses yeux et ses cheveux noirs, ses pommettes hautes, donnent à son visage un vague air tartare ou mongol. Elle devrait faire le lit, mais semble attendre mon autorisation. Elle prononce quelques mots d'une voix traînante. Je suppose qu'elle me demande mon nom.

– Gustave.

– Ah, *Goustav, da, da ! Ya Natacha*.

Mon jeune âge la trouble. Elle hésite à me proposer une transaction : avant de faire le lit, elle pourrait ôter son tablier, sa longue jupe de toile et tout le reste et se coucher dedans avec moi – moyennant le versement d'une somme raisonnable en dollars ou même en roubles.

Je ne veux pas dépenser les dollars de l'abbé de cette manière. D'ailleurs, je manque d'expérience. Je ne suis pas sûr de bien interpréter ses minauderies. Peut-être réclame-t-elle un pourboire pour accomplir un travail réel plutôt que simulé. En fin de compte, elle fait le lit

et sort en maugréant. Je regrette ma timidité. J'aurais dû essayer pour voir. *Da* : si je veux vraiment devenir journaliste, je dois apprendre à essayer pour voir.

J'ai passé deux mois en Union Soviétique. J'ai visité des villes, exploré les campagnes, vu des millions de portraits du camarade Staline. Le mystérieux ami de M. Van der Broeke m'a donné des indications précieuses. J'ai pris des dizaines de photographies et rempli deux cahiers de cent pages. Pensant au jeune public du *Petit Nouveau*, j'ai effectué un reportage dans la colonie du grand pédagogue Makarenko. Il recueillait les gamins qui traînaient dans les rues et sur les routes. Il avait fondé avec eux une sorte de république des enfants.

Je suis rentré à Bruxelles plutôt satisfait. Avant d'aller au journal, je dépose ma valise à la maison et j'embrasse ma bonne Mme Merle. Elle se met à pleurer en me voyant.

– Oh, Zinzin, tu es revenu sain et sauf. J'étais tellement inquiète.

– Je suis très prudent, Mme Merle, savez-vous. Je ne prends aucun risque.

– Tout de même, dès ton départ, cette explosion dans le train !

– Une explosion ?

Elle me montre le *Petit Nouveau*. Ce sagouin d'Erdé n'a pas attendu mon retour pour commencer le récit de mon voyage en Russie… Je me précipite au bureau. Je suis de très mauvaise humeur.

– Erdé est là ? Ah, te voici, maudit macaque. À quoi ça sert de m'envoyer en Russie si c'est pour continuer les aventures de Tatave ? Le personnage grotesque que tu appelles Zinzin ne sait pas faire trois pas sans subir une attaque ou une explosion.

– Euh, je vais tout t'expliquer. J'ai commencé à illustrer des textes de l'abbé Desmedt, un camarade de séminaire du Grand Manitou, qui tient la rubrique sportive dans le *Nouveau Siècle*. Ça s'appelait *Les aventures de Klik, Féfette et Ratounet* et c'était lamentable. Je voulais attendre ton retour, bien sûr, pour illustrer ton récit, mais je n'avais rien pour remplir mes pages, alors j'ai anticipé un peu.

– Et comme ça, je suis parti avec Filou ?

– J'ai utilisé le croquis que j'avais réalisé quand je t'ai rencontré. Tu te souviens, tu promenais le chien de ta concierge.

– Je n'aurais jamais pu passer les frontières avec un chien. Ensuite, ce Bolchevique qui dépose une bombe et fait tout sauter à la deuxième page, c'est complètement idiot. Ils n'ont pas du tout envie de tuer les journalistes. Ils préfèrent les utiliser pour leur propagande. J'ai été très bien accueilli partout.

– Je reconnais que les premières pages sont fantaisistes, mais maintenant que tu m'as apporté ton reportage, ce sera plus sérieux.

Zinzin et Filou

– Regarde, ton commissaire allemand dit que l'explosion a tué les deux cent dix-huit passagers du train. Tous, sauf moi, alors que la bombe m'était justement destinée. Ça ne tient pas debout.

– Ce qui ne tiendrait pas debout, c'est que je tue mon héros ! S'il y a bien quelqu'un qui ne risque rien, c'est lui !

– Les Allemands me mettent en prison, mais j'assomme un gardien.

– Tu m'as dit que tu pratiquais la boxe.

– Ensuite, je m'enfuis à moto…

– Tu sais piloter une automobile, j'ai donc supposé que tu saurais aussi conduire une moto. D'ailleurs ensuite, tu pilotes l'automobile des policiers.

– Voilà que j'arrive à la frontière russe. Je peux te poser une question ?

– Pose toujours.

– Où est passée la Pologne ? Ici, je suis en Allemagne, et voilà déjà la frontière russe. Pas de Pologne !

– Hmm… J'ai fait disparaître dix wagons, deux cent dix-huit passagers et un pays entier. Attends, ça me revient… Tu ne peux rien me reprocher : là, je n'invente plus, je m'inspire de la lettre que tu m'as envoyée. Tu ne m'as pas parlé de la Pologne.

– Le train a traversé la Pologne de nuit et j'ai dormi, donc je n'avais rien à écrire. Ce n'est pas une raison pour la supprimer. D'ailleurs tu n'as tenu aucun compte de ma lettre. Je m'en souviens : je t'ai raconté le changement des bogies du train. L'écartement des rails augmente quand on entre en Union Soviétique, donc ils soulèvent le train, c'est très spectaculaire. Je ne comprends pas pourquoi tu n'as pas représenté cet épisode.

– Ah, parlons-en. Tu m'as écrit : "Ils soulèvent les wagons avec une sorte de machin." Je ne sais pas dessiner ça, moi, une sorte de machin. C'est plutôt une grue ou plutôt un vérin ? Quand on se prétend reporter, on doit apprendre à être précis.

– Admettons. Je suppose que tu as commencé à dessiner la suite ?

– Je vais m'y mettre dès que j'aurai lu ton merveilleux reportage.

– Tu pourrais peut-être remplacer mon costume à carreaux. Je sais bien que je le portais le jour où tu m'as rencontré en bas de chez moi, mais enfin, avec ces explosions et ces accidents, il est tout déchiré… Je risque d'attraper un rhume !

– Je verrai ce que je sais faire.

Quand les pages suivantes ont paru dans le *Petit Nouveau*, j'ai vu que Erdé avait tenu compte de mon avis : il m'envoie chez un tailleur acheter un nouveau costume. Pour la première fois, mais pas pour la dernière hélas, il y manifeste un des nombreux préjugés qu'il partage avec son mentor, l'abbé Waldstein.

Zinzin et Filou

– C'est un tailleur juif ?

– Comme tu vois.

– Tu crois que tous les juifs ont un long nez comme ça ?

– Si je ne lui fais pas une tête de juif, on ne saura pas qu'il est juif.

– Ça n'existe pas, une tête de juif.

– Ça existe dans les dessins.

– Et alors, quand je lui demande s'il a un costume à ma taille, "Jé grois que oui, mon bedide ami ! C'èdre té la ponne galidé". Les autres personnages ne parlent pas avec ce genre d'accent ridicule. On se demande d'ailleurs si tous ces Russes parlent un français impeccable, ou si je parle russe.

– Que parlais-tu, en réalité ?

– Français. J'avais toujours un interprète. Sauf quand j'ai rencontré un certain personnage, à Moscou, euh, l'ami de quelqu'un, qui parlait français.

Sur les pages suivantes, le chien Filou se montre beaucoup plus intelligent que le chien de Mme Merle. Le bandit a déposé une peau de banane pour me faire tomber. Filou prend la pose du penseur de Rodin : "Une peau de banane ! Si Zinzin glisse dessus, il va tomber et se blesser… Que faire ?… Euréka ! J'ai trouvé !!!…" Jusque là, il avait principalement des pensées de chien : "Quand va-t-on boulotter ?"… "Où va-t-on manger ?"… "Il n'y a rien à se mettre sous la dent !"… "Et pas le moindre petit os en vue !"… "N'y a-t-il plus d'os en Russie ?"

J'ai eu une discussion avec Erdé sur ce sujet.

– Au fond, je suis Don Quichotte et ce Filou que tu m'as adjoint est mon Sancho Pança. Tu as lu *Don Quichotte* ?

– Euh…

– Cervantès a d'abord envoyé son chevalier sur les routes tout seul. Il a écrit une nouvelle, qui a eu beaucoup de succès. Alors il a décidé d'écrire une suite, mais il a donné un valet à son héros pour lui tenir compagnie. Quelqu'un à qui parler. Moi, c'est pareil. Tatave le petit scout était tout seul. Quand tu as décidé de raconter la suite de mes aventures, tu m'as donné un copain.

– Ça se tient, comme explication. Je ne me rends pas compte moi-même de mon génie, sais-tu. Je vais lire *Don Quichotte* de ce pas !

– Et mon reportage.

– Ah, tu as raison. Je vais le lire d'abord et *Don Quichotte* ensuite !

Le jeudi, jour où le *Nouveau Siècle* contenait le *Petit Nouveau* rapportant mes exploits, il

fallait doubler le tirage du quotidien, car tous les gamins de Bruxelles demandaient à leurs parents de l'acheter. Désirant satisfaire ces lecteurs fidèles, l'abbé Waldstein a augmenté le nombre de pages du *Petit Nouveau*. En janvier 1930, pour remplir les nouvelles pages, Erdé s'est mis à dessiner les aventures de Stick et Lumpke. Il a pris pour modèles deux garnements dont je lui ai parlé, ennemis jurés de Mme Merle, qui inventaient presque tous les jours de nouvelles manières de tourmenter Filou.

L'abbé Waldstein pensait à l'avenir.

– Il faudrait songer à préparer un nouveau reportage, M. Raisin.

Erdé avait sa petite idée.

– Tu devrais aller en Amérique.

– Toujours votre lubie des Indiens, Erdé. Vous semblez oublier que le *Nouveau Siècle* est un "quotidien catholique de doctrine et d'information". Pensez à la doctrine ! Le reportage chez les Soviets met en garde nos jeunes lecteurs contre les méfaits et la fascination du bolchevisme, conformément à notre ligne directrice, et d'ailleurs je crois que vous pourriez rendre les leçons un peu plus claires. En tout cas, je ne vois pas ce que notre reporter irait trouver chez vos Indiens.

– Je commence à vous connaître, monsieur. Je devine que vous avez une idée en tête.

– M. Raisin devrait partir au Congo. Notre belle colonie a besoin de nous. Il faut susciter des vocations coloniales chez nos jeunes.

Pendant que je préparais mon prochain voyage en étudiant de gros livres consacrés au Congo, Erdé continuait à dessiner mes démêlés avec les Soviets. Il a enfin lu, ou survolé, une partie de mon reportage – peut-être parce qu'il voulait "rendre la leçon plus claire", comme disait l'abbé. Pour la première fois, il a illustré à peu près ce que j'avais écrit.

– Les Anglais qui visitent l'usine, j'étais avec eux, c'est bien. Ensuite, tu ne sais tout de même pas empêcher ton imagination de reprendre le dessus. L'usine n'est qu'un décor de cinéma ! Tu t'es inspiré des villages Potemkine ?

– Quels villages ?

– Potemkine était un ministre de la grande Catherine. Quand il l'emmenait visiter les provinces, il bâtissait en vitesse de faux villages prospères et y mettait des faux paysans bien gras, pour lui faire croire que tout allait bien. En vérité, les Soviets ont des usines qui fonctionnent. J'ai vu une usine d'acier. Il y avait des coulées de métal en fusion, des pluies d'étincelles, une chaleur infernale, je t'assure que c'était impressionnant. Dis donc, Filou fait de nouveau le malin : il démasque le méchant !

– Je me suis inspiré de ce que tu m'as dit sur Sancho Machin. Dans les comédies, le valet est souvent plus astucieux que son maître.

Zinzin et Filou

– Merci pour moi… Il regarde le bandit, se demande où il a vu cette tête, l'imagine modifiée de plusieurs façons. Hé, un vrai chien ne ferait pas tant de manières : il reconnaîtrait le bonhomme aussitôt à son odeur !

– Tu as raison. Je dois me souvenir que ce Sancho est un chien…

– J'écris mon article dans la chambre d'hôtel. La première scène authentique de tout le récit !

– Le Grand Manitou a conclu un accord avec un journal français pour les enfants, *Cœurs Joyeux*. Ils vont publier aussi tes aventures.

– Encore un journal catholique, je parie. Ils partagent sans doute la "doctrine" de l'abbé sur les communistes. Regarde, tu illustres le reportage où je décris les enfants abandonnés qui vagabondent dans le pays. C'est un sujet qui me touche, puisque je suis un enfant abandonné moi-même. Seulement, tu oublies ma description de la colonie de Makarenko.

– Trop barbant. Je dessine pour les mômes. Il me faut des gags et des rebondissements.

– Cela aurait dû te plaire, pourtant : on se croirait chez les scouts. C'est le scoutisme tous les jours, pas seulement pendant les vacances. Makarenko est un homme formidable, bien qu'il soit communiste. Ils ont des artistes et des musiciens de valeur, en Russie. Ce n'est pas l'enfer que tu décris.

Ils avaient acheté mon reportage et en faisaient ce qu'ils voulaient. Cela ne servait à rien de protester. Je préférais préparer mon expédition au Congo. Ce qui m'irritait tout de même, c'est que Erdé prétendait s'inspirer de mon récit.

– Je deviens soldat, d'un seul coup. Je parle donc russe.

– Tu paraissais déçu quand tu m'as raconté que l'armée belge n'avait pas voulu de toi, alors je t'ai engagé dans l'Armée Rouge.

– Je suis vraiment très fort. Là, j'arrive à vaincre un ours à mains nues !

– Il a bu toute ta gourde de vodka. Les ivrognes ne savent pas se défendre, c'est bien connu. Ensuite, tu allumes un feu en frottant un bout de bois contre un autre. Cela, je t'ai vu le faire quand j'étais ton chef de patrouille.

– Oui, mais sur la page suivante, je ne sais même pas monter à cheval.

– Tu sais monter à cheval ?

– Bien sûr.

– Remarque une chose, mon vieux. Sous ton influence, je lis *Don Quichotte*. J'ai déjà presque fini le premier chapitre. Eh bien, tu vois, ton cheval, dans cette image, comment l'appelles-tu ? Rossinante !

Mme Merle achetait le *Nouveau Siècle* tous les jeudis. Elle avait du mal à distinguer le vrai

du faux.

– Ce cosaque aurait pu te tuer ! Heureusement que la branche d'arbre l'a assommé. Et là, toute cette dynamite ! C'est très dangereux, tout de même.

– Regardez, Mme Merle, comme Filou est intelligent : Dans cette image, je suis prisonnier d'un bloc de glace. Il a l'idée de verser du sel sur la glace pour la faire fondre. Cela demande de sérieuses connaissances en chimie.

Du coup, je parlais à son chien quand je le promenais.

– Eh bien, Filou, elle vient, cette petite crotte ? Je me demande pourquoi Erdé ne te représente jamais dans cette position ridicule. Je sais ce que tu penses, remarque : "Et alors, quand c'est-y qu'on mange ?"

J'ai fini par partir au Congo. Erdé en a profité pour retomber dans ses errements. Ignorant la suite de mon reportage en Russie, consacrée aux ballets du Bolchoï, il imagine que je vole un avion pour échapper aux méchants. Je n'aurais jamais dû lui dire que je savais piloter. Pris dans un orage, l'avion s'écrase et l'hélice se casse. Armé de mon seul canif de scout, je scie un arbre et je taille une nouvelle hélice.

3 Au Congo

Dans mon désir de devenir le plus parfait des aventuriers, j'ai appris à mener un bateau à voile et acquis le pied marin. Je ne souffre donc pas du mal de mer sur le paquebot *Escaut,* qui m'emmène d'Anvers à Matadi. Je consulte tout de même le médecin du bord.

– Docteur, il m'arrive une chose absurde. Je n'arrive pas à avaler ma quinine.

– Vous devez pourtant faire un effort, savez-vous. Le traitement commence une semaine avant votre arrivée là-bas. Une par jour, sinon c'est le paludisme assuré.

– Je le sais bien. C'est justement pour cela que je viens vous consulter. Dès que je pose la pastille dans ma bouche, j'ai un haut-le-cœur et je la recrache. Le goût est trop affreux.

– Avez-vous essayé avec de l'eau, une fois ?

– Il faut bien que je la mette dans ma bouche avant de boire et ça, c'est impossible.

– Cachez-la donc dans une cuillerée de confiture.

Cette méthode et quelques autres échouent. En fin de compte, je réussis à avaler la pastille emmaillotée dans de la mie de pain.

Pendant ma visite à l'infirmerie, j'ai vu un enfant mordu au nez par un perroquet.

– Ouin, ouin, ouin !

– Allons, mon petit, pourquoi pleures-tu autant ? As-tu si mal que ça ?

– Le docteur va me couper le nez. Ouin, ouin !

– Te couper le nez ? Qui a pu te raconter une chose pareille ?

– Ma sœur, msieu.

– Je t'assure qu'il ne va pas te couper le nez. D'ailleurs le voici… Il a très peur, docteur. Il craint que vous ne lui coupiez le nez.

– Lui couper le nez ? Qui a pu lui raconter une chose pareille ? Je vais juste te faire une petite piqûre, mon garçon, pour t'éviter d'attraper la psittacose.

– Une piqûre… Ouin, ouin, ouin !

J'ai interrogé le médecin et écrit un petit article sur la psittacose pour la rubrique médicale du *Nouveau Siècle*.

Je prends l'unique train du Congo de Matadi à Léopoldville. Le père Bruckner, un camarade de séminaire de l'abbé Waldstein, m'attend à la gare avec un jeune noir.

– M. Raisin ? Vous êtes étonné de me voir vêtu d'une chemisette et d'un short ? Waldstein a dû vous dire que j'étais prêtre. Ma foi, si je devais porter la soutane, je serais mort de chaud

depuis longtemps. Je me contente d'accrocher cette petite croix à mon col… Ah, je vous présente Gaétan. J'ai prévu un voyage en brousse pour vous, afin que vous découvriez notre beau pays. La mission vous prête une automobile. Gaétan sera votre chauffeur et votre guide.

– Je vous remercie, mon père. Bonjour, Gaétan.

– Bonjour, monsieur. Avez-vous fait le bon voyage, une fois ?

– Excellent voyage. Puisque je t'appelle Gaétan, tu peux m'appeler Gustave. Et me tutoyer.

Avant de partir, j'assiste à une réception que des amis de l'abbé Waldstein donnent en mon honneur. Le père Bruckner, qui m'y emmène, est le seul homme jeune et mince. Les autres convives, vétérans de l'Afrique, semblent fatigués ou usés. Ils portent un embonpoint qui me paraît malsain, comme s'ils étaient bouffis plutôt que simplement gras. Ils veulent tous boire à ma santé.

– Ça tue les microbes ! disent-ils en avalant leur cinquième verre de whisky.

– Vous allez voir, M. Raisin, c'est le paradis, ici.

– Nous sommes les rois. Que voulez-vous, les nègres sont de grands enfants. Sans nous, ils en seraient encore à l'âge de pierre.

Quand ils s'adressent à leurs serviteurs, leur voix change. Elle devient cassante. Il s'y glisse des tonalités de condescendance et de mépris. En vérité, j'ignore si la couleur de la peau des serviteurs y est pour quelque chose. Je n'ai jamais entendu comment les gens riches parlent à leurs domestiques à Bruxelles, donc je ne peux pas comparer.

Je voudrais éviter de parler à Gaétan de cette manière. Il ne ressemble pas à un grand enfant, ou en tout cas pas plus que moi. Nous devenons vite amis. C'est un chauffeur très adroit. En dehors de Léopoldville, aucune route n'est goudronnée, d'ailleurs on ne dit pas "route" mais "piste". On roule sur une terre rouge appelée latérite, qui devient très glissante quand il pleut. Gaétan va beaucoup plus vite que je n'oserais le faire. Il contrôle l'automobile en virtuose. Quand elle commence à déraper, il la redresse d'un léger coup de volant. Son geste a quelque chose d'élégant et de presque tendre. Il me rappelle mon professeur d'équitation, qui obtenait tout ce qu'il voulait du cheval le plus rétif en lui pressant doucement les flancs. De temps en temps, Gaétan laisse la machine glisser dans un virage. Mon cœur se met à battre un peu plus vite, mais il la rattrape aussitôt en riant.

– En Europe, il y a des montagnes couvertes de neige. Les gens se fixent des planches sous les pieds et glissent sur la neige à peu près comme ça !

– J'espère que j'irai là-bas un jour. Quand tu es venu, sur le bateau, te levais-tu à l'aube ?

– Mais non. Je faisais la grasse matinée, au contraire. Pourquoi me serais-je levé à l'aube ?

– Pour voir le lever du soleil. J'ai lu dans un livre que le lever du soleil sur l'océan, c'est le

plus beau spectacle du monde.

– Je le ferai au retour.

– Je visiterai la montagne. La neige est très froide, non ? Il faut porter les vêtements de fourrure, je pense.

– Tu n'auras qu'à apporter une peau de léopard.

– Une peau de léopard ? Où vais-je la trouver ?

– Eh bien, euh… Il y a des léopards, ici, j'imagine.

– Peut-être dans la forêt. Moi, je n'ai jamais vu le léopard.

De fait, j'ai vu très peu d'animaux sauvages en Afrique. De temps en temps, un petit cochon gris veut traverser la route devant nous et Gaétan l'évite habilement. Dans les villages, les vaches ressemblent à des buffles. Nous gardons une baguette à portée de main pour les chasser quand elles refusent de nous laisser passer.

L'automobile tombe souvent en panne. Gaétan démonte le moteur pour voir ce qui cloche. Il effectue une réparation de fortune avec du fil de fer, ou bien il arrête un camion qui nous emmène à la ville la plus proche. Il trouve une pièce détachée dans un garage.

– Tu peux m'attendre dans le garage, Gustave. D'abord je répare l'automobile, ensuite je reviens vite.

– Je t'accompagne.

– Il est préférable que tu restes ici te reposer. Tu n'es pas accoutumé à la chaleur. J'ai parlé à mon ami Honoré. Il va t'apporter un plat de chevreau grillé. C'est vraiment excellent !

Nous visitons un centre de recherche agricole à Thysville. Un ingénieur agronome me montre des plantations expérimentales.

– Ici, c'est un champ d'arachides. La graine se plante d'un petit coup de talon, rien de plus facile. Même les nègres les plus paresseux y arrivent. On produit de la bonne huile pour la salade d'endives ! Dans le petit bois, là-bas, nous avons du café. C'est la variété Robusta, qui prospère bien dans ce climat.

– Dans les villages, j'ai mangé surtout du manioc. Ici, les gens ne connaissent pas les endives et ne boivent pas de café. Effectuez-vous des recherches sur le manioc ?

– Sur le manioc ? Ah non… Remarquez, vous me donnez une idée. Si nous augmentions le rendement de la culture du manioc, nous aurions plus de surface pour cultiver l'arachide.

Une esquisse de sourire se dessine sur le visage de Gaétan. Seule la politesse l'empêche d'éclater de rire. Il comprend l'ironie de la situation : alors que je voulais reprocher à l'agronome son égoïsme, je lui suggère comment transférer les richesses du pays en Belgique de façon plus efficace.

Quelques jours plus tard, nous arrivons à Bandundu, un bourg situé au bord de la rivière

Kasai. Le père Simon, un autre camarade de séminaire de l'abbé Waldstein, nous y attend. C'est un homme grand et mince, mais qui paraît vieilli avant l'âge. Il porte une barbe grise déjà presque blanche. Nous montons dans une pirogue qui mesure bien vingt mètres de longueur. Pourtant, elle est creusée dans un unique tronc d'arbre. Une trentaine d'hommes pagaient à contre-courant pour remonter la rivière. Assis à la proue et leur faisant face, un chanteur frappe sur un tambour en hurlant les couplets d'une mélodie qu'ils reprennent tous en chœur : "U–élé–u–élé–u–élé, ma–li–ba–ma–ka–si…"

– Voyez-vous, M. Raisin, le chantre entonne l'appel et les rameurs lui répondent. Ainsi est née notre musique classique.

– Sur les galères ?

– Non, dans les monastères. Un vieux moine qui connaissait les hymnes appelait, les jeunes moines répondaient en écho. Les Hébreux procédaient déjà de cette manière. Au bout d'un siècle ou deux, les jeunes moines se sont lassés d'attendre la fin de l'énoncé. Ils répondaient de plus en plus tôt. Par ailleurs, des moinillons introduisaient des variantes et des ornements dans leur réponse. Ainsi sont nés notre musique à plusieurs voix, notre contrepoint, notre harmonie.

– J'ai été enfant de chœur au collège Saint-Boniface. On ne m'a pas parlé de ça.

– Vous vous demandez sans doute pourquoi les Africains n'ont pas évolué de la même manière et en sont restés au système primitif.

– Euh, oui, je me le demande.

– Ils n'ont pas d'écriture, savez-vous. C'est parce que la musique est notée qu'elle a pu évoluer. Il en est de même pour notre science, évidemment… Ah, nous y voici. Le beau bâtiment qui occupe le centre de la mission, c'est l'école. Nous marquons ainsi l'importance que nous attachons à l'enseignement de la lecture et de l'écriture. Nous offrons à nos frères africains le plus beau des cadeaux : l'accès aux livres, c'est-à-dire à la civilisation.

– En échange, ils cultivent l'arachide et le café pour les bons bourgeois belges.

– Ce n'est pas trop cher payé. Les gens qui prétendent que nous exploitons les nègres exagèrent.

– De plus, vous sauvez leurs âmes.

– Je ne vous le fais pas dire. Ils communient comme de bons chrétiens, mais par ailleurs ils s'obstinent à adorer leurs affreux fétiches. Pour leurs âmes, je laisse donc la décision à Notre Seigneur. Vous reconnaissez la chapelle à son petit clocher. À droite, c'est ma modeste demeure. Là-bas, l'infirmerie.

Alors que je craignais de trouver la jungle menaçante, la sombre muraille végétale qui entoure la mission me paraît placide et indifférente. Les grands arbres attendent que les

siècles s'écoulent. "Notre heure viendra", murmurent-ils quand le vent caresse leur feuillage. "Ce pauvre lopin de terre que vous croyez posséder, nous vous le reprendrons."

Un petit nègre vient en courant quand il aperçoit le père Simon.

– Mon père ! Le père Sébastien, il est malade. Il peut pas donner la leçon à nous.

– Ah, c'est sa fièvre paludique… N'oubliez pas d'avaler votre quinine chaque matin, M. Raisin. Mais au fait, vous sauriez certainement donner un cours à nos élèves. Vous êtes journaliste, vous connaissez beaucoup de choses.

– Euh… Je n'ai jamais enseigné, mon père.

– Bah, vous y arriverez très bien. Vous n'aurez qu'à leur demander de vous montrer leurs manuels. Sonne la cloche dans un quart d'heure pour rassembler les élèves, Narcisse !

L'école se compose d'un toit de feuillage posé sur des piliers. Je compte une vingtaine d'élèves. Les plus jeunes sucent leur pouce en attendant de téter le sein de leur mère après la classe. Les plus âgés portent déjà la moustache. Tous me regardent avec curiosité.

– Vous n'avez pas la baguette, monsieur ?

– Le père Sébastien, il a toujours la baguette.

– Quelle baguette ?

– Là dans le coin, monsieur.

– À quoi sert-elle ? À montrer les choses au tableau ?

– À battre nous, monsieur.

– Pourquoi voulez-vous que je vous batte ?

– Si nous ne savons pas la leçon, alors il faut battre nous.

– Eh bien je vais m'en servir pour montrer le tableau.

J'ouvre le manuel.

– À quelle leçon en êtes-vous ?

– Notre patrie, la Belgique…

– Ah oui, votre patrie la Belgique et vos ancêtres les Gaulois. Bah, j'ignore si la Belgique est votre patrie. En tout cas, c'est la mienne, donc je peux vous en parler. C'est un petit pays tout plat qui existe depuis cent ans tout juste.

– Avant, il n'existait pas ?

– Il n'y avait rien, monsieur ?

– Il y avait un pays qui s'appelait les Flandres. Il appartenait à l'empire d'Autriche comme le Congo appartient aujourd'hui à la Belgique. Et puis il est devenu indépendant. Un jour, votre pays deviendra peut-être indépendant, comme la Belgique.

– Vous aviez des missionnaires de l'Autruche qui vous enseignaient leur religion ?

– Les Autrichiens sont catholiques, comme nous, donc ils n'avaient pas besoin d'envoyer

de missionnaires. Ils envoyaient sans doute des administrateurs. Les gens, qui parlaient flamand ou français, devaient aussi apprendre l'allemand. Cela ressemble à ce qui se passe ici, au fond. Vous devez apprendre le français. Vous parlez d'autres langues, je suppose.

– Le lingala, monsieur.

– Le kikongo.

– Le souahéli.

– Le louba.

– Le luo.

– Chez nous, les Wallons parlent français et les Flamands parlent une sorte de hollandais. On pourrait les comparer à deux tribus rivales. Le roi Albert parle les deux langues, bien sûr. Sa femme, la reine Elisabeth, est allemande.

– Près d'ici, il y a le pays Cameroun. Les Allemands le possédaient. Il y a eu la guerre là-bas chez vous dans notre patrie la Belgique, alors les Allemands sont partis du Cameroun et maintenant il appartient aux Français et aux Anglais.

Soudain, spectacle inattendu et terrifiant, un léopard entre dans la classe ! Je saute sur mon bureau. C'est idiot, car le léopard sait sauter plus haut que moi. Les élèves éclatent de rire.

– C'est Gaufrette, monsieur.

– Elle est bonne et gentille.

Gaétan, qui s'est assis dans le fond de la classe pour assister à la leçon, monte sur son bureau lui aussi. Un gros bonhomme rougeaud portant des bottes et un chapeau de cowboy vient chercher le fauve. Il parle avec un accent américain.

– Ici, Gaufrett ! Ne craignez rien, djone homme, elle est apprivoisée. Elle ne vous fora pas de mal. Je me présente : Everett Dixon.

Selon le père Simon, ce Mr. Dixon sonde les roches et la terre dans les environs avec toute une bande d'Américains.

– Ils cherchent des diamants, du cuivre et un métal qui ne sert à rien, l'uranium. Comme je vous l'ai dit, M. Raisin, nous autres les Belges apportons à nos frères noirs la civilisation, la culture, l'accès au savoir accumulé au cours des siècles, en échange de l'ivoire et du café que nous envoyons en Belgique. Les Américains arrachent au sol ses trésors, mais qu'offrent-ils en compensation ? Quelques dollars qu'ils reprennent aussitôt en vendant aux nègres des colifichets inutiles. Ces gens-là sont de véritables gangsters, savez-vous.

Au bout de quelques jours, la grande pirogue nous ramène à Bandundu. Comme nous descendons le courant, l'équipage n'a pas besoin de ramer de manière aussi vigoureuse qu'à l'aller. Le chantre propose une mélodie mélancolique, je dirais même lugubre. Je suis sûr que

tous les singes de la forêt pleurent à chaudes larmes.

– Alors, Gaétan, tu vas retrouver ta chère automobile…

– J'espère qu'elle a attendu nous.

– Elle est peut-être partie avec un beau camion. Dis donc, tu as vu ton premier léopard !

– Il était tout petit.

– Tu as quand même bondi sur ton bureau.

– J'ai imité toi. J'ai cru que c'était la coutume belge.

Nous passons la nuit dans une auberge de Bandundu. Après avoir pensé aux singes pleurnichards en traversant la forêt, j'en retrouve un dans mon assiette. Enfin, c'est ce que prétend Gaétan.

– C'est vraiment du singe ?

– Je pense, ou alors c'est les gens petits petits.

– Des pygmées ? On dirait plutôt du lapin.

– Je n'ai jamais mangé le lapin. C'est bon ?

– Eh bien, c'est comme du singe ! La sauce masque un peu le goût. Ils ne savent pas la faire plus épicée, sinon elle rongerait l'assiette.

Un bonhomme minuscule, négrillon ou pygmée, commence à remonter la manivelle d'un tourne-disques à pavillon. Les gens viennent observer l'appareil pour tenter de comprendre comment des valses et des musiques américaines peuvent sortir de la corne métallique, comment le centre du disque noir parvient à attirer l'aiguille d'acier.

Une jeune femme très mince, qui me dépasse d'au moins une tête, s'approche de notre table et parle à Gaétan.

– Elle dit que tu sais inviter elle à danser, si tu veux. Elle s'appelle Marie-Immaculée.

– Joli nom. Moi, mademoiselle, je suis Gustave.

Nous dansons ensemble. Nous parlons par gestes, car elle ne connaît pas le français. Je ne comprends pas non plus tous ses gestes.

Je vais me coucher. Au milieu de la nuit, je fais un rêve inquiétant. Un énorme serpent boa s'enroule autour de moi et menace de m'avaler tout cru. Je me réveille. Ce n'est pas un serpent boa qui m'enlace, mais la longiligne Marie-Immaculée. Pendant une fraction de seconde, je me demande si je rêve encore. Comment est-elle entrée ? Ai-je fermé ma porte à clé ? Mon cerveau engourdi refuse de me dire si j'ai tourné une clé ou poussé un verrou. Le corps brûlant qui se presse contre le mien absorbe mon influx nerveux et paralyse ma volonté. Le chant assourdissant des criquets électrise l'air. Je me laisse aller… Des sensations délicieuses flottent dans la chambre. M'appartiennent-elles ? Saurais-je les maîtriser ? Je tente en vain de rassembler mes esprits… Marie-Immaculée murmure des mots obscurs dans sa

langue. Je sens qu'il serait impoli de ne pas lui répondre.

– Oui, mademoiselle, moi aussi… Je dirais même plus… Si ce n'est qu'un rêve très doux, je vous remercie quand même.

Plus tard, dans l'automobile, je pense à Mme Merle. Je viens de la tromper… Ai-je commis le péché d'adultère ? Mes relations avec Mme Merle constituent déjà un péché, puisque nous ne sommes pas unis par les liens sacrés du mariage, alors un peu plus ou un peu moins…

Marie-Immaculée a-t-elle raconté son aventure à tout Bandundu, ou seulement à Gaétan ?

– C'est bien de goûter la femme africaine pour votre reportage.

– Je doute que Erdé dessine cet épisode de mon périple au Congo.

– Marie-Immaculée veut avoir le bébé couleur café au lait pour faire la fière devant les négresses qui ont le bébé café noir.

– J'espère que… Je veux dire, que non.

– Elle aura le bébé. Elle va demander l'aide à sa tante la féticheuse. Ce sera le souvenir de vous.

Trois semaines plus tard, en juillet 1930, je revois Mme Merle et Filou, qui m'attendaient sagement rue du Groenland.

– Je suis allée à la gare l'autre jour, sais-tu, mais ce n'était pas toi !

– Je vous avais dit que je rentrais aujourd'hui, pourtant.

– C'était écrit dans le journal. Ils ne mentent pas, quand même. Il avait un petit chien.

– C'est sûrement l'abbé Waldstein qui a arrangé ça.

– Les gens applaudissaient. Ils étaient contents, mais moi j'étais très déçue.

– Bah, ils ont vu une copie, tandis que vous possédez l'original.

Ce sagouin d'abbé Waldstein avait engagé un jeune voyou qui ne me ressemblait pas du tout et emprunté son chien à l'un des maquettistes du journal. Erdé m'a raconté toute l'affaire.

– *Zinzin à Moscou* touchait à sa fin. L'abbé a annoncé dans le *Petit Nouveau* qu'il organisait une grande réception à la gare pour son retour de Russie. Je n'y croyais pas. Je lui disais qu'il n'y aurait personne. Il avait raison, n'empêche. Grand manitou toujours raison, ugh ! Tu aurais vu la foule ! Ils ont inventé une chanson :

Qui c'est qu'a peur de rien
C'est Zinzin, c'est Zinzin,
Et son chien Filou
Qui le suit partout.

– C'était quand, cette mascarade ?

Zinzin et Filou

– Le 8 mai.

– Depuis, évidemment, tu as commencé à publier *Zinzin en Afrique*. Mme Merle m'a montré les premiers épisodes.

– Bien obligé.

– Sur le bateau, l'histoire du perroquet, ça ressemble à ce que je t'ai écrit dans ma lettre, mais ensuite, en Afrique, tu t'es de nouveau laissé emporter par ton imagination.

– Mais pas du tout. Dans ta deuxième lettre, tu m'as bien écrit que tu partais dans la brousse en voiture.

– Tu me donnes un petit "boy" qui ne joue aucun rôle. Avec un nom ridicule, Coco. Il dit : "Bien missié". Alors que Gaétan était à la fois mon chauffeur et mon guide, parfois mon interprète. Il était plus grand que moi et parlait un excellent français.

– Tu aurais dû m'envoyer sa photo.

– Ensuite, tu as dessiné une suite de gags avec un crocodile, des singes, un lion, alors que je n'ai vu aucun animal sauvage. Le coup des antilopes, c'est tiré tout droit des *Silences du colonel Bramble*, d'André Maurois, non ?

– Impossible. Tu sais bien que je ne lis aucun livre. Sauf *Don Quichotte*, bien sûr. J'en suis presque au tiers.

– Ma voiture qui fait dérailler le train, c'est exagéré.

– Alors là… Attends… Regarde… C'est une photo que j'ai trouvée dans le journal. Tu vois, le train renversé par une voiture au Congo !

– Bon, je ne dis rien. Je commence à m'habituer à tes extravagances. Tiens, je t'ai apporté la suite de mon reportage. Tu verras, j'ai visité une mission, c'était instructif.

– Je vais illustrer cela avec la plus parfaite des fidélités.

Il a tenu parole pendant une semaine ou deux : on me voit dans la pirogue avec le père Simon, puis dans l'école où je donne un cours sur la Belgique.

– Dis donc, Erdé, je ne vois plus Coco.

– Euh, tu as raison… Où est-il donc passé, celui-là ? Aïe, il a disparu depuis au moins vingt pages. Je ne sais pas le faire réapparaître, maintenant, cela ferait trop bizarre.

4 En Amérique

L'abbé Waldstein ne pouvait rien refuser à Erdé : ma présence dans le supplément du jeudi multipliait maintenant les ventes par six.

– Écoutez, Erdé, je veux bien qu'il aille se promener chez vos Indiens d'Amérique, s'il les trouve, à condition que l'essentiel de son enquête porte sur les gangsters de Chicago.

C'était la dernière lubie de l'abbé. Il consacrait au moins un article par semaine aux gangsters de Chicago. Al Capone le fascinait.

– Il a sept cents gangsters dans sa bande. Vous vous rendez compte ? Il a acheté un grand hôtel pour y établir son quartier général. Il a aménagé une salle de sport au sous-sol pour l'entraînement de ses hommes. C'est une véritable organisation militaire. Ils ont acheté des mitraillettes Thompson dès 1925. Autant dire qu'ils sont mieux équipés que l'armée des États-Unis. Al Capone a versé un million de dollars pour financer la réélection du maire de Chicago, Big Bill Thompson.

– L'inventeur de la mitraillette ?

– Il achète tout ce qui s'appelle Thompson. Vous souvenez-vous de Van der Broeke, M. Raisin ?

– À l'Hôtel de Police ? Bien sûr.

– Allez le voir. Il connaît des policiers à Chicago. Il vous dira qui rencontrer là-bas.

J'ai emprunté à la bibliothèque tous les livres dont le titre contenait le mot "Amérique". L'abbé m'a payé des cours accélérés dans un institut pour hommes d'affaires afin de compléter les rudiments d'anglais acquis au collège Saint-Boniface. Des cours ralentis m'auraient convenu aussi bien, car je ne pouvais pas repartir tout de suite : je n'arrivais pas à me débarrasser d'un mal au ventre que j'avais attrapé en Afrique. Les médecins parlaient de parasites inconnus. Je devais recommencer à avaler ces pilules de quinine que je détestais et même manger du charbon. J'ai maigri et perdu la bonne bouille ronde de Zinzin. En fin de compte, des pilules roses appelées Enterox m'ont remis sur pied.

Pendant ce temps, Erdé continuait de raconter mes prétendues aventures au Congo.

– Dis donc, Dédé, tu prends de l'avance : je rencontre déjà des bandits de Chicago dans la brousse.

– Ah, mais j'ai trouvé ça dans ton reportage. À propos des prospecteurs de diamants, le père Simon dit : "Ces gens-là sont de véritables gangsters" !

Zinzin et Filou

– Cela ne veut pas dire que le fameux Al Capone les envoie. C'est l'obsession de l'abbé Waldstein qui montre le bout de son nez. Tu lis trop le *Nouveau Siècle* !

J'embarque sur le paquebot *Sumatra* à Rotterdam en septembre 1931. Je me lève à l'aube et admire le lever du soleil sur l'océan en pensant à Gaétan. Le plus beau spectacle du monde ? Je voterais plutôt pour l'entrée dans le port de New York. La statue de la Liberté se dresse comme une sentinelle inflexible gardant un château fort dans un roman de chevalerie. "Seuls les combattants au cœur pur recueilleront les fruits de leur quête", semble-t-elle dire.

Dans les rues et avenues de Manhattan, je lève la tête comme dans la jungle du Congo. Je n'aperçois pas plus la cime des gratte-ciels que celle des arbres. J'ai l'impression de traverser une forêt pétrifiée. La cacophonie assourdissante des automobiles et de la foule me rappelle que je ne suis plus en Afrique.

À Chicago, ma chambre d'hôtel donne sur la mer. Je découvre une plage fleurie de parasols multicolores, des voiliers qui glissent sur les flots, des cargos dont la cheminée vomit une épaisse fumée brune. D'abord perplexe, je finis par me souvenir des livres que j'ai lus : c'est le lac Michigan. En Amérique, tout est plus grand, donc le moindre lac ressemble à un océan.

Je téléphone à Mr. Moore, l'officier de police que connaît M. Van der Broeke, ainsi qu'à d'autres personnes. Les professeurs qui m'ont enseigné l'anglais parlaient avec l'accent d'Oxford. Je trouve l'accent américain d'autant plus difficile à comprendre qu'un essaim de guêpes s'obstine à bourdonner dans l'écouteur du téléphone. Un bon reporter passe beaucoup de temps dans sa chambre d'hôtel à téléphoner à droite et à gauche. Son carnet de rendez-vous est un de ses principaux outils de travail.

Je rencontre Mr. Moore à la préfecture de police.

– Ce que je peux vous proposer, Mr. Rayzeene, c'est d'accompagner une patrouille qui recherche de l'eau-de-vie de contrebande. Le dix-huitième amendement nous donne beaucoup de travail.

– Celui qui prohibe l'alcool ?

– Ils l'ont promulgué en 1919, il y a douze ans. Et un an plus tard, la loi Volstead, qui définit les mécanismes de l'interdiction. Une lubie des ligues de vertu. S'ils le pouvaient, ils feraient aussi interdire le sexe.

– J'ai lu que certains de vos politiciens conservateurs croyaient à un complot bolchevique. Les communistes inondent l'Amérique d'alcool pour affaiblir la race blanche ou je ne sais quoi… Nous avons du mal à comprendre cette prohibition en Europe. Les gens boivent de l'alcool depuis la plus haute antiquité.

– Vous buvez du vin, là-bas.

– En Belgique, c'est plutôt de la bière. J'en bois peu moi-même, remarquez.

– Le président Hoover est incapable de sortir le pays de la crise. Le prochain président sera démocrate, croyez-moi. Je parie qu'il supprimera cet amendement grotesque. Vous faites un reportage sur la police ?

– Euh… Mon patron aime beaucoup les gangsters.

– Il aime les gangsters ?

– Je veux dire, les histoires de gangsters. Il pense que l'on apprend beaucoup de choses sur une société en examinant ses bas-fonds.

– C'est possible. Vous verrez sans doute quelques gangsters en suivant la patrouille. Vous arrivez un peu tard. Ils souffrent de la crise, comme tout le monde, et changent de métier. Les gens n'ont plus assez d'argent pour fréquenter les bars clandestins. Il y a aussi ces policiers fédéraux, les soi-disant incorruptibles d'Eliot Ness, qui attaquent les distilleries avec leurs camions béliers.

– Mon patron espère que je vais faire arrêter Al Capone.

– De nouveau un peu tard. Il est en prison.

– Al Capone ?

– Le Balafré, *yeah*. Et il n'est pas près d'en sortir. Il a fait tuer les gars de Bugs Moran dans un garage de North Clarke Street le jour de la Saint-Valentin il y a deux ans, il a buté je ne sais pas combien de types lui-même, pourtant nous n'avons jamais réussi à le coincer. Les services fiscaux ont fini par l'arrêter pour revenus frauduleux. Il ne déclarait à peu près rien, mais dépensait des millions de dollars. Les fiscaux ont assemblé une incroyable collection de factures de tailleurs, de chapeliers, de chausseurs, de vendeurs d'automobiles, de joailliers, de fourreurs. Il passe bientôt devant le tribunal.

La patrouille que j'accompagne comprend quatre immenses *policemen*. Ils se postent près d'un feu rouge. Ils laissent passer je ne sais combien de camions.

– Le voici, dit l'un d'eux.

Un gros camion noir ralentit pour s'arrêter au feu. Ils lui font signe de se ranger près du trottoir. Le chauffeur et deux autres hommes descendent de la cabine sans se presser, en souriant d'une manière que je trouve provocante. Ils ressemblent à des Américains ordinaires, c'est-à-dire à des boxeurs mal habillés. Les policiers soulèvent la bâche du camion, ouvrent une caisse pour vérifier son contenu, menottent les trois hommes. Ils paraissent les connaître. Ils échangent avec eux des plaisanteries auxquelles je ne comprends pas un mot, faute d'avoir pris des cours d'argot.

– Nous avions un renseignement, me disent-ils.

Je m'en doutais un peu.

– Que comptez-vous faire de l'alcool que vous avez saisi ?

– L'alcool que nous avons saisi ? *Gosh*, c'est une bonne question. Que vas-tu en faire, Steve ?

– Je ne sais pas, moi. Le vendre aux Canadiens ?

– Aah, elle est bonne, celle-là. Sacré Steve… Le vendre aux Canadiens !

Ils se moquent de moi. Ils jouent à un jeu dont ils se gardent bien de me donner les règles. Je me souviens d'une autre scène, en Russie : la visite d'une usine modèle avec des journalistes anglais. Ces prétendus bandits sont-ils des policiers déguisés ? Ont-ils monté cette comédie à mon intention ? Il me semble plutôt que la police, soucieuse de contrôler la contrebande, autorise secrètement certains gangsters à exercer leur douteuse activité.

J'ai lu un livre terrifiant en préparant mon voyage : *The Jungle*, d'Upton Sinclair. Les abattoirs de Chicago tiennent la même place dans ce roman que la mine dans *Germinal*. Un système féroce et corrompu traite les ouvriers comme des esclaves, reprend aussitôt le peu d'argent qu'il leur verse, laisse mourir hommes, femmes et enfants de faim ou de maladie.

Je voudrais visiter les abattoirs. Je téléphone pour prendre rendez-vous. Un jeune homme bien habillé et même parfumé (pour masquer l'odeur du sang, sans doute) me sert de guide. Il connaît bien son affaire et dispose même d'arguments destinés aux lecteurs de *The Jungle*.

– Ce livre est paru en 1905. Il a provoqué un beau scandale, mais voyez-vous, Mr. Rayzeene, c'est là toute la grandeur de notre capitalisme américain, les propriétaires des abattoirs ont lu le livre et tenu compte des critiques qu'il contenait, même si elles étaient excessives. Les artistes se montrent souvent excessifs, personne ne songerait à le leur reprocher. L'Amérique est le pays de la liberté. Je ne pense pas que vous soyez aussi libres dans votre pays qu'en Amérique. Quel est le nom de votre pays, déjà ?

– La Belgique.

– Est-ce une démocratie ?

– Ma foi, je pense que oui. Nous avons un roi, mais aussi un parlement.

– Ce Mr. Sinclair pense que seul un régime communiste peut rendre les ouvriers heureux. Il a le droit de publier un livre vantant le communisme, mais je suis sûr qu'en Russie un livre critiquant le système serait interdit avant même de paraître. Mr. Rayzeene, je vais vous montrer aujourd'hui une entreprise moderne et des ouvriers heureux.

– Ces machines sont énormes.

– Les bêtes entrent de ce côté. À l'autre bout du bâtiment sortent des quartiers de viande, des saucisses, du bœuf en pâté pour les conserves, de la graisse et du saindoux. Observez

comme chaque ouvrier effectue une tâche particulière. Nous appelons cela le travail à la chaîne. C'est l'ingénieur Taylor qui a inventé ces méthodes au début du siècle. Une bonne organisation du travail permet d'améliorer le rendement, donc d'employer moins d'ouvriers et de les payer plus.

– Que deviennent ceux que vous n'employez plus ? Je suis allé en Union Soviétique il y a deux ans. J'ai vu plus de mendiants dans les rues de Chicago que dans celles de Moscou.

– Nous traversons une grande crise depuis le krach boursier de 1929. C'est temporaire. Le pays est riche. La prospérité reviendra.

– Je veux bien le croire. L'initiative individuelle des Américains me semble plus efficace que la planification centralisée des Russes.

– Vous devriez visiter les usines Ford, à Detroit. La fabrication d'une automobile est plus complexe que celle d'une saucisse. Leur chaîne est magnifique. Téléphonez à Vicky Andersen. C'est elle qui montre les usines Ford aux journalistes.

Je prends le train jusqu'à Detroit. Une jeune femme brandit une pancarte à l'entrée du quai. Je pense d'abord à une réclame, avant de lire l'inscription : "Mr. Raisin".

– Mr. Rayzeene ? Vicky Andersen, attachée de presse de la compagnie Ford. Avez-vous fait bon voyage ?

– Oui, je vous remercie.

Sa tenue me rappelle celle du fringant jeune homme qui m'a montré les abattoirs. Elle a dû retirer son tailleur gris perle chez le teinturier le matin même. Je n'y décèle ni tache ni faux pli. La couleur de ses cheveux, coupés court à l'américaine, me paraît trop dorée pour être honnête. Elle a sans doute quelques années de plus que moi (je n'ai pas encore vingt ans), mais je ne peux pas deviner son âge. Un maquillage soigneusement appliqué dissimule son visage comme un masque.

À l'entendre, les ouvriers de Ford sont encore plus heureux que ceux des abattoirs.

– Mr. Ford se montre généreux par intérêt. "Si je verse de bons salaires à mes ouvriers, dit-il, ils pourront acheter mes voitures." C'est ce qui fait la grandeur du système capitaliste : l'égoïsme des riches profite aux pauvres.

– Un raccourci audacieux.

– Possédez-vous une automobile en Belgide, Mr. Rayzeene ?

– Belgique. Non. Je prends l'autobus.

– Connaissez-vous beaucoup de personnes qui possèdent une automobile ?

– Euh… On voit des automobiles dans les rues de Bruxelles. Elles appartiennent bien à quelqu'un… Je dois dire que je ne connais aucun propriétaire d'automobile, en vérité.

– Eh bien, en Amérique, presque toutes les familles possèdent une automobile. Je ne parle

pas des nègres, bien entendu.

– Bien entendu.

– Si vous entrez dans la maison d'un Américain ordinaire, vous verrez une machine qui lave le linge, une autre qui conserve les aliments au frais ou aspire la poussière. Les patrons des grandes entreprises suivent l'exemple de Mr. Ford. Les ouvriers ont de bons salaires et peuvent acheter des biens durables. Tout le pays s'enrichit.

Elle connaît son discours par cœur, mais le prononce avec conviction. Elle me montre les différentes étapes de la fabrication du moteur et de la carrosserie. Elle a étudié la mécanique tout comme moi, me semble--il.

Je ne peux pas m'empêcher d'admirer ces usines grandioses et leurs bâtisseurs. Des mèches de fumée flottent au vent au-dessus des cheminées géantes. Des couloirs suspendus bondissent d'un bâtiment au suivant. Par endroits, des pylônes et des poutrelles d'acier forment une jungle impénétrable, dans laquelle des câbles électrique pendouillent comme des lianes. Tout a été construit par l'homme, rien n'est à la dimension de l'homme.

– J'ai visité une usine en Russie. C'est beaucoup plus moderne ici. Je dois dire qu'ils ne m'ont pas fourni une guide aussi compétente.

– Vous me flattez, Mr. Rayzeene.

Au sourire narquois qui souligne ces paroles, je devine qu'elle ne doute pas de sa propre compétence. Elle a l'habitude de dompter les grands fauves du *New York Herald* ou du *Times* de Londres. Mener par le bout du nez un journaliste belge à peine sorti de l'adolescence, c'est une partie de plaisir. Mon innocence l'attendrit. Je l'intrigue, aussi. Comment un journal peut-il envoyer au-delà des mers un reporter si jeune ? Elle m'invite à déjeuner dans la cantine des cadres de l'usine. Je lui raconte le *Petit Nouveau*, Erdé, l'abbé Waldstein, mes voyages en Russie et au Congo.

– Ils pensaient vraiment que vous alliez rencontrer des gangsters ?

– Et des Indiens. Je dois encore aller dans l'ouest. J'espère que j'en trouverai.

– Je vais justement dans le Colorado pour le mariage de ma sœur. Je vous emmène, si vous voulez. Des Indiens, il y en a plein, là-bas. Au lieu d'avoir des domestiques noirs, les gens ont tous des Indiens. Les femmes de ménage indiennes sont encore plus paresseuses que les négresses.

– Vous y allez en automobile ?

– J'offre notre nouveau modèle à ma sœurette comme cadeau de noces.

– Qui va conduire ?

– Eh bien, moi !

– Une femme ne peut pas piloter une automobile.

– En Europe, peut-être. Je crois que les femmes ne votent même pas, chez vous.

Nous partons dès le lendemain. Vicky conduit avec la même virtuosité nonchalante que Gaétan, les glissades en moins.

– Belle voiture, non ? C'est le modèle 1932, avec le nouveau moteur V8 *Flathead*. Qu'en dites-vous, Mr. Rayzeene ?

– J'ai lu une phrase de Mr. Ford dans le journal : "Vous pouvez choisir la couleur de votre automobile Ford, du moment que c'est noir." Je vois qu'il a changé d'avis.

– C'était à l'époque du modèle T, il y a longtemps. J'ai pensé que ma sœur aimerait cette couleur crème. Si cela ne s'accorde pas bien avec sa garde-robe, elle fera repeindre la carrosserie. Quel est votre prénom, Mr. Rayzeene ?

– Gustave.

– En Amérique, nous aimons les diminutifs. Nous disons Bob pour Robert et Meg pour Margaret. Si quelqu'un demande votre prénom, dites Gus.

– Gus ? Okay…

– Savez-vous conduire, Gus ?

– Conduire une automobile et piloter un avion.

– Je vous laisserai le volant quand nous serons sortis de Fort Wayne.

– Drôle de nom. Nous sommes dans quel état ?

– L'Indiana.

– Nous ne sommes pas dans l'ouest, mais il y avait déjà un fort et des Indiens.

– Dites-moi, vous entendez le moteur ?

– À vrai dire, non.

– C'est ça qui est fantastique. Ce nouveau V8 est si silencieux… Je vous ai montré sa chaîne de fabrication à l'usine. En raison de sa conception audacieuse, sa mise au point a pris du retard. La presse attendait le nouveau modèle avec impatience, mais il ne tournait pas bien rond. Vous savez ce qu'on fait, pour arrondir les angles ? On les emmène à Cuba.

– Les angles ?

– Les journalistes. Si vous leur présentez un modèle à Detroit, ils le jugeront de manière sévère. Nous les avons tellement gâtés qu'il leur faut la Floride ou la Californie pour être objectifs. Si nous avons besoin d'indulgence pour un modèle raté ou pas encore bien prêt, nous louons un avion et nous présentons la voiture à Mexico ou à Hawaii. Nous réservons La Havane aux cas désespérés.

– Cuba, c'est mieux que Hawaii ?

– Les casinos, et surtout les filles.

– Qui paie les filles ?

– Ford, bien sûr. Eh, vous n'écrirez pas ça dans votre article !

– Mon journal s'adresse aux enfants. Mon rédacteur en chef ne tient d'ailleurs aucun compte de ce que j'écris. Il dessine mes aventures sous forme de *comics*, c'est très fantaisiste. Il adore les *comics* américains. Je lui ai promis de lui rapporter les dernières nouveautés.

– Il y a un truc qui a du succès, ça s'appelle *The Funnies*.

– J'achète des journaux tous les jours et je découpe les *comics*.

– J'ai vu que vous avez un appareil photo. Si vous prenez des photos, cela lui facilitera la tâche pour dessiner les paysages.

– J'attendrai d'être dans l'ouest. Ici, c'est tout plat. Je remarque qu'il y a beaucoup de lacs en Amérique. Le coucher de soleil sur ce lac est sublime, mais s'il veut dessiner un coucher de soleil il n'a pas besoin de ma photo. Il dessine en noir et blanc, au trait, c'est assez grossier.

– Vous pouvez me photographier : je serais enchantée de devenir un personnage de *comics* !

– Il ne met jamais de femmes dans mes aventures. La seule créature qui ne soit pas un homme, c'est un petit chien.

– Il ne sait pas dessiner les femmes ?

– Au contraire. Il les dessine très bien. Quand il trace leur poitrine, il ne peut pas s'empêcher d'avoir des pensées impures. Comme il travaille dans un journal catholique, appartenant à un abbé, il doit aussitôt aller à confesse. Il dessine toujours au dernier moment, juste avant le bouclage. Il n'a pas le temps de courir jusqu'à l'église. Il se trouve donc en état de péché. Si une poutre lui tombe sur la tête, c'est l'enfer tout droit.

– Il pourrait se confesser auprès de l'abbé.

– En effet. Dans ce cas, je vais vous photographier, Vicky.

Plus nous parlons, plus je la trouve belle. Son maquillage, les boucles artificielles de ses cheveux, la rendent semblable à des milliers de jeunes Américaines. Les mots échangés dans l'automobile au cours des heures dessinent peu à peu sa véritable personnalité : mordante et un peu cynique en apparence, généreuse et peut-être tendre sous sa carapace.

Nous dînons à Indianapolis. Nous roulons encore deux heures et nous nous arrêtons à la sortie de Terre Haute, à la frontière entre l'Indiana et l'Illinois, dans un "motel".

– Vous n'avez pas ça en France ?

– Belgique.

– C'est une abréviation de "motor hotel". Attendez-moi dans la voiture.

Elle entre dans le bureau d'accueil. Quand elle ressort, elle me dit de ranger la voiture devant une cabane. Son sourire narquois se transforme en un grand rire américain.

– Je suis désolée. Il ne leur reste qu'une seule chambre !

Je trompe Mme Merle pour la deuxième fois. Je découvre un nouveau plaisir : celui de composer un joyeux contrepoint en associant les jeux du langage et ceux de l'amour. Je n'ai jamais rencontré, ni imaginé, une femme aussi délurée et inventive que Vicky.

– Je vois qu'on n'enseigne rien aux petits garçons, chez vous. Je vais vous donner un cours de gymnastique rythmique, mon cher Gus. Nous allons commencer par des exercices qui se pratiquent couchés.

– Je crains d'avoir beaucoup de choses à apprendre, en effet. J'aurais bien aimé avoir des professeurs comme vous au collège. Dites, à quoi sert l'objet, euh, que vous avez sorti de votre poudrier tout à l'heure ?

– Mon diaphragme ? Les femmes n'en ont pas, en Europe ? Je ne veux pas savoir comment elles se débrouillent pour éviter de tomber enceintes.

– Les femmes… Ce n'est pas comme si j'en connaissais des centaines… Je n'ai jamais vu de diaphragme, en tout cas.

– Ce que vous avez pris pour un poudrier est un boîtier en or fabriqué tout exprès par un excellent orfèvre. Regardez comme c'est chic : il est assorti à mon étui à cigarettes.

Elle tire une cigarette de l'étui et l'allume avec un petit briquet signé par le même orfèvre. Une femme qui fume ! De tout ce que j'ai vu en Amérique, c'est la chose qui m'étonne le plus.

– Je suis une *naughty girl*. Non seulement je fume, mais je bois. En voulez-vous ?

Elle me tend son étui à cigarettes et une flasque dorée presque aussi plate. Je refuse poliment. Elle porte la flasque à ses lèvres.

– Ça vient du Canada. C'est du sirop d'érable !

Le lendemain, nous franchissons le Mississippi à Saint-Louis.

– Sommes-nous déjà dans l'ouest ?

– Nous entrons dans l'état du Missouri. C'est encore le Middle-West. Ce soir, si tout va bien, nous dormirons du côté de Kansas City ou de Topeka. Le Kansas, c'est peut-être déjà l'ouest. Je ne sais pas si vous verrez la moindre différence.

L'Amérique est si vaste que la forêt primitive couvre encore une grande partie du pays. Nous roulons pendant des heures entre les troncs centenaires sans rencontrer âme qui vive. J'entends les arbres me parler, comme au Congo : "Qui vient nous troubler dans notre méditation mélancolique ?" Nous avons l'impression d'être seuls au monde. De temps en temps, Vicky engage la voiture sur un chemin de traverse. Nous empruntons un sentier à pied et cherchons un coin propice. C'est la saison que les Américains nomment l'été indien. Nous ôtons nos vêtements pour jouir de la douceur caressante de la brise. Les feuilles mortes

accumulées sur le sol chuchotent dans la pénombre : “Allongez-vous… Vous ne trouverez pas de matelas plus doux…” Nus comme des sauvages, nous leur obéissons.

Vicky me donne des cours de gymnastique (ou de contorsionnisme) dans la voiture.

– Ce nouveau modèle est très supérieur au précédent, Gus, vous pouvez me croire.

– Vous ne m’avez pas parlé de ça quand vous m’avez montré la chaîne de montage.

– Dans une famille américaine, le premier enfant est toujours conçu dans une automobile. C’est la tradition.

Je me demande si Vicky veut vraiment arriver à temps au mariage de sa sœur. Elle s’arrête souvent. Par exemple, dès qu’elle aperçoit un rapace.

– C’est un faucon de prairie. Vous devriez le photographier. Pour votre dessinateur…

– À cette distance, on ne verrait qu’un point noir au milieu de l’image !

Quand un cadavre poilu s’étale sur la route comme une omelette à la tomate, elle ne manque jamais de l’examiner.

– C’est un *racoon*, ou peut-être un *opossum*. Ils se font écraser la nuit. Les phares les attirent… Pauvre bête.

– Je crois que je me sentirais plus affecté si je savais comment on dit *racoon* et *opossum* en français. Ce qui est sûr, c’est que je n’arrive pas à imaginer l’animal d’après ce qu’il en reste.

Je ne peux qu’admirer le ton assuré de Vicky quand elle dit : “mon mari et moi” au réceptionniste d’un hôtel de Kansas City. Ma curiosité de journaliste me suggère une question.

– En Amérique, un couple non marié ne peut pas louer une chambre d’hôtel ?

– Vous avez vu que j’ai posé les dollars sur le comptoir avant même de parler. Ça le dissuade de me demander notre licence de mariage.

Le lendemain, nous roulons toute une journée sans réussir à sortir du Kansas. Cet état de taille moyenne est six ou sept fois plus grand que la Belgique. Et puis, après une nouvelle nuit dans un motel, nous vérifions la puissance de nos huit cylindres *flathead* en abordant les premières pentes des Montagnes Rocheuses.

La route se met à franchir des cols et à sinuer dans des gorges profondes.

– On se croirait en Suisse.

– La Suisse est proche de la Belgique ?

– Pour nous, c’est loin. Pour vous, cela paraîtrait sans doute proche. J’y suis allé quand j’étais scout.

– Vous étiez scout ? Toujours prêt ?

– J’ai rencontré mon rédacteur en chef chez les scouts. C’était mon chef de patrouille. *Curious Fox*. J’ai appris à me repérer en observant les étoiles et à allumer un feu avec deux bâtons. Regardez, j’emporte toujours un couteau suisse.

– Vous pourrez nous défendre si les Apaches nous attaquent.

Vers le milieu de l'après-midi, le paysage change. Les montagnes ont disparu, pourtant nous ne sommes pas redescendus dans la plaine.

– Nous sommes sur une sorte de haut plateau, non ?

– Il y a encore un peu de verdure parce que nous suivons le cours de la rivière Colorado, mais sinon nous entrons dans le désert.

Alors que le soir tombe, nous arrivons tout au bout du Colorado, dans la ville de Fruita. C'est là que vivent les parents de Vicky et sa sœur, Isabel.

– On dirait une petite ville dans un film de cowboys. C'est parfait ! Votre père possède un ranch ?

– Il possède un *small ranch*, mais il n'est pas fermier. Il dirige une agence de publicité.

– On n'imagine pas une agence de publicité dans une si petite ville.

– L'agence se trouve à Grand Junction, à dix miles d'ici. Nous sommes passés à côté tout à l'heure.

Isabel ressemble à Vicky, en plus naturel. Elle n'a pas besoin d'appliquer de la peinture sur ses joues, car la vie au grand air dore sa peau. Ses cheveux, beaucoup plus foncés que ceux de sa sœur, ont des reflets roux de feuillage automnal. Elle porte une chemise à carreaux et un de ces pantalons de travail que les Américains appellent "blue jeans". Alors que je dois souvent demander à Vicky le sens des mots d'argot qu'elle emploie, je comprends tout ce que dit Isabel.

– Je vous vois bien en train de galoper derrière un veau égaré et de le capturer au lasso, *miss*.

– J'ai pris des cours de lasso. C'est très difficile. On a vite fait de lui casser une patte. Je compte plutôt sur mes chiens pour ramener les brebis égarées.

– Je vous remercie de m'inviter à votre mariage. Je n'avais pas prévu… Je dois trouver des tribus indiennes… Il me semble que d'habitude, on envoie des invitations aux gens plusieurs semaines à l'avance. Cela me gêne d'arriver au dernier moment sans prévenir.

– Vous plaisantez ? Vous nous faites un grand honneur. Toute la ville sait déjà qu'un journaliste venu de l'étranger assistera au mariage.

Le lendemain de notre arrivée (et veille du mariage), Vicky me demande si je sais monter à cheval.

– J'ai vu que vos chevaux sont plus petits que les nôtres et vos selles plus confortables, donc je pense que je saurai me débrouiller.

– Venez, je vous emmène visiter le ranch.

Nous galopons pendant des heures.

Zinzin et Filou

– Il me semble que certaines provinces belges tiendraient tout entières dans votre "*small ranch*". Les prés s'étendent à perte de vue. Je n'aperçois aucune clôture.

– Il n'y a pas de clôtures, mais notre terrain s'arrête à un ruisseau qui passe derrière la colline là-bas. Isabel vous plaît ?

– Mais oui. Je la trouve très sympathique.

– Vous lui plaisez aussi.

– J'ai vu les préparatifs. La fête se déroule dehors ?

– Bien sûr. C'est plus simple.

– En Belgique, les gens louent une grande salle…

– Il pleut sans doute souvent, chez vous. Ici, c'est le désert. Il pleut un peu en février. Nous irons d'abord à l'église, ensuite nous reviendrons au ranch.

Le matin du mariage, j'entre pour la première fois de ma vie dans une "église" protestante. Vicky m'observe en souriant de manière sardonique, comme d'habitude.

– Vous n'allez pas souvent à l'église.

– Détrompez-vous. J'ai passé toute mon enfance dans un pensionnat religieux. Mais chez nous, les églises sont catholiques. Elles ont été bâties au Moyen-Âge en pierres solides, pour durer, et non en bois comme celle-ci. Elles sont pleines d'images des saints et de la Vierge, de vitraux et de cierges. Les protestants vont au temple.

– Ici, les juifs vont au temple.

Isabel porte une robe blanche, son mari le costume que nous appelons "smoking" et les Américains "tuxedo", mais on devine qu'ils préfèrent les blue jeans. Le jeune marié est immense et pèse au moins un quintal. Il paraît capable de manger un bœuf entier au petit déjeuner. Il prononce ses vœux sans regarder son épouse. Isabel ne le regarde pas non plus. N'ayant jamais assisté à un mariage, ni en Belgique ni en Amérique, j'ignore si leur indifférence apparente est voulue par la tradition.

Au ranch, des domestiques au teint cuivré rôtissent à la broche des veaux ou des moutons, en tout cas des bêtes plus grosses que des opossums. Ils ne portent ni coiffures de plumes, ni gilets à franges. Ils ne parlent pas de papooses, de wigwams, du grand sachem. Ils n'ouvrent la bouche que pour grogner quelque vague *Ugh* quand le père de Vicky les prie d'arroser le veau.

Je demande à Vicky s'ils parlent anglais.

– Oh oui. Surtout les plus jeunes.

– Ils ne paraissent pas bavards. S'ils répondent *Ugh* à toutes les questions que je leur pose, je ne pourrai pas en écrire beaucoup plus sur les Indiens que sur les gangsters.

– Ils ne sont pas très contents de devoir servir les blancs qui ont volé leurs terres, mettez-

vous à leur place. Ils ne sourient jamais. D'un autre côté, si vous allez chez eux pour faire connaissance, sachant que vous êtes étranger, ils peuvent devenir très aimables et très drôles. Ah, voilà l'orchestre !

– Cowntry Boys…

– C'est un jeu de mots. Ils sont vêtus en cowboys et jouent de la musique "country", de la musique de paysans. Enfin, pas seulement. Le morceau qu'ils viennent de commencer, *I got Rhythm*, c'est une chanson à la mode de Broadway.

– Je ne connais pas ce compositeur.

– Une chanson tirée d'une comédie musicale qui se joue à Broadway, à New York. Ce n'est pas un nom de compositeur. Vous repassez par New York ?

– Forcément, pour prendre le bateau.

– Vous devriez y aller. Ça s'appelle *Girl Crazy*. Avec Ethel Merman et une nouvelle actrice sensationnelle, Ginger Rogers.

Je mange de la viande grillée et bois une limonade qui a un drôle de goût. Le sourire de Vicky devient de plus en plus ironique.

– Dites, Vicky, comment appelez-vous cette espèce de cylindre jaune que les gens grignotent ?

– Du maïs. C'est une plante américaine. Sans le maïs et la dinde, les premiers pèlerins seraient morts de faim. Vous savez, Gus, vous devez inviter la mariée à danser. C'est la coutume, dans un mariage.

– Euh, je ne connais pas les danses de Broadway.

– Mauvaise excuse : ils jouent une valse !

Je danse avec Isabel. Au bout d'un moment, elle se love si près de moi que je commence à me sentir embarrassé.

– Euh, Isabel… C'est très agréable. Mais que va dire votre mari ?

– Lui ? Oh, il s'en moque. Il préfère les garçons.

– Vraiment ? Alors pourquoi l'épousez-vous ?

– Vous ne voulez pas le savoir. Il travaille avec mon père à l'agence. Mon père a toujours regretté de n'avoir eu aucun héritier mâle. Il pourra reprendre l'agence. Une sorte d'arrangement commercial, ou fiscal, je n'y comprends rien.

– En français, nous appelons cela un "mariage blanc".

– C'est un peu douloureux, vous comprenez, de se marier et de ne pas pouvoir… Regardez cette belle robe blanche et cette fête. Pas de nuit de noces… Vicky a voulu me consoler. Elle m'a apporté cette magnifique voiture. Elle m'a dit : "Je t'offre un huit-cylindres *flathead* et un petit Belge *roundhead*."

– Oh oh, je vois. J'imagine qu'elle a ajouté : "Un seul piston, mais il fonctionne très bien."

– Exactement. Vous arrivez à deviner ce qu'elle dit. Bravo !

– Nous avons passé plusieurs jours ensemble. Cela crée des liens.

– Elle ne disait pas ce genre de chose avant de partir à la ville. Elle est devenue *raunchy*, là-bas.

– Que signifie *raunchy* ?

– Eh bien… Ici, à la campagne, les hommes parlent peut-être de manière crue entre eux, mais pas les femmes.

– Elles n'offrent pas un petit Belge à leur sœur.

– Je suis bien contente qu'elle l'ait fait.

– C'est elle qui dormira toute seule ce soir.

– Qu'en savez-vous ? Pour l'instant, regardez, elle est bien contente de jouer avec mes chiens. Elle a toujours adoré les animaux. Vous savez conduire la Ford ?

– Je ne l'ai pas mise dans le fossé jusqu'à maintenant.

– Dans ce cas, nous allons nous éclipser discrètement. J'ai prévu un petit voyage de noces qui vous plaira.

Elle a déjà préparé son sac. Vicky lui a garanti mon assentiment, je suppose. Nous passons la nuit dans l'unique motel d'une ville minuscule, Cisco, à une cinquantaine de kilomètres de l'ouest de Fruita. Le gérant siffle en voyant arriver une cliente en robe de mariée.

– Voici la clé de la suite nuptiale !

C'est un cabanon semblable aux autres, bien entendu.

– C'est malin, la robe de mariée. Il n'aurait pas l'idée de nous demander notre licence de mariage.

– Oh, mais je l'ai emportée. Ici, nous sommes en Utah, chez les Mormons. Ils sont très rigides en ce qui concerne la morale. D'ailleurs, j'aurais dû vous prévenir : vous êtes mon mari et vous vous appelez Bill Piper. *Well*, je vais pouvoir enfin l'enlever, cette foutue robe de mariée. J'ai besoin de votre aide, mon cher Bill.

Des milliers d'agrafes minuscules, presque invisibles, ferment la robe dans le dos. Je commence à les ôter. C'est un travail fastidieux, mais pas déplaisant.

– Vous êtes nue sous votre robe de mariée !

– J'ai obéi à Vicky, qui est mon aînée. Elle dit que des sous-vêtements risquaient de provoquer des boursouflures sous le satin, parce que la robe est très moulante. Je crois qu'elle a aussi pensé à vous.

– Je rêvais d'aventures. Je suis servi. Je ne peux pas me plaindre.

Le lendemain, nous empruntons une petite route vers le sud et arrivons au bord du

Colorado. Ensuite, la route suit la rivière, qui serpente entre des falaises couleur de brique.

– Nous n'avons pas ce genre de paysage en Belgique.

– La grand-place de Bruxelles est plus belle que celle de Fruita.

– Vous êtes bien renseignée.

– J'ai consulté l'encyclopédie. Vous avez un grand poète, Maurice Maeterlink.

– Si l'encyclopédie le dit… Je lis plutôt des écrivains français, comme Maupassant ou Victor Hugo.

– En Europe, il y a des villes magnifiques et des grands artistes partout. En Amérique, nous n'avons aucun écrivain ou peintre qui vaille une crotte de coyote. Vos musiciens composent des opéras extraordinaires, les nôtres des revues de chansonnettes bonnes pour les éleveurs de cochons du Middle-West en visite à New York.

– Vicky m'a conseillé d'aller voir… Euh, j'ai déjà oublié. Ah si : *Girl Happy*.

– *Girl Crazy*. Vous voyez, Gus, ce qui sauve l'Amérique, c'est la nature. Nous avons les plus beaux paysages du monde. Vous admirez ce petit canyon ?

– Admirer est un mot trop faible. Je suis sidéré.

– Eh bien, ce n'est qu'un début. Je vous promets que vous verrez des endroits qui vous bouleverseront… Il paraît que vous vouliez rencontrer des gangsters et des Indiens. Les romanciers et les cinéastes peuvent imaginer des gangsters spectaculaires et flamboyants, cela n'empêche pas les vrais gangsters de n'être que des pauvres types. Les malheureux Indiens ont laissé mourir leur culture et leurs traditions. Croyez-moi, faites un reportage sur la nature. Elle ne vous décevra jamais.

Nous passons quelques jours à Moab, une petite ville située à la sortie du canyon. Chaque matin, Isabel m'emmène voir les monuments extravagants que l'érosion a façonnés dans les environs. Ici, le grès rouge que les Américains appellent *sandstone* bondit et s'étire comme de la guimauve, formant une arche de plusieurs dizaines de mètres de portée. Là, de profonds sillons dessinent dans la roche un labyrinthe minéral dans lequel il est dangereux de s'avancer sans boussole. Partout, des falaises rouges s'élancent vers le ciel ou plongent à pic jusqu'aux méandres argentés d'une rivière. L'artiste qui a sculpté les falaises n'aime pas la monotonie. Elles sont lisses, plissées, côtelées comme du velours, unies, striées d'un camaïeu allant du beige au pourpre que l'on croirait peint par un géant. La moindre promenade procure les mêmes émotions esthétiques que la visite d'un musée rempli de chefs d'œuvre.

Au second soir de notre lune de miel, dans l'unique motel de Moab, je pense soudain à une question que j'ai oublié de poser la veille, dans l'unique motel de Cisco.

– Dites-moi, Isabel, je ne vois pas… Votre sœur avait un étui à cigarettes…

– Ah non, je ne fume pas. Encore une sale habitude qu'elle a rapportée de la ville.

– Je ne fume pas non plus. Je veux parler d'une sorte d'étui, qui contenait, euh… Un truc qui se met, euh, là.

– Un diaphragme ?

– C'est ça.

– Pourquoi mettrais-je un diaphragme ? Okontreer !

– Pardon ?

– Okontreer… C'est un mot français, non ?

– *Okay* : au contraire ! J'ai toujours du mal à comprendre les mots français en anglais. Quel est le contraire d'un diaphragme ?

– Eh bien, elle utilise un diaphragme pour éviter de tomber enceinte. Tandis que moi, je me suis mariée pour donner un héritier à notre famille.

– Vous voulez dire que je…

– En tout cas, je ne peux pas compter sur mon mari.

– C'est inattendu. Vicky aurait pu me prévenir.

– Elle aime bien les surprises. Si elle vous avait enveloppé dans un grand ruban rouge, vous vous seriez douté de quelque chose. Êtes-vous content de votre aventure ?

– D'abord je suis le cadeau, ensuite je dois offrir un cadeau moi-même… Je suis peut-être déjà père, au fond.

– *Wait and see*.

Un matin, alors que nous sommes attablés dans l'unique restaurant de Moab devant nos montagnes d'œufs brouillés au bacon, un gros cowboy, dont la tête me dit vaguement quelque chose, s'approche de nous.

– Hi !

Au début de mon séjour en Amérique, j'entendais "aïe" et je croyais que quelqu'un hurlait de douleur. "Hi" signifie simplement "bonjour". Les pionniers ont pris l'habitude de crier au lieu de parler afin de tenir les ours à distance.

Voyant que je ne le reconnais pas, l'inconnu me donne une grande tape dans le dos.

– Everett Dixon ! Le léopard apprivoisé. *By Golly*, vous êtes monté sur la table en vitesse ! Au Congo.

– Bien sûr. Vous cherchiez des diamants.

– Je suis géologue. Je dressais une carte des ressources minérales… Il y a sans doute des diamants au Congo, mais pas dans le coin où je vous ai rencontré. Là-bas, nous avons plutôt trouvé des traces de cobalt et d'uranium.

– Le monde est petit. Vous étudiez les ressources minérales de Moab ? C'est une région très minérale, de toute évidence.

– L'océan est venu et reparti une quinzaine de fois il y a des millions d'années. Il a déposé une couche de sel d'un kilomètre d'épaisseur, puis une couche de sédiments deux ou trois fois plus épaisse qui s'est tassée sous son propre poids. Les sédiments comprimés ont formé une énorme masse rocheuse, dont la pression a liquéfié le sel. Les mouvements du sel liquide ont craquelé la couverture rocheuse, produisant les falaises. C'est très différent du Congo, pourtant ici aussi on trouve de l'uranium.

– Le père Simon m'a parlé de l'uranium. On ne sait pas à quoi ça peut servir.

– Aujourd'hui, ça ne sert à rien. Ça ne vaut pas grand-chose, en tout cas pas assez pour que l'exploitation des gisements au Congo ou ici devienne rentable. C'est tout de même un corps très particulier. Vous avez entendu parler de la radioactivité ? L'uranium émet des radiations que de nombreux savants étudient. Ils espèrent pouvoir produire de l'énergie. Le jour où ils y arriveront, le prix de l'uranium montera en flèche. Nous saurons alors où le trouver.

– Ce jour-là, les entreprises minières élèveront des gratte-ciels dans le village de Moab. Le train viendra ici. On construira un aéroport. Les habitants ignorent ce qui leur pend au nez. Ils feraient bien de profiter de leur tranquillité.

– Vous pensez aux villes du Texas enrichies par le pétrole. Ici, il n'y a pas assez d'uranium. Les réserves du Congo sont très supérieures, mais j'ai du mal à imaginer des gratte-ciels là-bas.

– Vous explorez le monde à la recherche de trésors cachés. Vous êtes un aventurier, en quelque sorte. Je vous présente Isabel… J'ai rencontré Mr. Dixon au Congo. Il avait un léopard apprivoisé. Au fait, qu'est-il devenu, votre léopard ?

– Gaufrette ? Je l'ai vendue au zoo de Shanghai.

Nous sommes partis vers le sud jusqu'à Monticello, puis nous sommes retournés au Colorado, traversant des villes aux noms pittoresques : Dove Creek, Pleasant View, Cortez, Hesperus, Durango, Chimney Rock, Pagosa Springs. Nous avons vu des villages misérables où vivaient des Indiens appartenant aux tribus Ute, Navajo, Apache, Pueblo. Je retrouve tous ces noms sur mes carnets de reportage. Je regarde des photographies jaunies. Cela s'est passé il y a si longtemps… Isabel avait raison : ce que j'ai vraiment retenu de ce périple, c'est le paysage. Les sculptures stupéfiantes dressées par Mère Nature au milieu du désert, je n'ai qu'à fermer les yeux pour les projeter sur l'écran de ma mémoire. Je risque d'autant moins de les oublier que je les ai revues des centaines de fois au cinéma. Observant les galopades effrénées de John Wayne ou James Stewart, je me souvenais que j'avais chevauché, moi aussi, au pied des falaises de grès rouge.

De retour dans les bureaux du *Petit Nouveau* à Bruxelles, je me suis livré à mon exercice

habituel : critiquer le travail de Erdé. J'étais jeune et vindicatif. Je me prenais pour Zinzin. Je montais sur mes grands chevaux pour rien du tout : quelques courbes et bâtons tracés à l'encre de Chine sur du papier.

– Un taxi avec des volets en acier ? Les gangsters ont laissé une scie sur la banquette arrière ? J'en emporte une dans mes bagages ? On peut découper une portière de voiture avec une scie ? J'aurais pu aussi bien employer mon canif de scout, celui qui me sert à couper les arbres…

– Ça amuse les gamins. Ça ne fait de mal à personne. Ça prouve qu'il faut prendre tout cela à la blague. Tu es tellement sérieux, mon cher Tatave.

– Je suis si sérieux que je travaille comme un forçat quand je pars en reportage. Je passe des heures au téléphone, je cours à droite et à gauche, je rencontre souvent des gens pour rien, je noircis des pages et des pages. À part l'image où tu m'as montré en train d'écrire dans ma chambre d'hôtel chez les Soviets, tu as fait de moi un personnage parfaitement passif.

– Passif ? Dis donc, tu y vas fort, sais-tu. On me reproche plutôt que les événements se bousculent sans laisser ni à mon personnage, ni à mes lecteurs, le temps de se reposer.

– Je reconnais que je ne m'arrête jamais, mais c'est que je réagis à des coups qui me tombent dessus. À peine mon train entre-t-il en Allemagne qu'un bandit veut me faire exploser. Dès que j'arrive à Chicago, les gangsters s'emparent de moi…

– Tu pourrais t'estimer heureux. Tu voulais de l'aventure. Pense à ce pauvre Don Quichotte (encore un mois ou deux et j'aurai tout lu). Son désir d'aventure est si grand qu'il doit imaginer des géants à la place des moulins à vent et des soldats à la place des moutons. Toi, tu n'as pas à rechercher l'aventure. C'est elle qui te trouve. "Passif", non mais quand même, et quoi encore ? Remarque, je veux bien admettre que tu as une personnalité plutôt neutre, je veux dire en tant que héros. Il suffit de te regarder, avec ta tête ronde bien lisse. Je suis sûr que je saurais te donner de nombreux exemples, si je lisais des romans…

– *David Copperfield*.

– Euh, sans doute, sans doute… Plus le personnage est neutre, mieux le lecteur sait s'identifier à lui.

– Tu as peut-être raison. Alors dans ce cas, tu devrais éviter le genre de phrase que je prononce quand les gangsters veulent me tuer : "Mon Dieu !… Recevez mon âme !… Et maintenant, mourons bravement, comme un vrai Belge." Ce n'est pas assez neutre, pour le coup. Maintenant que mes aventures sont publiées en album, les lecteurs ne sont pas tous aussi dévots et chauvins que ceux du *Petit Nouveau*. Il me semble d'ailleurs que les lecteurs français sont devenus plus nombreux que les Belges.

– À mon tour de reconnaître que tu as peut-être raison. Eh, regarde, là, Filou flaire la piste

du bandit. Je tiens compte de ce que tu me dis !

Il a si bien tenu compte de mon avis qu'il a retiré la phrase où je recommandais mon âme à Dieu dans l'album en couleurs publié après la guerre. Il a enlevé diverses expressions belges, blanchi les deux seuls noirs de l'album, si bien que l'histoire a perdu de son pittoresque. L'album original contenait une blague que je trouvais drôle mais qui était sans doute trop subtile pour le *vulgum pecus*.

– Regardez, Mme Merle, ici c'est rigolo. Les animaux s'enfuient devant l'incendie. Le lièvre s'est installé sur le dos de la tortue, qui est plus rapide que lui !

– Ah oui, je n'avais pas remarqué. Cela devrait être le contraire. Erdé s'est trompé.

Elle prenait toujours les images pour argent comptant.

– Dis-moi, Zinzin, tu n'as pas rapporté ton costume de coveboi ? Qu'en as-tu fait ?

– Je n'ai jamais porté de costume de cowboy. Personne n'en porte plus. Cet épisode est très éloigné de la réalité. On dirait un voyage dans le temps plus que dans l'espace : du XXème au XIXème siècle. Ou alors, si vous préférez, de l'Amérique des films de gangsters à l'Amérique des westerns.

Le 2 mars 1932, le *Nouveau Siècle* a publié un article portant, sous le surtitre : "Les maîtres du monde", le titre suivant : "Comment les chefs de la finance judéo-germano-américaine subventionnèrent les leaders bolcheviques et s'en servirent."

Selon son habitude, Erdé traitait l'affaire à la légère.

– Le titre est excessif, mais l'article est plus mesuré.

– Le titre exprime la pensée de l'abbé, tu le sais bien. Il est en train de dériver vers je ne sais quelle folie. Tous les pays du monde se seraient ligués pour comploter contre… Contre qui ? Contre l'innocente Belgique ? Contre l'abbé Waldstein ?

– Au fait, je me marie le mois prochain. Tu es invité, bien entendu. Je ne t'ai pas envoyé le faire-part, tu étais en Amérique.

– Tu te maries ? Félicitations ! Ça est une surprise… Avec qui ?

– Eh bien, avec Yvonne.

– Yvonne, la secrétaire de l'abbé ?

– Ne fais pas l'étonné. Tout le monde le savait. Nous sommes, euh, fiancés depuis au moins quatre ans. Les gens l'appellent Erdée pour se moquer. L'abbé nous a, comment dire, jetés dans les bras l'un de l'autre. Il aurait peut-être préféré épouser sa secrétaire lui-même, mais c'est interdit ! Même s'il a voulu ce mariage, il a sans doute du mal à l'accepter.

– Ou bien il est amoureux de toi et il est déçu que tu lui préfères une dame.

– Oh oh, monsieur a appris des choses en Amérique ! Quoi qu'il en soit, j'imagine que

l'abbé est frustré.

– Il a de bonnes raisons d'être jaloux. Si tu ne racontais pas mes aventures tous les jeudis, son canard aurait fait faillite depuis longtemps. Et maintenant, tu lui piques sa petite femme !

– Il ne sait rien me reprocher, il ne sait pas se plaindre au bon Dieu, alors il en veut au monde entier.

– N'empêche que ces idées boueuses te salissent, toi aussi.

– Moi ? Qu'ai-je à voir là-dedans ? Je dessine pour les gosses !

– Tu n'approuves pas, mais tu ne critiques pas non plus.

– Je suis passif… Euh, je veux dire, neutre !

– Tu es célèbre, maintenant. Tu n'as plus besoin de l'abbé. Tu pourrais le quitter, une fois.

– Ce serait me montrer bien ingrat. Je lui dois tout. Il m'a fait confiance. Il m'a laissé créer et diriger *Le Petit Nouveau* alors que je n'étais qu'un gamin. Toi aussi, il te fait confiance. Il t'envoie au bout du monde. Cela coûte cher. Tu n'as pas encore de barbe au menton, et tu es déjà un reporter célèbre.

Un événement sensationnel a détourné l'abbé de sa croisade contre le complot mondial. Des inconnus ont kidnappé le bébé de l'aviateur Lindbergh. Jour après jour, la une du *Nouveau Siècle* rapportait les progrès de l'enquête, ou inventait des progrès quand l'enquête piétinait.

Erdé haussait les épaules.

– Bah, l'abbé s'emballe ! Tu devrais en profiter, Tatave. Il t'enverrait peut-être en Amérique une seconde fois.

– Ce n'est tout de même qu'un fait divers mineur. Pendant ce temps, le parti nazi s'apprête à prendre le pouvoir en Allemagne.

Pour se moquer de l'abbé, Erdé s'est inspiré du kidnapping dans une séquence de mes aventures en Amérique. Les gangsters ne kidnappent pas un bébé, mais ce pauvre Filou.

5 En mer Rouge

Quand l'abbé voulait raconter ou suggérer quelque chose, il commençait toujours sa déclaration par la phrase : "J'ai rencontré un ancien camarade de séminaire, qui m'a dit que…" Soit le bon Dieu s'occupait de mettre ses camarades de séminaire en travers de son chemin dès qu'il sortait dans la rue, soit il fréquentait un bar réservé aux anciens séminaristes.

– J'ai rencontré Tchen, que j'ai connu au séminaire. Il s'est plaint de vous, Erdé. Ah, vous êtes là, M. Raisin. Cela vous concerne aussi.

– Moi ? Je n'y suis pour rien. C'est la faute à Erdé.

– Je n'ai pas dit qu'il s'était plaint de vous… Tchen est chinois, comme son nom l'indique.

– Ah, Tchen ! J'avais entendu John, je le croyais anglais.

– Il n'y avait aucun Anglais au séminaire… Il trouve que la manière dont vous vous moquez des Chinois dans vos dessins risque de conforter certains préjugés qui font souffrir ses compatriotes.

– Je me moque des Chinois, moi ?

– Dans *Zinzin à Moscou,* il y avait deux Chinois qui s'apprêtaient à torturer Zinzin. Ils ont franchi l'Atlantique et reprennent du service dans *Zinzin à Chicago*. Non seulement ils vont soumettre Zinzin à des supplices chinois, mais ils réservent un sort peu enviable à Filou. C'est le gangster qui l'annonce : "Quant à votre sale cabot, je l'abandonne à mes jaunes. Ils sont très friands de petits chiens."

– Les Chinois mangent du chien, je ne l'ai pas inventé.

– C'est possible, mais mon ami Tchen pense que nous devrions aller au-delà de ces clichés faciles et en dire un peu plus sur la Chine et les Chinois. C'est une ancienne et glorieuse civilisation qui est tombée dans la décadence tout comme l'empire romain. Dans les deux cas, il y a un laisser-aller, une mollesse qui rendent le pays vulnérable face à des envahisseurs barbares. Pour la Chine, les barbares venaient de l'occident. Tchen m'a parlé de la guerre de l'opium. Les Anglais cultivaient le pavot en Inde et l'exportaient en Chine. Non seulement ils gagnaient beaucoup d'argent, mais ils affaiblissaient encore plus les Chinois, qui s'évadaient dans les paradis artificiels au lieu de travailler. Les Anglais ont pu ainsi imposer des traités commerciaux inégaux, saisir des territoires comme Hong Kong… Je dis "les Anglais", je devrais plutôt dire "les grandes entreprises commerciales anglaises", celles qui ont colonisé l'Inde, celles que finance la banque Rothschild.

Je me doutais que le complot judéo-américano-germano-bolchévique allait montrer le bout de son long nez. J'avais reproché à Erdé de n'être pas parti en claquant la porte. Le moment était venu de donner l'exemple. Ah, mais l'abbé m'a pris de court.

– Je suis sûr que vous saurez nous rapporter un excellent reportage de Chine, M. Raisin. Comment protègent-ils leurs traditions et leur antique culture face à la barbarie ? La guerre de l'opium est-elle achevée ? Je me suis renseigné : des paquebots partent d'Anvers, du Havre ou de Gênes. Le voyage dure un mois. Vous passez par le canal de Suez. J'ai pensé que vous sauriez vous arrêter en Égypte et reprendre le bateau suivant. Ce serait dommage de ne pas enquêter sur ces savants qui sont morts après avoir violé la tombe du pharaon, comment s'appelle-t-il déjà ?

– Toutankhamon.

Au lieu de claquer la porte, je voyageais déjà en imagination. J'avais des fourmis dans les jambes. Je perçais le secret des pyramides, je rapportais de Chine un article sensationnel sur les trafiquants d'opium. L'abbé savait qu'il avait ferré son poisson.

– Ah, je vous envie, M. Raisin. La Russie, le Congo, l'Amérique et maintenant la Chine ! Les voyages forment la jeunesse, dit-on. Vous avez bien de la chance. Mes responsabilités ne me laissent pas le temps de voyager, hélas. Je ne suis à peu près jamais sorti de Belgique.

Erdé connaissait la vie de l'abbé par cœur.

– Vous êtes allé à Rome et à Lourdes, monsieur.

– Pour un prêtre, le Vatican ce n'est pas l'étranger, donc cela ne compte pas. Sa Sainteté m'a fait le grand honneur d'accepter de me recevoir. Il m'a adressé des compliments. Sachez que le Vatican est abonné au *Nouveau Siècle*. Je ne dis pas que le Saint Père le lit tous les jours, mais il le connaît. "Continuez le travail excellent", m'a-t-il dit. J'ai eu la chance de rencontrer M. Mussolini. C'est un grand homme. Il m'a dédicacé cette photo. Regardez : "*A l'abbé Waldstein, amico dell'Italia e del fascismo*." M. Raisin, je vous ferai réserver une bonne cabine. Vous êtes un atout précieux pour *Le Petit Nouveau*.

– "Zinzin" est un atout précieux. Moi, je ne fais pas grand-chose. Erdé a beaucoup d'imagination.

– Si j'avais de l'imagination, je ne dessinerais pas des bêtises pour les gosses.

– Je pense que vous avez besoin de partir d'une histoire vraie pour vous en éloigner, Erdé. M. Raisin vous est donc indispensable. Voyons, où ai-je mis ces bouquins… Tchen m'a donné ces livres pour vous, M. Raisin : une histoire de la Chine et une méthode de chinois.

– Je les lirai sur le bateau. J'aurai beaucoup de temps libre !

J'ai rendu visite à M. Van der Broeke, à l'hôtel de police, comme j'avais pris l'habitude de le faire avant chaque voyage.

Zinzin et Filou

– Tiens, M. Raisin ! J'ai lu dans le journal que vous avez réussi à faire arrêter la moitié des gangsters de Chicago !

– Il ne faut pas croire tout ce que disent les journaux. Surtout quand ils racontent des blagues pour les gamins. D'ailleurs ce n'est pas moi, c'est Zinzin.

– Vous avez tout de même rencontré mes collègues de Chicago. Ils m'ont écrit qu'ils vous trouvaient très sympathique.

– Ils ont monté une petite mise en scène de théâtre pour moi. C'était amusant.

– Que voulez-vous, ils n'ont rien à vous montrer. Démanteler un réseau de banditisme, cela prend des années. C'est un travail de fourmi. Vous arrivez, vous voulez voir quelque chose, alors ils improvisent un petit spectacle et tout le monde est content. Ensuite, c'est ma fille qui est contente. Elle ne rate pas un épisode de vos aventures.

– Elle a quel âge ?

– Camille ? Treize ans. Elle m'a demandé de vous demander pourquoi il n'y a aucune squaw chez vos peaux-rouges.

– Elles sont dans le wigwam en train de préparer le pemmican pour les papooses.

– Vous repartez quelque part ?

– En Chine.

– Dites donc, l'abbé vous gâte. Je vais vous envoyer chez Van der Brouck. Vous le connaissez déjà. L'Orient, c'est lui.

Quand j'ai raconté à Erdé que j'avais revu d'abord Van der Broeke, ensuite Van der Brouck, il a beaucoup ri. Il s'est mis dessiner les deux policiers.

– Ça ne va pas. Ils ont des moustaches différentes.

– J'ai dessiné des moustaches différentes : celle-ci tombe, celle-là se relève.

– Van der Broeke a une fine moustache comme l'écrivain Marcel Proust, Van der Brouck une moustache qui ressemble à un buisson.

– Quel écrivain ?

L'abbé, qui passe par là, remarque une chose curieuse.

– Tiens, vous avez dessiné le papa et le tonton ?

– Le papa et le tonton ?

– Vous m'avez bien dit que votre père a un frère jumeau, Erdé, et qu'ils portent tous les deux un chapeau melon et une canne.

– Ben ça c'est un peu fort. Je n'y avais pas du tout pensé.

Alors même qu'il est en train de nier l'évidence, il donne des cannes à ses policiers.

Je vais jusqu'à Marseille, où m'attend le SS Mekong. C'est un grand navire blanc qui doit

m'amener à Port-Saïd, puis poursuivre sa route sans moi. Par un heureux hasard, un égyptologue anglais est assis à ma table.

– Je travaille dans un journal à Bruxelles. Mon patron voudrait que j'enquête en Égypte… Cette histoire de malédiction des pharaons l'intrigue.

– Foutaises ! Des contes à dormir debout qui font vendre des journaux. Pas étonnant que ça titille votre patron !

– Il y a bien eu des morts parmi les gens qui ont découvert Toutankhamon, non ?

– Carter, qui a découvert la tombe, se porte comme un charme, autant que je sache. Lord Carnarvon finançait l'expédition. Quand Carter a trouvé l'entrée du tombeau, sacré coup de chance entre nous soit dit, il a envoyé un télégramme à son mécène. Carnarvon chassait la grouse dans ses terres d'Écosse. Il a rappliqué dare-dare pour assister à l'ouverture solennelle de la porte murée. Un tout petit pharaon sans aucune importance, ce Toutankhamon, mais c'était le premier tombeau intact. Pas la moindre visite des pilleurs de tombes depuis l'antiquité. Si vous allez au musée du Caire, vous verrez les sarcophages en or massif et tout le reste. Carnarvon est resté sur place, vous pensez. On trouvait de nouvelles merveilles tous les jours… Au bout de cinq ou six mois, un vilain moustique ou une autre bestiole l'a piqué. Il a dû se gratter avec des doigts sales et la plaie s'est infectée, si bien qu'il est mort. Si vous voulez éviter la malédiction du pharaon, lavez-vous les mains. Il n'était plus tout jeune, d'ailleurs.

– Si c'était le seul mort, les journaux n'auraient pas fait toute une histoire.

– De fait, Bénédite est mort aussi. Un Français qui s'occupait des antiquités égyptiennes au Louvre. Dès que la nouvelle a été connue, les égyptologues ont fondu sur la Vallée des Rois comme la vérole sur le bas clergé. Ils voulaient tous voir le tombeau. Il y avait plus de monde que dans le métro de Londres à l'heure de la sortie des bureaux. Ces honorables gentlemen se bousculaient et jouaient du coude pour passer devant. Vous les imaginez, ruisselant de sueur, excités comme des puces, tendant le cou pour apercevoir l'éclat de l'or dans la pénombre. Le vieux Bénédite remonte à la surface, essoufflé, bouleversé, vacillant… Là-bas, dans le désert, la température monte à cent quinze degrés comme un rien, et ça c'est à l'ombre.

– Farenheit ? Euh, cinq neuvièmes et retrancher trente-deux. Quarante-cinq degrés !

– Il est tombé raide mort en ressortant de la tombe. Congestion cérébrale. Mace aussi, un Américain. Je ne me souviens plus des circonstances exactes. Ça ne fait guère que trois morts sur cinquante personnes.

– On peut tout de même penser qu'il y avait des vilains microbes dans cette tombe. Le pharaon n'y était sans doute pour rien. Ils ont eu le temps d'évoluer et de devenir méchants, en trois mille ans. Vous savez ce qu'on dit sur Cortez. Ce n'est pas avec quelques arquebuses

qu'il a vaincu les Aztèques, mais avec une arme beaucoup plus efficace : le virus de la variole.

– Si c'était un microbe inconnu, alors nous aurions eu trente morts et non pas trois. Vous avez néanmoins raison en ce qui concerne Cortez. Vous allez seulement en Égypte ?

– Ensuite en Chine.

– Vous ferez escale en Inde. Vous allez rencontrer des microbes égyptiens, indiens et chinois. Prenez votre quinine. Soyez méfiant. Ne mangez que des aliments bien cuits.

– J'ai séjourné en Afrique il y a deux ans. J'étais imprudent et j'ai eu mal au ventre. Je me suis promis de faire attention.

J'ai vu la Grande Pyramide. Je n'écrirai rien sur ce monument immortel. Aucun mot ne peut exprimer la sensation physique qui vous écrase devant cette montagne portée tout entière à dos d'homme. Je m'étais senti tout petit dans les rues de New York. Comment imaginer qu'un seul gratte-ciel tienne encore debout dans quatre ou cinq mille ans ?

Je passe dire bonjour à Tout En Camion (comme disent mes copains Stick et Lumpke) au musée du Caire. Plusieurs touristes me conseillent d'aller visiter le musée du Louve.

– Napoléon a tout piqué pendant la campagne d'Égypte.

Au bout de trois semaines, je retourne à Port-Saïd pour m'embarquer sur le Marco Polo, un paquebot italien qui doit m'emmener à Shanghai. On nous annonce douze heures de retard. La compagnie maritime nous sert des rafraîchissements dans la salle d'attente. Une dizaine de messieurs échangent bruits et rumeurs pour passer le temps, en fumant des cigarettes turques. Quelques femmes et enfants se tiennent de l'autre côté de la pièce.

– On dit qu'il a été attaqué par des pirates.

– Il n'y a plus de pirates depuis longtemps.

– En 1896, quand je suis venu en Égypte pour la première fois, le bateau s'est détourné de son chemin pour sauver des pêcheurs grecs qui avaient fait naufrage.

– Il a pu heurter une baleine.

– Ce n'est pas cela qui lui ferait perdre douze heures.

– Le choc a faussé l'arbre de l'hélice.

Quand il arrive enfin, on nous informe qu'il restera à quai pendant trois jours pour réparer son moteur. Des passagers qui font escale descendent la passerelle les mains dans les poches. Ceux qui s'arrêtent en Égypte mènent des porteurs chargés de malles et de valises. Entendant l'un des passagers parler français, je lui demande ce qui se passe.

– Ils ont coulé une bielle, tout simplement. Ces Italiens sont nonchalants. Ils ont oublié de vérifier le niveau d'huile. À Marseille, la réparation prendrait trois heures. Ici, ils ont annoncé

trois jours, mais je veux bien parier un régime de dattes qu'il ne repart pas avant trois semaines.

– C'est gênant.

– Vous êtes pressé, mon garçon ? Considérez que la providence vous offre un supplément de vacances de trois semaines. Où allez-vous ?

– En Chine… Je saurai peut-être trouver un avion quelque part. J'irais en Arabie, puis en Inde.

– Mais non. Que me dites-vous là !

– J'ai appris à piloter. Autant que ça me serve.

– L'avion peut certes rendre service en temps de guerre, mais ce serait une bien mauvaise idée que de l'utiliser pour voyager. Cet engin vous emmène d'un point à un autre du globe en un temps si court que votre esprit reste en arrière. Vous tombez du ciel dans un pays dont vous ignorez tout. Tandis que si vous voyagez lentement, comme cela se fait depuis toujours, vous voyez le paysage et les gens changer peu à peu. Vous découvrez votre destination par petites touches avant même d'y arriver. À vrai dire, mon apologie de la lenteur est intéressée. Vous voyez le boutre, là-bas ?

– Celui qui est gréé en goélette ?

– Je vois que vous connaissez les bateaux aussi bien que les avions, jeune homme.

– Je peux compter deux mâts. Je veux bien croire que ce moyen de transport est plus lent que l'avion, mais je ne devine pas où vous voulez en venir.

– C'est *L'Altaïr*. Il m'appartient. Quand j'ai su que le Marco Polo devait relâcher, j'ai télégraphié à mon second qu'il vienne me chercher. Pour cent livres, je vous emmène à Aden, où vous pourrez reprendre votre paquebot. En chemin, vous découvrirez la Haute Égypte, le Soudan, l'Érythrée, l'Arabie, le Yémen. Je vous assure que vous ne le regretterez pas.

– Okay. Je m'appelle Gustave Raisin.

– Henri de Monfreid. Vous ne m'avez pas dit ce que vous allez faire en Chine.

– Je suis journaliste. Je travaille pour *Le Nouveau Siècle*, un journal belge.

– J'ai rencontré un de vos collègues il y a deux ans, un Français né en Russie, Joseph Kessel. Il effectuait un reportage au Yémen. Je lui ai servi de guide, je l'ai promené ici et là, je lui ai raconté mes aventures. Il m'a encouragé à les écrire. Je reviens de Paris, où le livre vient d'être publié.

– Félicitations. Quel en est le titre ?

– *Les Secrets de la Mer Rouge*.

– En avez-vous un exemplaire ? Je le lirai quand nous voguerons au large de l'Arabie.

– Le livre permet aux Parisiens d'imaginer qu'ils voguent sur le mer Rouge. Si vous

voguez vraiment, vous n'avez pas besoin de le lire.

– Vous dites cela par modestie, mais je ne vous crois pas. La lecture ajoute au plaisir de l'expérience. J'ai lu *La Prose du Transsibérien* de Cendrars dans un train en Russie…

L'Altaïr commence par franchir le canal de Suez, qui se compose en vérité d'une série de petits canaux reliant des lacs marécageux. De Monfreid se plaint du vent, qu'il trouve languide et inconstant.

– J'ai hâte d'arriver en mer Rouge. Nous aurons un vent plus ferme.

– Cela fait longtemps que vous voguez dans cette région ?

– Vingt ans. J'ai exercé toutes sortes de métiers avant de me décider à partir. J'ai été chimiste, puis laitier en gros. J'avais échoué de justesse au concours de Polytechnique. L'envie d'explorer les pays lointains me tenait depuis toujours. C'est que mon père, étant ami de Paul Gauguin, avait décoré notre appartement de tableaux montrant Tahiti et ses belles vahinés. Je me promettais d'y aller. À trente-deux ans, j'ai tout plaqué.

– Êtes-vous allé à Tahiti ?

– Je me suis arrêté en chemin. La mer Rouge m'a capturé. J'y ai trouvé un bien précieux, vous comprendrez cela quand vous aurez mon âge : la liberté. Je vais où je veux. J'achète des marchandises ici, puis je les revends là en prélevant un honnête bénéfice.

– Quel genre de marchandises ?

– Sur la rive africaine, il y a du bois, par exemple, et des animaux dont vous pouvez acheter la peau : des bœufs, des chèvres, des moutons. Vous transportez ça de l'autre côté, en Arabie, où ils n'ont que le désert. Les pêcheurs arabes fabriquent leurs bateaux avec le bois, les cordonniers travaillent le cuir. À Djibouti, en 1911, j'ai d'abord été commis chez un commerçant en cuir. Les Arabes achètent aussi du café, du sucre, de l'huile, de la farine. Là, mes cales sont vides. Ce n'est pas un voyage transversal, mais longitudinal. J'emmène des passagers. En dehors de vous, j'ai aussi le Portugais, dom Alvaro de Campos, vous l'avez vu ?

– Vu et senti. L'odeur de son tabac est très forte.

– C'est du haschisch. Il vend de la quincaillerie au détail. Les gens apprécient beaucoup les casseroles en fer, par ici. Et aussi les cuvettes de zinc, les lunettes, les cotonnades, les valises. Vous avez remarqué comme il est gras et luisant ? Je le soupçonne de se laisser grossir pour inspirer confiance.

– On dirait un petit port, à gauche, je veux dire à bâbord.

– C'est Tor. Les Coptes et les juifs égyptiens débarquent là pour aller en pèlerinage au mont Sinaï.

– Il vend du haschisch ?

– Qui donc ?

– Dom Alvaro de Machin.

– J'espère que vous ne travaillez pas pour la police ou la douane. Vous me paraissez un peu jeune. J'ai vendu du haschisch moi-même, au début. C'était un moyen de gagner de l'argent vite pour rembourser mes dettes. Le haschisch et les armes. J'achetais des fusils chez vous, à Liège. Des armes réformées, des fusils Gras, des Lebel, qu'ils jugeaient bons pour les sauvages. En Arabie et au Yémen, vous n'êtes pas un homme si vous sortez sans votre fusil. À dix ans, un gamin reçoit sa première carabine. Djibouti s'est construit sur le commerce des armes. Vous avez entendu parler de Rimbaud, le poète ?

– Il était presque belge. Enfin, à quelques kilomètres près.

– Il vendait des armes en Abyssinie. J'ai connu un de ses anciens serviteurs. Quand j'ai commencé, l'empire ottoman se décomposait à vue d'œil. Les soldats et les fonctionnaires turcs étaient abandonnés à eux-mêmes. Ils toléraient tous les trafics, à condition de toucher leur baquechiche, leur pourboire, au passage. Je possédais un petit boutre de quinze tonneaux, le Fath-el-Rahman. Mon équipage se composait de deux Somalis et d'un mousse. J'avais gardé la voile latine accrochée à son antenne. J'avais seulement ajouté un pontage et remplacé les pierres qui lestaient la quille par des plombs.

– Une antenne ?

– Vous voyez, nous avons des voiles rectangulaires accrochées à des vergues horizontales. La voile latine est triangulaire. L'antenne est une perche en bois, comme la vergue, mais elle prend plutôt une position diagonale. Vous avez vu des boutres montés de cette manière à Port-Saïd et à Suez. Tenez, en voilà un, là-bas…

– Il y a toute une foule à bord. Ces gens ont de drôles de têtes. Le dessinateur qui raconte mes aventures y verrait la confirmation de ses préjugés. Les orientaux ont des nez et des oreilles énormes…

– Attendez que je m'approche, vous allez rire.

– Des chameaux !

– Ils vont les vendre aux Arabes. Le chameau est une machine formidable, qui transforme des buissons d'épines en lait et en viande. Comme leur boutre n'est pas ponté, il n'y a que les têtes qui dépassent. Quand la mer grossit, ces petits boutres embarquent d'énormes paquets d'eau. Tout l'équipage écope, ou bien ils coulent. Ils s'en moquent : *Inch'Allah* ! C'est le destin. Leur heure est arrivée. Vous verrez des carcasses de felouques et de boutres sur toutes les plages. Moi, j'ai ponté tout de suite. L'essentiel des paquets de mer s'évacue par les sabords, le bateau peut sortir par tous les temps. J'ai construit ma première goélette de mes propres mains, en 1919. Trois cents tonneaux. Je suis allé en Éthiopie, chez un Suisse qui

possédait une scierie. Le pays traversait une période agitée. Le ras Taffari venait de renverser Lidj Yassou. Sa tante, la veuve du négus Ménélik (l'homme qui achetait des armes à Rimbaud), avait tout manigancé. Taffari est devenu négus. Il se fait appeler Hailé Sélassié, maintenant. J'avais une foutue fièvre, peut-être la grippe espagnole. Des tas d'Européens sont morts, mais je possède une solide constitution, que j'entretiens en vivant au grand air. Mon Suisse soignait toutes les maladies avec du cognac. Je l'ai convaincu de me trouver plutôt de l'aspirine. Il a débité un grand cèdre pour moi. Des planches de huit mètres, que j'ai transportées à dos d'âne jusqu'à la côte. L'année suivante, ma goélette s'est empalée sur une pointe de corail et a coulé en quelques heures. J'avais emprunté beaucoup d'argent, le naufrage me ruinait. J'ai réussi à récupérer les deux mâts, c'est à peu près tout. Alors j'ai travaillé comme scaphandrier à Djibouti pour me refaire. Je guidais des techniciens qui descendaient les blocs de fondation d'une jetée. Ils restaient sur leur bateau, moi je me baladais dessous. Personne ne voulait de ce boulot. Il ne faut pas être claustrophobe. Si les gars qui m'envoyaient de l'air cessaient d'actionner leur pompe pour aller pisser, je mourais asphyxié en cinq minutes. Enfin, j'ai gagné de quoi construire l'Altaïr, je ne le regrette pas.

– Vous avez débité un autre cèdre ?

– Ah non ! C'est peut-être idiot, mais j'avais l'impression que le corail traversait le cèdre comme du fromage. Ce bois-là, mon ami, c'est du teck. J'espère que je n'aurai jamais de voie d'eau, mais j'ai tout de même installé une pompe à la proue et une à la poupe.

– C'est étrange, j'entends des chiens qui aboient.

– Les phoques de l'île Schadwan ! Les montagnes jaunes à tribord. Nous avions un chat à bord, dans le temps. Ce tintouin le terrifiait. L'île garde l'entrée du golfe de Suez, nous allons arriver dans la mer Rouge proprement dite.

Nous mouillons dans une petite crique.

– Nous couchons à bord. Les hommes refusent de dormir à terre.

– Ils craignent les chacals ? Les cobras, les scorpions ?

– Des créatures bien pires : les djinns et autres démons qui rôdent la nuit. Mes pouvoirs magiques leur paraissent insuffisants pour les protéger.

– Vous avez des pouvoirs magiques ?

– Je mesure la hauteur et la direction du soleil avec un curieux instrument, ensuite je me plonge dans un gros livre couvert de signes cabalistiques, je regarde une feuille de papier portant d'étranges dessins, et puis je prédis l'existence d'un récif droit devant.

– Sauf quand une pointe de corail troue la peau de votre goélette.

– C'était pendant une tempête. Un creux de dix mètres s'est ouvert devant nous et nous sommes tombés dedans. Le banc de corail sous-marin n'était pas visible en temps normal,

donc il ne figurait pas sur les cartes.

Je dors comme un enfant, bercé par les stridulations des grillons des sables (ou des djinns). Au matin, de Monfreid a disparu. Un grand Arabe, portant robe noire et turban, m'accueille dans la salle à manger.

– Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis devenu celui que les gens d'ici appellent Abd-el-Haï. Il y a déjà longtemps, pris par la plus terrible des tornades, j'ai promis de me convertir à l'Islam si je m'en sortais. Je fais mes cinq prières, je ne touche ni au porc ni à l'alcool.

– J'ai remarqué que vous parlez arabe à votre équipage.

– Je connais l'arabe, mais quand je parle à mes hommes, c'est souvent en somali, parfois aussi en dankali. Ils appartiennent à toutes sortes de peuples. Même parmi les Somalis, il y a d'une part les Warsanguélis et les Medjertins, qui sont des Darods, d'autre part les Aber Ionis et Aber Aouals, qui sont des Issaaks. Venez, nous allons sur la plage.

– J'ai vu que l'Altaïr remorquait une petite pirogue.

– C'est le *houri*. Prenez garde, ce n'est pas très stable. Ah, j'oubliais : vous devez vous enduire le visage de beurre liquide, pour vous protéger contre le soleil. Avec votre peau de blond, vous auriez vite fait d'attraper des cloques.

Sur l'Altaïr, nous nous abritons sous une grande toile de tente déployée au dessus du pont. Le marchand portugais porte un casque colonial, ce qui irrite Monfreid au plus haut point. Nous ne pouvons pas reprocher aux Arabes de nous trouver ridicules, dit-il, si nous nous coiffons d'un bol de carton bouilli. Justement, dom Alvaro de Campos nous a précédés sur la grève. Des villageois et des pêcheurs examinent sa marchandise, posée sur une sorte d'étal. Ils n'achètent pas grand-chose, pour la simple raison qu'ils ne possèdent pas d'argent. Ils entourent de Monfreid dès qu'il sort un sac de café et un paquet de tabac du *houri*.

– Seul le troc marche, dans ces coins perdus. Ils pêchent des dorades de dix kilos. Nous allons nous régaler !

– Ils paraissent très joyeux. On dirait qu'ils se moquent de vous.

– Ils plaisantent. Ils me demandent si je fais toujours pousser des perles. C'était ma grande obsession, au début. Je vendais du haschisch et des armes pour pouvoir lancer une entreprise d'ostréiculture perlière. Les gens plongent dans la mer Rouge depuis des siècles. Ils descendent jusqu'à quinze mètres. Ils ne remontent pas toujours. Cinquante bonshommes plongent pendant un an, ils rapportent des milliers d'huîtres, pas vraiment des huîtres mais des bivalves, et s'ils ont de la chance ils trouvent une ou deux douzaines de perles là-dedans. Les acheteurs paient d'avance. Ainsi, les pêcheurs arrivent à nourrir leur famille, mais pas à rembourser leurs dettes. Moi, je me suis dit que si les huîtres ou les bivalves produisent des perles, on doit pouvoir imiter les Japonais. Ils amorcent la perle en plaçant une petite

saloperie dans l'huître, un grain de nacre, et le tour est joué.

– Cela paraît simple, mais j'imagine qu'en réalité…

– Il y a des histoires comme ça dans *Bouvard et Pécuchet*. J'amorçais mes perles et toutes mes huîtres crevaient. J'essayais de changer les conditions : un bassin plus profond, moins profond, une eau plus chaude, moins chaude. À la fin, j'ai renoncé. J'ai pensé qu'il était plus simple d'acheter des perles aux pêcheurs. Je me suis associé avec un négociant juif égyptien, qui se prétendait d'ailleurs parisien. Il m'a montré comment évaluer les perles : les rondes, les boutons, les baroques. Il m'a enseigné l'art de marchander. L'acheteur et le vendeur se tiennent la main sous une étoffe. Ils indiquent les chiffres avec les doigts : trois doigts signifient trois cents ou trois mille roupies, selon le contexte. Ce n'était pas un métier pour moi. Je me suis remis à vendre des fusils. J'ai même vendu vingt-quatre mitrailleuses au négus, il n'y a pas longtemps, mais ce gredin ne m'a jamais payé. Il voudrait bien chasser les Italiens d'Érythrée pour obtenir un accès à la mer.

– Il n'y a plus de Turcs, maintenant ?

– Les Anglais ont bombardé leurs petites garnisons pendant la guerre et ils sont partis sans demander leur reste. Les sujets de Sa Majesté sont moins accommodants que les Turcs. Ils prétendent s'assurer le monopole du commerce des armes, sous prétexte d'empêcher la vente à des tribus rebelles. Du coup, les commerçants de Djibouti sont tous devenus contrebandiers, et moi aussi. Les Anglais m'ont capturé et mis en prison plusieurs fois. Je me lie toujours d'amitié avec mes geôliers. Les Anglais sont des gens charmants, généreux et cultivés. Rien n'est plus plaisant que de prendre le thé avec eux. Cela ne les empêche pas d'appliquer la politique de leur gouvernement avec une rigueur féroce. Au moins, je sais pourquoi ils m'emprisonnent. Les Français de Djibouti m'ont mis au trou pour cinq mois par pure méchanceté. Ils m'accusaient de tous les crimes. Ils me soupçonnaient d'avoir caché un trésor sur une île déserte ou dans une banque égyptienne, de diriger une bande internationale de margoulins.

– Al Capone sur la mer Rouge !

– À la fin, ils ont prononcé un non-lieu. Dieu sait si je les ai aidés, pourtant, pendant la guerre. J'ai photographié des fortins turcs, j'ai fait l'espion. Les administrateurs des colonies sont avides et arrogants, corrompus au dernier degré. La France prétend apporter le progrès, les acquis de la révolution, mais cette stratégie idéaliste reste lettre morte tant qu'on la confie à des canailles. Les gouverneurs qui se succèdent à Djibouti sont des chiens qui n'ont aucune idée de la politique à appliquer. Ils auraient pu reprendre la moitié des territoires abandonnés par les Turcs. Ils ont tout laissé aux Anglais, comme ils leur ont laissé l'Inde et le Canada. J'avais saisi moi-même les îles Farzan, au large de l'Arabie, mais le gouverneur (qui venait

d'arriver, ou s'apprêtait à partir) ne m'a pas soutenu. Les Anglais ont envoyé des Arabes détruire mes installations. Aujourd'hui, ils y sont et extraient le pétrole. La France a su se montrer ferme une seule fois : en 1830. Si Polignac s'était laissé intimider par les rodomontades britanniques, nous n'aurions jamais eu l'Algérie. Vous avez entendu parler du major Lawrence ?

– Ça me dit quelque chose. Il a écrit un livre, non ?

– C'est un Anglais typique. Il a appris l'arabe, il est resté longtemps dans la région, il connaissait tous les émirs. Il les a aidés à chasser les Turcs, et puis il les a dressés les uns contre les autres. Diviser pour mieux régner, les Anglais font cela mieux que personne. Quand des tribus s'affrontaient, il vendait des armes des deux côtés. C'est le plus grand massacreur que cette région ait connu.

– Mon patron voudrait que j'enquête sur les conséquences de la guerre de l'opium en Chine.

– Eh bien, c'est la même chose. Les Anglais cultivaient l'opium en Inde et le revendaient en Chine. Ils autorisent le commerce de la drogue, du moment qu'ils le contrôlent.

– C'est le contraire de ce que j'ai vu l'an dernier en Amérique. Ils ont interdit l'alcool. Les gens en boivent autant qu'avant, mais ce sont les gangsters qui touchent les bénéfices au lieu de l'État.

– Le seul trafic que les Anglais interdisent, c'est celui des esclaves. Les Turcs le toléraient pour ramasser leur baquechiche.

– Vous avez vendu des armes et de la drogue, mais pas d'esclaves ?

– J'ai délivré ou recueilli beaucoup d'esclaves. Abdi, mon second, appartenait à une caste de parias en Somalie, des sortes de bouchers. Les Somalis de haute caste les vendent aux Arabes quand ils ont besoin d'argent. Je l'ai délivré, maintenant il m'est totalement dévoué. Il se considère comme mon esclave, en vérité. Les membres de mon équipage m'appellent "père", c'est ainsi que les esclaves s'adressent à leur maître. Ils aiment mieux courir le monde avec moi que de retourner crever de faim ou de maladie dans leur village. Quand je suis arrivé, presque tous les pêcheurs de perles étaient des esclaves soudanais. Les Arabes vont au Soudan dans des barques légères portant une grande surface de voile, assez rapides pour échapper aux Anglais et aux Italiens. "Venez avec nous," disent-ils aux villageois. "Nous vous vendrons, vous vous évaderez et nous partagerons les bénéfices." C'est une ruse, bien sûr. Ils entassent vingt ou trente bonshommes dans la barque. En Arabie, on les enchaîne pendant des années. Tous ceux que j'ai recueillis avaient passé au moins dix ans comme esclaves. Leur maître finit par leur faire confiance et par retirer les chaînes, alors parfois ils s'évadent. Il y aurait beaucoup à dire sur l'esclavage. Souvent, les esclaves s'attachent si bien

à la famille du maître qu'ils reviennent après s'être évadés. Jamais leur maître ne les revendrait.

– Les maîtres ne cherchent pas à reprendre les esclaves que vous recueillez ?

– Bah, s'ils les ont perdus, c'est que Dieu le voulait. *Inch Allah* ! De plus, j'ai rendu pas mal de services à Cheik Issa, le roi de la traite, qui possède lui-même plus de mille esclaves. Nous étions amis. Les trafiquants d'esclaves sont de bons clients pour les fusils, entre nous soit dit, et j'en ai vendu des cargaisons entières à Cheik Issa et à ses amis. Les gens savent que je ne me mêle pas d'interdire leurs coutumes. Tout ce que je veux, leur semble-t-il, c'est posséder mes propres esclaves.

Le lendemain, vers midi, alors que nous déjeunons sur le pont, nous voyons un port et des installations industrielles au milieu du désert. Il y a des réservoirs métalliques qui scintillent au soleil, des grues décharnées, des montagnes de charbon. De Monfreid préfère son désert nature.

– Toute cette laideur que nous leur apportons ! C'est la ville de Koseïr, qui existait déjà dans l'antiquité. Il y a des mines de phosphate près d'ici. Tout ce que les ouvriers mangent vient par bateau et coûte une fortune. Ils ont construit une usine pour distiller l'eau de mer, c'est de la folie. S'il pleuvait, ils n'en auraient pas besoin : on trouve dans le coin des bassins qui envoient l'eau de pluie dans des citernes souterraines vieilles de trois mille ans. La maçonnerie est absolument intacte. Si nous avions le temps, je vous montrerais un système extraordinaire un peu plus loin : des réservoirs creusés au pied d'une falaise, qui se remplissent par infiltration. Encore un peu de café ?

– Je veux bien. Il est délicieux.

– Il vient des hauts plateaux d'Abyssinie. J'ai habité là-bas. Le climat convenait mieux à ma femme que celui de la côte. Mille deux cents mètres d'altitude. J'avais une usine d'électricité et une minoterie. Je fabriquais des pâtes. Nous habitions dans un petit pavillon. Elle avait une bonne bibliothèque, un piano, que peut-on demander de plus ?

– Elle n'y est plus ?

– Elle est retournée en France avec notre fille. C'est plus commode pour l'école et pour le dentiste.

Nous longeons la côte africaine. Chaque soir, de Monfreid trouve une crique pour le mouillage. Il a exploré tous les coins et recoins de la mer Rouge et établi sa propre carte. Au matin, des paysans et des pêcheurs nous attendent toujours sur la plage. Nous échangeons notre café et notre tabac contre du dourah (une sorte de sorgho), des dattes et des poissons.

Plus nous allons vers le sud, plus la peau des habitants s'assombrit. Pourtant, ces noirs sont blancs selon les gens qui se targuent de distinguer les races : ils n'ont pas les cheveux crépus,

le nez épaté et les lèvres épaisses des “nègres”.

– C’est dommage que vous ne puissiez pas voir les femmes. Certaines sont sublimes. Ils prétendent tous qu’ils descendent de la reine de Saba. Si c’est vrai, elle devait être très belle. Ils ont des coutumes horribles, hélas : les vieilles cousent les fillettes avec des épines d’acacia pour êtres sûrs qu’elles restent vierges. Les gens qui croient au “bon sauvage” sont bien naïfs. Demain, nous passerons le Tropique du Cancer. La côte ne sera plus égyptienne, mais soudanaise. Ce sera toujours le désert de Nubie, remarquez.

– Le Soudan appartient aux Anglais ?

– C’est une sorte de protectorat anglo-égyptien depuis la victoire de Kitchener sur le Mahdi à la fin du siècle dernier. La mission Marchand aurait pu saisir au moins une partie du territoire pour la France, mais ils ont cédé sans se battre à Fachoda. Tout donné aux Anglais, une fois de plus. Vous avez de la chance d’être belge, d’une certaine façon.

Les montagnes noires d’Elba succèdent aux sables du désert. Elles plongent à pic dans la mer. Leurs crêtes mangées par l’érosion ressemblent à des peignes géants.

Une dizaine de jours après notre départ, nous passons au large de Massawa, le principal port de l’Érythrée italienne.

– J’évite d’accoster. Il faut remplir des tas de formulaires. Les Italiens se sont installés ici parce qu’ils veulent passer pour une puissance coloniale, mais tout ce qu’ils font, c’est accumuler de la paperasserie et se pavaner dans des uniformes de carnaval. Ils ont des chéchias à plumes, à mourir de rire. Vous voyez cette île ? C’est l’île aux moustiques de Massawa. On dit que les Turcs y abandonnaient les condamnés à mort. Des nuées de moustiques gros comme des sauterelles leur suçaient le sang.

– Ce sont des pélicans, les oiseaux avec le gros bec ? On dirait des avions trop chargés qui ont du mal à décoller.

– Ils volent au ras de l’eau pour attraper des poissons. Si jamais vous voulez manger un pélican, retirez-lui sa couche de graisse avant de le rôtir, sinon le goût est affreux, un peu comme de l’huile de foie de morue.

La température de l’air s’élève chaque jour. Nous devons nous envelopper dans des draps mouillés que nous trempons dans la mer toutes les dix minutes. Les hommes d’équipage, qui marchent pieds nus, arrosent constamment le pont.

– Vous devez boire au moins cinq litres d’eau par jour. Sinon, c’est le coup de chaud : de la fièvre, mal au crâne, des vertiges, et puis la syncope et le coma. À partir de ce soir, nous naviguerons la nuit. C’est dangereux. Nous devons traverser la mer pour longer la côte arabe, où les villages sont plus nombreux. Les vapeurs foncent tout droit dans l’obscurité. Ils arrivent sur vous comme des Léviathans silencieux et vous coulent sans même s’en

apercevoir.

Le lendemain, nous nous reposons sur une île, à l'ombre d'une forêt de palétuviers à moitié immergée dans un lagon.

– C'est une île déserte ?

– Les pirates et les marchands d'esclaves s'y arrêtent souvent, mais personne n'y habite. J'ai longtemps possédé une baraque, un refuge, sur une île analogue à celle-ci près de Djibouti. J'avais fait creuser des fosses où je cachais des caisses de fusils et de cartouches. Un jour, j'ai trouvé mes fosses vides. Quelqu'un m'avait dénoncé, les douanes avaient saisi mon trésor. Pour tout arranger, ils m'ont gardé trois semaines en prison. J'étais ruiné une fois de plus.

– Vous avez fait le scaphandrier ?

– Non, je suis parti acheter du haschisch à Bombay. C'est un endroit étrange, vous verrez. D'un côté, une ville anglaise avec des banques, des compagnies d'assurance, des tramways. De l'autre, une ville indigène misérable et surpeuplée. J'espère que vous avez un parapluie. La mousson vient sans doute de commencer : il pleut toute la journée.

Au cours de notre dernière nuit en mer, la silhouette illuminée d'un paquebot passe à quelques encablures. Ce n'est pas un Léviathan silencieux : on entend fort bien l'orchestre jouer un tango.

– Tiens, le Marco Polo.

– Vous êtes sûr ?

– J'ai passé cinq jours à son bord, entre Gênes et Port-Saïd. Le capitaine m'a même confié la barre du côté de la Crète.

– Je vais le rater.

– Pas sûr. Nous pouvons être à Aden à midi si le vent ne faiblit pas.

Le vent faiblit. Je perds tout espoir, mais quand nous entrons dans le port d'Aden nous découvrons le Marco Polo. Il attend un joint de culasse qui doit arriver par la poste d'un jour à l'autre.

Je remercie Henri de Monfreid. J'ai pris soin de noter toutes nos conversations. Il est très bavard. Il n'a peut-être pas beaucoup l'occasion de parler français. Si j'ai reproduit ici une grande partie de mes notes, c'est que Monfreid a fasciné Erdé. Les fusils cachés dans des fosses, les citernes égyptiennes, la contrebande du haschisch, la légende d'une bande internationale de trafiquants, lui ont donné l'idée de cacher de la drogue dans le tombeau égyptien de *Zinzin en Égypte*. Le scaphandrier qui étouffe parce que ses assistants cessent de pomper apparaît dans *Zinzin et le trésor du pirate*, les esclaves dans *Zinzin et les pèlerins de La Mecque*.

Zinzin et Filou

De Monfreid a joué aussi un rôle décisif dans ma vie : il m'a convaincu, par son exemple, que je n'avais pas envie de devenir un aventurier. "Je suis mon propre maître", disait-il d'un air satisfait. J'entendais en même temps : "Je suis mon propre esclave." Il installait sa femme et sa fille dans un pavillon, il achetait un piano, il devenait honnête commerçant et patron d'usine, mais si une crise survenait à cause d'un caprice du négus ou de la stupidité d'un fonctionnaire colonial, il était obligé de se remettre à vendre des armes et de la drogue.

6 En Chine

Le Marco Polo se décide à quitter Aden. Son moteur doit être convalescent, car nous mettons cinq jours eu lieu de quatre pour atteindre Bombay. Les autres passagers me paraissent bien ternes à côté de Abd-el-Haï, alias de Monfreid. En voici la liste complète :

Un clergyman anglais, le révérend Snow, et son épouse. Lui petit et chauve, elle immense et blonde. Il va porter la bonne parole aux idolâtres de la ville d'Agra.

Un colonel arabe – visage buriné, moustache blanche. À l'entendre, c'est lui qui a chassé les Turcs de la péninsule arabique. Il part recruter des "troupes auxiliaires" (autrement dit, des mercenaires) du côté du Népal pour l'aider à écraser les rebelles yéménis.

Un Japonais dont nous n'avons jamais réussi à savoir s'il croyait parler italien ou anglais.

Un écrivain russe spécialisé dans les récits de chasse. Il se réjouit d'affronter bientôt le tigre du Bengale.

– Un bon éléphant ne vaut rien sans un bon cornac, dit-il.

Le colonel arabe se moque de lui.

– Ne parlez pas de cornac au Bengale. C'est le mot que l'on emploie à Ceylan. Au Bengale, dites "un mahout".

Seul le colonel connaît déjà les Indes. La ferveur évangélique du révérend Snow l'irrite.

– Vous ne trouverez pas d'idolâtres à Agra. Les gens sont musulmans, là-bas.

– Cela ne me dérange pas. Je peux annoncer aux zélateurs de Mahomet que Jésus les aime aussi.

– Que diriez-vous si j'allais prêcher le Coran dans le Dorset ?

En cherchant une pellicule photographique au fond de ma malle, je trouve les livres de M. Tchen. Cela ne me fera pas de mal d'y jeter un coup d'œil, au lieu de passer mes journées à jouer aux cartes. L'histoire de la Chine… Je me perds dans les dynasties: Han, Chin, Tang, Song, Yuan c'est-à-dire Mongols, Ming, Ching. Le livre déborde d'empereurs, de grands ministres, d'eunuques, de concubines qui portent tous des noms chinois à dormir debout. Quand j'arrive à la première guerre de l'opium, en 1839, j'ai grandement envie de retourner jouer aux cartes, de sorte que je survole la fin du livre. J'ai arrêté mes études parce que les manuels scolaires m'endormaient. Je préfère lire des romans. La bibliothèque du Marco Polo contient les œuvres complètes de Jules Verne, ce qui est la moindre des choses pour une

bibliothèque de paquebot. Je lis *Les tribulations d'un Chinois en Chine*. Jules Verne a sans doute étudié des ouvrages fort sérieux pour l'écrire, donc je peux le considérer comme un informateur fiable.

L'escale de Bombay devait durer deux jours. Le Marco Polo passe une semaine à quai, car un expert en mécanique est venu inspecter son moteur. Ainsi, j'ai le temps de visiter un peu la ville. J'explore d'abord la ville anglaise, dont m'a parlé de Monfreid. Elle commence derrière le port. Les banques et les compagnies d'assurances portent des noms comme *The Westminster Savings and Trust, Ltd*. Elles occupent de hauts immeubles de pierre, parés de frontons et de colonnades qui promettent des siècles de sécurité. On devine pourtant que des mousses et des moisissures rongent déjà le pied des colonnes. Même quand la pluie cesse de tomber pendant quelques minutes, ou quand je marche sous les arcades bordant les rues, l'humidité sature si bien l'air que ma chemise ressemble au drap mouillé qui devait me rafraîchir sur l'Altaïr. Certains gentlemen anglais sont vêtus de complets sombres et de chapeaux melons comme dans la City. D'autres portent des costumes fort élégants de lin blanc ou crème. Tous sont armés des mêmes parapluies noirs qu'à Londres.

La forêt tropicale, chassée par la ville, refuse de reconnaître sa défaite. Elle tente des contre-attaques à coups de feuilles géantes et de palmes, appliquant des touches vertes sur la grisaille minérale des boulevards. Par endroits, la ville indigène pose sur le trottoir de la cité anglaise les teintes chaudes de ses épices et de ses poudres médicinales. Des cônes de couleur moutarde ou framboise s'élèvent sur des petits carrés de papier. Les vendeurs portent une chemise blanche et, en guise de pantalon, une longue écharpe de coton entortillée entre les jambes. Quand ils ouvrent la bouche, ils exhibent des chairs qui semblent à vif. Elles sont seulement rougies par les feuilles de bétel qu'ils mâchent.

Les Hindous[1] qui sortent des immeubles gris sont vêtus à l'anglaise, mais certains d'entre eux se coiffent d'un turban plutôt que d'un chapeau melon. Les femmes ne s'habillent pas à l'occidentale. Certaines s'enroulent dans une longue bande de soie appelée "sari". Les autres portent une longue tunique et un pantalon bouffant serré aux chevilles. Moi ? Ah non. Le ridicule pantalon de golf de M. Merle… Je ne l'ai plus jamais porté après le jour où Erdé m'a croqué en compagnie du chien Filou. Le costume de golf dort au fond d'un placard, le chien Filou dans son panier.

Je retourne au navire le soir. Ettore, le vieux maître d'hôtel, me sert à dîner dans la salle à

---

[1] Aujourd'hui, les habitants de l'Inde sont des Indiens et les adorateurs de Vishnou des Hindous. En ce temps-là, on disait "Hindous" pour tous les habitants de "L'Empire des Indes".

manger aux trois quarts vide. Il connaît le monde entier, depuis le temps.

– La ville s'appelait en portugais *Bom Bahia*. C'était le nom ironique. La crique marécageuse si malsaine que les Hindous refusaient d'y habiter. Pour se débarrasser, les Portugais l'ont glissé dans la corbeille de mariage de l'infante quand elle a épousé le roi d'Angleterre.

– Les Anglais industrieux ont asséché les marais ?

– La *Company of Merchant Adventurers*, ensuite changé de nom *East India Company*, a fait assécher les marais par les Parsis, des réprouvés que leurs ancêtres étaient venus de Perse. Depuis, les Anglais s'appuient sur les Parsis pour l'administration. Personne ne vous a parlé les tours du silence ?

– Personne ne m'a parlé.

– Les Parsis pratiquent l'antique religion de Zoroastre. Ils exposent les cadavres en haut de ces tours pour que les vautours les mangent, ainsi ne pas souiller la terre.

– Oh oui ? Je pourrais aller ces voir ces tours demain.

– Les tours sont cachées au milieu du grand parc. On ne voit rien, juste les vautours qui tournent dans le ciel.

– Je trouve très élégantes les femmes qui portent une tunique et un pantalon bouffant.

– C'est le costume du Pendjab. La région de Lahore, tout au nord le pays. Ils parlent la langue appelée urdu, qui contient les mots persans. Ils utilisent les caractères arabes pour l'écrire. Les Sikhs viennent du Pendjab aussi.

– Les Sikhs ?

– Vous avez vu les Sikhs, forcément. Les messieurs avec le turban et la barbe.

– Ah oui.

– Eux la secte guerrière. Les fils aînés devenaient sikhs pour lutter contre les Moghols qui envahissaient le pays depuis la Perse et l'Afghanistan. N'ont pas le droit de couper la barbe tant que reste un seul musulman dans le pays.

– Il y a des millions de musulmans.

– C'est que les gens de basse caste se convertissent à l'islam pour échapper leur triste sort. Tout le monde les traite comme des chiens parce que doivent expier les crimes commis dans les vies antérieures. Dans l'islam, tous les êtres humains égaux devant Allah.

– Tous les êtres humains ou tous les musulmans ?

– Ah, peut-être vous avez raison… Les missionnaires chrétiens très actifs aussi. Vous en aviez un à votre table.

– Le révérend Snow. Il est parti à Agra. C'est loin d'ici ?

– Je dirais la vingtaine d'heures de train. Là que se trouve le Taj Mahal. Un tombeau bâti par le roi moghol pour sa favorite épouse.

– J'ai rencontré des missionnaires au Congo, il y a deux ans. Ils apportaient la civilisation à des gens qui étaient aussi vierges que leur forêt, enfin peut-être. Ici, deux civilisations se côtoient. L'hindoue paraît un peu fatiguée, mais elle n'est pas inférieure à l'occidentale. J'ai entendu dire que les Hindous étudient à Oxford et Cambridge. L'un d'eux a obtenu le prix Nobel de physique. Ils n'ont pas besoin du révérend Snow.

Je prends un autobus et je vais jusqu'au bout de la ligne, afin de m'éloigner des banques à colonnades. Les Anglais et les Parsis ont oublié d'assécher la banlieue où j'arrive. Des enfants se noient certainement dans les flaques d'eau que la mousson laisse au milieu des rues, ou bien des crocodiles les dévorent. Les habitants ont aménagé des sortes de trottoirs en posant des planches sur des briques. Une odeur puissante, mélange d'encens, de friture et d'oignons, parfume l'air malgré la pluie. Des centaines de personnes me suivent, espérant que je distribuerai des diamants à tout le monde. Je commence à avoir faim. J'entre dans une gargote. On me propose les spécialités de la maison, mais je ne réussis pas à avaler la moindre miette de viande, ni le plus petit bout de légume, car ils sont bien trop épicés. Les spectateurs trouvent mes grimaces très drôles. Je finis par me gaver de délicieuses galettes appelées *chapati*.

Dans la ville anglaise, j'ai vu plusieurs églises et j'ai pensé que les Hindous portant chapeaux melon se convertissaient peut-être par ambition. Dans la ville indigène, j'admire un temple hindou, qui ressemble aux constructions grotesques que certains fous élèvent chez nous dans leur jardin. Un décor foisonnant, végétal et animal, court sur la façade. Des dieux à la peau rouge ou bleue exhibent six ou huit bras. Je constate que Baudelaire n'inventait rien quand il évoquait des "idoles à trompe".

Le mécanicien qui examine le moteur du Marco Polo porte le turban et la barbe des Sikhs. Je lui demande s'il rasera sa barbe quand le dernier musulman aura quitté les Indes.

– Pourquoi les musulmans devraient-ils quitter les Indes ?

– On m'a dit que la religion sikh a été fondée pour lutter contre les Moghols.

– Les sikhs ont peut-être lutté contre les Moghols, ou contre les Mahrates et les Anglais, mais cela n'était pas une question de religion. Notre religion a été fondée pour prôner le respect de tous les êtres humains. Elle nous enseigne qu'il n'existe pas de castes, que les hommes ont tous la même valeur, et même aussi les femmes.

C'était sans doute un bon mécanicien : le Marco Polo est allé de Bombay à Shanghai sans retomber en panne.

Nous mouillons quelques heures dans le port de Colombo, principale ville de Ceylan, sans accoster. Une vedette amène de nouveaux passagers et emmène ceux qui débarquent.

C'est à Singapour, où nous passons deux jours, que j'apprends la mort de notre roi Albert

et l'avènement de Léopold III. Qui aurait imaginé que le roi du plat pays mourrait d'un accident de montagne ? Il escaladait un pic de la cordillère des Ardennes…

Singapour et sa banlieue occupent presque toute la surface d'une île séparée de la péninsule malaise par un mince détroit. L'équateur est à deux pas, de sorte qu'il ne neige pas souvent. La mousson n'est pas saisonnière comme aux Indes, mais quotidienne. Les habitants sont presque tous chinois. Les marchés regorgent de fruits aux formes étranges. Certains me rappellent ceux que j'ai mangés au Congo, en beaucoup plus mûrs. Les passagers chinois du Marco Polo font les dégoûtés quand Ettore apporte du gorgonzola, mais leurs fruits sentent plus fort que nos fromages.

Je vois des caractères chinois sur des enseignes. Ce n'est pas la première fois : à New York, dans Chinatown… Ah, mais maintenant, après avoir lu les dix premières pages d'un manuel de langue chinoise, je suis très fier de réussir à reconnaître le caractère "grand", les chiffres un, deux et trois – et bien sûr le caractère "milieu", qui désigne la Chine.

La présence anglaise me paraît plus légère qu'à Bombay. Nous ne sommes plus au cœur de l'empire des Indes, mais à sa périphérie. Les Anglais ont fait venir tous ces Chinois pour s'occuper des plantations d'hévéa. Ils ne les ont pas convaincus de porter le chapeau melon, ni d'aller étudier à Oxford. Singapour ressemble à un comptoir colonial – comme Léopoldville – plutôt qu'à un coin du Royaume Uni.

Je prends des notes sur mon carnet de reporter : "Singapour cosmopolite. Communautés hindoues, malaises, chinoises. Les Hindous ne mangent pas de viande, les Malais musulmans ne mangent pas de porc, les Chinois mangent de tout. Du porc, ne laissent que les dents et les sabots. Élèvent des gros chiens beiges pour les manger. Et des buffles, des moutons, des porcs, des poulets." C'est un code. M. Van der Brouck m'a prié de noter tout ce qui peut présenter un intérêt sur le plan stratégique. J'ai jeté un coup d'œil au port militaire. Les variétés animales représentent les différentes sortes de navires de guerre, rangées par ordre alphabétique. Buffles, chiens, moutons, porcs, poulets signifient contre-torpilleurs, croiseurs, cuirassés, démineurs, escorteurs. J'inscris en chiffres minuscules le nombre de bêtes appartenant à chaque catégorie.

J'effectue le même travail à Saigon, notre escale suivante. Je suis content de voir des inscriptions en français : "Capitainerie du port – Bureau central des douanes – Il est strictement interdit de fumer près des pompes d'essence." Je n'ai pas le temps de vérifier si, comme le prétend Monfreid, les fonctionnaires les plus stupides s'engagent dans l'administration coloniale.

Trois jours d'escale à Hong Kong. Les Hongais Kongais semblent n'avoir qu'une seule

idée en tête : “Si je ne me dépêche pas, je vais rater une affaire.” Ils traversent la rue en courant, zigzaguent comme des ivrognes entre les automobiles, les bicyclettes et les pousse-pousse. Je comprends pourquoi les Chinois mangent des aliments déjà coupés en morceaux : c’est pour gagner du temps.

Les banques et autres grandes sociétés fondées par les trafiquants d’opium dressent leurs colonnades le long de l’avenue principale, mais l’énergie de la Chine écarte les immeubles de pierre et bouillonne dans des venelles transversales trop étroites pour y faire passer un pousse-pousse. Pendant au moins vingt minutes, je marche derrière un homme qui porte des paniers pleins de légumes aux deux bouts d’une perche en bambou. J’espère le voir assommer quelqu’un. Plus tard, je photographie un porteur qui a installé deux enfants dans ses paniers. S’inspirant de ma photographie, Erdé a caché Zinzin de cette manière dans *Zinzin en Chine*. Je me souviens d’odeurs fortes humées dans un quartier populaire à Bombay. Une odeur différente, mélange de friture rancie et de graisse brûlée, flotte dans les venelles de Hong Kong. Je vois des vieillards vêtus de longues robes de soie.

Je compte soigneusement les buffles et les chiens pour M. Van der Brouck. Je porte mon compte-rendu au consul de Belgique. Comme la plupart des Européens, il habite sur la colline que l’on appelle *The Peak*, au milieu de l’île de Hong Kong. C’est un homme aussi souriant et presque aussi dodu que le bouddha de porcelaine assis sur la commode de son salon.

– Asseyez-vous donc, M. Raisin. J’ai reçu un câble m’avertissant de votre visite, savez-vous. Je ferai partir votre, hmm, reportage par la valise diplomatique.

– Cette baie est superbe. La nature s’amuse à planter des îles, on dirait des chameaux verts qui prennent leur bain. Vous vous installez sur votre véranda et vous regardez les bateaux qui glissent sur le miroir de l’eau. D’ici, ils ressemblent à des jouets.

– Le consul général de France habite un plus grand bungalow, avec un beau jardin plein d’orchidées, mais je ne me plains pas. Le quartier est plaisant. Même si ce n’est pas l’Himalaya, on sent une petite brise vers le soir.

– C’est un quartier européen ?

– Rien ne s’oppose à ce que des Chinois s’y établissent. Seule la construction de maisons dans le style chinois est interdite.

La principale brise vient des ventilateurs. Des lézards paraissaient collés au mur. Sont-ils vivants ? Le consul s’amuse peut-être à fixer des figurines de jade ici et là, pour décorer la pièce. De temps en temps, la sirène d’un bateau appelle on ne sait qui.

– Il y a des fumeries d’opium, à Hong Kong ?

– Bien sûr. En général, dans l’arrière-salle d’un restaurant. Les gens vont fumer leur petite pipe après manger, comme ils iraient goûter un bon cigare dans le fumoir d’un restaurant de

Bruxelles. Dans une autre arrière-salle, ils jouent à une variété de dominos appelée mah-jong. Ils les font claquer sur la table, on croirait entendre un régiment de piverts.

– Mon patron, l'abbé Waldstein, est très remonté contre les Anglais et les Américains. Il les soupçonne de vouloir dominer le monde par tous les moyens. Il m'a envoyé enquêter sur la guerre de l'opium.

– Oh, la guerre de l'opium, c'est une vieille affaire, savez-vous. Cela fait près d'un siècle… D'ailleurs on saurait aussi bien l'appeler guerre du thé. Avez-vous déjà séjourné en Angleterre ?

– Pas encore.

– Vous verrez, là-bas on boit une *cup of tea* toutes les deux heures et on a tout le temps envie de pisser. Les Anglais ont découvert le thé vers 1750. La *East India Company* dépensait des millions pour acheter du thé en Chine. Ils en étaient si bien entichés, ils en buvaient de telles quantités, que les droits de douane rapportaient au gouvernement britannique le sixième des revenus du pays.

– Le gouvernement ne savait pas se passer de thé non plus !

– Au début, ils payaient avec des pièces d'argent mexicaines appelées *carolus*. Après la révolution américaine, ils n'arrivaient plus à s'en procurer. Ils ont tenté de vendre aux Chinois de la laine d'Écosse, en vain.

– Les Chinois ont la peau délicate ?

– Ma foi, je n'en sais rien.

– Moi, la laine d'Écosse, ça me gratte !

– Ah oui. Hmm. Ils ont aussi exporté du coton du Bengale, mais les Chinois ont réussi à le faire pousser chez eux. Les Anglais ont essayé de vendre des horloges, et mêmes des boîtes à musique.

– Les Chinois devaient les trouver très excentriques.

– Ils ont fini par découvrir que l'opium constituait une bonne monnaie d'échange. Il pousse bien au Bengale. Les Chinois l'utilisaient comme médicament depuis des siècles, mais c'était un produit de luxe. Une sorte d'engouement symétrique est né. Les Anglais s'adonnaient au thé, les Chinois à l'opium. Jusqu'à dix pour cent des Chinois se sont mis à fumer l'opium mélangé au tabac. La déchéance des drogués était visible dans les rues. Le thé avait enrichi la Chine, l'opium la ruinait. Le gouvernement l'a interdit, ce qui a provoqué le développement d'un commerce de contrebande, avec pirates et jonques rapides mouillant dans des criques discrètes.

– J'ai rencontré quelqu'un qui pratiquait ce genre de sport en mer Rouge.

– Un fonctionnaire intègre, le commissaire Lin, a entrepris d'expédier les drogués au sana-

torium et les trafiquants en prison. Il a mis le feu à un entrepôt d'opium appartenant à la *East India Company* et fait venir des jonques de guerre pour soumettre les comptoirs à un blocus maritime.

– J'ai lu ça dans un livre d'histoire que mon patron m'a donné. Les Anglais ont dit : "*Shocking* !" C'est ce qui a déclenché la première guerre de l'opium.

– D'un côté, vous aviez des fusils modernes et des navires à vapeur. De l'autre, des généraux qui consultaient les astrologues et les géomanciens pour décider la date et la direction de leur attaque. Les Anglais ont gagné la guerre et obtenu cette île pour leur peine, ainsi que divers avantages commerciaux. C'était si facile qu'ils ont saisi le premier prétexte venu pour déclencher une seconde guerre, en 1856. Les douaniers chinois avaient arraisonné un navire pirate bourré d'opium, qui espérait s'échapper en arborant le drapeau britannique. Les Anglais y ont vu une atteinte au drapeau. Cette fois, ils ont obtenu la légalisation de l'opium et le droit pour les étrangers d'aller partout en Chine. La colonie de Hong Kong a débordé de son île et absorbé un morceau de terre ferme.

– J'ai lu un truc rigolo : dans le traité de paix, les Chinois se sont engagés à ne plus dire "barbares".

– Le ciel est rond, la terre carrée, M. Raisin. La Chine se trouve sous le ciel, les barbares dans les coins. Les deux guerres de l'opium ont inspiré de vilaines idées à d'autres barbares. Les Français étaient jaloux : "Sacrebleu, les Anglais ont un empire en Asie, les Espagnols et les Hollandais ont des colonies, nous rien…" Ils ont proposé au roi d'Annam de le protéger. C'était un vassal de la Chine, à laquelle il versait un tribut annuel. La Chine a encouragé des milices locales à attaquer des postes français au Tonkin. La France a répliqué et pris Hanoï en 1882. La Chine a reconnu le protectorat. Dix ans plus tard, des conservateurs et des modernistes s'affrontaient en Corée, autre vassal de l'empire. Les premiers ont appelé la Chine à l'aide, les seconds le Japon.

– Les Chinois considèrent-ils les Japonais comme des barbares ? Ils vivent dans un coin.

– Moins barbares que nous. Ils ont copié jadis la culture chinoise. Ils mangent du riz avec des baguettes. La Chine n'a jamais réussi à conquérir le Japon, sinon ils seraient devenus des vassaux comme les Annamites et les Coréens. Les Japonais avaient observé les guerres de l'opium avec une certaine inquiétude, bien entendu. Ils ne désiraient pas subir le même sort que la Chine. Ils ont acheté des armes et des navires de guerre en Europe, puis ils ont fabriqué leurs propres fusils et cuirassés. Ils ont écrasé les Chinois en Corée. Ils ont grignoté quelques bouts de Chine, eux aussi : l'île de Formose, une partie de la Mandchourie. Ah, voici le thé. Avec cette chaleur, il faut boire beaucoup. Merci, Tchou.

– Vous parlez chinois ?

– Un peu.

– Mon patron m'a aussi donné une méthode de chinois. Ça paraît difficile.

– Il y a quatre tons musicaux. Le sens d'un mot change si vous vous trompez de ton. Il faut apprendre à parler et à chanter en même temps, d'une certaine façon. Votre méthode enseigne sans doute la langue de Pékin. Ici, ils parlent cantonais, c'est une autre langue. Ma foi, cela ne vous fera pas de mal de savoir un peu de chinois.

– Ce thé a un goût étrange.

– C'est du thé vert, non torréfié. Il existe toutes sortes de thé. Une boisson merveilleuse… On comprend que les Anglais en soient devenus fous. D'ailleurs ils ont vite trouvé le moyen de se passer du thé de Chine. Ils ont planté du thé en Inde, et surtout à Ceylan.

– Ils n'avaient plus besoin de forcer les Chinois à fumer leur opium.

– Toujours la même symétrie : les Anglais ont cultivé le thé, les Chinois le pavot. Ils se détruisaient tout seuls, sans l'aide des barbares. Si les guerres de l'opium avaient ébranlé l'empire, c'est que l'empire était affaibli depuis longtemps. Une dynastie impériale était d'abord jeune et vigoureuse, puis mûre et solide, enfin vieille et décadente. Les Ching, c'est-à-dire les Mandchous, tenaient le pouvoir depuis 1644. Au milieu du siècle dernier, un empereur âgé ayant nommé comme premier ministre un favori corrompu, la société secrète du Lotus Blanc a appelé à la révolte.

– Une société secrète ? Cela plairait beaucoup à mon patron.

– Ils ont des sociétés secrètes depuis toujours. Elles constituent une sorte de contre-pouvoir populaire face à la structure pesante de l'administration. Des tas de romans glorifient les sociétés secrètes. Transposez Robin des Bois en Chine. Regroupez un moine défroqué, un soldat chassé injustement de son régiment, des artisans et boutiquiers victimes d'usuriers impitoyables, et vous savez même ajouter des femmes parce que les sociétés secrètes les acceptaient. Alors votre petite troupe de "chevaliers des vertes forêts" attaque les greniers impériaux, détrousse les riches marchands, puis redistribue l'argent au peuple… Dans la réalité, les bandits se gardent bien de redistribuer les fortunes que leur rapporte la contrebande de l'opium et des armes.

– C'est joli, le Lotus Blanc. Ces Chinois ont toujours des noms poétiques.

– Ils avaient adopté un méli-mélo de croyances musulmanes, chrétiennes et même manichéennes. La dynastie a tremblé. Quand une dynastie décline, les gens disent que le Ciel n'est pas content, que les dragons s'envolent. N'importe quel aventurier peut alors mener une rébellion, se proclamer empereur et fonder la prochaine dynastie. C'est ce que le mystique Hung a tenté. Il s'est déclaré petit frère de Jésus, fils du Dieu qui régnait jadis sur la Chine. Il prêchait le retour de Dieu chez lui, l'expulsion des Mandchous, l'âge de la paix ou *Tai Ping*.

– La révolte des Tai Ping, j'ai lu ça.

– Une véritable guerre civile. Au moins trente millions de morts. Il a assemblé une armée de cinq cent mille fanatiques. Il a pris des villes de plus en plus grosses, jusqu'à Nankin en 1853.

La Chine de 1853 est à feu et à sang, mais les lézards se refusent à déplacer ne serait-ce qu'un orteil. Je pense qu'ils sont vivants. Ils dorment et d'ailleurs leur sommeil a quelque chose de contagieux. Leur langueur me fascine. Si je m'accrochais à une paroi rocheuse en pratiquant l'escalade et si je m'endormais, mes muscles se relâcheraient et je tomberais. Une sorte d'hypnose commence à m'engourdir. J'entends vaguement que le mystique Hung part méditer dans la montagne. Ses lieutenants s'entretuent. Des milices populaires et des armées régionales reprennent Nankin et massacrent au moins cent mille Tai Ping. Les Anglais donnent un coup de main. Ils craignent l'anarchie. Au lieu d'attaquer la Chine, ils la défendent. Je me réveille en entendant le consul passer des Tai Ping aux boxeurs.

– En chinois, on parle des "Poings de justice et d'harmonie". Quand repartez-vous, M. Raisin ?

– Demain soir.

– Si vous descendez à terre très tôt demain matin, vous verrez que les vieillards pratiquent des gymnastiques compliquées dans les jardins publics. Les jeunes gens vont dans des temples où ils apprennent des sortes de boxes acrobatiques qui auraient des vertus magiques, ou mystiques. La confrérie des boxeurs appartenait aussi au Lotus Blanc. Il y avait d'autres confréries dans le nord : les Huit Diagrammes, les Abstinents. Dans le sud, les confréries s'appelaient les Frères Aînés, la Bande Verte, la Bande Rouge. La société secrète qui les regroupe est la Triade… Mon prédécesseur m'a parlé des boxeurs. Cela s'est passé de 1898 à 1900. Il arrive à Hong Kong, il se demande s'il pourra jamais supporter la chaleur, et voilà justement cette crise qui affecte particulièrement la Belgique.

– Les Boxeurs n'aimaient pas les Belges ?

– Les étrangers contrôlaient presque toutes les institutions chinoises. C'était très humiliant. Ils prélevaient les droits de douanes à la place de l'administration chinoise, parce qu'ils étaient plus efficaces ou moins corrompus que les douaniers chinois. Ils construisaient les chemins de fer. Même nous.

– Nous avons construit des chemins de fer ?

– La première ligne, de Pékin à Hankow.

– Vive la Belgique !

– Les boxeurs ne savaient pas entrer dans les concessions internationales, mais ils attaquaient les étrangers que l'on rencontrait dans les campagnes.

– Nos missionnaires ?

– On rapportait toutes sortes de rumeurs à propos des missionnaires : ils enlevaient les enfants pour les manger, etc.

– Au fait, je dois absolument goûter la viande de chien.

– Les boxeurs en ont envoyé plus de deux cents au paradis. C'était une révolte populaire qui bénéficiait d'une certaine indulgence de l'impératrice douairière Tsu Hsi et de son entourage d'officiers et de nobles conservateurs. Les boxeurs voulaient chasser tous les étrangers. Ils sont entrés à Pékin, ont brûlé des églises et assiégé le quartier des ambassades. Les gens qui ont vécu cette affaire-là en ont gardé un très mauvais souvenir. Ils racontent qu'il y avait deux cent mille boxeurs face à quatre cent cinquante gardes européens.

– J'entends un certain scepticisme dans votre voix.

– Les deux cent mille boxeurs n'assiégeaient pas tous le quartier des ambassades, savez-vous. Ils sillonnaient la ville pour la piller. Ils ont tout de même assassiné l'ambassadeur d'Allemagne. La presse européenne a monté ce meurtre en épingle, raconté les pillages, inventé je ne sais quel "péril jaune".

– Ça, c'est pour mon patron. Il voit des ennemis partout. Les bolcheviques, les gangsters américains, les juifs, alors pourquoi pas les jaunes.

– Les Allemands ont réuni en toute hâte une armée internationale de trente mille hommes. Ces boxeurs se battaient à mains nues. Pour affronter les mitrailleuses, ils comptaient sur des amulettes qui devaient les protéger des balles, ou sur l'énergie du souffle. Dans ces sociétés secrètes, il y a tout un fatras de magie, sorcellerie, rites d'initiation, cérémonies nocturnes, langage secret, signes de reconnaissance… Les Allemands et leurs alliés les ont massacrés. Ils ont exigé l'exécution des meneurs, et aussi des politiciens qui les avaient soutenus. L'impératrice avait placé tous ses espoirs dans les amulettes. Elle a retourné sa veste, prétendu engager des réformes, promis un parlement. Il était trop tard. Les gens voyaient bien que l'empereur avait "perdu le mandat du Ciel", comme on dit ici.

– Perdu le mandat du Ciel. C'est arrivé aussi à Napoléon et à beaucoup d'autres.

Plus ça chauffe entre les boxeurs, les mandarins conservateurs, les favoris de l'impératrice, les barbares étrangers, plus la sueur ruisselle sur le visage du consul. Le pauvre homme fond sous mes yeux comme une motte de beurre au soleil. Les lézards gardent leur sang-froid.

– Les élites ont enfin soutenu le parti républicain de Sun Yat Sen. En 1911, une mutinerie militaire a donné naissance à une république provisoire. Au bout de deux ans, un général s'est proclamé empereur. Les Occidentaux, qui espéraient garder leurs avantages, ont approuvé le coup d'état, mais le général est mort presque aussitôt. Empoisonné ? Le pouvoir militaire collectif se délitait. Plus de mille "seigneurs de la guerre" contrôlaient des miettes de

territoire. Anciens officiers ou simples soldats, ou bien bandits comme “le Général Viande de Chien”, avec sa garde de cosaques et son harem de danseuses russes.

– Encore la viande de chien. Vous me mettez l’eau à la bouche.

– Les seigneurs de la guerre cultivaient le pavot pour financer leurs armées. Plus de cent guerres civiles les opposaient les uns aux autres. Avec toutes les terres données à l’opium et aux cultures industrielles comme le coton, les gens ne trouvaient plus à manger. De grandes famines se sont produites en 1921 et 1928. Les gens mangeaient des racines, l’écorce des arbres, de l’argile, des enfants. Les sociétés secrètes retrouvaient de l’influence. Le dernier massacre de missionnaires date de 1925. Le consul tout juste arrivé, cette fois, c’était moi. J’espérais passer mes journées dans les bibliothèques à étudier. J’ai vite déchanté. Si vous remontez la rivière des Perles, vous arrivez à Canton, c’est tout près d’ici. Les nationalistes et les communistes avaient une sorte de gouvernement là-bas. Pour affirmer et affermir leur pouvoir, ils ont poussé les ouvriers à déclencher une grève générale. Ils ont laissé des émeutiers, ou envoyé des émeutiers, chasser les étrangers des concessions internationales de Canton. Les canonnières anglaises ont dû remonter la rivière des Perles pour évacuer les Européens… Tôt ou tard, ils devront rendre aux Chinois tout ce qu’ils leur ont pris, y compris cette île. En ce moment, c’est plus calme. J’ai parfois l’impression que nous sommes dans l’œil du cyclone. Ça va recommencer. Puisque vous écrivez tout sur votre petit carnet, notez qu’on estime aujourd’hui le nombre de bandits à plus de vingt millions. Dix pour cent de la population masculine.

– Vous retournez dans les bibliothèques ? Qu’étudiez-vous ?

– Regardez ce dessin, au mur.

– Je n’ai pas vu ce genre de bateau dans le port.

– C’est une jonque de la flotte de Tcheng Ho[2]. Dynastie des Ming, début du XVème siècle. Vous voyez, neuf mâts, cent vingt mètres : aussi grande que votre paquebot. L’empereur a envoyé Tcheng Ho explorer le monde. Il a effectué sept expéditions en Cochinchine et à Sumatra, à Ceylan et en Inde, dans le golfe Persique, en Arabie et jusqu’en Afrique de l’est. Quatre-vingts ans plus tard, Christophe Colomb est parti avec trois canots qui auraient tenu facilement sur le pont de cette jonque et quatre-vingt dix hommes d’équipage en tout. Tcheng Ho a compté jusqu’à trois cents jonques dans sa flotte et trente mille marins. Imaginez une flotte de trois cents navires aussi grands que le vôtre ! Des navires étables pleins de bétail, des navires citernes remplis d’eau douce, des navires jardins sur lesquels on cultivait des pousses de soja pour éviter le scorbut, des canonnières d’escorte. Il a nettoyé les mers des pirates et

[2] Aujourd’hui, on écrit Zheng He.

rapporté des zèbres et une girafe.

– Je suis allé au Congo, mais je n'ai vu aucune girafe. Juste une panthère apprivoisée.

– Tcheng Ho est mort au cours du dernier voyage. Ses navires avaient des cloisons étanches, cinq siècles avant les nôtres.

– Si le Titanic avait possédé de véritables cloisons étanches, il n'aurait pas coulé.

– L'empereur est mort aussi ; son successeur trouvait que la flotte coûtait trop cher. Un ministre a détruit une grande partie des archives, ce qui ne facilite pas mon travail.

– Cette fumée… Vous brûlez de l'encens ?

– C'est un encens spécial qui éloigne les moustiques. Cela vient d'Afrique, justement. Peut-être est-ce Tcheng Ho qui en a rapporté pour la première fois.

– J'ai vu des arbres à encens en Érythrée. Ils incisent le tronc et recueillent une résine qu'ils mettent à sécher pendant plusieurs mois. Ils pulvérisent la pâte séchée pour produire l'encens.

Quand nous quittons le port de Hong Kong, Ettore me montre un troupeau de ces longues barques que l'on nomme sampans. Elles sont accrochées les unes aux autres et la première rangée est amarrée au quai.

– Regardez, signor Raisin, comme ces barques ressemblent à nos gondoles. Marco Polo a rapporté le plan quand lui est revenu à Venise, certainement.

– Les gondoliers n'habitent pas sur leur gondole… Je vois des femmes et beaucoup d'enfants, mais pas d'hommes.

– Ils travaillent à la journée comme portefaix avec le bambou sur l'épaule, ou l'autre travail du même genre. Ce sont les vagabonds. Quand ils ne trouvent plus de travail, ils prennent le sampan et vont ailleurs.

– Une chose curieuse, que j'ai déjà remarquée à Singapour : quelle que soit l'heure, vous voyez des femmes en train de faire sauter des morceaux de je ne sais quoi dans leur grande poêle, et des gens en train de manger. Ils ne connaissent pas le repas de midi et le repas du soir. On dit que Marco Polo a rapporté les pâtes, aussi, non ? J'ai mangé plus de spaghetti, de tortellini et de ravioli depuis Aden que dans tout le reste de ma vie !

– Ma, certains disent que déjà les Romains mangeaient les pâtes.

Les passagers avec lesquels je jouais aux cartes ont tous débarqué à Bombay – sauf le Japonais qui parle de manière embrouillée. Plusieurs de ses compatriotes sont montés à bord à Hong Kong. Ils restent ensemble dans leur coin. Les hommes parlent fort, les femmes chuchotent. Je les regarde autrement depuis ma conversation avec le consul de Belgique.

Zinzin et Filou

Après des siècles d'isolement, le Japon a décidé de devenir un peuple conquérant plutôt qu'un peuple conquis. Je ressors mon livre d'histoire de la malle.

Vaincue en 1895 par le Japon, l'impératrice a fait les yeux doux au Tsar, lui accordant une concession en Mandchourie pour le transsibérien. Le train allait jusqu'à Port-Arthur, qui présente l'avantage de ne jamais être pris par les glaces. Les Japonais, présents en Mandchourie depuis leur victoire, ne voyaient pas d'un bon œil les Russes construire des gares et un port de guerre. Deux pays belliqueux face à face. La Chine était tombée si bas qu'elle ne pouvait même plus empêcher des étrangers de se faire la guerre sur son propre territoire. En 1905, le Tsar a envoyé sa flotte de Mourmansk. Autre chose que mon petit périple depuis Marseille. La flotte a contourné la Finlande, la Norvège, l'Irlande, l'Afrique. Les Japonais ont eu le temps de préparer une belle embuscade à l'entrée de la mer Jaune. Les Russes avaient conquis l'Asie jusqu'au Pacifique, subjugué Kazakhs et Ouzbeks, Mongols et Tartares. Quelques coups de canons suffiront à terrifier ces yeux bridés, croyaient-ils. Des samouraï armés de sabres sur des jonques à voile… Le Japon a coulé la flotte russe et pris Port-Arthur.

Occupés en Europe de 1914 à 1918, les Occidentaux ont laissé le Japon étendre son influence sur la Chine. De nombreux seigneurs de la guerre chinois, hostiles aux Occidentaux, ont adopté une idéologie "panasiatique", c'est-à-dire pro-japonaise.

L'occident d'un côté, le Japon de l'autre, la Chine au milieu. Un nouvel acteur s'est mêlé au drame après la révolution d'octobre : le *Komintern*, l'internationale communiste. Son envoyé en Chine a fondé le parti communiste chinois en 1921. Moscou finançait aussi le parti de Sun Yat Sen, le Kuo Min Tang, sous prétexte que "les communistes des pays coloniaux doivent collaborer avec la bourgeoisie nationale contre l'impérialisme." Sun est mort en 1925. Son beau-frère, Chiang Kai Shek, lui a succédé.

Avec un livre plus récent, je pourrais en apprendre un peu plus, mais de toute façon nous arrivons à Shanghai et je n'ai qu'à lire les journaux.

À Bombay, à Singapour, à Hong Kong, les Anglais vivent entre eux, mais peuvent se mêler à la population locale s'ils le désirent. À Shanghai, les étrangers habitent dans un immense et somptueux ghetto. Au bout des avenues, il y a des barrières métalliques, des postes de garde, des brigades de gurkhas et de tirailleurs annamites, des automitrailleuses. Chaque grande puissance européenne possède son quartier. Chez les Anglais, les policiers sont des Sikhs à turban, chez les Français des flikhs à képi. Quand on se promène sur le port, on entend les langues de toutes les nations maritimes. Les matelots illettrés savent au moins lire le mot *Bar*, qui brille partout en lettres de néon. Les demoiselles aux cheveux de jais et

aux yeux calligraphiés qui se tiennent devant des portes entr'ouvertes leur adressent le même sourire enjôleur que leurs cousines blondes d'Anvers ou de Hambourg.

Je rencontre M. Müller, un commerçant belge dont Van der Brouck m'a donné l'adresse. Son visage ressemble à un fruit trop mûr. Où ai-je déjà vu ce genre de visage ? Ah oui, au Congo.

– Avez-vous fait bon voyage, M. Raisin ?

– Je vous prie d'excuser mon retard, monsieur. La foule est si dense que j'avais difficile à avancer.

– Huit cent mille Chinois et au moins vingt mille étrangers dans les concessions. Ajoutez-y deux millions d'habitants dans la ville chinoise. Quant aux étrangers, leur nombre ne cesse de croître. Des Russes blancs se sont réfugiés ici après la révolution. Vous verrez, dans les cabarets, ces "danseuses" qui affirment se nommer "Comtesse Boulganska" ou "Princesse Vronska", ou qui se disent anciennes ballerines du Bolchoï. Vraies ou fausses princesses, comment savoir si elles travaillent en secret pour le Komintern ? Les derniers arrivés, ce sont les juifs allemands qui fuient le nazisme.

– Ils s'arrêtent ici parce que c'est le bout du monde ?

– Ils attendent un visa américain. Ils trouvent du travail, ils vivotent. Les concessions sont riches. L'ouverture du canal de Suez a favorisé le commerce à la fin du siècle dernier. Nous avons nos théâtres, nos écoles, nos journaux. Quand les derniers mandarins persécutaient les opposants, ils se réfugiaient ici. Les concessions ont donc bénéficié du talent non négligeable des Chinois les plus modernes. J'importe de l'hévéa et du sucre de l'Indochine française, par exemple. Eh bien, ce sont mes associés chinois qui ont trouvé les bons débouchés.

Ne me sentant pas spécialement tenu par le "vous verrez" de M. Müller, je n'ai pas encore décidé si j'irai rencontrer des aristocrates russes dans les cabarets. Alors que je me promène sur le Bund, la grande avenue qui borde la rivière, une jeune femme aux cheveux noirs me hèle.

– Hey, Goustav ! *How arre you* ?

– Euh, *do we know each other* ?

– Ya Natacha ! Moskva ! Hotel Metrropol !

– *Yes, I remember you...*

Je reconnais ses pommettes haut perchées, son visage tartare, sa voix traînante. Elle porte une robe de soie parsemée de pivoines pourpres et roses qui lui va à merveille. Je la trouve beaucoup plus belle que dans son costume de femme de chambre.

Elle parle le patois anglais qui sert de lingua franca en extrême orient.

– Vous Goustav à Shanghai depuis longtemps ?

– Non, je suis arrivé il y a deux jours. Et vous ?

– Moi déjà trrois ans quitté Moskva.

– Vous travaillez ici ?

– *Da*, je danse dans cabarret Phénix. Venez voirr moi, si vous voulez.

J'y vais le soir même. Je montre patte blanche (c'est-à-dire passeport belge) à deux cerbères chinois déguisés en cosaques. Ils ouvrent une porte à deux battants. Un phénix dans le style russe, ressemblant à l'oiseau de feu des légendes, décore le battant de gauche. Sur celui de droite, un phénix comptant quelques dragons parmi ses ancêtres crache des flammes dorées et exhibe des griffes menaçantes. Dès que je franchis le seuil, je me mets à rire. Comment trouver Natacha ? Dans un hall de gare aussi enfumé que si cinquante locomotives avaient craché leur vapeur, des centaines de personnes dînent et boivent autour d'une piste de danse à peine plus petite que la Grand Place de Bruxelles. Un orchestre prétend ajouter de la musique au tintamarre des voix et des couverts. Un spectacle intermittent se déroule sur scène dans l'indifférence générale. Un magicien nonchalant multiplie les foulards. Un cowboy renfrogné installe son assistante devant un grand panneau de carton, dessine sa silhouette à coups de revolver, puis recommence les yeux bandés. Des fillettes chinoises se contorsionnent comme si leur squelette était constitué de caoutchouc d'Indochine. Entre deux attractions, l'orchestre joue plus fort et une foule énervée se précipite sur la piste pour danser.

À force de chercher des pivoines rouges sur les robes de soie, j'aperçois Natacha. Nous dansons ensemble. Elle m'enlace tendrement. Son corps brûlant affole mes sens.

– La chaleurr terrrible... Nous pourrrions asseoirr et boirre quelque chose.

– Il me semble que toutes les danseuses boivent avec leur partenaire. Si je comprends bien, votre métier consiste à convaincre le marin de passage que vous tomberez dans ses bras s'il vous offre le champagne.

– Vous perrspicace ! Le marrin boit whisky, moi je bois thé déguisé en whisky, moins cherr et aussi, éviter devenirr ivrre et alcooliste.

– En fin de compte, vous ne tombez pas dans ses bras.

– Parrfois négociation commerrciale en dehorrs les heurres de trravail.

– Vous vous souvenez, dans la chambre de l'hôtel Metropol, nous avons failli, euh... J'étais trop jeune. Ce que nous n'avons pas fait ce jour-là, nous saurions peut-être, ce soir...

Je vois vu sur le visage de Natacha un sourire mutin et je découvre qu'il est déjà gravé dans un coin de ma mémoire.

– Pauvrre Goustav, pas possible. À Moskva, je n'avais pas la grrande valeurr. Aujourrd'hui, je suis beaucoup pourr vous trrop chèrre !

Je deviens aussi rouge que ses pivoines. Je m'imagine la giflant avec une liasse de dollars

comme un personnage dans un mauvais film. La présence soudaine de M. Müller ne fait qu'augmenter mon embarras.

– Eh bien, je vois que vous avez voulu vérifier ce que je vous disais. Jolie brune, une fois ! Bolchoï ?

– Non, Metropol.

– Je viens souvent ici. Devant, c'est le spectacle pour les gogos. La salle la plus intéressante se trouve derrière. N'y entre pas n'importe qui ! Venez, vous allez bénéficier de mon sauf-conduit.

Je prends congé de Natacha et accompagne M. Müller. Il salue deux autres cerbères cosaques, qui écartent deux autres phénix pour nous permettre de franchir un long couloir plongé dans une luminescence verdâtre. Alors que le bruit de la première salle s'évanouit peu à peu, un nouveau brouhaha nous appelle au bout du couloir.

– Connaissez-vous ce claquement, M. Raisin ?

– Attendez... Je l'ai déjà entendu quelque part : à Hong-Kong. C'est le bruit des dominos.

– Le mah-jong.

Nous entrons dans une salle de jeu presque aussi vaste que le cabaret. Il y a des tables de roulette, de baccara et de divers jeux que je ne connais pas. Dans un coin, des dizaines de Chinois jouent au mah-jong, cigarette au bec. M. Müller s'installe à une table de baccara et commande un double whisky. Je me contente de regarder, en prenant des notes comme un bon petit reporter. Je commande une tasse de thé en l'honneur de Natacha. J'ai l'impression que les joueurs transpirent encore plus que les danseurs de tout à l'heure, qui sautaient pourtant comme des kangourous. Une âcre odeur de sueur se mêle à l'arôme du tabac et aux parfums capiteux des femmes.

Il me semble que nous avons passé la moitié de la nuit dans la salle de jeu, mais je ne m'ennuie pas. Le spectacle des joueurs me fascine. Certains, pris par un soudain accès de fièvre, hurlent comme des fous. Je me demande si l'un d'eux va bientôt se tirer une balle dans la bouche, comme au cinéma. J'admire un groupe d'Anglais flegmatiques et d'Anglaises impassibles, qui traitent les chiffres de la roulette avec le mépris qu'ils méritent.

J'entends que l'on m'appelle. C'est M. Müller. Je comprends en le voyant que les joueurs boivent beaucoup plus de whisky que les cavaliers des danseuses.

– F-fini.

– Déjà ?

– J'arrête toujours au b-bout d'une heure, euh, bout d'une heure, que je p-perde ou que je gagne, c'est un p-principe, savez-vous, euh, principe.

– Alors vous avez gagné ou perdu ?

– Gagné. B-beaucoup gagné. Beaucoup. Ça rattrape un peu tout ce que j'ai p-perdu. Un p-peu, tout petit peu. Ah, nous allons fêter ça, M. R-raison. N'allons pas rester ici. La b-brunette... Rien du tout, cette brunette. Ces Russes, savez-vous, des paysannes. Toutes des paysannes, même les p-princesses. Le raffinement... Venez, je vais vous, vous montrer, euh, vous montrer le vrai r-raffinement, une fois.

Nous marchons dans des ruelles sombres. Par moments, je dois aider M. Müller à marcher. Il n'a tout de même pas perdu le nord. Il semble s'appuyer sur une porte pour se reposer. Soudain, j'ai l'impression que la porte disparaît. Au lieu de s'ouvrir comme une honnête porte plantée sur ses gonds, elle s'efface par je ne sais quel sortilège. Nous entrons dans une pièce aussi noire que la rue.

– V-vous vous demandez où nous sommes arrivés, je p-parie. Ah ah, surprise, mon jeune ami, surprise ! Mme Liao, vous êtes là ?

– *Good evenin', mista Mila*...

C'est la magie de la porte en sens inverse. Une femme sans âge, portant une lanterne rouge, se matérialise à quelques mètres de nous. Aussitôt, des griffons et autres animaux fantastiques se mettent à danser sur la laque noire qui recouvre les murs. À vrai dire, j'ai vu dans les rues de Shanghai de vulgaires chiens qui paraissaient façonnés par un sculpteur maladroit ou très cruel, de sorte que les peintures murales décrivent peut-être des animaux réels. Nous suivons la lanterne jusqu'à une salle aussi étroite et longue qu'un wagon de chemin de fer. Pour accentuer la ressemblance, des demoiselles chinoises assises des deux côtés de la salle s'occupent comme on le fait en voyage : elles lisent, devisent, jouent aux cartes et au mah-jong. M. Müller murmure quelques mots à l'oreille de la dame sans âge. Il me semble qu'une partie du pactole amassé au baccara glisse dans la manche de la dame. Deux des passagères se lèvent. Elles marchent à petits pas, entravées par leur robe de soie. Le héron qui orne l'une des robes se dandine, les branches de pommier fleuries brodées sur l'autre robe tremblent comme au souffle du vent.

De nouveau, je suis la lueur tremblante d'une lanterne dans un couloir sombre. Je n'ai pas bu d'alcool, mais je dois être fatigué. M. Müller, la femme au héron et la dame sans âge ont disparu je ne sais comment et je me tiens debout au milieu d'une chambre sans me souvenir d'y être entré. Une jeune femme que je ne connais pas allume des lampes à huile avec un long bâtonnet. Son visage sort lentement de l'obscurité. Des fleurs de pommier luisent dans la pénombre. Je sens mon cœur se serrer : je n'ai jamais vu une femme aussi belle.

– *My name Blue Iris*.

– Gustave.

Elle prononce les mots anglais du bout des lèvres, en hésitant. Elle paraît très timide. Je me

demande si c'est un jeu, un aspect de ce raffinement dont parlait M. Müller. Elle veut me laisser penser que jamais aucun homme n'est entré dans sa chambre avant moi. Elle m'invite à m'asseoir dans un fauteuil et me sert une tasse de thé.

– Vous de quel pays ?

– Belgique.

– Ah... Comme mista Mila.

Elle m'offre une pipe en prononçant un mot d'une voix si douce que je le lis sur ses lèvres plutôt que je ne l'entends.

– Opium.

– Non, merci.

Elle allume des pastilles d'encens ou de je ne sais quoi. Leur parfum musqué me semble s'insinuer dans mon cerveau. Je ne dors pas, mais je crois que je ne saurais pas réciter mes déclinaisons latines. Devant un des murs se dresse une armoire de bois verni aussi ouvragée qu'une cathédrale gothique. Je passerais des heures à la visiter si j'avais une bonne loupe. Iris Bleu en sort une sorte de guitare, dont elle accorde les cinq cordes pendant que je tente de me souvenir de ce que j'ai lu sur les gammes chinoises. Griffant les cordes avec un plectre d'ivoire, elle commence à chanter d'une voix gutturale très différente de sa voix parlée. Je peux d'autant mieux comparer les deux voix qu'elle murmure quelques mots en anglais de temps en temps.

...au bord de la rivière couleur de jade...

...brume du soir sur les eaux nonchalantes...

...vestiges d'un palais des temps anciens...

...les ajoncs parfois écoutent le murmure du vent...

...lamentation...

...écho étouffé d'une mélodie...

...roucoulement de la flûte et rires perlés...

...spectres des dames et guerriers...

...ici, jadis, sans penser au lendemain, s'amusaient sous la lune...

Est-ce l'effet de la mélodie envoûtante, de l'encens, de la beauté parfaite d'Iris Bleu ? J'imagine l'antique palais lavé par la rivière inexorable du temps. Devenu un noble chinois d'antan, je rêve en écoutant le chant d'une courtisane. Mon esprit embrumé hésite entre courtisane et concubine, contisane et courtubine. Je ne détache pas mon regard de sa silhouette gracieuse, pourtant elle semble changer d'un instant à l'autre, d'un siècle à l'autre. Les fleurs de pommier tombent sur le sol. Superposition de robes de gaze fantomatiques. Cheveux dénoués. Chairs nacrées. Je rêve que je comprends le chinois. Ce bonheur incertain,

l'ai-je éprouvé dans une vie antérieure ?

Je me réveille dans ma chambre d'hôtel. Je me souviens vaguement d'un taxi. M. Müller ne se souvient de rien.

– Ah, mon garçon, quelle foutue gueule de bois !

M. Tchen, l'ancien camarade de séminaire de l'abbé, m'a donné l'adresse d'un cousin qui parle français. Je lui écris un petit mot. Il m'appelle au téléphone. Comme j'hésite à sortir seul des concessions, il vient me voir à l'hôtel. C'est un adolescent menu et timide, qui ressemble à un mulot. Il me tend une carte de visite portant l'inscription "Chen, calligraphe".

– Tchen et Chen, c'est différent ?

– Le même caractère en chinois et la même prononciation, monsieur. On écrit Tchen en français et Chen en anglais, parce que les Anglais prononcent tch pour ch.

– En quoi consiste le métier de calligraphe ?

– J'écris les belles inscriptions, avec un pinceau épais, pour enseignes des boutiques ou pour rouleaux porte-bonheur que les gens accrochent au mur.

– Qu'écrivez-vous sur un rouleur porte-bonheur ?

– Eh bien, "prospérité et longévité". J'en vends beaucoup aux étrangers. Pour les Chinois, je suis trop jeune. Trop maladroit. Seuls boutiquiers les plus pauvres me commandent les enseignes.

– Dites, M. Chen, il y a des fumeries d'opium, à Shanghai ?

– Certes. Vous voulez fumer l'opium ?

– Oh non, mais mon patron espère que je rapporterai une enquête sur l'opium.

– Dans le quartier chinois. Dangereux pour l'étranger. Heureusement, vous êtes petit.

– Je pourrais passer pour un Chinois, à votre avis ?

– Avec les cheveux blonds, impossible.

– Je peux les teindre en noir. Attendez… Encore mieux : je vais me raser la tête.

J'essaie de me raser la tête tout seul, mais j'ai peur de me couper. Je vais chez un coiffeur. Je ne me reconnais plus quand je me regarde dans la glace. Je me sens aussi nu et ridicule qu'un mouton fraîchement tondu. J'achète une casquette. M. Chen me félicite.

– Bonne idée, casquette. Avec, vraiment vous avez l'air chinois.

– Il faut espérer que personne ne tentera d'engager la conversation avec moi.

– Je dirai vous êtes sourd-muet.

Nous prenons un taxi. Au bout de quelques minutes, M. Chen demande au chauffeur de s'arrêter et nous montons dans une autre voiture. En guise d'explication, M. Chen prononce un mot chinois qui ressemble à un miaulement.

– *Nghien*.

– Hein ?

– Le mot pour la personne qui a besoin de l'opium mais n'a pas eu la dose. Il risque se perdre et nous emmener dans un endroit dangereux, ou bien avoir l'accident.

– Comment reconnaissez-vous qu'il est, euh, machin ?

– Son regard vague, son parler pâteux.

Le taxi nous dépose dans un quartier misérable. Je me demande ce que Chen a voulu dire par "endroit dangereux". J'ai vaguement vu, à la lueur des phares, une ruelle bordée de maisons de terre. Le taxi étant reparti, la nuit la plus noire répand son encre autour de nous. Je sens des présences humaines et animales, j'entends des grognements étouffés. Pourquoi n'éclairent-ils pas les rues ? Je me dis que les Chinois, avec leurs yeux de chat, voient mieux que nous dans la nuit.

– Je ne sais pas comment vous arrivez à vous débrouiller sans lanterne dans ce dédale obscur, M. Chen.

– Je n'y vois rien. Je comptais sur vous, M. Rei Zen.

– Sur moi ? Je ne suis jamais venu ici.

– Avec vos yeux ronds de chat, vous voyez dans le noir…

Au moins, mon odorat fonctionne comme en plein jour. Un parfum de porc grillé et de fruits trop mûrs se mêle à des odeurs d'urine, de sueur et de sexe.

J'aperçois enfin une lueur rougeâtre. Nous descendons quelques marches et entrons dans une sorte de réduit éclairé par une unique lanterne. Je crois d'abord que c'est un entrepôt où l'on conserve des tas de vieux vêtements, et puis je vois que les amas de haillons fument de longues pipes posées sur le sol. Je ressens un mélange de honte et de pitié en observant ces êtres prostrés, qui n'ont plus figure humaine. J'appartiens au monde barbare qui a détruit l'antique civilisation chinoise par appât du gain… Enfin, je n'y suis pour rien. Je n'ai pas à me sentir coupable. La destruction était peut-être nécessaire. Le phénix va renaître de ses cendres. La dynastie mandchoue serait morte de toute façon, avec ou sans opium. Les Anglais et leurs alliés ont abrégé son agonie.

– Partons d'ici, M. Chen. Je dirai à mon patron que l'opium ne constitue pas un bon sujet pour un reportage. En tout cas, je n'ai pas envie d'entreprendre une enquête sur cette question. Si nous restons une minute de plus, je vais tourner de l'œil.

– Que signifie "tourner de l'œil" ?

– M'évanouir, perdre connaissance.

– Nous ferons mieux retourner dans la concession internationale.

– Je ne vais pas rester dans cette enclave protégée jusqu'à mon départ. M. Tchen m'a dit

que vous pourriez trouver le temps de me montrer un peu la Chine.

– Quelle Chine, M. Rei Zen ?

– J'aimerais aller à Pékin et voir la Grande Muraille.

– C'est l'excellent projet. Moi, je n'ai jamais vu la Muraille. Je me réjouis découvrir cette construction grandiose qui fait honneur la Chine.

Je ne peux pas emporter ma valise. M. Chen me donne un baluchon de coton gris contenant une veste molletonnée.

– Tant que nous dans le sud, M. Rei Zen, une chemise et pantalon suffisent vous. Quand nous arriverons dans le nord, ou si nous franchissons la haute montagne, vous porterez veste chinoise. Je vous conseille laisser votre montre-bracelet à Shanghai. Nous devons éviter tenter les gens avides que nous croiserions en chemin.

– Et ma trousse de toilette ? Elle ne contient rien de tentant.

– Montrez. Ceci, qu'est-ce donc ?

– Un rasoir de sûreté. On me l'a donné en Amérique. Vous voyez, on insère une lame Gillette dans cet emplacement. On la jette après usage.

– C'est l'invention admirable, mais je crains que cela ne suscite convoitises. Le rasoir ordinaire conviendrait mieux.

Je commence ma carrière de sourd-muet en traversant la foule résignée qui campe sur le parvis de la gare. Des familles entières, installées sous des auvents de toile, semblent attendre le train depuis l'époque de la dynastie mandchoue. Les jeunes enfants se promènent les fesses à l'air, car les Chinois trouvent inutile de laver et relaver des langes. Je regrette que M. Chen m'ait dissuadé d'emporter mon appareil photographique.

Une foule aussi dense, mais moins morose, s'entasse dans notre wagon. Les passagers se réjouissent d'être enfin partis. Assis en tailleur sur les banquettes et les porte-bagages, ils jouent aux cartes en jacassant et en riant. Les femmes ont posé des braseros par terre et préparent la soupe. Les joueurs, les réchauds et la locomotive fument à qui mieux mieux.

Nous nous enfonçons à la fois dans l'intérieur du pays et dans le passé. Aux automobiles et aux tramways de Shanghai succèdent des chars à bœufs, des ânes bâtés, des plates-formes à deux roues semblables à nos brouettes. Une mosaïque de jardins potagers et de champs minuscules s'étend entre les villages.

Alors que nous avons passé une nuit et la moitié d'une matinée dans le train, il s'arrête. Les passagers se penchent par la fenêtre. Un contrôleur marche à grand pas le long de la voie en répétant une phrase. Je demande à Chen ce qu'il dit.

– Le train est arrêté, monsieur.

– Hmm. Ça, je le vois.

Les passagers se mettent à descendre avec leurs bagages. Nous les imitons. La voie ferrée plonge brusquement dans une rivière en crue.

– Nous continuons à pied, M. Chen ? Je ne suis pas mécontent de me dégourdir les jambes. Je suis devenu chinois si brusquement que je n'ai pas pris l'habitude de m'asseoir en tailleur. Et puis, rien ne vaut la marche pour découvrir un pays.

– Nous trouverons peut-être un autre train plus loin.

– Ah, cela fait du bien de mettre un peu d'air dans mes poumons à la place de la fumée.

Des badauds observent la chute des rails dans l'eau. Leur conversation me semble très véhémente.

– Que disent-ils ?

– Certains espèrent que le train prochain plonge dans la rivière. Ils imaginent la belle gerbe d'écume, les jets de vapeur. Les autres reprochent le désir morbide.

– Moi aussi, j'aimerais bien voir un train plonger dans l'eau.

– Ici, nous sommes la campagne, les gens ne pensent pas rationnel. Personne ne croit les accidents. Leur avis, la rivière sortie de son lit pour couper chemin de fer.

– La rivière est jalouse du train ? Que lui reproche-t-elle ?

– Les traits de fer rampent sur le sol pour le train et volent dans le ciel pour électricité et téléphone, perturbent lignes d'énergie.

– Où sont-elles, ces lignes d'énergie ?

– Tout l'univers. Nous ne voyons pas, mais nous pouvons sentir si nous sommes attentifs. Nous avons les géomanciens qui connaissent.

– Les rivières charrient beaucoup de limon. Leur niveau monte, on élève des digues, le niveau monte encore plus, jusqu'au jour où les digues cèdent. Les lignes d'énergie n'y sont pour rien, les gens qui ne draguent pas la rivière pour beaucoup.

– Si vous cherchez responsabilités humaines, alors devez considérer que la Chine n'a pas retrouvé équilibre. Il y avait grand désordre. Seigneurs de la guerre comme aux époques anciennes, bandits, famine. Le général Chiang Kai Shek allié avec les communistes. Vous connaissez Kuo Min Tang ? Parti de Chiang Kai Shek.

– Oui, j'ai lu un livre d'histoire.

– Kuo Min Tang et communistes ont vaincu les seigneurs de la guerre et unifié la Chine, c'était 1926 et 1927. Les communistes avaient promis aux paysans les débarrasser des usuriers et annuler les dettes, mais bourgeois du Kuo Min Tang ont pris parti des propriétaires. Chiang Kai Shek s'est retourné contre ses alliés. C'est le dictateur comme ceux que vous avez en Europe. Ses partisans fondé la société secrète des chemises bleues. Comme

les chemises noires de Mussonini.

– Mussolini.

– La Société des Nations a approuvé ses actions. Anglais et Américains ont soutenu, Français donné les armes, Allemands envoyé les conseillers. Il s'appuie sur les notables, les étrangers et les bandits. Un seigneur de la guerre plus fort que les autres.

– Il me semble que vous ne l'aimez pas beaucoup.

– Lui a massacré au moins cinq mille ouvriers à Shanghai. Encerclé les communistes qui tenaient les campagnes. Ne contrôle pourtant que la région de Shanghai et du Yang Tse. A perdu Tibet et Mongolie. Les Japonais ont pris la Mandchourie et là ont installé Pu Yi, dernier empereur. Il y a encore les seigneurs de la guerre partout. Les derniers communistes enfuis au nord, menés par Mao Tse Toung. Propriétaires et usuriers sont revenus, mais Chiang n'arrive pas percevoir les impôts. Son pouvoir repose sur trafic de l'opium. Comment voulez-vous les gens draguer les rivières et consolider les digues dans ces conditions ?

Nous avons beaucoup marché. La route, bombée comme un gros serpent, surplombe parfois des champs inondés, parfois des rizières tout aussi inondées. On reconnaît ces dernières aux bataillons de paysans – hommes, femmes et enfants – qui fouillent la vase comme des hérons pour repiquer le riz. Nous dormons chez les villageois. Ils habitent avec quelques porcs et poulets dans des petites fermes bâties en briques crues. Ils font cuire des légumes et des galettes sur les parois d'un four accolé au mur extérieur de la maison et protégé par un auvent.

– Quel est donc ce délicieux légume, M. Chen ?

– Vous appelez potiron, je pense.

– Le potiron n'a pas ce goût-là. On dirait de la châtaigne. Je préfère cette nourriture paysanne aux dîners dans les restaurants de Shanghai.

– Nous avons restaurants excellents à Shanghai.

– Leur cuisine est trop raffinée pour moi. Les repas me fatiguaient, à la fin.

Ce délicieux légume, ou un autre, m'irrite les boyaux. J'ai pris la précaution d'emporter mes pilules roses d'Enterox.

– Vous avalez le médicament ? me demande Chen.

– J'ai mal au ventre. Je me suis détraqué l'intestin au Congo. J'ai bien fait de ne pas laisser mes pilules à Shanghai avec ma montre et mon rasoir.

– Vous auriez pu laisser. Ici, en Chine, nous connaissons les remèdes anciens. Nous avons acupuncture.

– Acu-quoi ?

– Acupuncture. Je vous ai parlé les lignes d'énergie dans l'univers. Traversent aussi notre

corps. Nous plantons les aiguilles pour la régulation des lignes d'énergie. Si vous avez mal au ventre, nous plantons les aiguilles dans le poignet.

– Non merci. Pourquoi pas dans le ventre ?

– La ligne d'énergie passe dans le poignet. D'ailleurs, sans les aiguilles, possible appuyer avec le doigt. Je vous montre.

– Eh, aïe !

– La petite douleur au poignet maintenant, mais la grande douleur au ventre disparaît.

– Dites ce que vous voulez, je prends mes pilules roses quand même.

Des paysans vivant à mi-chemin entre Shanghai et Pékin nous accueillent de manière si généreuse que Chen propose de révéler mon identité. Je donne mon accord d'autant plus volontiers que j'en ai assez de jouer les sourds-muets et de devoir lui parler en cachette.

– J'ai dit que vous étiez le voyageur venu d'au-delà des mers. Ils veulent rassembler le village ce soir pour la grande veillée en votre honneur.

– Voilà qui est chic ! Au moins, j'aurai quelque chose à raconter dans mon reportage.

La salle des fêtes se trouve dans un grenier au-dessus d'une étable. On y entre par la fenêtre, en grimpant sur une échelle. Deux garçonnets et une fillette assis dans un coin produisent des sons en soufflant dans un pipeau, en frappant une famille de petits tambours et en raclant un cousin oriental du banjo. Faute de connaître les lois de l'harmonie chinoise, j'ai l'impression qu'ils jouent chacun pour soi. Je ne peux pas non plus leur donner un âge. Ces enfants sont peut-être déjà adultes. De temps en temps, la joueuse de banjo chante et sa voix gutturale me rappelle celle d'Iris Bleu.

Nous jouons au furet. Enfin, c'est le nom que ce jeu porte autour du feu de camp chez les scouts. Les villageois sont accroupis le long des murs. Trouvant cette position pénible, je m'assois. Nous tenons dans notre dos une série de foulards noués, le long desquels court un anneau. La fillette dirige le trio de musiciens. Quand elle s'arrête, la personne possédant l'anneau vient au centre de la pièce se donner en spectacle.

Un paysan commence à danser. Chen murmure une explication.

– C'est la danse du chien.

Il aurait pu dire aussi bien "la danse du tigre" ou "la danse du serpent". Filou, le chien de Mme Merle, ne dansait pas de cette manière. Les spectateurs rient quand il se gratte les puces ou je ne sais quoi. Ils rient encore plus quand l'un raconte des blagues salaces, quand l'autre imite le maire, etc. Je ne comprends pas les paroles, mais les grimaces et les cabrioles m'amusent, si bien que je ris comme tout le monde. Il y a dans tout cela un charme enfantin qui me rappelle l'époque heureuse de la patrouille des Écureuils

Zinzin et Filou

La fillette est finaude. Elle sait où se trouve l'anneau. Elle a peut-être des complices qui lui adressent un clin d'œil quand il passe dans leurs mains. Le tour de Chen arrive. Il sort des pièces de monnaie de ses poches, les pose sur sa main et les recouvre de son mouchoir. De l'autre main, il ôte le mouchoir. Les pièces ont disparu ! Le point d'exclamation marque l'étonnement des paysans. Chen appelle le flûtiste et lui tire les pièces du nez et des oreilles. Les spectateurs se moquent du gamin.

– Tu nous as caché que tu étais rempli d'argent.

– C'est la poule aux œufs d'or.

– Je viendrai te voir demain. Tu m'en donneras bien un peu !

J'ai eu le temps de me préparer. Au moment où je reçois l'anneau, je vois la fillette sourire. Je tente de le pousser plus loin, mais elle cesse de jouer.

– Je vais chanter une chanson de mon pays, dis-je à Chen.

M'ont recruté les sergents
Pour partir au régiment.
Voici ta veste et ta capote,
Ton ceinturon, ta culotte.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?
Demain, sonne le clairon,
Sur la route marcherons.
Dessus la plaine de Flandres,
Le ciel a couleur de cendre.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?
Je dois charger mon fusil :
Voici déjà l'ennemi.
De tous côtés ça mitraille,
C'est ma première bataille.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?
Mes camarades sont morts,
L'ennemi était plus fort.
Tout seul, je ne sais que faire,
Je ne peux gagner la guerre.
L'herbe est dans le pré,

Qui va moissonner ?
Ils n'ont plus besoin de moi :
Je rentre au pays tout droit.
Adieu fusil, baïonnette,
Bientôt je verrai Jeannette.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?
J'entends soudain : "Halte là !
Où t'enfuis-tu, beau soldat ?"
M'ont capturé les gendarmes :
Nulle pitié pour mes larmes.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?
M'ont condamné, quel malheur,
À mort comme déserteur.
Maintenant sous la potence
Corde au cou je me balance.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?
Je vois tous mes compagnons
Pressés jusqu'à l'horizon.
Leurs silhouettes transparentes
En silence se lamentent.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?
Attendez-moi, mes amis,
Pour monter au paradis !
Dessus la plaine de Flandres,
Le ciel a couleur de cendre.
L'herbe est dans le pré,
Qui va moissonner ?

Chen traduit les couplets au fur et à mesure. J'ai le temps de reprendre mon souffle. Personne ne comprend la langue de Shanghai, donc il traduit en mandarin. Le maire, qui connaît un peu ce langage officiel, retraduit en dialecte local. Les villageois paraissent de plus en plus étonnés. À la fin, ils se lèvent sans dire un mot, les uns après les autres, et viennent me

saluer. Certains saisissent mes mains et les secouent. Je lis sur leur visage une stupéfaction profonde. Comme s'ils avaient découvert qu'un habitant de la planète mars, malgré sa peau vert pomme et les cornes d'escargot sortant de son front, pouvait éprouver les mêmes émotions qu'un être humain.

La soirée se prolonge jusqu'à minuit, c'est-à-dire fort tard pour des paysans qui doivent se lever le lendemain à l'aube. Nous dansons et chantons, jouons aux dés, dévorons un succulent festin. J'admire la joie simple, bon enfant, sans arrière-pensée, qui illumine les visages. Où ai-je déjà vu ce genre de joie ? Des villageois heureux, une fête ou une kermesse… Les tableaux de Bruegel ! Les Chinois n'ont pas rompu les liens qui les attachent au passé. Les dynasties s'effacent, mais les paysans maintiennent l'ordre des choses sous le ciel.

Nous trouvons une autre ligne de chemin de fer et prenons le train jusqu'à Pékin. À la suite du succulent festin, c'est Chen qui a mal au ventre.

– Je vous prie m'offrir une de vos pilules, monsieur.

– Mais non, Chen. Je vais vous appuyer sur le poignet. La petite douleur chasse la grande !

Nous atteignons la Grande Muraille.

– N'est-ce pas le monument glorieux, monsieur ? Existe-t-il rien de tel ailleurs dans le monde ?

– Je ne sais pas… Les Égyptiens ont leurs pyramides, nous avons nos cathédrales. Les êtres humains unissent leurs efforts pour élever des poèmes de pierre qui les dépassent. Je suis toujours ému quand je pense aux simples soldats de la vaste armée des bâtisseurs. Oui, je me sens tout secoué. Comme si je voyais toutes les pyramides ou toutes les cathédrales à la fois. D'autant plus émouvant, ou peut-être pathétique, que cette muraille n'a jamais servi à rien.

– A longtemps protégé l'empire, monsieur.

– Bah, j'en doute. Elle n'a arrêté aucun barbare. Les Mongols l'ont franchie. Au lieu de maintenir les Mandchous au-delà des murs, les Ming les ont appelés à la rescousse pour les aider à vaincre je ne sais quelle révolte paysanne. En Europe aussi, il y avait des fortifications jadis. On dit que la ville de Sparte se passait de murailles, seule de toutes les cités grecques. Qui aurait été assez fou pour l'attaquer ? Ces grands murs disent la fragilité de l'empire plutôt que sa force. La Chine a tenté de se fermer aux courants du monde, alors les Anglais l'ont détruite avec leur opium. Elle retrouvera sa puissance quand elle saura s'ouvrir.

Nous retournons à Shanghai. J'ai séjourné près de trois mois en Chine. Avant de reprendre le bateau, je demande à Chen de m'emmener au zoo. Je me dirige vers le pavillon des fauves et je m'approche d'une cage portant l'étiquette "léopard d'Afrique".

Zinzin et Filou

– Gaufrette ! Viens ici, ma douce… Regardez comme elle m'obéit, Chen.

– Vous connaissez le léopard ?

– Je l'ai rencontrée au Congo. J'ai revu son maître en Amérique. Il m'a dit qu'il l'avait vendue au zoo de Shanghai. Pauvre Gaufrette… Tu aimerais mieux te promener en liberté. Elle est bonne et gentille, en tout cas c'est ce que m'ont dit les gamins là-bas.

Je rentre sur un navire allemand, le Von Humboldt, qui va à Hambourg. Je tente, en vain, de persuader une passagère bavaroise de venir dormir dans ma cabine, qui est beaucoup plus belle que la sienne. J'ai étudié l'allemand au collège, mais on ne m'a pas dit comment faire la cour à une dame dans cette langue. Je lui donne en exemple le Werther de Goethe, qui se suicide par amour.

– Le voilà bien avancé ! Ne vaut-il pas mieux céder à nos pulsions naturelles, surtout quand la brise tropicale nous frisotte les nerfs ?

J'aurais dû réussir dans mon entreprise. Six semaines de traversée – durée idéale pour une amourette. La demoiselle a deviné que je n'y crois pas. Les souffrances du jeune Werther, je m'en bats l'œil. Si je vante les charmes de l'amour en mer, c'est que j'espère évoquer le corps d'Iris Bleu en caressant celui d'une autre femme. J'ai laissé mon cœur et mon esprit en Chine. Je suis sûr d'avoir passé la nuit la plus extraordinaire de ma vie auprès d'une courtisane à Shanghai, pourtant je ne me souviens de rien. Maudit encens, ou maudit opium. Je perds des heures à regarder la danse monotone des vagues. J'espère que le fiel de l'ennui saura décaper la laque d'amnésie qui enrobe ma mémoire.

Je me couche de bonne heure. Si au moins je pouvais la rencontrer dans mes rêves.

7 Au Brésil

Pendant plusieurs mois, je me promène dans les rues de Bruxelles en rêvant de Shanghai. Mme Merle voit bien que j'ai la tête ailleurs.

– Tu as besoin de te remettre de tes émotions, mon Zinzin. Des péripéties pareilles, ça n'arrive pas à tout le monde.

– Vous avez gardé tous les numéros du *Petit Nouveau*, Mme Merle ? Je vais pouvoir lire mes aventures. Comment il a appelé ça ? *Zinzin en Égypte*. Voyons… Un tombeau égyptien qui sert de cachette. Il s'est inspiré de ce que m'a raconté Henri de Monfreid. Pas bête. Ah, mais je rencontre Henri de Monfreid lui-même… Bien croqué. Il s'est inspiré de je ne sais quelle vieille image : De Monfreid possède encore son vieux boutre, avec sa voile latine et son antenne, et non l'Altaïr. Le colporteur portugais est réussi, lui aussi. Ces deux détectives sont vraiment trop drôles !

Pour la première fois, Erdé a construit une intrigue solide. Je sais qui féliciter : depuis qu'il est marié à Yvonne (alias Erdée), non seulement il rend ses planches à l'heure, mais il y pense à l'avance. Je trouve tout de même un reproche à lui adresser.

– Tu devrais donner de vrais noms à tes deux détectives. V33 et V34, ça ne va pas. On dirait des noms d'espions.

– Je ne peux pas les appeler Van der Broek et Van der Brouck, avec tous les lecteurs français.

– Eh bien, Broek, c'est un pont. Tu n'as qu'à les appeler Dupont et Durand.

– Je vais y penser.

L'influence d'Yvonne n'a pas que du bon. Elle adore l'abbé et se montre plus royaliste que le roi dans la soumission au pape, la dévotion à Bernadette de Lourdes et Thérèse de Lisieux, et surtout la haine des juifs. Le *Petit Nouveau* contient des articles vantant le fascisme et le nazisme. Erdé ne les écrit pas, mais il les publie puisqu'il est rédacteur en chef. Un petit entrefilet signale que les Allemands envisagent d'envoyer leurs juifs à Madagascar. "Pauvres Malgaches ! Ils n'ont rien demandé ! Envoyez-les où vous voulez, Herr Hitler, mais pas chez nous. Nous en avons déjà bien trop !"

Erdé écrit lui-même un éditorial chaque semaine. Dans l'un d'eux, il s'en prend aux mauvaises revues qui exaltent des actrices de cinéma immorales et se complaisent à raconter

des faits divers infects, bref corrompent la jeunesse. “N’importe quel enfant peut les acheter dans n’importe quelle aubette… On y loue le vice, on y exploite le scandale. Et ça se vend ! Des Jacob, Rosenbaum et Lévy font fortune. Ils répandent leur poison en s’attaquant surtout à la jeunesse. Eh bien, de toute cette littérature nuisible on devrait faire un paquet que l’on attacherait à une meule pour le jeter au fond de la mer. Sans oublier d’y attacher aussi ceux qui vivent de ces immondices.”

Je ne vois rien de bien dangereux dans la fascination qu’exercent les stars du cinéma et les faits divers. Je parle de cet éditorial à Erdé. Il fait l’étonné.

– Les jeter au fond de la mer ? Ce n’est pas du tout mon style. Tu es sûr ? C’était quand ?

– Il y a huit ou neuf mois. Je lis les vieux numéros quand je reviens de voyage.

– Tu sais, je n’écris pas tous les éditoriaux.

– Si quelqu’un corrompt la jeunesse, c’est toi. Tu répands le poison de l’antisémitisme.

– Tu dois bien admettre que les juifs contrôlent la haute finance et le commerce international. Les attaquer, c’est de la légitime défense.

– Tu appelles au meurtre. Bel exemple de morale chrétienne.

– Je ne veux pas vraiment les tuer. C’est une blague pour les gosses.

L’abbé s’est trouvé une nouvelle marotte : la disparition de l’explorateur Fawcett dans la jungle d’Amazonie.

– Dites, M. Raisin, si vous le retrouviez, cela aurait de la gueule, non ?

– Vous voulez dire, comme Stanley retrouvant Livingstone : “*Dr. Livingstone, I presume*.” Il avait toute une expédition, si je me souviens bien, financée par le *New York Herald*. Des millions de dollars. Je ne vous savais pas si généreux, M. l’Abbé, sauf votre respect.

– Eh bien je vais vous dire, M. Raisin, Stanley vous ressemblait. Il était anglais. Il est parti en Amérique comme mousse sur un bateau, et puis il est devenu reporter. Ensuite, hmm, il a participé à la guerre de Sécession, d’abord comme sudiste, ensuite comme nordiste

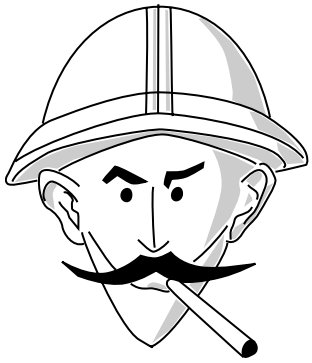
– C’est ce qu’on appelle l’objectivité journalistique, je présume.

– Vous savez que je n’aime pas beaucoup les Anglais et les Américains, mais je suis prêt à considérer Stanley comme un Belge d’honneur. C’est tout de même lui qui a pris possession de la rive gauche du Congo au nom du roi Leopold !

– D’autre part, votre Facette est moins connu que Livingstone. Et tout cas, je n’ai jamais entendu parler de lui.

– Fawcett. Colonel Percy Harrison Fawcett de l’armée des Indes, né en 1867. J’ai prêté son journal à Erdé, il l’a mis dans son tiroir sans le lire, comme d’habitude. Vous pouvez me le rendre, Erdé ?

– Bien sûr. J'allais en commencer la lecture, savez-vous !



– Vous verrez, Raisin, c'est fascinant. À son retour des Indes, il est devenu explorateur. La Société Royale de Géographie l'a envoyé tracer la frontière entre la Bolivie et le Brésil en 1906. Il n'existait pas de cartes. La région est riche en hévéa, peut-être en pétrole. Comme la frontière était mal définie, ils ont appelé la Société Royale, un organisme neutre, pour réduire le risque de conflits. En Bolivie, Fawcett habitait dans une ville située à six mille mètres d'altitude. La moitié de la population meurt chaque année du mal des montagnes.

– Ils doivent faire beaucoup d'enfants, sinon il ne resterait plus personne depuis longtemps.

– Voilà, monsieur.

– Ah, merci, Erdé. Je vais vous lire un passage. Voyons… Il joue de l'accordéon pour amadouer les Indiens hostiles. Il explore la rivière Chocolatl…

– Une rivière en chocolat ? Vraiment ?

– Je vous lis ce qui est écrit. Le pilote du bateau descend à terre pour, euh, un besoin de la nature. Il ne revient pas. On le retrouve transpercé par quarante-deux flèches.

– J'imagine Chawcett en train de compter les flèches. Arrivé à la moitié, il ne se souvient pas s'il en est à vingt-deux ou vingt-trois, il doit recommencer depuis le début.

– Des araignées venimeuses aussi grosses que des pommes. Des chauves-souris vampires vous sucent le sang à travers la moustiquaire. Des piranhas arrachent deux doigts à un membre de l'expédition qui trempait sa main le long de la pirogue.

– Vous dites tout cela pour me donner envie d'y aller, M. l'Abbé ?

– Et écoutez ça : un anaconda de vingt mètres de long !

– Vingt mètres ?

– Il a écrit "soixante-deux pieds", j'ai traduit en mètres.

– Il n'exagère pas un peu, votre Poussett ? D'abord, je ne crois pas qu'il existe des villes à six mille mètres d'altitude. Peut-être quatre mille.

– Vous irez là-bas, vous vérifierez vous-même. Il doit franchir un col élevé à pied. Il

enterre son matériel pour s'alléger, ainsi que soixante pièces d'or. Des années plus tard, il entend dire qu'il a enterré un trésor de soixante mille pièces ! Il a beau affirmer qu'il a repris sa cassette sur le chemin du retour, les gens préfèrent croire au trésor. C'était un ami de Conan Doyle.

– L'auteur de Sherlock Holmes ?

– Il lui a parlé d'un plateau inaccessible, où il a cru voir un diplodocus. Conan Doyle en a tiré un roman, *Le monde perdu*.

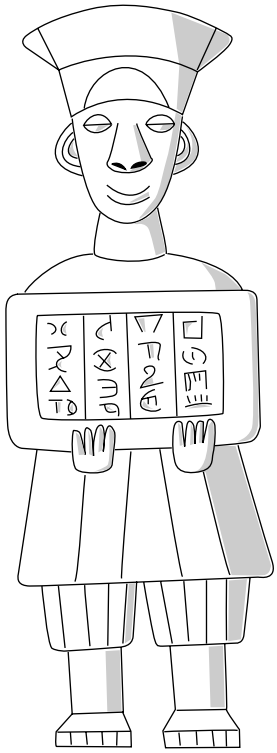
– Si vous me montrez une photo du diplodocus, je veux bien croire à l'anaconda de vingt mètres.

– Il a effectué sept expéditions. Au cours de la dernière, en 1925, il est parti avec son fils Jacket et un autre jeune homme, Raleigh Rimell, à la recherche d'une ville mystérieuse qu'il nomme "Z". Ils ont disparu sans laisser la moindre trace.

– De plus en plus étrange. Vous voulez dire que son fils s'appelait Jacket Fawcett ?

– Attendez, je ne vous ai pas encore parlé des aspects vraiment étranges de l'affaire. Vous voyez qui était Sir Rider Haggard ?

– Bien sûr : *Les mines du roi Salomon*.



– Il a donné à Fawcett une idole de basalte de trente centimètres de haut portant une inscription, qu'un consul anglais avait rapportée du Brésil. Or le style du fétiche était minoen

ou hittite et l'inscription facile à déchiffrer : "Pour obtenir des dieux un signe favorable, invoque Melgart et dépose une offrande." Comment une idole hittite était-elle arrivée au Brésil ? Fawcett l'a fait examiner par un mage, qui a déclaré qu'elle venait de l'Atlantide. L'explorateur était convaincu que les Atlantes avaient colonisé le Brésil cinq siècles avant Jésus-Christ. Il écrit que les Indiens nomment l'Amazone Solimoes, ce qui laisse supposer que le roi Salomon en personne menait les Atlantes.

– Je vous vois venir. Il cherchait l'Atlantide quand il a disparu. Moi, je dois trouver non seulement Jaquette Coquette, mais aussi l'Atlantide !

– Je sais que cela paraît difficile à croire. Il parle d'un continent englouti reliant l'Afrique à l'Amérique du sud. "Z" serait une cité de l'Atlantide enfouie dans la jungle amazonienne, ou bien une ville souterraine.

– Votre bonhomme me semble aussi crédule que ces gens qui croyaient aux soixante mille pièces d'or.

– Admettons qu'il y ait une chance sur cent que cette histoire soit vraie. Cela vaut quand même la peine d'aller voir. D'autre part, des voyageurs auraient aperçu un vieillard blanc à cheveux gris dans une tribu indienne. Les uns disent chez les Kuikuros, les autres chez les Arumas.

– Tout seul ? L'anaconda géant a mangé son fils et l'autre jeune homme !

– Les derniers à les avoir vus, des Indiens Kalaparos du Haut Xingu, ont remarqué que les deux jeunes gens boitaient et paraissaient malades. Cela se passait près d'un certain "campement du Cheval Mort". Vous le retrouverez sans peine, je vous fais confiance. Tenez, je vous prête le journal de Fawcett, et aussi ces deux bouquins. Un certain George Dyott est parti à sa recherche et a écrit ce livre-ci. Celui-là, c'est Peter Fleming. Lui aussi a cherché Fawcett, d'ailleurs il critique vivement Dyott. J'ai aussi un article quelque part… Fawcett faisait tourner les tables avec Conan Doyle. Un esprit lui aurait suggéré de fonder une ville théosophique au cœur du Brésil.

– Je dois vous dire que je ne pensais pas repartir tout de suite, monsieur. J'ai besoin de digérer un peu mes aventures en Chine. J'envisage de reprendre des leçons de pilotage.

– Ah oui, Erdé a mentionné cela quand il m'a parlé de vous la première fois. Vous rêviez de devenir pilote de l'Aéropostale.

– La compagnie a fait faillite. Maintenant, c'est Air France. Ils ont toujours besoin de pilotes, je suppose.

– Eh bien, quand vous serez en Amérique du sud, vous irez voir le consul de France et je suis sûr que vous saurez rencontrer Mermoz et Saint-Exupéry. Même s'il vous manque quelques heures de pilotage, cela devrait faciliter votre entreprise.

– C'est tentant, en effet.

– Je me suis renseigné. Un cargo mixte part de Marseille dans quinze jours.

J'ai encore le goût de la quinine dans la bouche, donc je ne souffre pas trop en reprenant ma pilule quotidienne. Le cargo mixte "L'Estaque", de la Compagnie des Transports Maritimes, n'est pas pressé. Parti de Marseille, il fait escale à Barcelone, Tarragone, Valence, Alicante, Malaga, Cadix, Gibraltar, Casablanca et Dakar avant de traverser l'Atlantique jusqu'à Recife, puis Rio de Janeiro. Le voyage dure plus de trois semaines. J'ai le temps d'entendre de nombreuses fois le répertoire de plaisanteries du steward marseillais. Il demande : "Comment vas-tu-yau de poêle ?" Il faut répondre : "Et toi-ture en zinc ?" ou bien : "Et toi-le à matelas ?" Quand il rit, une forte odeur d'ail se diffuse dans la salle à manger. Nous sommes une douzaine de passagers, dont trois officiers français qui conseillent l'armée du Paraguay. Ils me regardent de haut, car je suis un vulgaire civil, belge de surcroît, mais ils ne peuvent pas s'empêcher de se vanter de leurs exploits. Je sais où est le Paraguay, car j'ai emporté une carte d'Amérique du sud. Ils m'apprennent que ce pays est en guerre.

– Contre qui ?

– Eh bien, la Bolivie. Vous ne lisez pas les journaux ?

– Euh, si. Je suis moi-même journaliste. C'est que je viens de passer six mois en Chine.

– Cela fait plus de deux ans que ça dure. La guerre du Gran Chaco.

– Du grand chapeau ?

– Chaco. C'est le nom d'une grande plaine. Il y a déjà cent mille morts. Nous sommes en train de gagner, remarquez. Au départ, l'offensive bolivienne a été foudroyante, mais nous avons contre-attaqué et maintenant nous sommes entrés chez eux. Ils vont y perdre des plumes, croyez-moi. Nous venons de commander un lot de pièces d'artillerie montées, un modèle tchèque, et des automitrailleuses à chenilles russes. C'est la savane, là-bas, il faut pouvoir passer partout. Ils nous ont vaincus en 1870, alliés aux Brésiliens et aux Argentins, que dis-je vaincus, exterminés : il ne restait qu'un homme pour vingt-cinq femmes au Paraguay ! Nous prenons notre revanche.

– Vous n'achetez pas des automitrailleuses Panhard ?

– Je dis "nous", je veux parler de l'armée paraguayenne. C'est le général Estigarribia qui tient les cordons de la bourse. Il se fournit auprès d'un Grec, Bazil Zaharoff, qui possède un énorme stock d'armes de la Grande Guerre. D'ailleurs Toro et Busch, les généraux boliviens, achètent aussi à Zaharoff.

La baie de Rio me rappelle celle de Hong Kong. La nature y a éparpillé des îlots bosselés

et boisés avec la même nonchalance. Je retrouve sans déplaisir la chaleur tropicale. Je vois moins de fruits étranges sur les marchés, me semble-t-il, mais plus de fleurs lascives dans les jardins. Une colline de sept cents mètres de haut appelée Corcovado s'élève au milieu de la ville. Au lieu d'y planter une antenne de radio comme l'auraient fait les Américains, ils viennent d'y dresser un Christ de trente mètres. Tout le monde me félicite, sous prétexte que le sculpteur est français.

– Je ne suis pas français, je suis belge.

– Dans ce cas, pourquoi parlez-vous français ?

– Et vous, pourquoi parlez-vous portugais ?

La Belgique existe. La preuve, c'est que je trouve son consul. Il se souvient vaguement de la disparition de Fawcett.

– Ils se sont peut-être perdus dans la forêt, tout simplement. Les fourmis les ont bouffés jusqu'à la dernière miette. Vous ne les retrouverez jamais.

– Ils sont partis de Cuiabá.

– Vraiment ? C'est au Mato Grosso. À mille kilomètres de l'Amazonie, au moins.

– Il avait entendu parler de villes souterraines dans le Mato Grosso. De vieilles légendes indiennes. Je crois qu'il voulait commencer par interroger les Indiens.

– Il n'y a pas d'Indiens dans le Mato Grosso. Les Portugais les ont tous massacrés quand ils sont arrivés, au XVIème siècle. Enfin, si vous voulez aller à Cuiabá, je vous conseille de prendre le train de São Paulo à Porto Esperança. Ensuite, vous remontez le fleuve Paraguai en bateau jusqu'à Corumbá, à la frontière de la Bolivie. Là-bas, vous verrez bien. Il y a d'autres rivières, des pirogues, ou peut-être des pistes, des camions…

Sa voix devient vague, se perd dans l'indéfini de zones mal connues. Je commence à penser que mon couteau suisse ne suffira pas. Il me faut trouver un bon coutelas et l'aiguiser de manière à pouvoir couper un anaconda en rondelles.

La ville de São Paulo ressemble à un adolescent malade qui a cessé de grandir. Des immeubles délabrés d'âge incertain côtoient des constructions inachevées, peut-être abandonnées, et de grands terrains vagues où broutent des vaches maigres et des chèvres tristes.

C'est encore bien pire quand on s'enfonce dans les terres. Après avoir parcouru la moitié du globe, j'ai atteint les antipodes de la Chine. Il y a quelques mois, je voyais des champs et des rizières minuscules, qui habillaient le paysage comme un tissu soigneusement rapiécé. Des fils du Ciel infatigables labouraient, binaient, repiquaient le riz. Maintenant, je longe en train des maquis galeux, posés comme des moisissures sur des terres rougeâtres. Les colons ont brûlé la forêt, épuisé le sol fragile, puis quitté l'intérieur pour s'agglutiner sur la côte. La voie ferrée traverse des villes fantômes. Ici et là, de nouveaux émigrants venus d'Europe

Centrale tentent encore leur chance. Leurs maisons ressemblent aux isbas que j'ai vues en Russie. La locomotive, qui marche au bois, s'arrête souvent. Ces paysans slovaques ou ruthènes chargent sur le tender des bûches qu'ils ont coupées. Ils gagnent ainsi un peu d'argent. Des ribambelles de bambins filiformes assistent à l'opération sans rien dire.

À Porto Esperança, je trouve un "navire à vapeur", le *Guapore*, qui m'emmène jusqu'à Cuiabá. Il ressemble, en plus petit, aux bateaux que l'on voit naviguer sur le Mississippi dans les films américains. Je passe beaucoup de temps dans la salle des machines à admirer le ballet du moteur : le va et vient des pistons géants et des bielles, la rotation du monstrueux vilebrequin qui entraîne les roues à aubes. N'ayant pas fermé l'œil dans le train, j'hésite d'autant moins à louer une cabine de première classe que l'abbé rembourse mes frais. J'entends les palettes des roues baratter l'eau boueuse. Bercé par leur claquement régulier et par une symphonie d'appels d'oiseaux, je dors comme un loir. Je revois parmi les passagers les mêmes commerçants syriens et libanais qu'au Congo. On les appelle *Turcos*.

Armé d'un petit dictionnaire franco-portugais, je cherche un chauffeur de camion dans les bars de Cuiabá.

– Allez-vous à Merure, s'il vous plaît ?

– À Rondonia.

Ils vont à Coxim, à Cachimbo, jamais à Merure. Les habitués m'ont baptisé l'Americano, ce qui les dispense de se demander ce que je fais dans la région : les Américains sont des fous que personne ne peut comprendre. Les clients des bars n'ont pas choisi d'habiter à Cuiabá. Des marées humaines ont cherché de l'or et des diamants, saigné les hévéas pour recueillir le latex. Leur reflux a laissé ces épaves sur la grève. Ils jouent aux cartes et aux dominos. Ils se passent une corne de zébu contenant du maté, une sorte de thé très âcre, qu'ils aspirent avec un tube d'argent. Parfois, un vieux prospecteur trouve encore quelques paillettes dans une rivière, offre une tournée générale et emmène une prostituée en guenilles dans l'unique hôtel de la ville, une maisonnette de style colonial contenant seulement deux chambres. J'occupe l'une d'elles, ils se livrent à leurs ébats tarifés dans l'autre, de sorte que je les entends fort bien. J'entends aussi des chants religieux, mais j'ignore d'où ils peuvent venir.

Quelqu'un me présente enfin un chauffeur qui part vers le nord-est. Quand son camion s'élance sur la route de latérite en toussant et en hoquetant, je pense que j'ai mal préparé ce voyage. J'irais plus vite si j'avais emporté un vélo.

– Vous transportez bidons de pétrole, *senhor* ?

– C'est pour nous. Il n'y a pas de pompe à essence sur le chemin.

Sa cargaison comporte aussi des pneus de rechange, des crics, un treuil et des cordes, de longues planches pour traverser les fossés boueux ou marécageux. Tout cela occupe beaucoup

plus de place que les quelques caisses d'outils et de nourriture qu'il doit livrer dans les villages. Il s'arrête à deux ou trois kilomètres de Cuiabá. Un homme sorti de nulle part, armé d'un fusil, monte sur le marchepied et se tient là, à côté du pilote mais à l'extérieur de la cabine, pendant tout le voyage.

– Défendre contre bandits ?

– L'adjudant ? Non, contre les animaux.

J'imagine que si un zébu assis au milieu de la route nous arrêtait, l'adjudant tirerait dans sa direction pour l'inviter à s'enfuir. Il pourrait aussi empêcher un anaconda géant de s'enrouler autour du camion et de le broyer. Rien de tel ne se produit. Son fusil lui sert à abattre de petites autruches et des fourmiliers, que nous rôtissons à la broche. Sans lui, nous serions morts de faim. Alors que la nuit est déjà tombée, le camion manque de se retourner après avoir roulé sur une grosse pierre ou un tronc d'arbre. Ensuite, il se met à tressauter et à claquer des dents : l'essieu arrière est cassé. Nous commandons un nouvel essieu à un camion allant en sens inverse. Nous passons six jours au bord de la route à l'attendre. Nous partons à la chasse tous les matins. J'abats moi-même un tatou, que nous cuisons dans sa carapace avec des haricots noirs. Nous pêchons aussi dans une rivière proche, en utilisant des fruits comme appâts.

– Ce poisson plus grand que moi. Dans mon pays, jamais aussi gros.

– C'est le piracuru. Il y a aussi des petits poissons. Attention !

– Piranhas ?

– Tu ne dois jamais pisser dans la rivière, sinon ils remontent le jet et s'installent dans ta vessie, ensuite ils te bouffent de l'intérieur.

Mato Grosso signifie "La grande brousse". C'est un plateau monotone, sur lequel se dressent ici et là des arbres semblables à des baobabs. De temps en temps, une sorte de chevelure rose semble pousser à l'horizon. Quand le camion s'approche, on découvre un marécage couvert de flamands roses.

Avant même d'arriver à Merure, j'entends parler dans les villages d'un autre Americano.

– Ce n'est pas un riquiqui comme vous. Il mesure au moins deux mètres.

– Il achète des bœufs et engage des hommes.

– Il veut faire la guerre aux Indiens.

– Mais non. Il cherche des plumes pour les chapeaux des dames.

Je le rencontre à Merure, ou plutôt sur un grand terrain à la sortie de la ville, entouré d'hommes, de bœufs et de mulets.

– Bonjour. Je m'appelle Gustave Raisin. Je suis belge.

– Bob Levi Strauss.

– J'ai séjourné dans le Colorado il y a deux ans. Ils portent des pantalons bleus qui s'appellent Levi Strauss.

– C'est mon grand-oncle qui a inventé ça : la toile bleue, les coutures assurées avec des rivets. Heureusement, j'ai des cousins qui s'occupent de l'affaire. Moi, j'étudie les Indiens.

– Vous êtes explorateur ?

– Ethnologue. Je veux étudier l'homme pour comprendre l'homme, déchiffrer la structure primitive de la famille et de la société. Vous connaissez le Dr. Freud ? Il a réinventé l'être humain. Maintenant, il faut reprendre l'ethnologie à zéro.

– On m'a dit qu'il n'y a plus d'Indiens au Mato Grosso.

– C'est le discours officiel. Plus d'Indiens, plus de problèmes. Venez avec moi, vous verrez des Indiens.

– Vraiment ?

– *Well*, c'est comme vous voulez. Si vous avez le temps. Vous ne m'avez pas dit ce que vous faites dans le coin.

– Je suis journaliste. Je cherche la trace d'un certain Fawcett.

– L'Anglais qui a disparu ?

– Des Indiens Kalaparos du Haut Xingu l'ont vu en dernier près d'un certain "camp du Cheval Mort".

– Vous savez quand cela s'est passé ?

– En 1925.

– Vous ne le retrouverez jamais. Près de dix ans… Quand vous rencontrerez les Indiens, vous comprendrez pourquoi.

Le matin du départ, les bœufs et les bouviers s'ébranlent dès l'aube en une longue procession.

– Que transportent-ils, tous ces bœufs ?

– *Well*, notre nourriture.

– C'est comme le camion que j'ai pris pour venir ici. L'essence qu'il emportait pour son moteur tenait plus de place que sa cargaison utile.

– Nous avons aussi des tentes, des hamacs, des objets pour les Indiens.

Quelques heures plus tard, nous montons sur nos mulets. Il n'y a pas de route, mais une piste à peine tracée. Nous ne risquons pas de la perdre : nous n'avons qu'à suivre les pâtés de bouse encore fumants, que des kyrielles d'oiseaux bariolés et de papillons fluorescents picorent comme les miettes du Petit Poucet.

– Vous étudiez les Indiens depuis longtemps, Bob ?

– Je me promène au Mato Grosso et en Amazonie depuis quatre ans, mais je suis retourné à

San Francisco plusieurs fois. Votre Fawcett était une sorte de fou. Il cherchait des pyramides en or ou je ne sais quoi.

– Une ville perdue qu'il appelait "Z", reliée à un faubourg souterrain de l'Atlantide. Les Indiens en parlent dans leurs légendes, semble-t-il.

– Dans les légendes indiennes, il se passe beaucoup de choses sous terre et dans le ciel. Quand quelqu'un meurt, les sorciers ouvrent la porte de l'au-delà pour y expédier son âme, mais ils doivent se donner beaucoup de mal pour empêcher les esprits de refluer.

– Les esprits des morts ?

– Et aussi toute une ménagerie d'esprits animaux, d'esprits des étoiles, d'esprits de la foudre et de la tempête. La porte s'ouvre facilement. Ils avalent je ne sais quels champignons, fument une herbe ou une feuille, se fourrent une résine pulvérisée dans le nez, et hop ! Ils ont dû dire à cet Anglais que son Atlantide se trouvait à deux pas.

Je m'habitue à dormir dans un hamac à l'intérieur d'une sorte de double moustiquaire. Nous traversons une immense zone marécageuse à l'odeur nauséabonde, où nous devons passer une nuit. Des moustiques aussi gros que des colibris percent ma double armure en ricanant. Mon sang attire aussi des moucherons vampires et des cousines exotiques des sangsues, qui campent sous ma peau et gonflent peu à peu. Les bouviers craignent la nuit encore plus que moi, car elle cache des créatures autrement plus cruelles que des moustiques et des sangsues : des loups-garous, des démons suceurs d'âmes, des succubes nommées "fées grises" qui s'emparent de votre virilité.

Nous voyons plusieurs villages indiens. Une grande maison centrale est entourée de maisons plus petites rangées en cercle. Ces "maisons" me rappellent le préau qui se trouvait au fond de la cour de récréation de l'Institut Saint-Boniface. Elles se composent d'un toit de feuilles posé sur une charpente de bois. Les Indiens dorment dans des hamacs. Quand ils se réveillent, les hommes découpent une feuille en lanières et tissent un cône dans lequel ils coincent le petit organe qui les différencie des femmes. Ces dernières entortillent un foulard entre leurs jambes comme les Hindous de Bombay.

Les Indiens ne sont pas plus grands que moi. Ils peignent ou tatouent sur leur visage des courbes géométriques semblables aux arabesques de fer forgé qui ornent chez nous les vieux balcons. Ils se liment les dents pour les rendre pointues. Ils portent en collier des griffes de tatou, des becs de toucan, des plumes, des coquillages. Ils se percent les oreilles et la paroi du nez pour y enficher des bouts d'os. Ils fabriquent des petites boules de duvet qu'ils se collent sur la peau avec de la résine. Ils brûlent le bout de leurs cheveux afin de barrer leur front d'une frange bien droite.

Je joue au scout.

– Regardez, messieurs-dames, je sais allumer un feu en tournant un bout de bois sur un autre, comme vous. Ça vous épate, hein ?

Ils entretiennent le feu jour et nuit. Ils rôtissent des cochons et des fourmiliers à la broche. Ils mangent des larves, des fourmis, des mygales, des sauterelles, des souris, des serpents, des lézards. Ils cultivent du manioc, du maïs, des patates douces, des haricots. Les femmes râpent le manioc pour fabriquer une sorte de polenta. Elles pilent le maïs pour obtenir une farine avec laquelle elle cuisent sous la cendre des gâteaux très denses et nourrissants.

Les hommes chassent le gros gibier avec un arc aussi grand qu'eux et de longues flèches enduites de curare. Quand ils tuent un cochon sauvage, tout le groupe se réjouit et participe au festin. Les plus gloutons avalent un bon kilo de viande. Ils utilisent des flèches plus courtes pour chasser les oiseaux. La flèche pour les poissons est accrochée à un fil. Ils s'exercent en jouant à "flèche-pour-toi, flèche-pour-moi." L'un d'eux lance un disque de bois. Un autre tire une flèche pour tenter de l'atteindre en plein vol. S'il échoue, le lanceur de disque gagne la flèche. Sinon, il donne une flèche au tireur.

– Vous avez déjà voyagé sur un paquebot, Bob ?

– Bien sûr.

– Ce jeu me rappelle le ball-trap.

– Ah oui. Je n'ai jamais essayé, je dois dire. Je préfère profiter des traversées pour lire.

– Je déteste le ball-trap. Ça fait un boucan de tous les diables, juste à l'heure où je viens de commencer une petite sieste.

Les femmes se promènent avec un bâton qui leur sert à déterrer les racines et à assommer les petites bêtes. Elle cueillent des fruits, coupent du bois. Elles possèdent des singes et des perroquets apprivoisés, et même des aigles. Elles arrachent les plumes des perroquets et des aigles pour fabriquer des bijoux et des coiffes. Elles passent beaucoup de temps à épouiller les enfants. Elles croquent les poux. Quand je me trouve près d'elles, elles n'hésitent pas à tirer un pan de ma chemise pour se moucher dedans. Elles dénouent mes lacets pour s'amuser. Elles crachent dans la soupe.

– Seules les jeunes filles vierges ont le droit de cracher, m'explique Bob. De l'eau, de la farine de maïs, de la salive pour déclencher la fermentation, et au bout de quelques jours vous avez une bière qui ne vaut pas la Budweiser, mais qui se laisse boire.

– C'est moins bon si elles ne sont pas vierges ?

– Comment voulez-vous que je le sache ?

Quand nous arrivons dans un village, Bob ouvre une de ses caisses et étale sur une natte des haches, des couteaux, des bols et assiettes de fer blanc, des casseroles, des perles à broder, des dés à coudre, des petits miroirs, des sandales de caoutchouc, des boîtes d'allumettes. Il

échange ces merveilles contre des diadèmes de plumes, des poteries décorées, des arcs et des flèches, des statuettes représentant des esprits.

– J'ai déjà vu ce genre de grande poêle creuse en Chine.

– *Well*, je les achète dans le Chinatown de San Francisco. J'ai mes habitudes, depuis le temps. Je vais dans une mercerie de Mission Street pour les aiguilles et le fil. Les Indiens cousent des peaux, il faut de grosses aiguilles et du fil bien solide. Trois couleurs seulement sont autorisées pour le fil : blanc, noir et rouge. Regardez, j'ai trouvé tout un lot de vieux hameçons dans une boutique de Fisherman's Wharf. Je poussais des cris de joie ; le boutiquier me prenait pour un fou !

– Vous avez donné une hache et deux couteaux pour ce machin.

– Cela a beaucoup de valeur. C'est une crécelle dont le ronflement traduit les paroles des esprits. Il hésitait à me la laisser. Il mettra peut-être longtemps avant de retrouver le bon arbre pour en fabriquer une nouvelle, et pendant ce temps les esprits iront bavasser dans une autre tribu.

– Je peux l'essayer ?

– Surtout pas ! Seul le chef appelle les esprits, après être entré en transe. Chez les Indiens, vous pouvez écouter et observer, mais vous ne devez agir qu'avec la plus extrême prudence. On a vite fait de commettre un terrible sacrilège et d'être transformé en Saint-Sébastien. C'est peut-être ce qui est arrivé à vos Anglais.

– Vous leur avez demandé s'ils les avaient vus ?

– Ils ne savent rien, bien sûr. Imaginez que vous recherchiez trois personnes qui ont disparu en Belgique il y a dix ans. Interroger le maire d'un village quelconque n'est sans doute pas la méthode la plus efficace. Vous iriez plutôt au siège des journaux pour consulter les numéros de l'époque, vous demanderiez à la police la permission de fouiller dans les archives… Les Indiens n'ont pas d'archives.

– Ils ont tout de même une mémoire.

– Il faudrait trouver les personnes précises. Je ne parle même pas des archers qui les ont tués. Ceux-là ne se vanteraient pas de leur exploit. Mais par exemple ces Kalaparos du Haut Xingu qui seraient les derniers à les avoir vus. Chaque tribu compte des dizaines de groupes nomades. Ils défrichent un coin de brousse, plantent leur manioc, et puis s'en vont ailleurs quand le sol est épuisé. La vraie difficulté, celle que je rencontre moi-même dans mon travail, c'est que les groupes sont fragiles. Ils se défont, se recomposent autrement. Au XVIème siècle, les premiers observateurs ont décrit des villes indiennes de plusieurs milliers d'habitants, des maisons de briques, des fortifications, des routes plantées d'arbres, des champs cultivés. Il y avait toute une hiérarchie, un pouvoir organisé, un chef puissant entouré

d'une garde prétorienne. Regardez ici, vous n'avez même pas trente personnes. Si le chef installe le village dans un coin sans gibier ou commet une autre erreur, autrement dit s'il n'entend plus les esprits, ou ne les comprend plus, alors les gens l'abandonnent et cherchent un autre groupe.

– Les Chinois disent : l'empereur a perdu le mandat du Ciel.

– Ah, excellent. Je le note tout de suite.

Il sort son carnet. Les Indiens qui se relaient pour observer nos faits et gestes poussent de grands cris. Tout le groupe accourt. Ils ont l'habitude de nous voir noter, chacun de notre côté, ce que nous observons. Que sortira-t-il de nos baguettes magiques si nous les agitons tous les deux en même temps ?

– Un jour, le chef d'un groupe m'a demandé de lui donner un carnet et un crayon. Il s'est mis à gribouiller en plissant le front, c'était vraiment comique. Il m'imitait, pour faire croire à ses gens qu'il avait acquis mon pouvoir.

– Ils ne comprennent pas que les signes que nous traçons sur le papier sont analogues à ceux qu'ils se gravent sur le visage ?

– Ils ne sont pas ethnologues. C'est moi qui recherche les analogies. Le chef et l'empereur qui perdent le mandat du Ciel, c'est précisément ce qui m'intéresse. Nos philosophes ont longtemps cru qu'en étudiant les sociétés dites primitives, c'est-à-dire en remontant dans notre propre passé, nous pourrions comprendre comment nos propres sociétés sont nées et se sont formées.

– Ce n'est pas vrai ? J'ai bien l'impression de voir une tribu de l'âge de pierre, pourtant.

– Cette tribu de l'âge de pierre est une société aussi évoluée que la nôtre. Nous remontons dans notre passé et nous constatons que nous n'avons pas progressé socialement, malgré notre écriture, nos beaux outils, nos automobiles et nos avions. Le chef commande tant que le Ciel ne lui retire pas son mandat. Vous voyez ce village ? Une ligne imaginaire divise le cercle des maisons en deux. Une personne née au nord doit épouser une personne née au sud, et vice-versa. Pour d'autres activités que le mariage, les gens agissent comme ci ou comme ça selon qu'ils sont de l'est ou de l'ouest. Il existe aussi des castes héréditaires comme en Inde. Des dominants, des dominés et des intermédiaires. Ou bien des maîtres, des esclaves et des affranchis. Non seulement leur société est raffinée, mais leur culture est très riche, avec tous ces esprits invisibles qui se pressent derrière la porte.

– Si je compte vingt adultes et dix enfants dans le village, j'ai du mal à imaginer la société complexe que vous décrivez. Quatre quadrants, trois castes et deux sexes, cela donne déjà vingt-quatre catégories.

– Vous feriez un bon sociologue. Ce système fonctionnait quand le village comptait cinq

cents habitants. Maintenant, il n'en reste que des vestiges. Je l'étudie avant qu'il ne disparaisse. Je ne pense pas découvrir comment nos sociétés sont nées, mais j'espère comprendre ce qui fait qu'une société en est une. Une fois que vous avez retiré les automobiles, les téléphones et les vêtements, que reste-t-il ? Je veux identifier les structures de base. Les mécanismes d'échange entre les familles, les hiérarchies, les liens avec l'invisible, tout cela constitue un squelette qui varie d'un groupe à l'autre, mais qui est toujours présent.

– Il faudrait peut-être étudier les singes pour voir comment ces structures apparaissent.

– Je ne serais pas étonné que l'on trouve déjà des sociétés structurées chez les grands singes. Ici, le chef possède toutes les femmes et les prête aux célibataires qui sont polis avec lui. Les chimpanzés se conduisent peut-être de la même manière. Les plaisanteries obscènes en moins, je suppose. Tiens, voilà une constante à étudier : chez les sauvages et les gens civilisés, on trouve à peu près les mêmes blagues obscènes plus ou moins drôles.

– Vous ne m'avez pas dit où sont passé les quatre cent soixante-dix habitants ?

– Quels quatre cent soixante-dix habitants ?

– Eh bien, les villages comptaient cinq cents habitants au XVIème siècle, et aujourd'hui trente.

– Les Portugais ont propagé la variole, la malaria et d'autres maladies. Ils ont massacré les survivants ou les ont réduit en esclavage. Les chercheurs d'or les ont engagés comme mineurs et les ont tués à la tâche, et en fin de compte sont repartis. Encore aujourd'hui, la grippe peut supprimer un groupe entier.

– Ils n'ont pas beaucoup d'enfants.

– Ils se suicident lentement. Ils n'ont pas la volonté de se reproduire. Après le départ des colons, ils auraient dû remonter la pente. C'est alors qu'ils ont subi l'attaque mortelle de certains de mes compatriotes parmi les plus primitifs. J'emploie à dessein le mot "primitifs".

– C'est une devinette ? Je donne ma langue au chat.

– Des missionnaires évangélistes arrivent tout droit du Kansas pour prêcher la Bible. Ce sont de parfaits crétins, convaincus d'être les envoyés de Dieu. Le gouvernement brésilien les tolère parce qu'ils apportent beaucoup d'argent. Ils offrent aux Indiens des cadeaux bien plus beaux que les miens. Au lieu de prendre des diadèmes de plumes en échange, ils exigent une contrepartie beaucoup plus radicale : les Indiens doivent remplacer leurs esprits par Jésus, Dieu le Père et Mr. Holy Ghost. Ah, j'oubliais… La première chose qu'ils leur disent, c'est : "Rhabillez-vous !" Ils donnent des shorts de coton aux hommes, des soutien-gorge aux femmes. Pour protéger les Indiens de l'enfer, ils détruisent leur culture.

– Au moins, je ne vois ni shorts ni soutien-gorge dans ce village.

– Ces groupes sont tout petits parce qu'ils ont choisi de retourner à l'état sauvage. Ce sont des rebelles, des évadés. Parfois, ils égorgent les missionnaires qui les tourmentent. C'est le seul moyen de faire revenir les esprits.

– J'ai rencontré des missionnaires au Congo qui voulaient "apporter la civilisation" aux indigènes. J'imagine qu'ils chassaient les esprits, eux aussi.

– Au Congo ? Des catholiques.

– En plus du Père, du Fils et du Saint Esprit, il y avait aussi la Sainte Vierge et tous les saints du calendrier. Cela fait aussi beaucoup de monde de l'autre côté de la porte.

– Au XVIème siècle, les jésuites étudiaient les Indiens, comme je le fais, et cherchaient à les protéger. Ils ont fondé de grandes communautés indiennes au Paraguay. C'est le seul pays d'Amérique du Sud où une langue indienne, le guarani, est encore parlée et reconnue officiellement. Les cultures indigènes ont tenu le coup, plus ou moins, pendant trois siècles. Maintenant, c'est la fin.

Nous passons deux ou trois semaines dans un groupe. Après avoir négocié ses trocs d'objets, Bob étudie les structures sociales, les parentés, les lois et les tabous, les mythes. Et puis nous repartons vers le nord.

– Regardez ces curieuses formations de basalte, Gus. La nature est un sculpteur de talent.

– J'ai appris cela dans votre pays. J'ai vu des murailles de grès rouge magnifiques dans l'Utah.

– *Well*, ne diriez-vous pas que cela ressemble aux ruines d'une ville monumentale ?

– Vous voulez dire la ville de "Z" ? Nous avons découvert l'Atlantide !

Nous nous rapprochons peu à peu de la forêt amazonienne et de l'équateur. La végétation devient plus dense, le sol plus friable et boueux. Des racines entremêlées, des arbres abattus barrent le chemin. Un tapis de mousse cache des fosses boueuses. Nous renvoyons bœufs et mulets. Quelques bouviers restent avec nous pour porter cadeaux et provisions. Nous marchons entre des arbres de diverses tailles, aux futaies étagées comme des niveaux d'immeubles. Nous respirons un air épais, verdâtre, dont l'odeur évoque de lentes décompositions.

– C'est curieux, j'entends comme un train.

– Cochons ! Cochons !

– Un régiment de cochons sauvages. Ils chargent comme un train, en effet. Nous devons vite grimper dans les arbres, si nous ne voulons pas être aplatis comme des crêpes.

Dans les tribus, nous mangeons des cochons sauvages, des dindons, des caïmans, des perroquets, plusieurs sortes de noix grasses et de fruits très parfumés. J'avale sans rechigner

les insectes et les limaces, la sève morveuse de je ne sais quel arbre, mais je dois me forcer pour manger certains petits singes rôtis qui ressemblent à des enfants.

– Goûtez-moi ça, Gus.

– De la salive de vierge ?

– Non, du guarana. Ils le font avec le fruit d'une liane, séché puis râpé dans l'eau sucrée au miel. C'est très rafraîchissant. Peut-être stimulant.

– Comme le maté ?

– Beaucoup moins que le maté ou la feuille de coca.

Tout le monde vient nous observer comme si nous étions des acteurs donnant un spectacle. Je dois m'habituer à entendre des froissements dans les fourrés et des gloussements quand je vais dans la forêt pour un besoin naturel.

– Celle qui a un truc incrusté dans la lèvre a dit quelque chose et tous les autres rigolent. J'ai l'impression qu'ils se moquent de moi. Vous pouvez demander ce qu'elle a dit ?

– Je ne comprends presque rien, mais je vais interroger le bonhomme qui parle la langue nambikwara… Ah, okay. C'est votre tête ronde qui les amuse. Elle a dit que si vous allez chez les Jivaros, ils vous la couperont tout de suite.

– Les Jivaros ? Une autre tribu ? Ils considèrent qu'une tête ronde offense les esprits ?

– Pas du tout. Ils collectionnent les têtes. Celles de leurs ennemis, en vérité. Quand quelqu'un meurt, il faut trouver celui qui lui a jeté un sort et le tuer. Il réduisent sa tête à la taille d'une balle de tennis et se l'accrochent à la ceinture.

– Comment peut-on réduire une tête ?

– Ils ont une technique ingénieuse. Ils ôtent d'abord les os, font bouillir la peau avec je ne sais quelles herbes, puis la remplissent de graines. Ils n'oublient jamais de coudre les yeux et les lèvres, pour empêcher l'âme de s'échapper et de se venger. C'est vrai que votre tête ferait un magnifique trophée !

Bob engage constamment de nouveaux guides et interprètes.

– La langue présente quelques points communs avec celle de la semaine dernière. La syntaxe est la même, mais le vocabulaire diffère. Ils ont pourtant les mêmes coutumes. Les deux groupes se sont séparés il y a deux ou trois générations, pas plus. La langue dérive toujours très vite. Chaque groupe crée son patois ou son dialecte. Vous avez des dialectes en Belgique. J'essaie de me souvenir…

– Vous avez étudié la Belgique ?

– J'ai étudié la linguistique, c'est un aspect essentiel de mon métier.

– À Bruxelles, nous avions un patois, le marollien. Les vieux le parlent encore.

– Très bien. Le patois mérolionne. Il existe des patois différents dans les autres villes ou les

autres provinces. Tout le monde connaît tout de même le français dans le sud de la Belgique, avec des dérives minimes, parce que les journaux sont écrits en français. Ici, les gens qui vivent à vingt kilomètres les uns des autres ne peuvent pas se comprendre. Nous, en Amérique, nous parlons la même langue que les Anglais alors qu'un océan nous sépare.

– Avec un accent différent.

– La langue écrite est la même. C'est elle qui sert de référence. Vous voyez, l'écriture favorise l'extension et la stabilité d'une culture, donc d'une société.

– Je le note tout de suite, maître.

Nous n'avons pas besoin de chercher les Indiens. Ils nous trouvent je ne sais comment. Un homme peinturluré et emplumé se tient au milieu du chemin comme s'il nous attendait depuis des jours et nous emmène jusqu'à son village, parfois à plusieurs heures de marche. C'est ainsi que nous découvrons, dans une clairière au bord d'un ruisseau, le groupe pathétique qui se proclame "le peuple des êtres humains".

– Vous avez vu, Bob ? Ils ont des sarbacanes.

– Oui, je l'ai noté. C'est une arme courante dans cette région, très efficace pour chasser les oiseaux et les singes dans les arbres. Je note aussi qu'ils ne portent pas d'étui pénien, mais une feuille accrochée à une ceinture en raphia. Les femmes aussi.

– Ça me rappelle l'histoire de la feuille de vigne dans la Bible, sauf que leur feuille est trop petite pour cacher quoi que ce soit.

– J'ai remarqué une chose plus étrange : ils sont tous jeunes. Ils viennent peut-être de se séparer d'un autre groupe. J'ai demandé à l'interprète de m'amener le chef. Il m'a dit : "Le chef est parti chez les esprits."

– Il est mort ?

– Il a employé une expression ambiguë. Je vais leur montrer mes hameçons. Nous verrons bien qui négocie.

Un chef remplaçant ou provisoire émerge du groupe en traînant les pieds. Bob converse longtemps avec lui. L'Indien parle lentement, cherche ses mots. L'interprète le comprend mal, lui demande souvent des éclaircissements. Les autres membres du groupe l'interrompent. Un homme appelle une femme qui broie des plantes dans une pierre creuse. Elle vient nous montrer la poudre obtenue.

– C'est une histoire affreuse. Enfin, eux-mêmes se trouvent très chanceux. Ils ont découvert un champignon dans la forêt… Ou peut-être leurs parents, mais cela m'étonnerait que la tradition remonte à leurs grands-parents. On dilue la poudre dans un peu d'eau et on obtient un nectar qui permet d'aller voir les esprits.

– Comme le chef ? Mort ou pas mort ?

– Dans les autres tribus, le chef ou le sorcier est seul à fréquenter les esprits. Ici, ils y vont tous. Le monde des esprits est si merveilleux qu'ils n'ont pas envie d'en revenir. Ils doivent pourtant élever leurs enfants. Dès que les marmots ont quatre ou cinq ans, ils les confient à une tante, peut-être utilisent-ils le mot "tante" pour désigner n'importe quelle jeune fille ou mère d'un nourrisson, et ils avalent une triple portion pour rejoindre les esprits de manière définitive.

– Voilà pourquoi ils sont tous jeunes.

– Je dirais qu'ils partent chez les esprits vers vingt-cinq ans.

Nous ne restons que deux jours auprès des êtres humains. Bob n'arrive pas à recueillir des informations cohérentes sur les liens de parenté et les coutumes. Ils bredouillent, se contredisent les uns les autres, ne pensent qu'à siroter leur nectar et à s'affaisser dans leur hamac pour contempler les esprits.

Quand nous repartons, l'interprète emmène une femme.

– Elle ne veut pas partir chez les esprits, m'explique Bob.

– Ils sont obligés ?

– La troupe exerce une pression très forte sur les réticents. Si j'ai bien compris, ils ne leur versent pas la triple portion dans le gosier de force, mais ils menacent de les chasser du groupe. Combien de temps pouvez-vous espérer survivre seul dans la forêt ?

– L'interprète lui sauve la vie, en quelque sorte. C'est vous qui devriez le faire.

– Moi ?

– Ben oui. Vous l'emmenez à San Francisco et vous l'épousez. Comme Phileas Fogg. Il sauve la belle Mrs. Aouda que l'on allait jeter sur le bûcher de son mari.

– En Inde ? C'est la tradition du suttee… Qui est ce Phileas Fogg ?

– Le héros d'un roman de Jules Verne, *Le tour du monde en quatre-vingts jours*.

– Pourquoi pas vous ? Bruxelles vaut bien San Francisco. Elle aurait beaucoup de succès avec sa petite feuille de vigne.

– Ah, oui. Bon, laissons-la à notre ami.

Près de trois mois après notre départ, nous arrivons au rio Tapajos. Nos guides trouvent un petit village de pêcheurs, trois petites pirogues, six petits pagayeurs, et vogue la galère !

Les pagayeurs connaissent le portugais. Bob les observe avec curiosité.

– Ce sont des *ribeirinhos*, des riverains. Quand les colons ont remonté les rivières pour chercher l'or et exploiter l'hévéa, ils ont pris des femmes indiennes. Quand ils sont repartis, leurs enfants sont redevenus indiens, plus ou moins. Je me demande s'ils ont retenu autre chose de la culture des colons que la langue.

– J'ai navigué sur une rivière au Congo dans une pirogue dix fois plus grande que celles-ci,

avec au moins trente rameurs. Dans mon souvenir, elle était parfaitement stable.

– *Well*, vous ne devez pas bouger.

– Je suis déjà tout ankylosé.

– Ça chavire comme un rien, et alors vous savez ce qui vous attend !

– Piranhas…

– Je vous rassure, ils ne vous attaquent que si vous avez des plaies ouvertes.

– Vous avez une drôle de façon de me rassurer. Vous auriez pu me le dire plus tôt : je n'aurais pas gratté mes piqûres de moustique.

Les pagayeurs citent un proverbe local : "Méfie-toi du jaguar quand la rivière est basse, du serpent quand elle est haute, du caïman toujours."

Nous arrivons sains et saufs à Santarem, au confluent du rio Tapajos et de l'Amazone. En apercevant la ville de loin, je me sens soudain sale et j'imagine le délicieux bain chaud dans lequel je vais tremper pendant au moins une heure. Si nos structures sociales n'ont pas progressé depuis l'âge de pierre, nous avons tout de même inventé la baignoire et le matelas à ressorts. Plus nous nous approchons, plus la ville ressemble à un mirage de pierre, de plâtre et de crème chantilly posé au milieu de la grande forêt par quelque djinn distrait. Je vais choisir le meilleur bazar de l'avenue principale et acheter, hmm, des sous-vêtements pour remplacer les miens, qui commencent à s'effilocher dangereusement. Mon pantalon, dont j'ai recousu les accrocs tant bien que mal, se change peu à peu en dentelle. Ah, je n'espère pas trouver un de ces fabuleux "blue jeans" de marque Levi Strauss que porte Bob. N'importe quel solide pantalon de coton me conviendrait.

Je comprends que Santarem ne tiendra pas ses promesses quand je vois les badauds attirés par notre débarquement : des Indiens rigolards, portant les shorts *made in Kansas* des missionnaires. Les palais aux façades surchargées sont murés ou vides. Le kiosque qui se dresse au milieu de la place principale n'a pas entendu de musique depuis longtemps. Je ne dors pas sur un matelas à ressorts, mais sur un bon vieux matelas à puces, dans une cabane baptisée hôtel, et oublions la baignoire. Pour acheter des vêtements, il faut attendre le *regatão* ou "bateau boutique" qui vient de Belém un mois sur deux. L'unique bazar vend des munitions de divers calibres et d'étranges remèdes universels : la teinture précieuse, le tonique oriental, les pilules de Santander. Notre interprète réussit tout de même à trouver une robe à fleurs pour sa fiancée. Elle l'enlève plusieurs fois par jour en riant pour l'admirer. Pour augmenter encore son plaisir, elle la remet à l'envers ou la décore d'arabesques avec du rouge à lèvres.

– Il y avait quoi, dans ces grands bâtiments, Bob ? Vous le savez ?

– *Well*, des théâtres, des casinos.

– La ruée vers l'or ?

– Plutôt la ruée vers l'hévéa. Des fortunes immenses se sont bâties sur le caoutchouc. À Manaus, en amont d'ici sur l'Amazone, ils ont même construit une salle d'opéra. On dit que les rois du latex envoyaient blanchir leur linge à Paris. Avec l'invention de l'automobile et des pneus gonflables, les besoins augmentaient constamment. Votre roi Léopold II s'est enrichi de la même manière avec les hévéas du Congo. Les Anglais s'irritaient de voir un si grand marché leur échapper. Ils ont réussi à planter l'hévéa en Malaisie vers 1910. Les hévéas sauvages d'Amazonie ne peuvent pas rivaliser avec des arbres bien alignés, dont on recueille le latex à date fixe. Les joueurs sont repartis, les casinos ont fermé.

– On dirait un village portant un costume trop grand.

En interrogeant les Indiens en short, l'un de nos guides entend parler d'une tribu qui n'a pas encore cédé aux sirènes de la civilisation.

– Vous venez, Gus ? Ils sont sans doute très différents des Indiens du Mato Grosso et du Haut Xingu.

– Euh… À l'espèce de bureau municipal, ils m'ont dit que le vapeur de la poste "descendante", qui va à Belém, doit emporter le courrier après-demain. J'ai pensé écrire un article à partir de mes notes et l'envoyer au journal.

– Okay.

– Deux vapeurs apportent la poste montante. L'un va ensuite à Manaus. L'autre remonte un peu l'Amazone, puis le rio Madeira jusqu'à la frontière de la Bolivie. J'ai bien envie de le prendre. Ce que je raconte sur les Indiens plaira à mon rédacteur en chef, je pense. En Bolivie, j'obtiendrai des renseignements sur la guerre du Gran Chaco. Cela devrait l'intéresser aussi.

– Une fois de plus, mes compatriotes ont le mauvais rôle là-dedans. Comme pour les missionnaires et les shorts.

– Les Américains jouent un rôle dans la guerre du Gran Chaco ?

– *Well*, la société Standard Oil en tout cas. Ils prospectent dans la partie basse de la Bolivie. Ils promettent monts et merveilles. Ils ont dit aux Boliviens qu'ils étaient sûrs de trouver des réserves énormes sous la plaine du Gran Chaco, aussi bien en Bolivie que du côté paraguayen. La Bolivie a attaqué le Paraguay sur la foi de ces promesses.

– Je me souviendrai de votre analyse quand j'enquêterai à La Paz.

– Reposez-vous bien les premiers jours. À quatre mille mètres d'altitude, on se fatigue vite et on dort mal.

– J'ai toujours rêvé de voir la cordillère des Andes. J'aimerais rencontrer les pilotes qui transportent le courrier aérien. J'irai peut-être à Buenos Aires, où se trouve le siège de

l'Aéropostale pour l'Amérique du sud. Je pars dans quinze jours.

– Je ne vais pas très loin. Je reviendrai avant votre départ. J'ai accumulé un bon stock d'observations, de quoi écrire un livre sur les structures sociales élémentaires. Je vais prendre un vapeur jusqu'à Belém et rentrer chez moi.

Après avoir écrit et envoyé mon article, je mène la même vie oisive que les habitants de Santarem. Je fais la sieste de midi à quatre heures. Ensuite, je vais au spectacle. Je ne parle pas de la salle de théâtre murée, mais de la rencontre mouvementée entre le rio Tapajos et l'Amazone. Les eaux bleues du rio et le flot brun du grand fleuve se côtoient sans se mêler, cohabitent sans se marier. La nature ne peut accepter cette méfiance réciproque. On devine que des remous vont se produire en aval et que l'Amazone absorbera l'azur de son affluent.

Bob revient au bout de dix jours.

– Alors, cette tribu sauvage parmi les sauvages ?

– Si vous voulez les voir, ils m'ont suivi jusqu'ici.

– Vous blaguez ?

– À moins d'une journée de marche, nous avons croisé deux hommes sur le chemin. Notre guide a dit : "Ce sont eux ! Le chef de la tribu et son intendant." Ils nous ont expliqué qu'ils avaient décidé de vivre en ville, de renoncer à la vie sauvage. Ils veulent porter des shorts. Ils voient les vapeurs de loin sur le fleuve, ils veulent les examiner de près. Quelqu'un leur a parlé du bateau boutique. J'ai demandé un sursis. Quand ils ont vu les cadeaux que je leur proposais, ils ont accepté de retarder d'une semaine leur ralliement à la civilisation. J'ai donc pu les observer dans leur habitat naturel et noter les coutumes qu'ils s'apprêtent à abandonner.

– Qu'une tribu se suicide en avalant des champignons, en cessant de faire des enfants ou en s'installant à la ville, cela finit toujours de la même manière : une culture disparaît.

– Les cultures vivent, donc les cultures meurent.

7 En Bolivie

Quelques colons récoltent encore le latex sur les rives du rio Madeira, malgré la concurrence de la Malaisie et l'effondrement des cours. Il reste aussi des chercheurs d'or. Le vapeur de la poste montante leur porte des lettres et des paquets qui ont quitté Rio ou São Paulo des mois plus tôt. Le capitaine a des idées bien arrêtées sur les Indiens.

– Les *seringeros* deviennent tous fous, monsieur. Les Indiens rôdent autour de leurs campements sans jamais se montrer. Ils viennent la nuit et volent les seringues à latex. Ils chient au milieu du camp, je ne sais pas le dire autrement, pour humilier les *seringeros*. Si quelqu'un s'éloigne du camp tout seul, les Indiens le capturent et l'enterrent jusqu'au cou. Les fourmis rouges entrent dans ses narines et lui dévorent le cerveau.

Les Indiens de l'équipage rient en écoutant ces récits. Ils les trouvent peut-être ridicules, ou bien ils se réjouissent d'être apparentés à des gens aussi féroces.

Pendant plusieurs jours, la rivière reste large et placide. Et puis, un matin, nous voyons des rapides et un canyon encaissé. Le capitaine annonce que nous allons contourner des chutes. Je n'aperçois ni canal de dérivation, ni écluses. Le vapeur s'échoue sur la grève, à un endroit d'où part un chemin de latérite. Nous débarquons tous. Je suppose que nous allons monter à pied et qu'un autre bateau nous attend au-dessus des chutes. Ce qui se passe alors me laisse pantois. Les hommes de l'équipage sortent une douzaine de petits rondins de la cale. Ils accrochent un treuil à deux gros arbres, à une trentaine de mètres de la rive, et ils tirent le bateau hors de l'eau avec un câble d'acier. Le vapeur roule sur les rondins. Les hommes le maintiennent de chaque côté pour l'empêcher de se coucher sur le flanc. J'ai vu ce genre de treuil, flanqué de deux grandes manivelles, sur le bateau de Henri de Monfreid. Deux hommes tournent les manivelles pour enrouler le câble sur un cylindre. À chaque tour de manivelle, le bateau avance de quelques centimètres sur ses rondins. Dès que le dernier rondin se libère, un homme l'emporte devant. Le treuil grince, la quille du bateau couine, des singes et des perroquets commentent le spectacle. Le chemin décrit un grand arc de cercle dans la forêt. Ils mettent à peu près une demi-journée à monter le vapeur au-dessus de la chute, en déplaçant le treuil cinq ou six fois.

– Est-ce plus facile à la descente, capitaine ?

– Oh non. Plus difficile, beaucoup plus difficile !

Nous atteignons le terminus de la ligne, c'est-à-dire la frontière bolivienne, au bout d'une

dizaine de jours. Je trouve une pirogue qui repart dans un village. On ne voit pas encore de montagnes, mais le lit de la rivière devient plus étroit. Nous rencontrons souvent des rapides, qu'un chemin permet toujours de contourner. Pas besoin de treuil et de rondins : les deux pagayeurs retournent la pirogue et la portent sur leur tête. Je porte les pagaies.

Des chercheurs d'or disent que des Indiens ont vu des hommes avec de grandes *maquinas* dans les environs. Des *Americanos* comme moi, semble-t-il. À part les mots "Americanos" et "maquinas", je comprends mal ces chercheurs d'or. Ont-ils créé un nouveau dialecte sous l'effet de l'isolement ?

– Excusez-moi, je parle portugais très mal.

– Le Brésil, c'est fini. Ici, vous êtes en Bolivie. Nous ne parlons pas portugais, mais espagnol.

J'ai emporté un petit stock de hameçons de Mission Street. Je peux donc engager un guide indien, qui m'emmène jusqu'au campement des Americanos. On les voit de loin : ils ont planté un derrick au milieu d'une clairière. De grands gaillards coiffés de chapeaux de cowboy donnent des ordres à des ouvriers boliviens. Je m'approche.

– Vous cherchez du pétrole ?

– Non, nous forons pour trouver des marshmallows.

– Vous connaissez quelqu'un qui s'appelle Dixon, par hasard ?

– Everett !

– Oui, Everett Dixon. Pas la peine de crier comme ça.

– Everett, un gamin te demande !

Je n'avais pas compris qu'il appelait. Cette fois, je reconnais le gros bonhomme qui s'avance vers moi.

– Comment allez-vous, Mr. Dixon ?

– Tiens donc… Le jeune Rayzeen ! Une bien étrange coïncidence. D'où venez-vous ?

– Du Brésil.

– Je travaille à La Paz. Je suis arrivé il y a une heure et je repars demain matin. Vous choisissez ce moment précis pour apparaître comme un diable sortant d'une boîte.

– Vous allez à La Paz ? En automobile ?

– C'est plutôt un camion. Je vous emmène, si vous voulez.

– C'est loin ?

– Trois cents miles. Nous partons à l'aube. Nous ferons escale à Reyes, au pied des Andes. Il faut toute une journée pour monter là-haut.

Une tente américaine vaut mieux qu'un hôtel de planches brésilien. Je peux enfin prendre un bain chaud !

Le camion de Dixon paraît conçu pour affronter des terrains accidentés : roues et essieux énormes, renforts d'acier autour de la carrosserie, pare-brise protégé par un grillage. Un treuil qui n'a pas besoin de serviteurs indiens, car il est entraîné par le moteur, permet de franchir les gués.

Outre les bidons d'essence habituels, nous transportons de gros sacs contenant des cylindres de terre ou de gravats.

– Qu'y a-t-il dans ces sacs, derrière ?

– Des carottes prélevées à différentes profondeurs. Nous les analyserons au laboratoire. Je pense que nous ne trouverons pas de pétrole.

– J'ai entendu dire que c'est vous qui avez déclenché cette guerre du Gran Chaco.

– Je suis géologue. Je ne travaille pas pour la Standard Oil, mais pour une société indépendante. La guerre est finie, de toute façon.

– Elle est finie ?

– Depuis trois mois. Ils ont signé la paix. Le Paraguay a gagné un morceau du Gran Chaco. La Bolivie a encore rétréci. Ses soldats, qui vivent à quatre mille mètres d'altitude, pouvaient à peine bouger et respirer dans la plaine.

– Sur le bateau qui venait au Brésil, j'ai rencontré des officiers français qui conseillaient l'armée du Paraguay. Ils paraissaient sûrs de la victoire. Ils parlaient de revanche, parce que les Boliviens avaient tué presque tous les hommes du Paraguay en 1870.

– Allons donc ! En 1870, le Paraguay a été écrasé par le Brésil, l'Argentine et l'Uruguay. Dix ans plus tard, la Bolivie a été amputée de la moitié de son territoire au profit du Chili et du Pérou. Deux petits pays vaincus par leurs puissants voisins ne trouvent rien de mieux à faire que de se battre l'un contre l'autre pour rétablir leur honneur perdu. Ils ont des généraux très belliqueux. Les coups d'état militaires se succèdent depuis un siècle. La Standard Oil a peut-être mis le feu aux poudres, mais la poudre était bien sèche.

– Et alors, il y a du pétrole, dans le Gran Chaco ?

– Un peu. Pas assez pour justifier une exploitation à grande échelle. Certainement pas assez pour justifier une guerre. Les Anglais ont récupéré quelques puits.

– Quels Anglais ?

– La Standard Oil a acheté des concessions en Bolivie. Au Paraguay, ce sont des sociétés pétrolières anglaises. Dites, Mr. Rayzeen, vous vous souvenez de l'uranium du Congo ?

– Bien sûr.

– Des savants du côté de chez vous, peut-être en France, ont trouvé le moyen de fabriquer des corps radioactifs artificiels l'an dernier. Ils ont déjà reçu le prix Nobel cette année. Ils effectuent des recherches sur l'uranium. Ils n'ont encore rien trouvé, mais les cours ont monté

tout de même, sur la foi de leur prix Nobel, de sorte que l'exploitation va bientôt atteindre le seuil de rentabilité. La Belgique va devenir aussi riche que les émirs arabes qui ont du pétrole dans leurs déserts.

À La Paz, je passe une nuit dans un hôtel entièrement loué par la Standard Oil. Dixon m'a présenté à la réception comme l'un de ses collaborateurs. Je déménage dès le lendemain. Les cowboys qui prospectent en Basse Bolivie et qui séjournent à La Paz entre deux missions n'arrivent pas à dormir à quatre mille mètres d'altitude. Ils jouent au poker, invitent des filles, dansent et chantent, boivent de la bière. Je n'ai pas sommeil non plus, mais je les trouve tout de même trop bruyants. Je m'installe dans une pension de famille près de l'université.

En me promenant dans les rues de La Paz, je remarque que les passants ont des pommettes très hautes et des yeux bridés dans des visages rectangulaires. Ils ne ressemblent pas aux Indiens d'Amazonie, mais à des statues incas. Les paysannes qui vendent des fruits au marché portent une couverture de laine aux rayures multicolores. Leur tête, encadrée par deux nattes noires et coiffée d'un étrange chapeau melon, émerge d'une fente ouverte dans la couverture.

L'air délié des Andes m'éclaircit les idées. J'en sais assez sur la guerre du Gran Chaco et le rôle ambigu de la Standard Oil. J'ai découvert un sujet parfait pour Erdé : les Incas. Cela vaut bien les Atlantes.

Je sais d'autant moins comment commencer mon enquête que, faute de sommeil sans doute, je n'arrive pas à transformer mon portugais en espagnol. Je trouve le consulat de Belgique dans l'annuaire et au fond d'une ruelle. Une banderole défraîchie pend au plafond dans l'entrée : "1930, centenaire de la Belgique." Le consul est un vieux bonhomme qui respire bruyamment, comme s'il n'avait pas encore réussi à s'habituer à l'altitude.

– Je suis le seul Belge, arrh, de La Paz, arrh, alors ils m'ont nommé consul. J'espère, arrh, que nous n'avez pas d'ennuis, parce que, arrh, je ne peux pas vous aider.

– Oh, tout va bien, sauf que je ne parle pas espagnol. Je cherche de l'aide. Un interprète, ou bien un Bolivien qui connaît le français.

– Eh bien, vous pourriez, arrh, essayer l'Institut français.

Le concierge de l'Institut ne parle pas français, mais je réussis à comprendre que les étudiants sortent à cinq heures. Cela me laisse environ une heure pour me promener. J'ai le souffle court. Je dois m'asseoir sur un banc toutes les dix minutes. Au deuxième banc, je m'endors. Quand j'arrive à l'Institut, les étudiant sont déjà partis. Le concierge fait le malin.

– Je vous avais dit de revenir à cinq heures !

– Oui, ben je voudrais vous y voir. C'est que je viens d'un plat pays, moi.

Miracle : une étudiante retardataire.

Zinzin et Filou

– Mademoiselle, excusez-moi, parlez-vous français ?

– Un peu, monsieur. Je l'apprends.

– Je m'appelle Gustave Raisin. Je suis belge.

– Pêche ?

– Belge. Je viens de Belgique.

– Ah… Je m'appelle Carmen Huaco. Je suis bolivienne.

Elle accepte de me servir de guide, en échange de conversation française.

– La première chose, c'est que je dois m'asseoir, parce que j'ai la tête qui tourne.

– Je vous emmène le café-bibliothèque, tout près.

Avant que j'aie le temps de lui demander si elle n'accolait pas deux mots par erreur, elle me montre le "café Montaigne" au bout de la rue. Une bibliothèque remplie de livres français couvre tout un mur. Des fauteuils et des canapés portant les mêmes rayures que les paysannes du marché invitent à la lecture.

– J'appellerais plutôt cet endroit un salon de thé qu'un café.

– Vous avez raison. Boire le thé de coca.

– Coca ? Comme dans la cocaïne ?

– La cocaïne est la drogue chimique. Le thé de la feuille coca bon pour se réveiller, comme le café.

– Je vais essayer. C'est sans doute excellent pour le mal des montagnes.

Le patron s'approche de nous. Carmen fait les présentations.

– M. Raisin, M. Schiller. À Paris M. Schiller a étudié.

C'est un jeune homme à la peau cuivrée. Si je devais imaginer un nom pour lui, je choisirais plutôt Lascar Capac que Schiller.

– Êtes-vous français, M. Raisin ?

– Je suis belge.

– Vous connaissez l'abbé Depardieu ?

– Un nom parfait pour un abbé. Non, je connais seulement un abbé Waldstein.

– C'est le grand astronome belge. Il pense l'univers grandit tous les jours. D'abord été tout petit. Et même, au début, pas plus gros qu'une tête d'épingle.

– Ça ne me paraît pas très catholique, cette théorie. Au fait, pourquoi avez-vous baptisé votre café "Montaigne" ?

– Montaigne a rencontré des Indiens à Rouen, peut-être Tupi-Guarani du Paraguay. Il les a considérés comme êtres humains, ni mépris ni condescendance. C'est dommage les Européens ne se sont pas tous conduits de la même manière.

– Ici, les gens ressemblent à des Incas.

– Vous voulez parler le peuple Quechua. Presque tous les Boliviens, et aussi Péruviens, appartiennent peuple Quechua. Le mot “Inca” désignait caste noble de ce peuple. Dirigeaient grand empire juste avant l’arrivée des Espagnols.

– J’ai voyagé en Amazonie avec un Américain qui pensait que la civilisation ne pouvait pas se développer et se transmettre sans écriture. Comment les Incas ont-ils pu bâtir un empire ?

– L’empire bâti bien avant les Incas, par le peuple de Tiahuanaco. Ils écrivaient avec blocs de pierre de cent tonnes. Vous devriez aller la ville de Tiahuanaco. Là-bas, la Porte du Soleil et le temple Akapana. Aussi les dessins tissés sur les vêtements avaient signification : qui vous êtes et d’où vous venez, encore aujourd’hui les dessins sur les ponchos.

– Les couvertures que portent les paysannes ?

– Chaque village un dessin différent. Les Incas s’envoyaient aussi des mots avec *quipou*, le système de nœuds sur des cordelettes.

Il part chercher notre thé de coca. Un peu moins amer que le maté. Ce que j’ai bu de meilleur, c’est le guarana.

– Si vous voulez, me propose Carmen, je peux avec vous aller à Tiahuanaco.

– Est-ce loin d’ici ?

– Nous prenons le train jusqu’à Guaqui, c’est une heure, ensuite l’autobus deux heures.

– Demain, ça va ?

– Demain n’est pas possible, car je dois chanter dans le groupe au Teatro Colón.

– Vous chantez ? Dans un chœur ?

– Je chante avec mon cœur, oui.

– Je veux dire, dans une chorale. Le groupe.

– Oui, le groupe. La musique très ancienne. Vous pouvez venir entendre.

– Très volontiers. Nous irons voir l’écriture de pierre après-demain, dans ce cas.

Un homme lit un livre près de nous en buvant du jus de canne arrosé de rhum. J’ai l’impression qu’il tend l’oreille et ne perd pas un mot de notre conversation. Il porte un uniforme militaire verdâtre, usé et taché, auquel manquent plusieurs boutons dorés. Si j’étais Erdé, je choisirais un pinceau épais pour dessiner son visage. Je le tremperais dans l’encre noire et je tracerais sa moustache d’un seul coup. Il se lève et nous salue.

– Colonel Algazir à votre service. Chère demoiselle, cher monsieur. À votre service. J’entends que vous parlez la belle langue française, à nulle autre pareille. C’est en France, le pays du glorieux général Napoléon, que j’ai eu l’honneur d’apprendre mon métier. À l’école militaire de Saint-Maixent.

– Veuillez m’excuser. Je suis belge. Où est Saint-Maixent ?

– Dans les Deux-Sèvres, près de Niort.

– Ah oui, hmm. Vous lisez un livre français, mon colonel ?

– Les mémoires du glorieux général Napoléon. Sur l'île de Sainte-Hélène le malheureux proscrit les a dictées à son fidèle aide de camp, le comte de Las Cases.

Carmen s'en va répéter avec son chœur et son cœur. Le colonel me propose une partie d'échecs. Il tente une percée audacieuse sans protéger ses arrières. Il a une vision du jeu plutôt tactique que stratégique. C'est ce qui distingue un colonel d'un général, je suppose. De plus, il perd le fil de la partie – sous l'effet du rhum, me semble-t-il.

– À votre tour, mon colonel.

– C'est à moi ? Je n'ai pas dit mon dernier mot… Ils m'ont chassé de l'armée, mais mon glorieux destin est devant moi. Deux petits pions de retard, c'est une bagatelle. Croyez-moi, jeune homme, le colonel Algazir va redresser ce pays.

– Vous ne pouvez pas bouger votre cavalier, mon colonel, car il est en prise.

– En prise ? Le fougueux cavalier ? S'ils veulent reconquérir le Gran Chaco, ils doivent me rappeler. Ces misérables mécréants n'ont pas le choix.

– Échec au roi, mon colonel.

– Je le protège avec la noble Reine. Je deviendrai le général Algazir, le nouveau Bolivar !

– Il a donné son nom à votre pays.

– A libéré aussi Colombie, Venezuela et Équateur. Quand j'étais en France, je suis allé pèlerinage à Evry, sud de Paris, où habitait le glorieux exilé général San Martin, libertador de Chili, Pérou et Argentine.

Il s'assoupit avant la fin de la partie. Il a plusieurs pièces de retard, mais ne s'avoue pas vaincu. Il faut savoir s'avouer vaincu et commencer une nouvelle partie, mon colonel.

Nous rejouons le lendemain. J'ai décidé de le laisser gagner. Il pourrait ainsi prendre une petite revanche symbolique sur la vie. Je dois jouer finement. S'il devinait mon stratagème, il se sentirait humilié. Le jus de canne au rhum ne facilite pas mon entreprise.

– La même chose pour mon aide de camp, Schiller !

– Je vous remercie, mon colonel. Je prendrai mon jus de canne sans rhum, M. Schiller.

Le colonel ne prête guère attention à la position de ses tours. Il marmonne des menaces à l'adresse de ses ennemis. Il les tient à l'œil. Il déjouera leurs conspirations machiavéliques.

Il a appris l'argot des casernes à Saint-Maixent.

– Je les foutrai au trou, ces crétins des Andes. Mon pied au cul, bougres de petits pisseux de merde.

Je vais au Teatro Colón avec M. Schiller. Le spectacle commence par un numéro de jongleurs. Ensuite, un magicien tire un perroquet de son chapeau et change l'eau en vin. Un

gaucho dessine la silhouette d'un Indien impassible en lançant des couteaux.

– C'est curieux, j'ai vu exactement les mêmes choses l'an dernier dans un cabaret en Chine. On dirait que le mot "teatro" désigne aussi ce que nous appelons un music-hall.

– Teatro, c'est le théâtre.

Le chœur entre sur scène, pendant que quelques musiciens descendent dans la fosse d'orchestre. Les femmes qui composent le chœur ont toutes des visages larges, des pommettes hautes, des cheveux de jais. Elles portent des robes blanches et de larges ceintures de laine ornées de figures géométriques.

– Vous voyez, monsieur, les dessins tous différents.

– Je ne trouve pas Carmen.

– Ici à droite, monsieur.

– Ah oui, je la vois.

Elles chantent une cantate funèbre. Je me souviens de certaines musiques anciennes que j'apprenais quand j'appartenais à la chorale de Saint-Boniface. Leurs voix sont haut placées. Elles tiennent les sons très longtemps et chantent à l'unisson. L'orchestre comporte seulement des instruments à vent et des percussions. Ce qu'elles chantent ressemble à des noms de villes péruviennes et de princes Incas : "Pachacamac Atahuallpa Chinchaycocha Chupaychu Huancabanba."

Je voudrais applaudir autant que les autres spectateurs, mais je me sens bien trop faible.

– Elles ont chanté en quechua ?

– Oui, monsieur. La musique a été composée au XVIIIème siècle par un père jésuite d'après ce que chantaient les Indiens. Leurs flûtes ils fabriquaient avec les os des morts.

Cette soirée m'a bien préparé à l'excursion du lendemain. Comme je me méfie du train et de l'autobus, j'emprunte à Mr. Dixon son petit camion, dont il n'a pas besoin. Je suis une antique route pavée. Je dépasse une caravane de lamas portant des ballots. Les terrasses et temples de Tiahuanaco me rappellent les pyramides d'Égypte et la grande muraille de Chine. Une civilisation puissante a convaincu des milliers d'hommes de porter des blocs de pierre gigantesques afin de bâtir des monuments éternels.

– Cette Porte du Soleil est stupéfiante. J'espère que vous irez un jour à Paris, Carmen. Vous verrez qu'ils ont un arc de triomphe, mais il n'est pas taillé dans un seul bloc de pierre comme cette porte.

– Vous voyez les sculptures sur la porte. Là-haut Viracocha, le Dieu Soleil. Il porte le tonnerre dans une main et la foudre dans l'autre. On dit les autres personnages signifient le cycle du soleil au cours l'année. Comme un calendrier.

– Ce gros caillou pèse bien dix ou vingt tonnes. Il faut l'apporter jusqu'ici et le dresser. Et

là, cet escalier pour géants, ces colonnes, ces statues…

– On a trouvé la carrière pour le grès dix kilomètres à peu près. Certaines autres grandes pierres, lave noire ou grise, cent kilomètres.

– Ils n'avaient même pas inventé la roue ! En Amazonie, j'ai vu un bateau de plusieurs tonnes rouler sur des rondins. Un treuil le tirait. Quelques centaines de mètres seulement. Quand je songe que ces pierres ont parcouru cent kilomètres sur des rondins. Sans doute connaissaient-ils au moins le levier et la poulie. En combinant plusieurs poulies, vous savez fabriquer une sorte de treuil. Penser à tout cela m'épuise, je dois dire.

J'imagine des milliers de personnes tirant les énormes blocs au son des flûtes et des tambours sur les routes pavées. Des foules bigarrées assistent à des cérémonies solennelles sur les terrasses et dans les temples. Le prêtre lève son grand couteau de pierre pour offrir à Viracocha le cœur d'une jeune fille pure.

– Je me demande si les gens qui ont apporté ces pierres le faisaient de bon cœur. C'étaient peut-être des esclaves, des prisonniers de guerre. Qu'en pensez-vous, Carmen ?

– Je crois ils offraient leur force au dieu Soleil, ou au roi qui était Fils du Soleil.

– Vous avez certainement raison. Dans mon pays, les gens qui ont élevé les cathédrales n'étaient pas des esclaves.

– Quarante mille habitants vivaient dans cette ville. Ils avaient les cultures irriguées autour, avec le vaste réseau de canaux. Sont partis il y a mille ans, peut-être à cause grande sécheresse. La ville était au bord le lac. L'eau a baissé tellement que le lac à vingt kilomètres aujourd'hui.

– Ah mais oui, le lac Titicaca, je l'ai vu sur la carte. Nous pouvons y aller ?

– Bien sûr. Ensuite retourner à La Paz.

Ah, je rentrerais bien à La Paz tout de suite pour me coucher. Voyons, Tatave, tu as déjà parcouru quinze mille kilomètres. Vingt de plus… Un petit effort ! Moi aussi, je voudrais partir à cause grande sécheresse. Nous roulons sur un plateau pelé qui me rappelle le désert du Colorado. J'ai constamment soif. Je manque de salive pour humecter mes lèvres gercées.

Je ne dis pas que la vue du lac me revigore. Peut-être mon état de faiblesse exacerbe-t-il ma sensibilité. Il me semble que je n'ai jamais vu une eau aussi bleue. Les roseaux dansent au vent comme des ballerines… Une sorte de sérénité me saisit doucement. Je deviens un habitant du ciel, indifférent aux laideurs du monde. Carmen se dresse, droite et digne, comme un monolithe. En ce lieu précis, je ne peux imaginer femme plus belle et plus lointaine. Je me sens trop médiocre pour oser m'approcher d'elle et lui prendre la main. Une amourette tiendrait du sacrilège. Elle s'engagera d'un seul bloc et choisira un homme pour l'éternité.

Je crois apercevoir une longue botte de paille flottant sur le lac. C'est une curieuse embar-

cation, constituée de roseaux liés en faisceaux. L'Indien qui la mène nous fait signe.

– Que dit-il ?

– Visiter l'île flottante, un dollar.

– Okay.

– Là, embarcadère.

– En Amazonie, les Indiens sont si primitifs qu'ils ne connaissent même pas le dollar. Nous utilisions des hameçons comme monnaie.

Ils ont fabriqué un tapis flottant plus grand qu'un terrain de football en assemblant des bottes de roseaux. Plusieurs familles habitent dans des huttes construites avec le même matériau. Quand on marche sur l'île, le sol s'enfonce légèrement.

– Je me demande si Jésus connaissait ce truc-là. Il faudrait aller voir la mer de Galilée, s'ils ont des roseaux. Déjà, changer l'eau en vin, c'est facile. Le magicien y arrivait bien, hier soir.

– Pas la même chose. Jésus faisait le miracle.

La frise enneigée qui s'élève à l'est du lac, émue par la prochaine disparition du Dieu Soleil, commence à rosir. Notre gondolier nous ramène sur la terre ferme. Quand nous montons dans notre camion, le dieu s'est caché derrière les collines qui bordent la rive péruvienne, mais son auréole illumine encore le ciel. Le lac brille comme un immense plateau de cuivre.

– Avez-vous apprécié Tiahuanaco, monsieur ? me demande M. Schiller.

– Beaucoup. Il faudrait que je visite des sites incas, maintenant.

– Les Incas ne savaient pas assembler les grandes pierres comme les gens de Tiahuanaco. Moins beau.

– Mon patron voudra les Incas, c'est certain.

– Alors vous devez aller au Pérou. Le train jusqu'à Cuzco, puis Machu Picchu.

– Matchoupitchou ?

– Cuzco était la capitale de l'empire. En 1911 et 1912, l'Américain Hiram Bingham a découvert Machu Picchu près de Cuzco. Peut-être la résidence pour les vacances des nobles. La ville cachée dans la montagne, ainsi les Espagnols n'ont jamais trouvée.

– Une ville intacte ? Je dois voir ça. En plus, il l'a découverte juste quand je suis né.

– Ils ont le Temple du Soleil tout petit. À Tiahuanaco, le rayon du soleil traverse la porte le jour équinoxe. Dans le Temple du Soleil de Machu Picchu, la fente laisse passer le rayon qui éclaire autel le jour solstice d'été. Oh, je dois vous montrer une chose…

– Oui, mais le solstice d'été est en hiver, non ?

Il part prendre un livre dans la bibliothèque.

Zinzin et Filou

– Écoutez la prophétie des Incas : “Des hommes barbus, mi-animaux, portant carapace de métal, provoqueront le Pachacuti (c’est grand renversement des choses) et la Grande Obscurité, mais un jour l’Inca renaîtra.”

Le lendemain, je ne parviens pas à me lever. J’ai les jambes flageolantes et les poumons fripés. L’altitude me monte à la tête. Je reste couché cinq jours. La patronne de la pension de famille m’apporte de la soupe de maïs. Dès que je tiens debout, je marche jusqu’à la gare. J’ai préparé ma phrase : “Quel jour le train pour Cuzco, au Pérou ?” Après avoir fait la queue en regardant vaguement diverses affiches et panneaux horaires, j’arrive devant le guichet.

– Un billet pour Buenos Aires, en Argentine, le train de demain.

Je vais attendre Carmen à l’Institut français pour lui dire au revoir. Nous buvons un dernier thé de coca au café Montaigne. M. Schiller paraît étonné.

– Déjà vous êtes revenu de Machu Picchu ?

– Je n’y suis pas allé. J’ai souffert du mal des montagnes jusqu’à ce matin. Je suis passé à la gare tout à l’heure pour prendre mon billet, mais au dernier moment, je ne sais pas pourquoi, j’ai acheté un billet pour Buenos Aires. Je pars demain.

– Pour s’habituer l’altitude il faut plusieurs semaines.

– Si vous voyez le colonel Algazir, vous lui direz au revoir de ma part.

– Le colonel Algazir ? Vous ne savez pas ?

– Euh… Que devrais-je savoir ?

– Il a attaqué le palais présidentiel le jour avant-hier avec les quelques autres stupides. Ils sont entrés sans difficile et ont occupé le palais six heures. Ensuite, l’armée les a capturés, aussitôt fusillés.

Assis dans le petit train qui se faufile entre les hauts pics des Andes, je me reproche mon revirement et j’imagine un autre voyage. Après Cuzco, je vais à Lima, puis je suis la côte de l’océan Pacifique vers le sud jusqu’au Chili. À Valparaiso, je prends un bateau pour explorer les îles Juan Fernandez, dont l’une s’appelle Isla Alejandro Selkirk et l’autre Isla Robinson Crusoe. Bah, des îles comme les autres. Un bateau par an, si ça se trouve. Ce Selkirk a tenté une vague mutinerie et son capitaine l’a abandonné sur l’île. Il n’imaginait sans doute pas qu’elle porterait un jour son nom.

Quand je sors de la gare de Buenos Aires, je constate que je ne souffre plus du mal des montagnes. Je me sens pourtant tout engourdi. Ce n’est pas seulement parce que j’ai passé trois jours et trois nuits assis ou couché sur une banquette (et six heures, entre deux trains, dans une salle d’attente à San Miguel de Tucuman), mais aussi parce que je porte quatre kilomètres d’atmosphère de plus sur mes épaules.

Alors que j'ai écarquillé les yeux en découvrant la végétation bariolée qui dansait sur les collines de Rio et les chapeaux melon qui coiffaient les Indiennes de La Paz, je trouve la ville de Buenos Aires bien terne. Avec ses boulevards bordés de hauts immeubles gris, ses automobiles et ses tramways, elle ressemble à Bruxelles ou à une autre capitale européenne. En traversant une vaste esplanade, je vois une statue du libertador, le glorieux général San Martin, et je pense au malheureux colonel Algazir.

Je m'installe dans un petit hôtel de la calle Florida, la rue la plus animée de la ville. Le bureau d'Air France se trouve dans une rue transversale, à dix minutes de mon hôtel. J'y trouve un Français caché derrière des montagnes de papier.

– Euh, excusez-moi.

– Tiens, un compatriote ! Puis-je vous aider, mon garçon ?

– Je suis belge. Je viens me renseigner… J'ai appris le pilotage et la mécanique. J'aimerais savoir si vous engagez des pilotes. Pas pour tout de suite. Je veux d'abord rentrer en Belgique. Je vais d'ailleurs reprendre quelques cours de pilotage.

– Mon pauvre gars, voyez vous-même ce désordre. Je n'en suis pas à engager des pilotes, mais à tenter de ranger les archives de l'Aéropostale. J'ai des fournisseurs qui réclament de l'argent de tous les côtés. Les navigants et les employés au sol sont partis au moment de la faillite et certains d'entre eux ont fondé une compagnie ici, Aerolinea Argentina. J'ignore s'ils engagent des pilotes. Air France ne s'occupe plus que du courrier. Nous sommes associés à Aerolinea Argentina pour l'acheminement du courrier jusqu'à Natal, au Brésil, et puis nous traversons l'Atlantique et allons jusqu'à Toulouse. Vous dites que vous savez la mécanique ?

– Je connais le moteur Renault douze cylindres du Bréguet XIV.

– Oh, dites, c'est vieux, ça. Enfin, je peux quand même vous proposez quelque chose, si vous voulez rentrer en Europe. Je vous envoie à Natal comme passager sur Aerolinea, ensuite je vous engage comme second mécanicien sur notre avion postal, qui va de Natal à Dakar. C'est un Farman 220. Quatre moteurs Hispano Suiza. Douze cylindres, comme le Renault.

– D'accord. Je pars quand ?

– Demain matin à l'aube. Soyez ici à quatre heures.

Ainsi, je ne vois grand-chose de Buenos Aires. Il fait encore nuit quand je traverse la ville en voiture avec le chef d'escale d'Air France pour aller à l'aéroport – un simple pré, éclairé par des lampes à huile. Il me présente à l'équipage, composé d'anciens de l'Aéropostale.

– M. Raisin, qui est belge. Il a appris à piloter sur un Bréguet XIV.

– Nous avons tous appris à piloter sur des Bréguet XIV !

– Votre Bréguet XIV belge, jeune homme, c'est sans doute Latécoère qui l'a fabriqué à Toulouse pendant la guerre. Ensuite, il en a acheté quinze à l'armée de l'air et il a fondé la

Ligne. De Toulouse à Casablanca, puis à Dakar. Plus tard, l'armée n'en voulait plus, alors il en a acheté encore cent cinquante. C'était un zinc du tonnerre. Le Renault 12, un sacré moulin. On atterrissait n'importe où. Il avait une bonne bouille, nom de Dieu, le Bréguet XIV, avec son petit museau carré.

– Vous n'en avez plus ?

– Le rayon d'action était un peu court. Quatre cents kilomètres, quatre cent cinquante avec le vent dans le dos. Pour aller d'ici à Rio, cela prenait vingt-quatre heures, il fallait faire six escales. Il volait à 120 km/h. En 1927, le patron les a remplacés par des Laté 25. Toujours le Renault 12, une nouvelle version qui allait plus vite. On emmenait cinq passagers.

Une lumière grise commence à effacer le néant noir de l'univers, révélant le thorax allongé et les ailes déployées d'une grande sauterelle de métal.

– Et celui-là ?

– Un Laté 28. Moteur Hispano-Suiza de cinq cents chevaux, hélice en acier. 215 km/h. Une autonomie de mille kilomètres. Avec un moteur poussé et des réservoirs additionnels, Mermoz a parcouru quatre mille trois cents kilomètres en circuit fermé.

Mon petit biplan Bréguet appartenait à l'enfance de l'aviation. J'ai l'impression de découvrir un appareil adulte. Ils ont juste gardé l'aile supérieure, mâtée et haubanée comme celles d'un biplan (on appelait cela une "aile en parasol"). L'équipage n'a pas besoin de s'emmitoufler et de porter des lunettes de moto, car le poste de pilotage est fermé. Je ne m'attendais pas à trouver autant de confort dans la cabine des passagers : quatre hublots de chaque côté, un siège par hublot, des toilettes au fond de la cabine.

Nous nous posons seulement deux fois, à Porto Alegre et São Paulo. Nous atteignons Rio à sept heures du soir. Vues du ciel, les îles ressemblent à des cailloux moussus. Leur ombre coule comme de l'encre sur la soie bleue de la baie. Je monte dans un autre Laté 28 pour un vol de nuit qui me mène à Salvador de Bahia et Natal. J'ai déjà parcouru plus de quatre mille kilomètres. Je dois maintenant accomplir un saut de trois mille kilomètres au-dessus de l'océan.

Je ne suis plus un passager sans billet, mais un employé temporaire d'Air France. Je transborde des sacs de courrier du Laté 28 au Farman 220 "Ville-de-Mendoza". Je me présente à l'équipage.

– Le bureau de Buenos Aires m'envoie comme second mécanicien.

Le mécanicien éclate de rire.

– Pour une surprise, ben ça c'est une bonne surprise. Depuis le temps que je réclame un assistant ! Quatre moteurs et huit réservoirs à surveiller, c'est beaucoup pour un seul homme. Ils m'envoient un gamin, mais c'est mieux que rien. T'as quel âge, mon petit ?

– Vingt-quatre ans.

– Je t'en aurais donné dix-huit. Comment tu t'appelles ?

– Gustave Raisin.

– Moi, c'est Marcel Peigné. Pas la peine de me regarder avec des yeux de merlan frit, mon pote. Je m'appelle Peigné et je suis chauve. On s'y habitue.

– La semaine dernière, on m'a parlé d'un abbé qui s'appelle Depardieu, donc rien ne m'étonne.

– Depardieu, l'astronome ?

– Vous le connaissez ?

– Je ne l'ai jamais rencontré, mais je connais son travail. Je passe ma vie dans les étoiles, moi aussi, alors il m'arrive de me demander comment elles sont arrivées là.

Je comprends ce qu'il voulait dire quand nous montons à bord. L'équipage du premier Laté 28 m'avait invité dans le poste à l'escale de Porto Alegre. Le mécanicien avait son siège dans un coin sombre, devant ses instruments. Un passager assis près de son hublot voyait mieux le ciel que lui. Tandis que dans le Farman 220, seuls les deux pilotes occupent le poste. Le mécanicien (et son assistant) et le radiotélégraphiste sont installés dans le nez de l'appareil, dans une sorte de cage de verre qui donne d'ailleurs à cet avion une tête toute renfrognée. Il fait encore jour quand nous décollons, mais je devine que je vais bientôt me promener au milieu des étoiles.

– On dirait que cet avion a été dessiné par un peintre cubiste. Il ne ressemble pas du tout aux autres.

– C'est un avion militaire, mon garçon, un bombardier lourd. Ils l'ont choisi parce qu'il possède d'énormes soutes à bombes, dans lesquelles ils ont placé des réservoirs. Ainsi, ils ont pu obtenir une autonomie suffisante pour traverser l'Atlantique.

– Si je comprends bien, nous sommes dans la cabine du bombardier.

– C'est ça. Dans le modèle d'origine, il y a un manche et un palonnier. Quand le bombardier voit la cible, le pilote lui cède les commandes et il dirige l'avion afin que la bombe parte dans l'axe bien comme il faut. Bon, je vais t'expliquer ton boulot. Tu vois ces huit cadrans ?

– Ce sont des jauges d'essence, non ?

– Pour les huit réservoirs. Quatre à bâbord, quatre à tribord. On vide les réservoirs par moitiés alternées, pour conserver l'équilibre : un demi réservoir à bâbord, un demi réservoir à tribord, etc. Ça, c'est ton bloc de papier millimétré. Tu inscris en abscisse le temps, en ordonnée le niveau d'essence. Tu pointes le niveau toutes les dix minutes. Si les points dévient de l'alignement, c'est qu'il y a une fuite. Dans ce cas, tu me réveilles si je roupille.

– Vous allez dormir pendant le vol ?

– Façon de parler. Je peux m'assoupir cinq minutes. Moi, je m'occupe de surveiller le régime des moteurs. Une baisse de régime, je l'entends même quand je dors.

– Nous savons réparer une fuite ?

– Si elle se produit maintenant, nous pouvons atterrir à Fernando de Noronha, à trois cents kilomètres de Natal, et puis sur les îlots Saint Pierre et Paul, à mille kilomètres. Ensuite, il n'y a plus rien jusqu'à Dakar. Nous pouvons réduire la vitesse pour consommer moins d'essence.

– Je pensais que seuls les hydravions avaient le droit de traverser.

– Bah, ils ont promulgué cette loi idiote en 1928, qui interdit aux avions à roues de survoler la mer, mais personne ne la respecte. Lindbergh a bien choisi un avion à roues, non ? Mermoz traverse sur un Laté 300, un grand hydravion, mais c'est le plus chaud partisan des avions terrestres. Les flotteurs rajoutent trop de traînée. Quand la coque tient lieu de flotteur, comme sur le Laté 300, c'est encore pire. La consommation d'essence est trop grande pour des vols transatlantiques. À un moment, les Allemands ont essayé un système avec des hydravions et des navires ravitailleurs. L'hydravion se posait juste à côté du navire, qui l'embarquait avec un treuil pour faire le plein. Ensuite, une catapulte l'envoyait en l'air. L'amerrissage était risqué quand la mer était grosse.

– Ils ne devaient pas fabriquer un énorme avion ?

– Le Dornier X. C'était comme un paquebot, avec trois ponts pour les passagers. Douze moteurs à surveiller, mon pote. Il a accompli un vol d'essai d'une heure avec cent soixante passagers au-dessus du lac de Constance ou je ne sais où. Ils n'ont jamais réussi à le mettre au point. Il consommait trop d'essence.

La nuit se constelle d'autant plus vite que nous volons vers l'est. Le ciel me paraît plus noir que d'habitude, et les étoiles plus brillantes. Le radio-télégraphiste trace des lignes avec un crayon sur une feuille de papier quadrillé, comme moi. Sur la partie gauche de sa feuille, je reconnais le coude de la côte brésilienne au nord de Natal.

– Nous avons déjà passé l'équateur ?

– Pas encore. Regarde, la Croix du Sud, là-bas, juste au-dessus de l'horizon. Bientôt, nous apercevrons l'étoile polaire.

– Vous lisez les angles sur cet instrument et vous tracez ces deux lignes.

– C'est un radiogoniomètre. Là-haut, ils ont un radiocompas, c'est presque pareil, ça leur permet de maintenir le cap automatiquement. Ils ont aussi un Sperry, une sorte de gyroscope qui donne un horizon artificiel et permet de contrôler l'assiette. Ça facilite la vie quand on n'a pas de repères : la nuit, ou au-dessus de l'océan.

Peigné est un ancien de la ligne, qui a découvert les avions pendant la guerre.

– C'est quand même formidable : avec ces bidules, nous savons où nous sommes. Quand je

pense au nombre de gars qui se sont paumés derrière les lignes Allemandes, et puis dans le désert ou au-dessus des Andes.

– J'ai lu un article sur un pilote perdu dans les Andes.

– Guillaumet. C'est Saint-Ex qui l'a écrit. J'étais avec lui quand nous l'avons retrouvé. Cet avion s'appelle "Ville-de-Mendoza", eh bien Guillaumet, nous l'avons retrouvé à Mendoza.

– Saint-Exupéry ? J'ai lu deux de ses livres, *Courrier Sud* et *Vol de Nuit*.

– Il n'était pas mauvais pilote. Il a exploré l'Argentine et ouvert la ligne de Patagonie. Je ne veux pas le juger comme écrivain, qu'est-ce que j'y connais, mais je trouve qu'il se prend un peu trop pour Homère. Les pilotes seraient les héros des temps modernes, nos Achille et nos Hector. Les cinq jours de Guillaumet dans les Andes vaudraient les dix ans d'Ulysse autour de la Méditerranée.

– Il oublie les mécaniciens ?

– Je ne réclame rien au nom des mécanos. Je vais te dire qui il oublie : Latécoère. C'est un homme épatant, qui a construit les avions et fondé la ligne.

– Elle a fait faillite, en fin de compte.

– Il n'était pas doué pour les affaires, ou bien ça ne l'amusait pas. Il est reparti construire des zincs. Il a vendu la ligne à Bouilloux-Lafont en 1927, pour trente millions. Un banquier français établi au Brésil, un brave gars. Il a rebaptisé la compagnie "Aéropostale". C'est lui qui a fait faillite, à cause de la crise de 29. Le gouvernement français aurait pu l'aider. Il y avait tout de même deux cent quarante avions et quatre-vingts pilotes. Ils ont préféré que l'affaire se casse la gueule. Ensuite, ils n'ont plus qu'à ramasser les morceaux.

– Air France va marcher ?

– En tout cas, nous ne craignons plus la faillite. Le gouvernement a les poches profondes. Nos patrons sont des bureaucrates de je ne sais quel ministère. Je ne me plains pas, mais ce grand romantique de Saint-Ex a fait le délicat et il est parti. Au fait, j'ai son dernier article au fond de mon sac. Il s'est lancé dans un raid Paris Saigon et il s'est perdu une fois de plus. Il a crashé son Caudron-Simoun dans le désert de Libye.

– Il n'avait pas de radiogoniomètre.

– Quand on se prend pour un héros, on se passe d'un instrument qui réduirait les risques. Le héros part chasser l'ours avec un couteau, comme Michel Strogoff, pas avec une mitrailleuse. Il a marché dans le désert pendant des jours avec dix centilitres d'eau. Il a eu beaucoup de chance et il a pu écrire un bel article. Il faut que je te raconte l'histoire de Guillaumet. Il se perd dans une tempête au-dessus des Andes. Quand son réservoir est vide, il réussit à poser son Potez au bord d'un lac entouré de volcans, à trois mille cinq cents mètres d'altitude. Le terrain n'est pas bon, l'avion se renverse, il est foutu. Guillaumet enfile tous les

vêtements qu'il possède et part vers l'est dans la neige. Vers l'Argentine, tu comprends, c'est là qu'il allait. Il franchit des cols de cinq mille mètres, il perd un gant, il se gèle les orteils. Il résiste à la tentation de s'endormir dans la neige, car il sait qu'il ne se réveillerait pas.

– Moi, je n'arrive pas à dormir à quatre mille mètres. J'ai écourté mon séjour à La Paz à cause de ça. En tout cas, c'est difficile de marcher, à cette altitude-là.

– Pendant ce temps, Saint-Ex risque sa peau, et moi avec, à survoler les Andes pour rien. Comme il l'écrit dans son article : mille avions volant pendant mille jours ne pourraient pas le retrouver. Et puis nous sommes à Mendoza entre deux vols de reconnaissance, on nous annonce qu'il est arrivé chez des paysans du côté de San Rafael. Dans l'article, les retrouvailles, on dirait du Victor Hugo. Guillaumet, en larmes, dans les bras de Saint-Ex, s'écrie : "Ce que j'ai fait, je te jure, aucune bête ne l'aurait fait." Je te parle même pas des espèces de chameaux sans bosse qui gambadent dans la montagne…

– Des lamas et des vigognes.

– Mais les Indiens, tu vois, à San Rafael, ils n'admiraient pas l'exploit, pas du tout. Ils rigolaient, mon pote, ils rigolaient. J'ai demandé à quelqu'un de m'expliquer ce qui les amusait. Nous les prenons pour des gosses, ces gens-là. Eux, ils nous trouvent très naïfs et totalement détachés de la réalité, avec nos machines magiques. Un lac de montagne, à la fonte des neiges, il monte, il monte, mais il ne peut pas monter jusqu'au ciel. Il finit toujours pas déborder. Avant de partir à l'est sans réfléchir, Guillaumet aurait dû faire le tour du lac pour chercher le déversoir. Les Indiens disent qu'un torrent part du lac vers le sud. En quelques heures, quelques minutes peut-être, il serait sorti de la neige. Il aurait quitté la zone de haute altitude. En moins de vingt-quatre heures, il aurait trouvé un village.

– Cela me rappelle une discussion que j'ai eue avec un marin en traversant la mer Rouge. Il disait qu'il faut voyager à ras de terre, en contact avec le paysage, et pas en avion. J'ai vu des Indiens qui vivent tout nus au Brésil. La nature est leur compagne. Elle leur parle, ils la connaissent de manière intime.

– Si Guillaumet avait entendu la nature et suivi le torrent, Saint-Ex n'aurait rien eu à raconter.

– Je ne me suis jamais demandé ce que les Indiens pensaient de nous. J'accompagnais un Américain, un ethnographe. Ils nous voyaient sans doute comme deux ahuris qui ne comprenaient rien aux choses les plus élémentaires.

– Si tu savais ce que Saint-Ex a pu me bassiner les oreilles avec son héroïsme et son action et ses envolées lyriques. S'il était ici, il dirait que nous labourons le vaste champ noir de l'univers…

– Illuminé par les pâquerettes sidérales du Zodiaque.

– Son grand truc, c'était le dépassement. Plus nous nous isolons au creux de l'immensité, mieux nous sentons que nous valons plus qu'une pauvre chair accrochée à un squelette, que nous portons en nous quelque chose qui nous dépasse et qui nous permet de nous dépasser.

– Les deux premiers réservoirs sont vides. Je passe au troisième.

– Tous ces grands héros prétendent se moquer de la mort. À la mode arabe : "Inch Allah. Si mon heure est arrivée, elle est arrivée." Guillaumet s'est envolé une première fois de Santiago du Chili. Quand il a vu que la tempête l'empêchait de passer par la voie habituelle, le long de l'Aconcagua, il est revenu à Santiago. Il a fait le plein et, au lieu d'attendre l'accalmie, il est reparti essayer par le sud. La tempête l'a cueilli comme une fleur. Ils te disent : "Le courrier doit passer", comme si c'était un onzième commandement. En fin de compte, le courrier n'est pas passé, il a cassé un Potez 25 tout neuf et il a failli y rester. Ça me débecte.

– Ils ont une mentalité de guerriers. La première école de pilotage, c'était la guerre.

– Elle est terminée depuis longtemps, la guerre. Il faut peut-être des têtes brûlées en temps de guerre, comme Bonaparte à Arcole ou Jeanne d'Arc à Orléans, pour exalter les troupes et foutre la panique chez l'ennemi. Quand j'entendais Mermoz et Saint-Ex parler de nos concurrents, les Américains de la Pan Air, j'avais l'impression qu'ils voulaient gagner une bataille. Dès que Latécoère aura construit des avions capables de traverser l'océan en emmenant des passagers, Air France mettra des billets en vente. Tu imagines le discours du pilote aux passagers : "Nous allons nous dépasser, tenter l'impossible. Je vous promets que nous franchirons l'obstacle. Neuf chances sur dix !" S'ils veulent se dépasser, ils n'ont qu'à escalader des montagnes. Au lieu d'entraîner des passagers dans l'aventure. Qui paient, en plus.

– Il y aura toujours des accidents.

– Ce n'est pas une raison pour prendre des risques inutiles, mon pote. S'il continue à écrire des bouquins où il glorifie les pilotes qui se cassent la gueule, aucun passager ne voudra monter dans un avion.

– Au début, les gens ne se précipitaient pas pour prendre le train. Les tunnels les terrifiaient. Maintenant, ça va. Quand l'avion sera devenu aussi sûr et aussi banal que le train, il faudra trouver d'autres héros.

– À entendre Saint-Ex, le courrier vaut le vin de messe. Le mythe du courrier élève le pilote au-dessus de lui-même. Il disait que même si Dieu n'existe pas, ça vaut le coup de communier. Pas besoin de Dieu, la foi suffit. Tu regardes vers le ciel et tu te dépasses.

Le 7 décembre 1936, à Dakar, nous avons croisé l'équipage qui partait dans l'autre sens. C'était celui de Mermoz, sur son hydravion Latécoère 300. Peigné m'a présenté au

mécanicien, Lavidalie.

– Gustave Raisin, mon assistant.

– Nom de Dieu, un petit assistant ! J'en veux un tout pareil ! Un peu jeune, non ?

– Il est en avance pour son âge.

– Si vous voulez repartir, jeune homme, je vous engage tout de suite.

– Non, merci. Je dois rentrer chez moi. Cela fait plus de six mois…

L'hydravion a décollé de Dakar, mais il n'est jamais arrivé à Natal. Neuf chances sur dix.

9 En Écosse

C'est mon cinquième retour. Labourant le champ cosmique dans ma cage de verre, j'éprouvais un désir douloureux de revoir la flache noire et froide qui luit sur les pavés de Bruxelles. Pourtant, dès que j'entre dans mon logement de la rue du Groenland, je me sens envahi par un mélange de lassitude et d'amertume. Je ne comprends pas pourquoi je suis revenu. Je rêve de l'Amazone aux flots gras, du lac de saphir portant des tapis de roseaux. Pour la première fois, il me semble que ma bonne Mme Merle a vieilli pendant mon absence.

Si une partie de moi-même reste en Chine ou au Brésil, alors je me transforme. Comme on ne rajeunit pas, moi aussi je vieillis plus vite. Je maudis les moustiques, qui m'empêchent de m'installer chez les Indiens.

Ces voyages aux quatre coins du globe me désorientent. Guillaumet est parti vers l'est, puisqu'il allait à Mendoza. Le Far West… Les derniers communistes chinois se sont enfuis au nord… Je manque d'un but. Suivre le courrier. Même si Dieu n'existe pas, la foi sauve. J'ai passé des années à faire l'enfant de chœur et à apprendre mon catéchisme. Pour rien ? Je flotte de ci de là comme une barque mal amarrée, faute d'avoir eu des parents. Tous les êtres humains ont besoin de récits, disait Bob Levi Strauss. Une vierge encloquée mystérieusement, la myrrhe et l'encens, les marchands du Temple, l'eau en vin, la Cène, la résurrection. J'aime bien cette histoire, mais aussi celle de Bouddha méditant sous son arbre et celle des esprits qui parlent par la voix d'une crécelle. Tout m'est égal.

Erdé et l'abbé ont décidé de couper en deux le récit du voyage en Orient de Zinzin. Après *Zinzin en Égypte*, Erdé a écrit et dessiné *Zinzin en Chine*. Je le lis chez Mme Merle, comme d'habitude. Il a soigné l'intrigue et la couleur locale. Au fond, il nourrit le besoin de récits des êtres humains de la même manière que les auteurs de la Bible.

– Dis donc, Dédé, on dirait que Filou ne parle plus à Zinzin. Dans le cinéma, là, quand le président de la République Poldomoldaque inaugure une exposition canine, il aboie comme un vrai chien.

– Zinzin a perdu son Sancho ? Regarde, mon cher Tatave : le chef de la police de la Concession Internationale traite Zinzin de "Petit Don Quichotte". J'ai écrit ça en ton honneur.

– Tu connais Craig et Fry ?

– Qui ça ?

– Deux détectives déguisés en Chinois.

– Ah non.

– Dans *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, de Jules Verne.

– Jamais lu. Maintenant que j'ai fini de lire *Don Quichotte*, je me repose un peu.

– Ils finissent toujours les phrases l'un de l'autre. Jules Verne dit qu'ils "ne forment qu'un être en deux personnes."

– Je te fais observer que c'est toi qui m'as parlé de Van der Machin et Van der Truc. Je ne les ai même jamais vus.

– Je trouve que tu progresses, sais-tu. C'est beaucoup plus raffiné que les premières histoires. Tu inventes des personnages ambigus. Ce Chinois qui tire sur la théière. On croit que c'est un méchant, mais en fait il sauve Zinzin. Au contraire, Matsuhiro, que Zinzin croyait son allié, se révèle un horrible bonhomme. Remarque, tous tes Chinois sont bons et tes Japonais méchants. Ça, c'est un peu simpliste.

– Je n'ai rien inventé. Les Japonais ont bien envahi une partie de la Chine en prenant pour prétexte un sabotage des chemins de fer dont ils étaient sans doute les auteurs.

– Ils se conduisent comme les Européens en Afrique. Ils veulent posséder des colonies, eux aussi. Tu as peut-être bien dépeint les Japonais. Ce qui me chiffonne c'est qu'ils soient les seuls méchants. En Chine, il y a avant tout une guerre civile. Les Chinois s'entretuent depuis longtemps sans avoir besoin de personne. Alors une faction va chercher les Japonais pour attaquer une autre faction. Les amis et admirateurs des Japonais sont nombreux. Presque tous les chefs nationalistes ont étudié à Tokyo. Ils sont plus anti-communistes qu'anti-japonais. Beaucoup de seigneurs de la guerre s'allient avec les Japonais par haine des Anglais.

– Je crée des bêtises pour les gosses. Je ne sais pas entrer dans les subtilités de la politique internationale.

– Ça ne tient pas debout, ces gens ordinaires qui sont des trafiquants de drogue en secret.

– Ah, mais je me suis inspiré de ta description, une fois de plus.

– J'ai bien reconnu les personnes qui étaient à ma table sur le bateau de Bombay. Je doute qu'ils aient caché de l'opium dans leurs valises. La production de l'Égypte est minuscule. Le nombre d'opiomanes en Chine dépasse vingt millions. Le pavot est cultivé sur place et vendu par les seigneurs de la guerre. Parmi les étrangers, les rois de la drogue ne sont plus les Anglais, mais les Français. En Indochine, l'opium est autorisé mais lourdement taxé. Ils appliquent les mêmes lois dans la concession française de Shanghai, avec l'aide secrète d'une société de trente mille bandits, la Bande Verte, qui contrôle aussi les maisons de jeu et de prostitution.

– Zinzin est revenu de Chine, de toute façon. Tu as vu que j'ai commencé à raconter ses aventures en Amérique du sud, inspirées par les lettres que tu m'as envoyées d'Amazonie et

de Bolivie.

En entendant ma voix, l'abbé entre pour me dire bonjour.

– Dommage que vous n'ayez pas retrouvé l'explorateur. Comment s'appelait-il déjà ?

– Fawcett. J'ai seulement retrouvé les fourmis qui l'ont mangé, mais elles n'ont rien voulu me dire. Il y a là-bas des Indiens, les Jivaros, qui réduisent les têtes à la taille d'une balle de tennis. Je vous aurais annoncé : "Ah mais oui, je l'ai retrouvé. Le voilà !" J'aurais plongé ma main dans ma poche et j'en aurais ressorti sa tête… Je n'ai pas non plus retrouvé l'Atlantide. Je vous ai rapporté de l'argent. J'en ai dépensé très peu.

– Dans la jungle, ça se comprend.

– Je suis rentré en avion, mais cela ne m'a rien coûté, parce que j'ai fait le mécanicien. Vous avez vu que Mermoz a disparu ? Eh bien, je l'ai croisé à Dakar, avec tout son équipage, juste au moment où il s'embarquait. Ils m'ont même proposé d'y aller avec eux. Vous avez failli me perdre.

– Vous ne l'avez pas photographié ?

– La dernière photo de Mermoz ! Vous auriez bien aimé publier ça. Bah, mon appareil photographique n'aurait pas résisté au voyage en Amazonie. Je l'ai renvoyé depuis Cuiabá, au Brésil. Il arrivera un de ces jours, enfin j'espère.

– Sait-on ce qui s'est passé ?

– Quand j'ai traversé l'océan, le mécano m'a dit que les moteurs arrière étaient dangereux. Le dernier message de Mermoz annonçait qu'il avait des ennuis avec un moteur arrière.

– Ils sont plus dangereux ?

– Si une hélice avant se casse ou se détache, elle file devant sans rien toucher. Si c'est une hélice arrière, elle déchiquette le fuselage.

– Vous nous avez bien rapporté un souvenir de chez les Indiens, M. Raisin.

– Vous savez, le petit organe par lequel le Manneken Pis arrose sa fontaine… Les Indiens l'appellent le serpent vaniteux. Eh bien, ils vivent nus, mais ils coiffent leur serpent vaniteux d'un chapeau pointu. Regardez…

– On dirait une feuille d'arbre.

– Ils en coupent une nouvelle tous les matins. Celle-ci a été portée pendant une journée !

– Eh, Tatave, je te donne mille francs si tu te promènes tout nu dans les rues de Bruxelles avec ce petit chapeau en guise de feuille de vigne.

– J'aurais peur de m'enrhumer. J'arrive de l'hémisphère sud. Je suis passé d'un seul coup de l'été à l'hiver.

– Dites-moi, M. Raisin, avez-vous rencontré des missionnaires, chez les Indiens ?

– J'ai voyagé avec un anthropologue américain. Il m'a dit beaucoup de bien des jésuites,

qui ont tenté de respecter et de préserver, autant que possible, la culture des Indiens, et beaucoup de mal d'évangélistes qui débarquent du Kansas et ordonnent aux Indiens de se rhabiller.

J'ai oublié qu'il faut éviter de parler des Américains devant l'abbé, car il se saisit du moindre prétexte pour rappeler l'existence du complot américano-judéo-bolchévique. Plus il méprise les États-Unis, plus il admire l'Italie de Mussolini et l'Allemagne de Hitler. Il espère que le général Franco, qui vient de se révolter au Maroc espagnol, va bientôt renverser le front populaire élu à Madrid.

– Ce Hitler, vous en pensez ce que vous voulez, vous devez pourtant reconnaître qu'il a su prendre un cap et s'y tenir. Cela suffit pour que les gens le suivent. Ne trouvez-vous pas magnifique la manière dont il entraîne la jeunesse de son pays ? Il a mis les politiciens corrompus, les francs-maçons et les youpins hors d'état de nuire. Il a donné du travail à tout le monde. Ici aussi, nous aurions besoin d'un homme à poigne qui sache nettoyer les écuries.

Prendre un cap et s'y tenir. Je voudrais bien trouver le cap à prendre. Pas le même que tous ces dictateurs, en tout cas. Poussé peut-être par l'envie de rencontrer un autre prêtre que celui-là, je pose une question qui est venue sur mes lèvres sans y être invitée.

– Dites, monsieur, vous connaissez un abbé Depardieu ?

– L'astronome ?

– Je parie que vous étiez au séminaire avec lui.

– Bien sûr. Comment le savez-vous ?

– Vous étiez au séminaire avec le monde entier.

– Ensuite, il est parti à Cambridge, et puis à Harvard ou je ne sais où. Vous pensez l'interviewer ? C'est une merveilleuse idée. Avec ses idées loufoques. L'univers sur une tête d'épingle. Il n'est pas en odeur de sainteté chez nous, mais nous ne sommes plus au Moyen-Âge. Nous ne brûlons plus Giordano Bruno.

– On brûle seulement ses livres.

– Eh bien, c'est un progrès. Vos Incas sacrifiaient leurs prisonniers ou leurs vestales. Notre religion a remplacé le sacrifice humain par un sacrifice symbolique. On fait un beau feu de joie avec des livres, tout le monde aime ça, souvenez-vous du feu de camp chez les scouts. Je suis sûr que vos Indiens d'Amazonie se réunissaient autour d'un bon feu.

– Je crois que quelqu'un a dit : "On commence par brûler des livres. Ensuite, on brûle des gens."

– C'est le poète Henri Heine.

– Les nazis ont justement brûlé ses livres.

– Vous croyez ? Je vais vous donner l'adresse de Depardieu. Il enseigne l'astronomie à

l'université catholique de Louvain.

Je trouve l'abbé Depardieu dans une minuscule villa proche de l'université. Ou plutôt, je ne le trouve pas. Quand son majordome, un petit homme complètement chauve, me fait entrer dans son bureau, je crois d'abord voir dans la pénombre une grande muraille crénelée qui me rappelle celle que j'ai admirée en Chine. En y regardant de plus près, je constate que j'ai pris des piles de livres et de dossiers en carton pour des pierres et des briques.

Un vaste tableau noir couvre tout un mur. Des hiéroglyphes mathématiques et des croquis incompréhensibles y dansent la sarabande. Une main tenant une craie écrit des formules à une vitesse folle. Soudain, après avoir écrit : "x = 0", la main s'arrête – puis elle trace un point d'exclamation en écrasant la craie et j'entends un grand cri : "Ah, mais !" Je suppose que l'abbé Depardieu se trouve au bout de la main et vient de pousser le cri.

En contournant les remparts, je découvre en effet un homme très maigre, âgé d'une cinquantaine d'années, dont l'abondante chevelure poudrée de craie ressemble à la perruque du roi Louis XV.

– M. l'abbé Depardieu ? Je suis Gustave Raisin.

– Ah, le jeune reporter ! Waldstein m'a parlé de vous au téléphone. Vous avez vu ? X égale zéro. Je l'avais bien dit, mais personne ne voulait me croire. Voulez-vous une bêtise, jeune homme ?

– Une bêtise ?

– J'ai donné une conférence à Cambrai, en France, la semaine dernière. C'est la spécialité locale, une sorte de berlingot. Vous désirez m'interroger ?

– À propos de vos théories. L'univers sur une tête d'épingle.

– Ah, l'univers sur une tête d'épingle. Antoine ? Où est-il donc ? Il est sourd comme un pot.

– Monsieur m'a appelé ?

– À quelle heure la voiture vient-elle ?

– Dans quarante-cinq minutes, monsieur. Il serait temps que Monsieur vérifie les valises. J'espère n'avoir rien oublié.

– Oh, je vous fais confiance, Antoine. Venez, jeune homme, nous allons vérifier les valises.

– Vous partez ?

– En Californie, à l'observatoire du Mont Wilson. Voyons… Au retour, je m'arrêterai à Princeton pour dire bonjour au cher Einstein. L'univers sur une tête d'épingle… Venez donc me voir en juin à l'observatoire du Pic du Midi de Bigorre, dans les Pyrénées. Je vous

montrerai les galaxies et je vous expliquerai tout ça.

Les valises de l'abbé Depardieu contiennent des caleçons de laine et de gros tricots.

– On dirait qu'il fait froid, là-bas.

– Surtout la nuit. Au Pic du Midi aussi. Quand vous viendrez me voir, couvrez-vous bien. Une autre bêtise ?

Je rentre rue du Groenland. Mme Merle sort de sa cuisine dès que je passe la porte d'entrée.

– N'enlève pas tes chaussures, Zinzin. L'abbé a téléphoné.

– L'abbé Depardieu ?

– Mais non, l'abbé Waldstein. Il dit que tu dois aller voir le monsieur de la police.

– Lequel des deux ?

– Il m'a dit le nom… C'était quelque chose comme Van der Burk.

– Hmm. Bon, je verrai là-bas, savez-vous.

Je commence par Van der Broeke. Bien tombé.

– L'abbé m'a appelé pour me demander si j'avais quelque chose de croustillant à lui signaler. Je lui ai parlé d'une petite affaire de fausse monnaie. Scotland Yard m'a averti que des livres sterling contrefaites, de bonne qualité, circulaient en Écosse. Les faux-monnayeurs tentent volontiers d'écouler leur marchandise à l'étranger, où les gens sont moins regardants, donc cela nous concerne aussi.

– Cela intéresse l'abbé ?

– Il a lu je ne sais où que les Soviétiques auraient l'intention de fabriquer de faux billets pour démolir l'économie capitaliste.

– Ah, toujours le fameux complot américano-judéo-bolchévique !

– Ne plaisantez pas. C'est une hypothèse à envisager. On ne se méfie jamais assez. Les communistes sont vicieux. Je vais vous donner l'adresse de Scotland Yard.

– C'est à Scotland Yard, à Londres.

– Mais oui, suis-je bête. Vous demanderez l'inspecteur Alastair Jake.

Je prends le ferry à Ostende. Je suis étonné de découvrir que l'on entre à Scotland Yard comme dans un moulin.

– Je viens voir l'inspecteur Alastair Jake.

– Al ? Je ne sais pas s'il est là. Attendez, je demande. *(D'une voix de stentor :)* Quelqu'un a-t-il vu Al ?

– Il est parti en Écosse. Vous êtes le collègue belge ?

– Euh, belge, oui. Journaliste.

– Il vous attend à l'hôtel Loch Ness, à Glasgow.

Après une nuit passée dans le train, j'arrive à l'hôtel au moment où l'inspecteur se prépare à monter dans une voiture de la police écossaise. C'est un homme de haute taille, qui porte une fine moustache blonde.

– *Mister Ryezeen ? Ah, jolly good.* Venez donc avec moi. Avez-vous fait bon voyage ?

– Une nuit en bateau et une nuit en train. La fenêtre du compartiment fermait mal. J'ai l'impression d'être couvert de suie. J'espère que je pourrai me laver ce soir.

– Vous en avez vu d'autres ! Van m'a dit que vous étiez un reporter de choc. Vous avez même habité chez les Indiens d'Amazonie.

– Scotland Yard sait tout, bien sûr. Ils n'avaient ni fausse monnaie, ni vraie monnaie. Nous échangions des coiffes de plumes contre des hameçons.

– Des hameçons ? Intéressant. Cela n'irait pas ici. Les gens ont toujours des piécettes au fond de leur poche. Ils se piqueraient les doigts en cherchant de quoi payer leur journal.

– Où allons-nous ?

– Nous avons repéré leur atelier, dans un village à vingt miles de Glasgow. Ils sont partis à Edinburgh en camion pour acheter des rames de papier. Nous allons entrer dans la maison et tendre une souricière. Nous les cueillerons en douceur.

– Vous n'êtes pas armés ?

– *Ah, jolly good !* Vous vous croyez encore à Chicago…

Des policiers déjà installés dans la maison nous ouvrent la porte. Au bout d'une heure environ, un guetteur annonce que le camion approche. Cachés dans l'ombre derrière une fenêtre, nous l'apercevons au bout de la rue. Soudain, une automobile de la police vient s'arrêter devant le pub qui jouxte la maison. Malgré son flegme britannique, l'inspecteur Alastair Jake ne peut pas s'empêcher de jurer.

– *I'll be damned !*

Le camion, qui a commencé à ralentir, s'engouffre dans une rue transversale en faisant crisser ses pneus. Nous dévalons l'escalier quatre à quatre, mais nous savons que cela ne sert à rien. Notre avons laissé notre propre voiture à plus de cinq minutes à pied de la maison. Nous entrons dans le pub. Deux policiers écossais discutent avec l'aubergiste.

– Bougres d'ânes ! Qu'est-ce que vous foutez ici ?

– Dites donc, vous vous adressez à des représentants de la loi. Nous allons vous interpeller pour outrage. Veuillez nous montrer vos papiers !

– Inspecteur Jake, de Scotland Yard.

– Oh, excusez-nous, sir.

– Cette zone est bouclée. Personne ne vous a avertis ?

– Nous venons de Kilmarnock, sir. Nous cherchons un gorille.

– Un gorille ?

– Échappé d'un cirque. Son dompteur nous affirme qu'il n'est pas méchant. Il aimerait bien que nous le retrouvions avant que quelqu'un ne prenne peur et ne le tue d'un coup de fusil. Il sait jongler.

– Jongler ? Intéressant. Pourquoi un gorille saurait-il jongler ? *Well*, il jongle peut-être avec des noix de coco dans la jungle, quand il s'ennuie.

Nous explorons la maison suspecte sans rien trouver. L'humeur de l'inspecteur Jake s'assombrit. Quand il s'adresse aux autres policiers, le ton de sa voix devient de plus en plus sec.

– Pas de trappes dans le sol du rez-de-chaussée ? Pas de briques descellées dans les murs ? Cherchez encore.

Une grande armoire sculptée me fascine. Je me demande ce qu'elle peut bien contenir. Je commence à farfouiller dans la serrure avec le tire-bouchon de mon couteau suisse. Je me doute que je commets une bourde, mais l'aiguillon de la curiosité m'incite à continuer.

– Que faites-vous, mister Ryezeen ? Nous n'avons pas de mandat de perquisition. Veuillez cesser immédiatement !

– Excusez-moi, monsieur, je crains de l'avoir ouverte.

Le fond de l'armoire a été retiré. À travers une ouverture creusée dans le mur, nous voyons une sorte de petit couloir ou de palier menant à un escalier, en bas duquel nous découvrons une immense cave renforcée par des piliers d'acier. C'est l'imprimerie clandestine. Après m'avoir félicité pour mon nez, l'inspecteur m'explique comment on imprime les billets.

– Vous voyez, ces plaques de cuivre servent à la taille-douce. On grave les motifs avec ces burins. Ils commencent par réaliser des agrandissements de véritables billets avec ce gros appareil photographique…

À vrai dire, il emploie des mots anglais dont j'ignore la traduction : *intaglio, burnisher, baren*. Il froisse des feuilles de papier et hausse les épaules.

– Le papier est trop lisse. C'est toujours là que le bât blesse. Je suppose qu'ils étaient partis acheter du papier de meilleure qualité. Ah, j'aurais bien voulu le voir. Ils feraient mieux de fabriquer leur papier eux-mêmes avec de vieux chiffons, mais il faut de grandes quantités d'acide et une rivière. Cela dégage un gaz puant, l'anhydride sulfureux. Très difficile à dissimuler.

– L'imprimerie de mon journal n'utilise pas des machines aussi belles.

– Je veux bien le croire. Ces gens sont de grands professionnels.

– Mon rédacteur en chef soupçonne les bolcheviques.

– *Jolly good !* Et pourquoi pas les martiens ? Nous connaissons ces gaillards. Ce sont

d'anciens ouvriers imprimeurs que la grande crise a mis au chômage.

Sur le chemin du retour, nous voyons un attroupement dans un village. Un paysan a tué le gorille. Il paraît fier de son exploit, mais pas au point d'offrir la tournée générale que la foule lui réclame. Il joue avec son fusil comme pour souligner la part que l'arme a tenue dans l'affaire. L'inspecteur me présente avec un petit sourire ironique.

– Mr. Ryezeen, journaliste.

Je photographie la bête et son bourreau. Le gorille porte un kilt, sans doute pour amuser les spectateurs du cirque. Une balle de gros calibre a déchiré sa poitrine.

– Il s'est servi d'un fusil pour la chasse à l'éléphant.

– Vous croyez ? On ne voit pas beaucoup d'éléphants en Écosse. Disons la chasse au sanglier.

– Allez-vous arrêter l'assassin ?

– *Well*, je ne peux pas sortir des limites de ma mission.

Un peu plus loin, nous croisons la voiture des policiers que nous avons vus au pub. Prévenus par un coup de téléphone, ils amènent le dompteur. Le pauvre homme, un Italien vêtu d'une veste rouge et d'un pantalon vert, pleure bruyamment.

– N'était pas loui l'animal ordinario, wouh, ma intelligent comme la personne houmaine. Oun véritable fils pour moi, wouh, wouh. Que de sa mort jamais je ne serai consolé…

– Pourquoi s'est-il enfui ?

– Quelqu'un stoupide a donné à loui le whisky. Alors est devenou fou et a cassé la chaîne.

De retour à Bruxelles, je raconte mes aventures à Erdé.

– J'ai eu l'idée d'ouvrir la porte de l'armoire. Tu sais ce que j'ai trouvé ?

– Un cadavre en décomposition ? Un million de billets de dix livres parfaitement imités ?

– Non, un passage secret qui menait à l'imprimerie clandestine.

Je lui montre mes photographies. L'abbé m'a offert un appareil de poche Leica pour remplacer la chambre photographique en bois que j'ai refusé d'emporter dans la jungle. Depuis *Zinzin en Chine*, Erdé s'attache à dépeindre les détails de manière réaliste quand c'est possible. Je photographie les gens, les paysages, les maisons, les automobiles pour lui. Je note aussi les marques : la Wolseley Wasp des policiers écossais, etc.

Je ne lui ai pas raconté l'histoire du singe, mais il tombe en arrêt devant la photographie du gorille en kilt.

– On dirait King Kong ! Tu as vu ce film ? Sensationnel. L'homme au fusil l'a tué ?

– Il s'est saoulé au whisky et il s'est enfui. Le kilt, c'est son costume de travail.

– Je ne croyais pas trop à ces faux-monnayeurs téléguidés depuis Moscou. Je me méfie des obsessions de l'abbé. Mais je crois que je sais faire quelque chose avec le gorille.

Zinzin et Filou

Erdé a achevé *Zinzin et le fétiche*.

– Dis, dans ta république de San Théodoros, les gens portent des chapeaux mexicains, mais tes Indiens ressemblent à ceux qui habitent l'Amazonie.

– C'est le carnaval, alors ils se déguisent en Mexicains.

– À tous les coups, je me retrouve en uniforme. C'est la quatrième fois.

– Je te parie mille francs que tu finiras pas t'engager dans l'armée. Quatre fois, tu es sûr ?

– Simple soldat dans l'armée russe et dans l'armée arabe, général dans l'armée japonaise, et maintenant colonel de l'armée san théodorienne. Je parle si bien le russe, l'arabe et l'espagnol que les différents adjudants ou officiers me prennent pour un de leurs compatriotes. J'ignore seulement le japonais.

– Tu n'es pas vraiment soldat dans l'armée japonaise. C'est une mascarade. Donc je compte trois fois seulement.

– Le jeu d'échecs est mal posé, ici. La case blanche doit toujours se trouver à droite.

– Il nous faudrait quelqu'un comme toi pour vérifier les petits détails.

– Tu te plagies toi-même. Le sorcier indigène est jaloux du magicien blanc, comme dans *Zinzin en Afrique*.

Vers la fin du récit, il a de nouveau dessiné un marchand juif qui parle du nez, comme dans *Zinzin à Moscou* : "Ah, voui, les teux bédits védiches… Qui me les a brogurés ?"

L'abbé ne cache pas son admiration pour Hitler, Mussolini et Franco, qui défendent (dit-il) l'occident contre le communisme. Erdé ne le suit pas sur ce chemin dangereux. Il se méfie de tous les régimes totalitaires, qu'ils soient communistes ou fascistes. Il ressemble un peu à Zinzin, qui prend le parti des faibles contre les forts, et peut-être encore plus à Stick et Lumpke, qui détestent toutes les formes d'autorité. D'un autre côté, il a tissé des liens d'amitié avec Léon Degrelle vers 1928, à l'époque ou celui-ci donnait des articles au *Nouveau*

siècle. Léon Degrelle a fondé en 1935 le parti “rexiste”, autant dire fasciste ou nazi. Le juif de *Zinzin et le fétiche* rappelle les caricatures antisémites des publications rexistes.

Je proteste pour la forme.

– Les juifs ne sont pas tous commerçants.

– Oui, mais beaucoup de brocanteurs sont juifs.

– Bob Levi-Strauss, avec qui j’ai voyagé au Brésil, était juif. Il était anthropologue. Il n’avait pas un gros nez. Il ressemblait à Gary Cooper. Ton explorateur, Ridgewell, aurait pu être juif, par exemple.

– Il est juif. Il s’appelait Gipfelgut, mais il a changé son nom quand il a émigré en Angleterre. C’est un juif à petit nez. Il y a de tout chez les juifs, comme chez tout le monde : des gros nez et des petits nez. Le vendeur de fétiches est un juif à gros nez.

Au mois de juin 1937, je retourne à Toulouse, où j’ai atterri six mois plus tôt en arrivant de Dakar et Casablanca. Un étrange train sans locomotive que les Français appellent une micheline m’emmène à Pau, au pied des Pyrénées. Je vais en taxi jusqu’au village de La Mongie, d’où un téléphérique monte à l’observatoire du Pic du Midi de Bigorre. Un soleil doux de fin d’après-midi éclaire les Pyrénées.

L’abbé Depardieu porte une tenue d’alpiniste : gros godillots à lacets rouges, chaussettes de laine montantes, pantalon s’arrêtant sous le genou, veste de cuir. Il a gardé son col ecclésiastique, malgré tout. Sa chevelure ressemble toujours à la perruque du roi Louis XV, un jour où il aurait oublié de la poudrer.

– Bonjour, monsieur.

– Vous venez réparer le coronoscope ? Je vais vous y emmener.

– Euh, non, je suis Gustave Raisin. Je travaille pour l’abbé Waldstein. Nous nous sommes rencontrés en janvier, vous vous souvenez ?

– Ah, mais oui, le jeune reporter. L’univers sur une tête d’épingle. Venez vous promener. C’est l’heure la plus plaisante. Ce soir, je vous montrerai quelques galaxies. Toute cette affaire a commencé avec les galaxies. Hubble les a découvertes au Mont Wilson en 1924. Auparavant, on croyait que la Voix Lactée constituait tout l’univers.

– Votre voyage en Californie s’est bien passé ?

– Ils ont un miroir parabolique formidable, là-bas. *The biggest in the world*, bien entendu. J’ai revu Hubble. Ensuite, à Princeton, Einstein. C’est en étudiant sa théorie de la relativité générale que j’ai proposé en 1927 l’hypothèse d’un univers en expansion. Lui-même n’y croyait pas trop. Il avait même modifié ses propres calculs pour décrire un univers statique. Eh bien, Hubble a confirmé l’expansion en observant que les galaxies lointaines s’éloignaient

de nous. L'univers s'agrandit tous les jours.

– Il est pourtant bien assez grand, non ?

– Il cessera peut-être un jour de grandir. Moi, je me suis demandé à quoi il ressemblait quand il était enfant. S'il est plus grand demain qu'aujourd'hui, on sait en déduire qu'il était plus petit hier. Plus vous remontez dans le temps, plus l'univers est petit. Il y a quelques milliards d'années, il n'était pas plus gros que notre système solaire. En remontant plus loin, vous arrivez à la taille d'un ballon de football, plus d'une boule de billard et enfin d'une tête d'épingle.

– Je dois vous avouer que j'ai un peu de mal à l'imaginer.

– Vous ne devez pas imaginer un univers matériel, comme celui que nous connaissons. C'était un univers composé d'énergie pure. Einstein a trouvé une belle équation, qui montre que la matière peut se transformer en énergie et vice-versa. Cette énergie immense et très concentrée a explosé, puis s'est coagulée ici et là en matière, formant des myriades de particules et d'atomes. Sous l'effet de la gravitation, les atomes se sont agglutinés pour former nos étoiles et nos planètes.

– Ce que l'abbé Waldstein aimerait savoir, c'est où vous placez Dieu dans votre description de l'univers.

– En tant qu'astronome, je ne m'occupe pas de la place de Dieu. J'interprète les observations que nous effectuons à l'aide de nos télescopes et de nos spectrographes, je résous les équations. En tant qu'abbé, je laisse Dieu choisir sa place. Je ne vais tout de même pas lui indiquer où et quand il doit intervenir. C'est lui, le metteur en scène de ce grand drame, pas moi !

– La Bible propose un récit de la création du monde. Vous proposez un autre récit, mais j'ai l'impression qu'il n'est pas absolument incompatible avec celui de la Bible.

– On me l'a assez reproché. Presque tous mes collègues refusent mon hypothèse. Ils disent que je prétends donner une version pseudo scientifique de la Genèse. Ah, mais pas du tout. Je prends bien soin de séparer la science et la religion. Quand j'analyse ce que me dit l'observation scientifique, j'arrive à un instant initial. Ce qui existait avant l'apparition du temps, c'est un grand mystère. Dans la religion, il y a aussi un mystère. Peut-être que les deux mystères se rejoignent. Une phrase est commune aux deux récits : "Que la lumière soit." À partir de là, dans le récit scientifique, tout s'enchaîne. Je n'ai pas besoin d'un être tout puissant qui sculpte la glaise pour fabriquer Adam, avant de lui ôter une côte sans anesthésie pour créer Ève.

– Votre Dieu n'écarte pas les flots de la mer Rouge pour laisser passer Moïse.

– Un principe créateur auquel vous pouvez donner n'importe quel nom, par exemple "la

Nature", crée à partir de je ne sais quoi une gigantesque quantité de lumière. Tout est contenu en germe dans cette création initiale. C'est pourquoi je parle d'un "œuf primitif".

– Dieu s'est ensemencé lui-même, en quelque sorte.

– Si vous voulez. La possibilité de l'apparition de la vie, sur une planète ou sur une autre, puis l'émergence d'une vie intelligente capable de comprendre tout cela, existait à l'état potentiel dans l'œuf initial.

– L'abbé Waldstein m'avait averti. Vos théories ne sont pas très orthodoxes.

– Elles sont orthodoxes sur le plan scientifique. Je ne récuse pas le dieu de la religion. Je le crois présent partout dans l'univers, donc ici même. Je ne sais pas le prouver, mais je le crois. C'est ce qu'on appelle la foi. Le rôle de l'Église, c'est de s'occuper de ce dieu là. Quand elle se mêle de science en s'accrochant à des dogmes poussiéreux, elle est obligée de manger son chapeau. Regardez ce qui s'est passé avec Copernic et Galilée. Le livre saint dit que la terre est fixe et le soleil mobile. L'Église a bien dû reconnaître que c'est le contraire qui est vrai. De même pour Darwin et l'évolution. Galilée disait que Dieu avait énoncé les choses de manière simplifiée en dictant la Bible, pour se mettre au niveau des hommes ignorants des temps anciens, mais qu'il nous avait donné une intelligence capable de progresser, d'accumuler des connaissances, afin que nous puissions un jour rectifier nos erreurs et nous approcher de la vérité.

– Vous allez plus loin que Galilée. Vous pensez que Dieu n'a rien dicté du tout.

– Ne dites pas "Dieu", dites "la Nature". J'ignore si Dieu a donné un coup de pouce à l'origine, s'il est présent partout comme je le crois, mais je peux prouver scientifiquement que la Nature ne s'occupe pas de nous. On a longtemps cru que Dieu lançait le tonnerre et faisait rouler les planètes. Le progrès des connaissances a peu à peu élargi la liste des phénomènes que l'on sait expliquer sans intervention divine. Galilée, Kepler et Newton ont découvert les lois qui règlent le ballet des planètes. Il y avait une petite anomalie dans la trajectoire de Mercure, mais tout est rentré dans l'ordre avec la relativité générale d'Einstein. Vous connaissez les planètes : Mercure, Vénus, la terre…

– Quelqu'un vient d'en découvrir une nouvelle, non ?

– Pluton, en 1930. Vous savez qu'en dehors de ces grosses planètes, il en existe des petites, des minuscules, par millions.

– Les astéroïdes ?

– Oui, vous avez la ceinture d'astéroïdes entre mars et jupiter. D'autres astéroïdes, et aussi des comètes, décrivent des trajectoires très allongées autour du soleil, des ellipses qui ressemblent à des paraboles. Les rencontres sont fréquentes. La nature n'a pas prévu de feux rouges aux intersections des routes célestes. Des milliers de corps célestes, que nous appelons

aérolithes, s'embrasent en traversant la haute atmosphère chaque année.

– J'ai traversé l'Atlantique en avion. Le mécanicien m'a dit qu'au mois d'août, les pluies d'étoiles filantes ressemblent à des feux d'artifice.

– Parfois, de gros aérolithes ne sont pas entièrement pulvérisés par le frottement de l'air, de sorte qu'un caillou plus ou moins massif tombe quelque part. En Sibérie, il y a eu une belle explosion au début du siècle. Il est très possible qu'un astéroïde beaucoup plus gros que celui qui est tombé en Sibérie, ou même une petite planète, décrive actuellement une trajectoire qui l'amènera un jour sur notre chemin. Dans un an, dans cent mille ans… Ah, cela donnera une belle collision ! La race humaine disparaîtrait avec tout le reste. Imaginez qu'on annonce l'arrivée prochaine de l'astéroïde NX422. Les gens se précipitent dans les églises. Il y a la queue au confessionnal… Dans le monde entier, ils prient et supplient Dieu de les épargner. Cela change-t-il quelque chose ? Dieu est aux abonnés absents. La catastrophe ne dépend ni de la volonté de Dieu, ni de la conduite plus ou moins vertueuse des êtres humains, mais uniquement des lois de la physique.

– Vous voulez dire que Dieu a prévu l'apparition de l'intelligence sans s'occuper de la mettre à l'abri du danger.

– J'aime bien l'expression de Nietzsche, "Dieu est mort". Jean-Sébastien Bach est mort, savez-vous, mais cela ne nous empêche pas d'admirer son œuvre et même de lui adresser nos remerciements. Dieu existe dans une autre dimension. Il reste hors d'atteinte. Il attend son heure. Son œuvre, c'est nous. Il me semble évident que l'intelligence a su apparaître à des millions d'endroits dans l'univers. Au hasard des promenades des planètes, certaines créatures intelligentes disparaîtront, d'autres resteront. La Nature ne s'occupe pas plus de favoriser les uns ou les autres que de choisir entre les dinosaures et les mammifères. Si nous disparaissons, d'autres êtres intelligents continueront à se développer ailleurs et à glorifier le Dieu qui a tout créé. Certains ressemblent peut-être à des pieuvres vivant dans un océan de méthane.

– Elles savent jouer de beaux morceaux d'orgue dans leurs cathédrales sous-marines, avec leurs huit tentacules.

– Remarquez bien, l'apparition soudaine d'une planète tueuse à l'horizon me paraît peu probable. J'imagine plus facilement autre chose. Au cours de la dernière guerre, les gens ont su utiliser leur merveilleuse intelligence pour s'entre-tuer en s'empoisonnant avec des gaz et de diverses autres manières. Au cours de la prochaine, ils auront sans doute inventé des armes tellement formidables qu'ils détruiront toute trace de vie sur la planète. Bah, tant pis. J'espère que des gens ou des pieuvres moins bêtes que nous existent dans un autre coin de notre Voie Lactée ou dans une autre galaxie.

– Si Dieu a ensemencé cet œuf cosmique pour que des êtres intelligents naissent, puis

écrivent de beaux romans et composent de belles musiques, il risque d'être déçu si nous nous détruisons nous-mêmes.

– Bien sûr, bien sûr. C'est ce que Jésus a compris. Pourquoi croyez-vous qu'il nous a recommandé de nous aimer les uns les autres ?

10 En Bulgarie

À vingt-cinq ans, je ne suis plus l'adolescent bouillant qui traquait les erreurs dans les aventures de Zinzin. J'ai sans doute adressé à Erdé des reproches injustifiés. Il m'a toujours répondu avec le sourire. D'ailleurs je ne trouve rien à redire à *Zinzin en Écosse* dont la publication touche à sa fin.

Je vais au journal une ou deux fois par semaine. L'abbé et Erdé, qui y passent toutes leurs journées, préparent les voyages de Zinzin à mon insu. Ils me demandent tout de même mon avis.

– Dites, M. Raisin, que diriez-vous de partir en Turquie ?

– En Turquie ? Il se passe quelque chose en Turquie ?

– Ah, ça, nous n'en savons rien. À vous d'aller voir. Vous nous rapporterez bien une petite aventure.

– Pourquoi pas plutôt en Grèce ?

– C'est que "Zinzin en Turquie", cela sonne bien.

– Dans ce cas, je trouve que "Zinzin à Zanzibar" sonne encore mieux.

– Bonne idée ! Qu'en pensez-vous, Erdé ?

– Zanzibar ? Parfait. Envoyons-le à Zanzibar.

– Dès que vous reviendrez de Turquie, mon cher Raisin.

Je prends le train le 11 mars 1938. Le lendemain, alors que je traverse la ville de Vienne en taxi pour changer de gare et de train, le chauffeur freine soudain. Le ciel est bleu, pourtant j'entends un roulement de tonnerre si rauque que la voiture tremble de toutes ses tôles.

– Que se passe-t-il ?

– Des chars allemands. C'est l'Anschluß.

– L'Anschluß ? *Was ist das ?*

– La réunion entre l'Allemagne et l'Autriche, ou plutôt l'annexion de l'Autriche par ces salauds de Nazis. Ils avaient des complices dans la place, ces ordures.

– Vous voyez les chars ?

– La colonne défile dans la rue Tabor, là-bas. Cela provoque un embouteillage jusqu'ici.

– Il n'existe pas d'autre chemin pour aller à la gare ? J'ai peur de manquer mon train.

– Regardez toutes les voitures derrière moi. Je suis coincé.

Nous arrivons à la gare avec une heure de retard. Le train d'Istanbul nous a attendus. Il n'a

pas l'air pressé de partir. Une petite foule de passagers entoure un homme en uniforme de contrôleur ou de chef de gare. Des protestations fusent dans diverses langues. Quand je ne les comprends pas, je devine néanmoins leur sens.

– C'est intolérable !

– Vous ne pouvez pas…

– J'ai rendez-vous demain à Belgrade !

– Je me plaindrai au consul des États-Unis.

– La société des chemins de fer devrait au moins proposer un service de remplacement. Louez des autocars !

– Le train pourrait quand même aller jusqu'à la frontière.

Une bousculade précipite dans mes bras une grande jeune femme portant un manteau en peau de panthère.

– Eh bien, mon garçon, vous pourriez faire attention.

– Euh, je crois que c'est vous, mademoiselle… Vous me tombez dessus sans prévenir.

– Disons que c'est le hasard et n'en parlons plus. Où allez-vous ?

– À Istanbul. Le train ne part pas ?

– Le service est interrompu à cause de l'invasion. Ces foutus Allemands ne seront rassasiés que lorsqu'ils auront bouffé toute l'Europe. Je dois aller voir mes parents à Sofia. Au fait, vous n'êtes pas si jeune que je croyais. Vous savez peut-être conduire une automobile, non ?

– Oui, mademoiselle.

– Je sais où louer une voiture à Vienne. Venez, vous me conduirez à Sofia. Ensuite, vous irez à Istanbul en train.

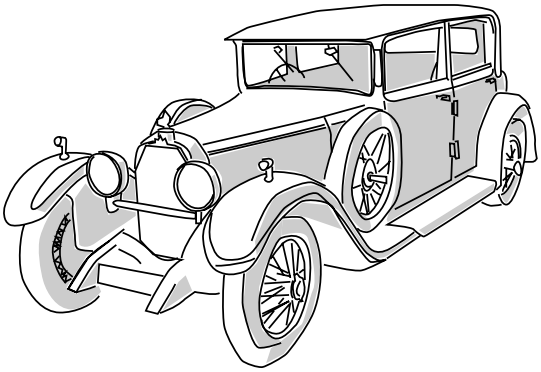
– J'accepte très volontiers, mademoiselle. Je vous remercie de me faire confiance.

Nous prenons un taxi qui nous mène dans un petit garage de la banlieue de Vienne, à l'enseigne du Carrosse d'Or. Le garagiste sort une grosse Austro-Daimler ADR6 Bergmeister d'un hangar, la demoiselle sort une grosse liasse de billets de sa poche.

– Laissez-moi partager les frais, mademoiselle.

– Mais non, quelle idée ! Vous ferez le chauffeur, mon garçon. Ce sera votre contribution aux frais.

Zinzin et Filou



Nous partons aussitôt. Ma passagère me guide.

– Tournez donc à gauche. Nous serons bientôt sur la grand-route qui se dirige vers le sud. Nous allons à Eisenstadt. Si la frontière n'est pas encore fermée, nous entrerons en Hongrie à Soprón. Sinon, nous aviserons. Il me semble que vous parlez avec un accent, comme moi. Êtes-vous étranger ?

– Je suis belge.

– Dans ce cas, vous parlez certainement français.

– En effet.

Jusque là, nous parlions allemand. Elle passe au français aussitôt.

– C'est l'excellente rencontre ! Je dois justement perfectiser mon français.

– Perfectionner.

– Sionner. Carmen je voudrais chanter, et aussi dans le *Faust* de M. Gounod le rôle magnifique Marguerite !

– Vous chantez ?

– Je chante à l'opéra de Vienne. Le rôle Zerline dans *Don Giovanni*. À Sofia aussi je chanterai. Vous viendrez écouter. Quel votre métier ?

– Je suis journaliste.

– Alors tant mieux ! Vous écrirez sur moi le bel article. Mon nom Blanka Muradova.

– Gustave Raisin. Vous parlez français sans le moindre accent.

– J'ai pris les cours diction pour le chant avec Mme Lafontaine, élève de Mme Viardot. Toujours elle répétait : "Articulez, articulez, on n'articule jamais assez." Avec plus difficile j'apprends vocabulaire et grammaire.

En nous approchant du poste frontière, qui se trouve à cinquante kilomètres seulement de Vienne, nous découvrons un char allemand qui barre la route. Je m'arrête et repars dans l'autre sens. Parcourant de nouveau une cinquantaine de kilomètres vers le sud, nous arrivons au poste frontière de Köszeg. Il n'y a pas de char, mais les gardes refusent d'ouvrir la barrière

de bois.

– Attendez-moi dans la berline, mon petit Gustave. Je vais parler le chef de poste.

– Vous êtes sûre ? Je vous prie de ne prendre aucun risque inutile.

– Ne craignez nullement. Je possède beaucoup l'habitude et surtout dollars.

J'ignore ce qui a convaincu le chef de poste : l'habitude, les dollars, ou les deux. Quand Mlle Muradova ressort, les gardes lèvent la barrière.

– Allons ! Je connais l'hôtel excellent au lac Balaton. La centaine kilomètres seulement. Vous allez Istanbul pour le reportage ?

– Disons que j'espère trouver quelque chose une fois que je serai là-bas. Atatürk a secoué le pays avec ses réformes. Il a aboli la polygamie, interdit le voile, changé l'alphabet, fondé une nouvelle capitale. On le dit malade.

– Moi, Muradova, j'ai les ancêtres turcs peut-être. Beaucoup de sultans appelés Murat ou Murad.

– Je suis allé à l'opéra une seule fois, à Bruxelles. On donnait *Le Trouvère*, de Verdi. Je n'y ai rien compris.

– Personne n'a jamais compris *Le Trouvère*, mais les airs très gratifiants pour les chanteurs.

– À New York, j'ai vu ce qu'ils appellent une comédie musicale, *Girl Crazy*.

– Si jeune vous connaissez New York ? La chance vous avez !

– Et aussi Moscou, Shanghai, Rio de Janeiro. C'est le métier qui veut ça.

– Je suis la débutante cantatrice, mais un jour je voyagerai le monde entier.

– Vous serez la diva Muradova.

Tout en conduisant, je me demande si elle est belle. Je n'ose pas me tourner franchement, de peur de ne pas voir une plaque de neige ou un autre obstacle sur la route. Je la regarde du coin de l'œil. J'aperçois un nez en bec d'aigle, une peau couleur d'ivoire, des boucles noires s'échappant d'un petit chapeau, deux plumes jaunes accrochées au ruban du chapeau.

– Les Indiens d'Amazonie portent des plumes sur la tête, comme vous. Ils apprivoisent des perroquets pour leur arracher des plumes. On m'a parlé d'une magnifique salle d'opéra là-bas.

– Les Indiens chantent l'opéra ?

– À Manaus, une ville construite au XIXème siècle par les chercheurs d'or et les gens qui récoltaient l'hévéa. Aujourd'hui, je crois que personne n'y chante plus.

– Je vous prie arrêter chauffage, Gustave. Je crains l'irritation mes cordes vocales et flétrir la peau visage.

L'hiver touche à sa fin, mais un édredon neigeux couvre la grande plaine que nous traversons. Dès que j'éteins le chauffage, la température baisse dans l'automobile. Au bout d'un

moment, ma passagère glisse sur la banquette.

– Permettez, mon garçon, je me rapproche pour chercher la chaleur humaine.

La sensation délicieuse de sa cuisse frôlant la mienne me bouleverse. Il me semble que son corps rougeoie comme une braise dans sa peau de panthère.

La ville de Keszthely paraît assoupie depuis des siècles au bord de son lac, avec ses palais baroques et ses clochers à bulbe. Elle se réveille peut-être à la saison d'été. En tout cas, le grand hôtel Helikon, où Mlle Muradova comptait passer la nuit, est fermé. Nous trouvons une petite pension dans la vieille ville. Elle porte un nom hongrois qui signifie sans doute "cigogne", car une magnifique cigogne peinte orne la façade.

La patronne, qui a connu l'empire austro-hongrois, parle un peu l'allemand.

– Ici l'auberge petit. Une seule chambre.

– Une seule chambre ? Qu'en pensez-vous, Gustave ?

– Euh…

– Bah, nous nous débrouillerons. C'est bon, madame.

Je m'efforce de garder mon sérieux, mais j'ai envie de bondir de joie. Je me souviens vaguement d'un motel, en Amérique. Non, les circonstances étaient différentes.

L'aubergiste se souvient aussi de l'empire : il porte la moustache et les favoris de François-Joseph. Il dit quelques mots à son épouse.

– Ah, mon mari me parle la seconde chambre possible.

– Eh bien nous la prendrons. Tout s'arrange. N'est-ce pas, Gustave ?

Je n'ai pas bondi de joie, je ne vais pas me mettre à sangloter. C'est le moment de me souvenir de l'inspecteur Alastair Jake et de son flegme britannique.

Nous partons nous promener. Nous avons besoin de nous détendre les jambes après notre voyage en voiture – surtout Mlle Muradova, qui les a fort longues. Je pense au poème de Baudelaire : "J'eusse aimé vivre auprès d'une jeune géante." Elle me donne le bras. Elle se déplace avec la souplesse et l'élégance du félin dont elle porte la peau. Nous longeons le lac.

– Chanter en français est difficile, la langue sans accentuation, pas beau. L'allemand mieux, l'italien encore mieux. La plus belle langue, je trouve le russe.

– C'est proche du bulgare, non ?

– Dans la même famille slave. Pour vous, Gustave, je vais chanter les mélodies de Moussorgski. *Diestskaïa* (Enfantines), le petit garçon avec la nourrice.

Elle commence à chanter. La voix nerveuse, ironique, presque autoritaire que j'ai entendue jusque là a disparu. Une voix veloutée, tendre, fragile la remplace. De plus, Mlle Muradova joue la comédie. Elle est devenue un enfant de cinq ans qui dit des sottises à sa nourrice. Une décennie s'est écoulée depuis mon séjour en Russie, mais je comprends à peu près les paroles.

Zinzin et Filou

“Raconte-moi de nouveau l’histoire de l’ogre abominable, Nianiouchka…” Par moments, elle me donne des petits coups de poing comme si j’étais la nourrice. La passagère dans l’automobile me plaisait, avec sa peau nacrée et son bec d’aigle. La chanteuse m’ensorcelle. Je découvre un sentiment nouveau. Je comprends tout de suite ce que c’est : “Tatave, tu es tombé amoureux.” Je n’entends plus sa voix parlée de la même manière. J’y découvre des inflexions enjôleuses qui incitent mon cœur à danser la samba. J’espère que notre conversation ne s’arrêtera jamais.

– Alors, Gustave, avez-vous aimé mon chant ?

– Je suis sûr que vous connaissez votre pouvoir : vous voulez faire de moi votre esclave.

– Ah, vous savez flatter. Le bon moyen pour plaire aux femmes.

Une sensation non pas de “déjà-vu”, mais plutôt d’écho, trouble ma perception des choses. Je me promène au bord d’un lac avec une jeune femme. Une barque de roseaux vient nous chercher. Carmen ne voulait pas interpréter Carmen, mais je l’ai entendue chanter, elle aussi. Une autre chanteuse, un pavillon au bord d’une rivière : Iris Bleu. Mes souvenirs se superposent, s’éclairent les uns les autres. Je ne serai jamais plus heureux qu’en cet instant.

– Regardez, Blanka. Le soleil s’est couché. Ici, le ciel est encore bleu. Là, il est rose. Bientôt, il sera noir partout. Il ne passe pas du bleu au noir en devenant de plus en plus foncé, mais en pâlissant. Il devient rose, puis gris. Il commence par perdre ses couleurs avant de foncer.

– Vous décrivez comme le peintre.

– Je regarde les choses autrement depuis que j’ai rencontré un physicien qui m’a parlé du ciel. Nous devons apprécier la plénitude de ce moment. Il est possible qu’un météorite nous anéantisse avant la fin de la nuit.

– Je crois je préfère ne pas savoir la physique ! Allons l’auberge manger bon goulasch, c’est la spécialité Hongrie, en attendant fin du monde.

Craignant de m’endormir dans mon ragoût, j’entreprends de raconter mes voyages. J’omets de mentionner Vicky et la chambre de motel, Isabel, Iris Bleu et Carmen.

– Les pagayeurs chantaient : “*U–élé–u–élé–u–élé, ma–li–ba–ma–ka–si…*” Le missionnaire m’a expliqué qu’ils se répondaient comme les moines qui ont créé notre musique classique.

– Dans l’opéra il y a beaucoup les répétitions, les réponses, les imitations. Comme dans la nature l’écho. Vous jouez le piano, Gustave ? Vous m’accompagnerez quand nous serons à Sofia.

– Je regrette beaucoup… J’ai pris quelques leçons il y a une dizaine d’années, mais en même temps j’apprenais à piloter une automobile et un avion, à boxer et à monter à cheval, alors j’ai renoncé. Je sais le solfège, remarquez.

Zinzin et Filou

– Prenez encore un peu la soupe de pommes. C'est la spécialité cette région.

J'ai mal dormi dans le train, ensuite la journée a été fort longue. Conduire la puissante automobile sur une route parfois enneigée m'a épuisé. Je me glisse dans mon lit en frissonnant, car la chambre est froide et les draps glacés, mais je sombre aussitôt dans un profond sommeil. Soudain, quelqu'un frappe à la porte. Je me lève pour ouvrir.

– Professeur Depardieu ?

– Je viens vous avertir. Un aérolithe se dirige sur nous. La collision est inévitable. Nous allons monter en avion, ainsi nous échapperons à l'explosion de la terre. Venez m'aider à boucler ma valise.

Depuis l'avion, je vois la terre se fendre et s'embraser. Je dois noter la marque et le modèle de cet avion pour Erdé. Ah, la marque gravée sur le bout de l'aile. Je sors par un hublot pour aller voir. Tiens, une peau de banane. Ce serait une mauvaise idée de glisser dessus. En voulant éviter la peau de banane, je tombe dans le vide. Je sens que cette chute risque de mal se terminer, mais qu'une idée peut me sauver. Quelle idée ? En réfléchissant très fort, je finis par la trouver : "Je suis en train de rêver. Je n'ai qu'à me réveiller !"

Quelqu'un frappe bel et bien à la porte. Ce n'est pas l'abbé Depardieu, mais Blanka.

– Permettez, Gustave, je me rapproche pour chercher la chaleur humaine.

Nous ne dormons pas beaucoup. Quand nous descendons prendre notre petit déjeuner, j'ai l'impression que quelqu'un a retiré les os de mes jambes et je dois me tenir à la rampe de l'escalier. J'ai très faim, mais un sourire de simple d'esprit fige si bien mon visage que je ne peux rien manger.

La patronne ne sourit pas, au contraire.

– J'accepte ceci et j'accepte cela, mais chanter l'opéra en plein milieu la nuit…

– Euh. Veuillez nous excuser, chère madame.

Je bois quatre ou cinq tasses de café, car je redoute de piquer du nez sur mon volant. Crainte absurde : les tendres baisers que Blanka me prodigue dans le creux de l'oreille réveilleraient un mort. Je lui raconte des épisodes de mes voyages, elle me chante des morceaux de son répertoire. Nous traversons la grande ville de Pécs, puis nous entrons en Yougoslavie. Nous dormons à Belgrade dans un hôtel plus confortable que la nuit précédente. Nous louons une seule chambre.

Au sud de Belgrade, la route commence à monter. Je vérifie que la puissante Bergmeister ne porte pas son nom par hasard. Au volant de cette magnifique machine, le petit bonhomme que j'étais devient un étalon fougueux, capable de franchir les cols au galop. Je me demande si c'est le charme de mes récits qui jette ma passagère dans mes bras, ou le séduisant grondement du moteur.

– À Sofia, j'habite dans l'appartement ma sœur. Vous habitez aussi.

– Je vous remercie pour cette offre. Cela ne dérangera pas votre sœur ?

– Elle est violoniste l'orchestre à Boucarest, en Roumanie. Absente presque toute l'année.

– J'ignore combien de temps je resterai. Je dois aller à Istanbul.

– Vous restez au moins jusqu'à mon récital lieder au théâtre Vitosa. Dans six jours.

– Bien sûr. Très volontiers.

Nous entrons en Bulgarie. Les Turcs ont quitté le pays depuis soixante ans, laissant des mosquées dans les villages. On aperçoit de loin des minarets ressemblant à des doigts pointés vers le ciel. Les inscriptions sur les enseignes des magasins sont écrites en caractère cyrilliques, comme en Russie. Les paysans portent des pantalons bouffants serrés à la taille par une longue écharpe de soie. Le costume des femmes se compose d'une grande jupe, d'un chemisier de couleur vive et d'un gilet brodé. Les fillettes montrent leurs cheveux, mais les demoiselles et les femmes mariées les cachent dans des fichus fleuris.

La ville de Sofia est fort ancienne, puisque l'église Sainte-Sophie, qui lui donne son nom, a été bâtie au quatrième ou au cinquième siècle.

– Suivez cette avenue, Gustave. Je dirai quand tourner à droite.

– Je ne peux pas aller très vite, avec toutes ces charrettes. Je ne m'attendais pas à voir de grands immeubles à appartements le long des boulevards. Si les automobiles étaient plus nombreuses, on pourrait se croire à Bruxelles.

– Après l'indépendancement, ils ont imité les capitales d'Europe pour vouloir effacer le caractère ottoman de la Bulgarie. Il y a encore les habitants turcs nombreux, pourtant, surtout au bord la mer Noire.

L'appartement est aussi froid qu'un igloo. Je trouve des bûches dans un appentis qui occupe le fond de la cour. J'allume un grand feu dans la cheminée du salon, puis je vais dans la cuisine et j'arrange bûches et bûchettes comme un vrai scout pour mettre en marche la cuisinière de fonte.

– Voilà. Dans quelques heures, nous pourrons enlever nos manteaux.

– Nous enlevons tout de suite. Nous allons coucher et échanger la chaleur humaine.

Je conduis Blanka au théâtre Vitosa.

– Cette valise est légère. Que contient-elle ?

– Eh bien, ma robe de Mme Vionnet. C'est la coupe en biais. Couleur corail. L'élégance de Paris.

– Vous ne vouliez pas la froisser en la portant dans la voiture.

– La mettre je ne peux pas toute seule. Là-bas il y a l'habilleuse.

Zinzin et Filou

Je ne fréquente pas beaucoup les salles de concert. En tout cas, je n'ai jamais écouté un récital de chant. Blanka interprète des lieder de Franz Schubert. La manière dont le compositeur adolescent a mis en musique la *Marguerite au Rouet* de Goethe me fascine. La progression de la mélodie marque la lente montée du désir amoureux, qu'accompagne la ritournelle obsédante de la roue. Quand Marguerite crie : "Ach, sein Kuss !", j'entends l'écho des appels éperdus par lesquels Blanka réclame encore plus d'amour au milieu de la nuit.

La salle, ayant peut-être entendu le même appel que moi, applaudit avec une sorte de sauvagerie slave. L'orgueil brûle mon crâne comme une fièvre. J'ai envie de hurler : "Vous ne l'aurez pas ! Elle est mienne !"

Cette exaltation stupide retombe vite. La musique, puis le fracas des applaudissements, m'ont tourné la tête. Je sais bien que Blanka ne m'appartient pas. Je commence à me connaître. C'est moi qui lui appartiens. Elle m'a engagé comme chauffeur et comme réchauffeur.

Le lendemain matin, je descends acheter les journaux.

– Les critiques sont-elles bonnes, ma chérie ?

– Garbazov ne connaît rien à la musique. Il me fait les compliments, mais pour mauvaises raisons. Kailev parle du bien de moi dans le journal, mais c'est la pire des langues de couleuvre en ville. Ils disent les grandes tensions en Roumanie, à cause la Garde de Fer. J'espère que ma sœur va bien.

Le roi (ou "tsar") de Bulgarie a lu les journaux, ou entendu parler du récital. Il invite Blanka à venir chanter au palais.

– Je vais demander le chambellan de vous inviter aussi, Gustave. Le grand reporter belge.

– Petit reporter. Je devrais être en Turquie depuis longtemps.

– D'abord vous viendrez le palais. Dans dix jours seulement. Ensuite, de toute manière, je retourne à Vienne.

– Ce n'est plus l'Autriche, mais l'Allemagne.

– Encore mieux pour l'opéra. La famille de Wagner a financé et soutenu M. Hitler et son parti. Il habitait chez eux. Les enfants appelaient lui oncle Adie. Ses idées sur les juifs il a pris dans les textes de Richard Wagner antisémites.

– Dix jours ? Je vais leur écrire que je vais rencontrer le roi. Cela plaira sûrement à l'abbé, snob comme il est. Comment s'appelle-t-il ?

– Qui donc ?

– Le roi.

– Notre tsar Boris III. Il faudra louer le costume pingouin.

Je loue le costume pingouin. Cette fois, Blanka met sa robe à la maison.

– Il n'y a pas l'habilleuse au palais. Vous m'aidez, Gustave. Tirer la grande fermeture à éclair dans le dos.

– C'est une autre robe.

– Elsa Schiaparelli. Plus moderne.

– Cette image peinte sur la soie est très étrange. Une girafe en feu ?

– Tableau de Salvador Dali, le peintre espagnol.

– Vous allez épater le roi, la reine et le petit prince.

– Au théâtre Vitosa vont les amateurs de musique. Au palais, n'y connaissent rien, alors regarderont la robe.

– Je n'y connais pas grand-chose non plus.

– Vous avez le privilège, Gustave, pouvoir imaginer le corps sous la robe.

Avant la girafe, c'est notre ADR6 Bergmeister qui attire tous les regards. Le roi en personne nous accueille dans la cour du palais. C'est un homme d'une quarantaine d'années, vêtu d'un uniforme d'officier. Il échange quelques mots avec Blanka. Elle lui dit sans doute que je parle allemand, car il s'adresse à moi dans cette langue.

– Vous êtes journaliste, monsieur ? C'est un beau métier. Mlle Muradova me dit que vous êtes allé en Chine et chez les sauvages d'Amazonie.

– Montaigne les a vus quand ils sont venus à Rouen. Il leur a demandé comment on reconnaissait le roi dans leur tribu. Ils ont répondu qu'il marchait en tête de ses troupes.

– Ah, ah. Je porte un costume de général, mais je crains que je ne puisse imiter le roi des sauvages en cas de guerre. Mon état-major m'ordonnerait sans doute de rester lâchement derrière. En tout cas, vous conduisez une belle voiture.

– C'est Blan, euh, Mlle Muradova qui l'a choisie.

– Trois litres six de cylindrée, arbre à cames en tête, cent vingt chevaux, cent cinquante kilomètres à l'heure, une automobile de course déguisée en berline. Quel dommage qu'ils aient cessé de la produire.

– Ils ont cessé ?

– Depuis la fusion d'Austro-Daimler avec Steyr il y a trois ans. Je possède moi-même un grand cabriolet Steyr XVI de 1929. J'ignore ce que fabriquent aujourd'hui les anciennes usines Austro-Daimler. Sans doute des automitrailleuses, je le crains. Steyr est avant tout un fabricant d'armes.

Soucieuse de ne pas lasser les personnes qui l'avaient déjà entendue au théâtre, Blanka chante une nouvelle série de lieder. Elle commence par Schubert. Le nain de la reine s'embarque avec elle sur un lac pour la noyer. "Oh, étoiles, je vais mourir", se lamente-t-elle. Il noue autour de son cou le cordon de soie rouge. "Tu es responsable de ton propre malheur",

lui dit-il (en versant un torrent de larmes dans le lac), “car tu m’as délaissé pour le roi. Je me réjouis donc de ta mort, mais je me détesterai éternellement de t’avoir ôté la vie de cette main.” Les trémolos véhéments du piano me submergent comme des rafales de houle. La voix sensuelle de Blanka déclenche des résonances dans des alvéoles de mon crâne dont je ne soupçonnais pas l’existence. La musique tortille mes neurones, provoquant l’éclosion des idées les plus folles. A-t-elle songé à ce nain quand elle est tombée – accidentellement, ou peut-être pas – dans mes bras à la gare de Vienne ? Veut-elle me délaisser pour le roi ? J’ignore ce qu’elle pense et ressent. J’admire son nez altier, j’explore au long des nuits les méandres de sa chair, mais je ne peux pas la décrire. Je n’y comprends rien. Le seul moment où je l’ai vraiment vue, c’était à Vienne, mais je ne parviens pas à m’en souvenir. Dès qu’elle s’est mise à chanter, les vibrations irisées de sa voix l’ont nimbée de mystère. Je ne la vois plus, je la devine, comme à travers un brouillard bruxellois. Combien d’hommes, dans des circonstances semblables, se sont-ils crus envoûtés ?

Au fond, c’est peut-être l’effet habituel de ce qu’on appelle l’amour.

Elle chante d’autres lieder lacustres, sur des rythmes languides de barcarolle. Puis elle passe à un compositeur dont je n’ai jamais entendu parler, Hugo Wolf. La musique se tend et s’assombrit. Des harmonies crispées, grinçantes, distillent une inquiétude douloureuse. Soudain, les notes se bousculent en un galop furieux. Un étrange cavalier, montant un cheval squelettique et brandissant un crucifix, se précipite dans le moulin embrasé. C’est le *Feuerreiter* – le cavalier de feu, le cavalier du feu, l’homme qui chevauche le feu. Il espère que la Sainte Croix apaisera l’incendie, mais le diable l’attend dans les flammes… Une phrase revient plusieurs fois dans le lied : “*Hinterm Berg, hinterm Berg, brennt es in der Mühle !*” (Derrière la colline, le feu est au moulin). Le génie du compositeur la transforme en un appel terrifiant, qui annonce d’autres embrasements. Enlacée par sa *Feuergiraffe*, Blanka hurle au feu comme une nouvelle Cassandre. Ma mèche blonde se dresse sur ma tête. Si l’Europe brûle, quel cavalier saura terrasser le diable ? En même temps, je pense au grand corps incandescent de Blanka et j’ai hâte de me consumer auprès d’elle.

Sans jamais détacher mon regard de la girafe surréaliste, j’observe tout de même du coin de l’œil la vigueur avec laquelle M. Wagenstein frappe son clavier. Si le morceau devait durer plus longtemps, des étincelles jailliraient du grand Bösendorfer. Je vois M. Wagenstein tous les jours, quand il vient travailler avec Blanka. C’est un petit bonhomme chauve, aussi frêle qu’un moineau et aussi doux qu’un agneau. Je ne me souviens pas de l’avoir entendu répéter *Der Feuerreiter*, en vérité. Soucieux de ne pas déranger, je pars me promener dès que Blanka commence à roucouler des vocalises pour s’échauffer la voix.

Après le récital, on nous sert des rafraîchissements. Blanka me présente à l’ambassadeur

d'Angleterre.

– Sir Archibald Ballard… M. Gustave Raisin, le jeune reporter dont je vous ai dit un mot. Je crois que M. Raisin parle l'anglais, Sir Archibald. Veuillez m'excuser si je vous laisse, gentlemen : Sa Majesté a manifesté le désir de me rencontrer.

Je ne crains pas de voir Blanka me délaisser pour le roi, qui paraît fort amoureux de la reine. Un petit prince est né l'année dernière.

– J'ai vu que le roi a admiré votre automobile, Mister Raisin. Il aime beaucoup les machines modernes. Vous a-t-il parlé de ses locomotives ?

– Il possède des locomotives ? Un roi peut posséder tout ce qu'il veut, je suppose.

– Il aime conduire les trains. Il revient de France, où il est allé inaugurer les nouvelles motrices diesel du train bleu, quelque chose de ce genre. Les journaux ont ironisé sur la chose, vous pensez bien. Il a voyagé de Paris à Menton à côté du machiniste et a tenu le volant, si c'est ainsi que ça s'appelle, sur une partie du trajet.

– Les Anglais devraient adopter les locomotives diesel. En janvier, je suis allé en Écosse. La fenêtre du compartiment était cassée. Il neigeait des flocons blancs et noirs mélangés, j'étais dans un bel état.

– Vous avez effectué un reportage en Écosse ?

– Avec Mr. Jake, de Scotland Yard. Une affaire de fausse monnaie.

– Ah, Jake. J'ai entendu parler de lui. Elle chante *Der Feuerreiter* de manière stupéfiante, ne pensez-vous pas ?

– Je ne connaissais même pas cette musique.

– Avant de devenir ambassadeur, j'étais attaché culturel à Vienne. C'est là que je l'ai rencontrée.

– Moi aussi.

– Elle a loué la voiture au Carrosse d'Or ? Elle se débrouille bien. Les femmes aussi avisées qu'elle ne courent pas les rues. Que pensez-vous de la situation ? Ils ne vont pas s'arrêter en si bon chemin. Ils réclament déjà une partie de la Tchécoslovaquie. Il faudra bien que l'Angleterre et la France mettent le holà, sinon ils vont avaler toute l'Europe.

– Y compris la Bulgarie ? Le roi ne paraît pas inquiet.

– La Bulgarie et la Roumanie ont adopté à peu près la même politique vis à vis de l'Allemagne : mieux vaut être avec elle que contre elle. Ces pays agricoles, dans lesquels les propriétaires terriens exploitent les paysans, craignent surtout le communisme et l'Union Soviétique. Ils soutiennent les initiatives et les revendications de Herr Hitler. D'ailleurs le roi Carol II de Roumanie est un prince de Hohenzollern et le tsar Boris III un prince de Saxe-Cobourg-Gotha.

– Saxe-Cobourg-Gotha ? Comme notre Léopold III.

– Ils sont tous cousins. Notre George VI est allemand aussi, bien entendu. Il appartient à la famille de Hanovre.

– Je n'ai pas bien compris pourquoi Edward VIII a démissionné. J'étais chez les Indiens d'Amazonie à l'époque.

– Il voulait épouser une femme divorcée, américaine de surcroît, Mrs. Simpson.

– J'ai entendu dire, il s'agit de rumeurs, qu'il éprouvait aussi une sympathie excessive envers les nazis.

– En tant qu'ambassadeur de Sa Majesté, je ne connais que la version officielle.

– Blanka, je veux dire Miss Muradova, m'a parlé de tensions en Roumanie. Sa sœur habite à Bucarest.

– Il y a un parti ou une milice fasciste là-bas, la Garde de Fer, menée par un exalté, Cordeliu Codreanu. Cela peut paraître paradoxal, mais l'Allemagne est en train de fournir des armes et des conseillers militaires au roi Carol pour qu'il élimine ces gens-là.

– L'Allemagne participe à l'élimination d'un parti fasciste ?

– Ce Codreanu est un nationaliste incontrôlable. Les Allemands préfèrent s'entendre avec le roi. Ils lorgnent sur le pétrole roumain. D'ailleurs le roi Carol tourne au despote ou au dictateur pour lutter contre la Garde de Fer. Il a supprimé les partis politiques. Pour les nazis, il devient de plus en plus fréquentable. Ici, c'est pareil. Le tsar Boris est devenu très autoritaire depuis trois ou quatre ans. Le pays a connu une véritable guerre civile il y a quinze ans, quand le premier ministre Stamboljski a été assassiné. Je crains que nous n'entrions dans des années fort sombres. Les seuls à sourire sont les marchands d'armes. *Well*, quand on parle du loup…

Un homme grassouillet, vêtu d'un costume blanc immaculé, s'avance vers nous. Il sourit, en effet.

– Sir Archibald. M. Raisin… Le plaisir de vous revoir, cher M. Raisin, éclaire cette journée à merveille !

– Excusez-moi. Nous nous connaissons ?

– Alvaro de Campos. J'ai rasé la moustache.

– Dom Alvaro de Campos ! Le roi des commerçants de la mer Rouge…

– Je me livrais jadis le petit commerce, en effet. Les casseroles et les couteaux à éplucher, j'ai fini. Je possède aujourd'hui l'entreprise de l'import-export.

– Qu'importez et exportez-vous ?

– Eh bien, ce que les uns demandent, je recherche ceux qui l'offrent. Ici en Bulgarie je suis venu prendre livraison de la cargaison de nitrates. J'ai navire affrété dans le port de Varna.

Vous voulez savoir qui commande les nitrates ? C'est la coopérative des juifs fermiers de Palestine. Je ne pratique pas le contrebande, Sir Archibald. J'ai obtenu autorisation des autorités anglaises. Depuis la fin de guerre, la Palestine est soumise à mandat britannique, M. Raisin.

– Il y a des juifs fermiers, là-bas ?

Sir Archibald paraît embarrassé.

– *Well*, c'est une sorte de tolérance, un arrangement. Pendant la guerre, Lord Balfour, qui dirigeait alors le Foreign Office, a déclaré que le Royaume Uni voyait d'un œil favorable l'établissement d'un foyer national juif en Palestine. Des jeunes idéalistes sont partis de divers pays d'Europe centrale pour faire pousser des tomates dans le désert. Ils achètent un terrain aux arabes et fondent une sorte de communauté paysanne appelée kibboutz.

– Un foyer national… Un pays des juifs ?

– Si Lord Balfour avait voulu mentionner une nation, il l'aurait fait. Certains juifs nationalistes aimeraient que le foyer national devienne un pays indépendant. Les arabes de Palestine s'opposent à cette prétention, naturellement. Des extrémistes parmi les nationalistes juifs cherchent à se procurer des armes. Imaginons que des commerçants peu scrupuleux cachent des armes dans la cale d'un navire affrété. La marine de Sa Majesté intercepterait le navire et saisirait la cargaison. N'est-ce pas, dom Alvaro ?

– Des nitrates, Sir Archibald, et quelques passagers.

Ces juifs agriculteurs m'intriguent. Où s'insèrent-ils dans le complot américano-judéo-bolchévique de l'abbé ? Ce serait un bon sujet pour une enquête. L'ambassadeur étant parti présenter ses hommages au roi, je demande à dom Alvaro s'il peut emmener un passager de plus.

11 En Palestine

Je m'embarque sur le *Karadeniz* à Varna. C'est un cargo mixte battant pavillon turc. Il emmène une cinquantaine de passagers – des jeunes juifs qui rêvent de devenir paysans. Ils viennent d'Allemagne et d'Autriche, de Pologne, de Roumanie, de Tchécoslovaquie, de Yougoslavie. Ils parlent tous à peu près l'allemand, de sorte que je peux les comprendre. Ils étudient des livres d'horticulture, se querellent sur la meilleure manière d'aménager un poulailler, aident les marins afin de s'habituer au travail manuel. Ils prennent des leçons d'hébreu auprès de leur guide, un homme à la peau tannée qui vit en Palestine depuis quinze ans. S'ils complotent pour dominer le monde, ils cachent bien leur jeu.

Ils ne ressemblent pas aux juifs à long nez des caricatures. Les blonds aux yeux bleus sont aussi nombreux que les bruns aux yeux noirs. D'ailleurs ils me prennent pour un juif belge, malgré mon petit nez. Une seule chose permet peut-être de les distinguer d'un groupe de jeunes Européens choisis au hasard : ils ont des discussions interminables à toute heure de la journée et jusque tard dans la nuit sur les sujets les plus divers. Ils comparent Hitler et Mussolini, tentent de comprendre les dernières découvertes de la mécanique quantique, déplorent la médiocrité des films tournés par Greta Garbo, se réjouissent que Joe Louis ait pris sa revanche sur Max Schmeling. Ils parlent beaucoup de la Palestine.

– Nous devrons inciter les arabes à envoyer leurs enfants dans nos écoles, afin d'égaliser le niveau. Sinon, le pays ressemblera à n'importe quelle implantation coloniale, avec des colons privilégiés d'un côté et des colonisés misérables de l'autre.

– Herzl voulait fonder le pays des juifs sur une "terre vierge", un endroit où nous n'aurions dérangé personne, en Patagonie ou en Ouganda.

– Mais non. Dès le congrès de Bâle, où ils ont fondé l'organisation sioniste mondiale, ils ont mentionné la Palestine. C'était en 1897.

– Nous serions en train d'aller en Patagonie.

– Ou chez les nègres.

– Herzl a visité la Palestine et découvert que ce n'était pas une terre vierge. Alors il a proposé l'Ouganda au congrès sioniste de 1903. Il n'a convaincu personne et il est mort l'année suivante.

– L'Ouganda n'est pas plus une terre vierge que la Palestine.

– Quand Rothschild a financé le sionisme, il a exigé le retour à Jérusalem.

– Nous pouvons remercier Balfour.

– Tu veux dire Weizman.

– C'est Weizman qui a écrit la déclaration Balfour ?

– C'est Weizman qui a aidé les Anglais en inventant je ne sais quels produits chimiques pendant la guerre. La déclaration Balfour, c'est un prêté pour un rendu.

– "Je ne sais quels produits chimiques" ? Tu sais bien lesquels : des gaz et des explosifs.

– Le péché originel du sionisme !

– Disons que ce foyer des juifs paraît né sous une mauvaise étoile.

Je les écoute d'une oreille distraite. J'entends *Marguerite au rouet*, *Der Zwerg* et *Der Feuerreiter* aussi distinctement que si l'on m'avait implanté un gramophone dans la tête. Ma peau rosit de plaisir au souvenir des caresses de Blanka. Quand je me mets à réfléchir à quelque chose, je finis toujours par penser à elle. Toutes les routes de mon cerveau convergent sur le carrefour névralgique où règne Blanka, de la même manière que jadis tous les chemins menaient à Rome.

Nous arrivons à Istanbul au bout d'une demi-journée environ. Nous mouillons pendant quelques heures à l'entrée de la Corne d'Or. Dom Alvaro paraît soucieux.

– Nous n'avons pas le temps de descendre, dom Alvaro ? J'aimerais bien visiter la ville.

– C'est juste une escale, euh, administrative. Les Turcs vérifient nos papiers. La navire citerne va aussi nous ravitailler en essence.

Des mosquées gigantesques trônent sur des collines que recouvre un fouillis de maisons aux styles disparates. Les unes, sans doute bâties récemment, ressemblent aux immeubles des villes d'Europe. Les autres me rappellent les maisons ottomanes que j'ai vues en Égypte ou à Aden. Je me promets de visiter cette ville en revenant de Palestine. Le bateau citerne se range contre notre flanc. Je me souviens des soupçons de Sir Archibald.

– Regardez, dom Alvaro. Ils ne nous ravitaillent pas seulement en essence. Ils transfèrent des caisses. De la nourriture, peut-être.

– Ah, c'est cela même. La nourriture pour les marins et les passagers. Les conserves de légumes.

Nous nous arrêtons à Izmir, à Rhodes, à Limassol (dans l'île de Chypre). Le soir du cinquième jour, dom Alvaro m'annonce que nous arriverons à Haïfa le lendemain. Je me réveille au milieu de la nuit en sentant que le navire ne bouge plus. Sommes-nous déjà à quai ? Je me lève pour regarder par le hublot de ma cabine. Je ne vois aucune lumière. Dans un port, même en pleine nuit, il y a des lampadaires allumés, des gens qui travaillent. J'entends des clapotis, des appels assourdis. Une voix chante dans ma tête la joie amère du nain noyant la reine. Je dors debout. Je retourne me coucher.

Je me lève pour de bon avec le soleil. Le navire entre dans le port de Haïfa. Des

maisonnettes blanches qui ont décidé d'escalader le mont Carmel se reposent avant de repartir. Je monte sur le pont pour assister aux manœuvres d'amarrage, ainsi que le font tous les passagers de tous les navires du monde. Une seule personne est déjà accoudée au bastingage.

– Bonjour, dom Alvaro.

– Venez admirer la baie magnifique, M. Raisin.

– Les passagers ont disparu.

– Hmm. Les passagers… M. Raisin, je ne vais pas tenter la menterie au vieil ami tel que vous. Les jeunes pionniers n'avaient pas le passeport. Les Anglais ne veulent pas trop nombreux les juifs. La nuit dernière, dans la crique tranquille ils ont débarqué.

– Avec leurs caisses de légumes.

– Oh non. Les passagers d'un côté, les légumes de l'autre.

Je possède non seulement un passeport, mais aussi un sauf-conduit signé par Sir Archibald Ballard. Avant de disparaître sans me dire au revoir, les passagers du Karadeniz m'ont conseillé d'aller visiter le kibboutz Degania, le plus ancien de Palestine, qui se trouve au sud-ouest de la mer de Galilée. Je prends donc l'autocar à Haïfa pour aller à Tibérias, la ville la plus proche du kibboutz. Une jeune femme rousse me fait un petit signe de la main.

– *Shalom* !

– Euh, *shalom*…

– Vous vous souvenez, sur le bateau ? Le Karadeniz ? Venez vous asseoir avec nous. Je m'appelle Ilona.

Tout un groupe débarqué la veille dans la crique tranquille occupe le fond de l'autocar. Je les rejoins.

– Vous avez quitté le bateau à la nage ?

– Nous étions prêts à le faire, mais des canots pneumatiques sont venus nous chercher. Nous avons eu de la chance. Une patrouille anglaise aurait pu nous surprendre. Où allez-vous comme ça ?

– Je suis journaliste. Des passagers sur le bateau, je crois qu'ils étaient polonais, m'ont recommandé d'aller voir le kibboutz Degania. Et vous, où allez-vous ?

– Dans un autre kibboutz, Beit Hashita. Degania n'accueille pas de nouveaux membres en ce moment. C'est un vieux kibboutz. Le nôtre est plus moderne.

– Où se trouve-t-il ?

– À une vingtaine de kilomètres au sud de Degania. Venez nous voir.

Après avoir traversé une plaine côtière parsemée de villages, la route serpente entre des collines arides et désertes. J'ai vu ce genre de paysage depuis l'avion quand j'ai survolé

l'Espagne en revenant du Brésil. La végétation ronchonne : "Nous sommes à la mi-avril, il n'y a déjà plus d'eau. Moi, je renonce à verdir." L'autocar s'arrête dans un gros village. Le chauffeur prononce un mot qui ressemblait à "Nazrat", ce dont certains de mes amis s'émeuvent.

– C'est Nazareth ! La ville natale de Jésus.

– Tu t'en moques, de Jésus.

– Comment ? C'était un bon juif. Quand ses amis s'adressaient à lui, ils lui disaient : "Rabbi".

– Et alors ? Oublie ces vieilleries. Tu es communiste, oui ou non ?

– Il n'est pas né à Nazareth, mais à Bethlehem.

– Bien sûr que non. Ils ont arrangé l'histoire de sa naissance à cause d'une prophétie qui annonçait que le messie naîtrait à Bethlehem. Tu ne crois pas non plus que sa mère était vierge, tout de même.

– En tout cas, après avoir accouché, elle ne l'était plus.

Nous arrivons à Tibérias peu après. La distance de Haïfa à Tibérias est inférieure à cinquante kilomètres. Ensuite, il me reste dix kilomètres à parcourir le long de la mer de Galilée jusqu'à Degania. On devrait plutôt dire "le lac de Galilée", car cette petite flaque d'eau n'est pas salée. Le soleil monte tranquillement dans le ciel, amenant l'air à la température idéale pour une demi-journée de marche à pied. Le mélange de gris et d'ocre des collines borde l'horizon à l'ouest, mais un somptueux tapis vert recouvre les rives du lac – prairies, champs de blé ou de maïs en herbe, bouquets d'arbres. En voyant des fleurs roses et blanches sur les arbres fruitiers, des coquelicots et des bleuets dans les champs, je pense à ce qu'affirmaient des jeunes juifs sur le bateau : les pionniers "font fleurir le désert".

Je déguste un petit kilomètre sans me presser. J'ai laissé ma valise à Haïfa (comme auparavant à Rio ou à Shanghai) et porte mon sac à dos de scout. Des boutres à voile latine, semblables à ceux que j'ai vus du côté de l'Égypte, voguent sur le lac. Dans un village de pêcheurs, des collègues de Saint Pierre vident leurs filets sur la grève. Je n'ai pas relu les Évangiles depuis des siècles. Jésus passe son temps à naviguer sur ce lac. Il apaise la tempête, marche sur les eaux (c'est-à-dire, sur une île de roseaux tressés qui flotte au ras de la surface), sort une pêche miraculeuse de son chapeau. Oublie ces vieilleries.

À la sortie du village, un vieux camion attend un miracle, capot ouvert. Deux arabes, un grand et un petit, observent ses entrailles en hochant la tête. Je m'approche.

– Donnez donc quelques tours de manivelle. Le bruit nous dira peut-être ce qui ne va pas.

Je parle anglais, espérant qu'ils comprennent un peu cette langue puisque la Palestine est "sous mandat anglais". Ils répondent en arabe. Je traduis mes paroles en gestes. Au moins, le

démarrage à la manivelle est facile à mimer. J'écoute les hoquets du moteur.

– Il tourne, mais l'essence n'arrive pas. Vous avez une clé plate ? Je vais défaire le tuyau qui alimente le carburateur.

Le grand part en courant chercher quelqu'un qui parle la langue de Shakespeare. Pendant ce temps, le petit trouve une clé. Je démonte le tuyau et souffle dedans pour le déboucher, puis je le remets en place.

– Il y avait une saleté. L'essence n'est pas très bonne. Encore un petit tour de manivelle, pour voir.

Le moteur accepte de démarrer. Quelques minutes plus tard, le grand revient avec un interprète.

– Vous ne parlez pas hébreu, monsieur ?

– Hébreu ? Ah non. Ils m'ont parlé hébreu ? Je croyais que c'était de l'arabe.

– Vous n'êtes pas juif ?

– Je suis belge. Je suis journaliste. Je viens effectuer un reportage au kibboutz Degania.

– Vous vouliez y aller à pied ? Nous vous conduisons dans le camion.

Je les offenserais en refusant. Je suis leur sauveur, ils veulent me rendre service à leur tour. Ils ont des choses à me dire.

– Il est beau, non, notre pays ?

– Magnifique. Surtout au printemps, j'imagine.

– Vous avez entendu dire que les juifs font refleurir le désert ?

– En effet.

– Vous avez déjà vu un désert ?

– J'ai vu le désert d'Arabie. J'ai survolé le désert du Sahara en avion.

– Si vous partez vers le sud, monsieur, vous verrez un désert de sable et de pierre avant d'arriver à la mer Rouge. Que les juifs le fassent refleurir ! La Galilée, ce n'est pas un désert. La terre est sèche, mais pas stérile. Elle est ancienne. Ici, elle a été cultivée pendant des siècles et elle est épuisée. Là, elle donne encore quelques fruits. Notre population n'est pas nombreuse. Nous nous contentons de peu. Or voici que Rothschild fonde une agence juive qui achète des lopins abandonnés. Les juifs ont beaucoup d'argent. Ils ont de quoi financer des travaux d'irrigation et importer des produits chimiques qui réveillent la terre. Si nous avions un Rothschild, nous ferions fleurir la Galilée, nous aussi.

– J'ai entendu parler de cheiks qui possèdent des puits de pétrole.

– Ils achètent des automobiles et des femmes au lieu de ressusciter la terre en l'irriguant. Nous les maudissons.

– Les Ottomans sont partis. Un jour, vous aurez un gouvernement démocratique et les

richesses de la région seront réparties de manière équitable.

– Allah vous entende ! Pour l'instant, nous avons les Anglais. Ils favorisent les cheiks qui leur lèchent les pieds et les juifs qui leur donnent des millions.

Le kibboutz Degania se trouve à la pointe sud de la mer de Galilée. Comme il est l'heure de déjeuner, les habitants du kibboutz m'invitent à partager leur repas. Ils sont rassemblés dans un grand réfectoire nu qui me rappelle celui de l'Institut Saint-Boniface. Les hommes portent des culottes courtes, comme des collégiens. Les femmes aussi ! Ce qui manque, c'est la discipline sévère qu'imposaient nos bons maîtres. Les gens parlent et se lèvent sans demander la permission, rient aux éclats, appellent quelqu'un à l'autre bout de la salle. Ils ne paraissent pas habiter ce lieu, mais plutôt y passer leurs vacances. Je me souviens d'un autre réfectoire, celui de la colonie de Makarenko, en Union Soviétique, et puis en fin de compte je décide que le kibboutz ressemble à un camp scout. On y mange les mêmes choses qu'en camping : des tomates, des carottes crues, des œufs durs, des fruits.

Une jeune femme vêtue comme un scout – culotte courte beige et chemise de coton assortie – s'assoit en face de moi. Elle a des yeux turquoise et des cheveux couleur de paille.

– *My name is Rachel.* Je suis chargée d'accueillir les visiteurs.

– Gustave Raisin.

– Journaliste et belge.

– On ne peut rien vous cacher. Qui vous l'a dit ?

– Eh bien, Ali.

– L'un des hommes qui m'ont amené ici en camion, je suppose. Ils vous ont dit aussi que je parle anglais, ce qui explique que vous vous adressiez à moi dans cette langue.

– Ali connaît un peu l'hébreu. Celui qui vous a parlé en anglais s'appelle Hussein. J'ai appris le français à l'école en seconde langue, mais je l'ai oublié. Je parle allemand.

– Vous êtes allemande ?

– Polonaise. La région d'où je viens était autrichienne jusqu'à la guerre. Tout le monde apprend encore l'allemand comme première langue.

– Cela fait longtemps que vous vous êtes installée en Palestine ?

– Cinq ans. Je suis venue avec mon mari. Il s'appelait Dolek, et maintenant Itshak. Quel merveilleux pays ! Vous avez vu, les juifs ont fait refleurir le désert.

– Hussein conteste cette affirmation. Il n'aime pas beaucoup les juifs.

– Hussein ? Il exagère. Quand un de ses enfants est malade, il l'amène au dispensaire du kibboutz. Il en a six ou sept.

– Il dit que la Galilée n'a jamais été un désert, que Rothschild a acheté des domaines en friche et financé des travaux d'irrigation.

Zinzin et Filou

– Rothschild les fascine, je ne sais pas pourquoi. Il a peut-être aidé les deux premières vagues d'immigration, celles des juifs russes fuyant les pogroms, vers 1880 et encore vers 1905. Pour la troisième vague, la plus importante, qui a commencé après la grande guerre et qui s'amplifie depuis l'arrivée des nazis au pouvoir, l'argent vient surtout d'Amérique. Il y a des quêtes dans les synagogues du New Jersey. Les fleurs dans le désert, c'est une sorte de publicité qui sert à convaincre les juifs américains de donner des dollars.

– Les arabes sont pauvres. Ils ont l'impression que vous arrivez avec des dollars plein les poches.

– Ils sont encore marqués par la manière dont les choses se passaient il y a cinquante ans. Les premiers sionistes achetaient des terres et engageaient des arabes pour les cultiver. Cela ressemblait à une situation coloniale, avec des exploiteurs et des exploités. C'est justement pour éviter ce déséquilibre que des pionniers ont fondé Degania en 1910. De l'argent, ils n'en avaient pas beaucoup. Ils ont acheté des terrains marécageux où personne ne voulait vivre. Ce qui fleurissait ici, c'était la malaria, le choléra et le typhus. Les fondateurs de Degania ont retroussé leurs manches et assaini les marécages. Le travail ne leur faisait pas peur, les techniques modernes non plus. Vous voulez rester ici quelques jours ?

– Ce serait très bien pour mon reportage.

– Nous avons une petite maison pour les visiteurs. Vous travaillerez à dépierrer les champs. Vous comprendrez ce que les arabes pourraient faire au lieu de se plaindre.

Le lendemain matin, on me donne une pioche et j'accompagne une équipe d'hommes et de femmes portant culotte courte. Nous nous éloignons du lac en longeant des champs (de houblon, me dit-on) jusqu'au terrain que nous devons préparer. Je n'ai jamais considéré les champs que je voyais en Belgique ou ailleurs comme des créations humaines. Naïf, je croyais que la Nature généreuse nous offrait sa chair pour nous encourager à croître et multiplier. "Retournez-la, dit-elle. Labourez-la, plantez-y des graines." Je découvre ce jour-là que la Nature se moque de nous. Sa seule préoccupation, c'est de collectionner les cailloux, les pierres et les rocs. Obéissant à je ne sais quelle loi de la physique, les cailloux flottent à la surface de la terre, les pierres émergent à moitié, les rocs se cachent presque tout entiers dans le sol. Pour ramasser les cailloux, il suffit de se baisser. Quelques coups de pioche permettent de dégager les pierres de leur gangue. Pour ôter un roc qui pourrait briser un soc de charrue, il faut piocher pendant des heures – et parfois demander à un artificier de le truffer d'une petite charge de dynamite.

Avant la fin de la matinée, j'ai des ampoules aux mains et plusieurs vertèbres coincées. J'ai perdu vingt litres de sueur. Mes compagnons me trouvent aussi drôle que Charlot.

– Nous aussi, quand nous sommes arrivés, nous avions du mal.

– Vous n'avez pas l'habitude.

– Les premières semaines sont difficiles.

– En Russie et en Pologne, certains juifs passaient leur vie penchés sur des grimoires. Les autres tenaient auberge ou boutique. Ils étaient pâles, voûtés, rabougris. Voyez vous-même la différence. En Palestine, les juifs se sont redressés, leurs épaules se sont élargies, leur peau a doré.

Alors que je me demande si j'ai envie de casser des cailloux pendant des semaines, un vieux bonhomme moustachu vient me sortir du bagne. Il m'interpelle en allemand.

– C'est vous, le *roumi* qui a réparé le camion d'Ali ?

– Il est retombé en panne ?

– J'ai besoin d'un ouvrier dans le garage.

Le kibboutz possède un camion, deux tracteurs et une moissonneuse-batteuse. Ces engins, achetés d'occasion, ont beaucoup vécu. Ils éternuent, toussent, boitent, tombent malades. "Devoir encore travailler à notre âge !" se lamentent-ils. Joshua, le vieux garagiste, les soigne comme il peut. J'accomplis de grands progrès en mécanique auprès de ce maître.

– Tu es belge ? De quelle ville ?

– Bruxelles.

– À Anvers, il y a des juifs qui taillent les diamants. L'autre jour, nous avons eu une discussion à leur sujet. Quelqu'un nous a dit qu'ils utilisaient des tours spéciaux fabriqués en Allemagne. Tu penses bien qu'ils n'aiment pas beaucoup enrichir les nazis chaque fois qu'ils achètent un nouveau tour. Nous envisageons donc de monter un petit atelier et de fabriquer des tours électriques pour eux.

– Euh, le thème central de mon reportage, c'est : "Les juifs veulent devenir paysans."

– Tu n'as qu'à dire que nous voulons imiter les paysans suisses. En été, ils travaillent dans les champs et ils mènent leurs vaches dans les alpages. En hiver, ils fabriquent des montres. Moi, tu vois, j'ai participé à la fondation de Degania, en 1910. C'était le premier kibboutz. Nous étions douze : dix hommes et deux femmes. En plus de trente ans, nous avons prouvé que les juifs étaient capables de cultiver la terre aussi bien que n'importe qui.

– Et même plutôt mieux, je trouve.

– Nous produisons notre propre nourriture, nous en vendons pour nourrir les habitants des villes, mais nous ne gagnons pas beaucoup d'argent. Si notre moissonneuse-batteuse rend l'âme, nous devrons compter sur la charité des juifs américains, une fois de plus. L'industrie est plus rentable que l'agriculture. Elle nous permettra de mieux utiliser nos compétences.

– Vous aurez besoin d'ouvriers métallurgistes et d'ingénieurs. Des jeunes juifs que j'ai rencontrés sur le bateau m'ont dit que Degania n'acceptait pas de nouveaux membres.

– Nous changerons de politique. Nous avons limité le nombre d'habitants de Degania à deux cents. Ainsi, nous arrivons à tous nous connaître, plus ou moins. Cela ressemble presque à une grande famille. Chacun peut participer aux décisions. C'est une taille raisonnable, aussi, si nous voulons nous défendre nous-mêmes. Tu as vu que nous avons des gardes armés.

– L'armée anglaise devrait vous protéger, non ?

– Les arabes ont massacré des juifs plusieurs fois. L'armée anglaise n'a pas fait grand-chose, à part envenimer les choses en exécutant quelques arabes après des procès expéditifs.

– J'ai rencontré Ali et Hussein. Ils n'acceptent pas volontiers l'arrivée des juifs dans leur pays, mais Rachel m'a dit qu'ils viennent se faire soigner au dispensaire du kibboutz. Vous pensez qu'ils pourraient vous attaquer ?

– Depuis le temps, nous avons de vraies relations d'amitié avec nos voisins proches. Nous craignons plutôt des raids de bédouins. D'un autre côté, tout est possible, malgré nos relations amicales. Quand nous sommes arrivés, nous espérions que les paysans arabes nous considéreraient comme des alliés dans leur lutte contre les propriétaires qui les exploitent, puisque nous travaillons la terre comme eux. Eh bien, ils se sentent plus proches de ces grands propriétaires, qui vivent comme des pachas à Beyrouth ou à Damas, que des paysans juifs. En Belgique, il y a deux peuples différents, non ?

– Les Wallons et les Flamands.

– Ils vivent côte à côte de manière pacifique ?

– À peu près.

– Les Flamands parlent la langue des Hollandais et les Wallons la langue des Français, n'est-ce pas ? En cas de désaccord ou de conflit, les représentants des deux communautés peuvent se rencontrer et s'entendre. Mais que se passerait-il si les Hollandais incitaient les Flamands à durcir leur position et prêchaient la haine à l'égard des Wallons ?

– Si je vous comprends bien, les arabes de Damas ou du Caire exercent une influence néfaste sur les arabes de Palestine.

– Avec le soutien discret des Anglais, qui regrettent la déclaration Balfour. Tu sais ce qui arrange les Anglais ? Que les arabes rêvent de leur grandeur passée en fumant leur narguilé. Que des notables nonchalants cèdent le pétrole aux compagnies anglaises contre une redevance versée directement dans leurs poches. Tu sais ce qu'ils craignent comme la peste ? Que les juifs s'unissent avec les arabes et leur donnent les clés du monde moderne. Qu'une nation puissante naisse dans la région et réclame ses droits sur le sous-sol.

– Les pneus du vieux camion, vous pouvez les rechaper. J'ai vu ça en Chine.

– Comment dis-tu ?

– Rechaper. On creuse de nouvelles rainures dans le caoutchouc.

Zinzin et Filou

Un vieux camion et un vieux tracteur rouillent dans un coin. Nous trouvons parfois un amortisseur ou un vilebrequin à récupérer. Nous fabriquons aussi des pièces de fortune avec des morceaux de fer et des bouts de ficelle.

Souvent, après ma journée de travail, je me promène au bord du lac avec Rachel.

– Vous ne m'avez pas présenté votre mari.

– Itshak ? Il est parti pour, hmm, une période d'entraînement militaire.

– Itshak, c'est Isaac. L'autre jour, vous m'avez dit qu'il s'appelait autrement en Pologne.

– Dolek.

– Et vous ?

– En Pologne ? Sofia.

– Un beau nom. La sagesse. Avant de venir ici, j'ai séjourné dans la ville de Sofia, en Bulgarie. Tous les hommes suivent un entraînement militaire ?

– Les femmes aussi. Nous apprenons au moins à tirer au fusil. On parle de guerre en Europe. Si les Anglais doivent se battre contre les Allemands, ils se retireront d'ici. Aussitôt, les arabes tenteront de massacrer tous les juifs.

– Il me semble que les gardes armés sont toujours des hommes.

– Dans d'autres kibboutzim, les femmes assurent des gardes comme les hommes.

– Je me demande si je me sentirais en sécurité. Elles hésiteraient peut-être à tuer les bédouins.

– Les fondateurs de Degania voulaient l'égalité complète. Ils ont changé la langue. Pour dire "mon mari", ils ont remplacé *ba'ali*, "mon maître", par *ishi*, "mon homme". Au début, les femmes participaient aux travaux des champs et aux autres activités comme les hommes. Le résultat, c'est qu'elles travaillaient beaucoup plus, parce que les hommes ne s'occupaient pas de chasser la poussière et de laver le linge. Ils ne donnaient pas non plus le sein aux bébés.

– Ça, je les comprends. Moi aussi, je refuserais de donner le sein aux bébés.

– Vous savez qui a fait modifier le règlement intérieur de Degania ? Les filles qui y sont nées. Quand elles ont atteint l'âge de se faire entendre, elles ont rétabli une répartition plus traditionnelle des tâches. Les fondateurs avaient des idées utopiques. Ils avaient aboli la propriété individuelle. Les gens ne possédaient même pas de vêtements. Une fois par semaine, ils allaient à la lingerie se changer. Ils donnaient leurs habits sales et en choisissaient des propres à leur taille, plus ou moins.

– J'ai visité des villages collectifs en Union Soviétique. Ils n'allaient pas aussi loin dans le communisme.

– Ce genre de folie existe encore dans des kibboutzim plus récents. Ils disent que les femmes appartiennent à tout le monde, comme les chemises. Qui le dit ? Les hommes bien

sûr. Les femmes ne diraient pas qu'elles appartiennent à tout le monde.

– Ni que les hommes appartiennent à tout le monde comme les chemises.

– Certaines le pensent peut-être, mais ne le disent pas. Au kibboutz, les enfants sont élevés en commun. Dans ces kibboutzim d'avant-garde, une femme peut donner le sein au bébé d'une autre. Ici, depuis quelques années, les bébés sont revenus dormir chez leurs parents. Quand les gens ne voient pas leurs enfants, ils cessent d'en faire. De plus, si les enfants du kibboutz passent tout leur temps ensemble, ils se considèrent comme frères et sœurs et ne se marient jamais entre eux.

– Ils peuvent se marier avec quelqu'un d'un autre kibboutz.

– Si les enfants nés à Degania s'en vont, des étrangers, comme Itshak et moi, doivent les remplacer. Cela empêche Degania de se constituer une identité et une culture.

Je me promène de nouveau au bord d'un lac avec une femme. Trop blonde. Fade. Mariée. Non, mariée, ça va : je me souviens d'un cabanon semblable à ma maisonnette de Degania, d'une femme mariée, le soir même de son mariage – peu d'hommes peuvent s'en vanter. Le nain noue le cordon de soie rouge autour du cou de la reine et hop, dans le lac ! Le cheval s'embrase derrière la colline. *Und ach, sein kuß !* Je souffre de l'absence de Blanka comme un amputé d'une douleur fantôme.

Ma petite maison contient seulement une chambre à quatre lits. Pour me laver, je vais dans une salle de douche collective divisée en deux compartiments : pour les hommes et pour les femmes. C'est là que je découvre ce que signifie le mot "circoncis". Le Dieu des juifs leur ordonne d'enlever un petit bout de peau. Les dieux des Indiens du Brésil leur conseillent de le conserver, car il sert à coincer le bonnet de feuilles qui coiffe leur serpent vaniteux.

Alors que Joshua me montre comment fabriquer une courroie de ventilateur en peau de mouton, nous entendons un étrange caquètement.

– C'est Avram, un gars de Beit Hashita, un nouveau kibboutz près d'ici.

– J'ai pris l'autocar avec des gens qui y allaient.

Un tricycle à moteur s'arrête devant le garage. Il ressemble à un cabriolet à deux places, avec deux roues devant et une derrière. Un fusil est accroché à la portière du conducteur, canon tourné vers le haut.

– C'est pour vous défendre si les bédouins vous attaquent ?

– *Aber nein.* C'est si je vois la biche ou le lièvre. Hé, Joshua, la presse à huile est de nouveau bloquée.

– Je te présente Gustave, qui me donne un coup de main. Tu veux aller regarder leur presse

à huile, Gustave ?

– Si j'y vais, je resterai un peu là-bas, pour voir à quoi ressemble un kibboutz plus jeune que Degania.

– Ne t'inquiète pas. Je me débrouillerai.

– Vous devriez aller à Haïfa chercher des ouvriers et des ingénieurs. Il en vient de toute l'Europe. Pour votre futur atelier. Ils vous aideront aussi dans le garage.

Avram paraît inspecter la moissonneuse-batteuse, mais il suit notre conversation.

– Futur atelier ?

– Un vague projet. Pas la peine d'en parler à la terre entière.

– Je vais chercher mon sac à dos et j'arrive.

Je passe par la lingerie, où travaille Rachel. Elle fait bouillir des tonnes de linge dans d'énormes lessiveuses.

– En Amérique, ils ont des machines électriques pour laver le linge.

– Nous en aurons un jour.

– Je viens vous dire au revoir et merci, Rachel. Je pars à Beit Hashita pour vérifier je ne sais quelle machine. Ensuite, je dois aller à Istanbul.

Beit Hashita se trouve dans les collines. Le tricycle proteste en caquetant : "Kat, Kot, cette route est trop pentue !" Personne ne pourrait le surnommer *Bergmeister*.

– Nous montons très haut ?

– C'est surtout que Kinneret est très bas : deux cent mètres sous le niveau de la mer.

Kinneret, c'est le nom du lac en hébreu. J'ai appris quelques mots de cette langue à Degania, ainsi que la moitié de l'alphabet. Aleph, beit… À Beit Hashita, les femmes appartiennent-elles à tout le monde comme les chemises ? J'ai hâte de voir ça. En tant que journaliste, bien sûr, pour mon reportage.

Alors que Degania ressemble à un village européen, avec ses rues goudronnées et ses petites maisons de briques, les habitants de Beit Hashita ont construit des cabanes en planches qui me rappellent un campement de chercheurs d'or que j'ai vu au Brésil. Avram me montre la presse à huile.

– Le terrain est trop montagneux pour cultiver le blé et l'avoine comme à Degania. Nous avons des légumes, des vignes, des pommiers et des oliviers. Nous vendons l'huile d'olive à Haïfa et à Jérusalem.

– La courroie de transmission est cassée. Si tu me donnes une peau de mouton, j'essaierai de fabriquer une nouvelle courroie. Il me faudrait aussi du fil solide et une aiguille pour coudre le cuir. C'est une réparation provisoire. Les gens qui vous ont vendu la presse peuvent sans doute vous trouver une nouvelle courroie de caoutchouc.

Zinzin et Filou

La presse à huile se trouve dans une cabane plus grande que les autres, divisée en plusieurs pièces. À travers une porte vitrée, je vois des personnes en blouse blanche. L'une d'elles ouvre la porte.

– Le monsieur belge ! Vous vous souvenez ? Sur le bateau, dans l'autocar. Ilona…

– Je m'appelle Gustave. Bien sûr que je me souviens de vous. Vos cheveux me font penser à la crinière en feu d'un cheval dans un poème de Mörike, *Der Feuerreiter*. Vous travaillez à côté ? C'est un laboratoire ?

– Je suis biologiste. Ils pasteurisent de la sauce tomate. Je vérifie qu'elle est bien stérile.

– Vous êtes arrivée il y a quinze jours et vous avez déjà trouvé une place qui vous convient. Au fond, ceux qui travaillent la terre sont ceux qui ne savent rien faire d'autre.

– Au kibboutz, nous pratiquons l'agriculture scientifique. Il y a toujours des postes pour les personnes qui ont des compétences scientifiques.

– On dirait les bidons de nitrates que transportait le Karadeniz, dans le coin là-bas.

– Venez, je vais vous présenter à ma collègue Yaël. Elle s'occupe des nitrates.

Une autre rouquine en blouse blanche règle la flamme d'un bec Bunsen. Quand j'ai dit que les juifs blonds aux yeux bleus étaient aussi nombreux sur le Karadeniz que les bruns aux yeux noirs, j'ai oublié les roux. Je vois autant de rouquins en Palestine qu'en Écosse.

Je croirais volontiers que Yaël est une écolière effectuant un stage dans le laboratoire. Elle est petite et paraît très jeune.

– Yaël, je te présente Gustave, qui est arrivé sur le même bateau que moi. Il est journaliste.

– Vous utilisez les nitrates comme engrais, mademoiselle ?

– La terre est pauvre. Nous devons la redresser, c'est-à-dire la gaver de nitrates, de phosphates et de sels de potassium. Un peu de magnésium aussi. Peu à peu, elle va fixer les minéraux et nous devrons juste l'entretenir. En attendant, les phosphates sont arrivés mais il manque des nitrates. Quelqu'un a gardé une partie de notre commande. Il y a du détournement et du pot-de-vin là-dessous.

J'ai du mal à noter les noms de produits chimiques qu'elle prononce à toute vitesse en allemand : *Kalkamonsalpeter*, phosphate tricalcique, sulfate de potassium, etc. Ce n'est pas une enfant. Elle a peut-être vingt-deux ou vingt-trois ans.

Je pense à l'abbé Waldstein : le complot judéo-phosphatique !

– Qui détourne vos nitrates ? Les gens de Degania ? Il faudrait confier l'enquête à Sherlock Holmes.

– C'est mon mari qui a négocié en Bulgarie. Il m'a parlé d'un Portugais. Il semblait se méfier de lui.

– Dom Alvaro. Je le connais. Je ne garantis pas son honnêteté, remarquez. Votre mari était

aussi sur le bateau ?

– Vous l'avez sans doute vu : il enseignait l'hébreu aux nouveaux arrivants. Schlomo Grünberg.

– Ah oui, je me souviens de lui. Je vais lui demander de me donner des leçons d'hébreu.

– Euh, je suis désolée, il est absent.

– L'entraînement militaire ?

– Pas du tout. Il est parti à l'Université Hébraïque, à Jérusalem, suivre une formation spéciale de chimie. Je suis agronome, il est chimiste.

Je ne me connais aucune compétence scientifique, mais je désire rester un peu à Beit Hashita. Avram me présente à un chef d'équipe qui creuse une piscine.

– À Degania, ils peuvent nager dans Kinneret. Il fera bientôt très chaud. Nous serons bien contents de pouvoir nous baigner.

Je reprends donc une pioche. Ah, mon ossature et ma musculature ne me prédisposent pas aux travaux de terrassement. Dans les collines, les rocs sont plus nombreux, plus gros et (me semble-t-il) durs comme du diamant. Si seulement ils remplissaient la piscine au fur et à mesure, je pourrais me rafraîchir. Nous nous levons très tôt le matin, nous piochons jusqu'à l'heure du petit déjeuner, puis de nouveau jusqu'au début de l'après-midi. Après le déjeuner, nous avons quartier libre, mais je suis si fatigué que je m'écroule sur mon lit et dors pendant des heures.

Beit Hashita ressemble encore plus à un camp scout que Degania. Chaque soir, nous allumons un grand feu. Le kibboutz compte une quarantaine de membres – dont sept ou huit viennent d'arriver sur le Karadeniz. Ils ne bavardent pas tous autour du feu. Certains gardent leurs enfants, d'autres gardent le kibboutz. Une personne, bien qu'absente, est de toutes les veillées.

– D'avoir dévoré l'Autriche ne l'a pas rassasié.

– Tu sais ce qu'on dit en français : "*L'appétit vient en mangeant.*"

– Il va avaler les Sudètes.

– Les Sudètes ? C'est un nouveau pays ?

– Une province de la Tchécoslovaquie en partie peuplée d'Allemands.

– Dans ce cas, il voudra aussi annexer Czernowitz.

Ayant oublié d'emporter une carte de l'Europe Centrale, je n'arrive pas à les suivre dans leurs pérégrinations.

– Excusez-moi. Où est Czernowitz ?

– En Roumanie. C'est la ville dont nous venons presque tous. Le kibboutz a été fondé par des juifs de Czernowitz.

– La province de Bukovine, dont Czernowitz est la capitale, appartenait à l'empire austro-hongrois jusqu'à la guerre. Dans notre ville, un habitant sur deux parle allemand. Il y a une université allemande.

– Je croyais que vous parliez allemand en mon honneur, parce que je ne comprends pas l'hébreu. En vérité, c'est votre langue maternelle.

– C'est comme Kafka à Prague. Ils ont aussi une université allemande.

– Qui ça ?

– Franz Kafka, un écrivain juif. Il vivait à Prague, mais il parlait allemand. Il connaissait aussi le tchèque, bien sûr, de la même manière que nous connaissons le roumain.

– Vous parlez allemand, roumain, hébreu. Tout à l'heure, quelqu'un a cité un proverbe français.

– En Roumanie, on apprend le français à l'école. Pour l'hébreu, nous sommes débutants. Nous devons aussi parler anglais avec les autorités administratives et apprendre l'arabe pour nouer des liens avec nos voisins.

– Vous avez quitté la Roumanie à cause de la Garde de Fer ?

– La Garde de Fer n'est qu'un symptôme. Elle est très affaiblie depuis que le roi Carol a repris ses idées à son compte. Même si le symptôme disparaît, la névrose reste active.

– Voilà que l'antisémitisme est devenue une névrose. Tu as trop lu Freud, Noïka.

– Il suffirait de psychanalyser tous les Roumains pour les guérir !

– En tout cas, c'est une maladie contagieuse. Hitler l'a communiquée à Codreanu, qui a infecté le roi Carol.

– Dès que la Roumanie est devenue indépendante, elle a aboli les lois qui protégeaient les minorités sous l'empire austro-hongrois. Les Polonais ont fait la même chose.

– En Belgique, vous avez des antisémites ?

– Bien sûr. Euh, certains de mes amis…

– Eh, il y a des antisémites partout. La Belgique est à côté de la France, et en France ils ont eu l'affaire Dreyfus.

– J'oubliais l'affaire Dreyfus.

– Comment peux-tu l'oublier, Dora ? Sans l'affaire Dreyfus, nous ne serions pas ici. Elle a bouleversé Herzl. Il a compris que la maladie était incurable et qu'il fallait fonder un pays pour éloigner les juifs des malades. Il y avait encore des pogroms en Russie, un pays arriéré qui conservait cette coutume barbare et médiévale parmi d'autres. Mais si, même en France, on persécutait quelqu'un parce qu'il était juif…

– Nous devons donc remercier les imbéciles qui ont accusé Dreyfus. Merci, messieurs les imbéciles, d'avoir favorisé la naissance du sionisme. Dans ce cas, remercions aussi l'imbécile

Codreanu et le roi Carol et les imbéciles qui dirigent la Pologne, puisqu'ils gâchent la vie des juifs et les poussent à émigrer. Remercions surtout l'imbécile suprême, Herr Hitler !

– Toujours tes paradoxes, Yakub.

– Comment ? Des centaines de milliers de juifs allemands ont émigré depuis que l'imbécile suprême guide leur pays. Et maintenant, les juifs autrichiens sont devenus allemands et ils vont partir aussi. Bientôt, nous verrons arriver les juifs des Sudètes. N'oublions pas de remercier l'imbécile Roosevelt, qui refuse de nous laisser entrer en Amérique.

De temps en temps, nous nous levons pour nous dégourdir les jambes et nous dansons une ronde autour du feu de camp.

– C'est la hora, la danse roumaine.

– Je la connais. Ils la dansent le samedi soir à Degania.

– Tous les kibboutzim de Palestine adoptent notre danse roumaine.

– Il y a beaucoup de kibboutzim en Palestine ?

– Des centaines. Vingt-cinq mille personnes vivent au kibboutz, sur les cinq cent mille juifs de Palestine.

Nous nous tenons par la main. Nous tournons dans un sens, puis dans l'autre. Nous levons les bras et nous rétrécissons le cercle, puis nous l'agrandissons. Une violoniste et un accordéoniste jouent des airs roumains sur lesquels nous chantons en hébreu. J'ai appris plusieurs chansons par cœur à Degania. On m'a traduit les paroles, mais je les ai trouvées si insipides que je n'ai rien retenu.

Un soir, je crois m'asseoir à côté d'Ilona. J'ai pris une crinière flamboyante pour une autre – c'est la petite Yaël. Quand nous nous levons pour danser, elle me donne la main. Au moment où nous nous approchons du feu en rétrécissant le cercle, je sens qu'elle me serre la main plus fort. Je devine le sens de cette pression : "Sachons apprécier le bonheur de danser entre amis dans la tendre brise de mai." Ou bien est-ce enfin ce dont je rêve ? Les femmes à tout le monde ! L'amour libre !

Je me laisse gagner par la joie collective. Je ris en observant la naïveté du feu, qui prétend envoyer des étincelles se mêler aux étoiles. De nouveau, nous rétrécissons le cercle. La tête de Yaël touche presque la mienne. J'entends un murmure.

– Ne dors pas… Je viendrai te voir.

Facile à dire. Je m'assoupis avant même d'entrer dans ma cabane. Ma main ne dort que d'un œil, donc elle ouvre la porte. Mes jambes réussissent à se débrouiller sans moi pour me coucher dans mon lit. Plongé dans un sommeil cotonneux, je sens une présence dans la pièce. Un bédouin ! Je veux hurler pour donner l'alerte, mais je suis incapable de sortir de ma torpeur. Étrange bédouin : il pleure à chaudes larmes. Pourquoi est-il si malheureux dans la

tendre brise de mai ? Ma curiosité me réveille.

– Yaël ? C'est gentil, euh, de venir me voir. Vous pleurez ?

Elle se jette dans mes bras et m'agrippe comme si elle voulait me broyer.

– Je n'en peux plus… Emmène-moi en Amérique ! Je t'en supplie.

– En Amérique ?

– Ici, ça va mal se terminer. Ils sont tous fous. La Haganah… La piscine. Les nitrates… Oh oh…

– Voyons, calmez-vous. La Hagaquoi ?

– L'armée secrète, la Haganah. Leurs entraînements… Ils ne pensent qu'à se battre. Contre les arabes si les Anglais s'en vont. Contre les Anglais pour les chasser…

– Quel rapport avec la piscine et les nitrates ?

– D'abord tu dois me promettre de ne rien dire à personne. Je sais que tu es journaliste. Tous ces secrets m'étouffent. Promets-le moi.

– Je te le promets.

– Ils ne préparent pas les jeux olympiques, mais la guerre contre les arabes. Cette prétendue piscine va devenir un atelier souterrain. Ils fabriqueront des munitions à partir des nitrates.

– L'autre jour, j'ai remarqué que tu parlais de salpêtre. Les engrais et la poudre à canon, c'est la même chose ?

– Bien sûr. Le salpêtre qui sert à fabriquer la poudre, c'est du nitrate de potassium. Avec les nitrates, tu produis la nitroglycérine et la dynamite. Mon mari est parti chercher la recette la plus efficace à Jérusalem.

– À l'université ?

– C'est très dangereux. Oh, j'ai peur.

– Fabriquer de la nitroglycérine et de la dynamite en douce, je veux bien te croire.

– Il y a déjà eu des explosions et des morts. Le professeur Sonnenblum enseigne la chimie à l'Université Hébraïque. Il donne les cours officiels, et puis des cours clandestins. C'est un élève de Fritz Haber.

J'ignore qui est ce Fritz Haber, mais en prononçant son nom elle se met à pleurer de plus belle. J'embrasse ses yeux et bois ses larmes. Ah, je ne connais qu'une seule façon de consoler une femme. Plus elle sanglote, plus nos étreintes deviennent, hmm, explosives. Ilona me plait, mais c'est Yaël qui gémit dans ma cabane. Pour la première fois, je tiens dans mes bras une femme plus jeune que moi, et peut-être même un peu plus petite. Jusque là, j'ai toujours cherché auprès des femmes la mère que je n'ai jamais connue. Par un curieux renversement, Yaël a besoin d'un père.

– Que les cosaques ou les arabes les tuent, qu'ils se fassent sauter en dosant mal le catalyseur, je finis par me retrouver toute seule. Si Hitler attaque la Belgique, tu pars en Amérique, non ? Emmène-moi !

– Je ne vois pas pourquoi Hitler attaquerait la Belgique. Dis, il n'y a pas de cosaques, par ici.

– Les cosaques ont tué mon père et mes deux frères. C'était à la fin de la guerre. J'avais trois ans. Je me souviens de hurlements, d'un incendie. Pendant toute mon enfance, ma mère fêtait les anniversaires de mes frères. Elle disait : "Paul aurait douze ans… Léo aurait neuf ans…" Elle est morte de chagrin en 1927, et moi je suis venue ici avec ma tante.

– Je suis désolé. Pauvre Yaël… Je suis orphelin, moi aussi. Je n'ai jamais connu mon père et ma mère. Les cosaques sont venus en Roumanie ?

– Il y avait le désordre en Russie après la révolution. L'hetman Petlioura, le chef des cosaques, a proclamé l'indépendance de l'Ukraine. Il a envahi notre région, où les Ukrainiens étaient aussi nombreux que les Roumains. Les Soviétiques ont vaincu les Russes blancs, et puis ils ont repris l'Ukraine. Quand ils ont compris qu'ils avaient perdu la partie, les cosaques sont devenus fous furieux. Les pogroms de 1919 et 1920 ont été bien pires que ceux du début du siècle. Si nous raisonnons comme Yakub, nous pouvons remercier l'hetman Petlioura.

J'ai promis à Yaël de ne pas divulguer les secrets qu'elle me confie, mais j'ai envie d'en savoir plus. Mon intuition me suggère d'entreprendre un reportage à l'Université Hébraïque. Ou n'est-ce pas plutôt ma lâcheté ? Les nuits passées à consoler Yaël m'épuisent. Elle m'aime avec l'énergie du désespoir. Quand elle m'implore de l'emmener, je manque de courage. Au lieu de répondre franchement non, je me conduis comme si je n'avais rien entendu. Je me garde bien de lui laisser entrevoir ne serait-ce que l'ombre du bout de la moustache d'un oui.

Quand je regarde la "piscine", je n'imagine plus un rectangle de vaguelettes bleutées, mais une cave dans laquelle on dose des poudres puantes pour en augmenter le pouvoir explosif. Cela me passe l'envie de m'échiner à casser des cailloux.

Je ne dis pas à Yaël que je vais tenter de trouver son mari et d'assister aux cours nocturnes du professeur Sonnenblum.

– Tu comprends que je ne peux pas rentrer de Palestine sans rapporter quelques impressions et photographies de Jérusalem. Les gens du journal se moqueraient de moi.

– Tu ne veux pas m'emmener. Tu aimes mieux que les Bédouins me tuent.

– Mais non. C'est ton mari qui doit te protéger. En Belgique, j'habite, euh, chez une vieille dame. Je ne sais pas où je te logerais. Et puis Hitler envahira bientôt mon pays, tu l'as dit, et alors tu seras de nouveau en danger. L'Amérique, c'est bien beau, mais ils ont fermé leurs

frontières.

Je pars un matin dans un camion qui a livré du ciment et retourne à Naplouse. Ensuite, je prends un autocar jusqu'à Jérusalem.

Les bons pères qui m'ont élevé parlaient de grammaire latine de manière fort intelligente, mais devenaient aussi bêtes et bornés que des militaires de carrière dès qu'ils abordaient les sujets religieux. Ils ont donc réussi à étouffer la petite flamme d'aspiration mystique qui rougeoyait sans doute en mon cœur d'enfant. Sinon, je pourrais voir une preuve de l'existence de Dieu dans le spectacle féerique des collines de Jérusalem. Je les aperçois depuis l'autocar à l'heure où le soleil caresse de ses derniers rayons les maisons qui les couvrent. Le bon Dieu en personne a donné aux pierres de la région un teint de jeune fille, afin de voir sa ville préférée rougir de plaisir chaque soir.

L'université occupe des bâtiments tout neufs sur le mont Scopus, au nord-est de Jérusalem. Une plaque indique que Chaïm Weizmann a posé la première pierre il y a vingt ans, en 1918. L'université a ouvert ses portes en 1925. Ses parrains se nomment Albert Einstein, Sigmund Freud, Martin Buber.

Je demande à rencontrer le professeur Sonnenblum. C'est un homme d'une cinquantaine d'années. La moitié supérieure de son crâne est aussi nue que mon genou. Une toison épaisse pousse sur l'autre moitié, une barbichette très drue sur son menton.

Je ne peux pas l'interroger sur ses cours clandestins.

– Je voudrais écrire un article sur Fritz Haber. Tout le monde connaît Einstein. Haber est un autre savant juif qui mérite d'être connu. Vous avez été son élève.

J'ai passé la matinée dans la bibliothèque de l'université pour poser quelques emplâtres sur mon ignorance, à défaut de la guérir.

– J'ai été son élève pendant deux ans seulement, avant d'émigrer. Je ne supportais pas le climat antisémite en Allemagne. Il minimisait le danger. Il disait que les choses s'arrangeraient. Il était très allemand, vous savez. Il s'était battu en duel quand il était étudiant, il portait un monocle, il citait Goethe et Schiller à tout bout de champ. À Berlin, il dirigeait l'institut Kaiser Wilhelm de chimie et Einstein l'institut de physique. Ils étaient bons amis.

– Il a réalisé la synthèse de l'ammoniac.

– Juste avant la guerre. À partir de l'azote de l'air et de l'hydrogène tiré de la houille, sous une pression de 250 bars, à une température de quatre à cinq cents degrés Celsius, avec plusieurs catalyseurs. Un travail magnifique, qui lui a valu le prix Nobel. Fabriquer des engrais avec de l'air et du charbon !

– Mais ensuite, il a transformé les engrais en explosifs.

– C'était la guerre. Mettez-vous à sa place : patriote avant tout. D'ailleurs il n'a pas inventé

la dynamite. C'est Nobel qui l'a inventée !

– Et les gaz ?

– Certes, le gaz moutarde. Il le regrettait, je crois. Notre bon Weizmann a fait de même de l'autre côté.

– Einstein s'est brouillé avec lui.

– Pas vraiment. Pendant la guerre et juste après, Einstein était le pape des pacifistes. Il reprochait donc à Haber son empressement à inventer de nouveaux moyens de tuer les gens. Il se moquait aussi de l'amour excessif qu'il portait à l'Allemagne. Ils restaient pourtant amis. En 33, Haber pouvait espérer que les nazis le laisseraient tranquille, vu les services qu'il avait rendus à la patrie. Il a fini par agir comme un honnête homme : il est parti par solidarité avec ses étudiants et assistants juifs. Il a demandé à Einstein s'il ne pouvait pas lui trouver un poste à l'Université Hébraïque. Haber avait alors soixante-cinq ans. Einstein a répondu qu'il valait mieux donner les postes aux jeunes professeurs expulsés d'Allemagne qu'à un savant ayant atteint l'âge de la retraite, qui pouvait vivre des intérêts de son prix Nobel. Dans certaines universités, la moitié des professeurs partaient. Les plus célèbres allaient en Amérique, ce qui a permis à la science américaine de faire un énorme bond en avant. Les autres sont venus ici. Si nous voulions, nous aurions plus de professeurs que d'étudiants.

– Haber est mort.

– En 1934, à Bâle. Weizmann, plus généreux qu'Einstein, lui avait trouvé un poste à Jérusalem dans un petit institut. Il est mort quelques jours avant de partir pour la Palestine. Maintenant, Einstein a changé d'attitude. Depuis que les nazis ont pris le pouvoir, il a renoncé à son pacifisme. Il ne recommande plus aux jeunes gens de refuser le service militaire.

– Il pense que les juifs de Palestine devraient se préparer à la guerre contre les arabes et les Anglais ?

– Il a toujours espéré que nous trouverions le moyen de cohabiter, mais je suis sûr qu'il nous soutiendra si nous nous défendons en cas d'attaque.

– Vous avez un étudiant qui se nomme Schlomo Grünberg ?

– Grünberg ? Je ne crois pas.

Le professeur n'a pas l'intention de révéler à un inconnu, un espion peut-être, ce qui se trame dans son laboratoire à deux heures du matin. Schlomo Grünberg utilise sans doute un pseudonyme. L'université compte trois facultés : chimie, biologie et études juives. Les chimistes de haut niveau qui ont fui l'Allemagne fabriquent en cachette des bombes et des balles pour défendre leur "foyer national". J'ai découvert une information exclusive, ce que les Anglais appelaient un *scoop*, mais cela ne me sert à rien puisque j'ai promis à Yaël de garder le secret.

Zinzin et Filou

Je trouve dans la vieille ville une petite mission catholique belge. Les missionnaires tiennent l'abbé Waldstein en haute estime. Ils sortent même d'un tiroir plusieurs numéros jaunis du *Nouveau Siècle*.

– Ça, c'est un numéro du jeudi, mais il manque le *Petit Nouveau*, le supplément pour les enfants.

– Bien sûr. Nous le gardons pour les élèves de notre école.

– Vous avez une école ?

– Le collège du Sacré-Cœur. C'est le bâtiment là-bas derrière.

– Il y a beaucoup de catholiques par ici ?

– Des maronites et des syriaques. Ce sont des chrétiens orientaux, on dit parfois "uniates", qui ont leur propre liturgie mais reconnaissent l'autorité du pape. Nous avons aussi des élèves orthodoxes et même des musulmans.

– Ils veulent apprendre le français ?

– Et les mathématiques, les sciences naturelles, la géographie. Dans les écoles traditionnelles, ils apprennent à lire et à écrire et ils étudient seulement le Coran. Nous avons le fils d'un cheik bédouin. En général, les bédouins ne savent pas lire. Ils connaissent le Coran par cœur.

– Un cheik bédouin ? Si je savais le rencontrer, c'est ça qui serait chic pour mon reportage.

– Il campe justement près d'ici. Il est venu chercher Abdul, son fils. L'année scolaire vient de se terminer.

La tente du cheik Omar ibn Massoud ne ressemble pas à une tente scout – c'est un simple auvent de laine brune. Un mouton entier rôtit sur une broche. Le cheik porte un keffieh, c'est-à-dire une coiffe de coton tenue par un lacet appelé "agal". Une barbe noire taillée en pointe orne le bas de son visage. Il parle français.

– Moi aussi, j'ai été l'élève au collège Sacré-Cœur. J'ai habité à Paris un an, rue Toullier dans le quartier latin, hôtel de la Licorne. J'ai étudié le droit. Ah, les belles petites Parisiennes ! Mon fils parle déjà mieux que moi. Où se cache donc le petit trésor ? Abdul, Abdul, viens voir !

Un garçonnet de huit ou neuf ans arrive en courant. Il récite *Le Corbeau et le Renard*, chante *Malbrouk s'en va-t-en guerre*, puis mange un peu de mouton avec nous. Il ne tient pas en place. Après avoir saucé son assiette avec une sorte de crêpe qui sert de pain, il disparaît je ne sais où. Le campement, installé sur un terrain caillouteux à une heure de marche de Jérusalem, compte une douzaine de tentes. Certaines sont fermées et il y fait sans doute fort chaud. Des exclamations et des rires me laissent imaginer des escouades de femmes

consignées pour échapper à mes regards concupiscents. Des hommes à la peau noire nous servent. Comme je ne veux pas indisposer mon hôte, je ne lui demande pas s'ils sont libres et possèdent un contrat de travail.

– Il parle sans accent, qu'en dites-vous ?

– Un petit accent belge, tout de même.

– Il apprend aussi l'anglais.

– C'est utile. Il saura étudier à Oxford ou à Harvard.

– Nous avons aussi des fables en arabe. Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute… Certains émirs disent les belles paroles aux Anglais pour faire reconnaître le droit de propriété sur la région celle-ci ou celle-là. Pendant des siècles, ils parcouraient le désert en nomades. Maintenant, ils prétendent ils vivent depuis toujours là où jaillit le pétrole. Ensuite, ils signent contrats avec les compagnies pétrolières pour recevoir les royalties. Qui a donné aux Anglais et aux Français le mandat pour régner sur les arabes ?

– Eh bien, je ne sais pas, moi, la Société des Nations.

– Mais qui dirige la Société des Nations, mon ami ? Les Anglais et les Français !

– Il est regrettable que les Américains la boycottent, en effet.

– Quand l'empire Ottoman s'est défait, on a placé les morceaux sous tutelle. L'autre grand empire a disparu, celui d'Autriche et Hongrie. Voyez : les Yougoslaves, les Roumains, les Polonais, les Tchécoslovaques sont devenus indépendants. La Société des Nations n'a pas donné mandat à l'Égypte et à la Perse pour contrôler ces pays.

– La manière dont l'Europe domine le monde est injuste, je vous l'accorde.

– De plus, les Anglais donnent la permission officielle aux juifs de s'installer chez nous. Un jour, les Anglais partiront. Ils retourneront dans leur île où le soleil ne brille jamais. Les juifs vont rester. Ils prétendent qu'en venant ici, ils rentrent chez eux. Vous les avez vus ? Tous russes, polonais, roumains, allemands. Ils ne sont pas enfants de cette terre.

Je ne dors pas sous la tente, mais à côté, sous la coupole mouchetée de diamants du cosmos. Le ciel se moque des arabes, des Anglais et des juifs. Plus je regarde les galaxies lointaines, plus je me détache de ce monde ridicule. Rivalités et querelles stupides. Se tuer pour quelques barils de pétrole. La guerre du Gran Chaco. Deux mille ans plus tôt, Jésus observait le même firmament. J'erre dans le désert comme une brebis égarée, alors que les destin a eu l'amabilité de tracer un chemin bien droit pour moi : je dois aller à Vienne, puisque je suis tombé amoureux. Je n'ai pas trouvé le kibboutz où les femmes appartiennent à tout le monde. Le roi du pétrole qui achète des voitures et des femmes, une autre légende. Le cheik Omar possède peut-être quinze femmes et trente filles, mais il ne les montre pas aux journalistes. Je n'ai pas besoin d'aller à Istanbul. *Zinzin en Palestine* sonne aussi bien que

Zinzin et Filou

Zinzin en Turquie.

Je trouve une agence de voyage à Jérusalem. Je réserve une cabine sur le Giuseppe Garibaldi, qui part de Haïfa dans deux jours pour aller à Trieste.

Je ne vais pas débarquer chez Blanka à l'improviste. Je compte profiter de l'escale d'Athènes pour lui envoyer un télégramme. Le paquebot s'arrête une journée entière. Dans le train qui va du Pirée à Athènes, j'aperçois d'énormes titres sur le journal que lit mon voisin.

– Excusez-moi, monsieur. Vous parlez français ?

– Un peu.

– Que dit le journal ?

– La guerre, peut-être. Hitler veut province de Tchovlaquie.

– Les Sudètes.

– Oui, Sudètes. Il a fait grand discours à Nuremberg. Les Allemands de Sudètes demandent devenir allemands. France et Angleterre doivent défendre Tchoslavie.

Je risque d'être coincé à Vienne comme le jour de l'Anschluß. Je vais réfléchir avant d'envoyer mon télégramme. Je visite le Parthénon. Je photographie les sentinelles en jupette qui gardent le palais du roi sur la place Syntagma. Je repars au Pirée sans avoir rien décidé. Nous arrivons à Trieste deux jours plus tard. Cette fois, je n'ai pas besoin d'interprète pour comprendre les titres des journaux – "*Mobilitazione generale in Francia*". Dans l'agence de voyage de Jérusalem, on m'a dit que le trajet en train de Trieste à Vienne, en passant par Ljubljana et Graz, durait seulement cinq heures. Je peux encore rejoindre l'amour de ma vie. Cinq petites heures m'en séparent.

La guerre va-t-elle éclater ? La Belgique est neutre, en principe. Elle se tiendra peut-être à l'écart. Ou bien les Français l'entraîneront dans le conflit, ou les Allemands comme en quatorze. Si j'étais aussi courageux que Zinzin, qui a affronté les gangsters de Chicago et l'armée japonaise, j'achèterais un billet de train pour Vienne. Dans la gare de Trieste, devant le guichet, j'hésite. Je n'ai pas envoyé de télégramme. Elle a le droit de filer le parfait amour avec quelqu'un d'autre. Mon devoir : rentrer pour servir ma patrie le cas échéant. Le désir de tenir Blanka dans mes bras et de la couvrir de baisers, qui me tourmente jour et nuit, ne doit pas influencer ma décision. Attendre des années avant de la revoir… Le train direct de Bruxelles passe par le col du Brenner, Innsbruck et Stuttgart. J'imagine des frontières fermées, un long séjour dans un camp pour étrangers en Allemagne. J'achète un billet pour Milan, le col du Simplon, Lausanne, Paris, Bruxelles.

Je trouve Mme Merle à côté du poste de TSF.

– Oh, Zinzin, c'est merveilleux : la guerre n'aura pas lieu. Ils ont signé un accord à

Zinzin et Filou

Munich.

– Qui a signé ?

– Le Français, euh, Saladier, l'Anglais, Chambrelin, Hitler et Mussolini.

Alors même que j'embrasse Mme Merle, je pense à la lettre que je vais envoyer à Blanka.

12 Au Maroc

Je voudrais bien repartir à Vienne, mais je dois d'abord rédiger des articles d'après mes notes. Erdé a commencé la publication de *Zinzin et le sceau du tsar*. Il attend avec impatience mon compte-rendu du récital de chant dans le palais du roi. Il a amassé – avec l'aide d'Erdée – toute une série d'articles sur le tsar Boris, le roi Carol de Roumanie, le roi Zog d'Albanie, le conflit des Balkans de 1912, etc.

– Dis donc, Tatave, ces Balkans, quelle poudrière ! Il y a je ne sais combien de pays et dix fois plus de peuples. Chaque pays peut réclamer une ou deux provinces de son voisin, sous prétexte qu'il les possédait au Moyen-Âge et que ses habitants persécutés appellent à l'aide. Cela ressemble à ce qui s'est passé avec l'Anschluß et les Sudètes.

– Note aussi que les rois sont tous des cousins de notre Léopold.

– Sauf le roi Zog, qui est un ancien gouverneur provincial.

Blanka m'envoie des lettres très tendres. Une bonne raison d'effectuer un reportage en Allemagne ou en Autriche se présente bientôt. En novembre 1938, pour venger l'assassinat d'un diplomate allemand à Paris par un jeune juif, la milice SS brûle près de trois cents synagogues, attaque de nombreux magasins tenus par des juifs et tue plusieurs centaines de personnes. C'est ce qu'on appelle la "Nuit de Cristal".

J'hésite à partir. Je ne peux pas espérer que le *Nouveau Siècle* publie mon reportage. J'imagine l'abbé : "C'est bien fait pour eux." Alors que j'ai décidé d'aller à Vienne à mes propres frais, Blanka m'écrit que l'opéra de Paris vient de lui proposer un engagement de trois semaines pour remplacer une cantatrice souffrante. Cela tombe bien : j'ai justement envie de séjourner à Paris. J'y ai souvent changé de train. J'arrive Gare du Nord et je repars Gare de Lyon – ou l'inverse, comme je viens de le faire en revenant de Trieste. À chaque fois, quand je traverse la ville en taxi, je me promets de visiter un jour ses musées et ses monuments. Je rêve de prendre le métro comme un vrai Parisien. J'ai gardé un mauvais souvenir de mon unique descente dans le labyrinthe souterrain. C'était à l'époque où j'étais scout. En revenant d'Italie, notre troupe s'est perdue en cherchant une "correspondance" à la station Châtelet, et nous avons bien failli manquer notre train.

J'ai gardé en tête l'hôtel de la Licorne, rue Toullier dans le quartier latin. Cette fois, je prends le métro Gare du Nord. Je ne risque pas de me perdre dans une correspondance, car une ligne va tout droit au boulevard Saint-Michel. Ensuite, je demande mon chemin à des étudiants qui se promènent sur le boulevard.

– Rue Toullier ? Ah non. Tu connais une rue Toullier, toi ?

– Moi, je suis de Nancy.

– Ça ne serait pas plutôt la rue Thuillier ?

– C'est possible. La personne qui m'a donné l'adresse ne parlait pas très bien français.

– Vous montez le Boul'Mich jusqu'à la rue Soufflot. Juste après, vous verrez la rue Gay-Lussac. Vous la prenez et c'est la troisième ou la quatrième à gauche.

Il n'y a aucun hôtel rue Thuillier. Je finis par m'installer à l'hôtel du Luxembourg, rue des Ursulines. Dès le lendemain de mon arrivée, je pars rendre visite à Blanka. Elle habite rue Scribe, à côté de l'opéra, dans un hôtel beaucoup plus grand que le mien. Quand j'aperçois sa haute silhouette, qu'un dessinateur de talent semble avoir tracée de quelques traits de plume, quand j'entends sa voix électrique, je ressens une joie mêlée de honte : qui suis-je, pour mériter un tel bonheur ?

– Je suis si contente te voir, mon petit Gustave !

– Moi aussi, je suis content. Je vous adore, Blanka, vous le savez bien. Je vous souhaite une bonne année.

– Pour la bonne année nous devons embrasser !

– J'étais prêt à aller vous voir à Vienne.

– Beaucoup mieux Paris. Vienne ce n'est pas bon pour le journaliste. Pour moi aussi, c'est bien réconfortant changer d'air.

– Vous m'avez écrit que vous chantez un opéra russe.

– *Boris Godounov*. Le rôle Marina, au troisième acte.

– Vous qui rêvez de chanter en français… Vous m'avez parlé de Carmen et de Marguerite, je m'en souviens.

– Avant, toujours à Paris ils chantaient *Boris Godounov* en français, mais aujourd'hui cherchent authentique, alors en russe ils chantent. Beaucoup les grands chanteurs et cantatrices sont venus de Russie en France après la révolution. Ils commencent petit à petit devenir vieux. Les communistes ne laissent pas les chanteurs de Bolchoï ou de Marinski partir l'étranger, car ils redoutent eux ne pas revenir. La bonne chance pour les chanteurs bulgares !

– Boris Godounov, c'est le tsar, non ? Comme votre tsar Boris.

– Peut-être le vrai Boris Godounov n'était pas aussi méchant que dans l'opéra. La musique Moussorgski a composée, mais la pièce de théâtre Pouchkine a inventée. Lui était l'écrivain fantaisiste.

– J'ai hâte de vous entendre.

– D'abord cet après-midi et encore demain les répétitions. Après-demain tu viendras la générale répétition, ensuite vendredi soir la première.

– Seulement deux répétitions ?

– Certement plus. Moi, je remplace le pied levé la Marina malade, infection ses cordes vocales. Ils m'ont appelée parce que je connais déjà le rôle.

– Regardez, Blanka, je vous ai apporté, hmm, c'est pour rire, j'espère que ça vous amusera. Je vous ai dit que quelqu'un dessine, dans un journal pour les enfants, les aventures d'un petit personnage qui me ressemble. Zinzin. Il est allé en Amérique, en Chine, et là, ce n'est pas la Bulgarie, mais un pays imaginaire appelé Carpatie, et en chemin il rencontre une cantatrice, voilà…

– Ah, mais oui, la cantatrice… Elle chante Marguerite. C'est drôle. Qui est l'homme ici avec chapeau et moustache ?

– Peut-être son accompagnateur. Je lui ai parlé de M. Wagenstein.

– Dans la voiture on ne peut pas chanter à pleine voix. Le garçon et le petit chien tout étourdis… Elle fait peur même au lapin sur la route. Votre ami n'aime pas l'opéra, je crois.

– Il se moque toujours de tout. C'est pour les enfants. Je lui ai montré la photographie que j'ai prise de vous, mais il a dessiné une cantatrice blonde qui ne vous ressemble pas du tout.

– Un peu le nez, quand même. Rosa Milanesa, de la Scala. Elle ressemble plutôt la chanteuse pour Wagner. Que se passe ensuite ?

– Je l'ignore. Cette page vient seulement de paraître. Je pense qu'elle va chanter au palais royal. Il y a un complot, je crois. Le patron de mon journal aime beaucoup les complots. Un faux professeur va voler le sceptre qui assure la légitimité du tsar.

Pendant que Blanka répète, je me promène dans les rues de Paris. L'église de la Madeleine, la rue Royale, la rue du faubourg Saint-Honoré, le palais où réside le président de la république, l'avenue des Champs-Élysées, la place de la Concorde, la Seine, le jardin des Tuileries. Je note les horaires d'ouverture du musée du Louvre. Cette partie de la ville me semble un peu morne en comparaison du quartier latin.

Fatiguée par la répétition, Blanka n'a pas envie de ressortir. Nous dînons dans le restaurant de l'hôtel. Je passe une partie de la nuit dans sa chambre. Quand nous nous glissons dans le lit, j'ai l'impression que chacune des cellules de mon corps se réveille après un long sommeil et s'ouvre comme une fleur.

– Alors vous avez rendu la voiture à Vienne, Blanka ? Vous avez trouvé un autre chauffeur ?

– Pour le retour, j'ai toute seule conduit l'automobile. Tu ne m'as pas dit ce que tu as fait en la Palestine.

– J'ai travaillé dans un kibboutz, une sorte de ferme collective, et aussi dans un autre. J'ai

cassé des cailloux et réparé des moteurs. J'ai visité l'université hébraïque de Jérusalem et rencontré un cheik bédouin.

– Beaucoup les juifs quittent l'Autriche et vont en Palestine.

– Les gens de l'université m'ont parlé d'une invasion de professeurs comparable à une nuée de sauterelles.

– À Vienne, un violoniste sur deux du Philharmonique est parti, et aussi les grands chefs d'orchestre comme Bruno Walter et Otto Klemperer. On dit les orchestres américains vont atteindre le très bon niveau.

– Et les chanteurs ?

– Surtout les chanteurs pour les opérettes, vont à Broadway. Aussi les bons metteurs en scène et écrivains de théâtre.

Les signataires de l'accord de Munich ont repoussé le spectre de la guerre, mais chacun sait qu'il va revenir. Je lui dis que les juifs de Palestine prévoient un conflit dans leur pays si l'Europe s'embrase. Je ne lui parle pas de Yaël, mais j'évoque peut-être à demi-mot certaines des informations que j'ai promis de garder secrètes. Je suis incapable de résister au plaisir délicieux des confidences sur l'oreiller. Je ferais un mauvais espion.

Je prends le premier métro, à six heures du matin, de la station Opéra à la station Monge. J'ai envie de demander aux autres voyageurs pourquoi ils paraissent si moroses. Le bonheur existe, savez-vous ! Je rentre à l'hôtel du Luxembourg par la rue du Pot de Fer et la rue Érasme.

J'assiste à plusieurs représentations de *Boris Godounov*. Cela ne ressemble en rien au *Trouvère*, que j'ai vu à Bruxelles, avec son intrigue enchevêtrée et son lyrisme échevelé. L'histoire est simple et brutale. Les chanteurs disent le texte de manière compréhensible. La ligne mélodique suit les inflexions naturelles de la langue russe. La musique souligne le caractère des personnages et exalte leurs émotions. Je retrouve le génie de Moussorgski, que j'ai déjà admiré quand Blanka m'a chanté *Les Enfantines* au bord du lac Balaton.

– Mon dessinateur connaît seulement l'opéra italien, je pense. S'il voyait *Boris Godounov*, il perdrait ses préjugés. D'ailleurs il y a un complot contre le roi, comme dans *Zinzin et le sceau du tsar*. Je vous ai à peine reconnue, quand vous êtes entrée en scène.

– C'est à cause les grandes tresses blondes. Elle aussi Marina la Polonaise peut-être était moins méchante dans la réalité. Tous les personnages très méchants dans cet opéra, sauf le peuple.

– Elle a vraiment existé ?

– Elle a marié le faux Dmitri et elle est devenue tsarine. Quand il est mort, elle a marié un autre faux Dmitri.

Zinzin et Filou

– La réalité ressemble aux histoires de Zinzin. Ce faux Dmitri complote contre le tsar comme le faux professeur Beckbunsen dans *Le Sceau du tsar*. Il n'a pas besoin de ressembler au vrai Dmitri, qui est mort enfant. Le faux professeur Beckbunsen a peut-être une fausse barbe. Le dessinateur aime beaucoup les déguisements. Zinzin se grime en groom, en gangster, en général japonais, en négrillon. Il y a aussi deux policiers qui se font remarquer parce qu'ils se déguisent toujours en dépit du bon sens.

– Les aventures sont comme le théâtre ou l'opéra. Toujours l'acteur se déguise pour jouer son rôle.

– Quand j'y pense, je me suis rasé le crâne pour paraître chinois quand j'ai voyagé en Chine…

– Un jour, je chanterai Madame Butterfly, alors je me déguiserai en Japonaise.

– Le faux professeur Beckbunsen est un sosie parfait. Quand on écrit ou dessine, c'est facile. Dans la vie, les sosies n'existent pas. J'ai vu un film l'an dernier, *Le Prisonnier de Zenda*. Un cousin éloigné du roi Rudolf, qui est son sosie exact, le remplace pour embrocher tous les comploteurs de son épée et sauver la couronne. C'est le même acteur, Ronald Colman, qui joue les deux rôles, évidemment.

– Moi aussi j'ai vu le film de sosies : *Le Prince et le Pauvre*. Les deux semblables sont joués par les enfants acteurs qui sont jumeaux, Billy et Bobby Mauch.

– Au fait, le faux professeur Beckbunsen est peut-être le frère jumeau du vrai. Le père et l'oncle du dessinateur sont jumeaux. Les gens vous ont beaucoup applaudie, ma chère Blanka. Je regrette de n'avoir pas tout compris. Cela m'a donné envie d'étudier le russe. Il y a une école des Langues Orientales au quartier latin. Je vais me renseigner.

J'assiste à des cours de russe comme auditeur libre. Je suis content de fréquenter non seulement des étudiants de russe, mais aussi des étudiants de chinois et de japonais. Un jeune Parisien qui étudie ces deux langues accepte de me donner quelques cours particuliers. Je veux acquérir une vague idée des mécanismes de base, de la grammaire, de la prononciation, de l'écriture des caractères. Comme j'aime bien l'école des Langues Orientales et le quartier latin, je décide de rester un peu à Paris.

Des nuages de mélancolie assombrissent le ciel bleu de mon humeur quand je pense au départ de Blanka.

– C'est une ville superbe, non ? Restez donc ici avec moi jusqu'à l'été. Je suis sûr que les gens de l'opéra apprécient votre travail.

– La ville est superbe mais l'opéra médiocreux. Retourner à Vienne préférable pour ma carrière. Avec tous les musiciens partis en Amérique et le remue-ménage, j'ai possible avancer vite, chanter les nouveaux rôles. Tu viens avec moi chez Mme Chanel. Je dois

essayer ma nouvelle robe pour le récital chez princesse de Polignac.

En mars 1939, l'Allemagne achève le dépeçage de la Tchécoslovaquie. Les Slovaques s'étant déclarés indépendants et amis de l'Allemagne, la Wehrmacht occupe le reste du pays, c'est-à-dire la Bohème et la Moravie. Blanka est repartie à Vienne depuis longtemps. Non content d'assister à des cours de russe à l'école des Langues Orientales, je prends des leçons particulières avec Mlle Ostrowitska, une dame russe d'une quarantaine d'années. J'ai trouvé son nom sur une affichette chez le boulanger. Elle se présente comme "gouvernante du grand-duc Casimir".

Vers la fin du printemps, je reçois une lettre me convoquant à l'ambassade de Grande-Bretagne. Je ne devine pas ce que l'ambassade de Grande-Bretagne me veut, et encore moins comment elle a trouvé mon adresse. L'ambassade occupe un palais du XVIIIème siècle rue du Faubourg Saint-Honoré, juste à côté de l'Élysée. Dans un minuscule bureau situé sous les combles, je rencontre un gentleman vêtu de tweed.

– Vous avez sans doute été étonné de recevoir ma lettre, Mr. Rayzeene.

– *Yes, indeed*.

– J'aimerais vous proposer une, hmm, mission. Quelqu'un nous a dit du bien de vous.

– Peut-être l'inspecteur Jake, de Scotland Yard.

– Un fonctionnaire de police belge nous a aussi donné des renseignements.

– Je comprends. C'est lui qui vous a dit que j'habitais à l'hôtel du Luxembourg. Mon journal connaît mon adresse.

– Justement, étant journaliste, vous avez certainement entendu parler de l'uranium. C'est un métal qui possède une certaine valeur, disons, stratégique. Savez-vous où se trouve la principale mine d'uranium ?

– Je sais qu'il y a de l'uranium au Congo belge, et aussi aux États-Unis, dans l'Utah.

– L'essentiel de la production mondiale provient de Bohème, des mines de Joachimsthal. Les Allemands viennent de s'en emparer. Imaginons le pire : la guerre. Si nous avons besoin d'uranium, les Allemands ne vont pas nous en donner.

– Nous irons le chercher au Congo.

– Quand vous dites "nous", vous associez en quelque sorte les Belges et les Anglais. Or je vous rappelle que nous ne sommes pas alliés. Les Belges sont neutres. Si vous dites "nous" pour les Belges, vous pouvez en effet aller chercher l'uranium, qui vous appartient. Ensuite, il s'agit de savoir à qui vous le vendez.

– Pourquoi les Allemands achèteraient-ils notre uranium, s'ils possèdent déjà les plus grandes mines du monde ?

– Pour nous empêcher de l'avoir. Quand je dis "nous", je parle des Anglais.

– J'espère que les Belges choisiront de vendre aux Anglais plutôt qu'aux Allemands.

– C'est toute la question. Les Belges auront peut-être à choisir entre les Anglais et les Allemands. Vous êtes belge. Supposons que vous deviez choisir maintenant.

– Les Anglais, bien sûr.

– *Jolly good*. Vous connaissez le Congo. Vous parlez plusieurs langues. Vous avez beaucoup voyagé. Il paraît que vous êtes débrouillard. C'est une qualité rare et précieuse. Nous voulons constituer une petite équipe de gens débrouillards.

– Vous envisagez de me confier une mission au sein d'une équipe de gens débrouillards. Vous devriez tout de même m'en dire un peu plus. Vais-je risquer ma vie ? Je n'ai jamais suivi le moindre entraînement militaire.

– Nous le savons bien. L'équipe va poser des jalons, c'est tout. Afin de faciliter une éventuelle intervention militaire ultérieure en cas de guerre déclarée, si la Belgique penche du côté de l'Allemagne ou si l'Allemagne envahit la Belgique comme en 1914. Vous seriez l'homme à tout faire du groupe. Agent de liaison, interprète, radiotélégraphiste sur le bateau. Le responsable de l'expédition vous donnera tous les détails.

– C'est une proposition inattendue.

– Mes, hmm, informateurs m'ont assuré que vous accepteriez.

– Laissez-moi tout de même cinq minutes.

– Vous partez demain pour Le Havre et Southampton, où vous embarquerez sur le cargo *Montego Bay*.

J'annule mes rendez-vous avec Mlle Ostrowitska et je pars à Southampton. Le Montego Bay cache son grand âge sous plusieurs couches de peinture, comme une vieille actrice trop maquillée. Je me demande si les gens qui commanditent l'expédition ont affrété ce vieux rafiot pour détourner les soupçons, ou bien s'ils manquent d'argent. Un gros marin m'attend en haut de la passerelle en souriant.

– Bienvenue à bord, Rayzeen. Vous me reconnaissez ?

– Bien sûr. Everett Dixon !

– Ce n'est pas une coïncidence, pour une fois. C'est moi qui ai suggéré votre nom. Ils ont regardé dans leurs fiches. Il se trouve qu'ils vous connaissaient déjà et avaient une bonne opinion de vous. Venez, je vais vous présenter au patron.

Nous allons vers l'arrière du navire. Un homme de haute taille, vêtu d'un uniforme d'officier de la marine marchande, surveille la manœuvre d'une grue qui descend des caisses dans la cale. Il m'observe et me juge en quelques secondes. Je vois des yeux clairs, des sourcils touffus, un regard aiguisé par des siècles de savoir-faire britannique.

– Nigel, je vous présente Gustave Rayzeen, l'assistant radiotélégraphiste. Je vous ai parlé de lui.

– Vous êtes le gars qui est allé en Chine et en Amazonie. Dixie vous a rencontré au Congo.

– Que contiennent ces caisses ?

– Celles qui portent l'inscription "livres de classe" contiennent un poste de radio émetteur-récepteur, un générateur d'électricité, des armes et des munitions. Celles qui portent des inscriptions comme "Conserves de tomates" ou "Conserves de crabe" contiennent des tomates et du crabe en boîte. Je ferai une conférence pour expliquer tout ça quand nous serons en mer.

– Je ne suis pas un radiotélégraphiste qualifié.

– Pete Marshall, notre radio, a besoin d'un assistant. Il vous montrera comment ça marche. Vous connaissez l'alphabet morse ?

– Je l'ai appris chez les scouts.

– Dans ce cas, vous pourrez devenir opérationnel très vite.

Nigel ne nous donne pas son nom de famille. Une sorte de raideur dans ses manières laisse imaginer un long séjour dans l'armée. Je pense qu'il travaille pour ce qu'on appelle les "services spéciaux" britanniques. Everett Dixon représente les intérêts de l'allié américain. Je partage une cabine avec les trois autres membres de notre groupe. Pete Marshall, le radio, un homme placide qui mâchonne une pipe éteinte. Mike McCourt, un autre ancien militaire, spécialiste des armes. Et "Danube", qui n'a même pas de prénom, cache des yeux globuleux derrière d'épaisses lunettes cerclées d'écaille, a appris l'anglais dans un livre auquel il manque des pages et exerce une profession mystérieuse : décodeur. Je n'ai pas saisi le mot du premier coup.

– Décordeur ?

– Dé-co-deur. Quand il est codé le message, je décoder.

Une douzaine de marins manœuvrent le Montego Bay. Peu après le départ, nous dînons dans le carré des officiers. Nigel, dont j'ai cru jusque là qu'il exerçait la fonction de capitaine, se tourne vers l'homme assis au bout de la table.

– *Good evening, Captain.* Messieurs, je vous présente le capitaine Greenock, seul maître à bord du Montego Bay.

Les gentlemen anglais jouent de leur voix comme d'un instrument de musique. J'entends une note d'ironie dans sa présentation. Le capitaine Greenock a un visage rougeâtre et couperosé, une barbe grise mal taillée, des cheveux qui n'en font qu'à leur tête. Ses traits ressemblent à ceux d'un portrait délavé ou estompé. Il me rappelle le malheureux colonel Algazir. Il boit du whisky en mangeant.

– À votre santé, messieurs, et vive le roi George !

Il parle avec un accent rugueux qui me semble familier. Où ai-je déjà entendu cet accent ? Ce n'est tout de même pas en Bulgarie. En Palestine ? À Athènes ? Ah non : en Écosse. Il sirote la boisson de son pays, tout simplement.

Je quitte la salle à manger avant la fin du repas. Je dois remplacer Pete Marshall. La radio transmet des messages vingt-quatre heures sur vingt-quatre, donc nous mangeons (et dormons) à tour de rôle.

– C'est bon ?

– Saucisses purée. Pas mal. Je n'ai pas attendu le dessert, alors je ne peux pas vous dire si c'est du pudding ou de la compote.

– Vous vous souvenez de ce que je vous ai expliqué tout à l'heure : si le message est codé, vous le mettez de côté pour Danube. Vous verrez, c'est calme, le soir. De temps en temps un appel d'un autre navire qui indique sa position et demande la nôtre. Il y a beaucoup de monde dans la Manche.

– Comment je connais notre position ?

– L'homme de quart vous la donne par le téléphone de bord toutes les dix minutes. N'oubliez pas de la reporter sur la carte.

Je passe six heures à mon poste, et puis Pete Marshall prend le relais. J'apprends à somnoler sur mon siège sans ôter les écouteurs. Le grésillement qui annonce l'arrivée d'un message me réveille. Quand c'est un message codé, je m'applique à le noter sans erreur et je ne peux plus me rendormir. Je me demande ce que signifient ces collections de chiffres : 2357441583756614… Danube ne travaille jamais devant moi, mais dans un petit bureau qu'il occupe avec Nigel et Everett Dixon.

Le capitaine me rend visite au milieu de la seconde nuit.

– Et alors, moussaillon, c-comment ça va ?

– Ça va, capitaine. Et vous ?

– *By Golly*, je d-dors mal. Ils ont affrété mon b-bateau. J'espère qu'ils savent où ils vont. Ils ne me l'ont p-pas dit. Rien dit. C'est ce N-Nigel qui commande. Je suis un p-passager sur mon propre navire. Une cargaison de livres d'école… C'est p-possible, ça, une cargaison de livres d'école ? Tous ces mystères pour des livres d'école, vous ne trouvez pas ça b-bizarre, vous ? Et tous ces chiffres, sur cette p-page, pourquoi ?

– C'est un, euh, message en code.

– Des messages en cole pour des livres d'écode… Vous ne trouvez pas ça b-bizarre ?

Nigel nous rassemble au matin du troisième jour et décrit la mission.

– Supposons que la guerre éclate. Il se pourrait que l'Allemagne envahisse la Belgique comme elle a envahi la Bohème. Ou bien que la Belgique, renonçant à sa neutralité, imite la

Slovaquie et se déclare alliée de l'Allemagne. L'attitude du roi Leopold III est ambiguë. Il y a des gens qui rêvent d'une Belgique nazie. Certains nationalistes flamands, ainsi que les euh, vexistes.

– Rexistes.

– Nos commanditaires, dont les noms importent peu, prévoient que l'Angleterre et les États-Unis voudront éviter, si la Belgique devient une province du Reich d'une manière ou d'une autre, que l'uranium du Congo ne tombe aux mains de l'Allemagne. Notre mission consiste donc à préparer le terrain pour que les alliés puissent prendre le contrôle des mines. Nous allons installer là-bas un poste avancé, ou si vous préférez une base secrète. Mike et Danube y résideront. Ils aménageront un pré pouvant servir de terrain d'atterrissage. Le jour venu, ils poseront des lampes pour guider les avions et emmèneront nos troupes jusqu'aux mines. Je passe la parole à Dixie, qui connaît la région.

– Nous ne pouvions pas cacher le poste avancé au milieu de la forêt, en demandant à Mike et Danube de chasser le sanglier avec un arc et des flèches. Nous le cachons dans une mission.

– Leur mission, c'est de cacher le poste ?

– Je veux parler d'une mission avec un missionnaire. Ils habiteront dans la mission. Mr. Rayzeen connaît cet endroit, c'est là que je l'ai rencontré.

– Chez le père Simon ? Il a accepté ?

– Mike et Danube enseigneront le sport et l'anglais dans l'école de la mission. Ils ne passeront à l'action qu'en cas de guerre. Le père Simon, ainsi que certaines personnes au Congo et en Belgique, préfèrent les Anglais aux Allemands. L'opération doit rester secrète afin d'échapper à la connaissance de ceux, parmi les Belges, qui préfèrent les Allemands aux Anglais.

Dans la nuit du troisième au quatrième jour, le moteur tombe en panne. Il coule une bielle – comme le Marco Polo, le paquebot que j'ai pris pour aller en Chine. Pendant que le mécanicien de bord vidange l'huile, démonte le carter et entreprend une réparation de fortune, le bateau dérive au large du détroit de Gibraltar. Il repart à vitesse très réduite. J'ai l'impression que Nigel regrette le temps des galères. Si seulement il pouvait distribuer des coups de fouet pour presser le Montego Bay !

– Nous pouvons mouiller à Madère pour réparer. À ce rythme, nous n'y serons pas avant une semaine.

Le capitaine rôde sur le pont en maugréant.

– Bougres d'ânes ! Cornemuses crevées ! Crapauds du Loch Ness ! Un moteur, on le respecte c-comme une femme. On ne lui d-demande pas plus qu'il ne peut donner. Sinon il

proteste, il se révolte, et p-puis il finit par rendre son tablier. En trente ans, non, trente-d-deux ans de navigation, je n'ai jamais coulé une b-bielle. Jamais.

Dans les heures qui suivent la panne, nous échangeons des dizaines de messages codés avec nos mystérieux commanditaires. Pete, Danube et moi, nous avons fort à faire. Ensuite, la fréquence des appels retombe à ce qu'elle était auparavant. Le code me fascine. Je passe des nuits entières à tenter de percer le secret des suites de chiffres que je note pour Danube. En temps normal, les chiffres se succèdent de manière régulière. Je pense que le codeur lit des chiffres inscrits sur une feuille de papier et les transcrit aussitôt en morse. Juste après la panne, j'ai l'impression qu'il code des phrases au fur et à mesure que quelqu'un les lui dit. Le rythme n'est plus régulier, mais comporte des pauses plus ou moins longues. Je remarque que les chiffres vont toujours par deux : 23, 56, 77, 38, 42, 59. Je suppose que chaque lettre de l'alphabet est représentée par un nombre à deux chiffres, et qu'un groupe de lettres suivi par une pause longue constitue un mot. J'avance, mais je ne vois pas comment passer des chiffres aux lettres. Je garde pour moi les pages que je reçois la nuit, sur lesquelles j'indique les pauses par des virgules et les longues pauses par des doubles virgules. Je réalise des copies sans virgules pour Danube. Ensuite, quand la transmission redevient régulière, je ne peux plus regrouper les chiffres. Je sors mes pages à virgules du tiroir où je les ai cachées et je les étudie pendant des heures en espérant je ne sais quel miracle.

Une nuit, je m'endors sur ma page codée et je rêve que le colonel Algazir a échappé à la mort. Il ne porte plus la moustache, mais une barbe qui ressemble à celle du capitaine Greenock. "Bougres de crétins des Andes !" marmonne-t-il. "Buveurs d'eau ! Anacondas !" Il sort un échiquier d'une caisse de livres d'école et il se met à quatre pattes pour ramasser des cailloux en forme de roi, de reine, de cheval. "Que diriez-vous d'une petite partie d'échecs, moussaillon ?" Nous commençons une partie, mais je n'arrive pas à déchiffrer ma position, ni même à comprendre le mouvement des pièces. Je fixe les soixante-quatre cases en répétant : "Huit fois huit, huit fois huit." Soudain, le colonel se lève, fou de rage. "Petit paltoquet, tu crois pouvoir tricher avec moi ?" Il balaie les pièces d'un revers de main…

La violence du geste me réveille. En regardant une fois de plus mes pages de chiffres, je découvre que les "lettres" d'un mot ne comportent jamais les chiffres 0 et 9, sauf la dernière qui contient toujours l'un de ces deux chiffres. J'examine toutes mes feuilles de près. Je pense que l'on code les lettres à l'aide d'un échiquier. Les cases sont numérotées de 11 à 18 sur la première ligne de l'échiquier, de 21 à 28 sur la seconde, etc. Les cases 10, 20, 30… et 19, 29, 39… n'existent pas. On utilise donc ces nombres pour signaler la fin des mots. Avec ce système, on peut changer le code aussi souvent que l'on veut. Il suffit d'envoyer une suite de nombres indiquant où placer les lettres de l'alphabet sur l'échiquier : "08, 14, 19…" signifie

que l'on place H, la huitième lettre, sur la première case, N sur la deuxième case, S sur la troisième case. L'alphabet est suivi de six signes – peut-être le point, le point d'interrogation et des accents – et répété deux fois. Ainsi, on peut représenter une lettre double par deux nombres différents.

Ils ne doivent pas modifier le code plus d'une ou deux fois par jour, sinon le décodeur deviendrait fou. Comment retrouver le message révélant le code ? Je n'ai qu'à rechercher un mot de soixante-quatre lettres composé d'une double énumération dans le désordre des nombres de 01 à 32. Je pars de ma dernière page et je lis mes lignes de nombres à l'envers en cherchant deux doubles virgules séparées par soixante-quatre virgules. Cela me prends au moins une heure, mais je finis par trouver le très long mot validant mon hypothèse. J'ai envie de hurler "Euréka !" et de sauter de joie.

Je dessine un échiquier, j'y inscris les lettres et les six signes (dont je ne suis pas vraiment sûr). J'ai repéré sur ma page plusieurs séries de dix lettres. Appliquant mon système de décodage, je vérifie qu'elles signifient toutes "Casablanca", comme je le supposais. Le mot *Shadow* désigne l'organisation de nos commanditaires et interlocuteurs. Quand je lis dans un message : "*Bicycle* pense que…", je suppose que *Bicycle* représente une personne. Il me semble que le mot *Church*, qui revient souvent, ne désigne pas l'Église anglicane mais le politicien Winston Churchill. Peut-être conseille-t-il ou dirige-t-il *Shadow*.

Le lendemain, au cours de la réunion quotidienne de notre groupe, j'avance un pion, pour voir.

– Dites, je suis passé à Casablanca il y a trois ans. Je revenais de Dakar en avion. C'est une escale aérienne importante. Au lieu d'aller à Madère, nous pourrions réparer à Casablanca. Nous trouverions peut-être un avion qui emmènerait deux d'entre nous à Léopoldville, histoire de rattraper le temps perdu et de commencer le travail.

Nigel marque un temps d'hésitation et échange un regard avec Dixon avant de me répondre.

– Je vous remercie d'aborder ce sujet, Mr. Rayzeen. Vous avez certainement remarqué, puisque vous reportez notre position toutes les dix minutes sur la carte, que nous avons modifié notre route et que nous nous dirigeons en effet vers Casablanca. Nous y serons après-demain, si tout va bien.

Alors que je repars dans ma cabine pour profiter de mon temps de repos, je croise Dixon dans le couloir.

– Quand je vous ai rencontré au Congo, Rayzeen, vous n'étiez qu'un gamin, mais j'ai remarqué que vous aviez l'esprit vif. Vous parlez le français, l'anglais, l'allemand et le russe, c'est ça ?

– Le russe, je l'étudie. J'ai appris aussi quelques mots de chinois, de portugais, d'espagnol.

– Les personnes qui jonglent avec les langues aiment souvent les jeux de mots, les anagrammes, les acrostiches, les mots croisés, les codes secrets.

– Cela n'a rien à voir avec les langues. J'ai appris tout ça chez les scouts !

La France a posé ses boulevards et ses immeubles bourgeois à Casablanca comme à Saigon. Certains indigènes se donnent des airs de Parisiens, ou au moins de Marseillais, pour s'accorder au décor. Les autres portent de grands manteaux de laine appelés burnous. Je leur demanderais bien pourquoi ils s'enveloppent de laine en plein mois de juillet, mais je sais ce qu'ils me répondraient : "La laine est le meilleur des isolants. Notre manteau nous maintient au frais." N'empêche que ça gratte.

Je ne vois aucun dromadaire, mais des centaines de petits ânes portant des ballots plus grands qu'eux.

Dixon, Nigel et moi traversons la ville en taxi pour aller à l'aéroport. Ma présence est nécessaire parce que je parle français. L'agent d'Air France nous regarde comme si nous le dérangions dans son activité, qui consiste à s'éventer avec un vieux journal.

– Léopoldville ? Nous n'allons pas à Léopoldville. À Dakar, à la rigueur, s'il y a des places dans l'avion postal de demain.

– *Ask him if we can rent an airplane somewhere.*

– Pourrions-nous louer un avion quelque part ?

– Louer un avion ? Je n'ai jamais entendu parler de ça. Vous n'avez qu'à demander à Chemaly. Il est libanais. Il a des avions qui vont jusqu'aux mines de phosphate, à Khouribga. Vous ressortez de l'aérogare, c'est juste en face sur le boulevard Lyautey.

En ressortant de l'aérogare, nous constatons qu'il fait trop chaud pour traverser le boulevard et nous entrons dans un bar, le Mermoz, pour nous rafraîchir. Un officier de l'armée française et un civil sont assis à une table. Le civil se lève en me voyant.

– Le petit Gustave ! Comment ça va, mon pote ?

– Peigné ! Le roi de la mécanique ! Vous avez toujours besoin d'un assistant ?

– Si tu es libre, je t'engage tout de suite, mon bonhomme.

– Nous sommes en panne, justement. Le moteur de notre cargo a coulé une bielle. Je vous présente Nigel et Dixie. Nous allons à Léopoldville, au Congo belge. Nous sortons du bureau d'Air France. Ils peuvent nous amener à Dakar, ce qui ne nous avance pas beaucoup. Il nous a conseillé de nous adresser à un Libanais en face.

L'officier se lève à son tour.

– Lieutenant Delacour, de l'Armée de l'air. Qu'allez-vous faire à Léopoldville, messieurs ?

– Euh, livrer des fournitures scolaires dans les missions.

– Vous ne pourrez pas transporter vos fournitures dans un des petits avions de Chemaly. Vous devrez emporter des bidons d'essence et nous mettrez quinze jours pour arriver au Congo. Autant attendre que votre bateau soit réparé.

Le lieutenant Delacour a le regard intense et profond des hommes qui montent au ciel pour lire le grand poème sidéral. Nous évoquons les dernières nouvelles, forcément, en buvant du thé à la menthe. Le lieutenant parle anglais, Peigné suit comme il peut.

– Maintenant, il lorgne le nord de la Pologne. Il se lèche les babines. Les citoyens allemands de Dantzig le supplient de venir à leur rescousse, car ils se sentent menacés par les Polonais.

– Ça a marché pour les Sudètes. *Bis repetita placent*.

– Pour le couloir de Dantzig, il imite ce qu'il a fait pour les Sudètes. D'une certaine façon, pour les Sudètes, il imitait ce qu'il avait réussi en Autriche. Mais quand il est entré en Autriche, qu'imitait-il ? Regardez autour de vous, gentlemen. Vous êtes dans un protectorat. Croyez-vous que les Marocains voulaient être protégés par la France ? Elle les protège depuis près de trente ans. Au début, les tribus du désert ou de la montagne se révoltaient. C'était dans l'ordre des choses. Ces sauvages, ces grands enfants, ne comprenaient pas qu'on les protégeait pour leur bien. Il y a deux ans, des émeutes ont éclaté à Meknès et à Marrakech. Ce n'était plus la rébellion des grands enfants des montagnes, mais celle des citadins adultes : "Nous ne voulons plus qu'on nous protège." À Munich, les protecteurs des Marocains ont donné à Hitler son brevet de protecteur.

– Vous n'admirez pas Daladier, semble-t-il. Eh bien, nous n'admirons pas Chamberlain.

– Les gens qui dirigent actuellement la France rêvent de loi et d'ordre et de camps de concentration pour les mauvaises têtes. Ils méprisent Hitler et Mussolini parce que ce sont des étrangers, mais ils déplorent que la France n'ait pas trouvé son Hitler ou son Mussolini.

Le lieutenant parle lentement, afin de trouver les mots justes en anglais. Son indignation est si sincère qu'elle a quelque chose d'émouvant. Je vois bien que ses opinions plaisent à Nigel et Dixie. Ils lui exposent leurs doutes sur l'attitude de la Belgique.

– Tôt ou tard, nous aurons la guerre. Étant donné sa position géographique, la Belgique devra sortir de sa neutralité. Nous espérons qu'elle choisira le camp des démocraties, mais nous devons prévoir l'autre possibilité. Le monde entier s'embrasera, même l'Afrique. Les mines du Kasai et du Katanga, et en particulier les mines d'uranium, deviendront un enjeu essentiel.

– Vous trois, avec votre "matériel scolaire", vous allez conquérir les mines du Kasai et du Katanga ?

– Nous pouvons au moins effectuer un repérage pour faciliter la tâche des troupes anglaises, peut-être aussi américaines, si elles doivent intervenir.

– Mais ce n'est ni le gouvernement anglais, ni le gouvernement américain, qui vous envoie.

– Nous avons entrepris cette mission à l'insu du gouvernement anglais actuel, qui est prêt à donner à Hitler tout ce qu'il demande. Les personnes qui, hmm, nous envoient pensent que l'Angleterre changera de gouvernement si la guerre éclate et que l'Amérique enverra un autre ambassadeur à Londres.

– L'ambassadeur des États-Unis laisse la Pologne aux Allemands ?

– Kennedy ? Que l'Europe devienne nazie ne le dérange pas. Ce qu'il ne supporterait pas, c'est qu'elle devienne communiste.

– Écoutez, en France aussi, le fascisme fascine des pans entiers de la société. Ils voudraient abolir les syndicats et interdire les partis de gauche. Leur slogan, c'est : "Plutôt Hitler que le Front Populaire." En face, il y a tout de même pas mal de gens qui pensent comme vous. Vous ne devriez pas tenir ces véritables patriotes français à l'écart de votre projet. N'oubliez pas que l'union fait la force. Tenez, vous êtes coincés ici, mais moi je peux vous aider. Je pars souvent en mission d'entraînement sur un bombardier léger Lioré-et-Olivier, un LeO 451, qui a une autonomie de deux mille kilomètres. Nous décollons tôt le matin, nous nous posons à Niamey pour ravitailler, nous arrivons à Brazzaville à la tombée de la nuit. Là-bas, je vous ferai rencontrer un collègue qui n'a aucune sympathie pour le nazisme.

Nigel et Dixie envoient plusieurs messages à *Shadow*. Je n'ai pas le temps de les décoder, et d'ailleurs je n'ai pas vu passer le message donnant le dernier code. J'observe tout de même qu'un mot de onze lettres revient souvent. Je parierais une forte somme qu'il se lit "Brazzaville".

Nous survolons des caravanes de dunes, des étendues minérales ressemblant à de grands draps froissés, des savanes duveteuses, des baobabs érémitiques, des moutonnements de jade. À Brazzaville, le lieutenant Delacour nous présente à son collègue, le capitaine Huleu.

– M. Nigel et M. McCourt sont anglais, M. Dixon américain, M. Raisin belge. Ils veulent prendre un peu d'avance, rendre service à leurs pays respectifs qui somnolent au lieu de préparer la guerre.

– En entreprenant quelques actions judicieuses aujourd'hui, nous pouvons espérer rendre plus facile la tâche des troupes qui auraient à intervenir demain.

– Quel genre d'action ?

– Aménager des terrains d'atterrissage et des chemins permettant d'accéder aux mines

d'uranium du Kasai, par exemple.

– Vous voulez aménager un terrain d'atterrissage dans la forêt ?

– Nous connaissons un missionnaire. Le terrain de football de la mission fera l'affaire. Nous devons trouver le moyen de l'éclairer pour les atterrissages de nuit.

– Comment les troupes d'intervention trouveront-elles une mission au milieu de la nuit dans la forêt vierge ?

– Elles suivront la rivière Kasai. La mission se trouve sur la rive.

– C'est bon. Je vous y emmène dans un avion de brousse capable de se poser sur un terrain de football.

Le lieutenant Delacour repart à Casablanca le lendemain matin. Nous décollons dix minutes après lui.

– Nous partons vers le nord ?

– Je veux éviter de survoler Léopoldville. Nous traverserons le fleuve Congo plus haut, vers le confluent du Kasai. Là-bas, personne ne nous verra.

– Vous suivrez le Kasai ?

– De loin. C'est pareil. Je veux rester à distance des villages au bord de l'eau et des pirogues. Inutile que quelqu'un signale notre présence.

Le capitaine Huleu trouve la mission en se repérant sur une carte que Dixon a établie au cours de ses précédents voyages. Nous voyons le terrain de football.

– Il y a des gamins qui jouent. Je vais faire un passage. Ils vont dégager le terrain. On ne voit pas souvent un match de football en vue plongeante de trente mètres.

– Ils ne semblent pas pressés de partir.

– Je passe une deuxième fois. L'ailier gauche descend balle au pied. Ah, pas mal, la feinte. Le petit gars est vif. Il a dribblé deux défenseurs. Il va marquer… Hé, faute ! Dans la surface. C'est un penalty. Je repars pour un tour. Je lui laisse le temps de tirer.

Nigel et Mike McCourt apprécient le spectacle, mais Dixie n'y comprend rien.

– *What's happening ? Why don't we land ?*

– *Three bases loaded and two out. We have to wait until he bats.*

Je n'ai jamais vu une partie de baseball, mais j'ai entendu les gens en parler en Amérique.

Le petit gars tire son penalty. Le père Simon arrive justement à ce moment-là. Il fait de grands signes aux enfants pour leur enjoindre de sortir du terrain, et nous atterrissons.

– *Good morning, Mr. Dixon*. Tiens, M. Raisin. Quelle heureuse surprise ! Vous n'avez pas changé. Cela fait combien… Dix ans ?

– Neuf ans, mon père. C'était en 1930. Je vous présente le capitaine Huleu, qui nous donne un coup de main. M. Nigel, notre chef de groupe. M. McCourt, qui doit rester ici pour

enseigner le sport à vos élèves. Ils jouent déjà très bien au football !

– J'attendais un bateau sur la rivière.

– Notre cargo est tombé en panne. On le répare à Casablanca. Le matériel dont nous avons besoin arrivera plus tard, ainsi que votre professeur d'anglais.

– Vous pensez que la guerre aura lieu ?

– C'est un peu comme une partie d'échecs. Il faut prévoir tous les coups possibles de l'adversaire et préparer une réplique pour chaque coup, afin de ne pas être pris au dépourvu. Notre hypothèse, c'est que la Belgique devient allemande ou nazie d'une façon ou d'une autre. Si l'Angleterre, la France et l'Amérique sortent de leur passivité, elles voudront saisir la principale mine d'uranium restant au monde, qui se trouve près d'ici.

– Et si l'Angleterre et la France deviennent aussi nazies ?

– M. Nigel et le capitaine Huleu représentent les citoyens anglais et français qui refuseront d'obéir à leurs gouvernements.

– Je dirige la section de Brazzaville de l'armée de l'air. Je peux vous affirmer que ni l'état-major et les troupes de Brazzaville, ni l'état-major et les troupes de Douala, n'accepteront une France nazie. La dérobade de Munich nous a déjà écœurés. Nous avions tous honte. La France était alliée de la Tchécoslovaquie. Les habitants de Prague ont aujourd'hui la Gestapo chez eux. Ils comptaient sur nous. Et maintenant, nous allons abandonner nos alliés Polonais ?

Nous repartons à Brazzaville avec le capitaine Huleu – mais sans Mike McCourt. Nous demandons au capitaine la permission d'utiliser son poste émetteur-récepteur. Nigel et Dixie me donnent un message à coder pour le Montego Bay.

– Euh, cela prendra un peu de temps. Je vais d'abord fabriquer une séquence de codage et l'envoyer. Je n'ai jamais fait ça.

– Vous êtes un petit malin. Vous y arriverez très bien.

Le Montego Bay nous entend et nous répond un utilisant mon code. Le moteur est réparé. Ils voguent vers Dakar.

Nous allons à Léopoldville, puis à Matadi. Nous préparons les papiers de douane et louons une pirogue à moteur pour remonter le Congo et le Kasai. Danube rejoint Mike à la mission. Je retourne en Europe sur le Montego Bay avec le reste du groupe. Nous revoyons le lieutenant Delacour à Casablanca.

– Ça y est, mes amis, c'est la guerre.

– La guerre a éclaté ?

– Pas encore, mais Hitler et Staline viennent de signer un pacte d'amitié. Ils vont se partager la Pologne. Ce n'est plus qu'une question de semaines.

Zinzin et Filou

Nous débarquons à Saint-Nazaire et rendons le Montego Bay au capitaine Greenock. Nigel et Dixie veulent examiner les infrastructures côtières de la France. Ils ne m'en disent pas plus. Je suis pressé de rentrer à Bruxelles. Je crains, une fois de plus, de buter sur des frontières fermées. Quand je descends du train en gare d'Austerlitz, le 1er septembre 1939, des marchands de journaux nous attendent sur le quai pour nous vendre des éditions spéciales de Paris-Soir et de L'Intransigeant : "L'Allemagne bombarde Varsovie", "Les Allemands attaquent la Pologne."

Je prends un taxi pour aller gare du Nord.

– Eh bien moi, monsieur, c'est ma dernière course.

– Vous changez de métier ?

– Mobilisation générale. Cela devient une manie, nom de Dieu. Chaque été la même foutaise. Je vais à la caserne, j'enfile un uniforme qui ne me va pas, je graisse un vieux fusil. En fin de compte, vous savez comme moi ce qu'ils vont lui dire : "Tu veux la Pologne ? T'as qu'à la prendre, mon pote." Je n'aurai plus qu'à rendre l'uniforme et le fusil. Personne ne veut mourir pour Dantzig.

13 En Angleterre

Le 3 septembre 1939, la France et l'Angleterre déclarent la guerre à l'Allemagne. Le 9, la Belgique réaffirme sa neutralité, tout en mobilisant. Les soldats français et anglais ne peuvent pas attaquer tout de suite, parce qu'ils doivent d'abord graisser leurs fusils. Ah, et aussi leurs chaussures. Ils graissent et regraissent pendant huit mois, mais ils ne sont pas encore prêts.

Mme Merle paraît soulagée de me voir.

– J'étais inquiète, mon Zinzin. Je n'avais pas de nouvelles. Je ne savais pas si tu étais au nord ou au sud.

– Au sud, Mme Merle, au sud.

– Ils ont annoncé la mobilisation. Tu ne risques rien, heureusement, avec ta tête trop grosse. Tu ne remarques rien ?

– Euh… Je devrais remarquer quelque chose ?

– D'habitude, quand tu rentres, Filou te fait la grande fête.

– Tiens, oui, où est Filou ?

– Un matin, je l'ai découvert tout raide. Il était bien vieux, sais-tu. Ah, moi-même, je ne rajeunis pas.

– Allons, Mme Merle, que me dites-vous là. Vous êtes bien plus jeune que Filou.

Je vais au journal. Je trouve Erdé au bord des larmes, en train de serrer les mains de tout le monde.

– Au revoir, mes amis. Ou peut-être adieu. Ah tiens, Tatave, tu es revenu ? Ils ont instauré le couvre-feu à Paris, alors tu ne savais plus t'amuser, là-bas.

– J'ai quitté Paris depuis longtemps. Je suis parti, euh, au Maroc. J'étais radiotélégraphiste sur un cargo anglais. D'ailleurs je t'ai envoyé une lettre de Casablanca.

– Ah oui, je m'en souviens. Ton bateau voguait en zigzag parce que le capitaine buvait trop de whisky.

– Te voilà chic comme tout, dans ton bel uniforme. Tu es mobilisé ?

– À mon âge, ils m'enverront dans l'intendance. Je continuerai à dessiner chaque semaine. Tu as vu, j'ai fini *Le Sceau du tsar*. J'ai commencé *Zinzin en Palestine*, mais l'abbé propose un autre titre : *Zinzin en Arabie.*

Plusieurs lettres de Blanka m'attendent. L'opéra de Vienne l'a engagée pour chanter *Fidelio*, de Beethoven. "C'est le rôle travesti," écrit-elle. "Je porterai le pantalon comme toi !"

Je lui envoie une lettre d'encouragement, sans mentionner mon voyage en Afrique. Elle ne me répond pas. A-t-elle déménagé ? Est-elle rentrée en Bulgarie ? La guerre perturbe le fonctionnement des services postaux et la vie des gens.

Dès que je cesse d'écrire, de lire, de parler à quelqu'un, dès que je laisse mon esprit tourner en roue libre, je pense à elle. Je la revois dans sa loge à l'opéra de Paris, dans sa grande chambre d'hôtel rue Scribe. Des illusions douloureuses me tourmentent. Je sens la pression de sa main sur mon épaule, la chaleur de son souffle dans le creux de mon oreille, et jusqu'au goût de son corps à la pointe de ma langue.

Je décide d'étudier le piano pour pouvoir l'accompagner. Je loue toujours mon appartement du deuxième étage rue du Groenland, qui me sert de bureau. J'y installe un piano droit.

Quand j'ai vu Van der Broeke à mon retour d'Amérique, il m'a parlé de sa fille, Camille – qui ne ratait pas un épisode des aventures de Zinzin. Ensuite, je lui demandais toujours comment elle se portait. Elle grandissait. Aux dernières nouvelles, elle avait vingt-et-un ans et enseignait le piano. Je pense donc à elle, naturellement.

Elle ne ressemble pas à son père (qui ne ressemble ni à Dupont, ni à Durand). Elle a un visage étroit encadré par des cheveux coupés court. Leur couleur me rappelle le pain d'épices au miel, spécialité d'un salon de thé de l'avenue de l'opéra où je buvais un chocolat chaud avec Blanka presque tous les jours.

– Mon père m'a beaucoup parlé de vous, M. Raisin.

– En bien ou en mal ?

– Il dit qu'on ne trouve pas meilleur reporter que vous en Belgique, et que vous méritez de devenir aussi célèbre qu'Albert Londres.

– Vous le remercierez de ma part pour ces aimables propos. Il m'a aussi parlé de vous. Vous demandiez pourquoi on ne voyait pas de squaws dans les aventures de Zinzin.

– J'ai enfin vu une femme dans les dernières aventures. Le dessinateur la tourne en dérision de manière exagérée, je trouve. Je connais beaucoup de cantatrices. Aussi ridicule et effrayante, je n'ai jamais rencontré.

– Moi non plus.

– Il est vrai que je ne connais aucune diva de la Scala de Milan.

Pendant une fraction de seconde, je me demande si son père lui a révélé tous mes secrets. Bah, je ne lis aucune malice dans son sourire. C'est une jeune fille tranquille. Si j'étais un émule de Vermeer, je la prendrais pour modèle.

– Vous voulez apprendre le piano, M. Raisin ? Savez-vous le solfège ?

– Je crois. Je l'ai appris quand j'étais enfant de chœur au collège. J'ai déjà pris des leçons de piano il y a une dizaine d'années.

Zinzin et Filou

– Je vous ai apporté les petits morceaux que Bach a rassemblés dans un cahier pour sa deuxième épouse, Anna-Magdalena, ainsi que des exercices de Czerny.

– C'est ennuyeux, Czerny, non ? J'ai déjà sué sang et eau sur ses exercices il y a dix ans.

– Jouez-les en vous disant que c'était un compositeur romantique, un élève de Beethoven. Ils vous apparaîtront sous un jour différent. Tenez, déchiffrez celui-là. Ainsi, je verrai où vous en êtes.

Elle est assise à côté de moi. Sa présence perturbe je ne sais quel mécanisme de mon système nerveux ou glandulaire. Je suis pris dans son orbite comme une planète subissant l'attraction d'une étoile. Elle me montre comment garder le poignet souple, comment choisir le bon doigté pour jouer les gammes de manière égale, comment piquer ou lourer les notes. J'imite ses gestes comme si j'étais son reflet dans un miroir. Ce double jeu crée des liens subtils entre nous.

– Si vous reconnaissez que ces exercices sont monotones, mademoiselle, je veux bien reconnaître qu'ils sont jolis.

– Ils vous font parcourir tout le clavier de différentes manières, selon différents rythmes, un grand nombre de fois. Ainsi, vous apprenez à maîtriser votre instrument. Pensez au piano comme à un cheval sauvage que vous devez dresser afin qu'il vous obéisse.

Je passe deux ou trois heures chaque jour à dresser mon piano sauvage. Je lis *Anna Karénine* en russe, avec l'aide d'un dictionnaire. Un jour sur deux, je vais à la piscine municipale et je nage cinq kilomètres. Le lendemain, je sors de Bruxelles à vélo et je roule jusqu'à Louvain ou Waterloo.

Erdé envoie sa page de dessins chaque semaine depuis son cantonnement. Au mois d'avril 1940, il revient à Bruxelles, démobilisé "pour raisons de santé" – en réalité, à la demande d'un ministre qui a connu l'abbé au séminaire.

Zinzin est radiotélégraphiste sur un cargo. Les méchants ont placé de la drogue dans ses bagages. La police anglaise l'arrête quand le bateau arrive à Haïfa. Des membres de la Hagannah, le confondant avec un certain Finkelman qu'ils attendent, attaquent la patrouille de police et l'emmènent, avant d'être à leur tour interceptés par un commando arabe.

Je n'ai pas parlé de la Hagannah à Erdé, mais Yvonne a recueilli une documentation abondante. Elle n'a pas son pareil pour trouver des articles pertinents et des images utiles dans les journaux. Les juifs ne ressemblent pas aux jeunes Polonais et Roumains que j'ai vus en Palestine, mais aux caricatures rexistes, une fois de plus. Seul Finkelman est blond, puisque Zinzin doit lui ressembler.

La drôle de guerre s'étire. Quatre soldats belges sur cinq sont réservistes. Leurs familles les

réclament. On leur accorde permissions et exemptions. L'herbe est dans le pré, qui va moissonner ?

Le 10 mai 1940, la Wehrmacht entre en Belgique. L'armée belge, ou ce qu'il en reste, n'en croit pas ses yeux et ses oreilles. Comment, ils nous attaquent ? Mais nous sommes neutres ! Notre malheureux pays appelle au secours. Les Français et les Anglais envoient des troupes. Mme Merle est inquiète.

– Ils vont peut-être bombarder Bruxelles comme ils ont bombardé Varsovie. Qu'allons-nous devenir, mon Dieu ?

– Ne vous inquiétez pas, Mme Merle. Leur ennemi, c'est la France. La Belgique n'est qu'un lieu de passage. Bien sûr, si nous avions renoncé à cette stupide neutralité dès le début de la guerre, nous aurions pu coordonner notre défense avec celle des Français et empêcher les Allemands de franchir la frontière.

– J'ai entendu qu'ils ont déjà pris Liège. Ils arrivent à Namur et Louvain.

– C'est là que les Français et les Anglais les attendent. Ils n'enfonceront pas leurs lignes aussi facilement que les nôtres. Les Anglais ont changé de premier ministre. Chamberlain, le lâche qui a abandonné les Sudètes, ne pouvait pas mener une véritable guerre. Ils l'ont remplacé par Churchill. Vous avez vu sa photographie dans le journal ? Il ressemble à ce chien anglais, le bulldog, qui lutte jusqu'à la mort. Dommage que les Français n'aient pas de Churchill.

Le 13 mai, les chars de Guderian entreprennent une promenade en forêt dans les Ardennes. La ligne Maginot, qui doit protéger la France, s'interrompt dans ce coin-là sous prétexte que la forêt est impénétrable. Une armée d'infanterie ne peut pas franchir les Ardennes, en effet. L'état-major français, sourd aux avertissements du colonel De Gaulle, n'a pas compris comment les Allemands utilisent les chars. Au cours de la grande guerre, ces pachydermes d'acier se contentaient d'appuyer l'infanterie. Guderian les regroupe en troupeaux autonomes et charge tout droit. Sa stratégie a fait ses preuves en Pologne. *Klotzen nicht klicken*, dit-il. Bondir, non ramper. Pénétrer en profondeur, détruire les centres nerveux de l'adversaire, semer le chaos et la panique. Pourtant la France possède de meilleurs chars, en plus grand nombre. Le traité de Versailles a limité la puissance et le blindage des chars allemands. Les Français, croyant à une guerre longue, gardent des forces en réserve. Les Allemands engagent tous leurs chars, toute leur aviation, pour une victoire éclair.

Le 15 mai, les Français et les Anglais ordonnent à leurs armées du front belge, prises à revers par les chars allemands, de se replier pour échapper à l'encerclement. Elles reculent d'une cinquantaine de kilomètres vers l'ouest, laissant Bruxelles à découvert.

Le lendemain, à l'heure où je prends le petit déjeuner avec Mme Merle, j'entends le même

roulement rauque qu'à Vienne.

– Que se passe-t-il, Zinzin ? Oh, je n'aime pas ça.

– Ce sont les chars allemands, je suppose.

– Jésus Marie ! Comme en quatorze, comme en quatorze… Je pense à mon pauvre M. Merle, qui est mort le premier jour. Je remercie le ciel de t'avoir donné une tête trop grosse, mon Zinzin.

Je devine ses paroles plus que je ne les entends, car les blindés arrivent sous nos fenêtres. Ils font autant de bruit, en ruginant les pavés, que dix mille contrebassistes râclant leur instrument. Les vitres vibrent, les meubles tremblent. Soudain, ma tête trop grosse tombe sur celle de Mme Merle. Pas ma propre tête, mais une tête en plâtre sculptée par Erdé, que nous rangeons sur l'armoire à vaisselle faute de place. Je suis convaincu qu'il a voulu représenter Zinzin, mais Mme Merle y voit mon portrait tout craché. La tête en plâtre se casse, celle de chair et d'os se fend. Mme Merle pousse un cri, puis s'effondre doucement sur le sol de la cuisine. Une petite auréole de sang rougit le carrelage. Je me précipite, je relève sa tête.

– Mme Merle, Mme Merle ! Vous allez bien ?

Elle me jette un regard étonné. Elle remue les lèvres, mais je ne comprends pas ce qu'elle veut dire. Son visage se crispe comme celui d'un bébé qui goûte un fruit amer, puis il se détend et elle meurt dans mes bras.

Je me trompe peut-être. Évanouie. Je n'ai jamais tenu dans mes bras une femme évanouie. Ni morte. Il me semble qu'elle ne respire plus. Mais son corps tremble au rythme de la chevauchée des chars. Blanka rêve de chanter Wagner. La chevauchée des Walkyries dans leurs chars rue du Groenland. Un médecin… Descendre dans la rue pour aller chercher un médecin. Au milieu des chars. Écrasé par une boîte de conserves à chenilles. La Belgique rayée de la carte. Mme Merle ne voulait pas vivre ce désastre. Merde, le lait déborde. Éteindre le gaz. Ne supportant pas l'invasion du pays, le jeune reporter Gustave Raisin fracasse le crâne de sa maîtresse avec une lourde statue de marbre, puis se suicide par asphyxie. Salauds – le roi et les autres. Les chars à Vienne, les chars à Prague. Leur foutue neutralité. En fin de compte, les chars à Bruxelles. Si tu ne protestes pas quand le loup dévore ton voisin, il te dévorera aussi. Les œillères. Faites ce que vous voulez, Herr Hitler, cela ne nous concerne pas. J'aurais dû rester en Amazonie. Qui est là ?

On sonne à la porte. La police allemande ? Viennent m'arrêter comme espion. Dites-nous ce que vous savez sur l'uranium du Congo, Herr Raïsinne. Nous avons les moyens de vous faire parler.

C'est Camille.

– Bonjour, M. Raisin. J'hésitais à venir. Je me demandais si vous voudriez prendre votre

leçon. Un jour comme aujourd'hui.

– Euh, ma leçon. C'est que… Mme Merle…

– Qu'est-il arrivé ? Vous êtes pâle comme un linge.

– Regardez. Là…

– Oh mon Dieu ! Elle est…

– Oui, je crois.

– Il faut appeler un médecin.

– Il ne voudra pas. Les chars…

– Mais si. Vous connaissez un médecin ? Je vais demander à la pharmacie. Restez ici, je m'en occupe.

Elle garde son calme, en digne fille d'un officier de police. Son père l'emmenait peut-être à la morgue, quand elle était petite, pour lui enseigner les choses de la vie. Elle revient vingt minutes plus tard avec un homme barbu qui ressemble à Alonzo Perez, l'un des deux gredins de *Zinzin et le fétiche*. Il pose son stéthoscope sur le sein de Mme Merle, puis examine son crâne.

– Je suis désolé.

– Cela fait une heure.

– Elle a reçu un objet sur la tête ?

– Une statue de plâtre. Le passage des chars a mis tous les meubles en branle.

– Ce n'est pas la statue qui l'a tuée. En se brisant, elle a ouvert son cuir chevelu. Ce genre de plaie saigne toujours beaucoup.

– De quoi donc est-elle morte ?

– Son cœur s'est arrêté.

– Hmm. Je sais constater ça aussi, sans avoir étudié la médecine.

– Je veux dire qu'un arrêt cardiaque a provoqué son décès. Il y avait sans doute déjà une fragilité, une usure, peut-être une arythmie. L'émotion de l'arrivée des chars, là-dessus la chute imprévue de la statue, son cœur n'a pas résisté au double choc.

Alors que la présence des Allemands tétanise Bruxelles, je cours de tous côtés – aidé et soutenu par Camille – pour remplir des papiers, régler des formalités et préparer les obsèques. Je découvre à cette occasion que Mme Merle avait cinquante-cinq ans, et non quarante-cinq comme je le pensais. J'envoie un télégramme à sa sœur, à Charleroi. Je l'ai rencontrée une fois. Elle vient à l'église Saint-Anselme et au cimetière avec son fils, qui n'a pas encore l'âge d'être soldat.

– Ah, M. Raisin, Pélagie vous aimait beaucoup. Vous l'avez sortie du désespoir, savez-vous. Elle ne se remettait pas de la mort de M. Merle. Le premier jour de la guerre, pensez

donc. Elle a cessé de broder.

– Elle brodait ?

– Elle avait des doigts d'or. Elle était première d'atelier. Elle brodait pour les couturiers de Paris. Elle aurait pu devenir patronne. Et puis la guerre… Elle a pris cette place de concierge. Elle ne voulait plus sortir. Elle ne voyait personne. Elle était tellement heureuse de vous avoir connu. Elle nous racontait vos périples. Elle voyageait par procuration. Mon fils a toujours lu les aventures de Zinzin. N'est-ce pas, Henri ?

– Oui, mère.

Des habitants de l'immeuble forment un embryon de cortège. Une distraction comme une autre pour une belle journée de printemps. De nombreux bureaux et magasins ont fermé. Le pays attend de savoir si la vie va continuer "normalement". Les croque-morts descendent le cercueil dans le trou. La mort ne prend jamais de congé. Les habitants de l'immeuble affichent des visages doublement sombres. Ils se souviennent de Mme Merle et pensent aux chars. À la fin de la cérémonie, ils paraissent soulagés. Ils se mettent à bavarder. J'observe des esquisses de sourires. Rien de tel qu'un petit enterrement pour vous changer les idées. Camille s'est abstenue de venir. J'y vois la preuve de sa grande délicatesse. Elle ne veut pas apparaître aux yeux de la sœur de Mme Merle comme une éventuelle remplaçante de la défunte.

Je croyais qu'un voisin se tenait un peu à l'écart de notre groupe, avant de reconnaître un visage familier.

– M. Van der Brouck ! Quelle agréable surprise. Vous connaissiez Mme Merle ?

– Je suis allé rue du Groenland. On m'a dit que vous étiez ici. C'est d'ailleurs un excellent endroit pour une rencontre discrète. J'ai besoin d'échanger quelques mots avec vous. Je vous présente mes condoléances, pour commencer. Si c'est approprié. Je crois que vous étiez proche de la disparue.

– Je vous remercie.

– Ensuite, eh bien, les Anglais vous réclament. Vous avez des talents particuliers dont ils ont besoin, semble-t-il. Je vous prie de n'en parler à personne.

– À qui en parlerais-je ?

– Ne dites rien à Van der Broeke, par exemple, ni à sa charmante fille.

– Ni à l'abbé Waldstein.

– Votre abbé a mis la clé sous la porte et s'est retiré dans un monastère.

– Ah tiens.

– Il admire les Allemands, mais pas au point de travailler pour eux. On verra combien de gens se conduisent comme lui. Enfin, vous ne verrez rien, puisque vous serez en Angleterre.

– Pour l'instant, je suis à Bruxelles. Quand vais-je partir en Angleterre, et comment ?

– Disons ce soir.

– Ils veulent pouvoir disposer de mes talents particuliers dès demain ? C'est flatteur.

– Vous devez partir tant que c'est possible. Quand le pays sera réglé à l'allemande, ce sera trop tard. En Allemagne, un habitant sur cinq est un policier et les trois autres sont des auxiliaires de police.

– Ça ne fait que quatre.

– Le dernier est dans un camp de concentration. Il ne manque pas de gens ici qui attendent avec impatience que l'ordre germanique règne sur la Belgique.

– Par exemple, Van der Broeke.

– Je n'ai pas dit cela. Il fera ce qu'il voudra. Dieu lui a donné un libre-arbitre, comme à tout le monde.

– Vous ne m'avez pas expliqué comment je partirai.

– Sortez de chez vous à vélo vers sept heures du soir et prenez la route de Gand. Vous devez quitter Bruxelles avant l'heure du couvre-feu. Vous emporterez votre sac à dos et c'est tout. On vous attendra au bord de la route à un kilomètre de la sortie de Aalst, à l'orée d'un petit bois. Mettez une tenue convenant au cyclisme, mais choisissez des couleurs sombres. Vous irez jusqu'à la côte et prendrez un bateau. Ne dites au revoir à personne, bien entendu. Nous répandrons le bruit que vous avez filé en France pour vous engager dans la Légion Étrangère.

– Je dois de l'argent à Mlle Van der Broeke pour la dernière leçon.

– Mettez une enveloppe sur la table à son intention.

Je range mes affaires. Je ne possède rien de bien précieux, mais je regrette de devoir abandonner certains souvenirs de mes voyages. Par exemple, j'ai acheté au Caire une petite statue bleue représentant un dieu ou un pharaon. Le brocanteur qui me l'a vendue affirmait qu'elle datait du temps de Ramsès II. Je voulais bien le croire, car il est plus facile de trouver ce genre de statue en creusant un peu la terre que d'en sculpter une copie. Je n'espère pas revoir les objets et les livres que je laisse dans mon appartement. J'emporte des affaires de toilette, un tricot, un pantalon, une veste imperméable. Au dernier moment, je fourre les lettres de Blanka dans mon sac.

Deux hommes vêtus de gris me font signe à l'endroit prévu.

– Bob.

– Roger.

– J'ai failli ne pas vous voir.

– La nuit n'est pourtant pas assez noire. Nous repartirons dans une heure.

– Viens. Nous allons dans la forêt. Nous avons de quoi manger.

– J'ai surtout soif.

Il y a deux vélos dans une petite clairière.

– Je t'accompagne à Zeebrugge. Roger passe la nuit ici. Demain, il rapportera ton vélo chez toi.

– Mon vélo ?

– Tu prends celui-ci. Il a été préparé spécialement.

Le cadre, le guidon et jusqu'aux rayons des roues ont été recouverts d'une peinture brune très mate. Des feuilles de mica masquent le phare et le feu arrière, laissant passer une lumière rougeâtre presque imperceptible.

– Je vais teindre ton visage en rouge. C'est du jus de betterave. Tu restes en culottes courtes ? Tu n'auras pas froid ?

– J'ai l'habitude. On pédale tout de même mieux.

– Dans ce cas, badigeonne aussi tes jambes et tes bras.

Nous roulons un peu plus de trois heures et arrivons près de Zeebrugge vers une heure du matin. Laissant les vélos au bord de la route, nous franchissons une dune et marchons jusqu'à la mer dans le noir. Bob sort une lampe torche de son sac et l'allume une fois pendant une demi seconde, une fois pendant deux secondes, une fois pendant une demi seconde – la lettre "r" en morse. Au bout de quelques minutes, j'entends comme un vague bouillonnement et je devine qu'un homme sort de l'eau. Bob allume de nouveau sa lampe pendant une fraction de seconde. Je vois que l'homme porte une combinaison de caoutchouc. Il s'adresse à nous en anglais.

– Mr. Rayzeen ?

– Oui.

– Bob. J'ai apporté une combinaison pour vous dans cette poche étanche. L'eau n'est pas chaude. Mettez votre sac dans la poche. Le bateau est à cinquante mètres.

Je prends congé de Bob numéro un.

– Je vous remercie.

– Bah, ce n'est rien. Bonne chance !

Je me glisse dans la mer du Nord derrière Bob numéro deux. Des nuages rendent la nuit bien noire, de sorte que je manque me cogner sur le bateau. C'est une barque à voiles qui ne mesure pas plus de cinq mètres. Quelqu'un m'aide à monter à bord et me souhaite la bienvenue à voix basse. Bob fait les présentations.

– Mr. Weinberg, Mr. Rayzeen. Attention à la *boom* et au mat, Mr. Rayzeen. On m'a dit que vous savez naviguer.

– Pas au point de barrer de nuit.

– Ne vous inquiétez pas, je m'en occupe. Je vais juste vous donner *the jibsheet*.

Il saisit ma main et me fait toucher la bôme et le mat. J'ai deviné que *boom* signifiait bôme, mais c'est quand il me remet l'écoute de foc que je comprends ce qu'est *the jibsheet*.

– Je garde la combinaison ?

– C'est plus prudent. Si par malheur un patrouilleur nous intercepte, nous abandonnerons le bateau et nous tenterons de rejoindre la côte la plus proche à la nage. J'ai des masques et des tubes de respiration dans le compartiment arrière. Ainsi, nous pourrons nager sous l'eau.

– Il y a des navires allemands dans les environs ?

– *Well*, pas encore, mais on ne sait jamais. Hambourg n'est pas loin. Sans parler des sous-marins.

Nous ne voyons aucune lumière. Nous remontons au vent en virant de bord toutes les dix minutes. Bob annonce la manœuvre.

– *Changing tack*… Vous devez vous accroupir et baisser la tête, Mr. Weinberg. La bôme va passer de l'autre côté.

La mer est bien formée. De grands éclats de vagues sautent dans le bateau et rebondissent de tous côtés. Bob charge Weinberg d'écoper. Il a fort à faire.

Trois ou quatre heures après notre départ, le ciel paraît se soulever doucement à l'est, comme un rideau de théâtre, laissant apparaître une bande de lumière rousse. Semblables aux spectateurs du parterre qui arrêtent de bavarder quand la scène se découvre, les vagues cessent leur vaine agitation et le vent se tait. Bob sort une bouteille thermos de son sac.

– *A cup of tea, anyone* ?

– Du thé ? J'en déduis que nous sommes plus près de l'Angleterre que du continent. Je mangerais bien quelques muffins, aussi.

– Quelle chose est "moffin" ?

Weinberg n'a pas eu l'occasion de se montrer bavard, mais j'ai remarqué qu'il parle avec un accent d'Europe Centrale.

– D'où venez-vous, Mr. Weinberg ?

– Je viens la Palestine. Avant, la Pologne.

– Vous habitez en Palestine ? À quel endroit ?

– L'endroit vous ne connaissez pas, kibboutz Degania.

– Mais si, je connais Degania. J'y ai passé trois semaines il y a deux ans. J'ai travaillé dans le garage avec Joshua.

– Vous êtes journaliste le Belge ! Je me souviens vous. Gustav ! Moi Benek. Dans le noir pas reconnu. Votre voix ne pas la même.

– Là-bas, je parlais allemand.

Une clarté pâle flotte au-dessus des eaux. Weinberg est grand et presque entièrement chauve. Je ne me souviens pas de lui. Ce qui me fascine, à vrai dire, c'est de découvrir que les Anglais se sont donné la peine de fabriquer une grand-voile et un foc en toile noire pour cette expédition nocturne.

Nous continuons la conversation en allemand.

– Vous êtes laboureur, à Degania ?

– Tout le monde travaille dans les champs en été. Pendant l'année scolaire, j'enseigne les mathématiques et les échecs aux enfants. En Pologne, j'étais mathématicien.

– Vous enseignez les échecs ?

– Je joue aux échecs. Je suis arrivé second au tournoi de Tel Aviv l'an dernier. J'ai battu Tarrasch à Varsovie en 1925. Il avait déjà plus de soixante ans, c'est vrai, et moi vingt.

– Les Anglais ont envoyé ce bateau pour vous amener chez eux. Ce n'est pas pour vos talents d'agriculteur. Sans doute pour les mathématiques ou les échecs.

– Ils m'avaient déjà convoqué à Jérusalem juste après la déclaration de guerre. Des collègues polonais leur avaient donné mon nom. Là-bas, ce sont nos adversaires, d'une certaine façon. Je n'avais pas envie de leur rendre service. Et puis je suis venu à Anvers. Nous fabriquons des tours électriques pour les tailleurs de diamants.

– Quand j'ai séjourné à Degania, c'était encore un projet.

– L'offensive allemande a été si brusque… D'un seul coup, j'étais comme un prisonnier qui cherche à s'évader. En tant qu'habitant d'un pays sous mandat britannique, je suis allé voir le consul anglais à Anvers.

– Les Anglais ne sont plus vos adversaires.

– Dans cette guerre, nous sommes alliés face au véritable ennemi. Le consul a réussi à communiquer avec je ne sais qui par téléphone ou par radio. Ils lui ont dit qu'ils envoyaient quelqu'un pour me faire traverser. Pourquoi ont-ils besoin d'un mathématicien ?

– Ils cherchent peut-être des joueurs d'échecs, c'est-à-dire des stratèges. Les Français et les Anglais ont péché par défaut de stratégie. Ils étaient aussi forts que les Allemands sur le papier, mais une fois que les chars les ont pris par surprise dans les Ardennes et encerclés, ils étaient fichus.

– Vous jouez aux échecs ?

– Un peu.

– Eh bien, nous pourrions faire une partie.

– Vous avez emporté votre échiquier ? On n'y voit à peu près rien. Ça bouge. Les pièces vont tomber à l'eau.

– Mais non. À l'aveugle. Je dis pion e2 en e4…

– Oh oh, je ne sais pas faire ça. Vous êtes trop fort pour moi. Je ne suis pas Tarrasch. J'abandonne !

Nous débarquons à Ramsgate. Une automobile nous emmène à Londres. Le chauffeur nous regarde comme si nous étions des vedettes de cinéma.

– Vous devez en savoir, des choses ! Il paraît que vous avez une pastille de cyanure dans une dent creuse. Si la Gestapo vous capture, hop ! Mais vous ne pouvez pas me le dire, bien sûr.

– Je n'ai aucune dent creuse. Et vous, Benek ?

– Quelle sorte de dent est la creuse ?

– Vous nous prenez pour des agents secrets ? Des espions ?

– *Well*, on m'a demandé de vous conduire au SIS.

– Je ne sais même pas ce que signifient ces lettres.

– *Security Intelligence Service*.

– Nous pouvons rendre service, sans doute. Nous serons plus utiles ici qu'en Belgique, d'où nous venons. Si nous étions des agents secrets, ce serait peut-être le contraire.

Ayant passé la nuit à pédaler et à tenir une écoute de foc, je m'endors. Le chauffeur me secoue pour me réveiller. La voiture est arrêtée devant un petit immeuble d'un quartier résidentiel. Aucune plaque n'orne l'entrée, mais je remarque tout de même une grande antenne sur le toit. On nous demande d'attendre sur une banquette dans le vestibule. J'ai bien envie de me rendormir. Un secrétaire vient chercher Weinberg.

– J'ignore si nous nous reverrons, Benek. *Shalom* !

– Bonne chance, Gustav.

On me donne le numéro d'un bureau. Je ne suis pas étonné d'y trouver quelqu'un que je connais.

– *Good morning, Nigel.*

– *Hello, Rayzeen.*

– Beau bureau.

– Provisoire. Je n'aime pas les bureaux et les organismes bureaucratiques. Le SIS me donne un coup de main. Une sorte de parrainage. Nous fondons une petite affaire indépendante, afin d'avoir les coudées franches.

– Dans le genre de *Shadow* ?

– *Shadow* était une organisation clandestine, financée par des fonds privés. Nous montons une entreprise secrète, mais reconnue officiellement et recevant des fonds publics. C'est

possible en temps de guerre.

– Je vous remercie d'avoir pensé à moi. La neutralité commençait à me lasser.

– Je vais d'abord vous envoyer à Bletchley Park. C'est au nord de Londres, à mi-chemin entre Oxford et Cambridge. Vous vous souvenez de ce code stupide…

– Je m'en souviens.

– Nous avions bricolé cela en amateurs. N'importe quel code convenait pour une opération limitée comme la nôtre. Pendant que l'ennemi tente de le déchiffrer, ce qui prend des mois, l'expédition a le temps de revenir et on n'en parle plus. Ou bien si nous voulons continuer à communiquer avec nos gars au Congo, nous pouvons envoyer un nouveau code en le cachant dans une boîte de petits pois d'une manière convenue à l'avance. L'Allemagne procède autrement pour communiquer avec ses troupes et ses navires de guerre, vous vous en doutez. Il faut un code que des milliers de personnes connaissent, mais qui échappe pourtant à l'ennemi. Ils utilisent une machine appelée Enigma, qui code et décode. Cela fonctionne de telle manière que même si l'ennemi possède la machine, il ne peut pas décoder un message. Ils vous expliqueront tout cela là-bas.

– À Bletchose Park ?

– Vous verrez, des centaines de personnes ne s'occupent que de l'opération Code Ultra, c'est-à-dire d'Enigma. Le 10 mai, quand Churchill a pris les rênes de l'attelage, il a découvert que nous ne savions même pas où étaient les troupes allemandes. Il s'est mis en colère. Il a ordonné que la lecture des messages allemands devienne une priorité et que l'on multiplie les budgets par deux ou par trois ou par dix s'il le faut.

– Comment va Dixie ?

– Il est reparti en Amérique. Il y a du nouveau à propos de l'uranium. Des Allemands ont découvert comment en extraire de grandes quantités d'énergie. On pourrait fabriquer des bombes extraordinaires.

– Notre équipée au Congo aura peut-être servi à quelque chose.

– En effet, grâce à vous, les Français de Brazzaville surveillent la région. Nous ne craignons pas vraiment un débarquement des Allemands, puisque nous contrôlons les mers. Un sabotage, peut-être. Je vais vous dire : avec cette histoire de bombes, la valeur des mines du Congo monte en flèche. Nous espérons qu'elles recèlent de l'uranium en quantité suffisante, mais ce n'est pas certain. Dixie est parti convaincre ses compatriotes d'exploiter les mines américaines et canadiennes. Il m'a écrit. Il est un peu découragé. Il a l'impression de prêcher dans le désert.

– Ils ne voient pas l'intérêt de fabriquer une bombe extraordinaire.

– Ils ne sont pas en guerre. Ils n'ont pas encore surmonté leur grande dépression. Ils n'ont

pas envie de dépenser des millions de dollars pour rien. D'après Dixie, Einstein en personne a alerté le président Roosevelt. Les services de la défense ont débloqué un budget de mille dollars pour évaluer le risque, autant dire pour enterrer l'affaire. Quand les Allemands auront cette bombe, personne ne pourra plus leur résister en Europe.

Une automobile m'emmène à Bletchley Park en compagnie d'un autre passager : Benek Weinberg.

– Eh bien, nous nous retrouvons plus tôt que prévu. Ils vous ont dit pourquoi ils ont besoin d'un mathématicien joueur d'échecs ?

– Je n'avais jamais entendu parler de Marian Rejewski. C'est un mathématicien polonais qui travaillait pour le *Biuro Szyfrow*, le bureau du chiffre, l'endroit où l'on décrypte les codes secrets. Avec deux assistants, Jerzy Rozycki et Henryk Zygalski, il a réussi à déchiffrer le code des Allemands.

– La machine dont on m'a parlé ? Enigma ?

– L'école de mathématiques polonaise est très forte. Nous avons Steinhaus, Ruziewicz, Sierpinski, Kuratowski, Mazur, Tarski et bien sûr le grand Banach.

– Bien sûr.

– Le *Biuro Szyfrow* savait que l'invasion aurait lieu, puisqu'il décryptait les messages. En juillet 39, au lieu d'attendre les Allemands, Rejewski et les deux autres se sont enfuis par la Slovaquie, la Hongrie, la Yougoslavie et l'Italie et sont arrivés en France. Ils ont expliqué leurs méthodes aux Français et aux Anglais, qui travaillaient depuis longtemps sur la question sans avancer. Alors évidemment, les Anglais sont devenus très friands de mathématiciens polonais.

– S'ils savent lire les messages allemands, pourquoi ont-ils besoin de nous ?

– Les boches ont changé leur système. Il faut tout recommencer.

De nouveau, le chauffeur me secoue pour me réveiller.

– *Bletchley Park, sir.*

Je vois d'abord un gazon rasé de frais, des buissons sculptés par des géomètres et un régiment de chênes centenaires. Et puis, en me retournant, un grand manoir de style victorien et des baraquements militaires que les Anglais appellent *huts*.

– Au fond, Benek, cela ne vous changera pas beaucoup de Degania.

– Vous trouvez que cet endroit ressemble à Degania ?

– Je veux dire, la vie de groupe. Nous mangerons dans un réfectoire. J'espère qu'ils ne nous demanderont pas de casser des cailloux.

Un jeune soldat nous emmène dans un des baraquements.

– De ce côté, les huttes contiennent des bureaux ou des ateliers. Ici, ce sont les logements.

– Toutes ces huttes ? Combien de personnes travaillent ici ?

– Plus de mille. Il en vient tous les jours. Ils vont peut-être construire un immeuble en briques pour vous loger tous. En attendant, si vous espérez l'hôtel Ritz, vous serez déçus. Dans les huttes, il y a des chambres pour deux personnes et des salles de bains collectives. C'est la guerre, n'est-ce pas ? Puisque vous arrivez ensemble, je peux vous installer dans la même chambre. *All right* ?

– *All right*.

– La salle à manger se situe dans la hutte douze. Dîner à partir de sept heures, mais si vous venez à sept heures vous ferez la queue. Demain matin à neuf heures, vous irez dans la salle de classe du manoir avec les autres nouveaux. Cours d'introduction à la cryptographie et présentation de la machine Enigma.

À Bruxelles, je comptais sur Mme Merle pour me nourrir. Depuis sa mort, j'ai mangé de façon fort irrégulière. Je trouve exquis le dîner bouilli, fabuleux le *British breakfast*.

J'ai hâte de voir la fameuse machine Enigma, mais notre professeur, un sosie de l'inspecteur Alastair Jake, entreprend de nous endormir en nous exposant l'histoire de la cryptographie depuis les guerres médiques.

– Jules César… substitution par décalage… si vous décalez de deux lettres, cesar devient eguct… Le "grand chiffre" de Louis XIV n'a été décrypté qu'en 1893 : les chiffres codaient des syllabes… La stéganographie… tatoué le message sur la tête d'un esclave et attendu la repousse des cheveux pour l'envoyer à Athènes… Encre invisible…

Comment m'y prenais-je donc, au collège, pour garder les yeux ouverts pendant les cours ? Je me pinçais l'avant-bras ? Je remuais les orteils dans mes chaussures ? J'ai commis l'erreur de dévorer une triple portion d'œufs au bacon et de toasts à la marmelade d'orange. Weinberg me donne de grands coups de coude pour me réveiller. Le moustachu arrive enfin à l'époque moderne.

– *Well*, je sais que vous aimeriez une description détaillée de tous les codes connus, mais je n'ai pas le temps. Je vous rappelle que nous sommes en guerre, messieurs. Je vais me contenter de décrire la méthode dite du dictionnaire. Imaginez un dictionnaire standard, cinquante mille mots. Vous inscrivez le nombre 00001 devant un mot choisi au hasard. Dans un cahier que j'appellerai "répertoire", vous copiez le mot face au nombre 00001 en haut de la première page. Vous inscrivez le nombre 00002 devant un autre mot choisi au hasard. Vous procédez ainsi jusqu'à ce que tous les mots du dictionnaire soient numérotés et recopiés dans le répertoire. Vous imprimez le répertoire et vous le distribuez aux destinataires de vos messages. Pour coder, vous utilisez le dictionnaire. Le message se présente sous la forme d'une série de nombres de cinq chiffres. On le décode à l'aide du répertoire. Quelqu'un peut-

il me dire l'inconvénient de ce système ?

– Si l'ennemi vole un répertoire, il peut décoder les messages.

– *Exactly*. C'est un bon système pour les communications diplomatiques en temps de paix. Il suffit que les diplomates conservent le répertoire dans un coffre de l'ambassade. En temps de guerre, il y a des répertoires dans les tentes des généraux, les forteresses, les navires, les aéroports militaires. L'ennemi arrivera certainement à s'en procurer un. Quelqu'un sait-il qui a inventé la cryptographie moderne ?

Nous sommes une douzaine. Personne ne sait.

– Je vais vous donner un indice. Ce gentleman était belge.

– Hercule Poirot !

– Réponse ingénieuse. J'aurais dû préciser la date : 1883. Il travaillait pour l'armée française et se nommait Auguste Kerckhoffs. Il a ressenti la nécessité d'une cryptographie de terrain après avoir observé la guerre de 1870. Il a énoncé un principe de base : le système doit pouvoir fonctionner même si l'ennemi le connaît. Il a adjoint au répertoire un mécanisme d'utilisation appelé la clé. Si l'ennemi vole un répertoire, vous n'avez pas besoin de fabriquer un nouveau dictionnaire et d'imprimer de nouveaux répertoires. Vous changez juste la clé. En réalité, vous la changez à titre de précaution tous les mois, ou tous les jours. *All right.* Je vous prie de vous répartir en deux groupes et de chercher le principe d'une clé pour le système du dictionnaire.

Je me souviens du système utilisé sur le Montego Bay, dans lequel un nouveau code était transmis chaque jour. Après avoir discuté avec Weinberg et les autres membres de mon groupe, je propose le principe suivant :

– Le premier nombre du premier message de la journée constitue la clé. Par exemple, 35238. Le codeur ajoute ce nombre à chaque nombre du texte codé. Le décodeur le retranche avant de regarder dans le répertoire. L'ennemi, qui cherche dans le répertoire sans retrancher le nombre, tombe sur des phrases qui ne veulent rien dire.

– *Excellent*. Vous combinez le dictionnaire avec une clé de décalage comparable au cryptage de Jules César.

L'autre groupe propose un mécanisme voisin, mais un peu plus compliqué.

– Deux nombres contenant les dix chiffres de 0 à 9 indiquent comment permuter les chiffres deux à deux dans la suite du message. Si ces nombres sont 46291 et 53780, cela signifie que dans tous les nombres qui suivent, on a échangé 4 et 5, 6 et 3, 2 et 7, 9 et 8, 1 et 0.

– Bravo. C'est un peu fastidieux, mais le principe est pertinent. Vous avez bien travaillé. Cet après-midi, je vous montrerai la machine Enigma, qui remplace à la fois le dictionnaire et le répertoire, et je vous expliquerai ce qui tient lieu de clé.

Zinzin et Filou

Je n'ai plus très faim, si bien que je laisse quelques croquettes de poisson dans mon assiette. Notre professeur nous montre un jeune homme au visage creusé, qui mange un peu plus loin en lisant un livre.

– C'est le directeur des recherches de Bletchley Park, le meilleur mathématicien du monde : Alan Turing, de Cambridge. Il ne parle à personne. Il passe son temps à lire les aventures de Larry l'agneau, une série d'histoires pour les enfants. Il a vu *Blanche Neige et les Sept Nains*, le dessin animé de Walt Disney, quarante-sept fois. Il court vingt kilomètres tous les matins. Comme il ne veut pas montrer ses jambes, il garde son pantalon de flanelle pour courir. Vous avez remarqué ? Il porte une ficelle en guise de ceinture. Son gilet, il l'a tricoté lui-même.

Weinberg hausse les épaules.

– Meilleur mathématicien du monde a cherché Enigma pendant cinq ans sans trouver. Rejewski a trouvé !

Les nombreux mathématiciens présents ont tous leur idée sur le meilleur d'entre eux.

– Vous ne pouvez pas comparer Turing à Gödel. Il y a avant Gödel et après Gödel.

– Gödel démontre des théorèmes magnifiques, mais sans aucune application pratique. L'homme qu'il nous faudrait ici, c'est Von Neumann. Dommage qu'il soit parti en Amérique.

– Turing a étudié auprès de Von Neumann à Princeton, et puis il a dépassé son maître.

– Aussi en Amérique Emily Noether. Tout de même était assistante Dr. Hilbert à Göttingen.

– Ils ne l'auraient jamais prise. Regardez : pas une seule femme.

– On attend un contingent de *wrens*.

– Wrens ?

– *Women's Royal Navy Services*, des matelotes. Elles feront les secrétaires.

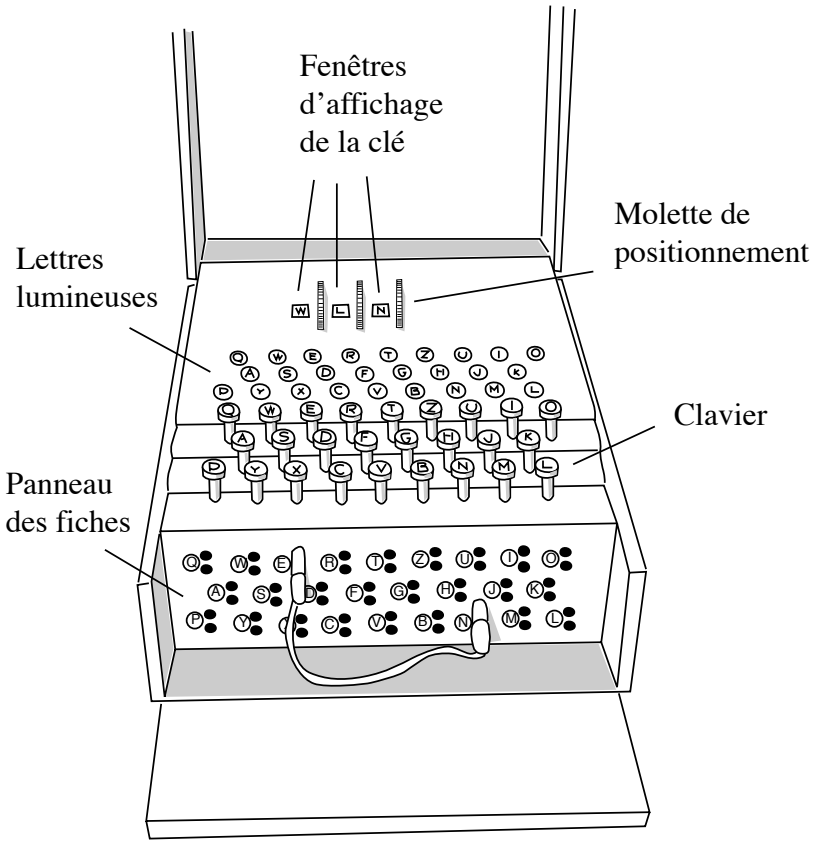
– *A wren*, c'est aussi un oiseau, ai-je expliqué à Weinberg. Et *bird*, c'est un mot d'argot pour une femme.

Nous mangeons une crème qui pourrait aider des maçons manquant de plâtre, puis buvons une tasse de thé.

Notre professeur nous montré deux appareils ressemblant à des machines à écrire.

– Celle-ci, nous l'appelons "Enigma du commerce". Des Hollandais l'ont inventée, puis ont fondé une société en Allemagne pour la fabriquer. Il l'ont proposée en 1923 au gouvernement, qui a dit non. Ils en ont vendu quelques unes à des entreprises qui voulaient communiquer avec leurs filiales, mais elles coûtaient très cher. Alors qu'ils allaient faire faillite, le gouvernement allemand a changé d'avis. Les Italiens, les Espagnols, les Japonais l'ont adoptée aussi. Vous voyez que la machine militaire allemande est plus petite que celle

du commerce. Elle pèse douze kilogrammes au lieu de trente. Les troupes peuvent l'emporter en campagne dans son coffret de bois. Je vous expliquerai plus tard les autres différences.



– Elle n'est pas branchée.

– En effet. La machine commerciale fonctionne dans un bureau, donc on la raccorde à une prise de courant. La machine militaire contient une pile de neuf volts.

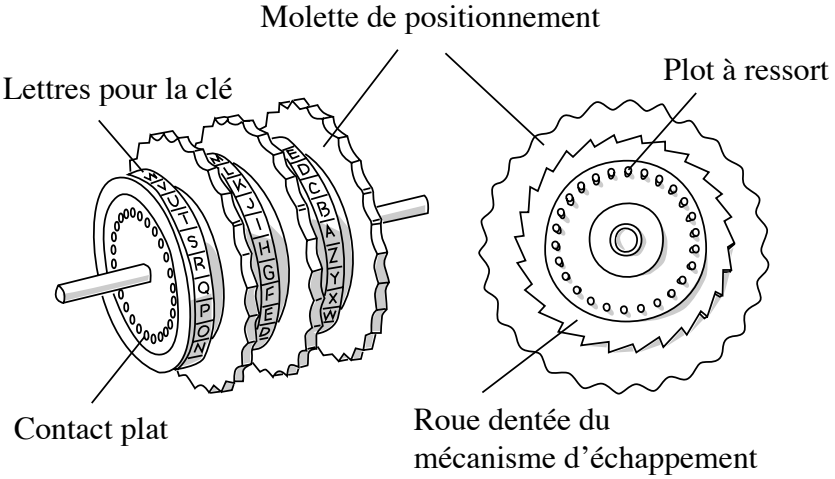
– Comment avez-vous obtenu la machine allemande, monsieur ?

– Nous avons trouvé un modèle un peu abîmé dans le sous-marin U-33, que nous avons coulé en février 1940 alors qu'il déposait des mines en Écosse. Nous en possédons un autre, en meilleur état, qui vient d'un navire espion déguisé en chalutier. *Well*, vous voyez le clavier. Remarquez l'ordre des lettres en Allemagne : q-w-e-r-t-z-u-i-o-p. Le clavier sert à écrire le message que l'on désire crypter. Au-dessus du clavier, vingt-six lampes disposées dans le même ordre que les touches. Quand je tape une lettre, une des lampes s'allume. Je tape q, la lampe j s'allume. Je tape c-e-s-a-r, les lampes p-s-w-b-g s'allument. Je n'ai plus qu'à envoyer ces lettres en morse.

– Si le destinataire tape p-s-w-b-g sur sa machine, il retrouve cesar ?

– *Well*, cela dépend des modèles. Je vous en parlerai plus tard. Je vais d'abord ouvrir la

machine du commerce pour vous montrer le principe de base. Je sors ces trois roues de bakélite ou “rotors de chiffrement” qui tournent sur cet axe. Vous voyez, sur une face du rotor il y a vingt-six contacts électriques plats, sur l’autre face vingt-six petits plots montés sur ressorts. Les plots du premier rotor appuient sur les contacts du second et les plots du second sur les contacts du troisième. À l’intérieur même d’un rotor, des fils relient les contacts aux plots de manière à permuter les lettres de l’alphabet. Chaque rotor porte les vingt-six lettres de l’alphabet gravées sur sa tranche. Je remets tout en place dans la machine. Vous voyez, une lettre de la tranche apparaît dans une petite fenêtre pour chaque rotor. Ces trois molettes dites “de positionnement” qui émergent à côté de la fenêtre permettent de faire tourner les rotors sur l’axe et donc de changer les lettres affichées dans les fenêtres. Vous avez compris ce qui constitue la clé ?



– Les trois lettres dans les fenêtres.

– *Exactly*. Dans une situation tranquille, pour la communication entre une entreprise et ses filiales ou entre un pays et ses ambassades à l’étranger en temps de paix, on peut changer la clé une fois par mois. On distribue aux filiales ou aux ambassades une feuille contenant les douze clés de l’année. Si on soupçonne un concurrent ou un adversaire d’avoir dérobé une feuille de clés, on n’a pas besoin de fabriquer de nouvelles machines. On distribue simplement des feuilles différentes. C’est le principe de Kerckhoffs. Pour une utilisation intensive sur le terrain en temps de guerre, on ne va pas distribuer constamment de nouvelles feuilles, car on risquerait l’interception. Comment procéder ?

– On donne une nouvelle clé au début d’un message chaque jour.

– *Indeed*. La feuille, ou peut-être un carnet, contient des clés “initiales” pour tous les jours du mois. Utilisant la clé initiale du jour, disons GDT, on crypte une autre clé, disons RSA,

que l'on utilise pour envoyer une série de messages. Ainsi, on peut changer de clé plusieurs fois par jour. Physiquement, on change de clé très facilement : il suffit de tourner les trois molettes. Maintenant, je vais vous expliquer comment les Allemands ont amélioré ce système. Quelqu'un peut-il venir ici ? Dites-moi, monsieur, quelles lettres vous lisez dans la fenêtre de la machine allemande.

– EYP.

– Maintenant, je tape une lettre quelconque. Que lisez-vous dans la fenêtre ?

– EYR.

– *Right*. La clé a changé. Chaque fois que vous tapez une lettre, le premier rotor se décale d'un cran. Je démonte les rotors pour vous montrer comment on obtient cet effet. Voyez, c'est un mécanisme de *ratchet and pawl*…

– Quelle est signification de *ratchet and pawl*, monsieur ?

– *Well*, regardez cette roue crénelée et ce petit cliquet. À vous de savoir comment cela s'appelle dans votre langue !

– C'est un mécanisme d'échappement comme dans une montre, monsieur.

– *Anyway*, le premier rotor tourne d'un cran à chaque enfoncement d'une touche. Le deuxième rotor avance d'un cran à chaque tour complet du premier, le troisième à chaque tour du second. Ainsi, vous le comprenez, la clé change à chaque lettre. Dans la machine du commerce, pour une clé donnée, si le a se transforme en h, il se transforme toujours en h. On peut donc effectuer ce qu'on appelle une analyse de fréquence. On classe les lettres du texte codé selon la fréquence des lettres. La plus fréquente correspond forcément au e, la seconde au a, etc. Avec ce décalage des rotors, que les Allemands ont adopté il y a deux ans, la lettre correspondant au a change à chaque occurrence. Maintenant, regardez cette pièce. Pouvez-vous la décrire ?

– On dirait un rotor sans molette et sans lettres, avec des plots mais pas de contacts.

– Oui. Cette pièce se contente de renvoyer le courant à un autre plot du troisième rotor, c'est pourquoi on l'appelle le réflecteur. Le courant retraverse donc les trois rotors en sens inverse. Cela signifie que si la machine crypte le f en h pour une certaine clé, elle crypte le h en f pour la même clé. Ainsi, je réponds à la question que vous posiez tout à l'heure. Si cesar est devenu pswbg, alors il suffit que le destinataire choisisse la bonne clé et tape pswbg pour lire cesar. Le réflecteur est apparu avec le troisième modèle de la machine commerciale. Pour les deux premiers modèles, il fallait configurer la machine autrement pour l'émission et la réception, ce qui n'était pas commode. Notez, ce qui est très important, une conséquence de l'utilisation du réflecteur : le cryptage change toujours une lettre en une autre. Le f ne peut pas devenir un f. Maintenant, regardez la face avant de la machine allemande. Ce *steckerbrett*,

c'est-à-dire "panneau des fiches", qui ressemble à un standard téléphonique, permet d'échanger des couples de lettres avec ces fiches reliées deux à deux. On pourrait utiliser jusqu'à treize paires de fiches, mais en général ils se contentent de six. C'est une complication de plus qui sert à déjouer les tentatives de décodage. En effet, considérez les trois lettres de la clé. Combien existe-t-il de clés ?

– 17 576, monsieur.

– Dans chaque classe, j'ai toujours un matheux qui donne le résultat en trois secondes. Ce nombre est tout simplement le produit 26 x 26 x 26. Supposons que quelqu'un utilise la machine du commerce. C'est ce que font les Italiens et les Espagnols, par exemple. Nous n'avons qu'à acheter ou fabriquer 17 576 machines et à régler chacune d'entre elles sur une clé différente. Il nous faut aussi un opérateur par machine. Quand un message codé arrive, tous les opérateurs le tapent. Ils produisent tous des messages en charabia, sauf un, qui a la bonne clé. Avec le panneau des fiches, le nombre de possibilités devient astronomique. Il faudrait un milliard de machines et un milliard d'opérateurs !

– On dit qu'un milliard de singes tapant sur des machines à écrire au hasard pendant un milliard d'années finiraient par écrire les œuvres complètes de Shakespeare.

– C'est une légende. D'ailleurs même Shakespeare n'y arriverait pas. Il ferait forcément des fautes !

– Je vous en prie, messieurs, ne nous égarons pas. Ce qui est stupéfiant, c'est que les services de décryptage polonais ont trouvé le moyen de lire les messages codés par cette machine. Mr. Turing est allé voir les mathématiciens polonais à Paris, où ils séjournent depuis l'invasion de leur pays. Il m'a expliqué comment ils ont procédé, mais je n'ai rien compris. Un de nos matheux de Cambridge vous donnera un aperçu de leurs méthodes demain. Je comprends à la rigueur une chose : un espion travaillant pour le service du chiffre au ministère de la guerre du Reich leur a donné des renseignements. Ensuite, ils ont fabriqué une machine appelée *Bomba Kryptologiczana* en combinant six machines Enigma du commerce. Avec cette *Bomba*, ils mettent seulement deux heures pour trouver une clé allemande. Jusqu'à l'année dernière, ils décryptaient tous les messages. Et puis les Allemands ont modifié leur système. Tout à l'heure, vous irez à côté, dans une salle qui nous sert pour les travaux pratiques, et vous démonterez vous-mêmes des fac-similés de la machine allemande. Vous verrez des chiffres romains gravés sur les rotors. À l'origine, il y avait trois rotors, I, II et III, que l'on pouvait permuter de six façons différentes. J'écris au tableau une clé complète : AF ZX IJ DL ME YH, I III II, STA. Vous voyez d'abord les six couples de lettres du panneau des fiches, puis l'ordre des trois rotors, enfin les lettres qui doivent apparaître dans les fenêtres. La marine allemande a eu l'idée d'ajouter deux rotors. On ne change pas la machine, on utilise

toujours trois rotors, mais on les choisit parmi les cinq disponibles. Les chiffres romains de la clé complète peuvent être IV, II, V par exemple : soixante permutations possibles. Les Polonais ont déchiffré les trois premiers rotors dès 1932, ensuite les deux suivants. Entre-temps, la marine allemande en a encore ajouté trois, que nous avons trouvé sur le sous-marin U-33. Depuis qu'ils emploient les nouveaux rotors, nous n'arrivons plus à décrypter les messages en deux heures. Il existe maintenant trois cents trente six combinaisons de rotors, et au total dix millions de milliards de clés complètes. Nous mettons souvent vingt-quatre heures, ou même plusieurs jours, pour décoder un message. Nous comptons sur vous pour améliorer notre méthode.

– Excusez-moi, monsieur. Comment codent-ils les chiffres et la ponctuation ?

– Je ne sais quel pays, la Suède ou le Portugal, a fabriqué un clavier à quarante touches semblable à celui des machines à écrire. Les rotors comptaient quarante contacts. La machine était plus lourde et plus grosse, évidemment. Les Allemands écrivent les nombres en toutes lettres. Ils écrivent *Frage*, c'est-à-dire "question", pour le point d'interrogation. Ils remplacent les points et les virgules par des lettres rares. Si je me souviens bien, zz pour la virgule dans l'armée et y dans la marine.

Nous participons à une longue séance de travaux pratiques. Nous codons, décodons, démontons et remontons les rotors. Weinberg est très maladroit.

– Je n'ai jamais appris à taper à la machine. Je ne vais pas m'y mettre à mon âge. Tu te débrouilles drôlement bien, dis donc.

– Je suis journaliste.

– J'ai l'impression de perdre mon temps.

– Si tu connais la machine sur le bout des doigts, cela aidera peut-être ton inconscient à te suggérer une méthode de décryptage.

– J'ai compris le principe du mécanisme. C'est comme si tu disais qu'un architecte doit savoir souder des tuyaux.

– Regarde, tu as remonté les rotors sans les molettes, alors tu ne pourras pas les tourner pour changer la clé.

– Ah, merde. Saloperie de machine allemande.

Le lendemain, il devient le bon élève et moi le cancre. L'exposé du matheux de Cambridge m'entre par une oreille et sort par l'autre, tandis que Weinberg glousse de plaisir.

– Ce Rejewski, quel as ! Il applique la théorie des permutations, évidemment.

– Je ne suis jamais allé à l'université, moi. Je n'ai pas étudié ces "chaînes" dont il parle.

– C'est une notion que Rejewski a définie. On n'étudie pas ça à l'université. Le cryptage ne peut pas transformer une lettre en elle-même. Si le message initial commence par un w, le

message codé commence par une autre lettre. Un w finira par apparaître plus loin dans le message codé. Une “chaîne” de trajets électriques relie le premier w au second. En étudiant ces chaînes pour différentes lettres, on peut reconstituer les substitutions de lettres à l’intérieur des rotors.

– Cause toujours. Et d’abord, comment sais-tu que le message initial commence par un w, puisque tu ne possèdes que le message codé ?

– Il nous l’a expliqué. C’était au moment où tu dormais.

– Je ne dormais pas, je réfléchissais.

– C’est dans le cas particulier des messages de météorologie, qui commencent toujours par les lettres “wet” pour *Wetter*. Ces messages utilisent des abréviations spéciales pour la pluie et le beau temps. L’émission est plus courte, ainsi on évite que l’ennemi ne localise le poste émetteur, mais en contrepartie les messages sont plus faciles à déchiffrer. Les messages de météo, et aussi les messages de localisation des convois à attaquer, fournissent ce qu’ils appellent des *cribs*.

– Des berceaux ?

– Des notes clandestines qui t’aident pour les examens. C’est un autre sens du mot. De l’argot d’étudiant.

– Ah, en français, nous appelons ça des “antisèches”.

– Tu sais quel temps il a fait un certain jour, tu sais où était le convoi qui a été attaqué. Donc, si tu connais les abréviations, tu peux reconstituer à peu près les prévisions, c’est-à-dire les messages sources. C’est en comparant des *cribs* aux messages cryptés qu’ils réussissent à analyser les permutations des rotors. En plus, les météorologues sont négligents. Ils incluent toujours les mots “Mon général”. À la fin, “Heil Hitler”, bien sûr.

– Ils devraient se contenter d’écrire HH.

– Tu as raison. Les autres font ça, utilisent des abréviations variables pour les mots les plus fréquents, changent de clé pour chaque message ou même au milieu d’un message. Les gens qui contrôlent le système, les cryptographes, se conduisent eux-mêmes de manière très imprudente. Ils envoient souvent des pages entières de T pour vérifier que toutes les machines donnent bien le même code. À l’arrivée, on a une page cryptée sans le moindre T, qui nous met la puce à l’oreille. Une page de T : c’est le *crib* parfait !

– Là, il n’y a pas de chaîne.

– Hé hé, tu n’es pas si bête, Gustav. Ils commettent aussi une énorme erreur qui a beaucoup aidé Rejewski. Pour indiquer qu’ils changent la clé, ils répètent les trois lettres de la nouvelle clé, par exemple wikwik. Dans le message codé, cela devient disons axlqpb. On sait donc qu’un déplacement de trois crans de la première roue conduit au q à la place du a, au p à

la place du x et au b à la place du l. En accumulant ce genre d'informations, on arrive à reconstituer peu à peu l'intérieur des rotors et du réflecteur.

Le 28 mai 1940, la Belgique capitule. Le roi Léopold demande aux soldats et aux civils belges qui ont franchi la frontière avec l'armée française de revenir à la maison "pour le bien du pays". Entouré de conseillers favorables au nouvel ordre européen, il choisit la collaboration. Les Belges ont gardé un mauvais souvenir de la grande guerre, pendant laquelle les Allemands administraient le pays directement. La collaboration permet de limiter la présence allemande à un millier de fonctionnaires et quinze mille soldats et gendarmes. L'Allemagne annexe quelques cantons de l'est – des territoires perdus au traité de Westphalie ou je ne sais quoi.

Du 26 mai au 3 juin, l'armée anglaise, ainsi que plus de cent mille soldats français, vingt-quatre mille Polonais et soixante-trois Belges s'embarquent à Dunkerque sous les bombes allemandes, puis à Cherbourg, Saint-Malo, Brest, Nantes, Bordeaux et Bayonne.

Le 4 juin, Churchill prononce un discours qui me réchauffe le cœur : "Nous nous battrons sur les plages, nous nous battrons sur les aérodromes, nous nous battrons dans les champs et dans les rues, nous nous battrons dans les collines, nous ne nous rendrons jamais."

Le 14 juin, les Allemands entrent à Paris. Le 22 juin, les Français signent l'armistice.

Rejewski et ses deux assistants s'enfuient en Espagne. Ils vont à Lisbonne, puis à Gibraltar. Un navire de guerre anglais les amène à Portsmouth. Alan Turing en personne les accueille à Bletchley Park. L'arrivée de trois experts de la machine Enigma donne un coup de fouet au programme Code Ultra. Comme Turing n'est pas bête non plus, il conçoit et fabrique une "superbombe" sur le modèle de la *Bomba Kryptologiczana*. Elle ressemble à un piano droit, pèse une tonne, contient quatre-vingt-dix rotors et des kilomètres de câbles[3]. Selon les matheux, Turing est célèbre pour avoir inventé la "machine de Turing", un appareil imaginaire qui teste des nombres pour démontrer un théorème. Sa superbombe ne ressemble en rien à sa machine imaginaire, mais elle se révèle beaucoup plus utile. Peu à peu, les Anglais réussissent à décrypter toutes les sortes de messages allemands : ceux de l'aviation, de l'armée de terre, de la marine, et même ceux du "code spécial des officiers".

Ayant rencontré un autre amateur d'échecs, Weinberg change de chambre pour pouvoir jouer le soir. Quand je vois des ornières grises sous ses yeux, je sais qu'une partie s'est prolongée jusqu'à l'aube. Un jeune homme tchèque, Karol, le remplace dans ma chambre. Il porte des vêtements qu'il semble avoir choisis au hasard dans la lingerie, comme les pionniers

[3] Plus tard, on a dit que c'était le premier véritable ordinateur.

le faisaient à Degania. Les pensionnaires de Bletchley Park ne recherchent pas l'élégance. Ils ont quitté leur domicile de Cambridge ou d'ailleurs sans prendre le temps d'emporter un peigne. En voyant Turing, j'ai pensé aux savants distraits qu'aime dessiner Erdé. Ils ne sont jamais aussi étranges que lui.

– Vous êtes mathématicien, Karol ?

– Ah, pas du tout. Je psychologue. J'étudie aussi psychanalyse. À Vienne j'ai rencontré Dr. Sigmund Freud. Sa main j'ai serré.

– Psychologue ? Il y a toutes sortes de gens ici. On m'a dit qu'ils font venir des champions de mots croisés.

– Il existe les championnats pour mots croisés ?

– Tout existe. Les Anglais sont très excentriques. Vous allez étudier la psychologie des codes secrets ?

– Plutôt la psychologie des Allemands quand modifient la machine Enigma. Très important savoir s'ils soupçonnent nous d'avoir découvert le code.

– S'ils modifient la machine, c'est qu'ils nous soupçonnent.

– Justement, la psychologie dit non. Existe grande rivalité entre armée de terre, aviation et marine. Chacun modifie la machine pour empêcher les autres lire. Croient emmerder les autres, emmerdent surtout nous. Ne soupçonnent ni les sous-hommes polonais, ni les Anglais. La preuve, c'est qu'ils ne prennent pas les précautions. Envoient les clés doubles et les pages entières T. Les bulletins météorologie toujours semblables. Les Allemands ont grand sentiment de supériorité.

– Ils viennent de prouver leur supériorité sur le terrain.

– Ils croient ils ont gagné avec supériorité intellectuelle, sont très vaniteux, en réalité pas très malins. Commettent beaucoup les erreurs.

– Comment les psychologues expliquent-ils les victoires allemandes, dans ce cas ?

– Le désir. Selon la théorie de Dr. Freud. J'ai rencontré lui à Vienne.

– Vous lui avez serré la main. Vous me l'avez déjà dit. Les Allemands voulaient gagner ? Tout le monde veut gagner.

– Ils avaient le désir se battre. Les Français et Anglais n'avaient pas envie. Cela fait grande différence.

– Les Anglais ont au moins envie de se défendre. Sinon nous ne serions pas ici.

– Ont besoin la psychologie pour se défendre.

– Pour modérer leur sentiment de supériorité ?

– Ça peut-être. Principale action psychologique, c'est quand nous décryptons le message avec super-bomba, nécessaire faire croire que nous avons obtenu information par autre

moyen. Par exemple, le message donne position de U-boot sous-marin. Avant d'envoyer un navire pour le couler, nous le faire survoler par l'avion de reconnaissance bien visible. Il faut laisser le temps le sous-marin puisse envoyer message en Allemagne : "Malheur ! Un avion passait par hasard a repéré nous." Ainsi, les Allemands pensent la faute à malchance s'ils ont perdu le sous-marin. Ne devinent pas que nous savions la position.

– Les psychologues sont plus malins que je ne pensais.

– Si pas possible envoyer l'avion de reconnaissance, alors tant pis. Ne pas couler le sous-marin, même si lui va attaquer convoi de ravitaillement et tuer les nombreux marins et passagers. La connaissance du code Enigma trop précieuse. Sauver beaucoup les autres vies.

Je participe à des séances de recherche avec Karol et plusieurs ingénieurs et mathématiciens. Nous devons imaginer que nous sommes les Allemands et que nous voulons améliorer la machine. Un ingénieur polonais nous explique les règles du jeu. Les Polonais qui ont réussi à fuir leur pays sont nombreux en Angleterre. Il y a même un gouvernement polonais en exil à Londres.

– Dans le fonctionnement de la machine Enigma, nous distinguons d'une part la machine physique avec son clavier et ses rotors, d'autre part la manière dont on l'utilise. Par exemple, si vous avez des idées pour masquer la clé, cela relève de la manière. Nous verrons cela demain. Aujourd'hui, nous allons parler uniquement de la machine elle-même. Il est bien évident que nous ne pouvons pas changer le châssis, le clavier, la carrosserie, le panneau des fiches, puisque les Allemands ont disséminé au moins cinquante mille machines dans le monde.

– Nous pouvons seulement toucher aux rotors, c'est ça ?

– Vous avez tout compris.

– Nous pourrions avoir plusieurs réflecteurs. Nous en choisirions un chaque jour, comme les trois rotors parmi les cinq.

– Le réflecteur pourrait tourner comme les rotors.

– Si les rotors étaient plus minces, tu pourrais en placer quatre au lieu de trois.

– Tu oublies que tu n'as que trois fenêtres.

– Tu gardes les trois rotors actuels, mais tu en ajoutes un quatrième qui reste caché sous la carrosserie et ne tourne pas.

Nous trouvons un moyen d'améliorer les rotors sans changer leur taille. Nous créons un disque amovible contenant juste le câblage d'échange des lettres. On peut le coincer à l'intérieur du rotor de deux façons différentes, en le retournant, ce qui permet de produire deux cryptages distincts.

Nos instructeurs nous disent que les Espagnols, les Italiens et les Japonais ont adopté les

machines Enigma. Ils ne nous parlent pas des Anglais. Sans nous le dire, les Anglais utilisent notre idée de disque réversible pour améliorer leur version de la machine Enigma, appelée Enigma Type X et surnommée "Typex". Grâce à Rejewski, les Anglais savent le système vulnérable – surtout si on crypte n'importe quel message sans précautions. Ils utilisent leurs machines le plus rarement possible. Pour les messages ordinaires, ils se contentent de la bonne vieille méthode du dictionnaire.[4]

Comme tous les pensionnaires de Bletchley Park, j'ai signé un engagement de ne jamais révéler ce que j'apprenais. Les Anglais ont décrypté des messages Enigma envoyés par diverses armées jusqu'en 1970 à peu près. En 1973, alors que la dernière machine Enigma avait été remplacée par un ordinateur et offerte à un musée, quelqu'un a décrit toute l'aventure dans un livre. Cette publication m'a délivré de mon engagement, je pense. C'est en lisant le livre que j'ai appris l'existence de la machine Typex.

Vers la fin du mois d'août, Nigel vient me voir.

– Juste au moment où nous avons enfin nos propres bureaux, les boches se mettent à nous bombarder.

– Vous avez fondé votre petite entreprise ?

– SOE, *Special Operations Executive*. 64, Baker street. Avec la bénédiction de Churchill. Il nous a dit : "Et maintenant, mettez l'Europe à feu et à sang."

– Baker street, comme Sherlock Holmes ?

– Il vient de prendre sa retraite à la campagne. Il nous a cédé sa maison.

– Les Allemands vous bombardent spécialement ? Ils croient que Sherlock Holmes y habite toujours ?

– Ils bombardent Londres. C'est un changement de stratégie stupide, qui nous sauve la vie. Ils étaient en train de détruire nos terrains d'aviation et nos usines de construction d'avions. Notre Spitfire est supérieur à leurs chasseurs, mais nous avions déjà perdu un pilote sur quatre. Ils se mettent à attaquer les civils pour se venger, parce que nous avons bombardé Berlin. Ils veulent briser toute velléité de résistance. Ils préparent l'invasion. Deux cents tonnes de bombes et au moins cent morts chaque nuit. Heureusement, nous avons une arme secrète. Vous allez avoir le privilège de la découvrir. Faites votre valise, je vous emmène.

– J'ai fini mon stage à Bletchley Park ? Je n'ai pas fait grand-chose.

– Ils se passeront de vous. Ils ont besoin d'ingénieurs et de mathématiciens. Cambridge en déborde. Il en vient de toute l'Europe. Tandis que des petits malins comme vous, ça ne court

---

[4] Les Allemands n'ont jamais décrypté les messages de Typex.

pas les rues.

– Vous me flattez.

– Je suppose que vous avez compris comment fonctionne la machine Enigma.

– Je sais la démonter et la remonter les yeux fermés.

– Je vais vous dire ce qu'aucun de leurs mathématiciens ne serait capable de faire. Pour vous, un jeu d'enfant. Supposons que le SIS déniche dans une ambassade d'Allemagne, à Caracas ou je ne sais où, une secrétaire qui n'aime pas les nazis. Je vous envoie là-bas. Vous la séduisez. Avec ce que vous avez appris ici, vous pouvez lui expliquer de manière très détaillée à quoi ressemble l'intérieur de la machine Enigma, afin qu'elle vous décrive des modifications éventuelles.

– J'espère qu'elle est jolie.

– Frida ? Brune aux yeux bleus. Bon, c'était un exemple hypothétique. En attendant, nous allons à Great Malvern.

– C'est un nom de code ?

– Mais non. Une ville connue. À soixante kilomètres à l'ouest d'ici, juste avant d'arriver au pays de Galles.

L'arme secrète s'appelle "radar", nom fabriqué avec les initiales de *"Radio Detecting And Ranging"*. J'assiste encore à des cours soporifiques que des ingénieurs donnent à des soldats qui vont devenir "opérateurs radar". Je n'ai pas le droit de somnoler, hélas, parce que je dois traduire les leçons pour un groupe de Français qui refusent d'apprendre la langue de Shakespeare.

– Un professeur de chimie d'Oxford trouvait que l'Angleterre était mal défendue, alors il a fondé un "comité" avec des copains en 1934, dans le but d'effectuer des recherches pour inventer des nouvelles techniques de protection. On n'imagine pas ce genre d'initiative en Belgique, où les décisions tombent d'en haut. Ils ont entrepris une enquête auprès des gens chargés de la défense aérienne. Les artilleurs et les aviateurs leur ont dit la même chose : "Si des bombardiers apparaissent soudain dans le ciel, nous ne pouvons rien faire ; nous avons besoin de vingt minutes pour nous préparer." Même pour que les civils se réfugient dans le métro où les abris anti-aériens, il faut vingt minutes.

– À Varsovie, il paraît que les sirènes d'alerte se sont déclenchées après le début du bombardement.

– Déjà dix minutes, j'imagine, ce serait mieux que rien. Bon, vous savez que si nous entendons des émissions de radio américaines ou australiennes, c'est que les ondes hertziennes rebondissent sur une couche de la haute atmosphère.

– La ionosphère.

– C'est ça. Un physicien du comité avait envoyé des pulsations radio spéciales vers cette ionosphère pour mesurer sa distance. Son nom est écrit sur le tableau noir quelque part… Ah, ici, Watson-Watt. Il a pensé qu'on pourrait mesurer la distance des bombardiers de la même manière. Les pulsations doivent avoir la bonne puissance et la bonne fréquence. C'est ce que signifient tous ces calculs et ces courbes au tableau.

– Le dessin bizarre, là à droite, c'est quoi ?

– Une chauve-souris. Elle émet des ultrasons et repère ses proies en écoutant l'écho qu'elles renvoient. Le radar, c'est pareil. La chauve-souris décèle peut-être une libellule à vingt mètres avec ses grandes oreilles, tandis que le bombardier se trouve à, c'est écrit quelque part…

– Cent kilomètres.

– Exact. S'il avance à trois cents kilomètres à l'heure, il parcourt cent kilomètres en vingt minutes. Cette équation montre, si j'ai bien compris, c'est la faute de cet exposant quatre, ici, pourquoi il est difficile d'envoyer la pulsation radio si loin. On utilise des réflecteurs paraboliques géants, de plus de trente mètres de haut. Le comité des savants a convaincu le gouvernement de placer les antennes avec leurs réflecteurs sur les falaises surplombant la Manche et la mer du Nord.

– Ben moi, mon gars, j'étais à Londres la semaine dernière. C'est vrai qu'on entend les sirènes bien avant le bombardement.

– L'efficacité du radar entraîne une conséquence inattendue. Quand les boches se font intercepter par des avions anglais, ils n'imaginent pas qu'ils viennent de décoller, donc ils croient que l'Angleterre arrive à maintenir des avions dans le ciel en permanence. Ils surestiment la flotte aérienne anglaise de manière absurde. Cela les incite à la retenue. Ils avaient prévu de débarquer à la mi-septembre, mais ils ont renoncé pour l'instant.

– Comment le savons-nous ?

– Qu'ils surestiment la flotte anglaise ? Qu'ils ont renoncé à débarquer ? Euh… Je suppose que nous avons des espions.

Je dois tenir ma promesse de ne rien révéler du programme Code Ultra.

Certains des futurs opérateurs radar savent lire les formules mathématiques.

– D'après l'équation du bas, on peut réduire la taille de l'antenne si on diminue la longueur d'onde de la pulsation.

– Ah oui, il a parlé de ça. Actuellement, la longueur d'onde tourne autour d'un mètre cinquante. Une équipe à Birmingham a inventé un machin qu'ils appellent *cavity magnetron* capable d'émettre des "micro-ondes" de dix centimètres. L'antenne est trente fois plus petite qu'avant, mais la puissance est multipliée par dix mille. On pourrait emporter le radar en

avion et détecter les sous-marins, par exemple. Cette histoire de radar est si importante que Churchill a donné toutes les informations aux Américains. Ils cherchent de leur côté.

– Ils ne sont pas en guerre.

– Quand les savants anglais ont fondé leur comité, le pays n'était pas en guerre non plus. Les Américains ont sans doute envie d'être avertis vingt minutes avant un bombardement. Ou ils veulent simplement aider leurs amis anglais.

Deux Belges se glissent dans le groupe des Français.

– Vous avez pris le bateau à Dunkerque avec les Anglais ?

– À Bordeaux.

– Notre régiment a reçu l'ordre de se replier avec l'armée française pour continuer le combat. Nous avons participé à quelques escarmouches. Nous avons vu la guerre de près.

– Nous étions aux premières loges.

– Tout s'est joué le 16 mai.

– La colonne de chars de Guderian était trop étirée. Le général De Gaulle, qui dirige maintenant les Français de Londres, s'apprêtait à contre-attaquer. S'il réussissait son coup, c'était au tour de Guderian d'être encerclé.

– Le gouvernement français a cédé à la panique. Ce jour-là, ils ont remplacé le général en chef, Gamelin, par un héros de la grande guerre, Weygand. J'ignore s'il était meilleur ou pire, mais en tout cas il n'y avait personne pour autoriser l'offensive de De Gaulle.

– Ensuite, nous avons vu du pays. Le nord de la France, l'est de la France, le centre de la France.

– C'était la grande débandade. Il y avait des millions de civils sur les routes, et même des Belges. Notre régiment a fondu.

– Il s'est éparpillé dans la nature.

– Le roi nous a invités à rentrer chez nous. Ce n'était plus chez nous.

– Nous avons trouvé un bateau à Bordeaux juste avant l'arrivée des boches.

J'espère vaguement que Erdé a su suivre le même chemin que ces deux Belges et que je vais le voir arriver à Great Malvern. Mais non. Je revois une autre vieille connaissance, quand des aviateurs français se joignent au groupe de leurs compatriotes.

– Hé, Peigné ! Dès que tu as enlevé ta casquette, je me suis dit : "Un crâne aussi lisse que celui-là, il n'y en a pas deux."

– Gustave ! On m'a parlé d'un Belge qui fait l'interprète. Je me doutais, mon pote.

– J'ai lu dans le journal que l'aviation française s'était sauvée.

– D'abord en Algérie et au Maroc, ensuite en Afrique Noire.

– À Brazzaville ?

– Le gouvernement de Vichy tient l'Afrique du Nord et l'Afrique Occidentale, mais toute l'Afrique Équatoriale s'est ralliée à De Gaulle. Et nous participons aux combats aériens en Angleterre, bien sûr. La guerre ne fait que commencer. J'ai rencontré quelques aviateurs belges, aussi, qui sont arrivés ici avec leurs zincs. Ils m'ont dit qu'ils ont été condamnés comme déserteurs en Belgique.

– Sans compter qu'ils ont volé des avions. Ça coûte cher, ces machins-là.

Nous apprenons à émettre des signaux radar et, surtout, à lire les échos qui rampent sur l'écran de l'oscilloscope comme des fourmis lumineuses.

Comme à Bletchley Park, des travaux pratiques succèdent aux cours théoriques. Dans les grands radars qui surveillent les côtes, l'émetteur et le récepteur sont séparés. Les Américains du *Massachussetts Institute of Technology* ont envoyé des prototypes de radars à embarquer sur des avions. Pour gagner de la place, le radar émet et reçoit à l'aide d'une seule antenne de cinq centimètres placée au centre de son réflecteur parabolique. Si Peigné pouvait rencontrer les ingénieurs du MIT, il leur frotterait les oreilles.

– C'est toujours pareil. Ils inventent des trucs invraisemblables, ces mecs-là, sans se préoccuper de l'utilisateur. Regarde comment ils ont serré les lampes et tous ces bidules. Tu émets une pulsation de micro-ondes de cinquante kilowatts, c'est pas rien. Pendant un millième de seconde, tu me diras.

– Tu m'ôtes les mots de la bouche ! Ne t'inquiète pas, Peigné, ça dure seulement un millième de seconde.

– Ben moi je dis que tu vas griller ce cristal, ici, un coup sur deux. Il faudra emporter des pièces de rechange, des outils de précision et des lampes torche. T'auras pas le temps de mater les étoiles.

Les Allemands bombardent Londres, mais les Anglais tiennent bon. Le 3 octobre 1940, le gouvernement de Vichy promulgue un "statut des juifs". Le 24 octobre, le maréchal Pétain rencontre Hitler et lui promet une franche collaboration. Le 5 novembre, les Américains réélisent Roosevelt pour un troisième mandat.

Considérant que j'ai eu le temps de devenir un expert en radar, Nigel vient me chercher au début du mois de décembre.

– À cause des bombardements, nous avons établi notre, hmm, école spéciale à la campagne, près de Guildford, dans le Surrey, au sud-ouest de Londres.

– Je vais encore apprendre des choses ? Moi qui ne suis jamais allé à l'université, je deviens de plus en plus savant.

– Nous avons aussi une sorte de centre d'entraînement en Écosse. Je vous y enverrai plus

tard. C'est un endroit tranquille, dans la montagne, où on peut tirer à la mitrailleuse sans attirer l'attention.

– Moi qui n'ai pas fait mon service militaire… Dites, Nigel, j'ai un ami français, ici, Peigné, qui est mécanicien dans l'aviation. Il est très habile de ses mains. Dès qu'il voit un ressort, un engrenage, des fils électriques, une soudure, il comprend comment ça marche.

– Ce genre d'aptitude m'intéresse, et d'autant plus que votre ami est français. Je le connais, *of course*. Je l'ai rencontré à Casablanca, dans un bar à côté de l'aéroport.

– Ah mais oui ! Vous avez une bonne mémoire.

– J'observe les gens et je me souviens d'eux. Sinon, je ne pourrais pas exercer ce métier.

Peigné accepte de s'engager dans la *Special Operations Executive*. On ne signe pas de contrat. On dit *yes*, c'est tout. Nigel nous donne une première consigne dans l'automobile.

– Vous devez choisir un nom. Nigel, ce n'est pas mon nom.

– Je m'en doutais.

– Vous choisissez un pseudonyme. Personne ne connaîtra votre vrai nom.

– Laté, en souvenir de Latécoère, qui m'a tout appris.

– Filou, en souvenir d'un copain qui est mort cette année.

Mme Merle avait dans sa cuisine des dessins représentant un certain *Peter Rabbit*, qui aimait dérober les salades de Mr. McGregor. Le jardin potager de "l'école spéciale" de Wanborough Manor ressemble à celui de Mr. McGregor. Je m'attends à voir Peter Rabbit à chaque instant. Des moutons flegmatiques paissent dans de petites prairies entourées de haies. Nous les entendons bêler au milieu de la nuit.

Je joue encore parfois les interprètes, mais dans l'autre sens : je traduis un mot français en anglais pour un élève qui ne l'a pas compris. Presque tous les professeurs et deux élèves sur trois de l'école spéciale sont français. Ils se préparent à organiser la résistance à l'envahisseur dans leur pays. Parmi ces Français, les femmes sont presque aussi nombreuses que les hommes. Nigel me vante les qualités des agents féminins.

– Elles sont plus courageuses que les hommes, c'est bien connu. Elle n'ont pas peur d'y aller seules, alors que les hommes préfèrent travailler à deux ou en équipe. Elles attirent moins l'attention.

– Ça dépend. Moi, elles attirent mon attention, par exemple.

– Si par hasard vous bavardiez avec l'une d'elles, ou autre chose, n'oubliez pas que vous vous appelez Filou, maintenant.

Douze ans plus tôt, au temps où je rêvais de devenir aventurier, j'avais pratiqué la boxe et la savate, mais je n'étais pas capable d'envoyer à l'hôpital trois énormes policiers sikhs comme Zinzin le fait dans *Zinzin en Chine*. À Wanborough Manor, j'apprends le jiu jitsu et

d'autres manières exotiques de se battre. Je ressemble de plus en plus à Zinzin. Je dois savoir tuer un homme à mains nues, sans faire le moindre bruit. On nous montre comment empoigner un couteau, puis frapper un grand coup de bas en haut pour l'enfoncer sous la cage thoracique et atteindre le cœur.

Un certain "Latch" nous donne des cours de serrurerie. Peigné prétend lire le métier des gens sur leur visage.

– C'est sûrement un ancien cambrioleur. T'as vu sa tronche ?

– Il a de gros sourcils, comme Nigel, ce qui lui donne une mine patibulaire mais n'en fait pas forcément un cambrioleur. En tout cas, il porte un uniforme de sergent. Il parle bien français pour un Anglais. Les cambrioleurs anglais ne parlent pas les langues étrangères, je pense.

– Ça veut dire quoi, "Latch" ?

– Je crois que c'est le pêne dans une serrure.

– Messieurs, ce que je vais enseigner vous aujourd'hui peut sauver la vôtre vie. Regardez cette paire de menottes. Vous allez apprendre à ouvrir elle avec une épingle comme celle-ci. Vous piquerez toujours une épingle à l'intérieur le revers de votre pantalon. Si l'ennemi capture vous et trouve l'épingle, vous pourrez essayer de dire c'est le tailleur qui a oublié elle.

Il distribue des paires de menottes à tous les élèves. Nous les ouvrons avec des tournevis miniature pour voir ce qu'elles ont dans le ventre et comprendre quel petit levier vous devons soulever avec l'épingle. Nous apprenons à crocheter diverses sortes de serrures de la même manière.

Un jour, nous découvrons une dizaine de coffre-forts devant le tableau noir.

– Messieurs, vous avez je suppose vu au cinéma comment on ouvre la serrure à combinaison d'un coffre-fort. On frotte les doigts avec le papier de verre pour rendre eux plus sensitifs, on approche l'oreille près la molette, on tourne doucement en écoutant les clics… *Well,* messieurs, c'est ainsi que l'on procède au cinéma. Dans la triste réalité, on fait autrement. Ou disons je ne sais pas trouver la combinaison à l'oreille et je vais vous enseigner l'autre méthode. J'ai fait apporter les coffres les plus courants. Ces modèles sont allemands, celui-ci est américain mais répandu en Allemagne. Voici un coffre anglais, un coffre français et même un coffre russe. Ici, le matériel suédois excellent. Voyons ce coffre allemand. Notez bien la marque, Schutz & Berkel. Observez la forme bizarre de cette poignée, qui permet identifier le modèle le premier coup d'œil. Alors la graduation sur la couronne va de 0 à 99. La combinaison comporte trois nombres, par exemple 23–71–49. Pour ouvrir la porte, on tourne la molette jusqu'à graduation 23 dans le sens les aiguilles d'une montre, puis on revient à zéro et on tourne jusqu'à 71 le sens contraire, enfin on fait demi-tour et on va à 49.

Cela donne combien de combinaisons possibles ?

– Un million, monsieur.

– Ainsi dit la notice, en effet. Dans le civil, en temps de paix, ce genre de coffre est livré dans une entreprise par le démonstrateur, qui explique son fonctionnement et montre les acheteurs comment choisir une combinaison. En temps de guerre, les démonstrateurs sont partis se battre, le commandant de la base aérienne ou le sous-marin n'a pas le temps lire la notice. Par conséquent, il garde la combinaison de l'usine. Pour ce modèle, c'est 25–25–25. Notez et apprenez elle par cœur.

Nous apprenons les combinaisons d'usine de tous les coffres. Peigné est déçu.

– J'aurais préféré me raboter les doigts et écouter les clics comme au cinéma.

Notre instructeur principal, "Racine", est Français. Il me rappelle Karol le psychologue, à la différence près qu'il ne se vante pas d'avoir serré la main de Freud. J'ai cru le reconnaître plus tard parmi les ministres du général De Gaulle.

– Je vous ai distribué une liste d'adverbes. Vous voyez que "gentiment" et "férocement" s'écrivent avec un seul m, tandis que dans "méchamment" et "constamment" le m est doublé. La règle est simple : on double le m quand on forme un adverbe d'après un adjectif se terminant en "ent" ou "ant". Eh bien, quand vous enverrez des messages en morse depuis l'étranger, vous inverserez la règle. Vous écrirez "gentimment" et "méchament". De cette manière, si nous recevons un texte ne comportant pas cette erreur, nous saurons que l'ennemi a saisi le poste émetteur et rédige de faux messages à votre place.

– Les boches peuvent faire des fautes d'orthographe.

– Vous pensez bien qu'ils vérifieront tous les mots de leur message dans le dictionnaire, par peur d'être démasqués.

– Nous envoyons les messages en clair ?

– Ah, c'est une question délicate. Dans de nombreux cas, c'est préférable. Un expert bien équipé arrive à localiser un émetteur en une demi-heure. Si vous codez et décodez, vous allongez le temps d'émission et vous risquez d'être repéré. Quelqu'un d'autre vous donnera un cours détaillé sur le cryptage. Il existe différentes méthodes, plus ou moins sûres. Moi, je suis chargé de vous enseigner les précautions à prendre de manière générale. Par exemple, vous devez saboter une voie ferrée. Vous convenez avec l'artificier que vous lui indiquerez le jour et l'heure à l'aide d'une recette de cuisine en multipliant les chiffres par deux. "Laissez tremper dix livres de fèves pendant six heures" signifie le 5 février à trois heures du matin. Vous confiez la recette à une messagère. Alors que se passe-t-il si l'ennemi la capture et l'interroge ? Elle peut dire : "Nous en sommes réduits à manger des fèves, avec le rationnement, mais j'emporte la recette parce que je n'ai jamais fait cuire des fèves." Ce qui

est essentiel, c'est qu'elle ne doit pas savoir ce que signifie la recette. J'ai parlé de messagère parce que c'est un bon rôle pour une femme.

– Il n'y a pas d'artificière ?

– Pourquoi pas ? En tout cas, si un homme seul se déplace pour porter des messages, la police aura peut-être envie de lui demander ses papiers. Qui est-il ? Les hommes sont partis à la guerre et sont prisonniers dans des camps en Allemagne. Que fait-il sur la route, ou dans le train ? Pourquoi n'est-il pas au travail ? Les femmes ne sont pas parties en Allemagne et ne travaillent pas. Une femme va voir sa vieille mère. Ou bien son enfant est malade. Même après le couvre-feu, elle peut dire qu'elle est sortie chercher un médecin. Retenez bien ceci : si une patrouille allemande vous contrôle, dites que votre enfant a la varicelle. Ils ont très peur des maladies contagieuses.

– Comment dit-on varicelle en allemand ?

– *Windpocken*. Il faut déjà parler un peu allemand pour utiliser ce mot, sinon cela fera bizarre. *Ziegenpeter*, c'est bien aussi : les oreillons. Les messieurs craignent ça comme la peste ! *Keuchhusten*, c'est la coqueluche. Homme ou femme, si vous voulez échapper à une fouille, vous pouvez tenter de vous mordre l'intérieur de la lèvre pour cracher un peu de sang. Ils ne fouilleront jamais un tuberculeux. On m'a parlé d'un bon moyen d'échapper à un contrôle, mais ça ne marche pas à tous les coups. Vous entrez dans un autocar, vous avez un bâton de dynamite dans votre poche, vous voyez un Allemand assis tout seul. Personne ne veut s'asseoir à côté de lui. Que faites-vous ?

– Je pourrais m'asseoir à côté de lui et le faire sauter, mais vous avez parlé d'échapper à un contrôle.

– Surtout, ne ressortez pas de l'autocar en courant ! Il vaut mieux prendre le siège libre et engager la conversation, en espérant qu'il parle un peu français. Vous apprendrez quelques bribes d'allemand ici, mais je doute que cela suffise pour bavarder. Si une patrouille de police contrôle l'autocar, elle laissera l'Allemand tranquille et vous avec. Disons que vous pouvez l'espérer. Je vais maintenant vous distribuer un polycopié qui détaille les méthodes du Sinn Fein, une organisation clandestine irlandaise. Nos amis anglais nous l'ont donné et nous l'avons traduit. Les principaux points à retenir, c'est qu'un bon réseau clandestin est constitué de cellules de trois personnes. Chaque membre de la cellule connaît ses deux partenaires. Le chef de cellule connaît aussi un supérieur qui lui donne des ordres. Vous devez éviter tout contact avec quelqu'un de votre famille, avec vos amis, avec des anciens collègues. La cellule se réunit dans une rue animée, ou sur un marché. Si vous vous voyez dans un café et que la police le boucle, vous êtes coincés. Pour les personnes qui opéreront à Paris, promenez-vous et trouvez, dans chaque quartier, des immeubles qui possèdent deux entrées, de préférence

donnant sur deux rues différentes. Souvent, les restaurants des grands hôtels ont leur propre entrée sur la rue. Une porte dans le fond du restaurant donne accès à l'hôtel. Vous pouvez donc entrer par le restaurant et ressortir par l'hôtel.

Après les méthodes du Sinn Fein, nous apprenons certains procédés secrets des Iroquois. Enfin, c'est ce que prétend notre professeur, un Québécois surnommé "Trappeur".

– Ils savaient imiter les cris de toutes les bêtes. Ils s'accordaient à l'avance : "Aujourd'hui, nous ferons la chouette." Regardez, comme ceci… Vous pincez votre nez et vous faites résonner vos sinus. Je vous ai apporté des accessoires. Cette petite crécelle imite le crapaud. Ne la secouez point de façon trop régulière. Là, en coupant et en entaillant un roseau, vous fabriquez un chalumeau et vous gazouillez comme une fauvette ou une passerinette.

– Nous serons peut-être parachutés dans une région où il n'y a pas de fauvettes.

– C'est bien observé, jeune homme. Dites-vous que si vous ne connaissez pas les oiseaux de la région, les patrouilles allemandes ne les connaissent sans doute pas non plus. Vous n'avez qu'à faire le corbeau. Ces bêtes-là sont partout.

Il coasse de manière très convaincante (et amusante) en se raclant la gorge. Nous apprenons aussi comment coincer un aiguillage avec un boulon, comment couper un circuit télégraphique avec une punaise, etc. Plusieurs élèves, qui n'ont jamais lu de roman d'espionnage et ne vont pas au cinéma, ignoraient qu'ils devaient glisser quelques morceaux de sucre dans le réservoir des automobiles susceptibles de les poursuivre.

Peigné (que je dois appeler Laté) et moi, nous restons un mois à Wanborough Manor. Ensuite, nous apprenons à sauter en parachute près de Manchester, à Ringway. Ce stage dure seulement quinze jours. Peigné a passé des milliers d'heures dans les nuages, mais il a toujours peur au moment de sauter.

– Plonger dans le vide, moi, mon pote, ça me fout les chocottes.

– Les chocottes ? En Belgique, nous disons que nous avons les pépètes. Si c'était vraiment le vide, tu aurais de quoi perdre tes légumes, une autre façon de dire chez nous. En vérité, tu plonges dans l'air. Ton parachute flotte comme un nénuphar sur un lac. L'air le soutient de la même manière qu'il porte l'avion. C'est tout de même merveilleux de valser dans le ciel comme une plume.

– Tu trouveras ça moins merveilleux quand les fridolins te prendront pour cible.

Nous passons le premier trimestre de l'année 1941 à Arisaig, sur la côte occidentale de l'Écosse. Je retrouve les paysages sauvages et un peu inquiétants qu'Erdé a dépeints dans *Zinzin en Écosse*. Le jour ne se lève qu'à moitié. Des nuages couleur d'ardoise crachent parfois quelques flocons tristes. Nous habitons dans une grande bâtisse, Inverailort House, au

sommet d'une colline surplombant un fjord ou bras de mer appelé Loch nan Ceall. Vue d'en haut, l'eau ressemble à du café. C'est là que l'on entraîne les commandos chargés de s'infiltrer derrière les lignes ennemies. Nous passons nos journées à courir, ramper, sauter, skier, nager en combinaison de caoutchouc. Peigné se plaint.

– Je suis trop vieux pour tout ça, moi.

– Mais non. Tu es juste rouillé. Regarde le bonhomme, là-bas, il est plus vieux que toi.

– Hé, attends-moi quand même. Tu verras quand tu auras mon âge. Je parie que tu n'as pas encore trente ans, Filou.

– Je les aurai l'année prochaine. Ce n'est pas une question d'âge : je roule à vélo ou je nage au moins une heure par jour pour rester en forme. Je découvre que j'aurais dû aussi courir, remarque.

Nos instructeurs insistent sur la course à pied, en particulier sur les courses longues. Vers le vingtième kilomètre, des parties du corps qui n'ont pas l'habitude de se fatiguer commencent à se plaindre. On a mal à l'épaule, soudain, ou au talon. J'apprends à reconnaître et à ignorer ces douleurs. Au trentième kilomètre, le corps se prétend épuisé et demande grâce. Il faut refuser de lui céder, car il possède des réserves d'énergie immenses. On peut à la rigueur s'arrêter et marcher pendant quelques minutes.

Peigné ne trouve pas chaussure à son pied.

– Merde, je sens que j'ai encore une ampoule.

– Colle vite du sparadrap dessus, comme il a dit.

– J'en ai plein le dos. Ils veulent que nous courions le marathon des jeux olympiques ?

– Tu sabotes une usine d'armement, ensuite tu galopes toute la nuit dans la campagne. Au matin, tu as parcouru cinquante kilomètres, tu es sorti du périmètre dans lequel ils font des recherches. Ça fait partie du métier.

La région ne manque pas de falaises et de rochers. Un guide de Chamonix nous enseigne l'escalade.

– Vous m'avez vu monter. Mes doigts trouvent les prises tout seuls, mon pied sait sur quel rebord il peut tenir. Il faut des années de pratique pour acquérir ce genre de réflexes, pour que la grimpe devienne instinctive. Vous aurez juste le temps d'apprendre des rudiments. Vous ne pourrez pas escalader un à-pic, mais vous vous déplacerez plus facilement en montagne. Vous vous souviendrez aussi de vos leçons si vous avez à monter sur la façade d'un immeuble. Il y a au moins une chose que l'on apprend vite et que l'on n'oublie jamais, c'est la descente en rappel.

– Eh, la corde est trop mince !

– J'ai déjà descendu un âne avec cette corde-là, alors ça ira bien pour vous.

Un pas de tir se cache dans la lande derrière une clôture de fils de fer barbelés. J'ai tiré au pistolet jadis. À Arisaig, j'apprends à tirer aussi au fusil, à la mitraillette, à la mitrailleuse. Peigné met toutes ses balles de fusil dans la cible.

– J'ai fait mon service il y a vingt ans tout juste. C'est comme la descente en rappel, ça ne s'oublie pas. Le pistolet était réservé aux officiers. Tu te débrouilles bien, toi.

– J'ai été réformé, mais j'ai fréquenté un club de tir.

– Nous n'avions pas ces armes automatiques qui tirent dans tous les sens. Ça me fout les foies, ces machins-là. Comment disais-tu ? Les pépètes.

– Je pense qu'on arrive à les contrôler au bout d'un moment. C'est comme pour piloter une automobile ou un avion. Pendant les premières semaines, on a des gestes trop brusques.

Nigel passe une semaine en Écosse. Nous nous moquons de lui parce qu'il s'essouffle quand il court avec nous.

– J'aimerais vous y voir. Ces saloperies de sirènes me réveillent toutes les nuits. Je dors tout habillé. Je descends les escaliers en courant, au risque de me rompre les os, et je file dans le métro. Les radars marchent bien, les boches ont beaucoup de pertes. Ils sont tellement furieux qu'ils ont bombardé la cathédrale Saint-Paul.

– Au moins, ici, vous pouvez dormir. Ça vous fait des vacances.

– Avez-vous déjà suivi les cours techniques d'armement ?

– C'est la semaine prochaine.

– Profitez bien de ces cours. Savoir tirer avec une mitrailleuse, ce n'est pas inutile. Savoir saboter une mitrailleuse de manière que l'ennemi ne comprenne pas pourquoi elle ne tire plus, ça c'est important.

Le sergent armurier qui donne ces cours apporte en classe plusieurs dizaines d'armes de tous calibres et de tous pays.

– Pour chaque arme, *gentlemen*, vous devez apprendre trois choses. Premièrement, comment l'utiliser, et d'abord comment débloquer le cran de sûreté. Supposons que vous arriviez à arracher le pistolet P 38 d'un SS qui vient de vous arrêter. Vous n'allez pas chercher le cran de sûreté pendant une heure. Vous devez le trouver et le débloquer en une fraction de seconde. Deuxièmement, comment la démonter. Pour la saboter en décrochant un ressort, par exemple, ou pour la remettre en marche si elle s'est enrayée. Troisièmement, comment la remonter. Si vous l'avez sabotée, vous devez la remonter sans que personne ne puisse soupçonner qu'elle a été démontée et sabotée.

– Hé, un Lebel ! Regarde, Filou, j'avais le même quand j'ai fait mon service en 1920. Ça existe toujours, ces machins ?

Je traduis la question de Peigné. Le sergent hausse les épaules.

– Vous en trouverez beaucoup en France. Les armes de la grande guerre sont encore très répandues. C'est pourquoi je vous ai apporté aussi le fusil Lee-Enfield Mark III et, bien sûr, le Mauser G98. Ce fusil russe Mosin-Nagant présente une particularité : il a été fabriqué en Amérique par Remington. Vous voyez, le bois est du noyer et non du bouleau comme dans le modèle russe. Pendant la grande guerre, l'industrie russe n'arrivait pas à produire des armes en quantité suffisante, alors ils en ont fait fabriquer des milliers par des entreprises américaines. Ici, le MAS 36 qui remplace le Lebel dans l'armée française. Vous remarquez sans doute quelque chose. Non ? Personne ? Où est le cran de sûreté ?

– Ils l'ont caché.

– Ce fusil n'a pas de cran de sûreté. Le chargeur doit être vide pour le transport. De ce côté, j'ai mis les fusils semi-automatiques, que l'on arme seulement une fois, avant le premier coup. Voici une belle arme, le ZH29 tchèque. Un peu fragile. Ils ont arrêté de le produire quand les Allemands sont arrivés. Ce demi cylindre côtelé sert à refroidir le canon. Ici, le Tokarev SVT 38 soviétique. Un fusil formidable. C'est une arme raffinée, qui rend les troupes d'élite russes redoutables. On dit que les moujiks de l'infanterie préfèrent le Mosin, qui est plus simple. Sur cette table, j'ai posé des pistolets. Voici le Walther P 38 allemand. Semi-automatique. Le cran de sûreté ici à gauche. Le meilleur pistolet actuel, à mon avis… Voyez ce pistolet. Il a joué un rôle essentiel dans l'histoire du monde.

– Je le connais. C'est un Browning belge semi-automatique. Je suis belge moi-même, mais j'ignore quel rôle il a joué.

– Il a tué l'archiduc Franz-Ferdinand à Sarajevo, ce qui a déclenché la grande guerre. Je continue ce petit tour d'horizon par les pistolets mitrailleurs. C'est le nom que ces armes portent dans l'armée. Étant civils, vous pouvez les appeler "mitraillettes" si vous voulez. Voici le modèle que vous devrez connaître sur le bout des doigts : le MP 38 allemand, surnommé "schmeisser". Il était destiné à l'origine aux parachutistes, mais il fonctionne si bien que de nombreuses troupes l'ont adopté. Si vous tirez un jour avec, faites attention : cette partie s'échauffe et on se brûle facilement la main. Ici, vous reconnaissez le pistolet mitrailleur avec lequel vous vous entraînez. C'est le Sten, fabriqué par Enfield. Il vient d'être adopté par l'armée anglaise. Laid, mais très efficace. Pour le plaisir, je vous ai apporté un "Tommy gun", l'arme favorite des gangsters de Chicago, c'est-à-dire une mitraillette Thompson à chargeur cylindrique. Tous ces pistolets mitrailleurs ont une portée très faible, mais le Tommy Gun est le moins précis de tous. Enfin les mitrailleuses. Quelle est la meilleure mitrailleuse du monde ?

– L'allemande ?

– Celle-ci, la MG-34 ? Ah, c'est une belle arme. Très ingénieuse et versatile. Ici, nous

avons la version pour l'infanterie, mais on peut aussi la monter sur un véhicule ou un char. Elle ne vaut tout de même pas la mitrailleuse avec laquelle vous tirez, la Bren. Oh, je ne la vante pas par orgueil britannique : elle a été conçue par une société tchèque dont Enfield a racheté la licence… Bien. Demain, je vous apporterai des grenades et des mines. Et puis nous étudierons ces armes une par une.

Nous passons des semaines à désosser les pistolets et les fusils. Peigné se régale.

– Le petit piston qui comprime l'air pour réarmer ensuite le fusil, c'est drôlement malin. Ça complique, évidemment. Un peu de poussière et ça s'enraye. Il faut démonter et vérifier tous les jours. Tandis que notre bon vieux Lebel, la boue des tranchées ne lui faisait pas peur.

– Ouais. Je n'arrive pas à m'habituer à l'odeur.

– Quelle odeur ?

– Celle des armes. Enfin, c'est l'odeur de la graisse, je suppose. Je me lave les mains pendant un quart d'heure, mais l'odeur ne s'en va pas.

– Quand t'as vu les gangsters de Chicago, ils avaient des mitraillettes Thompson ?

– Je ne sais même pas si j'ai vu des vrais gangsters. En tout cas, ils n'étaient pas armés. J'ai vu des Indiens en Amazonie qui avaient des sarbacanes et qui tiraient des flèches empoisonnées au curare. Nous devrions apprendre à faire ça. Pour abattre une sentinelle sans bruit, c'est idéal.

Nous étudions les explosifs, les détonateurs, les mécanismes d'horlogerie. Nous lançons parfois un bâton de dynamite dans un fjord tranquille pour attraper des saumons.

Nous revenons en Angleterre, près d'Oxford, dans un grand manoir bâti au XVIème siècle sur l'emplacement d'une ancienne abbaye cistercienne. La ville la plus proche s'appelle Thame et le manoir Thame Park. Nigel nous promet que l'école est bientôt finie.

– Vous devez apprendre comment utiliser et réparer un poste émetteur-récepteur. Ensuite, vous pourrez partir en mission. Je ne vais pas vous envoyer derrière les lignes si vous ne savez pas communiquer ce que vous y découvrez.

On n'envoie pas les femmes démonter des mitrailleuses en Écosse, mais elles sont nombreuses à Thame Park. De nouveau, les professeurs donnent leurs cours en français. Je n'y comprends pourtant rien du tout. Ça parle d'équations de Maxwell, d'ondes électromagnétiques, de loi d'Ohm, de modulation d'amplitude. Peigné ne comprend pas non plus les cours, mais se réjouit de manier le fer à souder.

– Sur la ligne, mon pote, je réparais toutes les radios dans les zincs.

– Tu as une demi-heure pour déployer vingt mètres d'antenne, envoyer ton message et replier ton antenne. Ensuite, tu cours cinquante kilomètres avec ta mallette pour être ailleurs au petit matin. Si les gendarmes te contrôlent, tu dois dire que tu es ingénieur du son et que tu

transportes un appareil à synchroniser les films. Je me demande si c'est comme ça que nous gagnerons la guerre.

Je doute parfois de la pertinence de toute cette entreprise. Je trouve une personne à qui parler : Nelly, une jeune femme française avec laquelle je me promène volontiers dans la campagne.

– Ce qui me trouble le plus, tu vois, c'est que j'ai l'impression d'être revenu chez les scouts.

– Je crois que toutes les femmes qui sont ici te diraient la même chose que moi, Filou. Pour nous, la guerre ressemble à une bagarre de gamins dans la cour de récréation. Hitler veut casser la figure à tout le monde. Tu l'imagines, qui serre les poings et roule les mécaniques : "Y'a quelqu'un qu'est pas content ?" Alors Churchill : "Tu me fais pas peur, espèce de boche à la noix !" Les Anglais préparent leurs lance-pierres.

– Ce n'est pas seulement que je me trouve un peu bête de m'amuser comme un gosse à mon âge, mais c'est aussi que l'innocent paradis de mes souvenirs d'enfance m'apparaît sous un autre jour. Les joyeux jeux de piste des scouts servaient en vérité à former un futur soldat.

– Regarde ces petites maisons, comme elles sont belles, avec leurs colombages.

– Newton les a peut-être vues. Euh, non, il n'enseignait pas à Oxford, mais plutôt à Cambridge.

– Eh bien, ces matamores de cour de récréation sont prêts à les écraser sous les bombes et à tuer leurs habitants. Les femmes s'occupent de la vie. Elles portent les enfants dans leur ventre, les mettent au monde, les nourrissent, leur tricotent des vêtements, les soignent quand ils sont malades. Tout ça pour que les hommes jouent à la guerre et les tuent.

– Tu t'apprêtes quand même à te battre contre les Allemands.

– Je vais tenter de sauver des vies.

Nous nous tenons pas la main. Le jour où je tente de l'embrasser, elle pose deux doigts sur mes lèvres et hoche la tête. Elle ne peut penser à l'amour tant que les enfants meurent. Une sorte d'effarement dilate son regard. Sa peau laiteuse, presque diaphane, a laissé échapper son âme, qui est déjà partie en France. Je devine ce qu'elle n'a pas besoin de me dire : si nous nous aimons et si l'un de nous survit, la disparition de l'autre lui brisera le cœur.

Nigel vient souvent nous voir. Nous entendons d'autant mieux le ronflement de sa moto que les simples mortels se déplacent plutôt à vélo, en raison du rationnement de l'essence.

– J'ai mis tout juste une heure. C'est commode, ces routes sans le moindre encombrement.

– Vous avez meilleure mine. Il paraît qu'ils ne bombardent plus.

– Tout ce qu'ils y gagnaient, c'était de perdre des avions. Les Londoniens se réveillent encore en sueur au milieu de la nuit, mais ils peuvent se rendormir. Les bombardiers sont

partis à l'est. Ils préparent l'attaque de l'Union Soviétique.

– Vraiment ? Leurs alliés ?

– Nous avons déchiffré des messages concordants. Nous connaissons la date : vers le 20 juin. Rommel, parti en Libye pour sauver les Italiens, nous a écrasés à Tobrouk. En trois semaines, ils ont pris Belgrade et nous ont chassés de Grèce. Ils ont les mains libres.

– Dites, Nigel, je me mêle peut-être de ce qui ne me regarde pas… Avons-nous prévenu les Russes ?

– Cela ne me regarde pas non plus. En tous cas, personne ne m'a demandé mon avis. Vous savez, Churchill ne les aime pas. Il considère Hitler et Staline comme deux gangsters. Il ressemble à un chef de la police qui se réjouit de la guerre des gangs. Staline ne nous croirait pas, de toute façon. Il penserait que nous voulons susciter la zizanie dans sa belle alliance.

– Qu'il nous croie ou non, ce serait au moins conforme à la morale.

– Je vais vous dire une chose étrange. Selon des informateurs sûrs que nous avons là-bas, des espions russes installés en Allemagne ou en Pologne ont tenté d'avertir Staline. Des garde-frontière ont observé des préparatifs. Il refuse de les croire. Tant pis pour lui.

– "Comment mon cher Adolf pourrait-il m'attaquer ? C'est mon meilleur copain !" J'ai eu une discussion l'autre jour avec une jeune femme française. Elle pense que ces querelles entre chefs d'État ressemblent à des rivalités de cour de récréation. Au lieu de se battre à coups de poing, ils envoient des chars et des bombardiers. J'avais lancé notre conversation en remarquant que j'avais parfois l'impression d'être revenu chez les scouts.

– Ce n'est pas une mauvaise comparaison. Le scoutisme constitue une belle invention anglaise. Certains penseurs, philosophes et autres pacifistes, je ne dis pas cela pour votre amie, Faïloo, voient volontiers la guerre comme un grand jeu. Les deux camps seraient équivalents. Les bleus d'un côté, les rouges de l'autre, ou l'inverse. C'était peut-être vrai pour la guerre du Péloponnèse ou la guerre de cent ans, je ne sais pas. Je crois que la guerre actuelle est différente. Nous défendons un bien que nous avons mis longtemps à acquérir : la liberté. Je vais vous dire ce qui nous distingue de l'ennemi. Ils se croient supérieurs par le seul fait qu'ils sont allemands ou "aryens". Je ne me sens pas supérieur en tant qu'Anglais. La force des Anglais, au contraire, c'est qu'ils se savent faibles. Nous avons eu la chance d'avoir un bon professeur : Shakespeare. S'il était mort en bas âge, l'Angleterre ne brillerait pas autant au firmament des nations. Il nous a montré que les mots nous permettent de nous voir tels que nous sommes : de pauvres animaux, tous semblables, tous capables de nous conduire en brutes ou en héros. Les Français ont eu un bon professeur aussi, c'est Montaigne, qui connaissait la faiblesse et la force de l'être humain. Je sais bien que tous nos bricolages, nos champions de mots croisés qui décryptent des codes secrets, nos ondes inspirées par les

chauve-souris, nos épingles à ouvrir les menottes, peuvent paraître dérisoires. Nous vaincrons pourtant les dictatures, j'en suis convaincu. Notre courage, né de l'amour de la liberté, est lucide et authentique. Le leur, stupide et brutal, façonné par un long conditionnement, dépend de l'aura du chef. Il s'effondre le jour où le chef cesse de remporter des victoires.

– Les Chinois disent que l'empereur perd le mandat du ciel. J'ai trouvé la même notion chez les Indiens du Brésil.

– Il croit qu'il peut vaincre l'Union Soviétique en raison de la supériorité supposée du nazisme sur le communisme. Retenez ce que je dis, Faïloo : le communisme ne terrassera pas le nazisme, mais le courage de chaque moujik enrayera la grosse machine allemande

L'Allemagne attaque l'Union Soviétique le 22 juin 1941. Karol, le psychologue tchèque, qui s'appelle maintenant *Surveyor*, est arrivé à Thame Park quelques semaines plus tôt.

– Vous souvenez ce que j'ai dit sur les Allemands ? Le désir d'attaquer monte en eux comme la sève. Après quelques mois tranquilles, de nouveau le désir tourmente eux. Hitler veut baiser le monde entier, pardonnez l'expression. L'Angleterre résiste avec féroce comme la mère qui protège ses petits. Mère Russie se défendra comme l'ourse furieuse. L'Allemand affolé par sa libido oublie considérer les conséquences. Beaucoup de chance en France, quand la colonne de chars avait foncé trop vite, aurait pu tout perdre. Tôt ou tard, commettra l'erreur fatale.

14 Au large d'Alexandrie

Des agents s'embarquent ou s'envolent pour la France deux fois par mois. Nelly est partie depuis longtemps. Nigel a sans doute prévu une autre sorte de mission pour Peigné et moi. Pour l'instant, je reste à Thame Park comme professeur de morse. Peigné enseigne l'usage et l'anatomie du poste émetteur récepteur, qu'il connaît mieux que les professeurs titulaires.

Le 10 décembre 1941, Hitler déclare la guerre à l'Amérique. Il donne un coup de main à son allié japonais, qui a attaqué Pearl Harbor trois jours plus tôt. Quoi de plus naturel ? Tout de même, cela paraît confirmer l'hypothèse psychanalytique de Karol. Il désire dominer le monde entier.

Quelques jours plus tard, Nigel vient nous chercher en automobile pour nous emmener à Londres. L'entrée en guerre des États-Unis le met de bonne humeur.

– Maintenant que Roosevelt doit se défendre, tout va changer.

– L'Allemagne s'attaque à forte partie.

– Bah, ils sont déjà en train de se casser les dents sur la Russie. Ils sont foutus. De toute façon, ils n'affronteront pas vraiment l'Amérique. Les batailles auront lieu dans le Pacifique. Non, la bonne nouvelle, c'est que les Américains vont enfin voter un budget de guerre et prendre au sérieux l'histoire de la bombe à l'uranium.

– Je l'avais oubliée, celle-là. Vous n'en parliez plus jamais.

– D'après ce que nous savons, les Allemands en sont encore à des études théoriques. Pour passer à la réalisation, il faut construire des usines, investir des sommes mirifiques. Cela risque de prendre dix ans. Ils espèrent avoir gagné la guerre bien avant. Ils n'ont donc pas vraiment besoin de cette bombe.

– Quand ils commenceront à perdre la guerre, ils vont changer d'avis, c'est ça ?

– Si, comme je le pense, ils butent sur l'obstacle russe, ils verront peut-être la super bombe comme l'arme qui peut les remettre en selle. Ils ont déjà l'uranium. Ils ont mis la main en Norvège sur l'usine de Vermork, la seule qui fabrique de l'eau lourde en Europe. C'est un ingrédient essentiel pour je ne sais quelle étape du processus qui aboutit à la bombe. Il leur manque les millions de gallons de pétrole nécessaires pour faire tourner les usines, mais ils comptent conquérir bientôt les grands champs de pétrole de la mer Caspienne.

– Qu'est-il arrivé à l'uranium du Congo belge ? Nos amis Mike et Danube enseignent-ils toujours le sport et l'anglais dans la mission ?

– Mike et Danube ont rejoint les gaullistes de Brazzaville. Les Allemands ont tout de

même saisi un stock important d'uranium du Congo que les Belges conservaient près de Bruxelles. Il en reste là-bas et nous allons l'extraire. Des savants anglais, aidés par des savants allemands réfugiés, ont avancé ici sur le plan théorique. La réalisation ne peut se faire qu'en Amérique. Il y a déjà deux ans, Roosevelt a promis à Einstein qu'il lancerait le projet. Une mission d'études anglaise est allée là-bas récemment. Nos gars étaient sidérés… Les Yankees se sont contentés de réaliser quelques vagues expériences. Ils sont moins avancés que nous !

Nigel range l'automobile devant le 64, Baker street. C'est une petite maison bourgeoise comme on en trouve des milliers à Londres. Une grande carte d'Europe couvre tout un mur du salon. Des épingles montrent les positions allemandes en Union Soviétique. Hitler a lancé son offensive trop tard, comme Napoléon. L'hiver a gelé la guerre-éclair et dressé autour de Moscou des murailles de neige infranchissables. L'état-major n'a pas prévu que la Wehrmacht devrait hiberner. Il faut envoyer d'Allemagne des dizaines de milliers d'hommes et de véhicules pour remplacer ceux qui succombent au froid. Dans le sud, les troupes ont dépassé Odessa, mais se trouvent encore loin de Bakou et de son pétrole.

Nigel occupe une pièce minuscule. Il sort une feuille de papier d'un tiroir.

– Vous vous demandez sans doute pourquoi je suis allé vous chercher.

– Nous brûlons de curiosité.

– Regardez ce message. Il vient d'Allemagne. Nous avons quelques agents au cœur même du système nazi. Des gens très braves.

– Je veux bien le croire.

Le message se compose d'une phrase très courte et d'une signature codée : "Ils parlent d'un M4 – ZWRG."

– Vous comprenez ce que cela signifie ?

– À Bletchley Park, nous avons étudié la machine Enigma M3. Un nouveau modèle ?

– Quand ils mettront la nouvelle machine en service, nous ne pourrons plus décrypter les messages. Dans trois mois, peut-être. À ce moment-là, nous devrons trouver une machine, des carnet de clés initiales, des cahiers d'abréviations météo. Où trouverons-nous ça ?

– Une certaine brune aux yeux verts, à l'ambassade d'Allemagne à Caracas.

– Je n'aurais pas dû vous parler d'elle, Faïloo. Le sous-marin U-33, ça vous dit quelque chose ?

– Coulé il y a deux ans en Écosse.

– En mai dernier, nous avons réussi à prendre un navire météo, le München. Et puis, deux jours plus tard, le sous-marin U-110 près de l'Islande. Nous y avons trouvé des carnets de clés et d'abréviations qui nous ont permis de faire d'énormes progrès. C'est secret : n'en parlez à personne. Nous avons des avions qui emportent des radars, maintenant. Ils repèrent les sous-

marins à trente kilomètres.

– Sous l'eau ?

– Les sous-marins voguent presque tout le temps en surface. Leurs moteurs diesel ont besoin d'air. Ils plongent à l'approche d'un convoi qu'ils veulent torpiller, mais ils avancent alors avec des moteurs électriques dont l'autonomie ne dépasse guère une heure. Les Américains nous ont beaucoup aidés pour les radars. Ils se sont montrés moins paresseux que pour la bombe atomique.

– C'est une arme défensive. Ils ont envie de protéger leurs côtes.

– Avant de monter au ciel avec des patrouilles aériennes, vous devez apprendre à quoi ressemble l'intérieur d'un U-boot. Le plus simple, c'est d'en construire un. J'ai préparé ces plans pour vous.

– Nous allons construire un sous-marin ?

– Pas tout seuls, rassurez-vous. J'ai engagé un charpentier pour vous donner un coup de main !

Nous habitons, ou plutôt campons, sur notre lieu de travail : une usine abandonnée, à moitié détruite par les bombardements, qui s'élève au bord de la Tamise en aval de Londres. Un fouillis de planches, poutrelles, équerres, boulons, couvre le sol. Tout ce dont nous avons besoin pour fabriquer notre faux sous-marin. Sykes, le charpentier, a apporté des outils.

– Regarde, Laté, nous entrerons par le kiosque, mais nous allons construire d'abord la salle du compresseur d'air, qui se trouve juste dessous.

– Plutôt que de commencer par le commencement ?

– Si nous construisons le kiosque en premier, nous devrons le hisser ensuite au-dessus de la salle du compresseur. Il est plus logique de construire le premier étage, puis d'y ajouter le second. Pourriez-vous fabriquer une petite échelle verticale, Mr. Sykes ?

– Je crois que j'en ai vu une quelque part, monsieur.

– Toutes ces planches… Ils construisaient des bateaux, dans cette usine, non ?

– Des bateaux à voile, monsieur. Des yachts pour les gens très riches.

– Nous n'avons pas besoin de monter le quatrième mur de la salle. Nous pouvons nous contenter de la paroi du compresseur.

– Tu veux construire un faux compresseur ?

– Il prend presque toute la place dans la salle. Quand nous descendrons, peut-être dans le noir, nous devrons nous glisser entre le compresseur et l'autre paroi. Nous devons simuler l'espace, je veux dire le manque d'espace, de manière réaliste.

– Les gens respirent de l'air comprimé ?

– Mais non. On envoie l'air comprimé dans les ballasts pour les vider de leur eau quand on

veut remonter. Il sert aussi à lancer les torpilles.

– Tu vas construire des faux moteurs dans la salle des machines ?

– Ça vaut mieux. En principe, nous n'avons pas besoin d'aller à l'arrière, mais on ne sait jamais. Il y a moins de cinquante centimètres entre le moteur diesel et la coque. Le moteur électrique est plus petit, mais les batteries prennent beaucoup de place. Nous devons pouvoir courir partout. Nous filerons d'abord vers l'avant. J'irai dans la cabine du capitaine, ici. Ce petit carré à côté du lit est sans doute un minuscule bureau, peut-être un coffre-fort.

– N'oublie pas : 25–25–25.

– La cabine des officiers ne nous intéresse pas, la cuisine non plus.

– J'ai déjà vu des petites cuisines à Paname, mais ça c'est le record. Personne ne risque d'y entrer quand le cuistot y est !

– Toi, tu iras là, dans le local de l'opérateur radio. Devant, c'est la salle des torpilles. Nous n'avons pas besoin de la construire, je pense. Elle sert aussi de dortoir pour les hommes d'équipage.

– Ils entassent combien de sardines, dans cette boîte de conserve ?

– Quarante-cinq.

Le travail de construction grave le plan dans notre mémoire. Nous nous exerçons à parcourir notre maquette en courant dans l'obscurité la plus complète.

– Dis, Filou, tu sais pourquoi Nigel nous a choisis pour ce boulot ?

– Parce que nous sommes aussi débrouillards que les Pieds Nickelés.

– Non, mon pote, je vais te dire pourquoi : parce que nous sommes petits tous les deux. Si nous étions plus grands ou plus gros, nous ne pourrions pas entrer dans ce truc.

Au début du mois de février 1942, Nigel nous annonce notre prochain départ en mission.

– Ça y est. Depuis une semaine, nous n'arrivons plus à décrypter les messages allemands. Ils ont sans doute ajouté un quatrième rotor.

– Sous la carrosserie. Nous y avions pensé.

– Je vous envoie à Portsmouth. Je vous prête à la FAA. Vous volerez sur des Short Sunderland, des hydravions qui repèrent et bombardent les sous-marins.

– La FAA ?

– *Fleet Air Arm*, l'aéronavale.

– Nous devenons militaires ?

– Pour quelques mois.

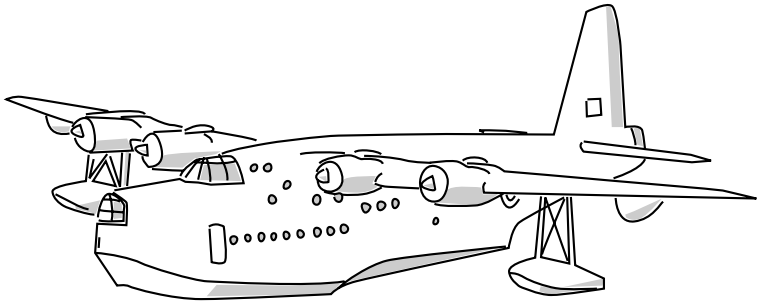
À Portsmouth, au moment où je revêts mon uniforme, je pense à Erdé. Il a parié mille francs que je m'engagerais un jour dans l'armée.

Peigné apprécie le Short Sunderland en connaisseur.

– Il est presque aussi laid que le Farman 220 sur lequel nous avons volé ensemble.

– C'est ce que tu appelles un hydravion à coque, non ? Qui se pose sur le ventre. Tu pourrais plutôt le comparer au Laté 300 de Mermoz. Tu m'as dit que ces avions volent mal, une histoire de traînée ou je ne sais quoi.

– En tout cas, ils ne mettent plus de moteurs arrière comme sur le Laté 300. Tu as vu tous les hublots ? C'est un avion de ligne transformé en bombardier.



Nous nous envolons un jour sur trois pour une patrouille de douze heures au-dessus de l'Atlantique. L'équipage compte dix personnes. Peigné est aide mécanicien, moi second opérateur radar. Nous connaissons le premier opérateur, Boyd, qui a étudié le radar à Great Malvern en même temps que nous. Il y a deux mitrailleurs : un à l'avant, un à l'arrière. Le récepteur radar se trouve derrière le poste de pilotage. Le commandant de bord m'appelle pour tromper son ennui.

– Sœur Anne, sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?

– Je ne vois que l'écran qui verdoie et le faisceau qui balayoie…

Je traduis de manière approximative, mais le sens y est : le balayage du faisceau sur mon oscilloscope ne révèle pas l'ombre d'un écho. Nous passons des semaines à tourner au-dessus du golfe de Gascogne sans repérer le moindre U-boot. Le commandant regrette le bon vieux temps.

– Il y a encore trois mois, avant chaque mission, on nous donnait des listes de sous-marins et de navires ravitailleurs avec les trajets prévus. Ça marchait à tous les coups ou presque. Au moins, personne ne nous tire plus dessus.

– Les sous-marins vous tirent dessus ?

– Plutôt les navires chargés de ravitailler les sous-marins. Ils ne peuvent pas nous échapper en plongeant.

– Vous avez l'avantage de la vitesse. Vous pouvez les surprendre en arrivant au ras de l'eau.

– Je vais vous dire ce qui se passe. Vous envoyez un signal très puissant. Pour lire le faible

écho qui revient, vous avez besoin d'un système de réception très précis. Le signal, lui, est si intense qu'ils le décèlent avec un récepteur grossier appelé Metox. Nous sommes à trente kilomètres, l'ennemi sait que nous arrivons dans six minutes et nous attend de pied ferme. Ça ira mieux avec les radars à micro-ondes que les Américains nous ont promis. Boyd m'a parlé d'un nouveau truc.

– Ah oui, c'est encore une invention des Américains. J'ai étudié le radar il y a dix-huit mois, mais ils l'ont tellement perfectionné que je le reconnais à peine. Si je repère un navire ennemi, j'abaisse cette manette et la puissance du signal se met à diminuer de façon régulière. Du coup, les Allemands croient que nous nous éloignons.

– L'avion est tellement hérissé d'antennes que les Fritz le surnomment le porc-épic volant.

Au mois de juin 1942, nous quittons l'Atlantique pour la Méditerranée. Tant que l'on ne décrypte pas les codes des Enigma M4, nous survolons l'océan pour rien. Depuis le début de la guerre, les sous-marins allemands attaquent les convois de navires américains qui ravitaillent l'Angleterre. Maintenant que Roosevelt a décuplé son budget militaires, des flottilles d'escorteurs tout neufs défendent les convois, ce qui permet de limiter les pertes.

Une grande bataille se déroule à Malte. Les Italiens ont bombardé l'île dès 1940. Les Allemands se sont joints à eux en 1941. Malte, avec plusieurs aéroports et bases navales, constitue une escale essentielle sur la route de la Libye. Les Anglais tiennent l'île depuis l'époque de Napoléon. Ils envoient des navires de guerre de Gibraltar pour empêcher les Italiens et les Allemands de mettre en place un blocus. Notre escadrille doit surveiller les alentours de Malte. Nous aidons les convois venant de Gibraltar à se défendre contre les navires italiens et allemands. Nos radars à signal décroissant nous permettent d'attaquer les sous-marins par surprise.

Nous nous installons dans la rade d'Alexandrie. Nous passons une partie de la semaine dans les hydravions. Entre deux patrouilles, nous restons à bord, afin de pouvoir décoller à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Nous n'arrêtons pas les moteurs. Des bateaux-pompes viennent remplir les réservoirs d'essence. Le pilote et le co-pilote se relaient aux commandes afin de maintenir l'avion le nez au vent. Nous avons accroché des hamacs dans le pont inférieur, à côté des charges Torpex qui servent à couler les sous-marins. Le pont est si vaste que nous y avons aménagé une cuisine et une douche.

Quand l'avion rentre dans le hangar où des mécaniciens démontent, vérifient et graissent les quatre moteurs, nous partons en permission. Nous nous lassons vite de nous promener dans les rues et les souks d'Alexandrie. Nous trouvons un camion militaire anglais qui va au Caire.

– Tu verras, Laté, ils ont un musée archéologique formidable.

– Moi, tu sais, les musées…

– Nous irons aux Pyramides. Je t'assure que ça vaut vraiment le coup d'œil.

Les pyramides ont changé. Elles me semblent moins sereines que dix ans plus tôt, comme irritées par les troupeaux de touristes en uniforme qui les admirent. Elles nous regardent de haut. Peigné le sent tout de suite.

– Elles ont dû en voir, des soldats et des guerres, depuis le temps.

– Au lieu de bâtir des merveilles comparables à celles-ci, nous fabriquons des bombes pour les démolir. Tu as vu, quand nous avons survolé Malte, la vieille ville de La Valette.

– Quand on pense à la quantité de bombes qui sont tombées dessus, j'étais étonné de voir autant de maisons et d'églises debout. Ils construisaient solide, au moyen âge.

– Au fond, c'est ça. Nous voulons seulement détruire notre propre civilisation. Les nazis ont des idées moyenâgeuses sur les juifs et les races et le rôle du chef. Tu as vu les paysans le long de la route ?

– Eux, ils n'en sont pas encore au moyen âge. Ils ont des charrues qui sont aussi anciennes que ces pyramides.

– Ils n'ont pas besoin de moissonneuses-batteuses. Si tu te mets à leur place… Nos belles inventions ne servent qu'à nous compliquer la vie. Nos guerres ne changent pas grand-chose à l'ordre du monde. Les gens naissent, se marient, ont des enfants et meurent. Pour aller plus vite, ils s'entre-tuent.

J'entraîne Peigné dans le bazar du Caire.

– C'est autre chose que les souks d'Alexandrie. Tu verras, pour quelques livres, on peut acheter des petites cuillers qui ont quatre mille ans.

– Les petites cuillers d'aujourd'hui me conviennent, mon pote. Tu m'as déjà entendu me plaindre ?

– Histoire de rapporter un souvenir de ton voyage en orient.

Des deux côtés d'un long tunnel, des messieurs nonchalants sirotent un café en suçotant leur narguilé. Nous devons écarter les marchands qui nous proposent leurs tapis de prière et leurs plats en argent. L'un d'eux, vêtu d'une longue robe et d'un turban comme les autres, se précipite sur moi en renvoyant ses collègues à leurs échoppes.

– Ce cher M. Raisin ! De nouveau le hasard favorable !

– Dom Alvaro de Campos… Votre moustache a repoussé, je vois. Je vous présente M. Laté, mon collègue. Nous sommes militaires, comme vous pouvez le constater.

– Ah, la guerre épouvantable. Mais vous portez très chic l'uniforme.

– Toujours dans l'import-export ?

– Hélas, les grandes affaires terminées. Impossible d'acheter nitrates pour la Palestine.

Bênet Boris a vendu Bulgarie aux boches pour deux locomotives électriques Siemens. Je suis revenu le petit commerce.

– Des petites antiquités par chères, vous avez ça ?

– Pour vous, j'ai authentiques !

En sortant, nous traversons le marché aux dromadaires. Les vendeurs et les acheteurs se querellent pendant que les grosses bestioles observent le spectacle de leur regard lourd. "Est-ce que je crie, moi ?" semblent-elles demander.

La bataille de Malte s'achève vers le 20 octobre 1942 par la victoire complète des Anglais, aidés par des renforts américains. Les Allemands cessent d'envoyer des navires et des avions attaquer l'île, car leurs pertes étaient trop importantes. Le 23 octobre, les alliés lancent une grande offensive contre l'Afrika Korps de Rommel à El Alamein.

Le 30 octobre au matin, nous recevons un message radio : des pêcheurs ont vu le périscope d'un sous-marin au large de Port-Saïd. Nous décollons aussitôt. Boyd est au radar. Le commandant l'interroge toutes les trois minutes.

– Vous voyez quelques chose, Boyd ?

– Je l'ai, *sir*, je l'ai ! À deux heures.

– Toujours là ?

– Oui, *sir*. Il ne nous a pas détectés.

– Maintenant je le vois. Il nous a entendus. Il nous a vus. Il commence à plonger. Préparez les charges !

Les charges Torpex, que les Anglais appellent *depth charges*, explosent à dix mètres sous la surface de l'eau environ. Peigné prétend qu'il connaît leur nom français.

– Ça s'appelle des grenades sous-marines, mon pote.

– Tu viens de l'inventer. Elles ne ressemblent pas du tout à des grenades. Plutôt à des mines. Je dirais : "mines sous-marines".

Nous larguons huit charges Torpex à l'endroit où le submersible a disparu.

– Tu vois quelque chose, Filou ?

– Il s'est peut-être échappé. Ou bien il est déjà au fond.

– Quand ils coulent, il y a toujours des bulles.

– Ah si… Il refait surface, *sir*. La proue est éventrée. L'équipage monte dans un canot pneumatique. C'est à nous, Laté. Nous y allons, *sir* !

– *All right*. J'amerris.

En principe, les gros hydravions n'ont pas le droit de se poser en pleine mer, mais seulement dans les rades ou sur les lacs et les rivières. Le commandant, seul maître à bord

après Dieu, peut s'accorder une dérogation si la mer est calme. Pendant l'amerrissage, nous revêtons nos combinaisons de caoutchouc.

– N'oublie pas ta pochette, Filou.

– Et toi ton couteau suisse.

Nous nageons en direction du sous-marin. Nos mitrailleurs tirent sur le canot pour le maintenir à distance, mais les Allemands lèvent les bras pour se rendre. Je vois une fumée à l'horizon. C'est le HMS Pickwick, que nous avons appelé par radio pour recueillir l'équipage allemand et tenter de remorquer le sous-marin. Nous entrons dans le kiosque. L'échelle est au bon endroit, même si elle ne ressemble pas à celle que Sykes, le charpentier, avait trouvée dans l'usine de yachts. Les Allemands ont construit plusieurs sortes de U-Boot, dans des chantiers navals différents. La salle du compresseur est plus grande que celle de notre maquette. Des veilleuses l'éclairent faiblement, ce qui nous permet d'apercevoir une procession d'objets pendus au plafond.

– Baisse la tête, Laté.

– Nom de Dieu, regarde ça, Filou. Des jambons !

– Attention où tu mets les pieds. Il y a des cageots d'oranges partout.

– Des jambons de Bavière, nom d'un petit bonhomme. Je rêve de charcuterie depuis que nous sommes arrivés dans ce bled.

– Ah, on n'en trouve pas beaucoup sur les marchés d'Alexandrie.

– J'en piquerai un quand nous repartirons, mon pote !

Je cours jusqu'à la cabine du capitaine. La table de nuit sert à la fois de bureau et de coffre-fort. Je n'ai pas besoin d'essayer la combinaison d'usine : la porte est ouverte. Je trie en vitesse les cahiers et papiers que je trouve. Je glisse les documents les plus importants dans des enveloppes protectrices faites d'une peau très fine, peut-être de la vessie de porc, que je dois sceller avec une colle liquide, puis je fourre les enveloppes et les autres papiers dans le sac de caoutchouc étanche que je porte. J'entends Peigné courir dans le couloir.

– Bonne chasse, Filou ? Eh, tu as ouvert le coffre… Bravo !

– Le capitaine est parti sans le fermer. Il a peut-être emporté son pistolet, ou la montre suisse qui appartenait déjà à son père. J'ai trouvé le carnet de clés pour septembre et octobre, et surtout un cahier de codes météo et un cahier d'abréviations pour les positions des convois, c'est ce qui a le plus de valeur. Ils élaborent ce qu'ils appellent des *cribs* avec ça. Tout est écrit à l'encre rouge sur papier rose. C'est de l'encre soluble. Il laisse le coffre ouvert exprès. Quand le sous-marin coule, l'eau de mer efface tous les codes.

– Regarde, je t'apporte les quatre rotors. Ils ont aplati le réflecteur de manière à loger le nouveau rotor à la suite des autres, mais il n'a pas de molette. J'y retourne. J'aimerais bien

récupérer la machine entière. Elle est fixée sur une table avec des vis cruciformes. Mon couteau suisse n'y arrive pas.

– Attends. Il cachait un tournevis cruciforme dans son coffre, je me demandais pourquoi.

– Merci. Avec ça, j'en ai pour deux secondes.

– Regarde si tu ne vois pas un tiroir, là-bas. Ils doivent bien ranger les cinq rotors de rechange quelque part.

– Ah oui. Je me dépêche. Il commence à piquer du nez. J'ai vu pas mal de flotte dans la salle des torpilles. Et cinq ou six boches qu'ont bu la grande tasse. Je les ai d'abord pris pour des souches. Nous ne pourrons pas le faire remorquer. Il va couler.

– Le Pickwick saura peut-être pomper l'eau.

– Il n'arrivera pas à temps.

– Fais attention. Si l'eau monte, tant pis pour la machine Enigma. Sauve-toi !

Je place les rotors dans le sac. Je ferme ses lèvres avec une sorte de longue rustine.

– Laté ? J'y vais.

– J'ai trouvé tes roues de secours. Sept, pas cinq. J'ai déjà enlevé deux vis. Je barbote, mon pote. J'arrive ! Ne m'attends pas.

En traversant la salle du compresseur, je me dis que Peigné ne pourra pas emporter un jambon en plus d'une machine Enigma pesant douze kilogrammes. Moi-même, je porte un sac de caoutchouc qui pèse moins lourd, mais dont le contenu doit sauver un grand nombre de vies humaines. Pendant une fraction de seconde, je me demande si un jambon flotterait ou coulerait. Bah, je mangerai du jambon après la guerre.

Au moment où je me mets à grimper sur l'échelle, un grand frisson secoue le sous-marin. Je sens que le kiosque penche. Je sors comme je peux. La poupe se hisse hors de l'eau, entraînant une jupe de gouttelettes scintillantes. Quand nous avons nagé depuis l'hydravion, j'ai déroulé une corde et je l'ai accrochée à un anneau du kiosque par un genre de nœud de lacet qui se défait quand on tire. Je saisis la corde. Je pense attendre Peigné pendant quelques secondes, mais le sous-marin commence à s'enfoncer dans l'eau. En même temps, l'hydravion se met à s'éloigner pour éviter d'être happé dans le tourbillon. Agrippé à la corde, je suis l'avion. Le kiosque a disparu. La poupe grise se dresse à la verticale comme une baleine qui aurait décidé de jeter un coup d'œil dehors. Au bout d'un moment, elle décide de rentrer à la maison et elle descend doucement dans la mer.

Je suis incapable de nager. Je serre la corde de toutes mes forces. L'équipage de l'avion la tire pour me récupérer. J'observe l'endroit où la poupe a disparu. L'eau bouillonne comme si Neptune avait mis le submersible à cuire dans un grand chaudron. Je n'arrive pas à contrôler mes pensées. J'espère voir un jambon remonter à la surface. Il s'applique à dévisser l'Enigma

et ensuite il remontera. Si des macchabées nagent, alors un jambon doit pouvoir flotter. Il n'y avait pas de salle à manger. Ils déjeunaient sur leurs genoux au milieu des torpilles. Et les cabinets ? Je n'ai pas vu de cabinets. Je me creuse la tête pour y retrouver les plans. Il a fini de dévisser, maintenant. Il va remonter. Les *cribs*. Atteint l'objectif. Le but de la mission. La quête du graal. Nous nous sommes exercés à parcourir les coursives dans le noir. Nous aurions dû nous exercer dans l'eau. L'équipage du Short Sunderland me hisse à bord. Quelques bulles d'air nonchalantes expirent encore là où mon camarade vient de mourir.

À Alexandrie, nous extrayons les précieux carnets de leur enveloppe de peau pour vérifier que le texte reste bien rouge, puis nous les pansons comme des momies afin d'absorber tout soupçon d'humidité. Nous ne nous contentons pas de sceller un nouveau sac de caoutchouc. Nous plaçons le sac dans une valise étanche renforcée par des longerons d'acier, capable de résister à un accident d'avion. Un système comportant un manomètre et des cartouches d'air comprimé doit gonfler des flotteurs si l'accident se produit au-dessus de la mer. La valise contient un émetteur alimenté par une pile électrique. Il peut lancer un signal qui permetta de le repérer.

Je fais envoyer un message radio à Nigel : "J'ai trouvé les papyrus. Je rentre. Mon camarade s'est noyé. Filou."

Je pars le 1er novembre sur un Short Sunderland qui rentre en Angleterre pour une révision générale. Équipé des réservoirs supplémentaires qui lui permettent de patrouiller pendant douze heures au-dessus du golfe de Gascogne ou de la Méditerranée, il vole d'un seul coup d'aile d'Égypte en Angleterre.

Mon étrange valise intrigue l'équipage.

– Ils nous ont dit que nous emportions une cargaison de très grande valeur, et que par conséquent nous ne devions prendre aucun risque. Que transportez-vous donc dans votre valise ?

– La seule chose susceptible de valoir plus cher que l'or et les diamants : des mots.

– Des plans secrets ?

– Hé, il paraît que le professeur Einstein a inventé le rayon de la mort.

– Les boches fabriquent une bombe à eau.

– Tu blagues.

– Mais pas du tout. C'est une eau spéciale, produite dans une usine en Norvège. J'ai rencontré un mec de l'aviation qui m'a dit qu'ils se préparaient à la bombarder.

– Dites, messieurs, où allons-nous ?

– Nous avons l'ordre de vous déposer à Southend, sur la mer du Nord, à l'embouchure de la Tamise.

– Où faites-vous réviser l'avion ?

– À Sunderland, *of course*.

– *Of course*. Où est Sunderland ?

– Sur la côte, mais tout au nord, près de Newcastle.

Nigel en personne m'attend à Southend. Il prononce deux phrases que je vais entendre souvent.

– *Great job, Faïloo. Sorry for your friend.*

Il accompagne la première phrase d'un grand sourire, qu'il range dans un placard pour la seconde.

Nous plaçons la valise blindée sur la banquette arrière de la voiture, car elle n'entre pas dans le coffre à bagages. Nigel ne conduit pas aussi vite que d'habitude. Je me demande si c'est une manière d'honorer les mânes de Peigné.

– Si vous ralentissez à cause de la valise, n'ayez aucune crainte. Elle peut résister à un accident d'avion, donc un accident de voiture ne lui fait pas peur.

– Nous avons reçu des instructions impératives. Nous devons économiser l'essence.

– Vous m'emmenez à Londres ?

– À Bletchley Park. Je peux vous dire qu'ils vous attendent avec impatience, là-bas. Les boches ont attaqué je ne sais combien de convois dans l'Atlantique depuis février. Tous leurs chantiers navals construisent des sous-marins. Ils en ont plusieurs centaines. Ils se regroupent en meutes et se tiennent en embuscade sur le trajet des convois. Ils utilisent de nouvelles torpilles. Ils coulent vingt ou trente navires sans aucune perte. Les Américains construisent des porte-avions qui doivent escorter les convois. Ils ont mis au point un radar centimétrique très efficace. Dès que nous lirons de nouveau les messages, le rapport de force s'inversera. Que s'est-il passé ?

– Le sous-marin a sombré d'un seul coup. J'étais en train de remonter. J'étais déjà arrivé dans le kiosque. J'ai pu sortir.

– Le gouvernement va le décorer à titre posthume. Vous aussi.

– À titre posthume ?

– Non, tout de suite.

Sept mille personnes travaillent maintenant à Bletchley Park. Des bâtiments en briques remplacent les huttes. J'ouvre ma valise devant une douzaine de professeurs de Cambridge et de matheux polonais – parmi lesquels Benek Weinberg, qui est devenu chef de groupe. Ils poussent des oh et des ah en découvrant les carnets roses et le nouveau rotor collé au réflecteur. Ils me serrent tous la main, arborant successivement le masque de la comédie et celui de la tragédie pour dire : "*Great job. Sorry for your friend.*" Tous sauf Alan Turing. Il

fait un demi pas dans ma direction, incline le haut de son corps de quelques degrés et marmonne quelque chose qui ressemblait à : “Greatry.” Il possède un seul masque, celui de Larry l’agneau.

Weinberg examine certaines feuilles libres qui accompagnent les carnets.

– Il y a des instructions pour faire fonctionner les nouvelles torpilles acoustiques. Ce n’est pas pour nous, mais passionnant pour les gens qui créent des leurres anti-torpilles.

– J’ai demandé à mon copain de chercher les cinq rotors de rechange. Il m’a dit qu’il en avait trouvé sept. Ils sont au fond de la Méditerranée.

– Le nouveau rotor existe en trois versions, que nous appelons beta, gamma et neutre. Nous verrons si tu as rapporté beta ou gamma. La version neutre sert à simuler la machine M3. Tu as accompli un grand exploit. Bientôt, nous décrypterons de nouveau les messages. Je suis vraiment désolé pour ton ami.

Nigel m’emmène à Londres.

– Vous devez régler quelques formalités administratives. Vous n’avez plus besoin d’appartenir à l’aéronavale, puisque vous avez atteint votre objectif. Ils vous donneront votre solde.

– Je ne serai pas mécontent de rendre cet uniforme. Je trouve les vêtements civils plus confortables.

– Vous pourriez vous reposer pendant une semaine ou deux, ou plus. Ensuite, j’ai une mission à vous proposer qui vous irait comme un gant et qui vous changerait les idées. Dans un pays que vous connaissez déjà.

– En Amérique ? Au Congo ? En Palestine ?

– En Chine. À Kunming, dans la province de Yunnan, près de la Birmanie. Nous aidons des Américains, des aviateurs, hmm, indépendants, qui se sont alliés à des seigneurs de la guerre pour combattre les Japonais.

– Des mercenaires.

– Si vous voulez. Nous ne sommes pas en situation de faire la fine bouche dans cette région. Les Japonais ont débarqué en Malaisie deux jours après Pearl Harbour. Ils ont conquis la péninsule en quelques semaines, puis Singapour en quelques jours. Hong Kong aussi, bien sûr. Ensuite, ils nous ont chassés de Birmanie. Ils ont détruit nos avions et nos bateaux, tué des dizaines de milliers de soldats et de civils. Ce qui est grave, c’est que l’Angleterre a perdu la face.

– Ne vous plaignez pas. Que diriez-vous si vous étiez belge ?

15 Au Tibet

Je me promène dans les rues de Londres. Des carcasses d'immeubles, des montagnes de gravats, des monticules de cendres rappellent le temps des bombardements. Nigel m'a trouvé un petit logement dans le quartier de South Kensington. Je dors mal. Je nage vers le sous-marin en déroulant la corde. Je ne vois pas Peigné. Où est-il passé ? Ah, te voilà. Arrête de nager sous l'eau. Nous entrons dans le kiosque et nous descendons l'échelle. Je n'arrive pas à ouvrir le coffre dans la cabine du capitaine. Je ne me souviens plus de la combinaison d'usine. J'essaie divers nombres au hasard. Je veux demander la combinaison à Peigné, mais il a de nouveau disparu. Je le cherche dans tout le sous-marin. Où sont les cabinets ? J'ai de l'eau jusqu'aux genoux. Jusqu'à la taille. Des poissons morts flottent sur l'onde calme et noire comme de grands lys. Je les retourne en espérant que l'un d'eux soit Peigné déguisé et me dise : "Je t'ai bien eu, hein, mon pote ?"

Je cours tous les jours autour de Hyde Park afin de conserver une bonne condition physique. J'ai l'habitude de courir dans le sens des aiguilles d'une montre. Un matin, au moment où je croise une petite femme rousse qui court dans l'autre sens, elle m'interpelle.

– Gustav !

– *Euh, good morning, miss.*

– Tu ne me reconnais pas ? Je suis Yaël, de Beit Hashita.

– Yaël ? *Shalom* ! Maintenant je te reconnais. J'ai l'impression que tu as changé.

– J'ai coupé mes cheveux. Je peux courir avec toi ?

– Bien sûr. Ainsi, tu as réussi à t'évader de Palestine.

– Je me suis engagée dans l'armée anglaise. J'ai suivi un entraînement. J'ai appris à courir.

– Et ton mari ?

– Schlomo ? Il est resté là-bas. Il a aidé les Anglais à attaquer la flotte des Français de Vichy à Beyrouth. Il attend que cette guerre soit finie pour commencer la guerre d'indépendance. Nous nous sommes séparés.

– Tu es célibataire ?

– Ah, toi, je te vois venir. J'ai rencontré un officier de l'armée de l'air. Nous allons nous marier. C'est-à-dire que je dois d'abord divorcer de Schlomo. Il est parti en Écosse.

– Je croyais qu'il était resté en Palestine.

– Schlomo en Palestine, Robin en Écosse. Il s'exerce à piloter un planeur.

– J'ai entendu parler de ça. Ils utilisent de grands planeurs pour des missions de débarque-

ment.

– Tu habites près d'ici, Gustav ?

– À South Kensington. Tu veux visiter ma garçonnière ? Si tu n'as pas peur d'aller chez un homme que tu connais à peine.

– Je viens ce soir, si tu veux. Nous ferons connaissance.

– Pourquoi pas tout de suite ?

– Je dois aller travailler. Je résume et traduis des journaux allemands pour des gens de l'état-major. Tu as un petit réchaud ? J'apporterai du *corned beef* américain !

En revenant chez moi, je me dis que j'aurais dû l'entraîner dans un fourré. Bah, je peux bien attendre jusqu'au soir. Je suis chaste depuis, euh, la mort de Mme Merle. Presque trois ans. Ma dernière nuit avec Blanka, dans le grand hôtel de la rue Scribe ? Quatre ans.

Je prends une douche, je m'habille, et puis je pars à la recherche d'un piano. J'entre dans une librairie de Kensington High Street qui porte un nom étrange, *The Runcible Hat*. La semaine dernière, j'y ai acheté *Pickwick Papers*. J'avais envie de lire ce livre, je ne sais pas pourquoi. Le mot Pickwick évoque quelque chose ou quelqu'un, je ne me souviens plus très bien. En attendant mon voyage en Chine, la lecture de Dickens me change déjà les idées et me réconcilie avec la vie. La libraire porte des lunettes très épaisses, qui laissent penser qu'elle s'est usé la vue à force de lire des livres.

– Savez-vous où je pourrais trouver un piano, mademoiselle ?

– Vous voulez acheter un piano ?

– Plutôt louer. Ou bien louer un studio contenant un piano, je ne sais pas.

– Il y avait un marchand de pianos dans l'immeuble qui a été bombardé. Les gamins trouvent encore des touches et des cordes dans les gravats.

– Cela ne m'avance pas beaucoup.

– Oh, excusez-moi. Un piano ? Vous pourriez essayer l'hôtel Dorset. Avec tous ces Américains, ils donnent des soirées dansantes, ils ont certainement un piano.

– C'est une excellente idée. J'irai cet après-midi. Merci beaucoup, mademoiselle.

– Je vous en prie.

Je prends le métro jusqu'à Baker street pour dire bonjour à Nigel. Je le trouve de fort mauvaise humeur.

– Des crétins ! Des assassins ! Ils n'avaient qu'à me demander.

– Qui ça ?

– Les services spéciaux de l'armée de l'air. Des petits péteux d'Eton qui n'en font qu'à leur tête. L'armée de terre et la marine travaillent avec nous. En mars, nous avons aidé la marine à détruire la cale sèche de Saint-Nazaire. Nous avons jeté sur sa porte un vieux

destroyer bourré d'explosifs. Vous en avez entendu parler ?

– Je passais mes journées dans le ciel au-dessus du golfe de Gascogne. Un jour, quand nous sommes rentrés à Portsmouth, les camarades nous ont demandé si nous n'avions pas vu une énorme explosion. Nous n'avions rien vu.

– Une opération magnifique. La base de sous-marins est hors d'usage. Au lieu d'imiter la marine, l'armée de l'air prétend se passer de nos services. Résultat, trente-quatre morts.

– Où ça ?

– En Norvège. Il y a une usine, là-bas…

– Qui fabrique de l'eau. Vous m'en avez parlé.

– Pas de l'eau minérale. De l'eau lourde. Ça ralentit les neutrons ou je ne sais quoi pour la bombe à l'uranium. La seule usine qui en fabrique en Europe. L'endroit s'appelle Vemork. Ils ont envoyé deux groupes dans des planeurs. Ils devaient se poser à vingt kilomètres de là. Les commandos se seraient infiltrés et auraient tout fait sauter. Cela s'est passé il y a dix jours. Le premier planeur s'est écrasé sur une falaise et tous ses occupants sont morts. Le second s'est posé comme il a pu. Il y avait quatorze survivants, mais les guides norvégiens étaient morts. Les pauvres gars ont erré dans la campagne. Les Allemands les ont pris et fusillés le jour même. Maintenant, bien sûr, on me demande de m'en occuper.

– Ils vont envoyer de nouveaux planeurs ?

– *On my dead body* ! Pas besoin de trente-quatre hommes pour faire sauter une usine. J'ai des Norvégiens. Vous les avez rencontrés, je crois.

– À Arisaig, en effet. Nos deux instructeurs de ski étaient norvégiens.

– Je vais parachuter cinq ou six Norvégiens loin de l'usine. Ils s'approcheront à skis. Regardez, j'ai préparé ces combinaisons blanches. Ils savent où se cacher dans la région, et chez qui. L'ingénieur qui a conçu l'installation est réfugié à Londres. Il viendra ici pour donner des cours à mes Norvégiens. Ils partiront quand ils connaîtront l'usine dans ses moindres détails.

– Et moi ?

– Je m'occupe de cette affaire d'eau lourde en priorité. J'ai aussi des gens à envoyer en Algérie et au Maroc. Depuis que les Anglais et les Américains ont débarqué en Afrique du Nord, il y a du travail. Pour les boches, croyez-moi, c'est le début de la fin. En Russie, ils affrontent déjà leur deuxième hiver. Ils sont encore loin de Bakou, bloqués devant je ne sais plus quelle ville.

– Stalingrad, sur la Volga.

– Dès que j'ai un moment de libre, Faïloo, je vous expédie en Chine. Dans trois semaines, ça va ?

Zinzin et Filou

De retour dans le quartier de Kensington, j'entre dans l'hôtel Dorset. Le piano, les Américains. J'avais oublié qu'ils parlaient et riaient plus fort que les autres gens. L'un d'eux joue du piano en sautillant comme un diablotin, mais je n'entends rien. Je vois tout de même que ses doigts connaissent leur métier et bondissent sur les touches sans hésiter une seconde. Une salve de notes surmonte parfois le brouhaha. J'ai l'impression qu'il joue du jazz. Je ne vais pas prendre sa place et tenter de retrouver mes petits morceaux de Bach.

Je dévisage les jeunes femmes en uniforme. La configuration des planètes m'est favorable. N'ai-je pas croisé Yaël au coin du bois ? C'est mon jour de chance. Je m'attends à d'autres rencontres heureuses. Je crois reconnaître Vicky et Isabel au moins dix fois. Je suis prêt à aborder une des nombreuses blondinettes en criant : "Vicky" et en riant très fort. Elle dirait : "Je crois que vous vous trompez, jeune homme", mais j'en profiterais pour engager la conversation. "Vous n'êtes pas Vicky, de Chicago ? C'est incroyable ce que vous lui ressemblez. En tout cas, vous êtes aussi jolie qu'elle." Ensuite, si elle se montre sensible à mon charme, je devrai faire face à un terrible dilemme, puisque j'ai promis à Yaël de partager une boîte de *corned beef* avec elle.

Ces brigades de belles américaines… Trois ans de chasteté… Rien ne m'empêche de revenir à l'hôtel Dorset un autre jour. Il ne va pas couler au fond de la Tamise.

De nombreux magasins d'alimentation sont fermés ou à peu près vides. En temps de paix, l'Angleterre achète sans doute une partie de sa nourriture en France. Je trouve une sorte de pain noir pour accompagner le corned beef. J'achète des petites pommes fripées. La marchande me conseille de les faire cuire avec un peu de cannelle. Elle me vend même un sachet de cannelle en poudre.

Je prends soin de peler mes pommes en ôtant aussi peu de chair que possible. Quand je goûte ma compote, je la trouve très acide. Elle a belle apparence et sent bon la cannelle, mais je n'ai pas pensé à me procurer des tickets pour obtenir du sucre. Je commence à avoir faim. Yaël m'a dit qu'elle viendrait à six heures. Vers sept heures, j'envisage d'aller faire un tour à l'hôtel Dorset, histoire d'engager la conversation avec une pseudo-Vicky. Je décide d'attendre encore une demi-heure. Au moment où je m'habille pour sortir, Yaël frappe à ma porte. J'ouvre. Elle se jette dans mes bras en sanglotant.

– Il est mort ! Il est mort !

– Je suis désolé. Pauvre Yaël.

Je juge inutile de faire l'idiot et de demander qui est mort, car je le sais bien. Sacrifié par des petits péteux d'Eton. Comme à Beit Hashita, je passe la nuit à consoler une Yaël en pleurs. Je ne me plains pas trop, parce que j'ai trois ans de chasteté à rattraper. Tout de même, je voudrais bien pleurer, moi aussi. Personne ne me console.

Quelques jours plus tard, les Français honorent Peigné par une messe dans l'église Sainte Marie des Anges. Je rencontre le général De Gaulle. C'est un géant qui mesure au moins deux mètres. Il paraît mener une troupe de pygmées. L'un d'eux me présente au grand homme.

– Vous êtes belge ?

– Oui, mon général.

– Il est rassurant de savoir que les Belges n'acceptent pas tous de se soumettre à cet ordre nouveau, ou prétendu tel, qui plonge l'Europe dans la désolation. On m'a dit que vous avez accompli un exploit remarquable, jeune homme. Je vous félicite.

– Merci, mon général.

– Je suis désolé que votre camarade y ait laissé la vie. Dès que nous aurons libéré la France, nous l'inscrirons dans la légion d'honneur à titre posthume.

Nigel me confirme que les Anglais veulent aussi décerner une médaille à Peigné.

– La Victoria Cross, c'est impossible. Il faut mourir au combat face à l'ennemi. Ils cherchent autre chose. La croix de Saint-Georges, peut-être.

– Ça, c'est quand on meurt sans combattre et sans aucun ennemi en vue. Moi, comme je ne suis même pas mort, j'aurai droit à la croix de Saint-Pancrace.

– Je leur demanderai de la créer pour vous, Faïloo. Vous la méritez bien. Les gens de Bletchley Park pensent déchiffrer les premiers messages M4 dans les prochains jours. Ils utilisent une nouvelle superbombe inventée par Turing, qu'ils ont baptisée Colossus. Elle contient des lampes, comme un poste émetteur-récepteur. Plus de mille cinq cents lampes ! Ils passent leur temps à remplacer celles qui claquent. Sans les carnets que vous avez rapportés, Colossus ne servirait à rien. Au fait, vous vous demandez sans doute pourquoi j'ai envoyé quelqu'un vous chercher ce matin.

– Cela doit être urgent, car il est venu très tôt.

– Il m'a dit qu'il vous avait trouvé en compagnie de… *well*, en galante compagnie. Je voulais vous proposer de partir à Calcutta demain, mais vous préférez peut-être rester auprès de la demoiselle.

– Au contraire. Il n'est pas toujours facile de se séparer d'une demoiselle qui ne vous convient pas. Je déteste inventer des prétextes fallacieux. Si la raison d'État m'envoie au bout du monde, tant mieux.

– Je peux déjà vous dire que l'opération s'appelle *Remorse*.

Yaël possède un nez de taille normale, mais des glandes lacrymales exceptionnelles, sans doute aussi grosses que des balles de golf.

– Attends, je vais aller essorer l'oreiller.

– Tu m'abandonnes de nouveau, quand le malheur me frappe, et en plus tu plaisantes.

– Ils m'envoient en Inde, que veux-tu y faire ? Je ne devrais même pas te le dire. Si tu m'avais rencontré quelques jours plus tôt, tu m'aurais vu en uniforme. Maintenant, je suis vêtu en civil, mais j'appartiens à comment dire, un service, c'est-à-dire que je me suis engagé au début de la guerre, je participe à des missions, enfin bref je dois obéir aux ordres comme toi.

Nigel m'a invité à prendre le thé au 64, Baker street. Il doit m'expliquer la mission *Remorse*, puis m'emmener au champ d'aviation. En attendant, je décide de me promener une dernière fois dans les rues de Londres. Tiens, l'hôtel Dorset. J'entre pour prendre congé des cousines de Vicky. Elles ont disparu. Elles travaillaient sans doute dans des bureaux ou des hôpitaux. Quelques paresseux, tous des hommes, avalent un breakfast tardif. Personne ne joue du piano. J'aperçois tout de même une femme, derrière une table sur laquelle sont posés trois cartons remplis de livre. Je ne suis pas pressé. J'ai toujours aimé regarder des livres. Alors que je m'approche, le visage de la femme sort peu à peu de l'obscurité. Des boiseries couvrent les murs, de sorte que le salon de l'hôtel est très sombre. Elle se lève.

De toute ma longue vie, je n'ai jamais vu une femme plus belle. Je n'ai jamais vu Greta Garbo, mais elle est aussi belle que Greta Garbo. Elle a des cheveux noirs, épais et soyeux, qui entourent un visage aussi lisse que celui d'une statue de marbre. Son nez est droit et presque trop étroit. Sa bouche paraît modelée, par je ne sais quelle magie, de manière à ne jamais laisser passer la moindre parole stupide. Ses grands yeux bleus luminescents me rappellent certains lagons enchâssés dans les îles de corail de la mer rouge. Oh, devenir une larme et me noyer dans son regard ! Elle est grande et mince, vêtue d'une robe de satin ou de soie de couleur mauve.

– Vous vendez des livres, mademoiselle ?

– Je les prête aux soldats.

– Je ne porte pas d'uniforme, mais je pars en mission ce soir.

– Aurez-vous le temps de lire un livre ?

– Pour commencer, je vais à Calcutta. Je passerai plusieurs jours en avion.

– Quel est le dernier livre que vous ayez lu, monsieur ?

– *Pickwick Papers*.

– Vous n'êtes pas américain.

– Je suis belge.

– Si vous m'aviez avertie hier, j'aurais apporté des livres de Dickens.

– Les soldats américains ne lisent pas Dickens ?

– Ils aiment les romans policiers et les romans d'aventure. Vous voyez, j'ai *Le monde perdu* et *Les mines du roi Salomon*, des livres d'Agatha Christie et de Raymond Chandler.

Zinzin et Filou

Tenez, si vous avez apprécié *Pickwick Papers*, Jeeves vous plaira.

– *The Inimitable Jeeves… Very Good, Jeeves… Right Ho, Jeeves*. J'en ai entendu parler. Un majordome, c'est ça ? Il paraît que c'est rigolo.

– Je ne connais aucun livre plus drôle que ceux-là, ni même peut-être aussi drôle.

– Ce Mr. P. G. Wodehouse a des initiales, mais pas de prénoms.

– Pelham Grenville Wodehouse. Ses amis l'appellent Plum. Il est anglais. Il a vécu aux États-Unis, où il a écrit des comédies musicales. Les Américains l'aiment bien, mais détestent perdre leur temps, donc ils disent Peegee Wodehouse.

– Lequel me conseillez-vous d'emprunter en premier ?

– Prenez les trois, sinon vous aurez fini bien avant d'arriver à Calcutta.

– J'ignore quand je pourrai les rendre.

– Gardez-les autant que vous voulez. Si vous les rendez en retard, il n'y a pas d'amende.

– Je vous remercie.

– Cela m'arrange qu'ils disparaissent. Je les propose parce que certains soldats américains les réclament, mais ici en Angleterre, ces livres sont en quelque sorte mis à l'index. Les biblio thèques publiques les ont retirés de leurs rayons.

– Il ne faut pas s'amuser quand les gens meurent ?

– *Pickwick Papers* et *Trois hommes dans un bateau* restent autorisés. Wodehouse vivait en France, au Touquet, quand la guerre a éclaté. Les Allemands l'ont pris. Il a passé un an dans un camp de prisonniers. L'Amérique n'était pas encore en guerre. Le correspondant du *New York Times* à Berlin l'a rencontré dans le camp et a publié un article dans lequel Wodehouse décrit la vie des prisonniers de manière humoristique. Il n'a jamais pu s'empêcher de plaisanter. Les Allemands l'ont autorisé à envoyer un article drôle sur le même sujet au *Saturday Evening Post*. Ils ont dû penser que sa manière de prendre les choses à la légère, de décrire la guerre comme une blague et les Allemands comme des lourdauds pas bien méchants, pouvait servir leur propagande en direction des Américains. Ils espéraient renforcer le courant isolationniste et retarder l'entrée en guerre des États-Unis. Ils ont proposé à Wodehouse de tenir une chronique à la radio à l'intention du public américain.

– Il a accepté ?

– C'est un homme très naïf, une sorte de grand enfant de soixante ans. Il a écrit un roman au camp et son éditeur à New York se préparait à le publier. Il a peut-être pensé que ses émissions donneraient un coup de fouet aux ventes du livre. Les Allemands l'ont libéré. Il a raconté ses aventures, depuis sa capture au Touquet jusqu'à sa libération, avec sa virtuosité et sa frivolité habituelles. Wodehouse plaisantait à Radio Berlin au moment même où les Allemands, après nous avoir rossés en Grèce, en Libye et dans l'Atlantique, envahissaient

l'Union Soviétique et paraissaient devoir dominer le monde entier. Ses émissions n'ont amusé personne ici.

Elle parle avec un accent très musical, comme Menzies, le patron de Nigel, et les autres aristocrates, anciens élèves d'Eton, péteux ou non, qui dirigent le Royaume Uni et ses armées. C'est sans doute une *lady* qui se rend utile tout en contribuant au rayonnement de la culture anglaise. Je la baptise Lady Chatterley. Je ne pourrais pas lui faire la cour. Je me sens aussi ridicule qu'un moucheron face à une princesse.

Erdé aime écouter un morceau d'opérette dans lequel Zeus déguisé en mouche s'insinue dans les bonnes grâces de je ne sais quelle héroïne de la mythologie grecque.

Quelqu'un a dû parler de moi au pilote. Il m'invite dans le poste.

– Vous avez servi dans l'aéronavale, paraît-il. Sur quel avion ?

– Short Sunderland. J'étais opérateur radar.

– C'est un bon zinc, je ne dis pas, mais vous ne pouvez pas le comparer à celui-ci.

– Il me semble que je l'ai déjà vu avant la guerre sur des aérodromes civils. C'est un Douglas DC3, non ?

– En version militaire, il s'appelle C-47 Dakota. Ces Américains savent fabriquer du simple et du solide. Il obéit sans rechigner comme un bon chien. Les deux moteurs ne tombent jamais en panne. Ce sont des Pratt & Whitney R-1830, quatorze cylindres. Vous voyez les cadrans ? Nous volons à 300 km/h, à sept mille mètres d'altitude. Le rayon d'action est un peu court. Nous ferons escale à Tunis, au Caire, à Téhéran et à Karachi avant d'arriver à Calcutta.

Je retourne derrière et je dors. Il y a une vingtaine de passagers, assis sur deux rangées de sièges de chaque côté d'une allée centrale. Ils portent tous l'uniforme. Entre Tunis et Le Caire, je commence à lire les aventures de Bertie Wooster et de son valet Jeeves. Je ris tout seul comme un idiot.

Nous survolons l'île de Malte. De temps en temps, je regarde à travers le hublot. Je n'espère pas voir un sous-marin allemand. Nous volons trop haut. Pas de radar sur le C-47. Transport de troupes. D'après Nigel, les Sunderland viennent de recevoir les premiers radars centimétriques américains. Les Allemands ne peuvent pas les déceler. J'aurais dû emporter des jumelles. Son corps là-dessous, au fond de l'eau dans un cercueil d'acier. L'eau de mer efface l'encre rouge et mange les chairs. Un petit squelette vêtu d'une combinaison de caoutchouc jusqu'à la fin des temps. Si la marine envoie les feuilletons de Peegee Wodehouse en code pour amuser les équipages des sous-marins, alors "Jeeves" un bon *crib*. D'autant plus facile qu'une lettre sur deux un e. Le dégommer à l'analyse de fréquence. Des codeurs poètes

chargés de remplacer les mots dans les messages par des synonymes sans e. Un convoi vingt-cinq cargos au nord du Labrador. Ou bien supprimer les e. Attaqur dmain à l'aub. Jvs.

Soudain, je me souviens de la signature du message annonçant la mise au point de la machine M4 : ZWRG. "Nous avons des gens très braves au cœur même du système nazi." N'importe qui peut choisir de s'appeler Zwerg. N'importe qui. Je me suis toujours demandé d'où l'homme que j'ai rencontré à l'ambassade de Grande Bretagne à Paris tenait les "renseignements favorables" à mon sujet. Pas seulement Dixie. Sir Archibald Ballard, l'ambassadeur à Sofia. Quatre ans. Il m'a parlé d'elle. Connue à Vienne. Deviné qu'elle a loué la voiture je ne sais où. La savait débrouillarde. Avisée. Qui se préoccuperait de savoir si une cantatrice est débrouillarde ?

Nous dormons au Caire, puis survolons la Palestine et l'Irak avant de nous poser à Téhéran et d'y passer la nuit. Ensuite, nous traversons l'Iran et atterrissons à Karachi, une des grandes villes de l'empire des Indes. Toute cette partie du monde est bien monotone. Des montagnes vides séparent de grands déserts encore plus vides. Dans les aéroports, toujours les mêmes Anglais compétents et flegmatiques. Entre Karachi et Calcutta, le paysage change peu à peu. On devine que la chevelure opaque de la jungle cache des singes et des tigres. Les villages enserrent les routes comme des essaims de guêpes agglutinés sur des branches d'arbres.

J'ai pour voisin un major de l'armée des Indes.

– D'ici, ça paraît calme. En bas, ça fermente et ça bouillonne. Les rebellions se succèdent.

– Ils profitent de la guerre ?

– Ils souhaitent la défaite des Anglais. Ils admirent Herr Hitler. Ils espèrent devenir indépendants.

– C'est un espoir légitime, non ?

– Un divorce aura lieu tôt ou tard. Pour un divorce à l'amiable, il faut prendre le temps de répartir le patrimoine commun et d'envisager de nouvelles relations. Le moment paraît mal choisi.

– Au moins, il n'y a pas d'Allemands dans la région. On m'a parlé de tentatives de révolte en Égypte. Les nationalistes envoyaient à Rommel des renseignements qui devaient lui permettre d'arriver au Caire. Les Anglais avaient placé des espions parmi les nationalistes et ont pu emprisonner les meneurs. Quand le pays aura obtenu son indépendance, on les considérera comme des héros.

Des officiers de l'armée des Indes et un civil surnommé Mowgli dirigent l'opération *Remorse* à Calcutta. Ils habitent une grande maison fatiguée près du champ d'aviation. Ils jouent aux cartes, au billard, au cricket. Personne ne s'occupe de moi. Découvrant ma

présence à l'heure du dîner, ils m'invitent à les accompagner "au club". Ils disent *Hallo, Jolly good* et me traitent de *Old man, Old chap* et même *Old Egg*. J'ai l'impression de rencontrer les personnages de roman avec lesquels je viens de voyager pendant quatre jours. Il ne manque que Jeeves, remplacé par plusieurs domestiques indiens. Au club, nous mangeons des plats au curry qui emportent la bouche. Mes grimaces amusent mes voisins de table.

– Si vous allez manger en ville, *old chap*, c'est beaucoup plus fort.

– Je le sais. J'ai fait escale à Bombay il y a une dizaine d'années. Tout ce que j'ai pu avaler, c'est une sorte de pain plat.

– Ah, des comment ça s'appelle, chapatis. Ils n'en servent pas, en ce moment, *you know*. C'est un peu la disette, à cause de cette *bloody war*. Ces *bloody Japs* capturent les navires australiens qui avaient l'habitude de nous ravitailler, quoi. Si vous avez encore faim, vous pourrez manger des petits fours chez Mrs. Cave Brown.

– Qui est Mrs. Cave Brown ?

– Une dame qui donne une soirée dansante pour fêter les vingt ans de sa fille ou je ne sais quoi.

– Noël, peut-être.

– *By Jove,* vous pourriez bien avoir raison. Avec cette chaleur, je ne pense pas à Noël. Vous verrez des poulettes charmantes appartenant au tout Calcutta. Non seulement des petits fours, mais aussi du champagne, *of course*. Avez-vous un habit ?

– Euh, c'est que je suis en mission.

– Nous en trouverons un. Tenez, le jeune Cave Brown est parti à l'école publique en Angleterre. Il a peut-être laissé son habit, je veux dire. Il a treize ans. Ce sera juste votre taille, *old man*.

Je rédige dans ma tête mon rapport à l'intention de Nigel : "Si vous voulez savoir à quoi ressemble le bureau de Calcutta de *Remorse*, lisez P.G. Wodehouse." *On the other hand*, j'ai découvert au cours de mes entraînements en Angleterre et en Écosse, puis de mes missions au-dessus des mers, que les aristocrates nonchalants deviennent des guerriers farouches quand c'est nécessaire. Ils ont un modèle remarquable : Churchill, ancien élève d'Eton et membre de l'une des familles les plus illustres du royaume. À peine me suis-je couché après la soirée – ou plutôt, nuit – d'anniversaire de miss Cave Brown et du petit Jésus, que l'un des personnages de roman me réveille en sonnant du clairon à trois centimètres de mes oreilles.

– *Hallo, old thing* ! Nous partons chasser le tigre.

– Je n'ai dormi que trois minutes. Laissez-moi au moins trois minutes de plus… Le matin de Noël !

– Le breakfast est servi, mais vous devez chauffer l'eau pour le thé vous-même. Les

domestiques sont partis devant avec les paniers pour le pique-nique.

– J'espère que le tigre ne va pas les dévorer.

Zinzin a chassé le tigre à dos d'éléphant avec un maharadjah. Je me contente d'un vulgaire cheval. Nous longeons une rivière, traversons des rizières, pénétrons dans la jungle. Soudain, Mowgli, qui chevauche en tête de notre escouade, sort de sa poche un appeau semblable à ceux qu'emploient les gens qui chassent le canard et se met à souffler dedans. On attire le tigre en couinant ? Je n'y connais rien. Tous ces snobs sont des experts de la chasse à courre et de la chasse aux grands fauves. Je vois un mouvement dans un arbre. Cela ne ressemble pas à un tigre. Un grand singe. Vêtu d'un pyjama noir. Se balançant au bout d'une liane comme Tarzan, un pistolet mitrailleur en bandoulière. Un Chinois.

J'ai oublié "Trappeur" et ses chalumeaux. Mes compagnons rient de mon étonnement.

– Nous arrivons au camp d'entraînement des Chinois, *old man*.

Deux grandes tentes militaires sont plantées dans une clairière. Des Chinois, mais aussi des Malais et des Indiens, s'entraînent à grimper aux arbres et à démonter des pistolets, comme je l'ai fait à Wanborough Manor et Arisaig. Mowgli me présente à plusieurs personnes.

– Faïloo, qui vient de *Belgium*.

– Vous êtes anglais, monsieur ?

– Euh, non, je suis belge.

– Belge ? Vous voulez dire que *Belgium* est un pays ? Je croyais que c'était une ville en Angleterre.

– Et vous, d'où venez-vous ?

– De Singapour. C'est une ville et c'est un pays.

– Je connais Singapour. J'y ai fait escale il y a dix ans.

– Vous ne pourriez plus. Les Japonais y sont.

Au lieu de chasser le tigre, les joyeux officiers inspectent le camp et font livrer des provisions par leurs domestiques. Ils n'espèrent pas tromper les espions ennemis, mais peut-être les convaincre que cette mascarade est trop peu sérieuse pour présenter le moindre danger. Mowgli m'expose les subtilités de l'affrontement.

– Les Japonais ont emprisonné ou déporté tous les Anglais de Singapour. Si nous voulons mettre en place une résistance semblable à celle qui existe en France, nous devons former des indigènes.

– Les Indiens viennent de Singapour ?

– Il y a trois communautés là-bas. *Ah, well*, au début, pas mal de gens se réjouissaient. Les Japonais chassent les Anglais. *Jolly good* ! La lune de miel n'a pas duré longtemps. Les Japonais méprisent les Chinois, les brutalisent, les abattent sous n'importe quel prétexte. Ils

considèrent les Malais comme des sauvages. Seuls les Indiens échappent aux persécutions, quoi. Les Japonais les surnomment “Gandhi” et les traitent avec bienveillance. Ennemis des Anglais, *you know*.

– Tous ces futurs résistants veulent rendre Singapour à l’Angleterre ?

– Je vois que vous comprenez vite, *old thing*. Certains veulent d’abord chasser les Japonais, ensuite empêcher les Anglais de revenir. D’autres haïssent les Anglais encore plus que les Japonais et se sont glissés dans le groupe pour mieux trahir leurs camarades. Que pouvons-nous faire ? Nous échouerons peut-être, quoi, mais au moins nous aurons essayé. On dit que notre gouvernement a promis l’indépendance aux Indiens dès que la guerre sera finie.

J’attends l’avion de Kunming. Chaque jour, j’emprunte un vélo et je vais à l’aérodrome demander des nouvelles au chef d’escale.

– Non, il n’est pas venu aujourd’hui. Peut-être demain. En hiver, il a souvent trois ou quatre jours de retard. Le vent souffle en rafales, on ne peut plus franchir le *hump*.

– La bosse ?

– C’est ainsi que les pilotes appellent l’Himalaya.

– Sur la carte qui est affichée derrière vous, la ligne paraît passer très loin de l’Himalaya.

– Nous ne pouvons pas survoler la Birmanie. Les Japonais enverraient leurs chasseurs. L’avion effectue un détour par le nord.

Une autre dame de la bonne société de Calcutta donne une fête pour le réveillon du nouvel an. Je prends l’avion au début du mois de janvier 1943. Le pilote examine les passagers et les bagages d’un œil critique avant de les laisser embarquer.

– Vous, mon bonhomme, vous pesez autant qu’un buffle. Je ne vous laisse pas emporter cette malle. C’est quoi, ce passeport ? Belge ? Au moins, vous êtes léger.

– Je peux emporter sa malle.

– *No way*. Nous devons passer le *hump*. Notre Dakota a des moteurs spéciaux pour monter à neuf mille mètres. Ça suffit tout juste. Surtout quand le vent souffle à cent cinquante kilomètres à l’heure. La route s’appelle le cimetière d’aluminium. Vous avez peut-être envie d’aller rejoindre les autres épaves, moi pas.

Même au-dessus d’une petite montagne, l’air monte et reflue comme une vague heurtant la berge. Souvent, un avion ne sait plus à quoi se tenir. Alors l’Himalaya ! Le Dakota tombe dans un creux de plusieurs centaines de mètres, rebondit sur une colonne de vent, dégringole dans un nouveau puits sans fond. Certains passagers retiennent leur respiration et verdissent, d’autres hurlent. Moi, je ris comme un dératé chaque fois que Jeeves tire le malheureux Bertie Wooster d’un mauvais pas.

Zinzin et Filou

Je connais l'homme qui m'attend sur le terrain d'atterrissage. C'est Mike McCourt, que j'ai laissé au Congo chez le père Simon.

– Avez-vous fait bon voyage, Mr. Rayzeen ? Ça secoue, non ?

– J'ai appris à piloter sur un Bréguet XIV. C'était bien pire, croyez-moi. Je m'appelle Filou, maintenant. Et vous ?

– Moi ? Ah, mon nouveau nom… Cork.

– On voit de curieuses formations rocheuses en arrivant. On dirait des concombres géants plantés à la verticale.

– Les forêts de pierre. Les touristes viennent de loin pour les admirer.

– On vole au-dessus de pics enneigés, il fait un froid de canard dans l'avion malgré le chauffage, on atterrit dans la montagne. C'est étonnant : le paysage est vert, l'air est doux, on se croirait en Suisse en été.

– Nous sommes à près de deux mille mètres au-dessus du niveau de la mer, mais à la latitude de Miami. Ils disent que Kunming est la cité de l'éternel printemps. L'ennui, vous verrez, c'est qu'il y a trop de Chinois.

– Les Chinois sont sans doute plus nombreux en Chine qu'en Angleterre.

– Quand même. Une ville de cent mille habitants. Vous ajoutez neuf cent mille réfugiés.

– Ah, je reconnais que ça fait beaucoup.

Kunming singe Shanghaï. Les Japonais, qui grignotent l'est de la Chine et les zones côtières depuis 1937, ont pris la grande ville le lendemain de Pearl Harbor. Elle a sans doute perdu son esprit et sa fièvre. Les foules ont cessé de parler toutes les langues du monde, de jouer et de danser dans des halls enfumés, d'échanger jusqu'au matin de tendres chuchotements. Cet esprit de Shanghaï, les personnes qui se sont enfuies à temps l'ont emporté ici et là, et pourquoi pas à Kunming. Les prostituées, beaucoup plus nombreuses que dans une petite ville de province ordinaire, les misérables qui vendent de l'opium ou des potions favorisant la virilité, parlent un sabir anglais que je n'ai entendu qu'à Shanghaï. On voit peu d'habitants indigènes. Ils appartiennent à divers peuples nommés Nahsi, Baï, Daï, Lissou, Hali, Sani, Miao ou Khampas. On reconnaît les femmes à leurs tabliers bleus et à leurs coiffes bariolées. Elles vendent des fleurs, des épices et des fruits dans des paniers sur la place du marché. La structure de la famille est matrilinéaire. Un enfant connaît ses oncles, mais pas son père.

Les marchands les plus riches de Shanghaï ont aussi réussi à s'enfuir. Leur présence à Kunming explique la mienne. Ma mission consiste à trouver le moyen de leur soutirer de l'argent, afin de financer des camps d'entraînement semblables à celui de Calcutta.

Cork (alias Mike McCourt) ne sait pas gagner de l'argent, mais seulement le perdre.

Pourtant, il ne mise ni sur les lévriers, ni sur les coqs.

– Montre-moi tes comptes, Corky.

– Tiens. Tu vois, Nigel ne m'envoie pas assez. Je dois payer les instructeurs, nourrir les élèves, donner des, euh, pots-de-vin aux fonctionnaires qui délivrent les permis d'implantation des camps.

– Tu dépenses de l'argent chinois, mais Nigel t'envoie des livres sterling. Où changes-tu les livres ?

– Ben à la banque, non ? Où veux-tu que je les change ?

– C'est là que le bât blesse. La banque centrale de Chine te donne un taux ridicule. Si tu changeais tes livres dans la rue, tu obtiendrais cinq ou six fois plus et tu pourrais payer tout le monde sans difficulté.

– Je le sais bien, mais les changeurs à la sauvette prennent seulement de petites sommes. Il faudrait que j'y passe toute la journée.

– Nigel m'a parlé des riches marchands de Shanghaï. Nous pourrions tenter de négocier quelque chose avec eux.

– J'ai essayé. J'ai un homme à tout faire, Mr. Shu. Nous le surnommons Fixit. Je l'ai envoyé chez les marchands de Shanghaï. Ils se méfient des livres sterling. Si l'Angleterre perd la guerre, elles ne vaudront plus rien.

– Je vais y réfléchir.

Je pense vaguement à un système de troc. Pour négocier à armes égales avec les marchands, nous devons devenir marchands nous-mêmes. Au lieu de nous envoyer des livres sterling, Nigel nous enverrait des marchandises.

Comme à Calcutta, nous habitons près du champ d'aviation. Cork me montre des baraques de l'autre côté de la piste d'atterrissage.

– C'est le terrain des Américains. Il faut que tu leur rendes visite.

– Ah oui, Nigel m'a parlé d'eux. Les *Flying Tigers*. Des mercenaires.

– "Irréguliers". En 1940, oui, quand l'Amérique n'était pas encore en guerre. Comme nous : tu te souviens, au Congo. Une mission sans soutien officiel. Depuis Pearl Harbor, ils appartiennent à l'US Air Force.

Nous traversons la piste. Les *Flying Tigers* ont peint des mâchoires de requin à l'avant de leurs avions. J'ai vu beaucoup de cowboys au cinéma, mais pas un seul en Amérique. Mes premiers cowboys. Leur chef porte un nom étrange pour un homme (en Amérique, tout est possible) : Claire Chenault. Comme il est parti je ne sais où, je rencontre le sous-chef, Hal Nace. Des photographies de femmes dévêtues couvrent les murs de son bureau.

– C'est bien, mon petit gars, d'entraîner les gens. Ça peut rendre service. Deux de vos

Chinois sur trois sont communistes. Ils préfèrent Mao Tse Toung à Tchang Kaï-Chek, ne me demandez pas pourquoi. Vos Malais ne vous rendront jamais la péninsule. Ils ont vu des Asiatiques vous botter le cul. Vous garderez peut-être Hong-Kong. La seule grande puissance dans cette région et partout dans le monde, après la guerre, ce sera l'Amérique.

– Vous me prenez pour un Anglais, je crois, mais je suis belge.

– Après la guerre, il y aura l'Amérique et la Russie. Tous les autres pays auront autant d'importance que la Belgique.

– Vous avez de beaux avions.

– P-40 Tomahawks. Un peu lents, mais solides.

Une grande femme brune entre sans frapper. Si j'étais peintre ou sculpteur, j'aurais envie de reproduire l'arrondi de ses pommettes.

– Un tes tigrres a kidnappé la femme chez moi, Hal. Tiens, mais n'est-ce pas M. Goustav ?

– Vous me connaissez, donc je vous connais sans doute aussi.

– Ya Natacha !

Je la raccompagne en souvenir du bon vieux temps. Elle devient de plus en plus belle. Les Chinoises lui ont sans doute enseigné l'art de préparer des décoctions d'herbes qui chassent les rides. Nous avons dansé ensemble à Shanghai. Je me souviens encore de la chaleur de son corps.

Elle dirige le *Rainbow*, un établissement dans lequel les tigres volants et autres personnes fortunées se délassent après le travail. Elle se vante d'offrir le plus grand choix de boissons et de femmes de tout Kunming. Je lui dis que j'aimerais rencontrer les principaux marchands chinois. Elle devine que je possède une quantité indéfinie de pouvoir et d'argent.

– Si tu demandes, Goustav, pourr somme rraisonnable, je te donne le laisser-passer. Tu peux venirr le Rrainbow et choisirr la femme qui te plaît. Chinoise ou rrusse. J'ai aussi la trrès jolie Polonaise.

– Je vais réfléchir à cette aimable proposition.

– Ou si tu prréfèrres la petite Chinoise chez toi. Fairre la cuisine et laver les chemises et toujourrs là.

– C'est tentant, mais je dois repartir bientôt.

– Tu veux moi ?

– Oh, je me souviens que tu es trop chère pour moi.

– Tu te moques la pauvrre Natacha. Tu trrouves moi trrop vieille.

– *Voui samaia krasivieichaia djienchtchinia ia znaiou*.

– Goustav, tu parles russe !

– Un peu.

Elle me présente à plusieurs marchands. Je dresse une liste en notant leurs souhaits et leurs besoins : vers à soie / papier à cigarettes / pièces détachées pour les automobiles / bicyclettes / médicaments / imperméables “Mackintosh”.

Selon Natacha, ils n’ont pas tout dit.

– Ils aiment beaucoup diamants et perrles pour les maîtrresses.

– Qui sont, comme par hasard, tes employées.

– Et aussi les montrres suisses. Attention seulement les marrques Rrolex, Omega, Longines et Jaegerr-leCoultrre. Le whisky, aiment la marrque Dewarr.

– Je ne peux pas m’occuper de tout ça moi-même, mais je connais quelqu’un.

Je reprends le premier avion qui saute le hump, puis je vais au Caire. Dom Alvaro de Campos, qui végète dans son souk, m’accueille comme le génie de la lampe en personne.

– En Chine je n’ai pas encore fait commerce. Je réjouis votre proposition. J’ai beaucoup la chance être revenu ici. La semaine dernière, vous n’auriez pas trouvé moi.

– Où étiez-vous ?

– Dans mon pays Lisbonne. Dire bonjour à la vieille mère. Là-bas toujours beaucoup les espions allemands. Maintenant, comme en français vous dites : “Les souris quittent le navire.”

– Les rats.

– Ne croient plus la victoire du Reich, plusieurs pour les Anglais en secret travaillent. Envoient à Berlin les fausses informations. Les Allemands foutus.

– Dieu vous entende, cher ami.

– Vous avez appris ? Le général von Paulus juste récent capitulé à Stalingrad. Les Soviétiques encerclaient depuis deux mois. C’est la ville ne vaut pas bataille, mais les Russes voulaient défendre et les boches capturer à cause son nom symbolique. Ils étaient trop loin l’Allemagne. Difficile envoyer l’essence et les pièces détachées. Je connais bien la question approvision.

– Il leur manquait quelqu’un comme vous.

– Pendant ce temps, Montgomery vaincu Rommel à El Alamein. Les Américains débarqué l’Afrique du nord. Les Allemands envahi sud de la France pour empêcher débarquement sur la Riviera. Puis ouvert tête de pont en Tunisie pour contre-attaque et évacuer Rommel. Encore un an.

– Ou deux.

À Calcutta, j’emmène Dom Alvaro dans la jungle pour lui montrer le camp des Chinois.

– Nous voulons installer un camp analogue à Kunming.

– Je vois. Il faut les tentes, les lits de camp, la cuisine de campagne.

– Les armes et les munitions pour l’entraînement. Une fois que les gens sont prêts, nous les

envoyons en mission. C'est ce qui coûte le plus cher.

Un obstacle met en péril notre entreprise : le hump. Dom Alvaro n'apprécie pas les trous d'air.

– Sainte Marie Mère de Dieu ! Ne précipitez pas votre serviteur à l'enfer ! Je repens de mes péchés ! Ouh, ouh… Je dirai cent soixante-huit Ave !

– Pouquoi cent soixante-huit ?

– Vingt-quatre par jour pendant une semaine.

– Ça secoue un peu, mais j'ai vu pire. Vous vous habituerez.

– Habituer ? Vous voulez dire je dois recommencer le supplice ?

– Eh bien, pour le commerce, il faut aller et venir, non ? Quand je vous ai rencontré, vous naviguiez de Port-Saïd à Djibouti et retour. Ensuite, de Varna à Haifa. Vous avez sans doute affronté des tempêtes.

– Sur le bateau, il y a le canot de sauvetage. Ouh, ouh… Nous coulons !

– Mais non. Enfin, j'espère que non.

Dès que nous atterrissons à Kunming, dom Alvaro retrouve sa bonne humeur. S'il dit ses cent soixante-huit Ave, c'est *in petto*. Dès le lendemain de son arrivée, il ordonne la construction d'un hangar près de l'aérodrome.

– Ici nous entreposerons les marchandises. Nous devrons engager les gardes très sûrs pour protéger contre voleurs.

Il court partout pour évaluer les besoins et noter les commandes sur un petit carnet. Il engage Mr. Shu, surnommé Fixit, comme assistant. Je l'emmène chez Natacha. Il lui explique aussitôt comment améliorer le *Rainbow*.

– Pour cette sorte de, euh, maison, il faut beaucoup les miroirs. Dans les chambres, miroirs sur les plafonds. Peut-être aussi quelques uns miroirs sans tain.

– Mirroirrs satin ?

– Sans tain. Dans la chambre, cela ressemble à un miroir, mais dans l'autre chambre, on peut voir…

– Ah, je comprrends.

– Je peux trouver aussi les jolies lampes à pétrole, pour lumière tamisée.

– J'ai besoin moustiquairres. Grrands Amérricains pendant arrdeurr amourreuse déchirrent moustiquairre.

– Je note. Vous savez ce qui serait magnifique ? Les tableaux dans les chambres. Vénus sortant de l'océan, Léda et le cygne, Enlèvement des Sabines. Éviter vulgaire. La véritable peinture à l'huile. Je choisirai le bon goût. Faites confiance !

Il a vite rempli le hangar de bicyclettes, motocyclettes, pneus, caisses de médicaments, etc.

Tout à son désir de développer son entreprise, il surmonte sa terreur et saute le hump plusieurs fois par mois. Auparavant, Cork perdait beaucoup d'argent sur les opérations de change. Dom Alvaro y trouve, au contraire, notre principale source de revenus. C'est ce qu'on appelle le génie des affaires.

– Les marchands, quand ils avaient le grand magasin à Shanghai, possédaient le compte en banque à Londres. Aujourd'hui, impossible accéder. Alors je propose racheter les comptes. Pour le compte de cent mille livres, je paie trente mille.

– Beau bénéfice. Où trouverez-vous les trente mille livres ? Je croyais qu'ils se méfiaient des livres sterling ?

– Je ne donne pas les livres, mais les marchandises. Le marchand nous signe l'ordre de virement pour cent mille livres à Londres. Vous devez demander à votre patron un numéro de compte. Quand les cent mille livres créditées au compte, votre patron achète pour trente mille livre de marchandises, peut-être les diamants ou les pneus, la liste du marchand. Il reste à votre patron soixante-dix mille pour acheter les tentes, les armes et munitions. Aussi pour nous payer. J'ai promis deux fox à Fixit.

– Deux fox à Fixit ?

– Fox terriers. Les chiens. Je vous prie demander à votre patron.

– Il veut les manger ?

– Cela, il n'a pas dit. J'ai trouvé nouveau client, la Croix Rouge. Trois cents litres teinture d'iode, une tonne quinine, bande velpeau pour cinq mille personnes.

Tout fonctionne si bien que je m'accorde une semaine de vacances. Fixit me conseille d'aller à Jong Dian, sur le versant chinois de l'Himalaya.

– Vous connaissez livre "Horizons perdus ?" Auteur James Hilton.

– Je ne l'ai pas lu, mais j'ai vu le film. La vallée mystérieuse, au Tibet, où les gens vivent des siècles.

– Ville Jong Dian servi modèle pour Shangri la.

– Ce n'est pas au Tibet ?

– Appartient à la Chine, mais les habitants tibétains.

– On tombe amoureux d'une jeune fille, en vérité elle est centenaire. Ah, pourquoi pas ? Le Tibet, c'est tentant.

– Là-bas voir Rimpa, lui parle anglais. A vécu en Inde. Bon guide dans la montagne. L'année dernière conduit expédition pour trouver l'avion.

– Dans le cimetière d'aluminium ?

– Transportait les caisses spéciales. Peut-être beaucoup l'argent.

Les Américains me prêtent une petite voiture militaire appelée Jeep, Natacha une petite

pensionnaire appelée Chou – ce qui signifie “pois de senteur” ou “fleur d’églantier”, je ne sais plus. Une gamine translucide de vingt ans qui ne parle pas anglais et qui tente de deviner mes désirs. Je l’appelle “Chou-fleur”, mais en mon for intérieur je la surnomme “vengeance de Natacha”. Nous traversons le haut Yangtsé sur un pont de bois suspendu à des chaînes. Je roule tout doucement. Ma passagère ferme les yeux, mais je préfère garder les miens grand ouverts. La rivière gronde au fond d’une gorge étroite appelée le Saut du Tigre. La route s’enfonce dans des forêts de rhododendrons géants, puis monte à quatre mille mètres d’altitude pour franchir des cols enneigés dans les monts des Dragons de Jade. Nous respirons avec peine, la Jeep aussi. Des villages paisibles me rappellent la Suisse. Les maisons ont des murs épais et des toits de pierres plates capables de porter un lourd manteau de neige. Les paysans ont découpé la montagne en terrasses pour cultiver l’orge. Ils ajoutent de l’orge en poudre à tous les aliments. Par exemple, ils fabriquent une pâte à modeler comestible en malaxant du fromage frit et de la poudre d’orge. Ils mangent aussi des œufs, des pommes de terre, de la graisse de porc. L’hiver touche à sa fin, mais il fait encore très froid. Pour se réchauffer, les Tibétains boivent au moins vingt tasses de thé au beurre de yak par jour. Je leur parle en diverses langues qu’ils ne comprennent pas.

– Ce thé est à vomir, mais si vous m’autorisez à le rebaptiser “soupe”, alors je reconnais que ce n’est pas trop mauvais.

À la fin du repas, les hommes sortent des pipes de bambou qui ressemblent à des grosses clarinettes, les bourrent d’herbes séchées, et fument pendant des heures. Pendant que les hommes se reposent, les femmes travaillent. Elles coupent le bois et pilent l’orge. Leur costume comporte des sangles croisées sur leur poitrine qui leur permettent d’arrimer de lourdes charges sur leur dos.

Nous visitons un monastère. Les moinillons jouent avec de grands cerfs-volants représentant des démons grimaçants. Ils veulent tous s’installer au volant de la Jeep et faire semblant de la conduire. Les moines passent leur vie à méditer et à prier, comme chez nous. De plus, ils ont dressé devant le monastère des bannières qui claquent au vent pour envoyer des prières là-haut. Les dieux étant insatiables ou un peu durs d’oreille, on leur expédie aussi des messages en caressant avec la paume de la main des batteries de cylindres appelés moulins à prières et en barrissant comme des éléphants dans de longues trompes de bois.

L’unique auberge de Jong Dian ressemble à celles où nous avons dormi en chemin. Une pièce unique, un feu dans une fosse pour cuire les aliments et chauffer l’air, un trou dans le toit pour laisser monter la fumée. Des messieurs bavardent autour du feu sans cesser de manger de la pâte à modeler, de siroter de la soupe au thé et de fumer leur clarinette. Nous dormons, ou tentons de dormir, sur une banquette de terre adossée au mur.

Zinzin et Filou

À l'heure où le brouillard gris de l'aube repousse l'obscurité et délave la lueur rouge des braises, quelques insomniaques fument encore leur pipe en silence. Je leur demande où je peux trouver Rimpa. L'un d'eux me conduit au bout de la rue et me montre un homme qui coupe du bois avec une hachette derrière une petite maison. Ces villages sans électricité s'endorment à sept heures du soir, mais débordent d'activité à six heures du matin.

Rimpa nous propose une promenade en montagne.

– Trois jours. Jusqu'au lac de Sérénité. Deux porteurs pour tentes et cuisine. Cent cinquante roupies.

– La sérénité pour cent cinquante roupies, c'est une bonne affaire.

Nous partons au début de l'après-midi. Au bout d'une demi-heure, alors que nous venons de quitter la route pour nous engager sur un chemin un peu raide, Chou-fleur s'arrête. Sa respiration est devenue bruyante. Elle ronfle, siffle, gémit. Rimpa l'interroge en chinois. Elle réussit à prononcer quelques mots.

– Asthme. Elle doit rester la maison. Ma sœur s'occuper d'elle.

Deux lacets de la route nous ont emmenés à une centaine de mètres au-dessus de Jong Dian. Rimpa montre à Chou-fleur la maison de sa sœur. Je lui donne un peu d'argent. Elle chuchote une phrase ou deux en haletant et en sanglotant.

– Elle vous supplie accorder le pardon. Le souffle refuse obéir.

– Elle n'a commis aucune faute, donc je n'ai pas à lui pardonner. Dites-lui de bien se soigner et de m'attendre sagement. Je la reverrai dans trois jours.

Son départ me soulage. Je me suis habitué à sa présence à côté de moi dans la Jeep, je la trouve gentille. Pourtant, je préfère rechercher la sérénité en solitaire.

Le chemin monte dans la forêt, s'appuyant sur les racines des arbres comme sur les marches d'un escalier. Il descend le long d'un éboulement de pierres noires, traverse un torrent à gué, longe un marécage, escalade le bas d'un glacier. Les porteurs marchent pieds nus sur les pierres et la neige. Ils n'appartiennent pas à la tribu des hommes paresseux et des femmes laborieuses. Leur charge, qui pèse environ quarante kilogrammes, n'est pas tenue par des sangles croisées sur leur poitrine, mais par une courroie unique accrochée à leur front. Ils sont partis une bonne heure avant nous. Nous les revoyons vers midi. Ils ont entassé des pierres pour allumer un feu à l'abri du vent, sorti la marmite de leur paquetage et préparé une soupe à l'orge et à la viande de yak. Quand nous arrivons au campement du soir, ils ont déjà monté les tentes et nous servent un thé au beurre roboratif. Rimpa dort avec eux dans une tente, moi dans une autre.

Je n'arrive pas à fermer l'œil. Quatre mille mètres, comme à La Paz. Des idées et des images se bousculent dans ma tête. Je vois des couloirs et des boyaux. Des lueurs de lampe à

pétrole. Des demoiselles tricotent, des hommes fument je ne sais quoi dans des pipes de bambou. Ce que je prenais pour une tente est en réalité un sous-marin. Camille Van der Broeke entre pour me donner une leçon de piano. Je sens que je cours un grand danger, et qu'elle seule peut me sauver. Je me demande si je me suis endormi et si j'ai rêvé. Une vision plutôt. Une rencontre télépathique. Si je reste dans ce sous-marin, je vais couler. Sûr et certain. Je dois changer de vie, je dois absolument changer de vie.

Je me réveille frais et dispos. Les porteurs ont déjà préparé une bonne soupe. Plusieurs pics enneigés flottent au-dessus de la brume. Rimpa indique du doigt le plus haut.

– La dent du loup.

– Dans les Alpes, ce genre de montagne s'appelle toujours la dent du loup. Ici, j'aurais espéré voir la dent du tigre ou la dent du dragon.

– La dent du tigre là derrière.

– Ah tout de même.

Je marche d'un pas si vif que je ne suis pas loin de m'envoler. L'oxygène m'enivre. Après avoir suscité des hallucinations d'un réalisme presque effrayant au milieu de la nuit, l'altitude me rend euphorique. Je me mets à chanter l'air du fantassin des Flandres.

Allons, bons compagnons,
En ce beau jour, marchons,
Partons en Westphalie,
Conquérons l'Italie !
Au nom de l'empereur
Nous nous battrons sans peur.
    Chantons la brabançonne,
    Déjà la charge on sonne.
L'ennemi par milliers
Surgit de tous côtés,
Sans pitié nous assaille.
Nous taille, nous mitraille.
Ah, pour mon empereur,
Je tombe, je me meurs.
    Chantons la brabançonne,
    Au loin la cloche sonne.
Pour qui tous ces corbeaux ?
Les morts ne disent mot.
Aucun soldat ne bouge,

La plaine est toute rouge.
Aujourd'hui l'empereur
Est de mauvaise humeur.
Chantons la brabançonne,
Ding, dong, dong, sonne, sonne.

J'ai découvert la recette du bonheur : un pré fleuri, quelques nuages nacrés et le gazouillis de l'eau dévalant les pentes. J'envie Rimpa et les porteurs comme j'enviais les Indiens d'Amazonie. Ils ne vivent peut-être pas deux siècles, mais ils suivent les préceptes de la sagesse bouddhiste et évitent ce qui rend malheureux. Bob Levi-Strauss disait que notre prétendue civilisation ne sert qu'à produire des déchets pour accélérer la délitescence de notre planète.

Nous croisons une caravane de yaks.

– Attention, monsieur. Rester sur le chemin côté montagne. Si côté fossé, alors yak peut pousser vous en bas.

– Ah, je le sais. J'ai marché dans la montagne en Amérique du sud. Leur yak s'appelle lama, mais il lui arrive aussi de s'écarter du droit chemin. En plus, il vous crache dessus.

– Là-bas lac de Sérénité. L'avion, au-dessus. Regardez, monsieur.

Il sort une paire de jumelles de son sac. Je reconnais la queue et un morceau d'aile d'un Dakota. Les jumelles, une bonne invention qui ne fait de mal à personne, comme le vélo. N'empêche, quand Galilée a fabriqué sa première longue-vue, il a voulu la vendre au Sénat de Venise comme appareil militaire : "Vous verrez arriver l'ennemi bien plus tôt en mer et sur le champ de bataille." J'ai entendu parler de nouvelles torpilles. De munitions qui explosent en s'approchant d'un avion ennemi, sans avoir besoin de le frapper. D'une bombe atomique. Ils se massacrent pour vaincre l'ennui, alors qu'il suffit de marcher dans la montagne.

Comment trouver la sérénité dans un endroit où je ne dors pas ? Je dois obéir à mon destin et m'efforcer de mener une vie sereine à Londres ou à Bruxelles. Je reviens chercher Chou-fleur chez la sœur de Rimpa. Dans le film *Horizons perdus*, les belles filles de Shangri-la paraissent un siècle ou deux de moins que leur âge. Seule une maquilleuse experte réussirait à rajeunir la sœur de Rimpa. Le vent glacé des cimes et le soleil brutal de la haute montagne lui ont tanné une peau de centenaire. Au contraire, on ne donnerait pas à Chou-fleur une seconde de plus que ses vingt ans. Mon excursion au septième ciel m'a tourné la tête. Je la trouve divine, tout à coup, ma petite Chinoise. Je prie Rimpa de lui demander si elle respire mieux.

– Elle dit va très bien. Reposée et admiré grandes montagnes. Aimerait rester ici toujours.

– Moi aussi. C'est impossible, hélas. Nous devons repartir.

J'ai hâte de reprendre la route avec ma passagère. Nous nous arrêtons sous les rhododendrons géants et nous, hmm, rattrapons le temps perdu.

Dom Alvaro et Cork ont commencé la construction du camp d'entraînement. Ils se débrouillent très bien sans moi.

Dom Alvaro ne chôme pas.

– Nouveau client l'agence Reuter. Une demi tonne quinine et douze caisses whisky Dewar's. Je prépare procurer les montres suisses. Les résistants français Jura vont chercher et donneront à courriers qui iront livrer à Madrid. J'ai appris triste nouvelle.

– Une cargaison perdue ?

– Vous souvenez le tsar Boris ?

– Le roi de Carpatie.

– Bulgarie. Il est mort. On dit l'attaque cérébrale.

– Il n'était pas vieux.

– Pas encore cinquante, je crois. On dit empoisonné.

– Ceux qui disent "attaque cérébrale" ne sont pas les mêmes que ceux qui disent "empoisonné", je suppose.

– Revenait d'Allemagne, où rencontré Hitler. On dit les Allemands l'empoisonnent car il veut renoncer l'alliance. Le prince Siméon six ans seulement.

– Je l'ai vu bébé.

– Conseil de régence, donc désordre et confusion. On dit les Anglais l'empoisonnent car confusion oblige les Allemands envoyer troupes. Avec guérilla en Serbie et en Grèce, désordre dans les Balkans occupe les Allemands, moins de troupes à l'ouest alors plus facile débarquer en France.

– Tout est possible. Je me suis promené dans la montagne justement pour oublier ces jeux byzantins.

– C'était bon client. Je lui vendu locomotive spéciale, avec couchette et cabinet toilette. Homme très habile. Il réussit à agrandir son pays jusqu'à la mer Égée et prendre province à la Roumanie, pourtant sans envoyer troupes à l'est ni déclarer guerre à Union Soviétique, ni se fâcher non plus avec l'ouest. Il a protégé les juifs de Bulgarie.

– Je vais rentrer en Angleterre.

– Je vous remercie pour ce travail vous m'avez choisi, M. Raisin. Je saurai montrer digne votre confiance. En Angleterre, je vous prie demander passeport pour Fixit.

– Un passeport pour Fixit ? Britannique ?

– Il veut s'installer Hong Kong après la guerre.

16 Au Portugal

J'explique à Nigel que l'entreprise commerciale dirigée par Dom Alvaro se présente au mieux.

– Je n'en doute pas. Des bénéfices s'accumulent déjà sur le compte spécial que vous m'avez fait ouvrir. Votre Portugais est très fort.

– Il n'a pas besoin de moi, donc je suis revenu me mettre à votre disposition.

– Une bonne nouvelle, Faïloo : Ultra fonctionne de nouveau. Votre exploit a permis de retourner la situation. Nous reprenons le dessus. Nous avons coulé des dizaines de sous-marins. Les convois américains arrivent à bon port sans pertes.

– Les Allemands ne se doutent de rien ?

– Plutôt que de croire que des sous-hommes polonais ont réussi à déchiffrer leur code, ils attribuent les fuites éventuelles à des Allemands. Ils recherchent des espions, des traîtres anti-nazis. *By the way*, pendant que vous mangiez des nids d'hirondelle, mes Norvégiens ont fait sauter les installations d'eau lourde.

– Bravo.

– Six hommes, parachutés à cinquante kilomètres de l'usine avec leurs skis et leurs combinaisons blanches. Ils ont escaladé cent cinquante mètres de falaise pour monter jusqu'à un conduit amenant des câbles. Ils ont rampé dans le conduit, ont accroché dix-huit pains d'explosifs sur les dix-huit cellules d'électrolyse en acier et sont ressortis sans que personne n'ait remarqué leur présence. Et puis quatre cents kilomètres à skis pour filer en Suède. Je prépare une autre petite action, l'opération *Mincemeat*. Vous pourriez me donner un coup de main.

– Dites-moi tout.

– Il faudrait acheter quelques menus objets pour le capitaine William Martin, des Royal Marines. Le pauvre homme manque de tout pour la bonne raison qu'il n'existe pas.

– C'est bien mystérieux.

– Il doit jouer un rôle crucial dans une grande affaire. Nous tenons l'Afrique du nord. Notre prochaine étape, c'est de débarquer en Europe. Nous avons des alliés emmerdants.

– Les Américains ?

– À peine étaient-ils entrés en guerre qu'ils voulaient déjà envahir la France. Nous avons sacrifié six mille hommes à Dieppe, l'année dernière, pour leur montrer que c'était impossible, ou au moins prématuré. Maintenant, ils veulent attaquer l'Italie. De la Tunisie à la

Sicile, il n'y a qu'un saut de puce. Nous avons expliqué à nos chers alliés que ce serait tout de même plus facile si les boches nous attendaient ailleurs. Le capitaine Martin doit convaincre les Allemands que nous voulons débarquer en Grèce.

– Savez-vous qui a empoisonné le tsar Boris ?

– Je sais seulement qu'il est mort. Des rumeurs circulent. On parle d'une injection de venin de serpent. Même s'il est mort d'une attaque cérébrale, nous avons intérêt à répandre ces rumeurs et à faire croire que les boches l'ont tué. Histoire de semer la zizanie. Le désordre dans les Balkans, c'est la hantise des Allemands. La grande guerre a commencé là-bas. Les partisans en Serbie et en Grèce ne les dérangent pas beaucoup, mais si les Anglais et les Américains viennent leur prêter main forte, cela change tout. Et puis ils considèrent que les Anglais sont obstinés. Puisqu'ils nous ont chassés de Grèce, nous voudrons forcément y revenir.

– Je viens de passer près d'une semaine en avion. J'ai l'impression que ma tête continue de vibrer à dix mille tours minute. En tout cas, je n'arrive pas du tout à imaginer comment un capitaine imaginaire va convaincre les Allemands de la réalité d'un débarquement imaginaire.

– Vous vous souvenez de la superbe valise étanche que vous avez rapportée d'Alexandrie ? Vous allez me trouver une mallette aussi étanche, mais plus discrète. Nous y placerons une lettre d'un général de l'état-major anglais à son homologue américain exposant les détails du débarquement en Grèce. Il ne manquera pas de signaler une fausse attaque en Sicile, afin que les Allemands prennent nos préparatifs pour une manœuvre de diversion. Nous accrocherons la mallette au poignet du capitaine Martin par une chaînette et nous jeterons ce pauvre Bill dans l'océan au large du Portugal.

– Vous le jetez ? Vous faites semblant de le jeter ?

– Nous avons un cadavre qui attend au frais à la morgue. Mort d'une pneumonie. De l'eau dans les poumons comme un noyé. Nous avons un uniforme d'officier d'état-major coupé sur mesure par un tailleur militaire, un gilet de sauvetage d'avion qui lui permettra de surnager le temps qu'il faudra. Regardez, la mallette contiendra cette lettre de recommandation signée par Mountbatten en personne, adressée au commandant des forces en Méditerranée.

– Voyons. "Mr. William Martin… Expert en débarquement… Calme et timide, mais connaît son affaire… S'est opposé avec vigueur au raid de Dieppe… A participé à la mise au point des péniches de débarquement en Écosse…" On regrette qu'il n'existe pas, cet homme-là.

– Nous avons préparé aussi un relevé de son compte en banque, réel bien entendu, la facture d'une bague qu'il vient d'offrir à sa fiancée, des lettres de son père et de son avocat. Si vous pouviez m'apporter une ou deux lettres de sa fiancée, ce serait parfait.

– Je les écris ?

– Il faut une écriture de femme. Vous trouverez bien quelqu'un.

– Je pense à une chose. Il y a des partisans prêts à vous aider en Grèce, mais pas en Sicile. Pourquoi ne débarquez-vous pas vraiment en Grèce ?

– Ces partisans sont tous communistes. Nous ne voulons pas les aider.

– Voilà qui est clair. C'est même si clair que les Allemands sont capables de le deviner, donc de comprendre que vous avez inventé ce débarquement en Grèce pour les tromper.

– Les responsables des services secrets, l'amiral Canaris en tête, réalisent des analyses impeccables. Heureusement pour nous, Hitler n'aime pas ces gens-là. Il préfère se fier à son intuition et à une poignée de proches qui lui disent ce qu'il veut entendre.

Nigel m'envoie chez le maroquinier de la famille royale. J'expose mes desiderata à un gentleman très poli, qui me rappelle Jeeves.

– La mallette contiendra des documents de la plus haute importance. Son propriétaire, le capitaine Martin, doit effectuer un voyage très risqué en avion. Au cours des voyages précédents, l'avion a été abattu une fois sur trois. Nous aimerions que les documents restent au sec, même si la mallette passe une semaine dans l'eau.

– Je peux vous proposer ce type de mallette, que nous appelons "attaché-case". Nous choisirons un cuir solide, dans le collet. C'est le cou de la vache, sir.

– Il faut qu'elle soit solide, en effet. Et surtout étanche.

– L'intérieur sera doublé de caoutchouc. Pour assurer une fermeture hermétique, nous utiliserons des baguettes d'acier et des joints de caoutchouc.

– Le système qui assure l'étanchéité des portières d'automobile me paraît très efficace. Il y a des sortes de bourrelets de caoutchouc.

– En effet. Nous pourrions prévoir deux cadres métalliques qui s'emboîtent. Je vais en parler à nos techniciens. Je vous remercie pour cette suggestion, sir.

Pour écrire les lettres de la fiancée, j'ai pensé à Lady Chatterley. J'habite sur Edgware road. Je traverse Hyde Park pour aller à l'hôtel Dorset. Peine perdue. L'hôtel est devenu une mission religieuse mormone. Les soldats américains y sont toujours aussi nombreux, mais la belle inconnue a disparu. Pour me consoler, j'imagine que je publie une annonce dans le *Times* : "Belle inconnue, vous m'avez conseillé Wodehouse à l'hôtel Dorset…" En attendant, j'ai besoin d'une main de femme. La libraire du *Runcible Hat*, sur Kensington High Street. Elle me reconnaît, après un moment d'hésitation dont je trouve la brièveté plutôt flatteuse.

– Vous avez fini *Pickwick Papers* ?

– Depuis longtemps. J'ai un service à vous demander. C'est un peu délicat. Vous ne devez pas chercher à comprendre. Il s'agit d'écrire deux ou trois lettres.

– À qui ?

– À votre fiancé, William, qui est parti au loin. D'abord pour le remercier. La bague est magnifique, presque trop belle pour vous, surtout en ces temps difficiles. Vous espérez qu'il ne court pas de trop grands dangers. En vérité, une pensée apaise vos craintes : un amour aussi intense que le vôtre ne peut pas exister en vain.

– Cette jeune femme, celle à laquelle je me substitue, me paraît très romantique et exaltée.

– Ah, William ne la mérite pas ! C'est un homme un peu falot, je dois dire. Elle se nomme Millicent Goody. Dans la deuxième lettre, vous pourriez raconter un dimanche à la campagne. Les bombes pleuvent et les sous-marins coulent, mais on ne va tout de même pas empêcher les enfants de s'amuser. Sinon, nous aurons des adultes sinistres après la guerre. Vous décririez une course en sacs, ou même deux. Celle des enfants, puis celle des grands-mères. On laisse gagner lady Rowbotham…

– On croirait du Wodehouse.

– Comment ça ? Mais pas du tout. Chez Wodehouse, ce qui est rigolo, c'est que des petits malins organisent des paris clandestins sur la course des grands-mères. Bingo Little repère une véritable gazelle, sur laquelle il mise toute sa fortune. Ce voyou de Rupert Steggles fait avaler une bouteille de cherry à la dame, si bien qu'elle arrive avant-dernière. Jeeves sauve la situation *in extremis* : il trouve un article de règlement qui permet de disqualifier toutes les concurrentes arrivées devant la gazelle… Vous avez raison. Nous devons éviter de tomber dans le plagiat. Décrivez un dimanche à la campagne d'après vos propres souvenirs !

Nigel passe au moins un quart d'heure à admirer la mallette.

– Le maroquinier du roi, *of course*. J'en commanderais volontiers une pour mon propre usage.

– Il est satisfait de son travail. Il a dit qu'il produirait ce nouveau modèle en petite série. Si vous y allez, dites-lui que vous voulez une mallette Martin.

– Les lettres de la fiancée sont parfaites. Il ne reste plus qu'à expédier le capitaine Martin au Portugal. Je ne vous demande pas de l'accompagner, car il va voyager en sous-marin.

– Il y a déjà un sous-marin dans mes cauchemars. J'en veux bien un autre, pour changer un peu.

– Je préfère vous envoyer à Lisbonne en avion. Il me faut quelqu'un sur place, pour vérifier que l'opération se passe bien. Je suppose que vous connaissez des gens au Portugal.

– On ne peut rien vous cacher. J'ai appliqué les principes du bon petit espion, que l'on m'a enseignés à Guildford. Puisque j'avais entièrement confiance en dom Alvaro de Campos, je lui ai demandé de m'indiquer quelques adresses sûres à Lisbonne. Je les ai apprises par cœur, bien entendu. Il m'a donné une information intéressante : les personnes qui vendent des

renseignements à l'Allemagne pensent qu'il est temps de rechercher d'autres clients.

– J'allais vous en parler. Vous prendrez sans doute contact avec des gens bien informés. Dites-leur que vous voulez rencontrer Méphisto. C'est un agent indépendant qui a longtemps aidé les Allemands. Nous ne pouvons pas le payer autant que les boches, mais je parie qu'il acceptera de travailler pour presque rien afin de rentrer dans nos bonnes grâces.

– Vous croyez qu'il possède des informations de valeur ? À Lisbonne ?

– Nous n'allons pas lui acheter des informations, mais lui en fournir, afin qu'il les vende à ses amis allemands. Ah, j'oubliais : j'ai reçu un paquet pour vous. De Bruxelles.

– Par la poste ? Il a peut-être traversé la mer du Nord sur un bateau à voiles noires.

– Nous avons aussi des petits avions, *you know*. Des biplaces Westland Lysander. Ça se pose de nuit dans un champ éclairé par trois loupiottes, ça redécolle au bout de trente secondes.

– Vous vous souvenez de quelqu'un dans la police, qui vous a donné de bons renseignements sur moi avant notre voyage en Afrique ? Je suppose que c'est lui qui l'a envoyé. Bon, voyons ce qu'il y a dedans. Tiens, de nouveaux albums de Zinzin ! En couleurs, maintenant. Moins de pages… C'est beau, non ?

– Nous n'avons pas ce genre de chose en Angleterre. Surtout en ce moment. Les gens diraient que l'on gâche le papier.

– La lettre d'accompagnement, qui n'est pas signée, évoque cette question. Le papier est devenu rare, donc le nombre de pages a diminué, mais le dessinateur connaît des gens influents qui en ont trouvé des tonnes spécialement pour lui.

– Un jour, il se mordra les doigts d'avoir fréquenté ces gens influents.

– C'est ce que dit la lettre. Le paquet contient aussi des exemplaires du principal quotidien de mon pays, *Le Soir*. Une équipe agréée par les Allemands a repris le journal. Les gens l'appellent *Le Soir Volé*. Regardez, le dessinateur a fondé un supplément pour les enfants, *Le Petit Soir*, dès le mois d'octobre 1940. Un an plus tard, ils ont arrêté faute de papier. Le récit des aventures de Zinzin a continué dans le quotidien lui-même, à raison d'une bande de trois ou quatre images par jour. Cela ressemble aux "strips" des journaux américains.

– Je parie que vos aventures sont plus extraordinaires que celles du petit bonhomme qui s'inspire de vous.

Je lis les aventures du petit bonhomme. *Zinzin au Maroc* prend justement pour point de départ mon voyage en Afrique avec Nigel. Le *Montego Bay* est devenu le *Montiboudjan*. Le "grand port sur la côté marocaine", baptisé Bazzhar, dans lequel se déroule la deuxième partie de l'histoire, ne ressemble pas à Casablanca. Plutôt au décor de *Pépé le Moko*. Erdé a sans

doute vu aussi *La Bandera* et *Laurel et Hardy Légionnaires*. Comme le Japon est devenu l'allié de la Belgique, par Allemagne interposée, le récit présente un bon Japonais, Ganji Buraki. Le contraire de Mastuhiro : au lieu d'importer de la drogue, il lutte contre les trafiquants.

Le capitaine Defock est aussi alcoolique que le capitaine Greenock, mais jure de manière beaucoup plus vigoureuse. Il me rappelle Léon Degrelle, qui traite ses adversaires d'anthropophages de carnaval et de troglodytes simiesques. Je l'ai vu plusieurs fois dans les bureaux du *Nouveau Siècle*. Je me souviens aussi d'un livre dans lequel on trouve des invectives à rallonges : *Bagatelle pour un Massacre*, de Louis-Ferdinand Céline. Même si Erdé ne lit pas beaucoup, il connaît ce pamphlet antisémite, que les rédacteurs du *Nouveau Siècle* tenaient pour un chef d'œuvre.

Une traversée du désert guérit le vieux poivrot. Je vois dans cette rédemption une sorte d'allégorie, peut-être inconsciente. Selon Erdé et ses amis, la Belgique, tombée dans la déchéance, vient de subir une épreuve salutaire, dont elle émerge aussi saine et vigoureuse que le grand Reich allemand.

L'aventure suivante, *Zinzin et la météorite,* commencée en septembre 1941, suit de manière beaucoup plus évidente les événements contemporains. Un conflit oppose l'Europe à l'Amérique. On craint l'apocalypse. Le début de l'histoire me rappelle ma visite à l'abbé Depardieu. Il disait qu'un astéroïde pouvait détruire notre planète sans émouvoir Dieu plus que ça. Dans l'histoire, l'astéroïde finit par tomber dans l'océan. Il constitue l'objet de la rivalité entre l'Europe et l'Amérique. Les champions de l'Europe viennent de Belgique, d'Allemagne, d'Espagne, du Portugal, de Suisse et de Suède. Le patron du camp américain est un banquier louche, Blumenfeld, dont le nez ressemble à un concombre. Mon expéditeur inconnu a envoyé un dessin paru dans le *Soir volé* mais pas dans l'album. L'éditeur des albums possède assez de bon sens pour comprendre que ce genre de dessin n'es ni anodin, ni innocent.

Zinzin et Filou

Le *Soir volé* contient de nombreux articles et éditoriaux sur les juifs rusés, ennemis de la Belgique, qui provoquent les guerres pour mieux dominer le monde.

Depuis un an environ, Erdé dessine une nouvelle histoire, sans aucun rapport avec la guerre ou la politique – ni avec mes propres aventures, puisque je ne suis plus là pour les raconter. Il a tout de même montré Mme Merle en train de faire la soupe, ce que je considère comme un délicat hommage posthume. Le récit s'inspire de *L'Île au Trésor*, de Stevenson, entrecroisant plusieurs intrigues de manière ingénieuse. Je trouve Erdé très en verve. Les gags et les jeux de mots sont plus nombreux et encore plus drôles que d'habitude. L'occupation allemande ne le tourmente pas trop. Ou bien, au contraire, il se réfugie dans l'humour le plus cocasse pour échapper à l'angoisse.

J'ai parlé à Erdé du professeur Sonnenblum, que j'ai rencontré à l'université de Jérusalem. Erdé donne un équivalent de son nom à un nouveau venu : le professeur Héliotrope, un bricoleur qui a construit un petit sous-marin. Les Anglais utilisent des sous-marins de poche pour couler des navires allemands en Norvège, mais ils ne ressemblent sans doute pas à des requins.

Dom Alvaro m'a donné l'adresse à Lisbonne de son "cousin António". J'habite chez ce brave homme, qui est fonctionnaire des douanes. Un commerçant fréquente un douanier, rien de plus naturel. Dom Alvaro a ajouté un lien de parenté par goût du panache.

– Je crois, en effet, la belle-sœur de mon grand-père avait marié le cousin de sa grand-mère. Si c'est comme ça, tous les Portugais cousins. J'ai arrangé l'affaire pour lui l'autre jour. Il voulait expédier Calcutta la quantité importante de quinine qui devait partir dans nos colonies le Mozambique. Je ne devrais pas vous dire, mais il m'a offert cette montre Longines pour me remercier mon aide. Elle se remonte automate quand on remue le bras.

– Du coup, la malaria fait des ravages au Mozambique.

– Nous n'envoyons plus la quinine depuis longtemps. Plusieurs cargos ont été coulés au large l'Afrique par qui je ne sais. Les colons du Mozambique achètent en Afrique du Sud.

– À propos de cargos coulés : j'aimerais bien que l'on m'avertisse si des pêcheurs trouvent un noyé dans la région.

– Quel genre noyé ?

– Un officier anglais.

Une dizaine de jours plus tard, dom António me raconte ce que j'espérais.

– Des pêcheurs à Setúbal, c'est le sud de Lisboa, ont attrapé le noyé dans les filets. À son poignet une petite valise attachée par la chaîne. Ils ont donné le cadavre à l'officier garnison maritime de Setúbal. Lui voit c'est le capitaine anglais, avertit le consul d'Angleterre, mister

Addison. Le consul téléphone à Lisboa mister Monroe, lui attaché naval anglais. Mister Monroe dit : “Surtout, personne n’ouvrir la valise. Je viens chercher.” Il téléphone aussi le chef de la police de Setúbal et le ministre des affaires étrangères pour dire : “Personne n’ouvrir la valise.”

La nervosité de l’attaché naval anglais rend les autorités portugaises curieuses. Elle ouvrent la mallette, photographient son contenu, puis offrent ou vendent les films aux Allemands. Nous le savons parce que Bletchley Park déchiffre tous les messages allemands.

Le Times publie l’avis de décès du capitaine Martin. Les avions de guerre s’écrasent pour un oui ou pour un non. Les soldats qui s’occupent de leur entretien n’ont pas le temps de tout vérifier bien comme il faut. Par un heureux hasard (enfin, pas heureux pour tout le monde), la rubrique nécrologique du Times contient deux autres avis similaires le même jour. Un avion est tombé en mer au large de Vigo, un autre au large de Cadix.

Le consul fait enterrer le capitaine Martin à Setúbal. L’attaché naval vient de Lisbonne avec un bataillon qui rend les honneurs militaires à l’éminent spécialiste du débarquement. Une magnifique couronne porte les mots “*Yours forever*” et “Millicent Goody”. Le consul commande une pierre tombale en marbre gris.

J’ai dit à dom António que son cousin à la mode portugaise m’avait parlé d’espions désirant changer de camp – et que, d’autre part, j’avais entendu mentionner un certain “Méphisto”. L’homme que je rencontre dans le *Museu de Arqueologia* ne ressemble pas à un démon, mais à un fonctionnaire entre deux âges. Comme convenu, je tiens à la main un guide de Lisbonne en français.

– Vous êtes français, monsieur ? Que pensez-vous de cette mosaïque romaine ?

– J’ai un ami qui dessine dans le même style. Vous êtes Méphisto ?

– Appelez-moi comme vous voulez. Vous comprendrez que je ne vous révèle pas mon véritable nom.

– Le diable mène l’Allemagne à sa perte. Goethe doit se retourner dans sa tombe.

– Je n’éprouve aucune sympathie pour ces gredins. Il faut bien gagner sa vie. Ils ont d’ailleurs tenté de me tromper et je leur ai rendu la monnaie de leur pièce. Comment dit-on ? À brigand, brigand et demi.

– Les Allemands ont tenté de vous tromper ?

– J’avais des soucis d’argent. Quelqu’un m’a dit que l’on pouvait gagner gros en leur vendant des renseignements sur le contenu réel de certains navires. La première fois qu’ils m’ont payé, ils m’ont donné de fausses livres sterling.

– Ah ça, c’est trop fort ! Je connaissais un policier, à Bruxelles, qui était convaincu que les

Russes imprimeraient de la fausse monnaie pour perturber le monde capitaliste. En fin de compte, ce sont les nazis qui l'ont fait.

– J'ai protesté, bien sûr. J'ai exigé de véritables dollars. Ils étaient plutôt contents de voir que je n'étais pas le dernier des imbéciles. Ils m'ont enseigné comment fabriquer de l'encre sympathique en pulvérisant des comprimés de Pyramidon et en les dissolvant dans l'alcool. Ils m'ont donné une sorte d'agrandisseur photographique à l'envers qui permet de produire un *Mikropunkt*, c'est-à-dire un texte à l'intérieur d'un point sur une page imprimée. Ensuite, on le lit avec un microscope. Nous échangeons aussi des informations en code. Nous remplaçons les lettres par des séries de chiffres qui représentent leurs coordonnées à l'intérieur du *Livre de San Michele* d'Axel Munthe. Les agents allemands en Afrique du nord utilisent un autre livre : *Rebecca*, de Daphné du Maurier.

– Vous me dites tout cela pour me convaincre de votre désir de travailler pour les Anglais ?

– Je vais vous en dire beaucoup plus. La guerre est bientôt finie. Je dois penser à l'avenir. Je n'éprouve aucune sympathie pour les Allemands, encore moins pour leurs idées. Je voulais leurs dollars. Je voulais aussi les punir parce qu'ils m'avaient offensé avec leurs fausses livres sterling. J'ai inventé un correspondant au Maroc. Il envoyait des renseignements de première qualité, mais coûteux. Ensuite, j'ai imaginé d'autres correspondants : en Espagne, à Madère, au Brésil, aux Bermudes, dans la communauté portugaise de New York. J'ai monté tout un réseau. Les boches dépensent une fortune pour que je puisse payer tous mes gens.

– Vous devez tout de même fournir des informations.

– Je passe beaucoup de temps dans les grands cafés de Lisbonne, à boire du moka en lisant le journal. J'écoute les conversations, je note les rumeurs. J'écoute la radio. Je ne comprends ni le hongrois, ni le chinois, mais pour les autres langues, je me débrouille.

– Vous avez une curieuse façon d'appâter le client : vous lui révélez que vous vendez de la marchandise frelatée.

– Je ne crois pas que vous vouliez m'acheter des renseignements. L'Allemagne est enfermée dans sa petite Europe, alors je l'informe sur le vaste monde. L'Angleterre et l'Amérique dominent et connaissent le vaste monde. Je ne peux rien leur apprendre. Ce qui vaut de l'or pour vous, c'est que les Allemands me font confiance. On vient de découvrir je ne sais quel document dans la mallette d'un noyé anglais. Les Allemands l'ont sans doute déjà lu à l'heure qu'il est, mais ils ne peuvent pas se fier à une source d'information unique. Ah, mais si mes correspondants confirmaient le contenu du document…

– Vous avez peut-être inventé des correspondants à l'étranger, mais des informateurs bien réels vous ont parlé de ce noyé. L'information, ça court les rues. Vous savez déceler celle qui a de la valeur. L'argent que vous avez soutiré aux Allemands, vous ne l'avez pas volé.

– Je vous remercie. Quand vous travaillez dans l'ombre, personne ne vous apprécie à votre juste valeur.

– Voilà ce que vos correspondants ont découvert : les Anglais et les Américains se préparent à débarquer en Grèce ; ils ont prévu une petite opération de diversion en Sicile.

– Bien. Vous comprenez cependant que si les Anglais et les Américains ne débarquent pas en Grèce, je perdrai de mon crédit. Je devrai expliquer aux Allemands que mes correspondants se sont trompés, ou ont été trompés. N'oubliez donc pas de demander à vos commanditaires qu'ils m'envoient des informations disons authentiques, ou vérifiables, afin que je retrouve la confiance complète des Allemands.

– Nous garderons le contact avec vous par l'intermédiaire de dom António.

– Pas de noms. Dites "le douanier". Je ne vous ai pas demandé votre nom.

– Dites "Filou".

Je rentre à Londres. Je trouve Nigel plongé dans *Zinzin au Maroc.*

– Si ce navire représente le *Montego Bay* et cet ivrogne le capitaine Greenock, alors je suis Allen, le méchant.

– Je n'ai pas parlé de vous au dessinateur. J'ai juste dit que le second menait le bateau à la place du capitaine. À partir de ça, il a construit une histoire.

– Je suis content de vous voir. J'ai une caisse pleine d'articles de journaux et de textes divers à traduire et résumer. Du français, de l'allemand, du russe.

– Vous voulez une sorte de revue de presse. Donnez-moi tout. Dites, chaque fois que je reviens, j'ai l'impression que le nombre de soldats américains a doublé.

– Il paraît que nous en avons déjà plus d'un million. Des milliers de chars, de canons, de jeeps. Trois tonnes de matériel par soldat. Sans oublier le chewing-gum et le Coca-Cola.

– Vous avez des nouvelles ?

– Les Allemands ont envoyé une division blindée en Grèce. Commandée par Rommel en personne. Nous pouvons remercier nos amis le capitaine Martin et Mr. Méphisto.

– Il demande des informations sérieuses pour retrouver son crédit auprès des Allemands.

– Nous l'avons payé. Nous pourrions décider que nous n'avons plus besoin de lui et le laisser tomber.

– Je pense que ce serait une erreur. Il m'a paru très fort.

– En effet. L'opération a marché comme sur des roulettes. Nous aurons de nouveau envie d'égarer les Allemands quand nous tenterons le grand débarquement en France. Dites-lui que nous lui transmettrons des informations, mais pas tout de suite. Si nous dévoilons une de nos entreprises, nous sacrifions des vies. C'est difficile. Je dois remonter tout en haut de la

hiérarchie pour obtenir des autorisations. L'idéal, ce serait de leur signaler un truc qu'ils s'apprêtent à découvrir de toute façon.

Si l'Angleterre a sacrifié ses propres combattants, ainsi que des Américains, pour rétablir le crédit de Méphisto, elle ne s'en est jamais vantée. Nigel ne m'a rien dit. Je n'étais même pas anglais, après tout. Certains historiens pensent que Méphisto (et d'autres agents doubles qui devaient donner des gages) ont annoncé aux Allemands le raid aérien sur Nuremberg du 31 mars 1944. Plus de cent bombardiers ont été abattus. Plusieurs centaines de pilotes et membres d'équipage ont perdu la vie. Ils savaient ce qu'ils risquaient. On disait que l'espérance de vie d'un équipage de bombardiers ne dépassait pas celle d'un fantassin de la grande guerre.

Les Anglais possédaient quelques vieux bombardiers au début de la guerre. Ils ont construit des milliers de bimoteurs Blenheim, Wellington, Hampden et Whitleys, de quadrimoteurs Stirling, Lancaster et Halifax, de Mosquitos au fuselage en bois. Les alliés ont bombardé toutes les villes d'Allemagne et d'Europe Centrale sauf Prague et Vienne.

Patton et Montgomery débarquent en Sicile le 10 juillet 1943 sans rencontrer la moindre résistance. On dit que les bandits siciliens aident les Américains. En échange, les procureurs se montreraient indulgents envers les patriotes de la mafia de New York. Si Al Capone était vivant, le président n'hésiterait pas à l'amnistier.

Pendant que Rommel se tourne les pouces à Athènes, la plus grande bataille de chars de l'histoire se déroule à Koursk, au nord de Kharkov. Hitler a ordonné à la Wehrmacht de contre-attaquer. Il croit encore à la victoire. Selon le *Times*, les Allemands ont déjà perdu trois mille chars et soixante-dix mille hommes à Koursk, mais leurs usines fabriquent dix mille chars par an. Nigel, à qui je remets ma revue de presse deux fois par semaine, en sait plus long que le *Times*.

– Ils vont renoncer à leur contre-attaque. Ils ont encore des milliers de chars à Koursk. Ils vont les envoyer en Italie. Ils se méfient des Italiens. Si ces lâches n'ont pas défendu la Sicile, ils ne défendront pas non plus l'Italie. Nous avons mal joué ce coup-là.

– Que pouvions-nous faire ? Encourager les Italiens à défendre la Sicile contre nos troupes ?

– Peut-être. Ou retarder un peu le débarquement, pour laisser le temps aux Russes d'écraser les boches à Koursk. Ils ont un char formidable, le T-34.

– Je suis allé en Union Soviétique il y a longtemps. Ils affamaient les paysans pour vendre le blé à l'étranger et acheter des machines. Tout le monde croyait que Staline voulait posséder une industrie lourde par pure mégalomanie. Il avait raison, en fin de compte.

– Nous aurions dû prévoir une diversion un peu plus convaincante en Grèce, une autre en Norvège, encourager les Roumains et les Bulgares à retourner leur veste. Maintenant, les gens qui vont débarquer en Italie auront à affronter toute la puissance allemande. Ce qui se passe, hélas, c'est que nous sommes devenus des seconds couteaux. Il y a eu ce grand tournant : quand nous avons cédé le commandement de l'attaque en Afrique du Nord à Eisenhower. *Well*, l'empire britannique est mort et l'empire américain l'a remplacé. Ce grand jeu que nous pratiquons depuis des siècles, ces espions que nous retournons, ces faux renseignements que nous diffusons, les Américains détestent ça. Avant de bombarder Pearl Harbor, les Japonais ont demandé à leurs amis allemands d'envoyer des agents pour étudier les installations portuaires. J'avais un agent double dans le lot. Hoover, le chef du FBI, a refusé de le recevoir, sous prétexte qu'il n'aimait pas les agents doubles.

– Vos méthodes sont plus subtiles et plus économiques, mais la puissance des Américains et des Russes finira par vaincre le Grand Reich qui devait durer mille ans.

– Pas si sûr. Nous interceptons des messages qui mentionnent des armes nouvelles. Hitler a visité une usine à Pennemünde, sur la mer Baltique, où ils fabriquaient des bombes volantes sans pilote. Des machins qui filent à 700 km/h, avec un moteur à réaction.

– C'est un bon signe. Ils n'ont plus assez de pilotes.

– Ils ont aussi lancé des fusées expérimentales. Le chef du programme se nomme Von Braun. Hitler lui a demandé de fabriquer trente mille bombes volantes, afin de pouvoir raser Londres. Nous avons détourné quelques bombardiers qui se dirigeaient vers Berlin et nous avons bombardé l'usine. D'après les messages interceptés, nous avons tué un millier d'ouvriers et deux savants importants. Du coup, ils parlent de construire une énorme usine souterraine.

Le 8 septembre, les alliés débarquent dans le sud de la péninsule italienne. Les Allemands les attendaient. Le *Times* salue une formidable réussite, mais Nigel me raconte l'affaire autrement.

– Les boches ont lancé des fusées télécommandées. Les navires de transport de troupes et les péniches de débarquement coulaient les uns après les autres. Nous avons frôlé la catastrophe, hé hé.

– On dirait que cela vous réjouit.

– Les Américains ne nous ont jamais crus quand nous avons raconté le désastre de Dieppe. Nos troupes ont débarqué sur le quai, mais elles n'ont jamais même atteint la promenade qui borde le quai. Un massacre épouvantable. Au moins, nous avons appris qu'il ne faut pas débarquer dans un port.

– Cette fois, nous avons débarqué sur une plage. À vous entendre, c'était à peine mieux.

– La seule bonne méthode, c'est celle que nous avons appliquée en Sicile : convaincre les boches de nous attendre ailleurs. Les Américains font moins les farauds depuis que les fusées de Von Braun ont coulé leurs péniches. Pour le débarquement en France, nous leur laissons la direction des opérations sur le terrain. Ils nous laissent la préparation psychologique. Nous allons monter la plus grande mascarade que le monde ait jamais connue.

Au début du mois d'octobre 1943, Nigel me présente les grandes lignes de l'opération qui doit m'occuper pendant plus de six mois.

– L'invasion de la France s'appelle *Overlord,* le débarquement *Neptune*. Il aura lieu sur les plages de Normandie, au sud de la Seine. Les bateaux partiront de Portsmouth et des ports voisins. La traversée dure une nuit. Nous opérerons l'été prochain, de manière à avoir du beau temps. Il serait beaucoup plus logique de débarquer en Norvège depuis l'Écosse et surtout sur les plages du Pas-de-Calais, qui sont à trente ou quarante kilomètres de Douvres. C'est en Norvège et dans le Pas-de-Calais que les Allemands nous attendront. Le programme de débarquements imaginaires s'appelle *Fortitude*.

– Nous envoyons les plans de *Fortitude* dans une mallette accrochée au poignet d'un noyé ?

– Nous allons créer des armées imaginaires cantonnées dans le sud-est de l'Angleterre et en Écosse, un port de guerre imaginaire à Douvres, des avions imaginaires, des putains imaginaires pour le repos des guerriers imaginaires. J'ai aussi reçu un budget pour une opération baptisée *Bodyguard*, qui a pour but de maintenir la dispersion des armées allemandes en Europe. On signalera de nouveau des préparatifs de débarquement en Grèce, ainsi qu'à Trieste, à Bordeaux. Nous inciterons les opposants à s'agiter en Hongrie, en Roumanie et en Bulgarie. Tout cela fera du bruit. Les correspondants de Méphisto auront beaucoup à raconter. Vous retournerez au Portugal. Je ne sais pas encore quand.

– Très volontiers. J'ai trouvé que Lisbonne avait beaucoup de charme.

– Quand vous verrez Méphisto, vous décrirez *Fortitude* bien en détail, mais vous ne mentionnerez pas *Neptune*.

– *Of course*.

– Si je précise ce qui est évident, c'est que la même consigne s'applique aux personnes que vous pouvez fréquenter à Londres ou ailleurs.

– Quelles personnes, par exemple ?

– Eh bien, vos amis belges.

– Mes amis belges ? Quels amis belges ?

– J'imagine que vous connaissez des membres du gouvernement belge en exil.

– Un gouvernement belge en exil ? C'est la première fois que j'en entends parler.

– Dirigé par Mr. Pyerlow.

– Hubert Pierlot ? C'était notre premier ministre quand les Allemands sont arrivés. Je suis un mauvais Belge, ou un mauvais agent de renseignement !

– Il y a quatre ministres, qui tiennent tous les portefeuilles et remplacent aussi les députés. Ils sont très discrets. Au contraire, les Français du général De Gaulle se pavanent partout comme des coqs. Même consigne pour eux.

– Il faudra bien les informer un jour ou l'autre. Vous aurez besoin des résistants.

– Nous attendrons le plus tard possible. Les Français sont trop bavards. Ils utilisent un code ridicule, que l'un de nos champions de mots croisés a déchiffré en une demi-heure. Les seuls résistants efficaces en France, ce sont les communistes, ce qui est bien irritant.

Je me mets au travail. Bien entendu, je ne peux pas créer tout seul deux armées et un port de guerre, même imaginaires. J'appartiens à une équipe qui compte une cinquantaine d'employés permanents. Je retrouve plusieurs de mes anciens condisciples de Guilford et Arisaig. Il y a aussi douze ou treize Américains, dont la présence est nécessaire pour la bonne raison que l'armée imaginaire de Douvres est américaine : *First U.S. Army Group*, de son petit nom FUSAG. Nous avons besoin des Yankees pour imaginer des matchs de baseball entre les régiments, puis pour les commenter à la radio avec leur accent de mâcheurs de gomme. L'opération qui consiste à créer et faire vivre l'armée FUSAG porte elle-même un nom de code, *Quicksilver*.

Je rencontre l'un des Américains chez Nigel.

– *Hey*, Dixie !

– *Gosh*, Rayzeen !

– Filou, maintenant.

– Ah oui. Moi, je m'appelle Brooklyn.

– Vous venez vous joindre à nous ?

– Je vais superviser *Fortitude North*. Je connais la Norvège, où j'ai cherché des minerais rares jadis. Je vais envoyer des agents là-bas. Ils recruteront des instructeurs de ski pour notre armée en Écosse. Sans trop se cacher. Les Allemands doivent en venir à soupçonner que nous préparons un débarquement dans un fjord. Nous allons acheter des tonnes d'anti-gel et des kilomètres de cordes d'escalade. En Norvège, nos gars demanderont si tel pont peut supporter le passage d'une colonne de chars, si tel col est très enneigé en hiver. Ils pourront saboter ou détruire une petite usine chimique ici ou là, c'est toujours ça de pris. Ils iront aussi en Suède.

– Notre armée imaginaire envahira la Suède ?

– Les boches envahissent les pays neutres, pas nous. Nos agents se contenteront de

répandre des rumeurs. Que la Suède pourrait renoncer à sa neutralité et basculer dans le camp allié. En vérité, si la Suède cessait d'aider les Allemands, ce serait déjà bien.

– Elle est neutre ou elle aide les Allemands ?

– Elle leur vend des roulements à billes pour leurs chars et leurs avions. Appelez ça comme vous voulez. Si nous arrivons à convaincre les Allemands que la Suède pourrait cesser d'exporter ses roulements, ils attaqueront le pays pour réquisitionner les usines et cela fera autant de troupes en moins en Normandie.

– Les Suédois ne se doutent pas qu'il profitent de leurs dernières nuits de sommeil paisible. Ils vous diront merci.

– En toute objectivité, ce sont des ennemis. Comme ces autres neutres hypocrites, les Suisses. Ils participent aussi à l'effort de guerre allemand. Dans une guerre mondiale, personne n'est vraiment neutre.

– Au fait, je n'entends plus parler de la bombe atomique.

– Mes compatriotes ont fini par lancer un énorme programme de recherche à la fin de l'année 1941.

– Quand ils sont entrés en guerre ?

– Par une sorte de hasard, la veille de Pearl Harbor. Churchill leur a frotté les oreilles, alors ils ont dit OK. Ils sont en train de construire la plus grande usine du monde dans le Tennessee pour séparer les deux sortes d'uranium, le 235 et le 238. Le second est cent trente fois plus abondant que le premier, mais il n'explose pas. Les séparer est presque impossible. Il faut une quantité d'énergie prodigieuse. Ils ont bâti une première usine juste pour produire l'électricité nécessaire. Par ailleurs, ils ont construit à Chicago ce qu'ils appellent une "pile atomique", un système dans lequel la fission de l'uranium se fait de manière contrôlée et non explosive. Cela permettra un jour d'obtenir de l'électricité pour presque rien. Ils ont découvert un phénomène nouveau dans la pile atomique : l'uranium inutile, le 238, peut se transformer en un nouveau corps qu'ils ont baptisé Plutonium. C'est un métal qui n'existe pas dans la nature, mais qui explose encore mieux que l'uranium 235. Ils ont caché des laboratoires secrets dans les montagnes Rocheuses pour fabriquer la bombe, ou plutôt les bombes : celle à l'uranium 235 et celle au plutonium.

– Les Allemands ont commencé deux ans plus tôt. Ça fait froid dans le dos. Nigel dit qu'ils possèdent des bombes sans pilote et des fusées.

– Mais pas la bombe atomique. Ils ont cherché dans une mauvaise direction et sont coincés dans une impasse. Nous possédons de bons renseignements parce que le patron du programme, le professeur Heisenberg, est venu à Copenhague pour se confesser auprès de Niels Bohr, son maître. Ensuite, les Allemands ont voulu déporter les juifs danois, qu'ils

avaient laissés tranquilles jusque là. Niels Bohr, qui est à moitié juif, s'est enfui en Suède. À sa demande, le roi de Suède a accepté d'accueillir tous les juifs danois. Niels Bohr vient d'arriver ici. Nous allons l'expédier en Amérique pour qu'il explique ce que lui a dit Heisenberg.

– Des amis de Nigel ont fait sauter une usine d'eau lourde en Norvège. Vous ne m'avez pas parlé d'eau lourde.

– Dans la pile atomique de Chicago, l'uranium est enchâssé dans du graphite, qui facilite la réaction en ralentissant les neutrons. Les Allemands n'ont pas réussi à obtenir la réaction avec du graphite. Ils n'ont pas compris que le graphite devait être très pur. En utilisant de l'eau lourde à la place du graphite, c'est plus facile. Tant que nous réussissons à les priver d'eau lourde, ils ne peuvent pas construire leur pile. D'autre part, ils ont tenté de séparer l'uranium par un procédé qui ne marche pas. En Amérique, nous avons essayé cinq ou six procédés différents. Les Allemands y croyaient à moitié. On dit que plusieurs hauts dignitaires, Hitler lui-même peut-être, se méfiaient de la théorie "juive" d'Einstein. Ils n'ont pas investi les sommes nécessaires quand c'était encore possible. Maintenant, c'est trop tard.

– S'ils ont renoncé, pourquoi continuez-vous ?

– Certains disent que Roosevelt veut lancer ces nouvelles bombes sur le Japon. D'autres pensent qu'il prévoit déjà une guerre contre les Russes. Vous savez quoi ? En fin de compte, nous utilisons l'uranium du Congo. Notre expédition n'aura pas été inutile.

Je participe à la plus grande mascarade que le monde ait jamais connue. De toute mes aventures, c'est sans doute la plus extraordinaire. Pourtant, je consacre l'essentiel de mon temps à des tâches d'employé de bureau. J'écris des lettres et des rapports, je téléphone, je prends le métro pour porter un pli, je cours à droite et à gauche. Je vais presque tous les jours aux studios de cinéma de Shepperton, dans la banlieue de Londres. Ils doivent construire un faux débarcadère pétrolier pour le port de Douvres, de faux pipe-lines, de faux hôpitaux de campagne, des chars en caoutchouc et des canons en contreplaqué. Je supervise la fabrication de quatre cents fausses péniches de débarquement. Un simple radeau est posé sur des bidons vides. Une superstructure de bois et de toile complète l'illusion.

– La cheminée est en carton ?

– Carton ondulé, *sir*.

– J'ai lu dans le dossier qu'il y aurait de la fumée. Elle ne va pas brûler ?

– Nous aurons un petit fumigène. Ça ne risque rien.

– Les équipages ?

– Nous avons trouvé les retraités, mais les uniformes ne sont pas encore prêts.

– Et les comédiens ?

– Nous aurons une dizaine de personnes dans le studio d'enregistrement radio après-demain. Vous devez nous apporter les textes, *sir*.

– Je suis en train de les taper. J'ai passé une semaine à Portsmouth dans les bureaux et sur le port. J'ai noté des conversations, j'ai écrit des sortes de canevas sur lesquels il faudra broder. Les intendants recherchent des provisions égarées : "J'ai dix mille hommes qui vont mourir de faim, et pour commencer ils vont tout casser, nom de Dieu !" Un général réclame une secrétaire, un camion de pétrole est en flammes. Les chars reçoivent des munitions destinées à l'artillerie lourde, et réciproquement. J'ai au moins cent voix différentes.

– Ce sont des comédiens habitués à la radio. Ils savent changer leur voix.

Nigel considère les agents des services spéciaux américains comme des cowboys à peine plus malins que leurs mules, mais ceux qui travaillent avec nous ont vite compris ce qu'ils doivent faire.

– *You know what, Nigie* ? Nous allons nommer Patton à la tête de l'armée FUSAG. Les Allemands le connaissent et le craignent. Il leur en a mis plein la vue en Afrique du Nord.

– C'est quand même un débarquement secret, en principe. Nous ne pouvons pas crier sur les toits que Patton commande les troupes.

– Pas besoin. Nous allons le faire venir en Angleterre et lui demander de rester discret.

– Autant demander à un éléphant de visiter un magasin de porcelaine sans rien casser.

– Justement. Ce grand connard va se faire remarquer. Vous le connaissez. Il ne peut pas s'empêcher de fréquenter les bars, d'échanger des coups avec des sous-off et de foutre la main aux fesses des soldates. Les Allemands seront avertis de sa présence sans qu'elle ait été annoncée officiellement. L'un de vos agents doubles leur transmettra une information confidentielle : Patton commande l'énorme armée qui se rassemble près de Douvres pour débarquer dans le Pas-de-Calais. Si nous jouons bien notre bluff, ils le croiront, et croiront par la même occasion à l'opération *Quicksilver*.

– Savez-vous si votre président a enfin décidé qui commanderait la vraie armée, celle de Normandie ?

– Il hésite entre Eisenhower, qui a réussi le débarquement en Afrique, et Marshall, qui est meilleur stratège. On dit qu'il préfère garder Marshall auprès de lui.

Je vais au *Runcible Hat* et j'achète tous les livres de Wodehouse. Ils sont absents des rayons, mais la libraire les trouve je ne sais où par amitié pour moi.

– Cela faisait longtemps. Vous voulez que j'écrive une autre lettre à mon fiancé ?

– J'ai le regret de vous annoncer qu'il est mort. Le Times a publié l'avis de décès. Il a rendu de grands services à la Grande Bretagne. Je crois qu'il lui ont donné une médaille.

Zinzin et Filou

Même en passant mes soirées avec Bertie Wooster et Jeeves, j'ai du mal à oublier le lourd fardeau qui pèse sur mes épaules. Non seulement je dois taper des rapports que j'aurais dû rendre hier, répondre au téléphone toutes les deux minutes, vérifier que personne ne dit la vérité par erreur, mais je me demande – une fois de plus – si le jeu en vaut la chandelle. Les rumeurs que nous répandons arrivent aux oreilles des Gaullistes, qui les transmettent aux résistants du Pas-de-Calais. Ces derniers, des amateurs encadrés par quelques combattants exercés, entreprennent des actions dangereuses en croyant nous aider. Les Allemands les cueillent comme des fleurs. Plus de mille malheureux ont été pris et exécutés depuis le début de l'opération *Fortitude*. De plus, nos avions bombardent les blockhaus, casernes et garages du Pas-de-Calais, comme si nous voulions affaiblir l'ennemi avant le débarquement. De nombreux civils français périssent, victimes de l'imprécision des bombardements.

Selon les déchiffreurs de Bletchley Park, Hitler croit dur comme fer à une prochaine attaque dans le Pas-de-Calais. Il se fie à son instinct. Notre mascarade n'est pas inutile : elle confirme ses convictions. D'autre part, Mephisto et les autres agents doubles mentionnent souvent l'armée FUSAG. Pour rejeter les alliés à la mer, Hitler confie la défense du mur de l'Atlantique à Rommel.

Nigel considère que nous avons encore du pain sur la planche.

– Ils comptent sur leurs armes nouvelles pour compenser l'infériorité numérique de leurs troupes. Ils construisent des avions ultrarapides sans hélices : Messerschmitt 262, Arado 234, Heinkel 174. Le même moteur à réaction que leur bombe volante. Ils ont essayé un canon de cent vingt-cinq mètres de long, enterré jusqu'à la gueule.

– Jules Verne a imaginé ce genre de jouet pour expédier des gens sur la lune.

– Il envoie des obus contenant vingt-cinq kilos d'explosifs à six cents kilomètres.

– Vous m'aviez parlé d'une usine souterraine.

– Près de Weimar. Ils ont creusé deux tunnels de deux kilomètres reliés par quarante-six galeries transversales. Seize mille esclaves tirés d'un camp de concentration voisin y fabriquent les bombes volantes, sous la supervision de deux mille techniciens allemands.

– Mais ils ne savent toujours pas comment fabriquer une bombe atomique.

– Ils ont tout de même réparé l'usine d'eau lourde en Norvège. Des B17 américains l'ont bombardée en novembre dernier. Ils se préparent à transporter tout le stock d'eau lourde en Allemagne. Mes Norvégiens vont intercepter le convoi d'une manière ou d'une autre. Le train transportant les barils doit traverser un lac sur un ferry. Ils envisagent de couler le ferry.

– Vous recevez toujours des renseignements de Zwerg ?

– Quand l'armée rouge a repris Smolensk et Kiev, Zwerg nous a écrit que les dirigeants

hongrois se demandaient comment relâcher les liens qui les unissaient à l'Allemagne. Ensuite, il nous a avertis que les boches se préparaient à envahir la Hongrie. Ils l'ont fait une semaine plus tard. Je dois dire que nous sommes de mieux en mieux informés. Maintenant, le chef des services secrets lui-même nous envoie des lettres d'amour.

– L'amiral Canaris ?

– La moitié de l'état-major complote pour éliminer Hitler. Les généraux qu'il n'a pas chassés ou exécutés, les aristocrates prussiens qui constituent les cadres de l'armée depuis toujours. Canaris est dans le coup, Rommel aussi. Ils espèrent sauver l'Allemagne avant qu'elle ne soit totalement détruite. Une civilisation millénaire et tout ça. Ils voudraient que nous débarquions vite pour arriver à Berlin avant l'armée rouge. Ils croient à la possibilité d'un grand renversement si Hitler disparaît. Les alliés et l'Allemagne unis contre l'Union Soviétique ! J'entends parler de contacts très secrets entre Churchill et certains généraux allemands. Un diplomate suédois sert aussi d'intermédiaire. Cela passe au-dessus de ma tête.

– Nous leur pardonnerions leurs crimes, les massacres, les horreurs ? Hitler n'est pas le seul coupable, quand même.

– Vous avez entendu Dixie, l'autre jour : Roosevelt fabrique sa bombe atomique pour le cas où les Russes voudraient avaler toute l'Europe. Churchill pense aussi à ce qui se passera après la guerre, mais ne m'en demandez pas plus. Il ne me met pas dans la confidence.

Je retourne en Écosse, dans un coin désert des Highlands, face à l'île de Skye. Nos allées et venues aident les gens de *Fortitude North*, qui prétendent exister dans le coin. Nous campons sur la lande. Je retrouve Karol, le psychologue tchèque que j'ai connu à Bletchley Park. Des ingénieurs de la marine assemblent des simulacres. Combien de ballons métallisés faut-il accrocher à une vedette pour que son écho sur un écran radar ressemble à celui d'un navire de transport de troupes ? Ni trop, ni trop peu. *Bigger is not better,* dit Karol.

– Avec un ou deux ballons, si les vagues sont grosses, rien sur le radar. Trois ou quatre, très bien. Dix ballons, la vedette devient le porte-avions. Au moins, tu es sûr le radar le voit. Mais qu'est-ce que c'est, ce porte-avions dans le Pas-de-Calais ? D'où est-il venu ?

– Surtout que trente vedettes qui jouent au ballon peuvent devenir trente transports de troupes. Tandis que trente porte-avions apparaissant d'un seul coup sur le radar, c'est louche.

Des petits avions jettent des filaments d'aluminium pour produire l'illusion d'une attaque aérienne à grande échelle. Ils larguent des parachutistes en carton, qui explosent en touchant le sol. C'est encore de la haute psychologie.

– Les paysans croient le parachutiste est tombé sur la mine. Ou bien il a tiré sur les ennemis en arrivant. Ils ne s'approchent pas car ont peur les coups de feu, mais signalent le

grand parachutage. S'ils viennent voir plus tard, ne trouvent rien. Pensent les parachutistes partis.

– S'ils trouvaient des parachutistes en carton, ce serait gênant, en effet.

Je dors sous la tente et je prépare le grand jamboree de Normandie. Scout toujours. Je cours dans la lande à l'aube. Je croise des lièvres, parfois un renard. Pourquoi venons-nous les déranger avec nos explosions ?

La flotte assemblée à Portsmouth et Southampton vérifie le niveau d'huile et fait le plein d'essence au début du mois de juin. Les dates convenant pour le débarquement dépendent de la position de la lune. Il faut arriver avec la marée vers la fin de la nuit. Ce serait le 5 ou 6 juin, ou bien quinze jours plus tard. Je m'installe à Douvres. Nous multiplions les échanges de communications radiophoniques sur fond de grondements de moteurs, grincements de grues, sifflets, chocs de coques, avec assaisonnement de jurons américains. Vingt-cinq camions vides roulent jour et nuit de Londres à Douvres et de Douvres à Londres.

Le 4 juin, les spécialistes de la météorologie annoncent tempête, pluie et brouillard. Je téléphone à Nigel pour lui demander des instructions.

– Les gens de *Neptune* poursuivent leurs préparatifs, Faïloo. Vous devez donc continuer à vous agiter.

– La reconnaissance aérienne me dit que les Allemands mangent leur choucroute de l'autre côté sans s'occuper de rien. Ils n'y croient pas. Ils ont aussi des météorologues.

– Ils y croient si peu que Rommel vient de partir en vacances. Il va dire bonjour à sa femme et à son Führer. Selon nos sources, il prévoit un débarquement dans le Pas-de-Calais vers le 19 juin.

Le 5 juin au soir, le météorologue en chef prévoit la possibilité d'une brève éclaircie, quelques heures, au petit matin. Eisenhower décide d'y aller. Nigel m'appelle.

– Vous lancez vos vaisseaux fantômes, vos avions à filaments et vos parachutistes pétards à quatre heures du matin.

– Ça leur fera une sacrée surprise. En l'absence de Rommel, en plus !

– Ce n'est pas gagné d'avance. Face aux gars qui débarquent, en majorité des Américains, donc des débutants, vous avez des professionnels. Les champions du monde. Notre seule chance, c'est que le bonhomme qui les dirige est aussi cinglé que le chapelier fou d'*Alice in Wonderland*.

Le brouillard se lève juste à temps le 6 juin à l'aube, ce qui n'empêche pas des navires de transport de s'éventrer les uns les autres et de couler. Le débarquement se déroule sans anicroche sur certaines plages, avec anicroches sur d'autres. Sur la plage baptisée Omaha, des

artilleurs allemands bien réveillés fauchent des milliers de paysans du Kansas. Nos ballons et nos filaments n'affolent pas les défenseurs de Calais. Ils croient à un test, ou à une tentative d'intimidation précédant la véritable offensive.

Quand les adjoints de Rommel apprennent que des Américains foulent les plages de Normandie, ils pensent que c'est une diversion, que les alliés veulent éloigner les chars du véritable champ de bataille. Les divisions blindées ne bougent pas. Rommel revient. Il devine vite que *Neptune* n'est pas une diversion, mais il ne réussit pas à convaincre Hitler, qui attend le vrai débarquement et refuse d'affaiblir les défenses du Pas-de-Calais. Le 7 juin et les jours suivants, nous maintenons un niveau élevé de cacophonie radiophonique à Douvres. Méphisto continue à dire que l'armée FUSAG va bientôt quitter l'Angleterre. Hitler garde des troupes d'élite à Calais jusqu'à la fin du mois de juillet.

Les alliés réussissent à installer des ports artificiels et une tête de pont solide en Normandie. Douze mille hommes ont été tués ou blessés au cours du débarquement. Les Américains, qui ne croyaient pas aux mascarades anglaises, avaient prévu des pertes beaucoup plus élevées : au moins soixante-quinze mille hommes. Nigel me félicite comme si j'avais sauvé moi-même toutes ces vies.

– Ils étaient vraiment convaincus que Patton et l'armée FUSAG allaient embarquer à Douvres. Vous avez fait du bon boulot, Faïloo.

– Vous pourriez aussi bien remercier Hitler pour son entêtement. Vous savez ce que je pense ? Un jour, quand les historiens étudieront ce débarquement, ils décerneront des lauriers à Méphisto. C'est un homme subtil et intelligent, qui mène les Allemands par le bout du nez. En passant ses journées à lire le journal dans les cafés de Lisbonne.

– *Yeah*. Un employé des boches qui a retourné sa veste. Les historiens diront qui il a le mieux servi : ses premiers maîtres ou nous. Je reconnais qu'il a un cerveau. Ce n'est pas comme la girafe qui prétend diriger le gouvernement français en exil.

– De Gaulle ?

– Nous ne pouvions pas le tenir complètement à l'écart d'*Overlord*. Nous l'avons mis dans le coup le plus tard possible. Nous lui avons donné un calendrier pour l'intervention des résistants, région par région. Ils devaient attendre que les Allemands se mettent en mouvement et attaquer les convois. De Gaulle refuse de recevoir des ordres. Il a appelé à l'insurrection générale. Beaucoup trop tôt. Ces Français n'en font qu'à leur tête. Ils commencent par attraper et fusiller des collaborateurs, réels ou supposés. Ensuite, ils se font la guéguerre entre groupes rivaux. Les boches doivent rigoler. Les maquisards sont sortis du bois, il n'y a qu'à tirer dans le tas. Les communistes attendent leur heure.

Six jours après le début du débarquement, les Allemands lancent les premières bombes

volantes VI en direction de l'Angleterre. Elles explosent au départ, ou bien tombent en rase campagne. Sur mille bombes lancées, dix seulement atteignent Londres. Les artilleurs ajustent leur tir. Au cours de la deuxième attaque, soixante-dix VI explosent à Londres. Ensuite, des centaines. Dix mille bombes volantes partent du Pas-de-Calais, deux mille cinq cents arrivent à Londres. Six mille morts, vingt mille blessés.

Nigel redoute ces armes nouvelles.

– Les Allemands ont les meilleures armes et les meilleurs soldats. Nous avons de la chance qu'ils soient si stupides. Nous-mêmes, nous avons bombardé bêtement leurs villes en espérant démoraliser les populations civiles. Hitler se venge en attaquant Londres. Ça ne marche pas. Ils ne nous ont pas démoralisés la dernière fois, nous ne les avons pas démoralisés non plus. S'il attaquait plutôt Southampton et Portsmouth, il couperait le cordon omblical qui alimente l'offensive de Normandie en essence et en munitions. Ils peuvent encore gagner.

– Prions le ciel que rien n'arrive à Hitler. C'est notre meilleur allié !

– Vous ai-je parlé de leurs nouveaux sous-marins ?

– Je croyais qu'on ne parlait plus des sous-marins.

– Un nouveau modèle, type XXI, qui échappe à la détection. S'ils l'avaient fabriqué plus tôt, nous étions foutus. Quand ils ont envahi la Hollande, ils ont trouvé deux petits sous-marins dans le port d'Amsterdam, affublés d'un tuyau articulé qui ne servait à rien. Il était rangé le long de la coque. On pouvait le tourner jusqu'à une position verticale. Un *schnorchel*. Ils ont pensé que cela permettait aux hommes de respirer quand le sous-marin se planquait juste sous la surface de l'eau. Les Allemands ne sont pas des mauviettes comme les Hollandais. Ils respirent de l'air vicié sans se plaindre. Ils ont enlevé les *schnorchel* et récupéré les sous-marins.

– C'était un tuyau de respiration pour le moteur.

– Vous êtes plus malin qu'eux. Ils l'ont compris au bout de quatre ans. Leurs nouveaux sous-marins n'ont plus besoin de remonter en surface pour avancer. Le moteur diesel fonctionne en immersion.

Le 20 juillet, le général-comte von Stauffenberg croit qu'il a tué Hitler. Il assiste à une réunion en présence du Führer. Il dépose sa serviette sous la table, après avoir amorcé la bombe qu'elle contient. Excusez-moi, messieurs, je vais faire pipi. Il croit sauver sa peau. L'Allemagne a besoin de moi. Demain, avec mes camarades, nous chasserons les complices de ce gangster et nous remettrons le pays sur le droit chemin. Hitler a des fourmis dans les jambes. Quand la bombe saute, il est parti se promener de l'autre côté de la pièce. Quatre morts. Une bombinette bricolée par des maladroits. Hitler à peine égratigné. Stauffenberg aurait dû rester dans la pièce et suivre le Führer avec sa serviette. Ils le fusillent le lendemain

– ainsi que Rommel, Canaris et deux ou trois douzaines de généraux prussiens.

Vers la fin du mois d'août, les alliés libèrent Paris. Des régiments français, partis de Brazzaville et de Douala, entrent dans la ville devant le gros des troupes.

La Turquie, la Roumanie et la Bulgarie disent aux Allemands : "Continuez sans nous." La Roumanie déclare même la guerre à l'Allemagne quatre minutes avant l'arrivée de l'armée rouge.

17 En Pologne

Le 4 septembre 1944, alors que j'écoute la BBC en me rasant, j'entends le mot "*Brussels*" dans une liste de villes libérées la veille par l'armée anglaise. Je suggère à Nigel de m'envoyer en mission chez moi.

– Un retournement de situation inhabituel va se produire. Je vous ferai un rapport. Hier, des milliers de personnes collaboraient avec les Allemands. Demain, on aura bien du mal à les retrouver, mais on se cognera le nez sur des résistants à tous les coins de rue. Il faudrait trouver une méthode pour séparer le bon grain de l'ivraie dans les villes abandonnées par les Allemands. Ou même dans des pays entiers, comme la Bulgarie.

– Les Russes feront ce boulot en Bulgarie. Sans prendre de gants, je le crains. Un pays qui nous donnera du fil à retordre, c'est l'Allemagne. Les criminels seront les premiers à montrer patte blanche.

– Dans ce cas, arrêtez les premiers qui montrent patte blanche.

– Nous avons le temps d'y réfléchir. L'Allemagne est encore loin. Partez donc en Belgique, Faïloo. Prenez des vacances. Ne nous sentez pas tenu de rédiger un rapport. Je vais tout de même vous donner un ordre de mission.

La nouvelle concierge de la rue du Groenland me dit que tous les appartements sont loués. Je m'installe à l'hôtel Érasme, un palace poussiéreux réquisitionné par l'armée anglaise. Les gens que je connaissais à Bruxelles ont eu plus de quatre ans pour disparaître ou déménager. Au lieu d'aller frapper aux portes, je montre mon ordre de mission aux soldats qui gardent l'hôtel de police et je monte dans le bureau de M. Van der Broucke.

– Tiens donc. Quelle surprise ! M. Raisin… Ou dois-je dire Filou ?

– Bonjour, monsieur. Vous n'avez pas changé de bureau.

– Je suis revenu seulement la semaine dernière. J'étais parti à la campagne. Je cultivais mon jardin.

– Et M. Van der Broeke ?

– Lui, c'est le contraire. Il a passé toute la guerre ici et il est parti la semaine dernière.

– À la campagne ?

– Dans une cellule où il est à l'abri de la pluie. Il a beaucoup travaillé, il va savoir se reposer pendant quelques années.

– Avez-vous des nouvelles de sa fille ?

– Vous ne l'avez pas vue à Londres ? Elle s'occupait de je ne sais quoi pour notre gouver-

nement en exil.

– Je me sentais plus anglais que belge. Je ne sais même pas où ce gouvernement en exil avait ses bureaux. C'est dommage, j'aurais bien aimé la rencontrer. Le père dans un camp, la fille dans l'autre.

– C'est courant. Tenez, votre ami Erdé. Son frère travaillait à Londres, lui aussi. Il a trouvé des milliers de Belges dans la marine marchande anglaise. Il les a envoyés suivre une formation pour se spécialiser dans le déminage. Il y avait des marins belges sur tous les dragueurs de mines.

– Son petit frère ? Je l'ai peut-être vu une fois. Si je l'avais croisé dans les rues de Londres, je ne l'aurais pas reconnu. Ah, je vous remercie de m'avoir envoyé les journaux et les livres.

– Il n'y a pas de quoi. J'ai pensé que ça vous amuserait.

– Et Erdé ? Est-il en prison, comme Van der Broeke ?

– Pas à ma connaissance. Je dois dire que de toute l'équipe qui rédigeait le journal que nous appelions *Le Soir Volé*, il est le seul qui ait échappé au cachot. C'est avec une grande satisfaction que nous lisons de nouveau le véritable *Soir*. Erdé n'y travaille plus, bien entendu. Désirez-vous que je vous donne son adresse ?

– J'aimerais le revoir, c'est certain. Je ne veux pas perdre mes amis d'enfance. Je n'ai pas de famille. Et puis je me demande comment il va justifier certains dessins ignobles que vous m'avez envoyés.

– Il ne les justifie pas. Il joue les grands naïfs. Il prétend ne pas comprendre ce qu'on lui reproche.

– Ont-ils retrouvé le trésor du pirate ?

– Il y a longtemps. Dans la crypte du château de Roumoulin.

– Ils sont partis au bout du monde pour rien ?

– Ils ont déniché un parchemin dans l'épave. Le titre de propriété du château, offert par Louis XIV au chevalier de Foque. Cela explique que les frères Roseau y aient trouvé une maquette du navire Le Centaure. Attendez, j'ai les albums quelque part.

– C'est la même intrigue que *Zinzin et le fétiche*. On cherche un objet que l'on a sous le nez.

– Le capitaine rachète le château de son ancêtre avec l'argent que Héliotrope a obtenu pour le brevet de son sous-marin.

– Il porte un nom anglais, mais son ancêtre était français. Maintenant, il s'installe en France. Si Roumoulin se trouve en France, alors le marché aux puces aussi. Les frères Roseau sont français, ainsi que Dupont/Durand et même Zinzin. Il a commencé une nouvelle aventure ?

– Des archéologues qui ont rapporté une momie Inca du Pérou semblent succomber à une malédiction.

– Ah oui ? Il a dû retrouver mon reportage en Bolivie dans un tiroir.

– Tenez, voici les deux albums et les pages du *Soir Volé* avec cette histoire de momie. Vous me les rapporterez quand vous voudrez.

À l'époque où je voyais Erdé dans les bureaux du *Petit Nouveau*, il louait un logement modeste près de la gare du Midi. Je le retrouve dans une banlieue cossue. La maison qu'il occupe avec Yvonne, au milieu d'un jardin qui mériterait presque le nom de parc, est certes plus petite que le château de Roumoulin. On pourrait néanmoins y loger au large Zinzin, le capitaine Defock, Victor et Héliotrope.

Yvonne m'ouvre la porte. Elle ne paraît pas enchantée de me revoir.

– Ah, c'est vous… Denis, c'est Tatave ! Entrez donc.

Erdé est assis, ou plutôt affaissé, dans un grand fauteuil verdâtre. Il se lève lentement. Il est mal rasé. Le blanc de ses yeux ressemble à une faïence sale. Il ne me sourit pas. Il marmonne. Je dois tendre l'oreille pour comprendre certains mots.

– Je croyais que c'était encore la police. Salauds…

– Bonjour, Dédé. Je suis content de te revoir, dis donc.

– M'ont arrêté quatre fois.

– La police ?

– La Sûreté, la police, nom de Dieu. Des justiciers l'improviste. Résistants de dernière minute. Vermine. Cloportes émergent de la fange… Tu ne viens pas m'arrêter, au moins ?

– Mais non. Je ne suis pas policier.

– Tu es quoi ?

– Eh bien, hmm, c'est une longue histoire.

– Dès le 3 septembre, merde. Un dimanche. À minuit, les charognes. Minuit… Leur brochure, ordure, prétendue "Galerie des Traîtres". M'ont accordé l'honneur, traître deux fois. Dans la liste des criminels, oui, criminels, qui rédigeaient le *Soir-Ersatz*, comme ils disent, Erdé et Denis René. Torchon. Dégueulasse… Erdé, tout le monde connaît, ont mis ma photographie et cette adresse, mais Denis René ? Inconnu au bataillon. Sa notice, écoute : "Impossible d'obtenir des renseignements sur cet individu. Sans doute dangereux. À surveiller de près." La police, passé une nuit en prison. Là, savaient me surveiller de près.

– Une nuit en tant que Erdé ou que Denis René ?

– Une nuit à discuter avec Paul Herten. Tu l'as connu ? A dirigé *Cassandre* et le *Nouveau Journal*. Craignait de passer dix ans. "Ils vont me coller dix ans ! Tous devenus fous !" Je

l'entends encore. Je l'entends, sais-tu… "Dix ans, mon Dieu ! Je ne verrai pas mes enfants grandir…" Un homme honnête. Je l'ai rassuré : "La fièvre va retomber, Paul." Ils l'ont fusillé.

– Il n'exerçait pas n'importe quelle profession. Il savait à quoi il s'engageait.

– Il pensait accomplir son devoir… Son devoir, tout simplement. N'a tué personne. Père de famille.

– Des pères de famille dirigent l'Allemagne au nom de Hitler. Ils n'ont tué personne et pensent accomplir leur devoir. Cela ne les empêche pas d'être des criminels.

– Tu compares Paul Herten à Goering, c'est ça ?

– Non, tu as raison. Ceux qui l'ont fusillé ont commis un crime en prétendant punir un criminel. Des tensions se sont accumulées au cours des années, et maintenant ça explose. Ça tombe sur les gens en vue, les hommes publics, comme Paul Herten. J'ai cru comprendre que l'on supprime aussi un voisin gênant, ici et là. La jalousie ou la vengeance profitent du désordre pour se grimer en justice.

– Ils ont flanqué des centaines de journalistes au trou, des centaines, et interdit aux autres d'exercer leur profession. L'intolérance absolue… Les aventures de Zinzin, c'est fini.

– Voyons, qu'est-ce que tu racontes ?

– Je ne vais pas me tourner les pouces. J'ai à reprendre les albums déjà publiés. Les colorier. Soixante-deux pages.

– Ils abandonneraient le professeur Héliotrope ? Tu dois les envoyer au Pérou !

– Plus le droit d'exercer. Va donc le chercher toi-même, Héliotrope. Tu es déjà allé là-bas. Un jeu d'enfant pour un grand voyageur. Où étais-tu, toutes ces années ? Amérique ? Tombouctou ? Chine ?

– J'ai séjourné en Chine, en effet. J'ai surtout vécu à Londres.

– Tu travaillais pour les macaques, le pseudo gouvernement, comme mon frère ?

– Pour les Anglais. Tu te souviens que tu avais parié, il y a longtemps, que je porterais un jour l'uniforme ? Eh bien, je l'ai fait. Je te dois mille francs.

– Tu as choisi le bon côté, et maintenant tu sais te pavaner. Bravo.

– Je n'ai rien choisi. Ils sont venus me chercher. Les gens avec lesquels j'étais allé au Maroc. Si je me souviens bien, tu es parti en France dans ton Opel deux ou trois jours avant l'arrivée des Allemands. Moi, je n'avais pas de voiture. Je suis resté bêtement à Bruxelles avec Mme Merle, et d'ailleurs elle est morte, tu le sais sans doute. Les choses auraient pu tourner autrement : j'aurais passé toute la guerre ici, et toi à Londres.

– Un petit gars nous a hébergés, près Clermont-Ferrand… Aller à Londres ? Même pas pensé. J'aurais fait quoi ? Parle pas anglais.

– J'ai rencontré des Belges qui étaient en France et qui ont trouvé un bateau je ne sais où, à

Bordeaux je crois, pour les emmener en Angleterre.

– Si le roi était parti à Londres, je ne dis pas. La reine de Hollande à Londres. Le roi de Norvège. Non, il a raison, Léopold. Rester avec son peuple. Vivre les mêmes épreuves. Quand il nous invite, revenez au pays, chers compatriotes, reprenez le travail, j'obéis. Je reprends mon travail. Un boulanger, un cordonnier, pareil. De Becker, tu l'as connu à Saint-Boni, me dit qu'il dirige *Le Soir* et me propose du boulot. Je dois gagner ma vie, non ?

– Le travail du boulanger et du cordonnier est indispensable à la société et reste toujours le même. Toi, tu es passé d'un journal belge à un journal contrôlé par les Allemands. Je me demande si on sait appeler ça "reprendre son travail".

Il se redresse. Il se met à parler de manière véhémente, sans bredouiller. J'ai l'impression qu'il répète sa défense en prévision du jour où il s'adressera à ses juges.

– Je dessine pour les gosses, c'est tout. Amuser les enfants, c'est encore plus nécessaire quand la vie n'est pas drôle. *Le Nouveau Siècle* avait cessé de paraître. *Le Soir* n'était pas contrôlé par les Allemands. Il collaborait avec les Allemands, ce n'est pas la même chose. Il y avait des journaux sous contrôle, que personne n'achetait.

– Tu prétends amuser les enfants en te moquant des juifs.

– Je me moque des policiers, des militaires, des gangsters, des cantatrices.

– Tu te moquais de gens qui devaient porter une étoile jaune et respecter un couvre-feu de huit heures du soir à sept heures du matin. Vingt-cinq mille d'entre eux ont été déportés on ne sait où. Je reconnais que *Le Soir Volé* contenait des articles antisémites bien pires que tes dessins. Et vive l'Europe aryenne par-ci, et vivent nos vaillants soldats par-là, qui se battent contre les bolcheviques aux côtés de l'armée allemande.

La discussion prend un tour déplaisant que je n'ai pas voulu. Alors que je me demande comment changer de sujet, Yvonne apporte une bouteille de porto.

– Euh, excusez-moi, Yvonne. Je ne bois toujours pas d'alcool.

– Ah, c'est vrai. Une citronnade, ça va ?

– Il boit du Coca-Cola.

– Je veux bien une citronnade, merci.

Il boit son verre de porto, le mien et encore un autre. Yvonne l'observe sans dire un mot. Elle emporte la bouteille.

– Écoute, Tatave. Cela fait plus d'un an que tout le monde sait les Allemands foutus. Tout le monde. Depuis que les Russes les ont battus à Stalingrad… Maintenant, c'est le rouleau compresseur. Les rouges avancent lentement mais sûrement. Nous verrons où ils s'arrêteront. Nous verrons… Tous les journalistes du *Soir* prévoyaient. Ce qui allait se passer. Ce qui se passe aujourd'hui. J'ai bien compris que j'appartenais au mauvais camp. Que, malgré moi,

j'appartenais au mauvais camp.

– Mais tu n'as pas tenté de t'évader.

– Quitter *Le Soir* ? J'aurais peut-être mieux fait. Quitter *Le Soir* et travailler à la refonte des albums. Attendre avant de publier l'affaire de la momie disparue. Je ne voulais pas donner l'impression… Laisser croire que je changeais de camp par opportunisme. Ou parce que j'avais quelque chose à me reprocher.

– Tu sais, les deux policiers, Van der Broeke et Van der Broucke, qui t'ont donné l'idée d'inventer Dupont et Durand. Le premier est en prison, le second vient de retrouver son poste.

– Un bon gag. Si on m'autorise un jour à dessiner de nouveau… Dupont arrête Durand, ou l'inverse. La moitié de la Belgique met l'autre en prison. Nous sommes bien avancés.

Nigel m'envoie un télégramme pour me rappeler à Londres. Je prends congé de Van der Broucke avant de repartir. Je lui résume ma conversation avec Erdé.

– J'avais toujours pensé que Dupont et Durand ressemblaient à certains collègues un peu, hmm, bornés. Je n'imaginais pas que j'avais servi de modèle.

– Juste pour le nom. Pour la ressemblance, c'est son père et son oncle, qui sont jumeaux.

– Il s'indigne que la moitié de la Belgique mette l'autre en prison, ce qui est fortement exagéré. Nous avons arrêté quelques dizaines de milliers de personnes. Il ne protestait pas quand la moitié de la Belgique torturait l'autre et l'envoyait dans des camps dont personne n'est jamais revenu.

– Il a passé toute sa vie dans le cercle des anciens élèves de Saint-Boniface. Son monde s'écroule autour de lui. Il a peur d'être arrêté pour de bon.

– Le moment le plus dangereux est passé. Le déchaînement des passions, les exécutions sommaires. Maintenant, la justice punit avant tout les crimes politiques. Ses amis de Saint-Boniface, tous ces collabos qui attendent en prison d'être jugés, étaient beaucoup plus engagés que lui. Ils s'étaient inscrits au parti rexiste. Ils travaillaient pour *Le Pays Réel*, le journal de Degrelle, un vrai journal nazi. Erdé les voyait peut-être tous les jours, mais il s'est bien gardé de dessiner pour eux. Même s'il partageait leurs idées, ce qui me paraît probable, il visait plus large. Il est passé d'un journal de seconde zone au plus grand quotidien belge. Vous avez vu sa maison ?

– Il a gagné beaucoup d'argent.

– Vous n'avez pas idée. Quand il est arrivé au *Soir Volé*, les ventes ont sauté de deux cent cinquante à trois cent mille. Pour calculer le nombre de lecteurs, multipliez par trois ou quatre. Du jour au lendemain, un million de nouveaux lecteurs pour les aventures de Zinzin ! Les anciens albums se sont vendus comme des petits pains. L'éditeur a fait fortune, Erdé

aussi. Et je ne parle même pas de son salaire au journal, dix mille francs par mois, ça met du beurre dans les épinards. Pendant que les gens crevaient de faim, il dînait avec ses amis rexistes dans les restaurants fréquentés par les officiers boches. J'ai des photos. Figurez-vous qu'il se fait envoyer des colis de nourriture du Portugal…

– Du Portugal ?

– Son éditeur à Lisbonne. Il lui a demandé d'envoyer les droits d'auteur sous forme de sardines et de saucisson.

– De morue séchée.

– C'est ça. Il ne manquait de rien.

– Il boit du porto. Un peu trop, peut-être. Et l'abbé Waldstein, dites, toujours dans son abbaye ?

– Il a échangé sa cellule de moine contre une autre cellule.

– Je croyais qu'il aurait passé la guerre à méditer sagement.

– Il n'a pas pu s'empêcher d'écrire ses sottises habituelles sur le complot mondial, les pouvoirs occultes, la haute finance internationale, le chancre juif qu'il faut exciser pour guérir la société, et autres foutaises.

– Quand même, j'aimerais bien qu'ils partent au Pérou pour retrouver Héliotrope.

Nigel m'attend avec impatience.

– Nous avons reçu un sac postal plein de factures. Vous devez les vérifier et les signer. Le studio de cinéma, le loueur de camions, les salaires pour les figurants. Ensuite, je les envoie au ministère.

– Je m'en occupe.

– Votre voyage ? Satisfait ?

– Il y a eu des règlements de compte, sans doute pas tous légitimes. Les collabos qui se sont conduits en crapules au vu et au su de tous vont passer quelques années en prison. Sauf ceux qui sont partis en Allemagne et qui peuvent encore trouver le moyen de s'évanouir dans la nature. Parmi les collabos ordinaires, les plus malins se feront pistonner par des amis bien placés pour obtenir un "certificat de civisme", un viatique qui les mettra à l'abri des embêtements. Les pauvres types se feront avoir, comme toujours. Les magistrats qui condamnaient hier les résistants jugeront les collaborateurs.

– Les mêmes magistrats ?

– Plus ou moins. C'est un métier qui ne s'improvise pas. Il faut connaître le code, posséder de l'expérience.

– Les Russes sont arrivés à l'est de la Pologne. Ils ont découvert des camps où les

Allemands exterminaient les juifs.

– Les rumeurs étaient donc vraies… Ils les exterminaient. *Good Heavens*. Vous qui êtes un as des renseignements, vous saviez tout, je suppose.

– Quelques évadés nous ont raconté des choses. Des agents comme Zwerg les ont confirmées. Ce que l'armée rouge a trouvé va bien au-delà de nos estimations. Vous parlez russe, si je me souviens bien.

– J'ai étudié le russe. Je le lis. Cela fait longtemps que je n'ai pas parlé. Je me doutais que vous ne m'aviez pas rappelé pour signer des factures.

– Votre ami portugais…

– Mephisto ?

– Lui, il prétend que les Allemands préparent une contre-attaque de grande envergure. Les Américains n'y croient pas. Ils se voient déjà à Berlin. En tout cas, les boches ont fini par comprendre que nous déchiffrons leurs messages et ils n'utilisent plus les machines Enigma. Non, je voulais parler de l'autre, en Chine.

– Dom Alvaro de Campos. Vous avez des nouvelles ? L'affaire marche toujours bien ?

– Le compte en banque déborde. Le ministère craint que l'on nous soupçonne bientôt de vouloir nous remplir les poches. Vous ne m'aviez pas dit qu'il connaissait des Russes.

– Il connaît des Russes ? Dom Alvaro ? C'est possible, remarquez. Il cabotait dans la mer Noire. Il a pu rencontrer des Russes à Odessa.

– Ils aimeraient avoir quelqu'un de chez nous. Dom Alfado a suggéré votre nom. Étant donné que vous êtes journaliste et que vous parlez russe. Une excellente idée.

– Quelqu'un de chez nous ? Pour quoi faire ?

– Eh bien, pour accompagner l'armée quand elle découvre ces camps. Un témoin impartial. Ils ne veulent pas qu'on prenne ce qu'ils racontent pour de la propagande communiste. Habillez-vous chaudement. Il fait froid, là-bas, en janvier.

– Et les factures ?

– Vous avez toute la journée. Vous partez demain matin.

Des avions de plus en plus petits m'emmènent à Stockholm, à Vilnius et à Lublin, capitale provisoire de la Pologne. Un officier des services spéciaux soviétiques me donne un sauf-conduit.

– Un camion va vous conduire à Cracovie. L'armée de Koniev vient de reprendre la ville. C'est quand cette même armée a conquis la ville de L'vov, en Ukraine, qu'ils ont trouvé le premier camp. J'ai le nom quelque part. Ah, voilà : Belzec. Il y en avait un à côté d'ici, à Maïdanek. On parle d'un grand camp près de Cracovie. Vous avez un pistolet ?

– Euh, non.

– Votre sac à dos est trop beau. Aucun soldat soviétique n'oserait toucher quelqu'un qui possède un sauf-conduit des services spéciaux, mais il y a des Polonais qui crèvent de faim, des déserteurs allemands, des bandits. Allez à l'intendance et prenez un vieux sac de toile. Cachez votre montre. Le matin, au lieu de nettoyer vos chaussures, salissez-les.

L'armée rouge a établi des postes de contrôle aux principaux carrefours de Cracovie. Le chauffeur du camion hurle, jure et klaxonne pour se frayer un chemin dans la confusion de véhicules et de piétons qui encombrent les rues. Les Allemands viennent de libérer les milliers d'appartements qu'ils avaient réquisitionnés. Leurs occupants légitimes se hâtent de rentrer chez eux, poussant et tirant des charrettes sur lesquelles ils ont encordé des montagnes de meubles et de vêtements.

Un agent de je ne sais quel service spécial, secret ou politique m'accueille à ma descente de camion. Il lit et relit mon sauf-conduit comme s'il voulait l'apprendre par cœur. Il hèle un motocycliste qui passe par là.

– Ce camarade est un observateur étranger. Il doit rejoindre le douzième régiment, sur la route de Skawina.

Je monte derrière le motocycliste. D'une main, je tiens sa taille ; de l'autre, mon baluchon de toile. Il doit être professeur d'histoire dans la vie civile. Il crie des commentaires tout en zigzaguant entre les charrettes et les camions.

– Regarde si cette ville est belle, camarade. L'ancienne capitale de la Pologne. La ville de Copernic. Ils ont fait venir des architectes italiens pour bâtir tous ces palais. Les boches l'ont respectée, heureusement.

Nous rattrapons le régiment au bout d'une vingtaine de minutes. Le commandant tente d'apprendre mon sauf-conduit par cœur, lui aussi. Le motocycliste repart. Les soldats m'observent comme une bête curieuse.

– C'est encore un commissaire politique ?

– Non, un étranger.

– *Amerikanski* ?

– Tu parles russe, camarade ? Tu es américain ?

– *Ya belguiisk*.

– Bulgare ?

– Je viens de Belgique. C'est un pays tout petit, à côté de la France.

– Ah, la France, *da, da*. Jean Jaurès ! Maurice Thorez !

Nous passons la nuit à l'entrée d'une petite ville appelée Oswiecim. Le commandant m'explique comment il choisit un bivouac.

– À la lisière de la ville, petit père, tu trouves toujours des fermes, autrement dit des granges et des étables. Dormir avec les vaches, que peux-tu souhaiter de mieux par ce temps ? D'autant plus que mes gars sont tous des moujiks. Vous avez des vaches, dans ton pays ?

– Bien sûr. C'est comme ici. Nous avons des vaches, des moutons, des porcs. Ni éléphants, ni tigres.

– L'empire soviétique est vaste. Des tigres, nous en avons en Sibérie. Des éléphants, je ne sais pas.

Les fermiers nous parlent d'un camp de l'autre côté de la ville, à une dizaine de kilomètres. Je me suis toujours demandé comment la Grande Armée a pu aller à pied de Paris à Moscou. Ces soldats russes qui viennent de parcourir la moitié du chemin en sens inverse m'apportent la réponse : ils marchent vite, au pas cadencé et en chantant. Pourtant ils ralentissent et se taisent en découvrant le camp. Des barbelés et des miradors barrent la plaine comme pour marquer la frontière d'un étrange pays. Nous poussons une grille qui n'est pas fermée. Des allées bien droites, bordées de baraquements parfaitement alignés, courent jusqu'à l'horizon. J'ai l'impression d'entrer dans une ville dont les habitants ont disparu après quelque catastrophe. Leur absence donne au silence une densité douloureuse. Je pense à l'Atlantide, je ne sais pourquoi. La neige gémit sous nos pas.

Les allées sont droites, mais pas plates. Des sortes de grosses varices blanches déforment le sol de tous côtés. Soudain, un soldat hurle.

– Un macchabée, foutrechien !

Il a buté sur un des monticules blancs, arrachant une plaque de neige et révélant un bout de tissu gris. Sous chaque boursouflure neigeuse se cache un cadavre gelé.

Les soldats se mettent à parler.

– Ils n'enterraient pas les morts.

– Ces corps sont là depuis longtemps. Regarde, ils sont tout desséchés.

– La peau sur les os.

– Des milliers.

Je remarque que la porte de l'un des bâtiments s'entrouvre. Les cadavres ne sont pas tous morts. Le baraquement en contient toute une réserve. Ils sortent à pas lents. Je crois voir les spectres des Atlantes. Ils ne marchent pas comme des êtres humains, mais comme de grandes marionnettes tenues par des fils invisibles. Leurs paroles peinent à fendre l'air glacé. Certains parlent russe, les autres allemand. Je sers d'interprète.

– Vous… les soldats russes ?

– Nous sommes soviétiques, camarade. Ces salauds de boches sont partis ?

– Il y a trois jours. Ils ont emmené tout le monde… Nous nous sommes cachés pour vous

attendre. Nous entendions le canon.…

– Nous étions malades. Ils nous ont laissés en arrière par peur de la contagion.

– Tous ces cadavres, camarade, ce sont les gens qu'ils exterminaient ?

– Oh non. Juste les pauvres gars qui sont morts le dernier jour.

– Les corps, nous les emportions au four. Les SS voulaient un camp propre. Nous devions nettoyer.

– Nous allons vous montrer où ils nous gazaient.

Je ne suis pas sûr d'avoir bien traduit ce verbe, qui ne m'est pas familier. Ils nous montrent des batteries de fours crématoires et, sous terre, des chambres à gaz déguisées en salles de douche. J'essaie de comprendre. L'horreur dépasse ce que je sais imaginer. Des hangars contiennent des collections immenses de valises, de poupées, de violons, de machines à coudre, de montres, de stylographes. Des ballots de vêtements rangés par taille et par genre s'entassent dans un baraquement que les spectres appellent "Canada".

– Pourquoi "Canada", camarades ?

– Nous l'ignorons, monsieur l'officier. Il a toujours porté ce nom.

– Dites, à quoi servait ce stock d'étoupe, de l'autre côté ?

– Ils rasaient nos têtes quand nous arrivions. Cette étoupe, c'est la chevelure de notre peuple. On dit qu'elle enveloppait les pieds des sous-mariniers, sous la forme de chaussons de feutre.

Les Allemands ont assassiné les juifs de L'vov à Belzec, ceux de Lublin à Maïdanek et ceux de Varsovie à Treblinka. Dans ce grand camp, ils ont accueilli les juifs de toute l'Europe. Comme ils ont annexé cette partie de la Pologne, ils ont donné à la ville d'Oswiecim un nom germanique, Auschwitz.

Je parle à des survivants grecs, italiens, tchèques, hongrois, hollandais, français.

– Ils ont demandé aux juifs de se déclarer au commissariat. Cela paraissait anodin. Ensuite, ils nous ont convoqués pour vérifier nos papiers. C'est là que des autocars nous attendaient.

– Ils nous ont raflés dans la rue.

– Ils sont venus chez nous au milieu de la nuit. Des voisins nous avaient dénoncés.

– Ils gazaient les vieux dès leur arrivée. Et aussi les mères et les enfants. Mes parents, ma femme et mes trois enfants sont partis en fumée.

– Nous avons voulu vivre pour raconter.

– À quoi bon ? Personne ne nous croira.

Je les écoute pendant des heures. Je note une dizaine de récits détaillés sur mon carnet.

L'officier des transmissions du régiment possède un poste émetteur-récepteur qui lui permet de réclamer une équipe médicale d'urgence. Une ambulance poussiéreuse franchit la

grille quelques heures plus tard. Les médecins paraissent stupéfaits. Des squelettes semblables à ceux qui pendouillent dans l'amphithéâtre d'anatomie se tiennent debout, marchent et parlent ! Malgré leurs soins, de nombreux détenus, qui s'étaient juré de tenir le coup jusqu'à l'arrivée de l'armée rouge, meurent de joie.

Au bout de trois jours, les services spéciaux soviétiques envoient une motocyclette qui me ramène à Cracovie. Un homme encore jeune, que chacun traite avec déférence, m'explique que j'en ai assez vu.

– Nous avons de bonnes raisons de penser que ce camp est le plus important d'Europe. Vous avez compris ce que les boches y faisaient. Dites-le aux personnes qui vous emploient. Nous savons que certains de vos politiciens rêvent de s'allier aux Allemands pour empêcher l'Union Soviétique de répandre les idées de Marx et de Lénine en Europe. Dites-leur ce que vous avez vu. Vous ne pouvez pas plus vous allier aux Allemands qu'on ne s'allie avec le diable. Vous ne pourrez pas non plus empêcher les prolétaires d'adopter nos idées.

Je repars à Stockholm, puis à Londres. J'écris un rapport sur le processus d'annihilation des juifs, mais personne n'a le temps de le lire, ni même de m'écouter. Les Allemands contre-attaquent dans les Ardennes, ainsi que Mephisto l'a prédit. Ils menacent de reprendre Bruxelles. La ruée de leurs chars a surpris les Américains en 1945 autant que les Français en 1940. Nigel ricane.

– La naïveté de ces yankees ! Ils croyaient l'armée allemande totalement décomposée. Les boches ont reconstitué des régiments en prenant des chars et des hommes à droite et à gauche. Ils savent toujours se battre. Ils manquent de nourriture, d'essence, de munitions, et Hitler a fait exécuter les meilleurs généraux. Disons que ces petits handicaps les amènent au niveau des Américains. Vous avez d'un côté les combattants les plus aguerris du monde, de l'autre des débutants qui se croient invincibles.

– Les avions, les chars et les canons américains finiront tout de même par les laminer. Ils prolongent le supplice pour rien. Ils ne sont plus si aguerris que vous le dites. Ils en sont à recruter des gamins, qui vont mourir parce que leur Führer ne veut pas accepter la réalité.

– Une jeune femme charmante vous cherchait l'autre jour.

– Une jeune femme charmante ? J'en connais beaucoup, bien sûr.

– Elle a laissé un mot.

– Ah, Camille Van der Broeke. C'est mon professeur de piano.

Le mot dit : "Je rentre en Belgique avec le gouvernement. J'ignorais que nous habitions dans la même ville. J'espère vous revoir à Bruxelles."

18 Au Japon

Ce que j'ai vu et entendu à Auschwitz me gâte l'humeur. Je ne me sens pas bien dans mon assiette. Je rentrerais volontiers à Bruxelles pour prendre deux ou trois ans de vacances. Je connais un excellent remède au mal de vivre : le babil angélique du contrepoint de Bach. Le piano que j'ai laissé rue du Groenland y est-il encore ?

Nigel sait comment me remonter le moral.

– Après l'affaire du sous-marin, je vous ai envoyé en Chine pour vous changer les idées. J'ai lu le début de votre rapport sur le camp nazi. Pardieu, Faïloo, c'est brutal. J'imagine que la mission vous a foutrement secoué. Je vais vous renvoyer là-bas.

– À Auschwitz ?

– Non, en Chine. Plutôt que de ruminer ici ou en Belgique, vous penserez à autre chose. Vous mangerez du chien et du serpent, vous lutinerez les petites Chinoises.

– Je vous remercie pour votre sollicitude.

– *Yeah*. Il y a du boulot, aussi.

– Le commerce de dom Alvaro rapporte trop d'argent.

– Personne ne s'est jamais plaint de gagner trop d'argent. Ce qui cloche, c'est la manière dont nous le dépensons. Les camps d'entraînement.

– Nous les entraînons mal ?

– Au contraire. Notre programme est trop efficace. Tant qu'ils devaient emmerder les Japonais, tout allait bien. Quand les Américains auront vaincu les Japs, ce qui ne saurait tarder, contre qui lutteront-ils, tous ces vaillants combattants ? Nous formons nos futurs ennemis.

– On m'avait déjà dit ça quand je suis allé à Kunming. Ils sont presque tous communistes.

– Les Indochinois voient qu'ils peuvent vivre sans les Français, les gens des Indes Hollandaises se passent fort bien des Hollandais, les Malais n'ont pas envie de revoir les Anglais.

– Il paraît que vous avez promis aux Indiens de leur accorder l'indépendance après la guerre.

– Moi ? Je leur accorderai l'indépendance quand vous ferez de même au Congo. En tout cas, je vais vous donner une lettre signée par le ministre en personne ordonnant la fermeture des camps d'entraînement de Kunming. Dites à dom Alvaro qu'il peut continuer son commerce sans nous.

Je passe voir la libraire du *Runcible Hat*, à Kensington.

– Bonjour, *miss*. Je dois voyager en avion pendant plusieurs jours. J'ai pris l'habitude de lire du Wodehouse pour passer le temps, mais j'ai envie de revenir à Dickens. Vous vous souvenez que je vous ai acheté *Pickwick Papers*, il y a longtemps ?

– Regardez, j'ai cette belle édition de *Our Mutual Friend*. Le cuir de la reliure est fin mais solide. Où allez-vous ?

– À la montagne.

– Si vous alliez en Amérique, je vous conseillerais plutôt *Martin Chuzzlewit*.

– Je vais prendre *Our Mutual Friend*. Merci.

Dom Alvaro approuve la fermeture des camps d'entraînement.

– C'était la dépense inutile. Les Russes vont financer à votre place. Un nouveau monde après la guerre : d'un côté l'Amérique, de l'autre l'Union Soviétique.

– Toute l'Asie deviendra communiste ?

– Au moins la Chine, je pense. Vous connaissez Mao Tse-Toung ? Quand les Japonais vaincus, peut-être ici sera la guerre civile, alors c'est lui le plus fort.

– Cela ne se fera pas du jour au lendemain. En attendant, mon patron vous autorise à conserver les bénéfices de votre petit commerce.

– Bientôt fini le commerce. De moins en moins les tigres américains. Presque tous partis à Manille. Ensuite, les marchands chinois rentrer à Shanghai.

– Vous allez retourner au Caire ?

– À Lisboa. Voir venir. Vous savez que l'armée rouge vient d'entrer l'Allemagne ?

– Quand j'ai quitté Londres, elle s'approchait de la frontière.

– Dans quelques semaines, les Russes à Berlin et la guerre s'arrête. Les Américains à Francfort et Stuttgart. S'ils restent en Allemagne pour empêcher les communistes avancer, alors les bonnes occasions de commerce avec l'armée américaine.

Natacha se prépare à mettre la clé sous la porte, elle aussi.

– Les tigres s'en vont, alors il n'y a plus personne pour dévorer tes poulettes.

– Tu as fait des progrès en russe, Goustav.

– Merci. Mlle Chou va bien ?

– Elle a suivi un tigre à Manille. Le général MacArthur a repris la ville. Il est en train de chasser les derniers Japonais des Philippines. Il installe de grandes bases navales et aériennes, d'où il lance des raids jusqu'au Japon. Chou m'écrit que je devrais ouvrir un bar à Manille. Je vais essayer. Ensuite, si l'armée américaine occupe une partie de l'Allemagne, c'est ce que prévoit dom Alvaro, j'irai là-bas. À la fin, j'espère, en Amérique. Elle m'a dit que tu l'as

emmenée voir une montagne magnifique. Tu as marché, elle s'est reposée.

– J'ai l'intention de remettre ça. J'ai beaucoup bossé. Quelques jours de vacances me feront du bien.

– Cette fois, je vais avec toi. Moi aussi, j'ai beaucoup travaillé sans jamais prendre de vacances. Tu parles bien, mais tu emploies des expressions particulières. Tu parles comme un soldat.

– Un soldat ? Hmm. J'ai appris le russe en lisant *Guerre et Paix*.

– Tu ne parles pas comme un soldat de Koutouzov.

– J'ai lu *La Garde Blanche*, de Boulgakov.

– Moi je ne l'ai pas lu, donc je ne dis plus rien.

Don Alvaro me prête une Jeep. Je vais chercher Natacha un matin à l'aube, comme convenu. Elle habite une maisonnette à côté du *Rainbow*. Une petite servante m'ouvre la porte et me montre l'escalier. Arrivé à mi-étage, j'entends la voix de Natacha.

– Goustav ? Lin a dû préparer du thé. Demande-lui de te donner la théière. J'ai des tasses. Excuse-moi, je ne suis pas encore levée.

En entrant dans sa chambre, je me souviens de celle où je l'ai vue pour la première fois.

– Nous pourrions imaginer que tu es une cliente de l'hôtel Metropol. Moi, je suis un garçon d'étage. Vous avez commandé du thé, madame ?

– Oui, c'est bien, posez-le ici.

– Maintenant, je traîne dans la chambre en prétendant ranger et nettoyer jusqu'à ce que tu me proposes de te rejoindre dans le lit.

– C'est un jeu ?

– En 1928, il y a dix-sept ans… J'avais l'impression que le métier de femme de chambre ne t'enchantait pas, ou en tout cas ne te rapportait pas beaucoup d'argent, et que si je t'avais montré un billet de dix dollars tu te serais aussitôt déshabillée. J'étais encore un gosse. Je me disais que je me trompais peut-être. J'étais trop timide pour tenter le coup. Tu te serais moquée de moi parce que j'étais trop jeune. Ou tu te serais fâchée. "Pour qui me prenez-vous, camarade ?"

– Quel bavard ! Viens donc dans le lit. Tu veux dix dollars ? Tu as toujours l'air d'un gosse. Pas une seule ride ! Il faudra que tu me donnes ta recette. Je voyais bien que tu n'avais jamais acheté une femme de chambre dans un hôtel. Si j'avais su que tu étais journaliste, je n'aurais pas hésité.

– Les journalistes sont riches ?

– Les gens importants rapportaient le double. Le client payait pour l'amour, ensuite la Guépéou achetait les renseignements.

– Toutes les femmes de chambre travaillaient pour la Guépéou ?

– Pour devenir femme de chambre au Metropol, il fallait coucher avec toute une ribambelle de messieurs de la Guépéou. C'était une bonne préparation. Ensuite, même quand un client était hideux, on y allait. Avec toi, c'est pour le plaisir, bien sûr.

– Pas parce que je suis journaliste, pas parce que je connais des gens intéressants en Angleterre et en Amérique.

– Pour le plaisir, Goustav. Je vais te le prouver.

Elle me serre dans ses bras et la suite avec une passion et une tendresse qui ne me semblent pas feintes. Tout de même, je ne peux m'empêcher de repenser à mon voyage en Pologne. Quand Nigel m'a demandé si dom Alvaro connaissait des Russes, j'ai supposé qu'il commerçait à Odessa. J'ai oublié que dom Alvaro connaissait une Russe à Kunming. Qui a couché avec la moitié de la Guépéou. Dans *Zinzin à Moscou*, la Guépéou tend au petit reporter les pièges les plus stupides, alors qu'il serait si facile de fourrer une Mata Hari dans son lit. Si c'est elle qui a suggéré cette mission en Pologne, elle sait bien pourquoi je parle russe comme un soldat. La Guépéou a disparu. Pour se débarrasser des agents doubles, Staline envoie tout le monde au poteau. Maintenant, NKVD. Va tous les fusiller et changer de sigle. Le savoir-vivre des agents spéciaux m'interdit de demander à Natacha si elle vend des renseignements au NKVD. Les tigres l'ont peut-être recrutée au nom de l'Amérique.

Sur la route, elle est plus amusante que Chou. Sa voix chante comme celle du garçonnet dans les *Enfantines*.

– Tu as vu ce précipice, Goustav ? La rivière tout en bas, on dirait un ruban d'argent. Hé, ne va pas trop vite ! Il y a encore des plaques de neige. Si tu dérapes, hop, c'est le grand saut. Tu devrais me laisser conduire, j'ai l'habitude. Cette ville est amusante, avec tous ces petits canaux. Comment s'appelle-t-elle ?

– La Venise du Yunnan.

– À Kunming, il faisait plus chaud. La route a beaucoup monté. À quelle altitude sommes-nous, d'après toi ? Quatre mille, sûrement. Pour qu'il reste de la neige au mois de mai. Oh, regarde ces champs en terrasse… J'ai grandi dans la montagne. Ils ne cultivent pas les pentes comme ici. Chez moi, il y a des forêts partout.

– Quelle montagne ?

– L'Oural. Près de la ville de Iekaterinbourg, qui s'appelle maintenant Sverdlovsk.

Nous mangeons de la pâte à modeler à l'orge, buvons du thé au beurre de yak, caressons les moulins à prière. Rimpa nous emmène au lac de la Sérénité. Natacha ne rebrousse pas chemin comme Chou, mais elle manque un peu de souffle.

– Toi, Goustav, tu cours le matin… Tu as de l'endurance… Moi, je monte à mon rythme…

Va devant avec Rimpa… Tu m'attendras là-haut…

– Tu veux que je trouve un de ces porteurs qui emportent les vieilles dames malades sur leur dos ?

– Si tu dis encore des bêtises… Tu te moques de Natacha la baba yaga… Tu mérites un terrible châtiment… Je te couperai la langue cette nuit… Quand tu dormiras…

Je l'ai déjà remarqué il y a deux ans : sous l'effet de l'altitude ou de la marche, ou de la combinaison des deux, mes pensées deviennent aussi légères et fluides que l'air qui danse autour des cimes. La croûte terrestre s'est brisée et soulevée comme la pâte d'un gâteau trop cuit pour façonner ces énormes montagnes, sans se préoccuper des fourmis humaines qui courent dans tous les sens à sa surface. De nouveau, je rêve de m'installer dans une maisonnette de pierre semblable à celle de Rimpa, loin de la vaine agitation du monde. Tout en bas, les fourmis se bousculent, s'insultent, s'entretuent. La massue, la hache, le couteau, l'épée, la catapulte, le canon, le fusil, le pistolet, la mitrailleuse, les chars, les bombardiers, les torpilles, les fusées, les gaz asphyxiants. Massacrer nos ennemis supposés. Exterminer aussi leurs femmes et leurs enfants afin d'empêcher nos futurs adversaires de naître et de grandir. Le rédacteur en chef de je ne sais quel journal : "Ils vont me coller dix ans." L'ont fusillé. Je monte entre des rhododendrons géants et des magnolias couverts de fleurs crémeuses. Le crâne de Peigné roule au fond de la mer. Des petits poissons luminescents jouent à cache-cache, entrant dans une orbite et sortant par l'autre. Vivre. Tant que mon crâne reste accroché sur mes épaules, mêler mon corps à celui de Natacha. Deux ans de chasteté depuis Chou. Je dresse une liste dans mon esprit. Mme Merle, Marie-Immaculée au Congo, Vicky et Isabel, Iris Bleu à Shanghaï, Blanka Muradova, Yaël, Chou, Natacha. Neuf. Loin des *mille tre* de Don Giovanni. Je les classe. Marie-Immaculée et Iris Bleu, une seule nuit. Yaël et Chou, plus petites que moi. Iris Bleu et Blanka, chanteuses. Et aussi Nelly, qui n'a pas même accepté de m'embrasser. Sauté en parachute quelque part en France. Encore vivante ? La plus belle femme du monde, que j'ai surnommée Lady Chatterley. Je lui dois la découverte d'un plaisir divin : celui de lire Wodehouse. Mes bons compagnons Bertie Wooster et Jeeves. Que vais-je devenir après la guerre ? J'ai cherché à me rendre utile. Accompli quelques missions. Je ne compte pas continuer à travailler pour Nigel. Rentrer en Belgique, ou rester au pays de Wodehouse et de Dickens ? Me marier, avoir des enfants. Natacha me plait. Vive et drôle. Un soupçon d'influence de mon éducation catholique me retient. Une femme qui a couché avec la moitié de la Guépéou et je ne sais combien de clients de l'hôtel Metropol. Appeler les choses par leur nom : une putain. Iris Bleu, Chou et Natacha, putains. Si j'avais été amoureux d'elle, j'aurais oublié ce détail insignifiant. Amoureux de Blanka.

Nous dormons sur la rive du lac de Sérénité. Toujours cette étrange récurrence dans ma

vie : une femme au bord d'un lac.

Quand nous revenons à Kunming, nous trouvons un dom Alvaro rayonnant de joie.

– Déjà vendu deux cents litres de champagne. J'attends la nouvelle cargaison, soixante caisses.

– Que fêtons-nous ?

– La guerre est finie en Europe ! Les Allemands sont kaputilés. Les renforts américains vont venir au Pacifique. Bientôt fini là-bas aussi.

Nigel cherche quelqu'un qui parle français.

– C'est un travail pénible, mais il faut bien le faire. Tous ces agents parachutés en France qui ne sont pas revenus… Les familles voudraient savoir. Voici les noms, les plans de vol, les lieux de parachutage. Si vous pouviez trouver comment ils sont morts, où ils sont enterrés.

Je parcours les provinces de France, j'examine des tombes, je remplis des formulaires dans les mairies pour donner un nom à des morts inconnus. De nombreux agents se sont évanouis dans la nature, capturés et emmenés par les Allemands. À Uzès, une ville ancienne proche du pont du Gard, je recherche la trace d'un certain Kenneth Bailey. On me parle d'un Anglais qui habite dans un village. Je le trouve en train de jouer aux boules.

– Il me semble que je vous connais. Vous avez suivi une formation en 1941 en Écosse, à Arisaig ?

– À Thame Park, près d'Oxford. Je me souviens de vous : le petit Belge.

– Vous vous appelez Kenneth Bailey ?

– C'était mon nom en 1941.

– Eh bien, je vous signale que vous êtes porté disparu. Votre famille sera heureuse de vous savoir vivant.

– Kenneth Bailey a disparu. Je m'appelle William Wright.

– Hmm. C'est un cas… On ne m'a pas donné d'instructions.

– Vous n'avez pas retrouvé Bailey. Oubliez que vous m'avez rencontré. Venez boire un pastis. Si vous voyez ma veuve, dites-lui qu'elle peut épouser mon crétin de frère.

– Je veux bien une limonade.

– Regardez autour de vous. Qui voudrait retourner en Angleterre après avoir découvert ce paradis ?

Je retrouve deux autres parachutés qui ont décidé de changer de vie. L'un à Cordes-sur-Ciel, dans le Tarn, où il tient l'orgue de l'église. Qualifier Uzès de paradis ne laisse plus de mot pour Cordes-sur-Ciel. Il me semble que je n'ai jamais vu, ni même imaginé, un endroit comparable à ce village blotti derrière ses remparts sur son piton rocheux. On sait peut-être y

vivre au-dessus des querelles ridicules du monde, comme à Shangri-la. En Belgique, *Le Soir* retrouvé a remplacé *Le Soir Volé*. De même, en France, des résistants ont créé *France-Soir* pour remplacer *Paris-Soir*, qui a léché les bottes des boches. C'est à Cordes-sur-Ciel, à la une de ce nouveau journal, que je découvre le champignon atomique d'Hiroshima vers le 10 août 1945.

Le dernier faux disparu habite à Valenciennes, dans un faubourg qui doit lui rappeler Manchester. Il ne reste pas en France pour les boules et le pastis, mais pour la femme qui l'a caché et soigné quand il était blessé.

J'ai imaginé vivre chez les Indiens du Brésil, comme l'explorateur Ridgewell, ou au Tibet. De vagues rêveries. Ces trois Anglais ont franchi le pas. Vais-je m'établir en Angleterre et m'habituer à ne jamais sortir sans mon parapluie ? Revenir en Belgique ? Chercher Blanka ?

En attendant de décider ce que je veux faire de ma vie, je rentre à Londres pour rédiger mon rapport sur les parachutés disparus.

Nigel ne me laisse jamais le temps de finir mes rapports.

– Faïloo… Venez voir qui est là !

– Tiens donc. Comment vous appelez-vous, déjà ? Brooklyn !

– Nous pouvons revenir à Dixie.

– Dans ce cas, je redeviens Raisin.

– Je pars au Japon.

– *Lucky man*.

– Nigel suggère que je vous emmène.

– Sans doute votre dernière mission, Faïloo, *I mean* Rayzeen. Je pense que la fin de la guerre signifie la fin du SOE, ou au moins sa transformation.

– Qu'allons-nous faire au Japon ?

– Vous vous souvenez que je suis un as du compteur Geiger.

– Hiroshima ? Notre uranium ? Nous avons contribué tous les trois à cette belle réalisation de l'ingéniosité humaine.

– Je lui ai parlé du travail remarquable que vous avez rapporté d'Auschwitz. Tous ces interviews de survivants.

– C'est un reportage. Je suis journaliste.

– Vous ferez le journaliste à Hiroshima. Je regrette que vos rapports doivent rester secrets. Ils mériteraient d'être publiés.

Nous visitons d'abord Tokyo. Une tempête de feu a laissé quelques pauvres épaves sur une grève de cendre et de boue : squelettes d'immeubles et de tramways, troncs d'arbres charbon-

neux, survivants faméliques vêtus de guenilles grises.

Hiroshima ressemble à Tokyo. La principale différence, c'est le visage effaré de Dixie.

– Je suis sûr qu'ils n'avaient pas prévu. Ils auraient dû prévoir… C'est pire que ce que nous imaginions. Bien pire. Sans aucun rapport avec ce que nous imaginions.

Comme à Tokyo, des ombres humaines semblent hanter les ruines. Un pasteur japonais, qui a passé plusieurs années en Amérique pour étudier la bible, me sert d'interprète pour leur parler. Il y a des survivants plus ou moins brûlés, des parents des morts, des enfants revenus de la campagne où ils avaient été envoyés par crainte des bombardements. Ils vivent dans des cabanes de planches ou sous des bâches, à l'emplacement des anciennes maisons.

– Excusez-moi, Tanimoto san. Vous me dites qu'ils viennent de la campagne. Pouvez-vous leur demander pourquoi ils préfèrent habiter ici dans la boue plutôt qu'à la campagne ?

– Ici s'élevait la maison de son frère, monsieur. Son frère est mort, mais il espère garder le terrain qui appartenait à leurs ancêtres. Les titres de propriété ont sans doute brûlé. Les registres conservés dans la mairie ont brûlé aussi. Il ne reste plus que sa parole.

La bombe a vaporisé les grands hôpitaux et leur personnel. Des milliers de mourants s'entassent dans des petites cliniques familiales situées à la périphérie de la ville. J'interroge plusieurs médecins. En général, ils ont étudié la médecine dans des manuels allemands, souvent même effectué leur internat en Allemagne, donc je me passe d'interprète. Je traduis leurs propos pour Dixie.

– Il dit qu'ils ont d'abord vu venir des grands brûlés. Ils ont l'habitude. Les Japonais habitent dans des boîtes d'allumettes où ils entretiennent un petit foyer ouvert pour cuire et chauffer. Ça s'enflamme comme un rien. Au-dessus d'une certaine surface de peau brûlée, les gens meurent. En dessous, ils peuvent survivre. Alors les uns sont morts, les autres ont survécu. Et puis, au bout de quelques semaines, des survivants sont revenus. Ils avaient perdu l'appétit.

– Si vos rapports sont toujours aussi sardoniques, je comprends que Nigel regrette de ne pouvoir les publier.

– C'est à force de lire Dickens. Bon, ils se sentent très faibles. Ils ont un symptôme visible : des petits points rouges sur la peau. Des lésions qui s'agrandissent. Ils vomissent des quantités énormes de sang et ils meurent.

– Pas seulement du sang.

– Vous comprenez un peu l'allemand, tout de même. Ils vomissent tous leurs organes. Ensuite, c'est difficile de survivre.

– Je n'arrive pas à croire que personne n'ait prévu… Imaginé.

– Ces bombes ne sont pas simplement plus puissantes que les bombes ordinaires ?

– La température atteint des millions de degrés. La bombe émet des radiations très nocives. Le soleil envoie les mêmes, mais la haute atmosphère les arrête. Des rayons très pénétrants. Pensez aux rayons X. Imaginez que vos organes subissent des coups de soleil sans aucune protection.

– Attendez, je vais expliquer ça au médecin… Il dit que si les gens ne se trouvaient pas trop près du centre, on les sauve parfois en les forçant à manger. Pour reconstituer leurs globules rouges, si j'ai bien compris. Cette maladie inconnue tue aussi des gens qui n'étaient même pas présents à Hiroshima le 6 août. Des parents qui sont venus les jours suivants fouiller dans les décombres, afin de retrouver les ossements de leurs proches.

– Il y avait des résidus radioactifs. Quelle saloperie.

Je note avec soin les observations des médecins. Ils tiennent tous un journal pour la postérité.[5]

Nous habitons à une dizaine de kilomètres de la ville, dans un petit camp américain d'où l'on voit la mer intérieure et ses îles boisées. Je conduis la Jeep, car Dixie est trop nerveux.

– Les gens se liquéfient de l'intérieur. Merde. Ils le savaient forcément.

– Comment auraient-ils pu le savoir ? C'est la première bombe.

– La deuxième. Ils ont fait un essai dans le désert du Nouveau-Mexique.

– Un essai dans le désert… C'est comme si vous tiriez au fusil sur une cible. Ensuite, vous vous étonnez de ce qui se passe quand vous tirez sur un être humain.

– Vous pensez bien qu'ils ont ramassé des coyotes et des rats. Ils les ont examinés et disséqués. Ils savaient. Ceux qui ont décidé savaient. Ils considèrent les Japonais comme des rats.

– Vous avez entendu le général Rockwell, avant-hier : l'armée japonaise voulait sacrifier tous les habitants du pays. Cette bombe a sauvé non seulement des soldats américains, mais aussi des millions de Japonais.

– Ce que vous dites est peut-être vrai. Pourtant, rien ne peut justifier cette abomination. Le progrès scientifique ne doit pas servir à cela. Quand j'ai visité leur laboratoire de recherche secret dans le Nouveau Mexique, ils parlaient déjà d'une superbombe mille fois plus puissante que celle-ci. Où vous arrêterez-vous ?

– Moi ?

– La vie sur terre est une anomalie. Partout dans l'univers, les quantités d'énergie qui circulent sont si élevées qu'aucune vie n'est possible. Nous avons la chance d'habiter à proximité d'un soleil minuscule, derrière une atmosphère protectrice. Un miracle fragile.

---

[5] Ils ont publié plus tard de nombreux articles et livres.

Vous voulez maîtriser l'énergie des étoiles ? Imaginez que leur superbombe éclate par erreur et que la terre devienne une étoile de plus. À l'échelle de l'univers, un événement sans la moindre importance…

– Je connais un astronome qui m'a dit la même chose. La nouvelle organisation, les Nations Unies, pourrait interdire ces bombes.

– Tous ces gens que vous interrogez pour votre reportage… Je suis sûr que le pasteur ne traduit pas tout ce qu'ils disent.

– J'ai pris deux ou trois leçons de japonais avant la guerre à Paris. La structure de la langue est particulière. On ne peut pas traduire vraiment.

– La fillette, ce matin, derrière le paravent. Je pense que son visage a fondu. Voudriez-vous que cela arrive à votre fille ? Vous savez, ce que vous m'avez raconté des chambres à gaz… Les boches avaient des intentions criminelles, les pires intentions criminelles, et des moyens techniques suffisants pour servir leurs intentions. Un peu de gaz au cyanure, on empoisonne trente ou quarante personnes d'un coup. Ici, l'intention n'était peut-être pas criminelle. L'Amérique se défendait après avoir été attaquée. Mais pour ce qui est de la technique, nous sommes foutrement plus efficaces que les nazis. Cent mille d'un coup !

– Vous nous avez dit vous-même qu'ils ont inventé ce machin pour devancer les nazis.

– Les boches cherchaient une technique plus performante pour servir leurs intentions criminelles. Les Américains leur ont emboîté le pas pour maintenir l'équilibre. C'est légitime. Quand ils ont su que les boches avaient renoncé, ils auraient dû arrêter.

– Quand l'ont-ils su ?

– Il y a un an à peu près, après le débarquement en Normandie, nous avons trouvé des papiers dans un laboratoire de recherche à Strasbourg. Ils avaient même renoncé depuis longtemps. C'est une arme immorale. Ça ne dérangeait pas les boches. La morale, ils s'en moquent. Ça devrait déranger les Américains.

Au moment où je m'efforce de noter précisément ce que les survivants et les médecins me disent, je ne prends pas le temps de réfléchir au sens des phrases. Tous les mots se gravent pourtant dans un coin de ma mémoire. Le soir, quand je crois avoir fini de travailler, des scènes affreuses viennent me tourmenter comme des remords. Je ressens une terrible lassitude. Le lendemain, je dois me forcer pour continuer. Une dizaine de jours après notre arrivée à Hiroshima, Dixie propose d'arrêter.

– Vous avez déjà rempli deux cahiers. Vous voulez écrire un roman ?

– J'ai ce qu'il me faut. Et vous ?

– J'ai dressé une carte approximative comportant des lignes de gradient pour les effets de souffle, de chaleur et de radiation. L'ingénieur que nous avons rencontré hier va continuer à

effectuer des relevés. Je lui ai donné mon adresse aux États-Unis.

Nous partons nous reposer à Kyoto. Dans les jardins des temples, l'automne allume les érables comme des torches géantes. Les officiers de la garnison américaine auxquels nous présentons nos ordres de mission prétendent que Roosevelt a épargné la ville par respect de l'antique culture japonaise. Dixie connaît le dessous des cartes.

– L'antique culture japonaise ! C'était bien le dernier de ses soucis.

– C'est tout de même l'ancienne capitale du pays. Une des plus belles villes du monde.

– Nous n'avons pas hésité à raser Dresde, qui était aussi l'une des plus belles villes du monde. L'ancienne capitale de je ne sais quel pays.

– La Saxe.

– Je vais vous dire pourquoi ils ont épargné Kyoto, mon cher Rayzeen. Ils avaient besoin de conserver intactes trois ou quatre grandes villes pour observer les effets de leurs nouvelles bombes. Hiroshima et Niigata avaient la taille et la forme parfaites. Kyoto et Nagasaki avaient la bonne taille, mais étaient entourées de montagnes qui empêcheraient de mesurer la portée exacte des bombes. Du second choix, en quelque sorte. En fin de compte, les nuages qui recouvraient Niigata le 9 août ont condamné à mort les habitants de Nagasaki.

– Ils regrettent sans doute d'avoir dû se contenter du second choix.

– D'autant plus qu'il y avait des nuages, là aussi. Ils n'avaient presque plus d'essence. Un de leurs réservoirs fuyait. Avant d'aller se poser en catastrophe à Okinawa, ils ont largué leur bombe au hasard. Elle est tombée à trois kilomètres de l'objectif. C'était la bombe au plutonium. En principe, elle est plus puissante que celle de Hiroshima. Les conditions étaient trop différentes. On ne peut pas comparer.

– C'est dommage. Vous devrez recommencer.

Nous visitons les principaux temples pour nous changer les idées. Les moines ratissent leur gravier sans se soucier des ravages provoqués par l'embrasement des passions. Les habitants de la ville nous observent avec curiosité et nous sourient. Nous portons des vêtements civils, mais ils sourient aussi aux soldats. Un vieil homme qui parle allemand nous invite à venir prendre le thé chez lui.

– Vous êtes médecin ?

– Ah, les médecins parlent allemand, c'est vrai. Non, j'étais professeur de philosophie. J'ai séjourné à Heidelberg avant l'autre guerre pour étudier Kant, Hegel, Schopenhauer et les autres. J'ai pris ma retraite depuis longtemps. Veuillez excuser l'état de ma pauvre hutte, mes amis. Nous manquons un peu de tout, n'est-ce pas. Je ne peux vous offrir les gateaux en forme de feuille d'érable que l'on mange en cette saison.

– Les gens sont très aimables. Nous n'avons vu aucune manifestation d'hostilité.

– La clique qui dirigeait le pays voulait notre mort. Vous nous apportez la paix. Il est rare qu'un Américain parle aussi bien allemand que vous.

– Je ne suis pas américain, mais belge.

– Oh oh, belge ? Ce n'est pas ordinaire, en vérité. Ce monsieur est belge aussi ?

– Lui, il est américain.

– Il a la bonne taille. Je vous trouvais petit pour un Américain.

– Et moi, au Japon, je me sens grand ! C'est très agréable. Je n'ai jamais rien compris à Kant, je dois dire.

– Avant d'agir, vous devez vous interroger : mon acte pourrait-il servir d'exemple pour fonder une règle universelle ?

– Si tout le monde agit de manière exemplaire, la vie devient vite ennuyeuse.

– Il est certes difficile de vivre selon la morale de Kant.

– Mon ami pense que la bombe atomique est immorale. Je crois que Kant serait du même avis.

– La morale ne dit rien des armes. Elle se préoccupe de l'usage que l'on en fait.

19 Au Nouveau Mexique

Dixie part en Amérique, je rentre en Angleterre. Je rédige mon rapport. Je dors mal. Je marche dans les rues de Londres au milieu de la nuit. J'ai vu trop de choses. J'envisage d'aller passer l'hiver à Uzès. Je n'ai jamais dépensé la totalité du salaire que me versait le SOE. J'achète un livre de Dickens ou une chemise de temps en temps. En mission, tous mes frais étaient couverts. Je possède un pécule suffisant pour mener une vie frugale dans un petit village de France pendant quelques mois.

Nigel reçoit une énorme liasse de journaux chaque matin.

– Regardez, Rayzeen, j'ai trouvé quelque chose pour vous dans le New York Times.

– La page des théâtres de Broadway ?

– Non, ici en bas. L'opéra.

– Blanka Muradova au Met dans la *Turandot* de Puccini. Ah tiens.

– La dernière fois, je vous ai dit que le Japon serait sans doute votre dernière mission.

– Vous m'envoyez en Amérique ?

– Si quelqu'un mérite un petit cadeau d'adieu, c'est bien vous. Des dizaines d'avions américains y vont tous les jours. Cela ne coûte presque rien. De plus, malin comme je vous connais, vous êtes capable de trouver des renseignements utiles même à l'opéra de New York. Je vais vous faire établir un ordre de mission de trois semaines.

Hop ! Assis de nouveau dans un bon vieux Dakota. Escales à Shannon et Gander. Un télégramme de l'honorable correspondant du SOE à New York, employé au service des visas du consulat de Sa Majesté, me sert de marque-page dans *The Old Curiosity Shop* : "Miss M. réside hôtel Plaza, cinquième avenue. Réservé chambre Raisin."

Quand je découvre l'immeuble grandiose de l'hôtel Plaza, les Cadillacs qui y déposent des clients, les portiers vêtus comme des colonels boliviens, je me dis que Nigel pratiquait l'art britannique de l'*understatement* quand il parlait de "petit" cadeau. Il est vrai que l'étrange entreprise que j'ai montée à Kunming avec dom Alvaro a rapporté des millions au SOE. Où est-il, ce cher dom Alvaro ? À Manille avec Natacha ? En Allemagne ? À Lisbonne en train de boire le café avec Méphisto ? Bien entendu, je ne serais pas étonné de le voir descendre d'une Cadillac et donner un pourboire de dix dollars au colonel.

Le premier renseignement utile que je recueille à New York présente un intérêt stratégique limité : il existe des chambres bon marché au Plaza. L'employé du consulat n'a pas réservé une chambre à quarante dollars avec vue panoramique sur Central Park, mais une chambre à

huit dollars donnant sur une cour lépreuse. Cela m'est bien égal. Après vingt-quatre heures de Dakota, j'accepterais de dormir sur une paillasse dans la cave.

Le lendemain de mon arrivée, vers dix heures du matin, je téléphone à Blanka sur le réseau intérieur de l'hôtel. Elle a peut-être oublié le français – je m'adresse à elle en allemand.

– Allo, Blanka ? Excusez-moi. J'espère que je ne vous réveille pas.

– Pas du tout. Mais qui êtes-vous ?

– C'est Gustave Raisin.

– Mon petit Gustave ! Quelle bonne surprise ! Comment vas-tu ? D'où m'appelles-tu ?

– De l'hôtel.

– Tu es ici à New York ? C'est merveilleux. As-tu déjà pris ton petit déjeuner ?

– Pas encore.

– Prenons le petit déjeuner ensemble dans le *Palm Court*. Dans vingt minutes, *okay* ?

– Où est le *Palm Court* ?

– Au rez-de-chaussée. Un grand reporter comme toi, tu le trouveras sans peine. Hmm. Je crains quelque chose… Cela fait si longtemps.

– Presque sept ans. À Paris.

– J'ai peur que tu ne me reconnaisses pas.

– Que dites-vous ? Je vous reconnaîtrais au bout de vingt ans, Blanka. Même si vous étiez déjà déguisée en Chinoise pour chanter Turandot.

– Au moins, toi, je suis sûr que tu n'as pas changé.

– Ah, je commence à perdre mes cheveux, vous verrez. À tout à l'heure.

Comment aurais-je manqué de reconnaître les couleurs chatoyantes de sa voix ? Des frissons d'extase s'élancent dans le lacis de mon système nerveux. Un éclair de bonheur va bientôt m'électriser, dissipant le résidu des idées noires accumulées pendant les années de guerre.

Comme ma chambre se trouve au troisième étage, je descends par l'escalier. Au moment où je passe devant les ascenseurs, la porte de l'un d'eux s'ouvre. Une grosse dame en sort. Je ne la reconnais pas. Je mets quelques secondes. Dans le *Palm Court*, je l'aurais cherchée des yeux, ou bien attendue et guettée. Pris au dépourvu.

– Blanka ! *My love* !

– Tu vois, je te l'avais dit.

– Vous êtes Blanka. Je suis Gustave. Nous nous sommes retrouvés. Nous ne nous quitterons jamais.

Elle a doublé de volume. Elle ressemble à Rosa Milanesa. Je lui embrasse la main, car je ne peux pas la prendre dans mes bras. Elle pèse plus de cent kilogrammes. De toutes les

femmes que j'ai connues, Yaël et Chou étaient les plus petites, Natacha et Blanka les plus grandes. Je me sens ridicule à côté de cette nouvelle Blanka. Une femme qui pèse deux fois mon poids, ou peut-être plus. J'ignore comment me conduire.

Le maître d'hôtel du *Palm Court* nous donne une table.

– J'ai grossi pour chanter Brünnhilde et Isolde. On ne peut pas faire autrement. Tu ne verras jamais une maigrichonne chanter ces grands rôles wagnériens. Ma voix s'est amplifiée. Je suis passée de mezzo-soprano à soprano dramatique. Le corps accompagne le changement. On chante à pleine voix pendant des heures. C'est un exercice qui demande une grande vigueur athlétique, des jambes solides. J'ai beaucoup marché dans la montagne. Je prenais des cours particuliers de gymnastique. J'ai levé des haltères comme un lutteur de foire. Comment refuser ? Il n'existe pas de plus grande jouissance que de chanter Brünnhilde ou Isolde. Tu ne peux pas savoir. Tu ne peux pas non plus m'entendre. La tempête qui a balayé le Grand Reich a emporté aussi Wagner. Il est parti au purgatoire pour dix ans. Des œuvres sublimes, composées par un ignoble antisémite. Je chantais devant un parterre de nazis. Des SS en uniforme noir. Des assassins. Ils m'offraient des brassées de fleurs. Ils m'invitaient… J'ai passé des journées à la campagne avec des monstres. Ils me prenaient pour Brünnhilde et croyaient que je partageais leurs convictions criminelles. J'ai recueilli des confidences et appris des choses secrètes. Je ne peux plus me regarder dans la glace. On mange encore et encore pour accumuler des réserves d'énergie. Pendant que les pauvres gens crevaient de faim. Je suis affreuse.

– Plus vous me parlez, plus je vous retrouve. Vous êtes Blanka. Je vous ai entendu chanter *Der Zwerg* et *Der Feuerreiter* pour le tsar Boris.

– Il est mort, le pauvre.

– Vous croyez qu'il a été empoisonné par du venin de serpent ?

– Je ne sais rien. Mais toi… C'est vrai qu'un bon journaliste se tient bien informé. Les gens confondent la Bulgarie et la Slovaquie, ne connaissent pas plus le tsar Boris que le roi Zog d'Albanie, mais toi tu me cites une rumeur sur le venin de serpent.

– Vous savez qui m'a parlé de ça ? Dom Alvaro de Santos, un commerçant que nous avons rencontré au palais royal. J'ai travaillé avec lui en Chine.

– Il t'a emmené en Palestine sur son bateau.

– Il a vendu une locomotive au roi Boris. Vous chantez toujours *Der Zwerg* ?

– *Der Zwerg*… Une vieille histoire. Maintenant, c'est fini. Tu viens m'écouter à l'opéra tout à l'heure ?

– Tout à l'heure ?

– Le samedi, la représentation a lieu l'après-midi. En général, il faut réserver longtemps à

l'avance, mais ils gardent toujours quelques places libres pour des VIP.

– Je suis un VIP ?

– *You are a very important person for me*, Gustave. Je les prierai de préparer un billet à ton nom. Tu le demanderas au guichet.

– Merci. Il faut que je m'habille en pingouin, comme à l'opéra de Paris ?

– Pas l'après-midi.

– Ouf !

– Tu ne m'as pas encore dit, mon petit Gustave, ce que tu as fait pendant que je grossissais à Vienne.

– J'ai tenté de me rendre utile. Je suis allé à Londres, à Alexandrie, à Lisbonne. J'ai beaucoup pris l'avion. J'ai vu Auschwitz et Hiroshima, deux cimetières sans tombes ni cadavres.

Elle sent que ce survol des années sombres m'est pénible. Elle pose sa main sur la mienne pour me réconforter. Pendant un moment, j'oublie Brünnhilde et je revois Blanka.

Elle part à l'opéra pour se préparer. Je me promène un peu sur la cinquième avenue, mais il fait si froid que je rentre presque aussitôt. J'arrive en avance à l'opéra. Je veux avoir le temps de lire le résumé du livret pour comprendre l'histoire.

Blanka campe une princesse Turandot marmoréenne et terrifiante. Sa voix a changé, en effet. Elle ressemble à un instrument de musique très puissant plutôt qu'à une voix humaine. Si j'étais le prince, je préférerais la douce esclave Liu à la majestueuse Turandot.

Je ne suis pas le prince. Je suis le nain de la reine.

À l'entr'acte, alors que je me promène dans le foyer pour me détendre les jambes et me réveiller un peu, une jeune femme m'aborde en riant.

– *Gee*, c'est bien Gus ! Je vous ai vu dans votre loge avec mes jumelles. Vous vous souvenez de moi ? Isabel !

– Isabel ? *Of course* ! C'était en… Voyons…

– Décembre 1931. Je ne risque pas d'oublier la date. Celle de mon mariage.

– Ah, c'est vrai. Et moi j'ai enlevé la mariée sur mon blanc destrier, comme dans un roman.

– Mais maintenant, il y a une minute, si je ne vous avais pas sauté dessus, vous ne m'auriez pas reconnue.

– Bien sûr que si. Après tout, vous êtes peut-être la mère de mon enfant.

Elle éclate de rire.

– *Jesus Christ* ! Si j'avais eu un enfant avec une tête ronde et une mèche blonde, je vous aurais au moins envoyé sa photo.

– Vous êtes toujours mariée avec le publicitaire ?

– Nous avons divorcé au bout d'un an. Il s'est disputé avec mon père, qui a vendu l'agence de publicité de toute façon. Il voulait installer son petit ami chez nous, alors je l'ai chassé. Je me suis remariée, mais ça n'a pas marché non plus. Je viens d'épouser mon troisième mari. Cette fois, c'est le bon. Et vous ?

– Je suis toujours célibataire. Avec la guerre… J'ai été soldat.

– Ça sonne déjà. Je parie qu'il va résoudre l'énigme et épouser la princesse. Je suis en bas, vers le fond, avec ma tante Tricia. Vous retournez dans la loge présidentielle ?

– La loge présidentielle ? On m'a donné un billet de, hmm, VIP.

– *Wow* ! Que faites-vous après l'opéra, Gus ? Ma tante rentre chez elle. Je dînerais volontiers avec un VIP.

– C'est que… Je connais Turandot, je veux dire miss Muradova. Je dois dîner avec elle. Demain soir, si vous voulez.

– *Okay*. Je suis descendue au Carlyle. Et vous ?

– Au Plaza.

– Ce n'est pas loin. Vous pouvez venir à pied. Passez me prendre demain à sept heures. Soixante-seizième et Madison.

Blanka m'a demandé de l'attendre au Plaza. Après avoir enlevé son lourd costume et son maquillage chinois, elle doit parler aux véritables VIP : journalistes, conseillers municipaux, millionnaires qui financent le *Metropolitan Opera*, producteurs de radio, éditeurs de disques et que sais-je encore. Quand elle rentre, elle se sent trop fatiguée pour ressortir. Nous dînons dans le restaurant de l'hôtel, *The Oak Room*.

– Vous avez lu *La Recherche du Temps Perdu*, Blanka ? Il mange une madeleine et soudain il se remémore le passé. Eh bien, ce poisson trop cuit me rappelle la cantine du collège Saint-Boniface, à Bruxelles. Le cuisinier s'appelait *Tête de Moule*. J'ai mangé du poisson trop cuit tous les vendredis pendant au moins dix ans. Au Japon, ils mangent du poisson cru.

– J'espère que j'irai chanter au Japon un jour. Je goûterai le poisson cru.

– Ils boivent une sorte de thé vert. Quand on entre dans une maison, on doit ôter ses chaussures. Ils se lavent et se rincent avant d'entrer dans leur bain.

– Pourquoi prennent-ils un bain, s'ils sont déjà propres ?

– Ils se détendent dans l'eau chaude. Le bain sert à plusieurs personnes, donc c'est mieux si l'eau reste propre.

– Tu ferais mieux de me parler de la Chine, puisque je joue une Chinoise.

– Turandot est plus italienne que chinoise. Remarquez, une impératrice douairière a régné à la fin du XIXème siècle. Elle était autoritaire et capricieuse comme Turandot. Ils ont un

“opéra”, mais les acteurs se livrent à des acrobaties qui rappellent plutôt celles que nous voyons au cirque. Quand ils chantent, on croirait entendre des portes qui grincent. Les villes chinoises sont très bruyantes. Les tireurs de pousse-pousse crient pour dégager la route, les marchandes vantent leurs fruits et leurs canards, les dominos de mah-jong claquent sur les tables.

– Tu viendras me souhaiter une bonne nuit ? Je suis dans la chambre 1214.

– Je le sais. Je vous ai téléphoné.

– Ne viens pas tout de suite. Dans une heure.

Elle me reçoit dans l’obscurité la plus complète. Ce corps qu’elle évite de regarder dans un miroir, je ne dois pas non plus le voir. J’ai l’impression étrange d’être devenu bigame. Tout en parlant à ma chère Blanka, je pétris la chair moelleuse de la sœur du bonhomme Bibendum. Comme au temps de notre première rencontre, je pense à la *Géante* de Baudelaire. *Parcourir à loisir ses magnifiques formes… Ramper sur le versant de ses genoux énormes…*

Je fréquente mon esprit depuis bientôt trente-trois ans et je sais qu’il n’en fait qu’à sa tête. Voilà qu’il se met à imaginer le lendemain soir. Isabel ! Pendant des années, j’ai rêvé de revoir Blanka et de partager sa vie. La nuit même de nos retrouvailles, je songe déjà à m’évader. Nous comprenons tous les deux que l’aventure s’est achevée à Paris il y a sept ans. Elle a besoin d’un gaillard à sa taille. Un Tristan, un Siegfried.

Renonçant à marier la carpe et le lapin, nous bavardons, plaisantons et jouons comme des enfants. Je lui chante la complainte de la géante.

Mon père m’a donné un mari
Mon Dieu quel homme, quel petit homme
Mon père m’a donné un mari
Mon Dieu quel homme, qu’il est petit
Je l’ai perdu dans mon grand lit
Mon Dieu quel homme, quel petit homme
Je l’ai perdu dans mon grand lit
Mon Dieu quel homme, qu’il est petit
Le chat l’a pris pour une souris
Mon Dieu quel homme, quel petit homme
Le chat l’a pris pour une souris
Mon Dieu quel homme, qu’il est petit
Au chat, au chat, c’est mon mari !
Mon Dieu quel homme, quel petit homme
Au chat, au chat, c’est mon mari !

Mon Dieu quel homme, qu'il est petit.

Elle rit beaucoup et nous nous quittons bons amis.

Isabel m'emmène dans un restaurant argentin de l'Upper East Side.

– Ils ont la meilleure viande de New York. Elle arrive tout droit de la Pampa.

– Vous êtes une grande carnassière. Quand on a grandi dans un ranch du Colorado…

– J'ai quitté le Colorado. Mon père a vendu le ranch en même temps que l'agence et il s'est retiré en Floride. J'habite à Santa Fe, dans le Nouveau Mexique.

– Vous n'avez pas parcouru une très grande distance.

– Trois cents miles vers le sud. Mon mari travaille à Los Alamos. J'ai ouvert une galerie de peinture à Santa Fe. Beaucoup d'artistes se sont installés dans la région. Vous connaissez Georgia O'Keeffe ? Je lui ai acheté plusieurs toiles. Je suis à New York pour voir un marchand d'art. Il doit me montrer des œuvres de peintres européens.

– Que fait votre mari ?

– Il est physicien. Vous savez, Los Alamos. C'est là qu'ils ont mis au point la bombe atomique.

– Ah oui, j'ai entendu parler d'un centre de recherche dans le désert. Vous vous souvenez que nous avons rencontré un géologue quand nous étions à Moab ? Everett Dixon.

– Très vaguement.

– C'est lui qui m'en a parlé. Je croyais que c'était secret.

– Difficile de tenir secret un endroit où travaillent des milliers de personnes. Les journaux lui ont consacré de grands articles après l'explosion d'Hiroshima. J'y suis allée en 1943 : ils cherchaient des institutrices pour leur école. J'ai rencontré mon mari au bal du samedi soir.

– Ils ont fait sauter une première bombe dans le désert, non ?

– Au sud d'Albuquerque, dans une zone militaire. Arnold y était.

– Votre mari.

– Il s'appelle Arnold Wagenstein.

– J'ai connu un Wagenstein en Bulgarie. Un pianiste. Peut-être un de ses parents.

– Bien sûr. C'est son frère. Arnold joue aussi du piano.

– Comme c'est étrange. Ce genre de coïncidence m'arrive tout le temps. Il accompagnait la cantatrice qui chantait Turandot, Blanka Muradova.

– J'ai vu dans le programme qu'elle est bulgare, mais qu'elle chante à Vienne. Je n'ai pas pensé au frère d'Arnold. Il est parti en Palestine à la fin de la guerre.

– Votre mari parle de la bombe ? Ou bien tout est ultrasecret…

– Oh, il en parle volontiers. Ce qui est ultrasecret est très technique, de toute façon, donc

cela ne pourrait intéresser qu'un physicien de haut niveau.

– J'aimerais bien le rencontrer. Vous vous souvenez que je suis journaliste.

– Vous lui parlerez de son frère. Il sera très content.

– À propos de frère et de sœur, que devient notre chère Vicky ?

– Elle dirige une agence de relations publiques à Chicago. Elle est mariée à un avocat. Ils ont deux enfants gâtés.

Je raccompagne Isabel jusqu'à l'hôtel Carlyle.

– Vous voulez monter pour un dernier verre, Gus ?

– J'allais vous le demander.

– Je l'ai bien deviné. Vous êtes comme tous ces pauvres soldats qui ont passé des années sur les champs de bataille sans voir une seule femme.

– Cet hôtel paraît encore plus chic que le Plaza.

– Le Plaza est trop grand. Ici, c'est plus intime.

– *Well*, au Plaza on appuie sur le bouton de l'ascenseur soi-même. L'espèce de groom s'est contenté d'actionner un levier et vous lui avez donné un dollar. Il doit gagner une fortune.

– C'est l'Amérique. Il y a des riches trop riches, comme moi, et des gens qui en profitent. Vous voyez, je n'occupe pas une simple chambre, mais toute une suite.

– Moi je dors dans une petite chambre de célibataire qui donne sur une vilaine cour toute noire. Mais elle me coûte seulement huit dollars. La galerie d'art marche bien ?

– Quand mon père a vendu l'agence et le ranch, il nous a donné de l'argent. Je dors tout de même parfois dans des chambres d'hôtel ordinaires. Ici, j'ai réservé une suite pour recevoir le marchand d'art et d'autres personnes.

– Il vient ici avec ses tableaux sous le bras ?

– Avec une mallette contenant des photographies de tableaux.

Malgré la vente du ranch, Isabel a conservé son corps de cowgirl. Mon esprit continue ses tours de cochon. Se détachant du rodéo charnel qui se déroule dans la suite, il pense à Blanka.

Je prends le petit déjeuner avec elle dans le *Palm Court* et nous dînons ensemble les soirs de relâche.

– J'ai le regret de devoir vous abandonner, Blanka. Je dois aller à Santa Fe.

– Toi, mon petit Gustave, tu as rencontré une autre femme.

– Ce n'est pas ce que vous croyez. Je suis tombé sur une ancienne connaissance à l'entr'acte et j'ai découvert qu'elle était mariée à l'un des artisans de la bombe atomique. Cela a éveillé ma curiosité de journaliste. Je vais à Santa Fe pour l'interviewer. D'ailleurs j'allais vous en parler : c'est le frère de Wagenstein, le pianiste qui vous accompagnait à Sofia.

– Ah, mais oui, Léon m'avait dit que son frère étudiait la physique. Il avait commencé à Göttingen. En 1933, quand les juifs ont été chassés des universités allemandes, il est parti à Cambridge, en Angleterre. Il a donc fini par traverser l'Atlantique.

– Pendant ce temps, votre Wagenstein s'est installé en Palestine.

– Je l'ai aidé à, hmm, se procurer des faux papiers pendant la guerre. Avec tous ces nazis que je fréquentais.

– On m'a dit que le tsar Boris protégeait les juifs.

– Il a fait de son mieux. Très peu ont été déportés. La Bulgarie était tout de même devenue une sorte de protectorat allemand. Le gouvernement a instauré des lois antijuives comme dans les autres pays d'Europe. Ils devaient porter une étoile, mais toute petite. Ensuite, le gouvernement a coupé l'électricité de l'usine qui fabriquait les étoiles, pour faire des économies. Soit les juifs ne portaient pas l'étoile, soit ils la portaient en même temps qu'un petit portrait du tsar. On ne considérait pas les convertis comme juifs.

– Il paraît que le roi du Danemark s'est bien conduit aussi. Je regrette que notre roi Léopold… Quarante pour cent des juifs présents en Belgique ont disparu. En France, seulement vingt-cinq pour cent.

– Derrière le roi, il y a le peuple. Les Bulgares ne sont pas antisémites. Les Danois non plus, je suppose. Nous n'avons eu ni pogroms, ni affaire Dreyfus.

– Vous êtes toujours bulgare ?

– Certes oui. Wagenstein le physicien est sans doute devenu américain. Ils n'auraient pas confié les secrets de leur bombe atomique à des étrangers. Transmettez-lui mes amitiés.

Je me souviens d'un petit vieux qui tirait de grands sons du piano. Arnold Wagenstein me paraît plus jeune que son frère, mais plus âgé qu'Isabel. Il est de taille moyenne. Une grosse touffe de cheveux gris pousse au sommet de son crâne.

– Isabel m'a dit vous avez à Sofia rencontré Léon.

– Il y a sept ans. J'habitais chez une cantatrice. Il venait tous les jours l'accompagner au piano.

– Lui c'est le pianiste professionnel, moi seulement l'amateur.

– Vous avez un beau piano.

– Le Steinway demi-queue américain. Moins bon que le Steinway de Hambourg, mais pour moi suffisant.

– Chez moi, en Belgique, je possédais un petit piano droit Pleyel, mais je crois qu'il a disparu pendant la guerre. Vous jouez du piano, Isabel ?

– J'ai appris à l'école. Quelques accords simples, de quoi tenir la partie de piano dans les

spectacles, quand les élèves chantaient des airs de Broadway. Maintenant, Arnold tente de m'initier à la musique classique.

– Ces meubles sont magnifiques.

– Ils ont été fabriqués par des gens qui s'appellent "shakers". Ils vivent à l'ancienne mode. Leurs meubles sont très réputés, malgré leurs formes un peu inhabituelles.

– Ce sont des tableaux de comment s'appelle-t-elle, dont vous m'avez parlé l'autre jour ?

– Georgia O'Keeffe.

– On reconnaît des paysages du désert et en même temps c'est de la peinture moderne. Elle rend le désert encore plus beau. Dans celui-ci, il y a une sorte de tension érotique.

– Elle habitait à New York, et puis elle tombée amoureuse du Nouveau Mexique.

– Je connais quelqu'un qui est allé à Los Alamos : un géologue, Everett Dixon.

– Il y avait milliers de personnes là-haut. Ce nom ne me sonne rien.

– Il prospectait dans divers pays pour trouver de l'uranium. Je l'ai rencontré au Congo. Il me disait que ce métal ne servait à rien, mais qu'on finirait par lui trouver un usage. Si je vous parle de lui, c'est que nous sommes allés ensemble à Hiroshima à l'automne dernier. C'est de l'uranium belge qui a tué tous ces pauvres Japonais.

– Parmi mes collègues qui travaillaient Los Alamos, certains sont embarqués dans les avions qui larguent les bombes, ou dans les avions de l'observation. Certains vont Hiroshima… Ils nous racontent ce qu'ils ont vu, sans omettre le seul détail. Le terrible épouvantable. Nous avons fabriqué le machin. On nous dit le but pour dissuader les Allemands l'utiliser, au cas où auraient fabriqué le même. Peu à peu, nous nous doutons que les Allemands n'y pas arrivés. Quand nous le savons façon certaine, Urey et Rotblatt arrêtent. Lise Meitner et Max Born refusé dès le début. Vous voulez savoir pourquoi nous continuons ?

– Vous le savez vous-même ?

– Je vois vous connaissez la nature humaine, jeune homme. D'abord la grande curiosité. Est-ce possible vraiment, obtenir la formidable réaction comme dans les étoiles ? Ensuite, notre reconnaissance envers le gouvernement américain. Remercier pour l'hospitalité quand l'Europe nous chasse. Obéir au président. Quand les militaires et les politiciens décident de l'envoyer sur Japon, personne ne nous demande l'avis. Mais nous avons eu les grands débats. Nous voulions jeter la bombe sur l'île déserte. Ils ont dit impossible, mais promis lancer sur cible militaire. Nous ont menti. Beaucoup les savant écœurés, après la guerre ont choisi l'autre métier. Entrepris les recherches en biologie pour sauver les vies.

– Le laboratoire est resté à Los Alamos, et vous aussi.

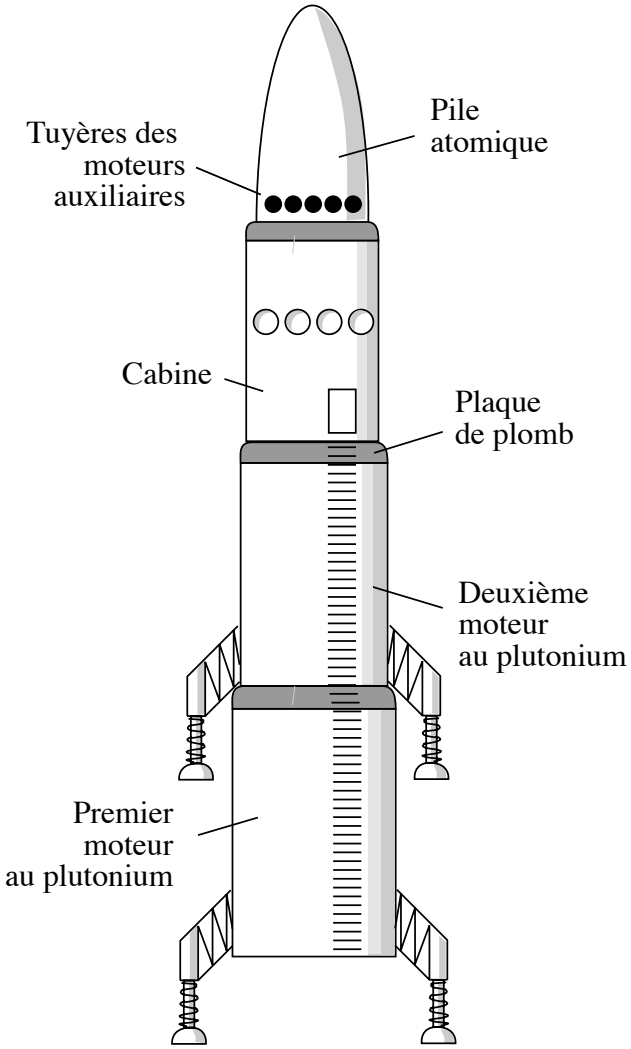
– Les premières expériences avec l'uranium, c'était le but de comprendre. Ensuite, l'espoir d'obtenir les grandes quantités d'énergie. Et puis, à cause la guerre, la bombe. Les gens

croient les savants mauvais génies inventent horribles bombes et gaz et fusées. Si nous revenons à utilisation pacifique de l'uranium, nous sauvons l'honneur des savants. À Chicago, fabriquent la pile atomique pour produire l'électricité. Moi, j'ai conçu la fusée atomique pour aller sur la lune.

– Vraiment, une fusée atomique ? Elle ira sur la lune toute seule, ou vous espérez que des gens monteront dedans ?

Il ne ressemble pas au professeur Héliotrope, ou peut-être seulement par son apparence physique. S'il me rappelle quelqu'un, c'est l'abbé Depardieu. Il ne paraît ni fou ni distrait. J'ai l'impression qu'il connaît l'univers comme sa poche, de l'infiniment grand à l'infiniment petit. Il a une bonne vue et un jugement sûr. Il ferait un excellent agent spécial.

Il dessine sa fusée sur une feuille de papier.



– Tout en haut, c'est la pile atomique. Enrico Fermi a fabriqué la première à Chicago en

1942. La fission de l'uranium produit la chaleur, qui vaporise l'eau pour tourner la turbine comme dans la machine à vapeur. Un jour, on obtiendra l'électricité cette manière avec les grosses piles. Je connais les chercheurs qui travaillent pour la marine, la pile miniature servirait de moteur dans les sous-marins.

– Pas besoin d'air. Il peuvent rester en plongée indéfiniment. C'est malin.

– Ma pile produit l'électricité pour les passagers et les instruments, aussi la vapeur permet orienter la fusée dans l'espace. Vous voyez ici petits moteurs auxiliaires. J'ai l'énergie aussi longtemps que je veux, mais pas la grande puissance. Pour naviguer dans l'espace, bien, mais pas assez de poussée pour arracher la fusée à l'attraction terrestre. Il faut la quantité d'énergie énorme pendant le temps très bref. Ce pourquoi j'ai le tronçon du bas la petite bombe.

– Une bombe atomique ?

– Je devrai trouver l'autre nom. Moteur plutonium, ça va ?

– Vous pouvez l'appeler comme vous voulez. Si c'est une bombe atomique, on ne vous laissera même pas construire un prototype.

– J'ai dit la petite bombe. Vous avez vu Hiroshima. Là-bas, la bombe à l'uranium. Si vous assemblez la quantité suffisante l'uranium 235, masse critique, environ vingt kilogrammes, alors vous avez la réaction en chaîne explosive. Dans la bombe il y a deux moitiés de masse critique, vous devez assembler au moment où vous voulez l'explosion. La difficulté, quand la première moitié approche la seconde, la réaction commence et le début d'explosion éloigne les morceaux et la réaction s'arrête. Donc on envoie première moitié très vite, comme un obus, dans le trou creusé très précis dans la seconde moitié la cible. Vous avez vu aussi Nagasaki ?

– Non. Hiroshima m'a largement suffi.

– À Nagasaki l'autre bombe avec plutonium. Le noyau de l'atome plutonium se casse encore plus facilement que celui d'uranium 235, si fragile que plutonium n'existe pas dans la nature, seulement fabriqué dans la pile atomique. La masse critique pour l'explosion dix kilogrammes. Explose trop facilement, la méthode de l'obus impossible. Dès que l'obus s'approche, l'explosion commence et le chasse. Ont inventé un autre système, l'implosion, très délicat, ce pourquoi nécessaire l'essai dans le désert. Dans mon moteur plutonium, je ne veux pas la grande explosion Nagasaki. Les deux moitiés de masse critique s'approchent, l'explosion commence et aussitôt s'arrête. Suffisant pour envoyer la fusée dans le ciel et échapper l'attraction terrestre. Après l'explosion, le plutonium dispersé, ne peut servir, donc le tronçon se détache et tombe dans l'océan.

– Vous lancez votre fusée depuis un bateau ?

– Depuis la côte par exemple Floride.

– Le deuxième tronçon contient une autre fausse bombe pour repartir de la lune ?

– L'attraction moins forte sur la lune, donc plus petit. Au-dessus, la cabine pour l'équipage. Ici, vous voyez, les plaques de plomb pour protéger l'équipage à cause les radiations.

– Je ne me porterai pas volontaire, franchement. Vous avez le droit de me parler de tout ça ? Ce n'est pas ultrasecret ?

– Ce que je vous ai dit sur la bombe atomique, tout le monde sait. Ces principes de base on expliquait les nouveaux arrivants à Los Alamos et on peut trouver dans les bibliothèques universitaires. Les mécanismes précis pour l'obus et l'implosion restent secrets. Des milliers de personnes ont travaillé trois ans pour mettre au point. Même chose ma fusée. Je vous dis le principe de base.

– Dans trois ans, vous partez sur la lune ?

– Ah ah ! Je n'ai pas les milliers de chercheurs, ni même les centaines. Un seul assistant. Peut-être dans trente ans.

– C'est dommage.

– Les Américains ne regardent pas l'avenir. Ils regardent les dollars. Ne rêvent pas de la lune. Veulent juste envoyer les bombes à Moscou. Pour cela ils ont déjà les fusées toutes prêtes.

– Laissez-moi deviner… Les V2 ? Les GIs sont arrivés à Weimar, où se trouvait l'usine souterraine, avant les Russes.

– Ils ont ramené en Amérique Doktor Wehrner von Braun et toute son équipe. Les savants juifs ont aidé gagner la guerre et maintenant, pour la suite du programme, ils choisissent les savants nazis.

– Curieuse façon de vous remercier.

– Je vous ai dit, nous sommes reconnaissants pour l'accueil. Ils ne nous doivent rien. J'habite Eden avec la femme merveilleuse. Je ne pas me plaindre.

Nigel trouve mon aventure aussi drôle que celles de Bertie Wooster.

– Vraiment ? À l'opéra ! Je l'avais bien dit.

– J'ai pensé que cela valait la peine d'aller à Santa Fe voir le mari de cette jeune femme, et que vous me rembourseriez les frais.

– *Of course*. Vous êtes vraiment un agent exceptionnel. Si je vous envoyais sur la lune, vous réussiriez à en rapporter des renseignements stratégiques.

– Vous ne croyez pas si bien dire. Cet Arnold Wagenstein, le mari… Figurez-vous que, par le plus pur des hasards, c'est le frère de Léon Wagenstein, le pianiste qui accompagnait miss

Muradova à Sofia. *Anyway*, Wagenstein le physicien travaille à Los Alamos, mais il ne m'a rien dit de précis là-dessus. J'ai cru comprendre qu'ils vont encore consacrer des années à perfectionner les bombes. Celles qui ont accepté d'exploser à Hiroshima et Nagasaki étaient des pièces uniques. Il faut trouver le moyen de les fabriquer en série en dépensant moins d'argent que pendant la guerre, mais sans prendre de risques pour autant. Il ne m'a pas parlé de la bombe, mais il m'a montré un projet de fusée atomique capable d'emmener des têtes brûlées sur la lune.

– Un projet officiel ? Secret ?

– Ni l'un ni l'autre. Plutôt ce que vous appelez un *hobby*. Cela existera peut-être un jour. Il ne peut pas avancer parce qu'il n'a pas obtenu de budget. Sa fusée marche au plutonium, un produit qui coûte un million de dollars le gramme. L'information intéressante que j'ai dégottée, c'est qu'il existe un projet de fusée peut-être officiel et certainement secret, confié à devinez qui…

– Von Braun.

– *Gosh*, je rapporte un ballon crevé. Vous n'allez pas me rembourser mes frais.

– J'ai dit "Von Braun" parce qu'il a disparu avec toute son équipe. Nous ne savions pas qui l'avait enlevé : les Américains ou les Russes. C'est un renseignement de première qualité. Nous avons récupéré quelques ingénieurs nous aussi. Même les Français en ont capturé une demi-douzaine.

– Wagenstein pense que les militaires américains se sentent très supérieurs aux Russes, parce qu'ils ont fabriqué les bombes et kidnappé tous ces savants boches. N'empêche que les Russes sont capables de mettre au point des bombes atomiques et des fusées sans l'aide de personne. C'est ce que dit Wagenstein.

– J'en prends bonne note. L'avenir nous réserve sans doute bien des surprises. Vous retournez en Belgique ?

– Je vais voir comment je m'y sens.

– Donnez-moi votre adresse quand vous serez installé. La mutation nécessaire du SOE va changer ma situation. Je ne pourrai plus vous signer des contrats à l'année comme pendant la guerre, mais je serais bien étonné si je n'avais pas une petite mission à vous proposer de temps en temps.

20 En Suisse

Je possède toujours le modeste pécule accumulé pendant la guerre. De plus, étant considéré comme une sorte de fonctionnaire anglais à la retraite, je reçois une pension. Je loue une chambre à l'hôtel du Canal, rue du Marché aux Herbes.

M. Van der Broucke me donne l'adresse de Camille Van der Broeke. Je l'invite à dîner.

– J'aimerais reprendre les leçons, mais je n'ai plus de piano.

– Je sais vous donner des cours chez moi. Pour travailler entre les leçons, il y a possible de louer un studio à l'heure avec un piano.

– Votre père est-il toujours, euh, en prison ? Comment va-t-il ?

– Je lui ai rendu visite ce matin. Il va mal. Il se laisse mourir, je crois. Il ne mange presque rien. Il ne se lave pas. Il sent mauvais. Il refuse d'admettre qu'il mérite ce qui lui arrive. Il dit qu'il s'est contenté d'accomplir son devoir de fonctionnaire. Il pense que les communistes, les francs-maçons et les juifs ont mis la main sur le pays. Il croit que les Soviétiques seront bientôt à Bruxelles. Il dit que nous verrons si nous préférons cette occupation-là à l'allemande. Il m'en veut, comme si j'avais réclamé son inculpation et son incarcération. Il me traite avec mépris et va jusqu'à m'insulter.

– D'un côté, je regrette d'être orphelin. D'une autre côté, j'y vois parfois des avantages.

– Vous comptez reprendre votre métier de journaliste ?

– Je l'ignore. Je travaillais pour *Le Nouveau Siècle*. Les gens que je connaissais sont en prison, au cimetière ou en Argentine.

– Sauf Erdé.

– Je vais lui rendre visite demain. Je verrai ce qu'il devient.

Je me demande si Erdé a dégringolé plus bas, s'il sent mauvais comme le père de Camille. Je suis soulagé de revoir l'homme que je connais depuis toujours, l'œil vif et les nerfs bien tendus.

– Eh bien, Dédé, j'ai l'impression que tu vas mieux que la dernière fois.

– Tout va très bien, madame la marquise ! Nous repartons à l'abordage, mille sabords ! Tu sais qui m'a sorti de l'ornière ? C'est Zinzin. Il a beaucoup d'admirateurs, le bougre. Trois petits gars qui ont grandi avec lui et l'adorent se sont demandé ce qu'il devenait. Ils déploraient sa disparition. Ils sont venus me proposer de fonder un "Journal de Zinzin".

– Ah, mais c'est une excellente idée. Ça va se faire ?

– J'ai signé le contrat il y a trois semaines. Le principal obstacle à franchir, c'est que je

dois encore obtenir un “certificat de civisme”, sinon je n’ai pas le droit d’exercer la profession de journaliste. Mes petits gars ne possèdent ni finances ni expérience, mais ils ont leur diplôme de résistant de première classe ! Le frère de l’un d’eux était directeur de je ne sais quoi dans le prétendu gouvernement de Londres.

– Ton frère aussi.

– Oui, mais lui, il n’a pas levé le petit doigt pour m’aider. Un autre des petits gars était en prison avec le gratin de la résistance. Tu sais ce qu’il a dit au juge ? Que les détenus attendaient *Le Soir* avec impatience, pour connaître la suite des aventures de Zinzin. Ils s’évadaient avec lui à la poursuite du trésor du pirate, tu comprends.

– Quel juge ?

– Celui qui instruisait mon affaire. Il a classé mon dossier, “eu égard au caractère anodin de mes dessins”. Les typographes et les photograveurs du *Soir* ont témoigné en ma faveur. J’allais les voir tous les jours pour vérifier que les dessins s’imprimaient bien. Ils appartenaient à l’ancienne équipe. Ils détestaient tous les journalistes, sauf moi. Ils ont dit qu’ils me considéraient comme un brave garçon qui s’était “bêtement fourvoyé”. Le juge m’a trouvé “candide sur le plan politique”, et aussi, attends que je me souvienne, “maladroit plutôt que traître”. Il a conclu que ce serait “ridiculiser la justice que de s’en prendre à l’auteur d’inoffensifs dessins pour enfants”.

– Tant mieux pour toi. D’un autre côté, ce juge est un ignare. En te déclarant innocent, il te dénie toute influence, c’est-à-dire toute influence en tant qu’artiste.

– Bah, je ne vais pas les supplier de m’envoyer en prison. Génie méconnu mais libre, ça me convient.

Erdé reçoit son certificat de civisme en mai 1946. En juin, il constate qu’il n’est pas tiré d’affaire. Le procès des journalistes du *Soir Volé* a lieu. L’auditeur militaire, c’est-à-dire le procureur, les qualifie de “valets de la propagande allemande”. Il réclame la peine de mort pour six des vingt-huit prévenus, à commencer par Raymond de Becker, le rédacteur en chef. Erdé assiste à toutes les audiences. Il vient me voir un soir à l’hôtel.

– Tu te souviens de Raymond ? Il était à Saint-Boni. C’est lui qui m’a engagé au *Soir*. Je le connais bien. Un patriote. Ses intentions étaient pures. Il voulait défendre la Belgique et la foi catholique. Quelle intolérance ! C’est affreux, affreux.

– Même s’ils le condamnent à mort, il n’exécutent plus personne. Ils vont commuer la peine en prison à vie, et puis il sortira dans cinq ans.

– Regarde ce torchon.

– C’est *Le Soir*. Tu le préférais pendant la guerre ?

– Ils demandent pourquoi je ne suis pas dans le box des accusés. Ils disent que tout le

monde y est, même le type qui composait les mots croisés.

– C'est vrai ?

– Je n'en sais rien. Peut-être une exagération. Le chef de la rubrique sportive, oui. Ils disent que j'étais beaucoup plus influent que lui, que l'arrivée de Zinzin a provoqué un énorme bond en avant du chiffre de vente, plusieurs centaines de milliers de nouveaux lecteurs. Je te lis le passage : "Là-dessus, combien de jeunes gens, séduits par la propagande haineuse que distillait le reste du journal, se sont engagés dans les légions SS de Degrelle et sont morts sur le front russe ?" Ils me traitent d'assassin, sais-tu. C'était le seul quotidien qui restait. Les ventes auraient augmenté sans Zinzin. De toute façon, elles étaient limitées par la pénurie de papier.

– C'est un mauvais moment à passer, Dédé. Tu sais aussi bien que moi que tu ne risques rien. Quand le Journal de Zinzin doit-il sortir ?

– En septembre.

– Les personnes qui lancent le journal ont besoin de toi. Ils ont des amis au gouvernement. Et puis surtout, ton meilleur avocat, c'est Zinzin, encore une fois. Les lecteurs te confondent avec lui. Ils l'aiment trop. Ils ne comprendraient pas que l'on arrête Zinzin. Il s'est abstenu prudemment de soutenir les Allemands. Il est parti chercher un trésor au fond des mers. Maintenant, il doit retrouver le professeur Héliotrope.

– Au fait, Zinzin est parti au Pérou. J'ai dessiné les premières planches. Viens donc me voir au journal, je te les montrerai.

– Où est le journal ?

– Rue du Lombard, c'est à deux pas d'ici.

Je rencontre les trois petits gars qui dirigent les "Éditions du Lombard". Ils ont trouvé une devise : "Zinzin, le journal de tous les jeunes de 8 à 88 ans." Ils auraient pu ajouter : "réalisé par des jeunes de 18 à 28 ans". Les cinq ou six gamins qui écrivent des reportages et dessinent les aventures de divers héros (tous masculins) traitent Erdé avec le respect dû à un vénérable vieillard. Ils le vouvoient et évitent de prononcer des gros mots en sa présence. Erdé me montre le début de *Zinzin chez les Incas*.

– Tu vois, la page est dessinée directement en couleur. Je ne sais plus le faire au dernier moment sur un coin de table, comme avant.

– Tiens, c'est curieux, il s'envole de La Rochelle sur un Short Sunderland. J'ai volé sur cet avion pendant la guerre.

– Ah oui ? C'est Léo qui l'a dessiné[6].

– Tu ne dessines pas tout toi-même ?

– Léo est mon assistant. Tu sais que mon éditeur a ressorti tous les albums en couleur, réduits à soixante-deux pages au lieu de cent à cent trente. Colorier représente déjà un énorme travail. Il fallait aussi resserrer et réviser les histoires. Les rendre accessibles à un nombre beaucoup plus grand de lecteurs. Plusieurs personnes m'ont aidé. Léo est un maniaque des détails techniques, donc il dessine les avions, les automobiles, les bâtiments. Il a redessiné les costumes des gardes dans *Le Sceau du tsar*. Ils étaient habillés comme les gardes de Buckingham Palace. Il les a vêtus à la balkanique. Il va dessiner sa propre histoire dans le journal. Attends, il faut que tu le rencontres… Léo ?

Un grand barbu entre dans le bureau, une pipe au bec.

– Léopold Huysmans. Gustave Raisin… Hé, mais j'y pense, vous avez un point commun. Un jour, j'ai rencontré Gustave dans la rue avec un petit chien et j'ai réalisé un croquis qui m'a servi de point de départ pour Zinzin. Léo me sert de modèle pour le capitaine Defock !

– Ravi de te rencontrer, moussaillon !

– Enchanté, capitaine.

Le premier numéro du journal de Zinzin sort le 26 septembre 1946. Des commentaires acerbes accueillent le retour de Erdé : "Le dessinateur qui a fait la fortune d'un journal emboché… Cet incivique notoire… Il est affligeant que le fameux cabot, qui a fourré son nez dans les poubelles allemandes, puisse encore faire la joie des petits enfants de chez nous." Le public hausse les épaules. Il veut Zinzin et Filou. Les quarante mille exemplaires sont épuisés en trois jours, de sorte que l'on tire les numéros suivants à cent mille.

La bande dessinée de Léo a pour héros deux Anglais nommés Jake et Alastair, ce qui me rappelle un certain détective de Scotland Yard. Erdé lui a montré mes vieux reportages.

La Belgique n'a pas changé. Un curé proteste contre la présence dans le journal du début de *Zadig*, illustré par Léo. Ce conte est inscrit à l'index, ainsi peut-être que toutes les œuvres de Voltaire. Les Éditions du Lombard interrompent sa publication et adressent de plates excuses au curé.

Ce même Léo me téléphone un soir de juin 1947.

– Gustave Raisin ? Ici Léopold Huysmans. Écoute, nous avons un ennui. Erdé a disparu.

---

[6] L'Angleterre n'a pas jeté tous ses Short Sunderland à la poubelle à la fin de la guerre. Ils ont joué un rôle essentiel au moment du blocus de Berlin, en 1948 et 1949, car ils pouvaient transporter beaucoup de vivres et se poser sur la rivière Havel.

Zinzin chez les Incas est arrêté. Yvonne a pensé que tu saurais nous aider. Elle m'a envoyé chez un policier…

– Van der Broucke.

– Il m'a donné ton numéro. C'est la première fois que je téléphone à Londres. On entend assez bien.

– Ce n'est pas si loin.

– Tu habites à Londres depuis longtemps ?

– Six mois.

– J'espère y aller un jour.

– Tu décris la ville à la perfection dans tes histoires. Je suis sûr que tout le monde te prend pour un authentique Londonien. Tu veux que je vous aide à retrouver Erdé ?

– Nous savons où il est. Yvonne pense que tu arriverais à le convaincre de revenir à Bruxelles et de reprendre le travail.

– Il m'a semblé qu'il t'apprécie beaucoup. Il ne t'écouterait pas ?

– Nous nous sommes engueulés. Il voulait que je travaille pour lui à plein temps. Tu sais, mettre en couleur Zinzin et peaufiner les décors. C'est tout juste s'il me laissait la nuit pour dessiner Jake et Alastair.

– Où est-il ?

– Dans un monastère. Yvonne m'a parlé d'un abbé.

– Ah, l'abbé. J'ignorais qu'il était sorti de prison. Bien, je vais y aller.

Je revois l'abbé sans plaisir. À Londres, je n'examine pas les gens en me demandant de quel côté ils se sont rangés pendant la guerre. Son séjour derrière les barreaux a blanchi ses cheveux, creusé ses traits, tordu sa grande carcasse. Il ressemble à un croque-mitaine.

– Ce cher M. Raisin ! Si je m'attendais… Vous aviez disparu, me semble-t-il. Vous avez passé ces années dans quelque pays étranger ?

– En Angleterre. D'ailleurs j'habite à Londres. Je me suis marié.

– Félicitations.

– Avec Camille, la fille de Van der Broeke. C'est vous qui m'avez envoyé chez lui, avant mon départ pour Moscou. Je vous dois donc en partie mon bonheur.

– Je suis un grand marieur. J'ai poussé Erdé et Yvonne dans les bras l'un de l'autre, savez-vous. Ce pauvre Van der Broeke, ils ne l'ont pas encore libéré. Il ne va pas fort. Quand je, hmm, partageais son sort, j'essayais de lui remonter le moral. Son erreur, c'est qu'il refusait les consolations de la religion. Il me semble que j'ai rencontré sa fille. Une ou deux fois. Elle ne venait pas souvent le voir. Charmante, si je me souviens bien.

– Charmante, en effet.

– J'étais mieux loti que lui. Erdé et Yvonne me rendaient visite une fois par semaine. Au fait, je suppose que vous n'êtes pas venu ici pour mes beaux yeux. Je vais appeler Erdé.

Je sais que je ne vais pas revoir le joyeux rédacteur en chef du Journal de Zinzin, mais plutôt l'homme amer qui m'a reçu chez lui en septembre 1944. Il entre dans la salle de visite en traînant les pieds. Une lueur cruelle apparaît dans son regard quand il me voit.

– Tiens, ils ont envoyé le roquet pour me ramener à la niche.

– Le roquet est venu de Londres pour remettre Zinzin en selle.

– Qu'est-ce que tu fous à Londres ?

– J'exerce ma profession de journaliste. Je travaille pour le Sunday Times. J'écris des articles de tourisme. Je leur ai proposé une nouvelle idée pour les vacances d'été : marcher dans la montagne. Je voulais aller au Tibet, mais ils trouvent que c'est trop loin. Je pars donc effectuer un reportage en Suisse. Tu viens avec moi.

– C'est ça. Compte là-dessus.

– Déjà, je ne te ramène pas à la niche. Je t'emmène au ciel, Dédé. Quand tu marches là-haut, tu oublies les querelles ridicules qui agitent le bas monde. La nature s'en moque, de tout ça. Elle ne nous juge pas. Les fraises des bois se laissent cueillir sans te demander un certificat de civisme. L'air pur de la montagne va nettoyer la suie qui encrasse tes poumons et ton cerveau. Je te remets sur pied. Tu reviens comme neuf. Tu te souviens que nous nous sommes promenés en Autriche quand tu étais Renard Curieux ?

– Ce salaud de Léo m'a laissé tomber. J'ai travaillé douze heures par jour pendant des semaines. Je suis claqué. Comment saurais-je marcher dans la montagne ?

L'abbé soutient mon projet.

– Il me semble que votre fatigue est plus morale que physique, Erdé. Un médecin vous trouverait peut-être déprimé. Je crois que M. Raisin a raison. Notre mère nature va vous sortir de votre neurasthénie.

Erdé obéit toujours à l'abbé… Nous prenons le train. Nous mettons près de vingt-quatre heures pour arriver à Lausanne, en passant par Luxembourg, Metz, Strasbourg, Bâle. Je loue une automobile pour explorer les vallées alpines. Nous grimpons jusqu'aux glaciers du val de Bagnes et du val d'Anniviers en compagnie de guides qui me coûtent beaucoup plus cher que Rimpa. Nous réveillons des forêts endormies. Nous écoutons le concerto grosso des alpages : la susurrement des sauterelles, les sonnailles des cloches pendues au cou des vaches, le jappement des chiens. Nous grillons des saucisses de veau au bord d'un torrent qui danse le jitterbug.

– Je me suis promené au Tibet. C'est pareil, sauf que les montagnes sont plus hautes et qu'on boit du thé au beurre de yak. Je ne marchais pas avec un Belge bougon, mais avec une

tenancière de bordel russe. Je l'avais rencontrée à Moscou au cours de mon premier voyage, alors qu'elle était femme de chambre à l'hôtel Metropol.

– Tu espères me donner envie d'envoyer Zinzin au Tibet.

– Pas du tout. Qu'il finisse déjà sa ballade dans les Andes. Tu ferais mieux de te réconcilier avec Léo.

– Je ferais mieux de trouver quelqu'un d'autre. Si je lui laisse la bride sur le cou, Zinzin se met à ressembler à Jake et Oliver. Tu as remarqué comme il aime les coins sombres, les souterrains, les rencontres effrayantes. C'est lui qui a eu l'idée de l'entrée secrète du temple du soleil, cachée derrière la cascade, avec ces horribles momies.

– Dis donc, dans la grande salle du temple, tu as dessiné, ou Léo a dessiné, le bas relief du dieu Viracocha, qui se trouve sur la porte du soleil de Tiahuanaco, en Bolivie.

– Je lui ai donné ton reportage. Il a utilisé une photo que tu as rapportée, j'imagine.

– Une carte postale, je crois. Tout de même, ça n'a pas sa place dans un temple inca. La civilisation de Tiahuanaco précède les Incas de six ou sept siècles.

– Eh bien, tu n'avais qu'à aller chez les Incas et nous rapporter des cartes postales.

– Je voulais visiter Cuzco et le Machu Picchu, mais je souffrais du mal des montagnes. Au dernier moment, au lieu de prendre le train vers le nord, je suis parti vers le sud et je suis allé en Argentine.

– Je me souviens que tu m'as parlé de Buenos Aires. La seule ville d'Amérique du sud qui ressemble à une ville européenne, d'après toi.

– La seule, parmi celles que j'ai vues… Je ne connais pas Santiago du Chili.

– J'envisage de m'installer là-bas.

– Tu veux émigrer en Argentine ?

– À Bruxelles, tous mes amis sont en prison. C'est peut-être cela qui me déprime. Ah, elle est belle, leur "épuration"… J'ai aussi des amis à Buenos Aires. Eux, ils sont libres. Je me suis renseigné. Il y a des journaux pour les enfants, là-bas. Ou bien je dessinerai pour la publicité.

– Tu ne parles pas espagnol.

– J'apprendrai. Ce qui est épuisant, rue du Lombard, c'est que je dois paraître joyeux et plein d'allant pour mener toute cette bande de jeunes. Tu veux que je te dise ? Je me réfugie dans les cabinets pour pleurer. L'autre jour, tu m'as parlé de Renard Curieux. Je lui ressemble peut-être encore vaguement, mais j'ai l'impression d'être devenu une coquille vide.

Il a apporté un carnet et un stylographe. Même déprimé, il ne peut pas s'empêcher de couvrir le papier de croquis. Quand il voit comment la lumière s'amuse à lécher les cônes glacés des montagnes, il achète un grand cahier de papier à dessin et une boîte d'aquarelle. Il

s'assoit sur une pierre et peint. Pendant ce temps, je prends des notes pour mon reportage.

– C'est ennuyeux. Si ton article est réussi, les touristes anglais vont envahir ces vallées et elles perdront cette merveilleuse qualité de tranquillité qu'elles possèdent.

– Comment veux-tu faire autrement ? Envoyer les gens sur les plages du midi de la France, où ils vont déjà ? Un article sur la Côte d'Azur conseillerait de visiter l'arrière-pays pour éviter les foules, donc la même objection s'appliquerait. Si tu veux, je parlerai seulement du val de Bagnes. Ainsi le val d'Anniviers restera aussi désert que le Sahara et tu sauras y soigner ta neurasthénie.

– À Bruxelles, je tenterai peut-être de peindre une toile d'après cette aquarelle.

– J'ai vu des toiles superbes au Nouveau Mexique. Une femme peintre que je ne connaissais pas, Georgia O'Keeffe.

– J'ai raté ma vie. Griffonner des petits dessins pour les gosses… J'aurais dû passer à autre chose depuis longtemps. J'ai gagné trop d'argent. Je suis devenu esclave du succès. Je ne suis pas assez exigeant avec moi-même. Si je m'étais consacré à la peinture… Je serais peut-être pauvre, mais je n'aurais pas honte. C'est trop tard, maintenant.

– Tu as créé un univers. Ce n'est pas donné à tout le monde. Tu te souviens, quand je te parlais de Don Quichotte. Tu as eu raison de changer de Sancho Pança, entre parenthèses. Le capitaine a plus de cordes a son arc que Filou… Eh bien, Cervantès a joué un rôle essentiel dans l'invention du roman. De même, Méliès, ou je ne sais qui, a pris une attraction de foire et en a fait ce qu'on appelle le septième art. Toi, tu as sorti la bande dessinée de l'obscurité de la même manière. Tu devrais être fier. Si tu as honte, c'est pour d'autres raisons.

– Tu sais pourquoi j'ai honte ?

– Oui monsieur. Ce n'est pas parce que tu as gagné beaucoup d'argent avec des petits dessins que tu as honte. C'est parce que tu t'es engagé dans le mauvais camp pour gagner beaucoup d'argent.

– Je n'étais pas engagé.

– Tu contribuais plus que d'autres au succès du *Soir Volé*. Ce torchon entretenait un mépris ou une haine des juifs qui facilitait le travail des Allemands. Pour le bon fonctionnement du mécanisme de la déportation, il fallait éviter les protestations et le désordre. Si la propagande arrivait à convaincre les gens de dire ou de penser : "bon débarras", le tour était joué.

– Si j'avais su comment les Allemands traitaient les juifs, je n'aurais pas fait certains dessins. J'étais naïf. Je ne savais pas. Ou peut-être que je préférais ne pas savoir. On me reproche un dessin paru dans *Le Soir*, mais je ne l'ai pas gardé dans l'album.

– Il en reste assez. L'antiquaire dans *L'Oreille cassée*. Blumenfeld qui complote dans *L'Étoile mystérieuse*, même si tu le rebaptises Karbunkel.

– Écoute, Tatave, dans mes albums j'ai des méchants Anglais, un méchant sorcier africain, un méchant Japonais, de méchants gangsters américains, une cantatrice ridicule. Je ne critique pas pour autant en bloc les Anglais, les Africains, les Japonais, les Américains, les cantatrices. Je me moque d'un juif ici ou là, cela ne veut pas dire que je me moque de tous les juifs.

– Pour les Japonais et les cantatrices, ça se discute. Pour les juifs, comme par hasard tes juifs ressemblent toujours aux pires caricatures antisémites et nazies.

– Je croyais que tu m'emmenais en montagne pour me donner envie de retourner à Bruxelles. J'ai plutôt l'impression que tu veux m'accuser à la place de l'auditeur militaire. Je n'ai plus qu'à filer en Argentine.

– Comme ils ne t'ont pas envoyé en prison, tu refuses d'admettre que tu étais aussi coupable que les autres. Tant que tu ne regardes pas la réalité en face, tu ne sauras pas repartir. J'aime beaucoup Dickens, sais-tu.

– Je croyais que c'était Cervantès.

– J'aime Cervantès et Dickens. Eh bien, Dickens a reproduit les pires préjugés de son époque quand il a créé le personnage de Fagin dans *Oliver Twist*. C'est un juif aux doigts crochus, avide et démoniaque. Des gens qu'il respectait ont protesté. Il aurait pu se défendre comme toi : "Quand je me moque d'un bedeau, cela ne signifie pas que je me moque de tous les bedeaux…" Il a préféré présenter ses excuses aux juifs de son pays. Pour se racheter, il a dépeint dans un autre roman, *Notre Ami Commun*, un juif sans doigts crochus.

– Tu veux que Zinzin rencontre un bon juif ?

– Dickens a compris qu'une description de bon juif ne rachetait pas une caricature de mauvais juif. Son personnage, Riah, est un juif ordinaire, plutôt bon, que les gens sont tentés de considérer méchant parce qu'il est juif. Il parle de sa condition de juif : "Pour nous, les juifs, la vie n'est pas facile. Si un chrétien se conduit mal, cela ne rejaillit pas sur les autres chrétiens. Mais moi, je dois me tenir sur mes gardes. Si je commets une faute, on accusera tout mon peuple. On dira, voyez comme sont les juifs…"

– J'imagine mal ce genre de discours dans Zinzin.

– Tu n'es pas Dickens. Rien ne t'empêche, tout de même, de réfléchir à la manière dont tu décris les méchants, afin d'éviter les clichés et les préjugés.

– Les aventures de Zinzin, c'est du feuilleton populaire, un genre qui ne sait pas se passer de méchants.

– Cervantès et Dickens sont morts depuis longtemps. Il y a un écrivain vivant que j'adore, c'est Wodehouse.

– Connais pas.

– Tu ne saurais lire ses romans qu'en français, de toute façon, et ils perdent sans doute une

grande partie de leur saveur à la traduction. C'est l'écrivain le plus rigolo que je connaisse. Pendant la guerre, il était prisonnier en Allemagne. Le correspondant à Berlin du *New York Times* l'a retrouvé. Cela se passait avant l'entrée en guerre des États-Unis. Wodehouse a décrit la vie au camp de manière amusante dans les colonnes du principal quotidien américain. Son seul mode d'expression, c'est la plaisanterie. Les Allemands l'ont libéré. Ils lui ont proposé d'en dire un peu plus à la radio allemande, dans des émissions en anglais sur les ondes courtes. Wodehouse se réjouissait de donner de ses nouvelles à ses chers lecteurs américains. C'est quelqu'un qui voit toujours le bon côté des choses. À l'entendre, la guerre n'était pas si terrible qu'on le disait. Il avait retrouvé au camp l'ambiance du collège et avait écrit plusieurs romans. Les Allemands parlaient une langue barbare, mais à part cela c'étaient de braves gens… Goebbels et compagnie se frottaient les mains. Ils espéraient que les chroniques de Wodehouse renforceraient le courant isolationniste américain. Un petit conflit sans importance en Europe. La vie continuait comme avant. Les États-Unis n'avaient aucune raison d'intervenir. Les Anglais, malgré leur sens de l'humour, n'ont pas ri. Encore aujourd'hui, ils traitent Wodehouse de nazi, de pantin de Goebbels, de traître. Il habite à Paris. S'il rentre dans son pays, il va tout droit en prison.

– On ne sait pas comparer…

– Je ne compare rien ni personne. Wodehouse s'est mal conduit. Peut-être même que c'est un sale type, en vérité. Cela n'a aucune importance. Il a créé une œuvre immortelle. Toi aussi. Dans quelques siècles, personne ne se souviendra de vos écarts de conduite, mais les gens aimeront encore Zinzin et Jeeves (c'est un de ses personnages). Dans ton carnet, tu as dessiné la cathédrale de Strasbourg, si je me souviens bien. Il y avait peut-être des criminels parmi ses bâtisseurs. Quelle importance ? Ils l'ont peut-être bâtie pour expier leurs crimes. D'ailleurs on massacrait beaucoup de juifs en ce temps-là. Nous oublions les crimes, nous admirons le monument. Regarde, là-bas… Je ne sais jamais si ce sont des chamois ou des bouquetins.

– On voit ces bêtes-là au Tibet ?

– Il y a plus de monde qu'ici sur les chemins, donc cela éloigne les bêtes sauvages. J'ai croisé des caravanes de yaks. Je n'ai pas vu l'abominable homme des neiges.

– Je n'ai rencontré aucun Allemand. Je ne travaillais pas pour eux. Je dessinais pour les enfants belges.

– Certains journalistes écrivaient des textes de propagande, d'autres commentaient des courses de vélo, Zinzin cherchait son trésor, mais les enfants belges ont tout de même vu des dessins contestables dans *Zinzin et la météorite*. Tous les êtres humains sont à la fois bons et méchants. Croire que des gens ayant un gros nez appartiennent à une race différente, ignoble, qui complote pour dominer le reste de l'humanité, c'est aberrant. Tu te souviens de la

cantatrice que j'ai rencontrée en Bulgarie, qui t'a servi de modèle pour la Rosa Milanesa ?

– Fouradova ?

– Muradova. Je l'ai revue à New York. Elle m'a dit que les opéras de Wagner allaient demeurer quelques années dans un placard.

– Il est trop passé à la radio allemande, comme Woodemouse ?

– On ne va pas le punir parce que les nazis l'aimaient. Elle m'a expliqué qu'il était très antisémite et a même écrit un des livres fondateurs de l'antisémitisme moderne. Surtout, il a réussi à introduire sa haine des juifs dans son œuvre. Dans *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le mauvais chanteur chevrote des mélismes ou je ne sais quoi comme les chantres dans les synagogues. Enfin, c'est ce qu'elle m'a dit. Même chose pour le vilain nain qui élève Siegfried. Wodehouse a mal agi, mais on n'en trouve aucune trace dans ses romans. Toi, tu laisses parfois tes préjugés montrer le bout de leur nez dans tes histoires, comme Wagner.

– Ça va, j'ai compris.

– Je le dis aussi pour Metekopoulos.

– Il n'est pas juif.

– Il est grec ?

– Je ne sais pas. Disons levantin.

– Son nom ressemble à "métèque". C'est un sale étranger. Tu écris du feuilleton populaire, mais je pense que tu n'as pas besoin de recourir à ces procédés grossiers pour définir tes personnages. La preuve, c'est que tu y es parvenu dans *L'ancêtre du capitaine* et *Le Trésor du pirate*.

– Je vais peindre cette prairie, avec le chemin et le petit canal d'irrigation. Comment s'appelait-elle ?

– Qui donc ?

– La peintresse en Amérique.

– Georgia O'Keeffe.

– Que faisais-tu au Nouveau-Mexique ?

– J'ai rendu visite à une jeune femme que j'avais connue quand je suis allé en Amérique il y a quinze ans. Son mari est physicien. Il m'a parlé d'un projet de fusée atomique qui saurait aller sur la lune. J'ai pensé que cela ferait un beau voyage pour Zinzin.

– Au Tibet ou dans la lune ? Faudrait se décider. Je vais peut-être d'abord achever le voyage au Pérou.

– La lune va les sauver, me semble-t-il.

– Ah, tu as deviné ?

– Il a lu dans le journal qu'une éclipse de soleil allait se produire, et il a choisi la date et

l'heure du supplice en conséquence. C'est une bonne idée, évidemment, même si les Incas…

– Oui, je sais, les Incas ne sont pas si bêtes. Je vais te dire… Il y a mon père et son jumeau, il y a Van der Broeke le collabo et Van der Broucke le résistant, il y a Dupont et Durand. Et puis il y a un autre duo infernal : Denis René l'homme rationnel, malgré ses préjugés, et Erdé le fantasque. Denis René a étudié les Incas. Ces gens n'avaient pas inventé la roue, mais ils connaissaient le ciel. Ils étaient sans doute capables de prévoir les éclipses aussi bien que nos savants, donc Zinzin ne saurait pas les tromper en recourant à cette ruse banale. D'un autre côté, Erdé est un sagouin qui se moque de la science ancienne des Incas. Il ne sait pas résister au plaisir de prévoir un beau coup de théâtre. Les aventures de Zinzin ont lieu dans un autre monde que le nôtre, qui possède ses propres lois. C'est ce que j'ai dit l'autre jour à ton abbé.

– Mon abbé ?

– Depardieu. Il a rendu visite à Waldstein. Il se souvient de toi. Il a lu *Zinzin et la météorite* Il m'a dit que l'asphalte ne savait pas fondre. Un astéroïde ou une comète reflète la lumière du soleil et ne produit pas plus de chaleur que la lune. La physique ne saurait pas expliquer non plus la manière dont l'aérolithe surnage, puis coule dans la mer. Je lui ai donc parlé de cet autre monde, dans lequel Gulliver rencontre des gens minuscules et Alice un lapin qui se lamente parce qu'il est en retard. Comme il n'avait pas oublié d'apporter son cerveau, il a fait une remarque qui t'aurait plu. Dans cet autre monde, les juifs sont des banquiers avides. Dans notre monde, ils sont physiciens atomistes.

Erdé rentre à Bruxelles et dessine la scène de l'éclipse de *Zinzin chez les Incas*, une des plus réussies de toute son œuvre. Les lecteurs du Journal de Zinzin ne regrettent sans doute pas d'avoir dû attendre.

Ensuite, il commence la publication d'une nouvelle version en couleur de *Zinzin en Arabie*[7]. Dans l'histoire qu'il a interrompue à mi-course en 1939, Zinzin ne connaissait pas encore le capitaine. En 1948, ils sont devenus inséparables. Les jeunes lecteurs viennent de quitter Zinzin, le capitaine et le professeur Héliotrope au Pérou. Comment expliquer l'absence des compagnons de Zinzin dans sa nouvelle aventure ? Erdé insère une unique image du capitaine au début de l'histoire. Il téléphone à Zinzin qu'il est mobilisé, en raison des menaces de guerre, et doit s'embarquer vers une destination secrète. J'ignore si les jeunes lecteurs remarquent que Zinzin habite dans son ancien logement, rue du Groënland, et non à Roumoulin. Le capitaine revient, de manière inexplicable et inexpliquée, dans les dernières

[7] Ce n'est pas la version en vente aujourd'hui, qui date de 1969. Les terroristes juifs de la Hagannah et les soldats anglais ont disparu, remplacés par des arabes.

pages. On ne voit pas le professeur Héliotrope, mais Zinzin reçoit une lettre de lui.

De nouveau, Erdé interrompt la publication de son récit pendant quatre mois en 1949. J'ai pris l'habitude de passer mes vacances en Suisse avec Camille et notre fille, Virginia (que tout le monde appelle Ginny). Il vient nous dire bonjour.

– Tu as choisi le Val de Bagnes, Tatave ? Je croyais que tu devais laisser le Val de Bagnes aux touristes et te réfugier dans le Val d'Anniviers.

– J'aime bien les touristes. Ils ne sont pas si nombreux que ça. Tu as une belle voiture.

– C'est une Lancia. Je gagne beaucoup d'argent.

L'éditeur vend plusieurs centaines de milliers d'albums de Zinzin par an. Erdé parle de sa voiture et de son argent avec une sorte de fureur froide. Avec la fin de la guerre, c'est tout son univers qui a disparu. Ses amis ont été fusillés, emprisonnés, exilés. L'abbé est mort. Selon Van der Broucke, que j'ai rencontré récemment à Bruxelles, Erdé aide des centaines d'anciens collaborateurs et SS belges dans le besoin. Il envoie des mandats en Espagne et dans d'autres pays. Il engage au *Journal de Zinzin*, pour des tâches administratives, des réprouvés inconnus, parfois même français, que ses amis repris de justice lui recommandent. Il cache leur passé aux trois petits gars de la direction.

Nous marchons sur le Sentier des Marmottes, donc nous voyons des marmottes. Erdé les dessine. Son humeur me paraît encore plus sombre qu'il y a deux ans. Je ne trouve pas le moyen de le dérider. La disparition de l'abbé l'a tourneboulé. Il m'avoue à demi-mot qu'il entretient une liaison avec une femme mariée dont il est tombé amoureux. Il commet donc le péché d'adultère. D'un côté, son éducation religieuse l'a rendu incroyant. De l'autre, elle lui colle à la peau. L'Église est sa mère. Il l'aime et la déteste plus que sa véritable mère, envers laquelle il a toujours manifesté la plus grande indifférence – et dont il ne m'a même pas annoncé la mort, qui s'est produite peu avant notre précédent voyage en Suisse. L'abbé était son père. Il le craignait et lui obéissait. Même si Yvonne ne ressemble pas à un joueur de rugby de deux mètres, elle a si bien modelé son propre caractère sur celui de son ancien patron que mon cher Dédé a en quelque sorte épousé un double de l'abbé Waldstein. Tant que l'abbé était vivant, Erdé admirait Yvonne et suivait ses instructions comme un bon petit soldat. Maintenant qu'elle tient son autorité d'un fantôme, il se sent libéré et folâtre sans plaisir.

Il est déboussolé. Il fréquente des gens qui réécrivent le passé. Tout en dessinant une marmotte dressée sur ses pattes de derrière, il marmonne des insanités.

– Les juifs étaient détenus dans des conditions brutales et mouraient de faim, je veux bien le croire, mais cette histoire de chambre à gaz… On n'a pas de preuve.

– Qu'est-ce que tu racontes ? Je les ai vues.

– Tu a vu quoi ?

– Les chambres à gaz et les fours crématoires. Je suis entré à Auschwitz avec les troupes soviétiques.

– Que faisais-tu donc avec les bolcheviques ?

– Mon travail de journaliste.

– Justement, ils ont découvert ce camp, donc ils ont pu l'arranger à leur manière pour le montrer aux journalistes comme toi. Staline a tué autant de monde que Hitler, si ce n'est plus. Et pour son coup d'essai dans le meurtre de masse, Truman a réussi un coup de maître à Hiroshima et à Nagasaki.

– Truman n'aurait tué personne si les Japonais n'avaient pas attaqué l'Amérique à Pearl Harbor. Il croyait bien faire. Il venait d'arriver au pouvoir. Ses chefs d'État-major lui ont dit qu'ils lanceraient la bombe atomique sur des cibles militaires et que cela sauverait des centaines de milliers de soldats américains. Des débats ont eu lieu parmi les savants, l'un d'eux me l'a dit, avant l'utilisation de la bombe. Les militaires se moquaient bien de l'avis des savants, mais au moins ils avaient le droit de parler, ce qui distingue l'Amérique de l'Allemagne et de l'Union Soviétique.

– Tu mets donc l'Allemagne et la Russie dans le même sac.

– Pas du tout. Les communistes veulent le bien de l'humanité, en principe, même s'il faut sacrifier des millions de personnes au passage. J'ai rencontré des communistes sincères, par exemple le pédagogue Makarenko. Il ignorait que Staline commettait des crimes abominables. Il appliquait la théorie communiste de son mieux pour éduquer des enfants abandonnés. Les nazis ne voulaient pas le bien de l'humanité, mais seulement de la prétendue race aryenne. Ils avaient compris de travers les mécanismes de la sélection naturelle et voulaient éliminer les "races inférieures". Les juifs pour commencer, ensuite les noirs, les jaunes et même les slaves. On ne savait pas être un "bon nazi" comme Makarenko était un bon communiste. Le programme criminel était inscrit en toutes lettres dans le livre de Hitler. Je te signale que si tu compares les dirigeants en comptant le nombre de gens qu'ils ont massacrés, notre bon roi Léopold II emporte largement le pompon. C'est peut-être même le plus grand criminel de tous les temps. On trouve des livres d'enquête à Londres sur la manière dont il avait réduit le Congo en esclavage quand ce pays était sa propriété personnelle. Ils évaluent le nombre de malheureux massacrés à dix millions. Les nègres devaient apporter dix kilos d'hévéa chaque jour. On pèse le panier. Les dix kilos n'y sont pas ? On abat le nègre aussitôt, afin que cela serve d'exemple aux autres. Les troupes ont brûlé des milliers de villages récalcitrants avec leurs habitants. Tu n'as qu'à lire *Heart of Darkness*, de Joseph Conrad, pour voir à quoi ressemblait le Congo du roi Léopold.

Zinzin et Filou

Dès que je mentionne Léopold II, Erdé devient tout rouge. Je le connais depuis longtemps, mais je découvre une chose bien étrange.

– Si Léopold II est le plus grand criminel de tous les temps, pourquoi voit-on ses statues partout à Bruxelles ?

– Parce que la Belgique a profité de ses crimes. Au moment où l'on commençait à fabriquer des pneus pour les automobiles et les bicyclettes, il avait le monopole du caoutchouc dans le monde. Il a bâti les grands palais et monuments de la ville en les payant de sa poche. Le Musée Royal de l'Armée, le Musée Royal d'Art et d'Histoire, le Parc du Cinquantenaire. La prospérité de la Belgique moderne s'est nourrie du sang des esclaves congolais.

– Tu sais que tu parles peut-être de mon grand-père ?

J'ouvre de grands yeux ronds. S'il plaisante, c'est un sacré pince-sans-rire.

– Ton grand-père était un esclave congolais ?

– Tu as très bien compris. Léopold.

– Tu te prends pour le petit-fils de Léopold II, maintenant. Tu vas encore plus mal que je ne le croyais.

– Mon père et son frère, tu sais, les jumeaux… Leur mère, c'est-à-dire ma grand-mère, était femme de chambre de la comtesse Errembault de Dadzeele. Elle est tombée enceinte, alors sa patronne l'a mariée à Philippe René. Un brave type, ouvrier imprimeur, dont je porte le nom sans que son sang ne coule dans mes veines.

– Tu as d'ailleurs renoncé à ce nom dès que tu as pu.

– Tout le personnel se demandait si Monsieur le Comte avait engrossé la femme de chambre. Une rumeur discrète attribuait la paternité des jumeaux à un ami de la famille, qui venait souvent au château et avait une réputation de chaud lapin.

– Léopold II. Au fond, tu ressembles au capitaine Defock : un roturier qui se découvre un ancêtre noble. Tu te souviens que tu avais dessiné ma famille pour plaisanter, il y a au moins vingt ans ? Ma mère domestique, mon père majordome. Le roi Léopold III est donc ton cousin, ou disons que tu le supposes. En juin 1940, quand il t'a demandé de rentrer au pays, tu t'es empressé d'obéir.

– Il vit en Suisse. On dit qu'il va reprendre sa place sur le trône, après cinq ans d'exil.

Un référendum rappelle Léopold III en Belgique. Les Flamands l'accueillent avec enthousiasme. Les Wallons se fâchent : grève générale, émeutes, quatre morts. Léopold abdique en faveur de son fils Baudouin.

Des événements plus graves se produisent au même moment. Nigel me convoque pour

m'en parler.

– Vous avez vu que les Russes ont fait sauter leur première bombe atomique. Les Américains n'aiment pas ça.

– Ils se prennent pour les seuls maîtres à bord.

– Ils refusent de croire les communistes capables d'un tel exploit. Ils sont convaincus que des espions leur ont dérobé les secrets de la bombe, afin de les vendre ou de les donner aux Soviétiques. Vous connaissez quelqu'un à Los Alamos, si je me souviens bien.

– Vous voulez que je retrouve les espions ?

– Le principal espion vit en Angleterre. Klaus Fuchs. C'est un physicien né en Allemagne, qui appartenait à la délégation anglaise à Los Alamos. Il est revenu ici avec le reste de la délégation après la guerre. Les Américains nous ont demandé de l'arrêter. Nous attendons des chefs d'accusation précis avant d'intervenir. Pour l'instant, nous le surveillons.

– Vous contrôlez la situation. Je vais à Santa Fe quand même ?

– Ici, nous n'avons rien à reprocher à Klaus Fuchs. J'aimerais savoir ce que votre ami physicien dit de lui. Ils ont arrêté des gens là-bas. Du menu fretin, selon mes informateurs. Si vous pouviez fouiner un peu et tirer cette affaire au clair. Dites à votre patron au Sunday Times de vous envoyer à Santa Fe. Vous trouverez bien une idée de reportage.

– Vacances au Far West ?

Isabel a un garçonnet tout blond dont s'occupe une grosse nounou indienne.

– Quand il sera grand, je lui présenterai Ginny, ma fille.

– Il devra apprendre le français.

– Mais non. Nous habitons à Londres. Je travaille pour le *Sunday Times*. J'écris des articles de tourisme.

– Vous allez consacrer un article à notre belle région ?

– Je compte sur vous pour me présenter à vos amis artistes. J'ai pensé à quelque chose comme "Le nouveau paradis des peintres". Avant la guerre, ils s'agglutinaient sur la Riviera, en France. Maintenant, ils viennent ici.

Le professeur Wagenstein parle anglais bien comme il faut, même s'il a conservé son accent bulgare.

– La bombe russe leur a sauté au visage ! Ils sont aussi affolés que des lapins pris dans les phares d'une voiture. Pourtant, nous les avions avertis. "Offrez les bombes déjà prêtes à l'ONU", voilà ce que nous leur avons conseillé en 1945. "Offrez la recette au monde entier, afin que tous les pays décident ensemble de renoncer à cette nouvelle arme." Ils ont refusé. Ivres de puissance ! Ils croyaient la supériorité américaine assurée à tout jamais. À tout

jamais ? Je me souviens de ce que nous leur avons dit : “Il nous a fallu trois ans. Au pire, Les Russes mettront cinq ans.” Ils ont ricané : “Ces moujiks ? Pas avant un siècle !” En fin de compte, les savants soviétiques ont mis quatre ans.

– J’ai entendu des rumeurs. Les Américains soupçonneraient les Russes d’avoir utilisé des plans dérobés par des espions.

– Au lieu d’admettre qu’ils ont eu tort de ne pas renoncer à cette affreuse invention, ils ont décidé de trouver des boucs émissaires.

– Un de mes amis, en Angleterre, qui est bien informé, m’a dit qu’ils accusent, hmm, un certain Fuchs.

– Klaus Fuchs ? Ah, c’est extravagant… Mais possible ! Un garçon charmant, Klaus, très serviable. C’était le baby-sitter préféré des dames de Los Alamos. Quand nous avions besoin d’un coup de main pour un bricolage dans un laboratoire, nous savions que nous pouvions compter sur lui. Ainsi, il entrait dans tous les laboratoires. Il connaissait Los Alamos comme sa poche. Au moins, il n’est pas juif.

– Cela change quelque chose ?

– On découvre un espion ou un traître qui se trouve être juif. Ensuite, on se demande si je ne suis pas un peu traître ou espion, puisque je suis juif, moi aussi. Klaus est fils de pasteur. Les nazis l’ont chassé d’Allemagne parce qu’il était communiste. Il a pu livrer des secrets à ses anciens amis par idéalisme.

– Pour offrir la recette au monde entier.

– Si Klaus leur a fait gagner un an, c’est le bout du monde. Nous avions dit cinq ans, ils en ont mis quatre.

– Mon ami bien informé m’a dit que les Américains ont arrêté un certain Greenglass.

– J’en ai vaguement entendu parler, mais je ne le connaissais pas. C’était un technicien mobilisé dans l’armée, un soldat. Il y en avait des milliers à Los Alamos. Certains travaillaient dans les laboratoires et pouvaient observer un aspect particulier de l’opération. Regarder par le petit bout de la lorgnette, si vous voulez. Rien à voir avec Fuchs, qui était un physicien de haut niveau, élève de Max Born. Vous voulez écrire un article sur cette affaire d’espionnage ?

– Oh non… J’effectue un reportage sur les artistes du Nouveau Mexique, mais je suis curieux, comme tous les journalistes, donc cette histoire d’espions m’intrigue.

Arnold Wagenstein n’est pas si bête. Il devine que les artistes de Taos et de Santa Fe ne constituent pas les seuls objets de ma “curiosité de journaliste”. Il ne peut pourtant pas m’aider sans se mettre en danger lui-même. Il autorise Isabel à me présenter certaines de ses amies. Le FBI a interrogé leurs maris au sujet de Greenglass. Ainsi, je réussis à recueillir quelques renseignements.

Je m'arrête à New York sur le chemin du retour et je revois Blanka. Elle chante enfin Wagner au Met. Elle a trouvé son Siegfried, un ancien joueur de football américain, avocat et mélomane. Ils habitent une grande maison dans le New Jersey.

– Et alors, mon petit Gustave, on m'a dit que tu t'es marié, toi aussi.

– Qui vous l'a dit ?

– Qui me l'a dit ? Eh bien, mais je ne sais pas… Quelqu'un.

– Après vous avoir rencontré, j'ai décidé d'apprendre le piano pour pouvoir vous accompagner. En fin de compte, j'ai épousé la demoiselle qui me donnait des leçons de piano. Nous avons une petite fille, Ginny.

– Notre rencontre aura au moins servi à quelque chose.

– Vous savez bien que notre rencontre a changé ma vie, Blanka.

Je remets mon rapport à Nigel, comme au bon vieux temps.

– Faute de pouvoir harponner Fuchs, ils ont attrapé Greenglass. Il était communiste, lui aussi. Il a donné quelques miettes d'information au correspondant de Fuchs, un certain Gold. C'est Fuchs qui a remis à Gold le gros du gâteau, bien sûr. Fuchs savait beaucoup de choses. Il connaissait l'ensemble des laboratoires presque aussi bien que le patron, Oppenheimer.

– Un collègue du FBI m'a dit que Greenglass était passé aux aveux. Ils l'ont menacé de la peine de mort, qu'il ne risquait aucunement. Il n'avait pas trahi. Il avait informé nos alliés soviétiques, mais pas nos ennemis allemands et japonais. Le gouvernement américain avait besoin d'une bonne grosse affaire, pour faire oublier que les Russes venaient de rattraper leur retard. Greenglass a eu très peur. Il a pleurniché : "Je ne suis pas vraiment communiste. Moins que ma femme et que sa sœur Ethel… Le plus communiste de tous, c'est Rosenberg, le mari d'Ethel."

– Ils les ont arrêtés pendant que j'étais à New York.

– Rosenberg est un rouage, comme Gold. Sa femme n'est pas dans le coup. Il va payer pour Fuchs.

– J'ai pensé à ce que le professeur Wagenstein m'a dit : un juif, c'est un bouc émissaire idéal. Il est cosmopolite, donc porté à la trahison. Il y a un étrange climat de méfiance, là-bas. Ils voient des traîtres et des espions partout. Un sénateur démagogue, MacCarthy, a mis en branle une véritable chasse aux sorcières.

– Nous allons arrêter Fuchs, mais cela ne sauvera pas Rosenberg. Nous ne pouvons pas le livrer aux Américains, qui le puniraient avec une sévérité qu'il ne mérite pas.

Fuchs a été condamné à quatorze ans de prison. Au bout de neuf ans, les Anglais l'ont échangé contre un agent britannique détenu en Allemagne de l'Est.

21 En Norvège

Zinzin part sur la lune. Quand j'ai parlé à Erdé de la fusée atomique de Wagenstein, je ne l'ai pas dessinée. La fusée inventée par le professeur Héliotrope ne lui ressemble pas du tout. Le professeur reproduit un V2 allemand en plus grand, tout simplement. Il conserve même le damier qui permettait à une caméra ultrarapide de mesurer l'angle et la vitesse des prototypes de V2.

Dans cette première aventure conçue entièrement après la guerre, Erdé dévoile une vision des hommes plus mûre et plus subtile. Le principal méchant n'est pas quelque louche levantin, mais un brave ingénieur nommé Berg, assistant de Héliotrope. Un personnage ordinaire, humain et ambigu. Sa passion du jeu le conduit à la trahison de la même façon qu'une passion amoureuse peut conduire un mari à tromper sa femme. Il se sent coupable de devoir travailler pour une puissance étrangère. Il paraît aussi tourmenté qu'un dessinateur qui servirait la propagande allemande malgré lui. Il finit par se jeter dans l'espace. Craignant d'offenser sa mère l'Église, Erdé précise que Berg ne se suicide pas : il laisse une note dans laquelle il déclare espérer un miracle.

Zinzin met presque quatre ans pour aller sur la lune et en revenir. De nouveau, Erdé s'arrête pendant dix-huit mois. Il s'installe en Suisse. Il ne se promène plus en montagne avec moi, mais avec un lecteur fidèle des aventures de Zinzin : l'ancien roi, Léopold, qui est reparti en exil.

Je le revois, puisque je continue de passer mes vacances dans le val de Bagnes.

– As-tu dis à Léopold que tu le considérais comme ton cousin ?

– Je vais le lui dire. Cela le fera rire.

– À propos de roi… Zinzin retourne en Carpatie, le pays où il a retrouvé le sceptre du tsar. C'est la même Carpatie ?

– Bien sûr.

– Pourquoi ne prend-il pas le temps de dire un petit bonjour à son ami le roi Oskar VII ? Le roi n'assiste pas au lancement de la fusée, non plus.

– Je ne sais pas, moi. Les Botules ont fini par envahir le pays. Oskar s'est enfui.

– En Suisse ?

– Ou en France, comme le roi Zog d'Albanie.

– Si la Carpatie était occupée par un autre pays, elle ne construirait pas une fusée atomique.

– Au début, je pensais que Héliotrope aurait pu fabriquer sa fusée aux Etats-Unis. C'est le

seul pays assez puissant. Et puis j'ai pensé que dans cet autre monde où vit Zinzin, un petit pays des Balkans peut envoyer une fusée sur la lune.

Dans *L'Affaire Héliotrope*, le professeur invente une arme encore pire que la bombe atomique, mais renonce à la fabriquer. L'aventure se déroule en partie en Suisse, pays dont Erdé a fait sa seconde patrie. Ensuite, Zinzin et le capitaine découvrent Kobold, capitale de la Botulie. L'alphabet botule moderne diffère un peu du nôtre : l'accent circonflexe sur le o ressemble aux moustaches du dictateur Plasztyk, de même que les poignées de porte et les calandres des automobiles. Les Carpates ont perdu la supériorité morale qu'ils possédaient dans les albums précédents. Héliotrope est kidnappé d'abord par les Botules, puis par les Carpates, enfin de nouveau par les Botules.

Dixie m'a expliqué, il y a longtemps, que l'on ne renonce pas facilement à une arme horrible. Si Héliotrope sait la fabriquer, des dizaines ou des centaines de savants sont capables d'y arriver aussi. Soit on arrive à convaincre tout le monde d'y renoncer, soit on la fabrique comme tout le monde, de préférence avant les autres.

Metekopoulos le Levantin revient dans *Zinzin et les pèlerins de La Mecque*. Il contrôle une entreprise de grande envergure, puisqu'il possède, outre son yacht personnel, des avions, un cargo et même un sous-marin. Il vend des esclaves. Erdé a relu le récit de mon voyage en mer Rouge sur la goélette *Altaïr*. Henri de Monfreid m'avait parlé de villageois africains réduits en esclavage en Arabie. Les marchands d'esclaves étaient somalis et arabes. Pas besoin d'aller chercher des organisations criminelles internationales.

De manière plus réaliste, Metekopoulos vend aussi des avions de la seconde guerre mondiale. Il garde quelques DC3 pour la compagnie Arabair, qui lui appartient. Zinzin et le capitaine voyagent dans l'un d'eux. L'assistant de Erdé qui a dessiné l'intérieur de l'appareil connaît bien son affaire. L'Arabair n'ayant pas pris la peine de modifier l'aménagement militaire, une banquette court le long de la carlingue comme à l'époque où l'avion s'appelait Dakota et transportait des troupes ou des parachutistes. J'ai passé des centaines d'heures assis sur ce genre de banquette en compagnie de mes bons amis Bertie Wooster et Jeeves.

Les ventes annuelles des albums de Zinzin dépassent le million d'exemplaires. Erdé fonde un "Studio Erdé" et engage un tas d'assistants. Non seulement ils l'aident à dessiner et redessiner les albums, mais ils créent aussi des savonnettes, papiers peints, casquettes, portefeuilles, crayons, puzzles, chemises et pyjamas à l'effigie de Zinzin et Filou.

Je vais à Bruxelles avec Camille pour l'enterrement de Van der Broeke, mon beau-père.

Sorti de prison depuis une dizaine d'années, il gérait une boutique de fleuriste à Schepdaal. La mère de Camille est morte pendant la guerre.

Je rencontre Van der Brouck au cimetière.

– La dernière fois, M. Raisin, c'était en mai 40.

– Ce n'était pas le même cimetière. Pauvre Mme Merle. Vous m'avez envoyé en Angleterre, et j'y suis resté.

– J'ai des nouvelles de notre ami Erdé. Il est tombé amoureux d'une petite maquettiste du Journal de Zinzin, Arlette Neybergh. Je crois bien qu'il a atteint la cinquantaine. Deux fois plus âgé qu'elle. Vous savez ce que c'est : il lui donne des instructions, elle respecte son savoir-faire et admire son talent.

Je rends visite à Erdé et à Léo Huysmans au journal. Arlette est mince et paraît même fragile. Un grand sourire clair fend son visage à la moindre occasion. Elle ressemble à l'actrice Audrey Hepburn.

Erdé ne peut pourtant se résoudre à quitter Yvonne. Pour échapper à son emprise, il s'enfuit en Suisse une fois de plus. Pendant mes vacances d'été, je l'emmène jusqu'à une cabane (les Suisses utilisent ce mot pour désigner un refuge en montagne) située au bord d'un glacier. C'est une promenade longue et difficile. Au début, il rechigne. Il se dit épuisé par ses soucis. L'effort, l'air vif et le fromage de Bagnes lui remontent le moral.

– L'argent ne fait pas le bonheur, c'est entendu, mais j'espérais qu'avec tout ce que je gagne, je saurais acheter au moins un peu de bonheur. Tu parles ! Je souffre le martyre. Figure-toi qu'elle est tombée sous la coupe d'une sorte de sorcière, qui se prétend voyante et guérisseuse.

– Yvonne ?

– Elle espérait que cette femme me remettrait sur le droit chemin. Ça a bien failli marcher, sais-tu. La sorcière m'a dit des choses… Elle a des pouvoirs. Elle a réussi à me rendre le sommeil par des passes magnétiques ou je ne sais comment. Pendant des mois, j'ai été comme envoûté. Tu te souviens des savants dans *Zinzin et la momie disparue* ? Elle jouait peut-être avec une poupée qu'elle avait modelée à mon image. À la maison, j'ai Yvonne et la voyante, autant dire Méduse et Circé. Au bureau, je retrouve ma gentille Arlette, la simplicité même. Il me suffit de la voir pour échapper aux enchantements des deux folles et retrouver mes esprits.

– Tu as fini par t'évader, tout de même. Les montagnes font écran au pouvoir magnétique de l'envoûteuse !

– Quand je suis arrivé en Suisse, j'ai été tourmenté par des rêves étranges. C'est peut-être l'altitude qui me dérange le cerveau. Le monde avait perdu ses couleurs. Tout était blanc. Je voyais une tour de Babel blanche. Un squelette blanc me poursuivait alors que je montais en

courant le long de la rampe.

– C'était un rêve prémonitoire. Regarde, nous montons le long d'un glacier, poursuivis par le squelette invisible de notre culpabilité ! Moi, je n'ai jamais vu de squelette dans mes rêves. Je suis souvent enfermé dans un avion, un bateau ou même un ascenseur dont je n'arrive pas à sortir.

– Je suis allé voir un psychanalyste jungien que l'on m'avait recommandé, à Zurich. Il m'a dit que je devais "tuer en moi le démon de la pureté". Tant que je n'ai pas vaincu cet affreux démon, je ne dois plus dessiner.

– Le démon de la pureté ? Il t'a expliqué comment le tuer ?

– En allant le consulter une fois par semaine pendant dix ans, je suppose.

– J'ai lu je ne sais où que le poète Rilke a rencontré le docteur Freud. Ils avaient une amie commune, Lou Andréas Salomé. Rilke a dit à Freud qu'il souffrait de crises d'angoisse atroces et qu'il envisageait d'entreprendre une psychanalyse. "Continuez de mettre votre angoisse dans vos poèmes et oubliez la psychanalyse" lui a conseillé Freud.

– Le monde s'efface sous mes yeux. Je dessine quoi ? Une page blanche ?

Il dessine un monde blanc, celui de *Zinzin au Népal*. Un de ses grands chefs d'œuvre. Sans le moindre méchant. Sans les Dupont/Durand, sans Héliotrope, sans Rosa Milanesa. Une quête de la pureté, et d'ailleurs les lamas du Tibet baptisent Zinzin "Cœur pur".

Je retrouve dans l'album certains des petits croquis qu'il a accumulés dans son carnet au cours de nos promenades en montagne.

Ayant terrassé les démons qui le tourmentaient, Erdé quitte Yvonne peu après la parution de *Zinzin au Népal*. Il attend tout de même encore quinze ans avant de divorcer et d'épouser Arlette.

Les Dupont/Durand, Héliotrope et le rossignol milanais reviennent dans l'histoire suivante, *Zinzin et l'émeraude volée*. Un nouveau – et ultime – chef d'œuvre. Erdé n'a pas réuni tout son monde, car c'est encore une aventure sans méchant. On imagine que Metekopoulos a changé de nom une fois de plus et se refait une santé.

Zinzin et le capitaine ont pris leur retraite. Ils n'ont plus envie de quitter leur château. C'est le monde qui vient chez eux. Il ne se passe pas grand-chose, sinon un enchaînement de fausses alertes et de fausses pistes. Une pie, visible dans la première image, vole l'émeraude de Rosa Milanesa. Les Dupont/Durand soupçonnent tout le monde, et plus spécialement des gitans auxquels le capitaine a offert l'hospitalité dans le parc du château. L'un des gitans tient un peu le même rôle que le juif Riah dans *Our Mutual Friend*. Le récit ne le montre pas sous un jour plaisant, mais nous aide à comprendre sa méfiance et son amertume. Erdé a enfin

surmonté ses préjugés et atteint la sérénité, me semble-t-il. Il s'est libéré de l'influence de ses mauvais mentors : l'abbé, Yvonne, les catholiques réactionnaires de Saint-Boni.

Ensuite, il abandonne Zinzin à Roumoulin sans prévoir aucune occupation pour le malheureux garçon. Le capitaine a au moins son whisky, le professeur Héliotrope ses fleurs et ses inventions. Erdé se met à voyager avec Arlette. Elle est jeune, elle a envie de bouger et de s'amuser. Ils vont en Amérique, en Chine, au Japon.

Nous vendons la maison du père de Camille. Nous donnons quelques tableaux et objets sans valeur à une société charitable. Dans une armoire pleine de papiers, nous trouvons un dossier portant mon nom. Il contient une liasse de lettres, ou plutôt de copies au papier carbone, adressées à : "Mme Solveig Hansen, Bogstadveien 34, Christiania, Norvège." Les plus anciennes sont signées par une certaine mère Marguerite, de l'Institution Notre-dame du Sacré-Cœur à Marche-en-Famenne, puis par l'abbé Helsen, mon tuteur à Saint-Boniface. Elles décrivent ma croissance et vantent mes bons résultats scolaires. Van der Broeke a pris le relais. Il envoyait encore des lettres peu de temps avant sa mort. L'adresse a changé et la ville de Christiania s'appelle maintenant Oslo. Solveig Hansen est ma mère.

Je lui écris. Elle me répond. Je vais à Oslo avec Ginny en juillet 1960. Mme Hansen habite dans une grande maison de bois peinte en blanc. Nous parlons anglais. Je pensais l'appeler *Madam*. Dès que je la vois, je trouve tout naturel de dire *Mother*.

– *I am sorry*… J'ai oublié le français ! J'ai passé plusieurs années à Paris, pourtant. Euh… Votre père était français. Il faut que je vous raconte tout ça… Quelle jolie fille ! Quel est votre nom, ma chérie ?

– Ginny, *Grandma*.

– Vous parlez bien anglais, *Mother*.

– J'ai habité à New York pendant la guerre. Je luttais déjà contre les nazis, et d'abord contre les nazis norvégiens, depuis longtemps. Quand les Allemands ont envahi la Norvège, je me suis enfuie à skis.

– À skis ?

– J'étais jeune : j'avais seulement cinquante-cinq ans ! Votre vieille mère a déjà soixante-quinze ans, mon fils.

– Vous ne les paraissez pas du tout. Et je ne dis pas cela pour être poli.

– Voulez-vous un peu de thé ? J'ai préparé une tarte aux airelles. Je suis partie en décembre 1940. Je dormais dans des fermes. La frontière de la Suède n'est pas loin d'ici. Ensuite, j'ai traversé la Suède jusqu'à Stockholm. C'est une belle randonnée. Je vous la conseille.

– Je vais bientôt fêter mes cinquante ans. Encore cinq ans et j'aurai le bon âge. Cela représente combien de kilomètres ?

– Quatre cents environ.

– *Grandma*, vous connaissez la date de naissance de *Dad* ?

– Bien sûr. Le 29 septembre 1911.

– Ouh, je vais fêter mes cinquante ans plus tôt que prévu !

– Je pensais qu'ils vous baptiseraient Michel, car c'est le jour de la Saint-Michel. Le prénom Gustave existe aussi chez nous.

– D'après ce qu'on m'a dit, il y avait une bonne sœur qui distribuait les prénoms selon l'ordre alphabétique. Vous avez pris le bateau de Stockholm à New York ?

– Oh non : de Stockholm à Leningrad. Ensuite, le train jusqu'à Moscou. J'ai traversé toute la Russie en train.

– Le transsibérien !

– Le policier qui me donnait de vos nouvelles m'a écrit que vous avez effectué un reportage là-bas.

– Il m'a aidé à préparer mon voyage. Il connaissait des gens à Moscou. C'était un farouche anti-communiste. Il vous a dit que j'ai épousé sa fille, je suppose.

– C'était mon grand-père. Mais je ne l'ai jamais vu. Ni mon autre grand-mère. *Mum* était fâchée avec eux.

– À Vladivostock, j'ai pris un bateau qui allait à Yokohama. L'Allemagne et le Japon n'avaient pas encore attaqué l'Union Soviétique et les États-Unis, donc on pouvait encore voyager librement. J'ai trouvé un paquebot qui m'a emmenée à San Fancisco.

– Je comprends de qui je tiens mon goût de l'aventure, *Mother*.

– Oh, ça ce n'est rien. La grande aventure, je l'ai vécue quand j'avais vingt ans. Ah, j'entends la bouilloire… Venez m'aider, ma chérie. Vous êtes anglaise. Vous savez préparer le thé, *of course*.

– Vous avez du thé de Ceylan ?

– Mais oui, *miss*.

Elle poursuit son récit en buvant le thé.

– Vous ignorez sans doute que mon père, Halfdan Hansen, était un professeur et compositeur de musique connu en Norvège, élève de Kjerulf et ami de Grieg. Il m'a nommée Solveig en l'honneur de la petite Solveig qui chante de jolies chansons dans *Peer Gynt*. Regardez mon grand Bösendorfer… Je joue un prélude et fugue de Bach chaque matin avant mon petit déjeuner, pour être de bonne humeur jusqu'au soir.

– Vous vous entendriez bien avec *Mum*. Elle est prof de piano. Elle prétend que Bach est

son meilleur ami.

– La fille du policier ? Il m'a juste écrit qu'elle avait épousé mon fils. Il ne m'a pas dit qu'elle enseignait le piano. Bach est aussi mon meilleur ami, certainement. Et vous, mon enfant, vous jouez du piano ?

– Un peu. Surtout du violon. Debbie, ma sœur, a commencé le violoncelle. Quand elle saura, nous jouerons des trios avec *Mum*.

– Quel âge a-t-elle ?

– Huit ans. Elle joue sur un petit violoncelle ridicule. Elle voulait venir, mais elle devait préparer un examen pour entrer dans une très bonne école où elle étudiera le grec et le latin et tout ça.

– J'espère que je la verrai une autre fois, ainsi que votre mère. J'ai joué beaucoup de musique quand j'étais enfant, moi aussi. Ensuite je suis partie à Paris pour étudier la composition à la Schola Cantorum, une école très réputée au début du siècle.

– Je connais cette école, *Mother* ! Elle se trouve dans un ancien couvent, rue Saint-Jacques. J'ai habité tout à côté, rue des Ursulines, en 1939.

– *Dad* a habité partout et connaît tout le monde.

– Cette école et son principal professeur, Vincent d'Indy, ont contribué à la redécouverte de la musique ancienne. Par exemple, la musique du Moyen-Âge. Cela me fascinait. Je voulais étudier la musique ancienne de la Norvège. Alors vous savez ce qui est arrivé ? Je suis tombée amoureuse de l'un des élèves, un jeune Français qui rêvait de composer un opéra dans le style de Wagner. Nous nous sommes mariés.

– C'est mon grand-père ? Vous avez sa photo ? Comment s'appelait-il ?

– Ne soyez pas impatiente, jeune fille. Je ne peux vous dire son nom. Vous comprendrez bientôt pourquoi. Mon mari ne gagnait pas d'argent, moi non plus. Nous habitions dans la maison de ses parents, près du parc Monceau. Son père avait étudié la chimie. Il fabriquait des crèmes nourrissantes pour la peau que l'on trouvait dans toutes les pharmacies de France et de Navarre. Les Parisiennes croyaient dur comme fer que ces crèmes retardaient l'apparition des rides.

– Vous utilisez ces crèmes, *Grandma* ?

– Bah… Ma recette pour éviter les rides, c'est de me laver au savon de Marseille, de frotter avec vigueur, et de me méfier du soleil. Peu à peu, j'ai découvert que mon mari ne deviendrait jamais un nouveau Wagner. C'était un homme médiocre et indolent. Il composait des mélodies insipides. Il vantait Wagner, mais il ne connaissait aucun autre compositeur. J'en suis même venue à penser qu'il ne comprenait rien à Wagner. Il cherchait l'inspiration sur les boulevards, dans les cafés et les salles de billard. Puisque vous connaissez Paris, Gustave,

vous savez que c'est le paradis des paresseux. Quand nous dînions en famille, il tenait des propos pédants sans cesser de manger et de boire. Toujours très satisfait de lui-même. Moi qui voulais apprendre le français, j'apprenais surtout des kyrielles de clichés. Son père parlait peu. Il prononçait une petite phrase ironique de temps en temps. C'était un homme timide, qui préférait la compagnie des cornues à celle des êtres humains. Ma belle-mère menait la maisonnée à la baguette. Il y avait deux femmes de chambre, une cuisinière, un chauffeur. Ce genre de luxe n'existait pas en Norvège. J'ai raconté toute cette histoire… J'ai écrit un roman… J'ai déformé et exagéré un peu les choses. Lisez-vous l'allemand, Gustave ?

– L'allemand et le russe.

– Il a été traduit en allemand. Je vous en donnerai un exemplaire. Disons, pour résumer, que mon beau-père… Il avait l'esprit très fin. Ce n'était pas un butor comme mon mari. Il était malheureux. Ma belle-mère le traitait comme un domestique de plus. Je me disais que l'âge n'avait aucune signification. Par hasard, il était né trente ans avant moi. Il m'a peut-être inspiré de la pitié plus qu'un amour véritable. En croyant réparer une erreur, on en commet une autre. Nous nous sommes enfuis en Italie.

– Vous parlez de mon père, si je comprends bien.

– Vous avez été conçu à Florence ou à Venise. Une idée plaisante, n'est-ce pas ? J'ai connu quelques semaines de bonheur. Quelques semaines. Il pleuvait. Il faisait plus froid qu'en Norvège, car les Italiens ne chauffent pas leurs maisons. Nous avons vite épuisé les sujets de conversation. Nous savions que notre escapade ne nous conduisait nulle part, même si nous évitions de parler de l'avenir. L'affection que j'éprouvais pour mon beau-père s'est muée peu à peu en indifférence, puis en mépris. À quoi bon confier mon destin à un homme plus âgé que mon père s'il était aussi craintif et indécis qu'un enfant ? Il est tombé malade. Les médecins italiens parlaient de bronchite, ou même de pneumonie. J'avais l'impression qu'il s'abandonnait à la maladie pour me punir. Dès qu'il s'est porté un peu mieux, nous sommes rentrés à Paris.

– J'ai hâte de lire votre roman, *Mother*.

– Vous verrez que mon mari, par lâcheté et pour obéir à sa mère, a accepté de me reprendre comme si rien ne s'était passé. Il me dégoûtait. Ils me dégoûtaient tous. Ils me donnaient la nausée. Je n'ai pas compris que j'étais enceinte. Quand mon ventre s'est arrondi, il était déjà trop tard pour avorter. Ma belle-mère a dit qu'elle connaissait un couvent, en Belgique. La ville portait un nom à dormir debout.

– Marche-en-Famenne.

– Peut-être. Oh, j'ai découvert là-bas une institution bien curieuse. Des jeunes filles de bonne famille y passaient cinq ou six mois. Quand elles arrivaient, leur ventre était à peine

bombé. Quand elles repartaient, il était tout plat. Personne ne devait savoir qu'elle avaient été enceintes. Je venais d'un pays protestant. Les nonnes me terrifiaient. Elles avaient établi un règlement sévère, semblable à celui d'un pensionnat de jeunes filles. Il était interdit de se promener en dehors de certaines heures, de manger entre les repas, de s'habiller de manière "indécente", de lire le soir, mais nous devions assister à la messe tous les jours. Pour nous aider à prendre conscience de la gravité de notre faute, elles nous traitaient de tous les noms. J'ai appris des mots nouveaux. Mes camarades les écrivaient en riant sur mon carnet : *marie-couche-toi-là, gourgandine, fille de joie, ribaude, catin, gigolette, morue, paillasse, poule, roulure*, et bien sûr *putain*.

– Vous n'avez pas complètement oublié le français, *Grandma*.

– Je n'oublierai jamais ces mots-là. Prenez encore une part de tarte, ma chérie. Vous êtes né le 29 septembre, Gustave. Vous étiez un beau bébé. Quand je vous ai vu, tout à l'heure… Je vous imaginais plus grand. Votre père n'était pas petit. Il me semble que je suis plus grande que vous.

– Je n'avais pas encore trois ans quand les Allemands ont occupé la Belgique, au début de la grande guerre. Les gens mangeaient des rutabagas et je ne sais quoi. Je suppose que cela ne dérangeait pas les bonnes sœurs d'avoir des orphelins sous-alimentés. Les enfants du péché.

– Ma belle-mère est venue me chercher le 5 octobre. La date reste gravée dans ma mémoire, puisque c'est le jour où j'ai dû vous laisser à ces horribles nonnes. Je crois que je n'ai jamais été aussi malheureuse. Je ne m'en suis jamais remise. À Paris, je pensais à vous tous les jours. Je n'arrêtais pas de pleurer. Au bout d'un an, j'ai décidé de rentrer en Norvège. Je suis allée à Marche-Machin. La mère supérieure m'a dit qu'elle vous avait confié à un orphelinat, que vous étiez pupille de l'ordre de la Visitation *or something*, et que je ne pouvais pas vous reprendre car toute trace de ma maternité avait été effacée. Elle m'a néanmoins promis de m'envoyer de vos nouvelles.

– J'ai retrouvé des doubles des lettres dans les papiers de mon beau-père.

– Mon mari, ou plutôt sa mère, a fait prononcer le divorce pour abandon du domicile conjugal. Ces gens-là ont oublié votre existence, Gustave, et j'ai oublié la leur. À Oslo, je continuais de penser à vous tous les jours et de pleurer. J'avais perdu l'appétit. Je maigrissais. Mes parents m'ont envoyée chez un médecin qui venait de s'établir dans notre quartier et dont on disait grand bien. Je lui ai demandé s'il me conseillait d'aller voir un psychiatre ou un psychanalyste. Il m'a dit que ces gens-là soignaient les symptômes dont on ignorait la cause. Moi, je connaissais la cause de ma douleur. Elle ne se cachait pas dans un passé lointain ou dans mon inconscient. Seul le temps pouvait atténuer ma peine. Il m'a encouragée à travailler, à étudier la musique ancienne norvégienne. C'était un brave homme. Je l'ai épousé.

– Vous habitez toute seule, *grandma* ?

– Il est mort il y a six ans. Il n'était pas aussi vieux que mon premier beau-père, mais tout de même plus âgé que moi. Notre fils est né en 1917, notre fille en 1924. Pour soigner ma douleur par le travail, j'ai étudié le Moyen-Âge et en même temps j'ai écrit le roman de mon mariage raté. Il est paru en 1919. Après la grande guerre, l'Europe a connu une véritable renaissance, propice aux idées nouvelles. Mon livre a pourtant provoqué une sorte de petit scandale. Une femme comme il faut ne devait pas dormir avec le père de son mari, et encore moins le raconter dans un livre ! Les journaux parlaient de moi. Mon éditeur était très content. Il voulait un autre livre. Je n'avais plus rien à dire sur moi-même, alors j'ai écrit des romans sur ce que je connaissais : la Norvège au Moyen-Âge. Ils se passent tous dans le même village, au XIIIème siècle.

– Vous en avez écrit combien, *grandma* ?

– Oh, je ne sais pas. Une vingtaine. Mon mari gagnait bien sa vie et moi aussi. Nous avons acheté cette grande maison. J'ai pu envoyer une pension en Belgique pour vous, Gustave. La mère supérieure m'a promis de vous inscrire dans un bon collège plutôt que dans une école pour les pauvres. J'ai reçu des lettres du collège, écrites par un abbé.

– L'abbé Helsen.

– Il me disait que vous étiez un garçon intelligent, qui se forgeait sa propre opinions sur les choses. Et aussi, un scout spécialement débrouillard. J'aurais bien aimé vous rencontrer, mais ils l'ont toujours refusé. Ensuite, quand vous êtes devenu journaliste, j'ai eu peur de vous embarrasser. Je lisais vos reportages dans *Le Nouveau Siècle*. Cela entretenait mon français. Votre manière de décrire et de raconter avait un côté bon enfant qui me plaisait beaucoup. Je ne peux pas en dire autant du reste de ce journal.

– Je ne partageais pas les opinions des autres rédacteurs. Ils ont presque tous séjourné en prison après la guerre.

– De même le policier qui avait succédé à l'abbé Helsen, si j'ai bien compris. Je n'ai plus reçu de lettres de lui pendant mon séjour à New York. Il m'avait tout de même écrit avant mon départ. Vous aviez disparu, mais il vous croyait à Londres. La première lettre que j'ai reçue à mon retour, dans laquelle il m'annonçait que vous veniez d'épouser sa fille et que vous écriviez des articles dans le *Sunday Times*, portait le cachet d'un établissement pénitentiaire. Un numéro de matricule figurait dans son adresse, donc j'ai pensé qu'il était détenu plutôt que gardien. Je me suis abonnée au *Sunday Times*, bien entendu.

– J'ai un demi oncle et une demi tante, *grandma* ?

– Hélas, mon enfant, c'est la deuxième grande douleur dans ma vie. Mon fils est mort au combat quand les Allemands ont envahi la Norvège. Il avait vingt-trois ans. Il jouait bien du

piano et composait des chansons sur des textes qu'il écrivait lui-même. Si je suis partie à skis un matin, c'est que sinon je serais devenue folle de chagrin. Mon mari accompagnait une unité combattante comme médecin. Les Allemands ont capturé toute l'unité. Mon mari a passé la guerre dans un camp de prisonniers près de Leipzig. Je l'ai revu après la guerre.

– Et votre fille ?

– La pauvre est, comment dit-on, *retarded*… Son cerveau ne fonctionne pas aussi bien que le vôtre. Elle prononce seulement quelques mots. Elle est très gentille et je l'adore, mais juste après la mort de mon fils je ne la supportais plus. Je l'ai placée dans un pensionnat spécial pour pouvoir partir en Amérique. Je vais la voir tous les lundis.

– Vous avez eu une vie difficile, Mother.

– N'est-ce pas le lot de tous les êtres humains ? Les paysans du Moyen-Âge qui peuplent mes livres souffraient encore plus que nous. Les drames que j'ai dû surmonter ont nourri mon inspiration. Et maintenant, j'éprouve l'immense joie de vous revoir enfin, mon fils. Quand je vous ai quitté, vous aviez six jours. Pourtant, j'ai l'impression de vous reconnaître !

Cinq ans après *L'émeraude volée*, un nouvel album paraît : *Zinzin et le secret du volcan.* Ginny est partie étudier la médecine à Cambridge. Deborrah a quinze ans.

– Tu diras à ton ami Erdé qu'il ferait mieux d'arrêter. Je n'ai pas ri une seule fois.

– Cela fait près de dix ans que je ne l'ai pas vu.

– Il a perdu la main. Regarde, Metekopoulos a changé de tête. Même Zinzin a des expressions bizarres.

– Son studio dessine à sa place, je crois.

– Son studio ne sait pas dessiner Filou.

– Erdé ne veut plus inventer des aventures pour Zinzin. Une fois, il m'a dit qu'il le détestait. Tu vois, ici, il a repris le gag du petit bout de sparadrap qui collait au doigt du capitaine dans *L'Affaire Héliotrope*. Eh bien, Zinzin lui colle au doigt de la même manière. Il n'arrive pas à s'en débarrasser. Au début, Zinzin voyageait à sa place. Maintenant, c'est lui qui voyage avec sa nouvelle femme. Zinzin est fatigué. Il n'a plus la force de se sortir tout seul de ses ennuis. Erdé est obligé d'introduire un *Deus ex machina*, comme dans les mauvaises pièces de théâtre, pour le tirer d'affaire.

– Les extra-terrestres ?

– Une échelle descend du ciel, et hop ! Il monte au paradis. Il est mort.

– Zinzin est mort ?

– Déjà dans *Zinzin à Moscou,* son train explosait. Erdé m'avait expliqué que le héros ne risquait pas de mourir. Il ressuscite toujours, comme Jésus. Maintenant, Erdé a pris goût aux

philosophies orientales, donc le retour de Zinzin ressemble plutôt à une réincarnation. Il ne se souvient de rien.

– Ce serait drôle si Jésus était amnésique quand il ressuscite. Où suis-je ? Qui suis-je ? Pourquoi ai-je les mains trouées ? Ce n'est pas très amusant, la réincarnation, si on ne se souvient pas de sa vie précédente. Très peu pour moi.

– Seul Filou sait ce qui s'est passé.

– Je n'aime pas ce Brelandas.

– Erdé ou celui qui a dessiné cette histoire s'est inspiré de Marcel Dassault, le constructeur d'avions. Tu te souviens de René Goscinny ?

– Tu as écrit un article sur lui l'année dernière. Il invente des histoires de Gaulois.

– Quand il faut aller voir un Français, le Sunday Times fait toujours appel à moi. Goscinny a travaillé dans un magazine qui appartient à Marcel Dassault, *Jours de France*. Il a aussi travaillé au Journal de Zinzin, donc il connaît Erdé. Il lui a peut-être raconté la même chose qu'à moi. Marcel Dassault se promène dans les couloirs de *Jours de France*. Quand il croise quelqu'un, il lui demande quel article il a écrit récemment. Il dit : "Ah, c'était très réussi. Continuez !" et il lui donne une liasse de billets de banque qu'il sort de sa poche.

– J'irai travailler là-bas quand je serai grande.

– Un milliardaire excentrique, mais sympathique. Tandis que l'excentricité de Brelandas consiste à tricher quand il joue à la bataille navale. Le grand ingénieur est en fait un voleur minable, qui se dispute avec Metekopoulos pour savoir qui est le plus ignoble des deux. Erdé ne crée plus de personnages sympathiques depuis longtemps. Le dernier, c'était le professeur Héliotrope, pendant la guerre. Ses ennuis, sa dépression, l'ont rendu stérile. Dommage.

– Héliotrope n'est plus sympathique. Sa surdité m'énerve. C'est devenu un procédé. Il n'a qu'à porter un appareil.

– Goscinny est en train d'éclipser Erdé. Chaque nouvel album d'Astérix dépasse le million d'exemplaires. Le magazine *Pilote*, qu'il dirige, paraît beaucoup plus moderne que le *Journal de Zinzin*. Lui, il éprouve une affection évidente pour ses méchants. Comme Dickens. Pense aux frères Dalton et à Iznogoud, le vizir qui veut devenir calife à la place du calife.

– Avec *Mum*, la conversation aboutit toujours à Bach. Avec toi, c'est toujours Dickens.

– Il est né à Paris, mais il a grandi en Argentine. Ensuite, il est parti à New York. Il a travaillé à *Mad Magazine*. L'humour juif new-yorkais l'a d'autant plus influencé qu'il est juif lui-même. Erdé a toujours cru à des fadaises fascistes sur la finance juive, mais c'est la culture juive qui l'a vaincu. Goscinny est plus amusant que lui.

– *Le secret du volcan* m'a laissée de marbre, mais je me tords de rire en lisant Iznogoud et Lucky Luke.

Zinzin et Filou

– D'un autre côté, Debbie, tu ne saurais pas me raconter une scène particulière de Lucky Luke, Iznogoud ou Astérix. C'est superficiel, ça joue avec les mots, ça s'en va comme de la mousse de champagne. Il est vrai que Goscinny écrit des bandes dessinées comme Erdé. De même, Eugène Sue écrivait des feuilletons comme Balzac. Le monde de Zinzin est aussi solide que celui des grands chefs d'œuvre de la littérature. Tu te souviens de l'éclipse dans *Zinzin chez les Incas*. Le grand prêtre va enflammer le bûcher avec une grosse loupe. Héliotrope croit que l'on tourne un film. Une scène aussi forte, tu ne l'oublieras jamais.

– Il visite l'usine de saucisses à Chicago… Le tombeau du pharaon Khamion… Il inspecte les troupes japonaises, déguisé en général… Raul Empanada, tu m'as tué ! L'appareil photo à ressort qui envoie le sceptre de l'autre côté des douves… Le pauvre ivrogne dans *Zinzin au Maroc*… Libellulus, le prophète, qui annonce la fin du monde… Remarque, je le comparerais plutôt à Alexandre Dumas ou à Jules Verne qu'à Balzac.

– La meilleure preuve de son génie, c'est que son studio n'arrive pas à produire un album de Zinzin digne de ce nom.

Neuf ans après *Le secret du volcan*, Erdé veut montrer qu'il peut tomber encore plus bas. Dès la première page de *Zinzin et les Guérilleros*, on découvre les effets désastreux de la réincarnation. Le zombie de Zinzin ne porte plus de pantalons de golf ! Il tient dans ses bras le chat de Roumoulin, ennemi juré de Filou ! Quand le capitaine part à l'aventure, il refuse de l'accompagner. Il ne ressemble même plus à Zinzin : ses sourcils ont changé, on voit sa lèvre supérieure de trois-quarts dans une image.

À la fin de l'album, Erdé renvoie dos à dos les guérilleros et les militaires qu'ils combattent. Je me souviens qu'il mettait dans le même sac Hitler et Staline. C'est une façon de se justifier : "Vous ne savez pas me reprocher d'avoir admiré Hitler si vous ne reprochez pas de la même manière aux intellectuels de Saint-Germain des Prés d'avoir encensé Staline."

Debbie est devenue photographe, puis réalisatrice de films pour la publicité. Elle espère réaliser un jour des longs métrages. Elle a photographié sa grand-mère, qui est venue nous voir plusieurs fois à Londres, avec beaucoup de tendresse. Nous avons accroché un grand portrait au mur de notre salon. Tous les visiteurs trouvent que je ressemble à ma mère de façon troublante. À la fin de sa vie, elle avait du mal à se déplacer, de sorte que nous allions la voir en Norvège. Elle est morte sans souffrir à l'âge de quatre-vingt onze ans.

Revenant de Paris où elle a tourné un film vantant un savon "plus riche que le plus cher des savons français", Debbie m'offre un livre.

– Regarde, Dad, ça parle de ton double.

Zinzin et Filou

– *Psychanalyse de Zinzin* ? C'est rigolo, comme idée.

– Le livre n'est pas rigolo. Je l'ai survolé dans l'avion. Le psychanalyste qui l'a écrit a découvert je ne sais comment, ou imaginé, ou déduit d'une étude attentive des albums de Zinzin, que ton ami Erdé a subi une agression sexuelle quand il était petit. Un des bons pères, sans doute.

– Dans les romans policiers, on dit "cherchez la femme". Dans la psychanalyse, c'est "cherchez le père".

– Les pères du collège saint machin-chose aimaient les petits garçons ?

– Certains d'entre eux avaient cette réputation. Au cours des années, nous avons tous eu à repousser des avances… Il suffisait de dire non, en vérité.

– Justement, Erdé n'a pas dit non. Enfin, c'est la thèse de ce psychanalyste. Il avait besoin d'affection. Ses parents étaient très froids, sa mère surtout. Pour obtenir l'affection qu'il recherchait, il aurait accepté que le bon père, euh… L'auteur ignore ce qu'il a accepté, mais c'était péché. Ensuite, forcément, il s'accusait. Au lieu de tenir le bon père pour responsable, il s'adressait des reproches. En plus, il avait peut-être éprouvé du plaisir. Sans parler du péché d'orgueil : "C'est moi que le père a choisi !" Il avait honte. Il a refoulé tous ces sentiments complexes et confus dans les tréfonds de son inconscient.

– Mais on peut les déceler entre les lignes de ses dessins.

– C'est ça. Zinzin lui-même est un personnage lisse et parfaitement vertueux. Toutes sortes d'horribles bonshommes tentent de lui faire du mal. L'arrivée du capitaine permet de mettre en scène l'ambiguïté et l'ambivalence. C'est un affreux bonhomme qui lui veut du bien. Il boit, il jure, il provoque des catastrophes, pourtant Zinzin lui pardonne toujours.

– Je parie que le psychanalyste envisage une relation homosexuelle entre Zinzin et le capitaine.

– Eh, bien sûr. Entre Dupont et Durand, aussi. Erdé aurait ainsi réalisé sur le papier ce qu'il n'osait pas faire dans la vie. L'auteur remarque que sa jeune femme ressemblait à un garçon.

– Bah, elle avait les cheveux courts et portait des pantalons, comme toi.

– En tout cas, les pages du Journal de Zinzin étaient pleines de messieurs très virils et de jeunes garçons très mignons, dessinés par des gens que Erdé avait engagés.

– Il engageait volontiers des anciens de Saint-Boniface. Tu peux accuser les bons pères, l'Église, voir de l'homosexualité refoulée partout. Ou considérer qu'ils dessinaient le monde de leur enfance, c'est-à-dire un monde sans femmes. Ils avaient tous conservé une sorte de mentalité infantile, c'est le privilège des artistes. Erdé a rencontré un psychanalyste en Suisse, à un moment. Il était très déprimé…

– Oui, l'auteur en parle. Un psychanalyste jungien, donc quelqu'un qui croit à l'inconscient

collectif. L'auteur reproche à Erdé d'aller chercher une culpabilité collective plutôt que de fouiller dans son propre inconscient.

– Je trouve que c'était plutôt bien vu, au contraire. Je ne l'ai jamais connu déprimé avant la guerre. Il était très heureux pendant la guerre, c'est justement ce qu'on lui a reproché. Les attaques brutales qu'il a subies après la guerre ont provoqué sa dépression. Pas la peine d'aller imaginer des péchés enfouis. Une partie de la Belgique a attaqué l'autre à la libération. La violence avec laquelle le pays s'est déchiré laisse deviner les noirceurs de l'inconscient collectif, me semble-t-il. D'un côté, vingt mille SS belges se battaient sur le front russe. De l'autre, en cherchant bien, on a réussi à compter huit mille Belges dans les rangs des alliés. Tu ne connais pas la Belgique, Debbie. L'Angleterre est une vieille dame qui a vécu ses déchirements il y a des siècles. Cette guerre des deux roses que Shakespeare a racontée. Ensuite, les Anglais ont décapité leur roi. Tu peux appeler cela le meurtre du père. En tout cas, ça soulage. Tandis que la Belgique… Un bébé mal foutu, né au forceps il y a seulement cent cinquante ans. Un roi tombé du ciel. Des curés et des bonnes sœurs dans tous les coins. Les prétendus Belges ne se comprennent même pas d'une région à l'autre. Dans l'armée, des officiers wallons parlaient français à des soldats flamands qui auraient pu aussi bien être sourds. Le pays s'est enrichi en pillant le Congo et en massacrant ses habitants. Ce crime colonial, voilà une chose bien refoulée. Personne ne le mentionne jamais. Ah, l'inconscient collectif de ma terre natale ne sent pas bon !

Ginnie se moque de nous quand nous utilisons les mots inconscient et refoulement. Au cours de ses études de médecine, elle s'est spécialisée en psychiatrie. Ensuite, elle est devenue psychanalyste.

– Vous parlez de ce que vous ne connaissez pas. Vous croyez que la psychanalyse peut vous aider à mieux lire les aventures de Zinzin. Achetez plutôt de bonnes lunettes ! La psychanalyse, c'est une technique que l'on emploie pour effectuer un travail sur soi-même. C'est très difficile. Un artisan spécialisé, le psychanalyste, doit vous guider. Vous prononcez des mots, vous élaborez un récit, qui constituent la matière première du travail. Erdé ne peut pas accomplir ce travail, puisqu'il est mort. Vous ne pouvez pas l'accomplir à sa place. Vous ne pouvez pas non plus psychanalyser Zinzin, ni Robinson Crusoe, ni Don Quichotte.

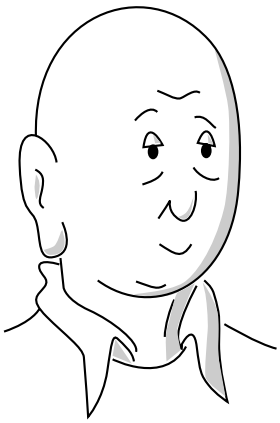
– C'est drôle, que tu penses à Don Quichotte. Moi, je disais toujours à Erdé que Zinzin ressemblait à Don Quichotte. Son Sancho Pança, c'était d'abord Filou, ensuite le capitaine. Il a mis des années à lire lui-même *Don Quichotte*.

– Et encore, Don Quichotte est un personnage qui vit dans l'imagination du lecteur. Le roman propose une sorte de portrait schématique, que chacun complète à sa manière en lisant. Un personnage de bande dessinée comme Zinzin fonctionne autrement. Il possède seulement

deux dimensions. Tout est montré sur la page. Le lecteur n'a pas besoin de faire travailler son imagination. C'est pour cela que les enfants préfèrent les bandes dessinées aux livres. On se trouve dans un univers qui a ses propres lois. La psychanalyse n'a rien à y faire. Quand Erdé a consulté ce disciple de Jung en Suisse, il n'a pas modifié sa manière de dessiner. *Zinzin au Népal* et *L'émeraude volée* ne diffèrent pas des albums précédents. Ensuite, j'ignore ce qui s'est passé. Il a peut-être lu des mauvais livres de psychologie, ou bien ses voyages lui ont tourné la tête. Il a voulu donner une troisième dimension à ses personnages. Dans *Le secret du volcan*, voilà que Metekopoulos nous parle de sa famille – de ses trois frères, de ses deux sœurs, de ses parents. Il pleure, il croit qu'on le persécute. Dans les Guérilleros, c'est le général qui acquiert une dimension psychologique. Il est amoureux, mais il a peur de sa terrible femme. Il pleurniche comme Metekopoulos. Rosa Milanesa pleure de joie en revoyant le capitaine. Les personnages étaient des caricatures, certains même des archétypes. En voulant les humaniser, il les détruit. Je vous ai dit que Linus lit Zinzin ?

– À cinq ans ?

– Il regarde les images, je lui lis les dialogues. Ce n'est pas Zinzin, d'ailleurs, mais Dzeendzeen.

– Il n'apprend pas le français ?

– Jeremy ne parle pas français. Linus apprendra à l'école. Je lui ai expliqué que tu avais servi de modèle pour Zinzin, *Dad*. Il ne veut pas me croire. Il me demande où est ta mèche.